This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

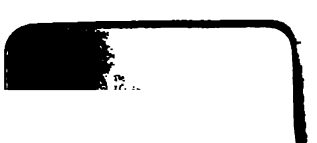
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600070581R



LE MARIAGE DE LA COUSINE

DE

L'ESPAGNOLE.

LE MARIAGE DE LA COUSINE

DE

L'ESPAGNOLE.

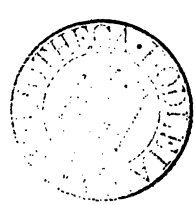
MŒURS IMPÉRIALES, ROYALES ET PAPALES.

LE MARIAGE
DE LA COUSINE
DE
L'ESPAGNOLE

Par P. VÉSINIER,

PRISONNIER POLITIQUE, A BRUXELLES (BELGIQUE).

1er VOLUME.



LONDRES.

TRUELOVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 256, HOLBORN (W. C.)

1868

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

275. o. 40.

Préface.

C'est au gouvernement français et à son humble serviteur celui de la Belgique, que nous devons de dater ce livre d'une prison; aussi nous tenons à leur témoigner publiquement, à tous les deux, notre reconnaissance pour leurs bontés, dont l'excès nous importune.

Depuis longtemps le gouvernement impérial nous avait donné des preuves non équivoques de la sollicitude avec laquelle il suivait nos publications. Surtout notre livre, *La Vie du Nouveau César* ne lui avait pas été indifférent, il l'avait même honoré d'une poursuite. Mais ce qui a déterminé l'explosion de ses faveurs pour nous, c'est l'apparition d'un nouvel ouvrage: *Le Mariage d'une Espagnole*, qui a eu lieu en mai 1866. Le gouvernement français a découvert dans ce livre le délit grave d'offense envers son illustre chef, et il nous a dénoncé à la vindicte du ministère public belge.

Dès que nous fûmes accusé du délit international prévu par la loi Faider, nous eûmes l'aimable visite de Monsieur le juge d'instruction, de son greffier et d'un commissaire de police; ces messieurs, au mépris de la loi qui défend de pratiquer des visites domiciliaires chez les prévenus de délits de presse, fouillèrent, boulversèrent, compulsèrent, lurent tous nos papiers et saisirent ceux qui leur convinrent, ainsi que nos livres qui eurent l'heureux et flatteur privilége de leur plaire, quoiqu'ils n'eussent aucun rapport avec l'enquête qu'ils faisaient. Ces honorables magistrats étaient sans doute des bibliomanes, qui ont profité d'une bonne occasion pour augmenter leurs collections, nous trouvons cela tout naturel, et nous sommes heureux qu'ils aient daigné juger nos bouquins dignes de leur choix; c'est un honneur auquel nous sommes très-sensible et dont nous leur exprimons toute notre reconnaissance.

Lorsque ces visiteurs indiscrets, aux doigts crochus furent partis, et après avoir subi un premier interrogatoire devant M. le juge d'instruction, nous fûmes consulter un avocat afin de connaître la pénalité et les autres agréments dont nous étions menacé par l'accusation qui pesait sur nous, et de savoir quelles étaient les mesures de précaution que nous devions prendre pour nous soustraire à ses conséquences.

Nous demandâmes d'abord à notre défenseur, si nous pouvions être arrêté préventivement pour délit de presse? — Non, nous répondit-il, la loi n'autorise pas cette mesure, et *notre magistrature a des mœurs trop honnêtes* pour se rendre coupable d'une illégalité en vous faisant arrêter.

Cette réponse péremptoire nous rassura complètement et nous décida à attendre de pied ferme l'issue des poursuites commencées contre nous.

Deux jours après la consultation que nous avions prise, Monsieur le juge d'instruction nous fit citer à comparaître devant lui, en son cabinet. Toujours confiant dans la parole de notre avocat et dans l'honnêteté des moeurs de la magistrature belge, nous ne prîmes pas même le temps de déjeuner et nous nous rendîmes avec empressement à la sommation qui nous était faite; depuis la jolie phrase louangeuse que notre avocat nous avait débitée, au sujet de la magistrature belge, dame Thémis n'avait plus rien de désagréable pour nous; elle nous faisait l'effet d'une femme charmante, aussi belle qu'aimable et qu'équitable, ayant de jolies manières, des formes polies et affables, pleines de grâce et d'aménité.

C'est dans cette confiante disposition d'esprit que nous nous présentâmes devant M. le juge d'instruction, duquel nous attendions naturellement l'accueil le plus gracieux et le plus sympathique.

Ce magistrat nous reçut en effet avec politesse, et nous engagea, dans notre intérêt, bien entendu, à nous reconnaître coupable du délit qui nous était reproché et, comme nous refusions d'obtempérer à ce désir, il ajouta, sans doute afin de faciliter nos aveux, qu'il venait de recevoir une lettre de M. le procureur général, dans laquelle ce dernier lui ordonnait de nous faire arrêter dans le cas où nous persisterions dans nos dénégations. A cette brusque déclaration toutes nos illusions sur *l'honnêteté et la douceur des mœurs de la magistrature belge* s'évanouirent, et nous fîmes observer, à M. le juge d'instruction, qu'en nous mettant dans l'alternative de faire des aveux ou d'aller en prison, il exerçait sur nous une violente contrainte, une torture morale, qu'il nous plaçait sur la *sellette;* qu'une pareille manière d'agir était inquisitoriale et indigne de la magistrature d'un peuple libre et fier de ses institutions libérales; qu'elle faisait rétrograder la Belgique de plusieurs siècles, et que nous ne nous attendions pas à une pareille manière de procéder, de la part de magistrats dont on nous avait vanté l'honnêteté des mœurs; mais que, dans tous les cas, il n'avait pas le droit de nous faire arrêter préventivement pour délit de presse.

Ce à quoi Monsieur le juge nous répondit:

que, comme nous étions étranger et non domicilié, il pouvait nous faire emprisonner préventivement.

Cette dernière assertion nous parut par trop forte; aussi nous ne pûmes nous dispenser de lui dire:

— Comment, vous osez prétendre que nous ne sommes pas domicilié? cela est exhorbitant, vous avez écrit vous-même sur notre mandat de comparution: *domicilié à Bruxelles*, et il y a en effet trois ans que nous sommes domicilié dans cette ville, nous avons fait notre déclaration à la police et déposé un superbe passeport illustré de l'affreuse aigle impériale.

Nous avons l'honneur d'être inscrit sur vos régistres communaux, et d'avoir une autorisation de domicile parfaitement en règle. Nous jouissons de toutes les libertés que vos *institutions libérales* octroient aux habitants de votre pays; nous avons le droit et le devoir, chaque fois que nous changeons de logement, d'aller nous présenter en personne, comme un forçat en surveillance, dans les bureaux de vos polices, et nous avons religieusement accompli cet exercice éminamment *libéral*.

Mais tout cela, selon M. le juge d'instruction, ne faisait pas que nous fussions domicilié, et ne nous donnait que la simple qualité de résident, et comme d'après lui nous n'avions pas de domicile légal en Belgique, ce magistrat honnête nous

dit qu'il allait nous en donner un aux frais de l'État en nous faisant écrouer dans la maison de sûreté de Bruxelles, ainsi que le lui ordonnait M. le procureur général, qui était convaincu que nous nous étions rendu coupable du crime irrémissible d'offenses envers l'honnête auteur du deux-décembre.

Ce fut en vain que nous fîmes observer à notre interrogateur omnipotent, qu'en agissant comme il le faisait, en exécutant servilement les ordres du procureur général, il commettait un abus de pouvoir; qu'il compromettait son indépendance et la dignité de son corps; qu'il devait rendre bonne justice, des arrêts équitables et non pas des services; ce fut inutilement aussi que nous protestâmes contre l'illégalité et l'arbitraire de la décision prise à notre égard; M. le juge d'instruction, à bout d'arguments et ne sachant plus quelle contenance tenir, sonna les gendarmes, qui vinrent, fort à propos, le tirer d'embarras en nous conduisant en prison.

Voilà, chers lecteurs, un exemple frappant de *l'honnêteté des mœurs de la libérale magistrature belge*. Cette dernière, suivant les excellentes traditions que l'inquisition, Philippe II, le duc d'Albe et le Tribunal-de-Sang ont laissées chez elle, dit sans ambages aux accusés: „Avouez ou je vous fais jeter en prison;" et cela non pas seulement

en matière criminelle, mais encore lorsqu'il s'agit de simples délits de presse. Cette bonne magistrature est tellement coutumière de ce fait odieux, qu'elle ne prend pas même la peine de le dissimuler ainsi le sieur de Bavay, procureur-général, à qui notre avocat se plaignait de la façon indigne dont nous étions traité, en lui faisant observer que nous n'étions pas un criminel, lui répondit cyniquement:

— Ah-ça! croyez-vous, par exemple, que je fasse une différence entre *les écrivains et les malfaiteurs?*

Et il poussa le sans gêne jusqu'à consigner à notre dossier la lettre inquisitoriale, dans laquelle il ordonnait de nous infliger illégalement de la prison préventive, si nous refusions de faire les aveux qu'il voulait nous imposer par la menace. Nous avons inutilement appelé de la décision arbitraire du juge instructeur, vainement nous en avons fait une question préjudicielle devant la cour d'assises et un moyen de cassation, trois arrêts successifs nous ont donné tort et ont confirmé la doctrine *libérale* de l'arrestation préventive en matière de presse contre les étrangers; et la cour poussa la rigueur et l'arbitraire jusqu'à refuser notre mise en liberté sous caution.

Nous insistons sur ses actes de sévérité exagérée parce que la Belgique doctrinaire a la prétention d'être un pays libre, et qu'elle a su

usurper cette réputation à l'étranger, à force de réclames mensongères.

Jamais mesure aussi exorbitante n'avait encore été ordonnée par une cour Belge contre un écrivain, et nous sommes le premier qui ait été emprisonné préventivement pour délit de presse. Cela ne se fait chez aucun peuple qui n'est pas soumis au despotisme le plus monstrueux; il était reservé aux libérâtres doctrinaires d'inaugurer, chez eux, cette iniquité. Sous ce rapport ces tartuffes du libéralisme laissent bien loin derrière eux le despotisme impérial, et il n'y a guère en Europe que l'Espagne, soumise au joug de la sœur Patrocinio et de Narvaez, qui applique de semblables procédés. Mais le gouvernement de la chaste Isabelle le fait à coup de décret et sous l'État de siège, tandis que les libéraux belges accomplissent leurs petites infamies légalement, le code à la main; ils ont une jolie collection de lois d'exception dont l'inquisition pourrait être jalouse, et une magistrature bien dressée, capable de rendre des points aux *jugeurs* du second Empire; et la sixième chambre correctionnelle du département de la Seine, qui s'est acquis une réputation si bien méritée pour la complaisance qu'elle met à rendre des services, pâlit devant les arrêts des cours belges.

En France, sous le despotisme impérial, on n'emprisonne pas préventivement les étrangers

pour délit de presse; on laisse les condamnés en liberté jusqu'après le jugement qui les frappe, et on leur accorde tous les délais qu'ils sollicitent, lors même qu'ils ne sont pas domiciliés en France; ainsi que cela est arrivé pour M. Lacroix, éditeur, à Bruxelles, condamné récidiviste, à un an de prison, pour délit de presse, qui non-seulement n'a pas été arrêté préventivement, mais qui encore, après sa condamnation, a pu retourner à Paris, sans être inquiété, et qui n'a pas subi sa peine. Cependant M. Lacroix n'était pas domicilié en France, et nous l'étions en Belgique; il était récidiviste et nous ne l'étions pas; il avait été condamné pour *outrages envers la morale et la religion*, ce qui nous semble cependant beaucoup plus grave que le simple délit *d'offenses* envers un prétendu souverain.

En France, même sous le despotisme impérial, les mœurs publiques et le caractère national, toujours bienveillants pour les étrangers, tempèrent la rigueur des lois, tandis qu'en Belgique la grossièreté des mœurs judiciaires, le mépris des doctrinaires pour l'opinion publique en dehors des censitaires, l'avilissement de la grande presse, et l'aversion professée contre les *étrangers* par la gent officielle, laissent à l'administration la faculté de commettre impunément contre eux tous les actes d'arbitraire, de rigueur et de violence.

Le délit de presse, qui serait puni à Paris de 3 mois de prison, l'est facilement à Bruxelles de 18 mois, de 1000 francs d'amende et de 4 mois de prévention. Ainsi que nous le disait un honnête gendarme en nous mettant les menottes: „La Belgique est un pays libre, mais les lois y sont très-sévères." (textuel).

Nous rappelons ces paroles sensées, ainsi que l'arbitraire et les rigueurs dont nous avons été la victime, aux étrangers qui seraient tentés de venir jouir des bienfaits du libéralisme belge, afin qu'ils soient édifiés sur les procédés judiciaires de l'école doctrinaire, et pour qu'ils ne viennent pas, comme nous, se brûler à son prétendu flambeau libéral, ou tomber dans le piège perfide qu'elle cache sous les trompeuses apparences et les étiquettes menteuses de ses trop fameuses institutions.

Malgré l'assimilation grossière et brutale, faite par M. le procureur général, des écrivains aux malfaiteurs, beaucoup s'imagineront, peut-être, qu'elle était une pure fanfaronnade, et penserons qu'on mit néanmoins des formes et des égards dans l'exécution des mesures illégales dont nous avons été la victime; on croira, sans doute, qu'après s'être ainsi assuré arbitrairement de notre personne, on l'avait fait du moins avec les convenances et l'humanité qui ne devraient jamais être oubliées envers de

simples prévenus, qui doivent toujours être présumés innocents, et surtout lorsqu'il s'agit d'un délit de presse qui, lors-même qu'il serait constaté, n'a rien qui entache l'honneur. Eh bien, on va juger comment on traite dans la *Belgique libérâtre, dite libérale,* les écrivains qui ont le malheur de déplaire dans les régions corrompues du pouvoir.

Monsieur le juge instructeur, qui nous fit conduire en prison, poussa l'aménité jusqu'à mettre à notre disposition la voiture des galériens, dans laquelle on nous força d'accepter une place dans une de ces étroites cages, qui sont un outrage à l'humanité; nous fîmes notre entrée triomphale au greffe de la *maison de sûreté* de Bruxelles, avec une douzaine de malfaiteurs de tous rangs et de tous grades. Voilà déjà 18 longs mois que nous avons le privilége de jouir des douceurs du régime cellulaire, d'être nourri, logé et non vêtu aux frais de l'État, et comme l'a dit si spirituellement M. le juge d'instruction, nous avons maintenant un domicile légal en Belgique.

Messieurs les jurés doctrinaires brabançons, avec l'intelligence et l'indépendance qui les distinguent, nous ont reconnu coupable du délit d'offenses envers le susdit Napoléon III.

Offenser l'Empereur,
Quel crime abominable:

La mort seule est capable
D'expier cette horreur.
On nous le fit bien voir;
De blanc, on nous fit noir.

Messieurs de la cour, aux mœurs honnêtes et douces, nous ont octroyé:

1° Dix-huit mois de prison, ci . .	18	mois
2° Mille francs d'amende ou 6 mois id, ci	6	id.
3° Quinze jours id. pour les frais, ci	1/2	id.
4° trois mois et demi de prévention, ci	3 1/2	id.
Total vingt-huit mois, ci . . .	28 „	„

Voilà ce qu'il en coûte la première fois, dans la Belgique soumise au charmant régime libéral-doctrinaire, pour un prétendu délit d'offenses envers ceux qu'on appelle si improprement des souverains.

Solouque 1er régnant, si nous avions écrit qu'il avait le sang mêlé, qu'il n'était pas pur ébène, qu'il était mulâtre, par exemple, ce qui est bien la plus grave offense que l'on puisse faire à une majesté nègre, aurait pu aussi déposer une plainte contre nous, et alors jurés et juges bourgeois, se fussent mis à l'œuvre, et nous eussent fait condamner à deux ans et demi de prison; c'est le minimum du tarif pour les offenses imprimées, seules celles lithographiées sont un peu moins chères, on les passe à un an et demi, si on est

belge, et à 2 ans si on est étranger. Messieurs de la cour ne siègent pas à moins pour ces délits privilégiés et exceptionnellement bien rétribués.

Mais ce n'est pas gratuitement que l'honnête ministère libéral doctrinaire entend avoir rendu les petits services que le *bon frère* de son roi a obtenus de lui. Il espérait, et il espère encore, être décoré dans la personne des sieurs Bara, Frère, Rogier et C^ie^; la magistrature se croit, elle aussi, digne de la même faveur et présente les poitrines des nommés de Bavay, Hendrix, Vauthier, Sanchez d'Aguilar, etc., sur lesquelles la croix de la légion, dite d'honneur, ferait si bien; nous la leur souhaitons de grand cœur, et si jamais ils ont le bonheur d'obtenier cette faveur, nous faisons des vœux pour qu'elle leur soit légère; nous leur rappelons le dicton populaire suivant, afin de leur inspirer le mépris des hochets royaux et impériaux.

On nous raconte qu'autrefois,
On pendait les voleurs en croix;
Maintenant les temps sont meilleurs,
Car on pend, les croix aux voleurs.

Ce-ci soit dit sans malveillance aucune contre les sus-nommés, puisque jusqu'à ce jour, quoique plusieurs aient eu de l'avancement, ils n'ont pas encore été décorés impérialement; lorsqu'ils le seront, nous retirerons notre quatrain, dans la crainte d'offenser ces excellences et ces messieurs, d'encourir

leur courroux et d'agraver notre position, qui est suffisamment déplorable; car malgré l'aimable parité que M. le prorureur général a daigné établir entre les écrivains et les malfaiteurs, nous avons remarqué que les peines, des condamnés pour crimes et délits ordinaires, sont bien inférieures à la nôtre, et nous avons été étonné de tous les jolis petits méfaits et forfaits que l'on peut se donner la satisfaction de commettre pour 28 mois de détention.

Nous avons eu, depuis que nous sommes en prison, le précieux avantage de connaître une multitude de malfaiteurs qui étaient moins bien condamnés que nous. Ainsi un ex-magistrat qui avait volé une montre n'a eu que 18 mois de prison, et le roi, dans sa miséricorde souveraine, lui a naturellement fait remise des deux tiers de sa peine; un ex-officier étranger a été frappé de la même peine pour avoir demandé la bourse ou la vie la nuit, sur une place de Bruxelles; un baron millionaire n'a eu qu'un an de prison pour avoir frustré l'État de près de deux millions de droits sur les alcools, et encore on l'a mis bientôt en liberté sous prétexte de maladie; le pieux frère Ambroise, de la doctrine-chrétienne, n'a aussi été condamné qu'à 18 mois de prison, pour attentat à la pudeur sur plusieurs jeunes élèves de l'orphelinat d'Ostende.

L'aumonier d'une prison, un saint homme,

chargé de la moralisation des détenus, qui l'appelaient poétiquement un *bac à schnik*, à été beaucoup plus heureux que le chaste frère Ambroise, il n'a pas même été poursuivi, on l'a simplement révoqué de ses fonctions, pour tentative de conversion intime et aimable, dans l'exercice de son ministère, sur la personne d'une prisonnière, sa pénitente; le mari de cette malheureuse, aussi détenu, est tombé dangereusement malade en apprenant de quel touchant procédé sa femme avait été la victime. Un horloger, qui travaille en cellule, n'a eu qu'un an et demi de prison pour avoir tué son enfant. Un honnête barbier seulement six mois pour débauche de jeunes filles mineures, etc. Une grande quantité d'autres voleurs, filous, escrocs, débauchés, etc., étaient condamnés à des peines moindres. Messieurs les juges réservaient toutes leurs rigueurs pour les offenses envers les souverains étrangers, afin de protéger tous les Soulouques noirs et blancs. Il est vraiment étonnant de voir tous les jolis petits crimes et délits qu'on peut commettre pour une peine moindre que la nôtre; aussi les condamnés ordinaires, détenus dans la même prison que nous, prétendent, non sans raison, que nous avons bien maladroitement gaspillé notre temps, que s'ils étaient à notre place, ils auraient bien des regrets, et ne pourraient se pardonner d'avoir encourru une

pareille peine pour si peu. Ils sont scandalisés de notre conduite inexpérimentée.

Avant la condamnation exorbitante qui nous a frappé, l'administration libérale et l'honnête magistrature belge nous avaient déjà donné, ainsi que nous l'avons dit, des preuves nombreuses de leurs sympathies; elles avaient poussé la bienveillante sollicitude dont elles nous entouraient, jusqu'à nous confondre, dès les premiers jours de notre arrestation, avec les malfaiteurs de toutes catégories, et elles nous obligaient de descendre chaque jour, dans une cour infecte, avec le vase des immondices à la main pour le vider en société d'une quarantaine de détenus pour crimes et délits ordinaires, dans les rangs desquels on nous forçait en-outre de nous promener pendant une heure autour du préau, matin et soir, afin que nous jouissions de cet exercice salutaire dans cette société choisie, et que nous respirions les suaves émanations qui s'échappaient ordoriférantes de l'égout dans lequel on venait de verser une quarantaine de bacs d'aisances. Lorsque notre arrêt de renvoi devant la cour d'assises fut rendu, on nous fit la surprise d'une nouvelle faveur. Notre gardien nous conduisit dans un autre préau, au-dessus de la porte duquel nous lûmes: *Cour des Criminels*, et dans lequel il nous enferma avec une douzaine de malfaiteurs de la *haute pègre*, tous munis,

ainsi que nous, des inséparables seaux qui nous suivaient et nous parfumaient. Il y avait avec nous: un accusé de viol sur la personne de sa fille agée de 12 ans, ce malheureux a été condamné aux travaux forcés à perpétuité; un meurtrier condamné seulement à cinq ans; un autre aussi accusé de meurtre, qui a été condamné aux travaux forcés à perpétuité; un brigand de grand chemin, nommé Ponchaud, condamné à mort pour assassinat d'un malheureux paysan, avec guet-apens, la nuit sur une route.

Nous n'avons jamais pu comprendre quel était le motif, qui nous a fait mettre ainsi avec les détenus de la pire espèce. Était-ce pour nous humilier? Si c'était dans cette intention charitable, on s'est trompé; car, nous le déclarons franchement, nous tenons nos compagnons de geôle pour de parfaits honnêtes gens à côté des serviles et des immoraux, défenseurs des criminels de haut parage, qui nous ont fait condamner, et nous croyons que c'est un grand honneur que d'être en butte aux persécutions des valets des tyrans, qui sont cent fois plus nuisibles et plus criminels que les meurtriers et les assassins avec lesquels ils nous ont fait enfermer. Si c'était pour nous effrayer et nous amener à faire les aveux sollicités par M. le procureur général, leur procédé inique leur a été

inutile, puisque nous n'avons fait qu'en hausser les épaules avec mépris.

Nous ne trouvons qu'une seule explication à cette mesure indigne, c'est que ceux qui s'en sont rendus coupables ont voulu imiter les traditions et les grands exemples des auteurs du deux décembre en confondant les écrivains et les hommes politiques avec les malfaiteurs, et nous croyons que nos persécuteurs étaient dignes en tous points de comettre ce plagiat.

Il y avait aussi avec nous, dans ce préau des grands criminels, un jeune proscrit polonais innocent, que le sieur de Bavay, procureur général, avait fait extrader de Dresde, et qu'il accusait de fabrication et d'émission de faux billets de banques russes ; ce ne fut qu'après les souffrances atroces de 10 mois de la détention préventive la plus rigoureuse, que ce malheureux a été acquitté en cour d'assises et mis en liberté. Un autre pauvre prévenu, jeune paysan accusé d'incendie, a fait aussi 10 mois de prison, après quoi son innocence a été reconnue, par la chambre des mises en accusation, et il a été relaxé.

Quelqu'un qui ferait le compte des années de prison préventive que le procureur général et son parquet ont fait subir, depuis dix ans seulement, à des innocents, trouverait des siècles et des siècles de détention. Nous le demandons, que penser des

lois à l'ombre desquelles s'accomplissent de pareils faits, de semblables abus de pouvoir? peut-on ne pas abominer une législatiōn qui autorise ces iniquités? Mais là ne se sont pas bornés ses méfaits épouvantables, elle a encore bien souvent fait condamner à mort des innocents, et deux, Coucke et Gœthals, ont été reconnus tels après qu'on leur eut coupé le cou. Ceux qui les ont fait mettre à mort, ne devraient-ils pas être troublés par le remord d'avoir fait verser le sang de ces hommes? peuvent-ils être tranquilles au souvenir de ces iniquités et de ces crimes? ne devraient-ils pas trembler chaque fois qu'ils condamnent? Ne devraient-ils pas réclamer l'abolition de la peine de mort? Eh bien, au contraire, ils demandent son maintien. Un autre détenu innocent, que nous avons aussi beaucoup connu en prison, est le Turc Risck-Allah, accusé de faux et d'assassinat, qui a été acquitté, grâce à l'admirable plaidoirie de maître Lachaud. Mais nous n'avons eu l'avantage de fréquenter messieurs les malfaiteurs que pendant notre prévention, une fois que nous fûmes passé à l'état de condamné, nous avons été soumis au régime de la séparation la plus absolue et isolé de tous les autres détenus; toujours seul, vérouillé à double tour dans notre cellule, ainsi que dans la cour, où nous nous promenions, nous ne parlions jamais à personne, et

il était expressément défendu aux autres prisonniers de nous adresser la parole sous peine d'être mis au cachot. Nous avons passé plusieurs mois dans cet isolement complet et dans cette solitude profonde.

Si la magistrature belge, le gouvernement et le parquet avaient été équitables envers nous, il y a longtemps que nous serions libre; d'après la nouvelle loi sur la détention, tous les condamnés ordinaires soumis au *régime de la séparation*, lors-même qu'ils n'ont subi ce régime que pendant une partie de leur temps, ont droit à la remise de la moitié de leur peine, or, voilà déjà 18 mois que nous sommes prisonnier, et nous avons été soumis six mois au régime de la séparation la plus absolue, parconséquent, nous avons rempli les conditions exigées par la nouvelle loi et nous devrions être libre depuis plusieurs mois. Mais l'honnête ministère belge refuse notre mise en liberté parce que la maison de détention dans laquelle nous subissons notre peine n'est pas classée parmi les prisons cellulaires et, sous ce spécieux prétexte, on nous détient arbitrairement et on prolonge notre emprisonnement de plus d'un an. C'est envain que nous protestons contre cette détention arbitraire, il nous est impossible de faire admettre notre juste réclamation, et nous devons subir la loi du plus fort.

Et pourtant jamais criminel soumis au régime cellulaire le plus rigoureux n'a eu à souffrir autant que nous. Il n'a jamais été réduit à manger une nourriture aussi dégoûtante, repoussante, débilitante, malpropre et malsaine que la nôtre. Qu'on en juge par les faits suivants:

Le jour de notre incarcération nous étions à jeun depuis la veille; nous avons demandé des aliments, mais on nous les a refusés avec la grâce charmante et l'aménité inimitable qui caractérisent les geôliers; ce n'est que le lendemain matin, après 36 heures de jeune, que l'on nous a apporté, ainsi qu'à chaque prisonnier, un demi litre de décoction de mauvaise chicorée et une livre de grossier et affreux pain noir, moitié séigle, moitié son, et de la qualité la plus détestable. Le déjeuner, qui nous a été donné, ensuite se composait d'une gamelle de soupe très-difficile à décrire; cette nourriture dégoûtante était bien ce qu'il y avait de pire, de plus repoussant, de plus affreux d'aspect, d'odeur et de goût; il faut avoir vu cet aliment et en avoir mangé pour s'en faire une idée. C'est une infamie d'oser imposer une pareille nourriture à des hommes, car des porcs n'en voudraient certainement pas. Nous allons essayer d'en donner une faible idée à nos lecteurs. Deux fois par semaine cette soupe est faite avec du riz avarié, en très-petite quantité et

un peu de sel en proportion très-insuffisante; elle n'a ni goût, ni saveur, ni qualité nutritive; elle est bonne tout au plus à charger l'estomac et à gonfler le ventre pendant une heure. C'est cependant là la meilleure soupe des prisonniers; celle à l'orge est encore de qualité bien inférieure; c'est une espèce de colle claire, faite avec des gruaux d'orge gâtés ou moisis, que l'on fait cuire dans l'eau; on obtient ainsi un liquide gluant, visqueux, de couleur gris sale, semblable à de l'admidon malpropre, dont le goût aigre-doux soulève le cœur, on ne peut rien manger de plus mauvais et de plus repoussant, il y a de quoi vomir rien qu'à le voir; on pourrait s'en servir avec succès en guise de colle pour tapisser sa cellule.

Enfin la troisième soupe, dite *soupe à la viande,* que l'on donne le jeudi et le dimanche, est faite avec une matière animale, qui n'est rien moins que potable, et qui devrait bien plutôt être enfouie que donnée comme aliment à des hommes. Nous devons avouer, pour être véridique, que nous ne nous serions jamais douté, quoique en ayant déjà mangé pendant plus de cinq mois, qu'il y eut une parcelle de viande dans l'affreux détritus qu'on nous donnait; nous n'avions jamais aperçu dans notre gamelle le plus léger morceau de bœuf ou de vache, la moindre trace de graisse, un seul œil

sur le bouillon, ou senti le plus léger goût de soupe grasse, et nous n'avions pas soupçonné que chaque semaine le Vatel de la geôle nous faisait servir deux consommés au gras. Mais un jour, ayant entendu deux détenus parler d'une fameuse soupe à la viande, dont ils faisaient un éloge ironique, nous leur avons demandé à quelle époque et à quelle occasion ils avaient eu le précieux avantage d'avoir ce fameux potage illustré de bœuf; ils nous répondirent alors, que tous les jeudis et tous les dimanches on le leur servait ainsi qu'à nous et à tous les prisonniers.

C'est de cette façon que nous fûmes informé de la qualité de la soupe inconnue que nous mangions de confiance pour ne pas mourir de faim, mais dont nous ignorions le contenu.

Cet aliment est confectionné avec de la viande infecte, impropre à la consommation; avec les ventrailles, le cou, les nervures, les tendons, des morceaux de têtes, des machoires, etc., etc...., tout cela à moitié pourri; en un mot tout ce qui ne peut-être vendu, sert pour faire la soupe des malheureux prisonniers; et par le temps de peste bovine qui courrait alors, quand on pouvait déterrer quelque victime du fléau, on nous la servait; l'écarisseur des vieilles cavales fournissait aussi ses plus beaux quartiers pour notre consommation; tous les détritus des abattoirs et des

charniers servaient et servent encore à confectionner cette célèbre soupe; par les grandes chaleurs qu'il faisait alors (juillet 1866), on mettait à la cave la provision de cette charogne afin de la conserver deux ou trois jours, mais elle ne tardait pas à se corrompre, aussi quand on l'employait, elle était ordinairement noire et verdâtre, pleine d'asticots et puante; on l'aurait prise plutôt pour de vieux cuirs ou des anciennes tiges de bottes, que pour de la viande destinée à la consommation. Déjà à moitié pourrie on la hachait très menue et on la faisait ensuite cuire dans de l'eau; on obtenait ainsi cette décoction pâteuse, gluante, jaunâtre, glaireuse et gélatineuse, qui nous était servie deux fois par semaine, sous le nom rouflant de *soupe à la viande*. Mais il était impossible de deviner avec quoi elle était faite si on ne le savait pas d'avance.

Voilà pourquoi nous ne nous étions pas douté pendant plusieurs mois que nous mangions de la soupe grasse.

La manière dont on la confectionne est bien faite aussi pour en inspirer le dégoût. Nous avons vu à la cuisine des hommes ayant LA GALE, frottés et tout jaunes de souffre, préparant la nourriture des prisonniers, maniant, découpant, manipulant, triturant la viande et les légumes, et confectionnant les aliments. Ajoutez à cela que plus du tiers

des détenus militaires, qui ratissent, épluchent et choisissent les légumes, ont aussi la gale, et vous aurez une idée de la propreté, de la bonne confection et de la qualité de la nourriture des prisonniers. C'est cet appétissant et sain régime alimentaire que l'on nous a fait subir six mois. Mais cela n'est rien encore à côté des autres souffrances qui nous ont été infligées.

La cellule, dans laquelle on nous avait enfermé était digne de l'affreux régime que nous subissions, comme on va le voir: elle était étroite, humide, mal éclairée et puante; un mauvais sac de paille, mince, étroit, sale, déchiré; des draps noirs avec de grands trous et des taches, et qui avaient déjà servi à nos prédécesseurs, une couverture grasse et maculée d'ordures, et un hamac en joncs couvert de poussière et de toutes espèces de malpropretés, composaient un lit dur et humide, sur lequel on ne pouvait se retourner sans s'exposer à tomber par terre, vis-à-vis une table vissée à la muraille, un escabeau grossier attaché avec une chaîne, une gamelle d'étain et un bac à immondices complétaient l'ameublement de ce séjour, dans lequel on pouvait faire quatre pas en long et trois en large.

Cet affreux réduit recevait le jour par une espèce de vagistas à bascule, dont le chassi, garni de vitres dépolies, couvertes d'une épaisse couche

de poussière, laissait difficilement pénétrer une lumière blafarde; on ne voyait à travers, ni le ciel, ni le soleil, et l'air ne pouvait pénétrer que par deux étroites ouvertures, d'un décimètre de large sur trois de longs. Comme la fenêtre était très-élevée, l'air, l'humidité et le brouillard tombaient lourdement, et le premier ne se renouvelait que dans le haut de la cellule, de sorte que le prisonnier était toujours plongé, dans une atmosphère viciée et humide, comme au fond d'un tombeau, d'une citerne ou d'un puits; l'humidité et le froid de l'extérieur, lorsqu'il ouvrait son vagistas pour avoir de l'air, pénétraient dans son cachot et lui tombaient dessus comme un manteau glacé, sans changer l'air vicié de la région inférieure dans laquelle il respirait. Mais ce qui lui causait le plus grand supplice, c'était l'atmosphère empestée, nauséabonde, dans laquelle il était obligé de vivre. Cette cellule affreuse était située dans un long corridor étroit, sombre et humide, en contenant une cinquantaine de semblables, toutes occupées, quelques unes ayant jusqu'à trois locataires; la grande quantité d'individus enfermés dans ces espaces étroits, où ils devaient faire leurs immondices et dont l'air ne pouvait se renouveler que très-difficilement, suffisait bien pour vicier et corrompre l'atmosphère; mais plusieurs autres causes contribuaient encore beaucoup plus à ce

résultat déplorable. Dès le matin 40 ou 50 malheureux enfants, prisonniers, traversaient le long et étroit corridor, sur lequel s'ouvrait notre cellule, portant leur vase de nuit à la main, dont ils laissaient tomber une partie du contenu infect dans le couloir, et ils allaient tous vider le reste dans un égout, dont l'ouverture était précisément située sous notre fenêtre. Dès que les malheureux enfants traversaient le corridor, une forte odeur suffoquante d'immondices envahissait notre cellule et nous asphixiait. C'était envain que nous faisions jouer la bascule de notre fenêtre, pour nous garantir de l'infection; le dernier enfant n'avait pas encore passé devant notre porte son vase de parfums nauséabonds à la main, que le premier, déjà arrivé dans la cour, versait ses excréments dans l'égout sous notre fenêtre, et tous ses camarades lui succédaient bientôt; la mauvaise odeur s'élevait alors épaisse de l'orifice du canal, et envahissait complètement notre cellule, et d'une façon si intense et si violente, que nous étions forcé de nous boucher le nez pour ne pas vomir; nous nous empressions alors de refermer la bascule, et un quart d'heure après nous la rouvrions, lorsque nous supposions que l'air extérieur n'était plus infecté, et à l'aide de nos couvertures nous ventilions notre chambre, dans laquelle notre bac d'immondices, encore rempli de la veille, était une autre cause permanente d'infection. A neuf heures

du matin, le gardien ouvrait tout au large toutes les portes des cellules, alors l'air vicié de la nuit, l'odeur des matières fécales des prisonniers des cellules voisines envahissaient le corridor d'une manière suffoquante et soulevait le cœur; sur l'ordre du gardien chaque détenu prenait à la main son bac, et tous descendaient à la cour sur un rang, les uns derrière les autres, portant leurs vases, qui se balançaient suspendus à une chaîne, agitant ainsi forcément les excrétions et répandant l'infection. Arrivé dans la cour, chacun devait successivement venir vider son bac dans l'ouverture étroite de l'égout; qu'on se figure 40 et quelque fois 50 hommes, faisant queue pour accomplir cette opération dégoûtante, pressés les uns derrière les autres, quatre ou cinq versant à la fois, le nez sur la fosse, le contenu jaunâtre, repoussant, puant, de leurs vases d'immondices, s'éclaboussant et produisant une infection telle qu'il est impossible de s'en faire une idée si on ne l'a pas sentie. Le premier matin que nous avons été obligé de nous livrer à cet exercice, quoiqu'il y eut 36 heures que nous n'avions rien mangé, nous avons vomi notre souper de l'avant veille. Toutes les parties de la cour sont alors tellement infectées par l'odeur nauséabonde des excréments qu'il est impossible de trouver un abri contre la puanteur. Toute la journée d'autres

détenus viennent successivement vider des vases dans le canal, on ne peut rester deux minutes dans la cour sans être suffoqué. A cinq heures du soir on fait vider une seconde fois les bacs des cellules où il y a plusieurs hommes, et on empeste de nouveau l'atmosphère, le corridor et la cour. Nos lecteurs nous pardonneront ces détails dégoûtants, que nous donnons dans l'espoir qu'ils feront changer cet horrible régime. Ils comprendront quel affreux supplice de tous les instants c'était pour nous d'être plongé jour et nuit dans cette atmosphère infecte et puante, enfermé continuellement dans une cellule étroite, contenant un seau d'excréments, qui n'était vidé qu'une fois dans 24 heures, respirant l'air vicié, corrompu et infecté par les exhalaisons méphitiques, qui s'échappaient d'environ 250 vases d'immondices transportés tous les jours à travers notre corridor et vidés sous notre fenêtre. C'est pendant les mois de juin, juillet, août, etc., à décembre 1866, au moment où le choléra sévissait avec le plus des violence, qu'on nous a imposé cette dangereuse torture. L'administration doit donner chaque matin du chlorure de chaux aux prisonniers, pour désinfecter leurs bacs; elle doit en verser dans les lieux d'aisances et dans les égouts; mais jamais, quand l'épidémie cholérique était la plus violente, elle n'en a donné, ni employé une seule parcelle, un atome; elle n'a

pas pris la moindre précaution hygiénique, et notre gardien a attrapé le choléra et a été traité dans sa chambre à côté de notre cellule; ses déjections cholériques ont augmenté le danger et l'infection. Nous sommes resté 4 mois dans notre cellule sans jamais avoir vu, ni directeur, ni inspecteur, ni médecin, ni employé supérieur, ni membre de la commission.

Nous avons végété et souffert cruellement la moitié d'une année dans ce lieu putride, puant, empesté, humide, cholérique et très-dangereux, lors de la plus grande intensité de l'épidémie, qui régnait alors très-violemment. Pendant l'unique heure de promenade que nous faisions chaque jour, nous ne pouvions échapper à l'infection qui nous suivait partout, et nous étions obligé de nous boucher le nez pour nous garantir des exhalaisons, qui s'échappaient de l'égout situé dans le préau où nous venions prendre l'air, et dans lequel on ne cessait de vider des vases d'immondices du matin au soir. Tel est, comme nous venons de le dire, le supplice permanent, continuel, que nous avons eu a subir pendant longtemps.

Ajoutez à cela qu'on ne nous permettait pas au commencement de recevoir aucun aliment du dehors, et qu'on a poussé la rigueur jusqu'à empêcher de nous remettre une demi livre de sucre. Un de nos amis, qui nous avait apporté un vase d'hélio-

trope pour placer dans notre cellule, afin de neutraliser un peu la mauvaise odeur, dont nous souffrions beaucoup, n'a pu obtenir l'autorisation de nous le donner. Nous n'avions non plus, ni feu, ni lumière. Et cependant il faisait très-humide et très-froid dans notre cellule aux mois d'octobre, de novembre et de décembre, et il n'y faisait jour que de 9 heures et demie du matin à 3 heures et demie du soir. Nous étions donc plongé dix-huit heures par jour dans l'obscurité. Comme le froid nous faisait beaucoup souffrir, nous nous vêtîmes d'un double habillement: deux pantalons, deux chemises, etc., et nous nous enveloppâmes dans notre couverture, ce qui ne nous empêcha pas de trembler de froid et d'avoir les pieds gelés. La nuit nous étions forcé de laisser notre vagistas ouvert pour ne pas être asphixié par la puanteur méphitique et nauséabonde du couloir et par celle de notre vase; le froid et l'humidité pénétraient dans notre cellule, et le matin notre lit était tout mouillé quand nous nous levions. Ajoutez à cela, 5 visites chaque nuit, faites par les gardiens accompagnés de soldats, frappant le parquet de la crosse de leurs fusils, faisant un grand bruit en marchant, et un vacarme épouvantable en ouvrant et vérouillant chaque énorme serrure des cellules; de façon que nous étions réveillé toutes les deux heures par les rondes des gardiens, qui en-

traient dans les cellules avec leurs lanternes. C'est ce joli régime que nous avons subi du 9 juillet au 20 décembre 1866, et auquel nous serions encore soumis actuellement s'il ne nous étaient pas venu deux collégues belges, condamnés aussi pour délits de presse, et pour lesquels on en a organisé un autre beaucoup plus humain et beaucoup plus convenable, et dont nous avons profité; mais, si le hasard avait fait que nous fussions le seul condamné politique, nous sommes certain qu'on n'eut pas amélioré notre position et que nous serions mort de souffrances et de misères avant d'avoir fini notre temps.

Le supplice du froid que nous endurions était devenu intolérable, celui occasionné par la puanteur de l'atmosphère viciée que nous respirions dépassait tout ce que nous avons dit, nos vêtements en étaient tellement imprégnés, que, quand nous allions au parloir, nos visiteurs étaient souvent forcés de s'éloigner de nous, ne pouvant supporter l'infection que nous trainions avec nous comme une affreuse peste, et, nous le répétons, c'est pendant la période la plus violente du choléra qu'on nous a soumis à ce supplice de tous les instants, qui a duré six longs mois, jour et nuit. Les condamnés pour crimes et délits qui quelques fois pouvaient échanger quelques paroles avee nous, à la dérobée, à travers une grille ou

dans un corridor, en passant, nous demandaient quel crime nous avions commis pour que nous soyons traité aussi rigoureusement, pour que l'on nous eut enfermé toujours seul dans une cellule et pour qu'on nous fit toujours promener isolément dans la cour? quand nous leur disions que nous étions accusé d'avoir fait un livre contre Louis Bonaparte, ces malheureux croyaient que nous nous moquions d'eux, ils ne comprenaient rien à la sévérité extrême du régime auquel nous étions soumis. Pour eux, être seul en cellule, c'est une grande punition, à laquelle on les condamne quand ils ont commis une faute grave; la menace de les mettre en cellule, après celle du cachot, est certainement celle qui les effraie le plus; depuis que nous sommes en prison, quatre détenus se sont pendus, dont deux sont morts, pour avoir été soumis pendant quelques jours seulement au régime de l'isolement. Les condamnés ordinaires étaient en effet beaucoup mieux que nous, ils avaient une grande cour dans laquelle ils se promenaient tous ensemble et une chambre à côté bien chauffée l'hiver, ils pouvaient causer et s'amuser une grande partie de la journée, et ils racontaient le soir des histoires pendant les longues veillées d'hiver dans leurs dortoirs communs, tandis que nous étions toujours seul et sans feu ni lumière;

aussi nous plaignaient-ils beaucoup, tous nous disaient qu'ils ne voudraient pas être à notre place.

Voilà le supplice qui nous a été infligé, sans doute pour nous décourager et nous empêcher de persévérer dans notre tâche, dans l'espoir de nous faire renoncer à continuer l'œuvre de châtiment que nous avons entreprise.

Eh bien, si telle est l'espérance de nos ennemis, ils se sont trompés, et ils seront déçus; loin de nous décourager, la persécution indigne dont nous sommes la victime ne fait que fortifier chaque jour notre foi, la prison est une école de persévérance, elle inspire les fortes résolutions, les grands sacrifices, les dévouements sublimes, elle est la pierre de touche infaillible pour éprouver les hommes; les caractères bien trempés se replient sur eux-même, puisent de nouvelles forces dans la solitude, et augmentent encore leur énergie et leur puissance.

Quant à nous, nous avons continué, en prison comme en liberté, à dévoiler et à stigmatiser les crimes des oppresseurs des peuples, et nous publions aujourd'hui un nouveau livre:

Le mariage de la Cousine d'une Espagnole.

Nous prions Messieurs les jugeurs belges de ne pas le confondre avec: *Le mariage d'une Espagnole*, qu'ils ont poursuivi et condamné avec tant de rigueur il y a 18 mois. Nous les pré-

venons, si besoin est, que dans ce nouveau livre, il s'agit des collatéraux de *l'Espagnole*, lesquels ne sont pas revêtus de la moindre souveraineté et parconséquent n'ont aucun droit à la protection de la fameuse loi Faider. Les meilleurs choses du monde laissent souvent beaucoup à désirer, il en est ainsi de la législation que la Belgique s'est laissé imposer par l'étranger. On a, dans cette bonne loi, oublié d'étendre la protection paternelle du gouvernement belge aux collatéraux jusqu'à la 18me génération inclusivement: aux laquais, aux courtisans, aux eunuques et aux maîtresses de César; c'est là une lacune qu'il faut combler, et que nous signalons au zèle intelligent et libéral des législateurs doctrinaires, si dignes de compléter dans ce sens leur loi d'amour. Quand ils auront fait cette honnête besogne, nous respecterons tous les parents et amis de César, jusqu'au cheval de Caligula et sa descendence sacrée.

Mais en attendant cette heureuse amélioration, dont le besoin se fait sentir aujourd'hui, nous avons pris la liberté grande de publier une nouvelle peinture de mœurs impériales qui, nous l'espérons, ne manque ni d'attrait ni de piquant. Après avoir flétri les grands coupables, nous avons voulu infliger le même châtiment à leurs complices. C'est ce que nous faisons dans notre nouvel ouvrage.

Toutes les scènes, tous les récits qu'il contient, quelque extraordinaires qu'ils puissent paraître, sont rigoureusement vrais. Les tableaux de mœurs qu'il enferme sont d'une exactitude irréprochable; et les types de corrompus et de criminels qui jouent les principaux rôles sont d'une grande vérité historique, il en est de même de ceux des héros et des martyrs qui sont mis en scène.

Ce livre a un but moral des plus élevé: celui de stigmatiser le vice et le crime, d'en inspirer l'horreur et le dégoût, afin qu'ils disparaissent au plus tôt du sommet de l'ordre social, où ils brillent d'une éclat pernicieux.

Nous avons la conviction profonde que notre conduite aura les sympathies de tous les gens réellement honnêtes, que ces dernier nous approuveront de mettre à nu les vices grossiers, les crimes monstrueux de ceux qui tyrannisent les peuples, qui font le malheur de l'humanité, et de hater ainsi leur chute et leur châtiment.

Nous savons aussi, d'un autre côté et par expérience, que tous ceux dont nous flétrissons la conduite coupable, leurs parents, leurs amis, leurs laquais et leurs sicaires, nous blameront, qu'ils nous accuseront d'avoir fait une œuvre mauvaise, un livre immoral, en mettant au jour des mystères d'iniquité et de perversion, à qui, selon eux, l'ombre eut convenu beaucoup mieux; d'avoir raconté des

trahisons, des mœurs de cour, qu'ils eussent préférés voir à jamais couvertes d'un voile épais.

Nous répondrons : si c'est une mauvaise action que de flétrir le crime et de glorifier la vertu, cette action, que les fripons et les véreux blament, nous sommes fiers de la commettre, et nous sommes heureux d'être persécuté et de souffrir pour elle.

Si c'est être coupable que de dévoiler des mystères de honte, des existences vicieuses et dégradées, une politique corrompue et corruptrice, machiavélique et tyrannique, afin d'en inspirer le mépris et l'horreur, nous l'avouons franchement cette faute, nous la commettons aujourd'hui de propos délibérés.

Si c'est être criminel que de condamner et de signaler au mépris public le vice orgueilleux, renté, titré, décoré, encouragé, récompensé et triomphant, que de le vouer à l'infâmie et de le clouer au pilori, au lieu de lui faire des apothéoses, de lui jeter des fleurs, de lui brûler de l'encens, de lui tresser des couronnes et de le donner en adoration à la foule abusée ou stupéfiée, nous le déclarons, ce crime nous nous honorons de nous en rendre coupable, et nous persisterons dans notre conduite malgré les persécutions dont nous sommes victime. Chez nous la voix du

devoir est plus forte que celle de l'intérêt et de la prudence. Comme a dit le poète:

> Nous attachons la gloire à tout ce qu'on maudit;
> Nous attachons la honte à tout ce qu'on bénit!

Si c'est être immoral que de peindre des mœurs corrompues et dépravées; que de déchirer le voile qui couvre les infâmes débauches des misérables qui se repaissent, s'engraissent et jouissent des sueurs, des larmes et du sang des peuples; eh bien, nous l'avouons avec orgueil, nous sommes immoral, et nous sommes heureux de l'être; car nous avons autant d'amour pour cette immoralité honnête et courageuse que de mépris profond pour la moralité hypocrite et perverse des plats, des vils et des serviles de la cohue stupide, inepte et lâche qui salue César au passage, glorifie la force brutale, encense le crime, admire l'infamie et applaudit à tous les forfaits.

Si les corrupteurs et les corrompus se reconnaissent dans nos personnages, tant mieux, nous en serons heureux; cela prouvera que nous sommes peintre et historien fidèle. Et, s'ils avouent la ressemblance, nous leur dirons: Vous êtes aussi maladroits qu'imprudents et stupides, car vous constatez ainsi l'exactitude et la vérité de nos récits. S'ils se plaignent de ce que nous les avons photographiés d'après nature, nous leur

répondrons : N'est-il plus permis de peindre les vices et les crimes, de les ridiculiser et de les stigmatiser parce que cela déplait aux vicieux et aux criminels ? Doit-on se taire dans la crainte de leur courroux, de leur haine et de leur vengeance, de leurs condamnations et de leurs prisons ?

Mais dans l'affirmative, le mal régnerait seul, sans conteste et sans partage ; seul il aurait la parole et conserverait éternellement son pouvoir odieux.

Notre conduite, que tout le monde trouverait méritoire s'il s'agissait de coupables obscurs et de criminels ordinaires, deviendrait-elle par hasard un crime quand ce sont des scélerats de haute lignée que nous flétrissons ?

Est-ce qu'il y aurait deux morales, deux justices, comme l'enseigne l'école bonapartiste par l'organe de M. Nisard ? Une pour les puissants et une pour les pauvres ? Une pour les sujets et une pour ceux qui les oppriment ?

Quant à nous, nous avons toujours eu la naïveté de croire le contraire et d'être persuadé qu'il n'y a qu'une règle pour juger le bien et le mal, le juste et l'injuste, le bon et le mauvais, que cette mesure unique qu'enseigne la raison, qu'approuve la conscience, est conforme au principe d'égalité et de justice. C'est cette règle là qui nous a servi de guide dans notre œuvre.

Pour nous le vice est toujours le vice, le crime est toujours le crime, que ceux qui s'en rendent coupables soient couverts de haillons ou de pourpre, qu'ils se servent d'une pioche, d'un marteau, d'une truelle ou d'une épée, qu'ils portent une besace, une blouse, un outil, une couronne ou un sceptre.

Nous ne croyons pas aux êtres privilégiés, aux élus de la Providence, aux souverains, aux pontifes qui, loin d'être deshonorés par l'infamie, ont au contraire le pouvoir de la faire honorer et pour qui le crime est vertu,

„*Et qui peuvent changer en or un vil métal.*"

Nous croyons à l'égalité humaine et à l'unité de la morale.

La captivité, loin de nous décourager et d'affaiblir nos croyances aux grands principes de justice naturelle et primordiale, ne fait au contraire que les fortifier par l'étude, la méditation et le recueillement.

Nous avons foi dans la moralité et la vérité des principes que nous défendons, dans la justice de la cause pour laquelle nous souffrons et dans la grandeur du but que nous poursuivons; aussi rien ne peut et ne pourra jamais nous décourager, et nous continuerons notre tâche avec persévérance, en prison comme en liberté.

Nous avons pour nous le droit, la justice, la sécurité de notre conscience et la satisfaction du devoir accompli.

D'autres volumes sont sous presse ils verront bientôt le jour et dévoileront encore des mystères de honte et d'iniquité.

C'est en vain que de puissants coupables auront espéré l'impunité. Nous les clouerons au pilori de l'histoire, nous tracerons leur écriteau infamant; ils ne nous échapperont pas.

„*Car je tiens le fer rouge et vois leur chair fûmer.*"

Comme a dit l'auteur des *Châtiments.*

P. Vénisier.

Prisonnier politique, à Bruxelles, (Belgique).

Prologue.

La villa Paolini.

On se rappelle encore aujourd'hui quel souffle régénérateur agita l'Italie en 1847. D'un bout à l'autre de la péninsule le peuple était dans l'attente de grands événements, des lagunes aux Marais-Pontins, de Messine à Milan, de Sanit-Marc au Vatican, des sources du Pô à celles du Tibre retentissaient des cris d'indépendance et de liberté.

La patrie de Savonarole, du Dante, de Rienzi, de Mazaniello depuis si longtemps ensevelie vivante par la monarchie et la théocratie se réveillait de nouveau de sa longue léthargie et soulevait la pierre de son sépulcre. Les enfants les plus dévoués, les plus généreux, les plus courageux de la nation martyre travaillaient alors à son affranchissement.

Si le lecteur veut bien nous suivre à Rome dans la villa Paolini, nous l'introduirons dans un

salon aux tentures de soie brochées d'or sur champ de pourpre, au parquet recouvert d'épais tapis des Gobelins, aux boiseries garnies de belles peintures d'histoire représentant la mort de César et celle de Caton, la révolte de Spartacus, l'expulsion des Tarquins, l'assassinat des Gracques, le bûcher de Savonarole, le martyre de Rienzi, la torture de Galilée, le triomphe et le supplice de Mazaniello, la proscription du Dante et d'autres sujets révolutionnaires.

Un lustre de cristal répandait une brillante clarté dans ce sanctuaire du goût et des arts meublé avec une rare élégance, une grande somptuosité et une recherche exquise; tous les meubles étaient d'ébène et incrustés d'ivoire; les sofas et les fauteuils avaient des garnitures de soie rouge à ramages brochés d'or, les étagères, les consoles étaient couvertes de bronzes antiques, de porcelaines de Chine et du Japon, de vases florentins et étrusques, de statuettes, d'objets d'art, de corbeilles de fleurs rares et de cassolettes de parfum. Des tableaux de maîtres, des Corrège, des Titien, des Paul Véronèse, etc. s'offraient à l'admiration des connaisseurs. Mais ce qui donnait le plus grand attrait à ce charmant séjour, c'était un groupe de femmes admirables, vrai chef-d'œuvre de grâce et de beauté. Ces belles personnes assises autour d'une table ronde recouverte d'un tapis rouge bro-

daient, lisaient et devisaient des nouvelles politiques du jour. La plus remarquable d'entre elles était une jeune romaine, Cornélia Marcus, fille du peuple, véritable descendante des héros du Mont Aventin. Elle était née, il y avait alors 16 ans, au Trastévère d'une famille plébéienne, sa mère qui avait été, comme elle, d'une grande beauté, eut le malheur d'être remarquée d'un puissant prélat le Cardinal A...., qui lui fit faire les offres les plus brillantes et les plus avantageuses si elle voulait céder à son amour, mais la jeune femme était vertueuse et aimait son mari, elle repoussa avec mépris les propositions du prince de l'église romaine; celui-ci, qui n'était pas habitué à éprouver de refus, persista, dans ses poursuites et quelques jours après, en l'absence du père de Cornélia, il fit enlever sa mère et obtint par la violence ce qu'il n'avait pu avoir par les promesses et les séductions.

Lorsqu'à son retour le malheureux mari, nommé Pietro Marcus, apprit l'enlèvement et les outrages dont sa femme avait été la victime, il entra dans une grande colère, jura et se venger, et, armé d'un poignard, il alla attendre le cardinal sur le grand escalier du Vatican; au moment où ce prélat descendait il se précipita sur lui pour le frapper, celui-ci, qui avait aperçu ses mouvements et deviné son intention, se réjeta vivement en ar-

rière et évita ainsi le coup de poignard qui lui était destiné. Les gardes du palais se précipitèrent sur le père de Cornélia et l'arrêtèrent. Il fut ensuite conduit dans les cachots de la Sacrée-Consulte et détenu sous l'accusation de tentative d'assassinat et de conjuration contre le gouvernement. Comme le père de Cornélia était un républicain révolutionnaire bien connu pour ses opinions avancées, il ne fut pas difficile d'échafauder contre lui toute une accusation de conspiration et de donner à sa tentative une couleur politique, afin d'en cacher la véritable cause. Ce malheureux fut condamné à mort et exécuté dans les dernières années du règne de Grégoire XVI. Sa femme infortunée, à la nouvelle du supplice de son mari, fut prise d'un violent accès de désespoir dont elle mourut. Cornélia resta ainsi orpheline à quatorze ans; elle fut recueillie par son oncle, patriote romain des plus dévoué, qui continua à développer chez elle les principes démocratiques et républicains que son père lui avait inculqués de bonne-heure; elle avait hérité de l'âme stoïque et du courage de l'auteur de ses jours, de son enthousiasme pour la liberté, de son amour pour la république, de sa haine pour la royauté et pour le gouvernement des prêtres.

Nature ardente, passionnée et téméraire, elle se signala dans les nombreux mouvements populaires qui suivirent l'avénement de Pie IX; sa jeunesse, sa beauté

antique et sa bravoure chevaleresque la firent bientôt admirer et aimer du peuple de Rome. Lorsqu'elle se mêlait à quelque insurrection, son beau front resplendissait, ses sourcils bruns et arqués élégamment se rapprochaient, ses yeux lançaient des éclairs de colère, ses narines se gonflaient, ses lèvres roses se contractaient et se plissaient; le sourire disparaissait de sa bouche gracieuse et mutine qu'agitait une légère émotion, ses joues se coloraient du carmim le plus pur et le plus délicat et sa chevelure soyeuse semblait être agitée par la sourde colère qui grondait dans son cœur. Cornélia était grande et belle, elle avait la taille souple et mince, des épaules d'ivoire, un sein de neige aux contours harmonieux, la démarche imposante et fière les mouvements gracieux, les mains petites, les pieds cambrés, les jambes rondes, les hanches voluptueuses, tous ses attraits eussent rendu Vénus jalouse d'elle.

Quand son amour pour la liberté l'inspirait, quand son ardeur guerrière la dominait, quand armée d'une carabine ou d'un sabre arraché aux soldats du Pape, elle s'élançait en avant la fascination qu'elle exerçait devenait irrésistible, sa grâce, sa beauté, sa jeunesse et son courage subjugaient les foules et entraînaient les masses, le peuple de Rome se précipitait sur ses pas avec une ardeur invincible, tout cédait à l'élan de son enthou-

siasme, elle était sublime et devenait l'héroïne des journées populaires. Son intelligence était à la hauteur de son courage et de son dévouement; elle exerçait une grande influence sur la marche des événements politiques.

A côté de Cornélia on remarquait la princesse Hélène de C...., grande dame romaine, fille du traître qui contribua puissamment, dans une journée fameuse, à l'établissement d'une dictature militaire, à la destruction des libertés et au renversement de la République française. Cette dame était belle encore quoique sur le retour. Sa fille, Maria de S...., était assise auprès d'elle. Cette jeune princesse, sans avoir les traits aussi purs et aussi réguliers que ceux de Cornélia, était cependant pleine de grâce et de beauté. De magnifiques cheveux noirs, nattés à la grecque et enroulés au tour de sa tête, la paraient d'un voluptueux diadème; elle avait le front poli et intelligent, les yeux brillants et hardis, le regard plein d'audace; son nez, sans être d'une pureté irréprochable, et ses lèvres rouges comme deux cerises donnaient à sa bouche mutine un attrait de sensualité plein de séduction; elle avait les dents blanches et nacrées; son menton gracieux était orné d'une jolie fossette et l'ovale de son visage bien dessiné; son teint clair et ses joues roses, sa lèvre supérieure légèrement ombrée donnaient un grand charme à

sa physionomie; son cou de cygne, ses épaules adorables, sa gorge aux contours séduisants, sa taille fine, souple et élancée complétaient son type de beauté piquante et sensuelle.

Cette attrayante personne avait bien jeune encore épousé un comte allemand, Monsieur de S...., beaucoup plus âgé qu'elle; mais, soit disproportion d'âge, soit incompatibilité de caractère, légèreté de mœurs de la jeune femme ou tout autre motif, les deux époux se séparèrent bientôt. Depuis la vollage et inconstante Maria vêcu loin de son mari, à Rome, auprès de sa mère, ou en voyage avec de nombreux amis.

Une autre charmante personne était encore assise auprès de Madame de S...., c'était sa cousine, la princesse Quadridoff, fille d'un roi célèbre par ses débauches et sa bigamie, que le flot révolutionnaire renversa de son trône chancelant et éphémère comme tous ceux que créa Napoléon Ier. La princesse Quadridoff était jeune et belle aussi, sa carnation luxuriante, la blancheur de sa peau et la richesse de ses charmes la rendaient fort séduisante; elle avait les cheveux noirs d'une Italienne, le teint blanc et rose d'une Germaine, les grands yeux, les sourcils arqués, les longs cils, la taille cambrée, la jambe ronde, le mollet voluptueux et le pied petit d'une Espagnole; ses épaules, du plus blanc satin, n'avaient pas de rivales pour la

grâce et la séduction; elle avait le nez grec, la bouche mutine, le sourire plein de sensualité, l'air hardi, des allures de fille, la gorge rebondie et la pose provocante.

Très jeune encore cette altesse avait épousé par caprice un prince arménien d'une grande richesse, sorte de Nabab, cent fois millionnaire, qui avait su toucher son cœur et éveiller ses sens.

Lorsqu'elle rencontra la première fois l'objet de sa flamme, il était vêtu de son costume national, on assure même que ce fut à son bonnet d'Astrakan, à sa robe persane et à sa longue barbe qu'il dut d'avoir captivé le cœur de la belle princesse qui avait toujours rêvé des amours de houri et des voluptés de harem; qui s'était promis depuis longtemps de ne donner son tendre cœur et de n'accorder la jouissance de ses charmes séduisants qu'à un fils du prophète, dont elle serait l'Almé bien-aimée.

Mais hélas! après son mariage, ce beau rêve fut de courte durée, l'époux légendaire, le pacha merveilleux, le calife séduisant et redoutable, se présenta un jour devant elle dans le simple, disgracieux et prosaïque costume européen; quand la tendre et enthousiaste jeune femme aperçut son mari ainsi vêtu, elle refusa de le reconnaître et le chassa de sa présence en jurant de ne plus jamais l'aimer. Le malheureux délaissé, dans l'es-

poir de faire changer de résolution à sa capricieuse compagne, reprit son ancien costume, mais ce fut inutilement, le désenchantement qu'il avait causé était irréparable; le héros des mille et une nuits, des songes dorés, des amours orientales s'était évanoui comme un rêve, envolé comme une fugitive espérance; il ne restait plus que des désillusions à la belle princesse qui refusa obstinémentde recevoir son prosaïque époux loin duquel elle vécut depuis.

Bientôt plusieurs cavaliers vinrent rejoindre ces aimables dames et s'asseoir auprès d'elles; c'étaient: le prince Louis, le commandeur Urbain R...., Félice O.... et Giuseppe M.....

Le premier était un prince en disponibilité d'emploi, à la recherche, comme Jerôme Patureau, d'une position sociale, et qui ne rêvait rien moins que de s'asseoir sur le premier trône de l'Europe dont il se disait l'héritier légitime.

Venait ensuite le commandeur Urbain R...., signor italien aspirant au rôle d'homme politique libéral et dont l'ambition vulgaire était le seul mobile. Le troisième était un conspirateur italien, homme d'une grande énergie, d'un courage, d'une persévérance à toute épreuve et qui avait déjà beaucoup souffert pour la cause de la liberté et de l'affranchissement universel.

Le quatrième, Giuseppe M...., était bien l'apôtre le plus dévoué, le plus persévèrant de la liberté et

de l'indépendance de l'Italie, homme d'un grand talent et d'un rare mérite.

Lorsque ces quatre personnages entrèrent dans le salon où étaient réunies les belles dames, celles-ci devisaient sur les événements du jour.

— Messieurs, leur dit la princesse Hélène de C..., vous vous êtes faits bien désirer, cela n'est pas aimable à vous et voilà bien longtemps que nous vous attendons.

— Veuillez nous pardonner, Madame, répondit le prince Louis en grimaçant un sourire, car nous sommes les premiers punis quand nous nous privons du plaisir d'être près de vous.

— Le prince a raison ajouta le commandeur en s'adressant à Madame Maria de S.... chaque instant que je passe loin de vous me semble un siècle de bonheur perdu.

— Monsieur le commandeur, vous êtes toujours un modèle de galanterie, répondit la charmante Maria en minaudant.

— Comment pourait-il en être autrement, belle dame quand on aspire au bonheur de vous plaire, répliqua l'aimable cavalier.

— Si tel est votre desir, signor commandeur, et si vous vous plaisez autant que vous le dites dans notre société, pourquoi n'êtes-vous pas venu plus-tôt nous voir? demanda la princesse Quadridoff.

— Hélas! Madame, ce n'est pas la bonne vo-

lonté qui nous a manqué, à mes amis et à moi, et je vous prie de n'accuser de notre absence que les circonstances et les grands événements politiques qui se préparent, ajouta encore le commandeur.

— Je sais, Monsieur, que vous consacrez à la défense de la liberté le temps que vous ne passez pas près de nous, et je vous en félicite, répliqua Maria de S....

— Il est tout naturel que notre patrie bien-aimée soit placée avant nous dans les cœurs de ces messieurs, car l'intérêt général doit primer les affections particulières, fit observer Cornélia.

— Excellente citoyenne, répondit Félice O..., vous êtes toujours aussi bonne et aussi dévouée; quand donc l'Italie sera-t-elle libre pour que vous puissiez jouir du bonheur que vous méritez et être heureuse.

En disant ces mots ce citoyen romain contemplait l'adorable jeune fille avec une admiration profonde mêlée de recueillement et d'amour; sa belle tête couverte de cheveux noirs était gracieusement rejetée en arrière, son front vaste et poétique rayonnait d'enthousiasme et semblait entouré d'une brillante auréole, ses yeux noirs surmontés de sourcils arqués lançaient des éclairs, ses narines dilatées et mobiles, ses lèvres frémissantes annonçaient l'ardeur de ses passions; ses moustaches élégantes,

sa barbe soyeuse, ses traits réguliers, la pureté de son profil donnaient un grand charme à sa physionomie inspirée. Toute sa personne était attrayante et exerçait autour de lui une séduction irrésistible. Ce citoyen, déjà célèbre par ses malheurs, son courage et son audace, il avait beaucoup souffert dans les prisons autrichiennes, dont il s'était évadé d'une manière extraordinaire et qui avait produit une profonde sensation en Italie.

Près de lui était assis le prince Louis, dont la physionomie et toute la personne contrastaient extraordinairement avec celles du patriote italien. Le prince était absorbé dans ses réflexions, il examinait toutes les personnes présentes avec une scrupuleuse attention et semblait les étudier avec soin. Ce personnage taciturne et observateur descendait d'une illustre famille italienne; conspirateur persévérant et monomane, il avait déjà revendiqué plusieurs fois, dans de ridicules échauffourées restées célèbres, ce qu'il appelait les droits de sa famille; il avait aussi, l'orsqu'il était jeune encore, pris les armes contre la papauté. Aujourd'hui (en 1847) il était venu clandestinement à Rome conspirer avec les patriotes Italiens. C'était un homme de taille moyenne; il avait le torse long, les jambes courtes, l'attitude embarrassée, l'air timide et disgracieux, la pose grotesque, l'œil bleu clair à fleur de tête, gros terne, vitreux et voilé; son

regard éteint, comme celui du nyctalope, s'échappait inquiet de dessous ses paupières pendantes ; on aurait cru qu'il n'était pas complètement éveillé et que l'éclat des bougies le fatiguait ; ses pommettes étaient saillantes, ses joues creuses, son teint pâle et livide, son front sillonné de rides précoces et profondes, ses sourcils gros et mal arqués ; il avait les cheveux châtains, ramenés en avant sur les tempes comme ceux d'un dandy sur le retour, le nez gros, long, proéminent, semblable un bec d'un Cacatoi, les moustaches épaisses, en crocs et cosmétiquées, les lèvres minces, pâles et le sourire perfide. Il causait peu et ne répondait que par monosyllabes aux questions qui lui étaient adressées ou il les éludait très adroitement. Il témoignait cependant de vives sympathies pour l'indépendance et la liberté de l'Italie. Du reste, son passé parlait pour lui, car, dès 1831, il avait combattu contre l'Autriche et la Papauté dans les rangs des patriotes italiens, et perdu à cette époque son frère aîné mort de fatigue et d'épuisement à Forli, dans les Romagnes, à la suite de la campagne faite contre les oppresseurs de l'Italie.

Le commandeur Urbain R... s'était assis auprès de Maria de S.... et semblait beaucoup plus occupé d'elle que de la conversation politique qui avait lieu à côté de lui.

— Vous savez, Madame, combien je vous aime,

lui disait-il à demi-voix, je vous en prie, ne me laissez pas sans espérance, car je serai trop malheureux.

— Je vous l'ai déjà dit commandeur, j'ai eu le malheur d'épouser un homme avec lequel il m'est impossible de vivre, mais depuis je me suis promise de ne jamais aimer qu'un patriote italien qui aura rendu de grands services à la cause de l'indépendance et de la liberté de notre patrie; vous connaissez maintenant quel est le chemin qui conduit à mon cœur, c'est à vous de le suivre si vous voulez mériter mon amour.

— Mais j'ai pris depuis longtemps la voie que vous m'indiquez et je ne l'abandonnerai jamais; cessez donc d'être aussi cruelle envers moi, comblez le plus cher de mes vœux en me promettant que vous partagerez les sentiments que j'ai pour vous?

— Il dépend de vous que cela arrive bientôt, répondit la belle Maria, distinguez-vous par une action d'éclat, devenez un personage politique important, un homme d'État; mon affection est à ce prix.

— Inspiré par mon amour et par le desir d'être aimé de vous, je me sens capable des plus belles actions, des plus grandes choses; je vous le jure, Maria, je réussirai, j'arriverai, je deviendrai un homme célèbre et je serai aimé de vous ou je succomberai à la peine et à la douleur.

— J'espère, répondit la coquette Maria, qu'un jour je pourrai vous accorder les tendres sentiments que vous me demandez et j'en serai bien heureuse. Puis se tournant vers Cornélia, qui semblait plongée dans de sombres réflexions. Madame de S.... lui dit: Qu'avez-vous donc, chère amie, pourquoi toujours être triste, cela ternit l'éclat de vos beaux yeux et assombrit votre front charmant. Ce n'est pas au moment où la fortune semble sourire à l'Italie, quand nous entrevoyons les premières lueurs du jour de la délivrance, qu'il faut nous abandonner à de tristes pressentiments, bientôt, espérons-le, notre belle patrie sera libre.

— Je serais bien heureuse si ce que vous me dites se réalisait, répondit Cornélia, mais je n'ose l'espérer, j'ai de bien tristes pressentiments, je vois l'avenir tout en noir, je crois que beaucoup de courageux martyrs devront encore verser leur sang avant que nous ayons conquis notre liberté.

— Il faut chasser ces tristes pressentiments, répondit Maria de S...., en présence des événements qui viennent de s'accomplir et de ceux qui se préparent, la délivrance est certaine, bientôt la République romaine aura détrôné la vieille papauté et l'Italie aura chassé l'Autrichien. Une nouvelle ère de liberté, de grandeur et de prospérité sera inaugurée définitivement et je crois qu'il n'est pas nécessaire que le sang des bons citoyens coule de

nouveau sous le fer des tyrans pour féconder les germes de liberté. Il en a déjà malheureusement beaucoup trop été versé.

— Vous êtes une séduisante prophétesse, une pythonisse pleine de charmes, dit le commandeur, à Maria S.... en se mêlant à la conversation des deux jeunes femmes, aussi est-ce avec un grand bonheur que tous nous acceptons vos favorables augures; nous sommes persuadés que les destins ne peuvent nous être défavorables tant que nous vous aurons avec nous, tant que vous serez notre bonne fée.

— Monsieur le commandeur, répondit la comtesse Maria, je serais bien heureuse si je possédais le précieux talisman dont vous me gratifiez si gracieusement. Pour vous prouver mon admiration et mon enthousiasme pour notre belle patrie, si vous le permettez je vous déclamerai quelques strophes inédites d'une de mes amies qui pourront peut-être vous être agréables.

— Très volontiers, dirent les assistants, nous serons tous charmés d'entendre les beaux vers que vous nous proposez de nous dire.

La jeune femme se leva alors, rayonnante de grâce et de beauté, le regard brillant d'une flamme ardente, se drapant à l'antique dans une magnifique robe de cachemire blanc au corsage très-échancré, sans épaulettes et sans manches, comme une tunique

grecque, retenue à la naissance des bras par un ruban attaché avec de superbes ferrés de diamants; sur son sein de neige, entre deux globes d'ivoire, on voyait briller une belle grenade aussi rouge que ses lèvres; sur son front poli, éclatant de blancheur, resplendissait un solitaire magnifique, scintillant comme une escarboucle sous sa noire chevelure, dont les tresses luisantes, nattées à la grecque, aussi sombres que la nuit, la couronnaient comme un diadème; cette jeune femme ainsi costumée avait un grand cachet de beauté antique, auquel se prêtait sa physionomie inspirée et mobile. Elle déclama bientôt d'un accent ému les vers suivants:

Italie, Italie, ô terre des prodiges!
O terre dont la gloire égale la beauté!
En vain ton sol magique étale ses prestiges,
Ta splendeur ne dit rien à mon oeil attristé.

Ah! c'est que l'étranger opprime tes campagnes,
C'est que tes citoyens remplissent tes prisons,
C'est que je vois, du haut de tes saintes montagnes
L'étendard autrichien flotter aux horizons.

. . . . . .
. . . . . .

O Rome, sois encore reine de l'Italie!
Rome, rappelle-toi ton passé qu'on oublie!
O Rome, redeviens la mère des héros!
Rome, réveille-toi, pour des âges nouveaux!

. . . . . .
. . . . . .

Ces beaux vers produisirent une grande sensation sur les auditeurs; la belle Maria eut un brillant succès, et chacun la félicita sur son talent de déclamation. Le commandeur surtout ne tarissait pas d'éloges; il s'approcha d'un superbe rosier, cueillit la plus belle de ses fleurs parfumées, et la donna à Madame de S.... en lui disant:

— Permettez-moi, séduisante Maria, de vous offrir cette fleur, faible hommage de mon admiration, car jamais muse plus poétique n'a récité de plus beaux vers.

— Notre charmante Maria a autant de talent que de beauté, ajouta Félice O.... et il serait bien difficile de trouver une dame romaine plus accomplie qu'elle.

— Les vers que vous venez de nous lire sont non-seulement très beaux de forme, mais encore de pensée et je vous en félicite bien sincèrement, dit Giuseppe M...., dont le jugement faisait autorité en pareille matière.

— Messieurs, répondit modestement Madame de S...., c'est trop d'éloges pour quelques vers médiocres, dont je ne suis pas l'auteur; je n'ai donc d'autre mérite que celui de la déclamation, et je suis suffisamment récompensée si j'ai pu éveiller dans vos cœurs l'amour ardent dont je brûle pour l'Italie.

— Soyez persuadée, Madame, ajouta encore Giuseppe M...., que nous nous sommes sentis animés de l'émotion la plus patriotique quand nous avons entendu les vers admirables que vous avez débités tout à l'heure avec un goût exquis et une voix des plus sympathique. Comment n'aimerions-nous pas notre chère patrie quand nous voyons quels sentiments généreux elle inspire aux dames, quelle passion ardente elle allume dans leurs cœurs? Comment n'adorerions nous pas tout ce que vous aimez et comment ne maudirions-nous pas tout ce que vous maudissez? L'influence heureuse du talent et de la beauté est trop puissante pour que nous ne la ressentions pas, aussi je ne doute nullement de l'affranchissement prochain de notre chère patrie, tout ce que je vois, et l'enthousiasme sublime dont vous êtes animée, m'en sont de sûrs garants. Puisque de belles dames, des héroïnes et des poètes nous promettent et nous accordent leur concours; nous donnent l'exemple du dévouement et de l'enthousiasme, comment pourrions-nous douter de l'avenir? Ayons donc confiance, travaillons avec courage au triomphe de notre cause et bientôt nous aurons, soyons en persuadés, le bonheur de voir se réaliser nos voeux les plus ardents et nos espérances les plus chères.

Quelques minutes après la conversation que nous venons de reproduire, Cornélia Marcus, le

prince Louis et les trois patriotes italiens quittèrent le salon dans lequel restèrent seules la princesse Héléna de C...., Maria sa fille, et Madame Quadridoff.

PREMIERE PARTIE.

LA JEUNE ITALIE ET LA PAPAUTÉ.

I.

Les Conspirateurs.

Le neuf février 1848, quelques mois après la soirée de la villa Paolini qui eut lieu chez madame la princesse Héléna de C...., et dont nous avons raconté les détails, un observateur, qui se fut promené à onze heures du soir sur le corso, eut certainement remarqué un personnage mystérieux, enveloppé dans un long manteau dont le collet et les plis rejétés en arrière lui cachaient en partie la figure, sur laquelle étaient rabattus les larges bords d'un feutre noir, comme en portaient alors les patriotes italiens; et en continuant ses observations notre curieux promeneur n'aurait pas tardé à apercevoir plusieurs individus s'arrêtant successivement auprès de l'homme au manteau, avec lequel ils échangeaient quelques mots mystérieux, après quoi ils disparaissaient se dirigeant tous, les uns après les autres, du même côté.

Tous ces personnages semblaient prendre les plus grandes précautions pour ne pas être reconnus; ils avaient la figure en partie cachée par le col de leur habit, par une grosse cravate ou un cache-nez et par leur chapeau enfoncé sur les yeux. Quelqu'un qui les eut suivis aurait vu qu'ils se rendaient dans une petite rue du Trastévère qu'ils s'arrêtaient tous devant la même maison, à la porte de laquelle ils frappaient d'une façon particulière, qu'un individu échangeait alors quelques mots avec eux à travers un judas, qu'après cette précaution préalable, qui probablement donnait un résultat satisfaisant, la porte s'ouvrait et qu'aussitôt les nocturnes visiteurs étaient introduits.

Lorsque minuit sonna, l'homme en faction sur le corso abandonna son poste et vint à son tour frapper à la porte mystérieuse, dont il franchit bientôt le seuil, après avoir toute fois subi aussi la formalité de reconnaissance à travers le judas.

Chaque inconnu, dès qu'il était arrivé dans l'intérieur de la maison, montait au premier étage où il rencontrait sur le palier un homme masqué tenant un glaive à la main, lequel lui faisait un signe et un attouchement mystérieux, si le nouveau venu satisfaisait convenablement à cette double épreuve, le masque lui en faisait subir une autre en lui disant à l'oreille un mot de reconnaissance et, lorsque le visiteur lui répondait convenablement, il

était introduit dans une grande salle aux murs couverts de tapisseries noires sur lesquelles se détachaient en blanc plusieurs inscriptions politiques telles que les suivantes: *Souveraineté du peuple et indépendance nationale. — Liberté, égalité, fraternité et solidarité. — Vive la République universelle démocratique et sociale! — Mort aux tyrans!* etc. A côté ou au-dessus de ces légendes révolutionnaires on voyait des peintures allégoriques représentant des couronnes, des tiares, des sceptres, des chaînes, des instruments de torture tous brisés, à côté desquels on apercevait aussi des compas, des équerres, des niveaux, des emblêmes d'égalité et des instruments de travail de toutes sortes.

Plusieurs hommes masqués étaient assis autour d'une table recouverte d'un tapis rouge au milieu de laquelle on voyait un livre relié en chagrin rouge et doré sur tranche, sur lequel on lisait en grosses lettres le titre suivant:

Droits de l'homme et du citoyen.

A côté de ce code républicain étaient placés des poignards en croix et les statuts de la **Jeune Italie.**

Un gardien était de faction à la porte de la salle le poignard à la main.

Tous les assistants avaient à la boutonnière un ruban aux couleurs italiennes et le président

de la réunion en portait un semblable en sautoir. Lorsque le président jugea l'assemblée assez nombreuse pour ouvrir la séance, il frappa sur la table placée devant lui trois coups d'une façon particulière avec une petite hache qu'il tenait à la main, en disant:

Mes frères, debout et à l'ordre. A ce signal, tous les hommes masqués se levèrent, croisèrent leurs bras sur leurs poitrines se prirent par les mains, formant ainsi une chaîne circulaire, et échangèrent entre eux un mot d'ordre à voix basse, quand tous l'eurent fait, celui qui était en face du président lui dit en s'avançant vers lui:

— Vénérable frère les mots sont justes.

— Quelle heure est-il? demanda le président.

— Il est minuit.

— Eh bien, puisque les mots sont justes et qu'il est l'heure à laquelle nous avons l'habitude de nous réunir pour commencer nos travaux, je déclare ces derniers ouverts au nom de la *République universelle démocratique et sociale.* Maintenant mes frères reprenez vos places, ajouta encore le président.

A ces mots les assistants rompirent leur chaîne et se rassirent.

Un instant après on frappa trois coups à la porte, d'une façon particulière.

Le gardien dit alors au président:

— Vénérable frère on frappe.

— Assure toi qui vient troubler nos travaux.

Le gardien entr'ouvrit la porte et échangea quelques mots avec un personnage placé de l'autre côté, puis se retournant vers le président il lui dit:

— C'est un visiteur qui demande à être introduit pour partager nos travaux.

— Qu'on le dépouille de ses armes et de tous ses métaux, qu'on lui bande les yeux et qu'on l'introduise, dit le président.

Un instant après le visiteur, qui n'était autre que le prince Louis dont nous avons fait le portrait dans le prologue, fut introduit; il avait les yeux bandés et marchait entre deux factionnaires; quand il fut arrivé devant la table de comparution, le président lui fit subir l'interrogatoire symbolique d'usage.

— Quel âge as-tu, lui demanda-t-il?

— J'ai dix-sept ans.

— Où es-tu né?

— Dans la vallée du Tibre.

— Quelle est ta mère?

— La liberté.

— Pour qui travailles-tu?

— Pour la révolution.

— Qui dois-tu épouser?

— La république.

— Que viens-tu faire ici?

— Chercher la lumière.*

— Avance à l'ordre près de moi, donne-moi ta main, fais moi les attouchements et dis-moi les mots sacrés.

Le visiteur fut conduit auprès du président qui plaça sa main dans la sienne. Le nouveau venu lui fit les attouchements des affiliés et lui donna le mot sacré à l'oreille, cette épreuve ayant réussi, le président dit aux sociétaires: Les mots et les attouchements sont justes; mes frères, voulez-vous que la lumière soit donnée au visiteur et qu'il soit admis à participer à nos travaux.

— Oui, répondirent tous les assistants en levant la main.

— Eh bien donc, mes frères, debout formez la voûte d'acier.

Tous les assistants se levèrent alors et formèrent au-dessus de la tête du visiteur avec les lames de leurs poignards une véritable voûte hérissée de pointes d'acier.

Le président tenant sa petite hachette à la main, frappa trois coups inégalement espacés et dit:

---

* Dans toutes les sociétés secrètes les interrogatoires sont des épreuves symboliques et servent de moyen de reconnaissance. Avoir dix-sept ans, signifie qu'il y a dix-sept ans que l'on fait partie de l'association secrète; être né dans la vallée du Tibre, signifie avoir été reçu sur les bords de ce fleuve, etc....

— Que la lumière soit donnée au visiteur.

— A ces mots le bandeau qui couvrait les yeux du nouveau venu fut prestement enlevé et celui-ci put voir les lames des poignards briller au-dessus de sa tête.

— Tu vois ces glaives, dit le président, si tu tiens les serments que tu as prêtés à notre société ils te protégeront, si au contraire tu deviens traître et parjure ils te puniront; maintenant je vais te donner l'accolade fraternelle et tu pourras désormais assister à nos travaux,

Le président embrassa le nouveau venu et lui fit ensuite prendre place dans les rangs après qu'il se fut revêtu des emblêmes de la société et qu'il eut mis un masque.

Les formalités de réception du visiteur terminées les travaux continuèrent.

Parmi les initiés présents à cette réunion il y avait: Giuseppe M...., président de la réunion; Félice O....; le commandeur Urbain R...., que nous avons vus tous les trois à la villa Paolini et plusieurs autres patriotes italiens; parmi lesquels nous citerons: Garibaldi, Piéri, Pianori, Galetti, Zambianchi, Ciceracchio, Torré, Calandrelli, Pisacane, etc.... et quelques Français tels que Laviron, Lebren, etc....

Mes frères, dit le président Giuseppe M....,

nous sommes arrivés aujourd'hui à une époque qui doit exercer une influence décisive sur les destinées de notre chère patrie. L'heure est solennelle ; tous nos sacrifices, nos travaux, nos souffrances et nos misères, vont enfin porter leurs fruits. Notre sang, celui des héros et des martyrs qui a coulé sur les champs de bataille et sur les échafauds n'aura pas été versé inutilement. Bientôt nous aurons la joie de voir triompher la révolution, que nous avons préparée avec tant de patience et de persévérance, et proclamer l'indépendance et la liberté de notre patrie. L'Italie toute entière est sur un volcan, il suffit maintenant du moindre choc, du plus léger accident pour faire éclater l'éruption imminente. On dirait que tous nos ennemis sont pris vertige, qu'aucun d'eux n'a conscience du danger qui le menace; le pape lui-même attise, sans s'en douter l'incendie, qui doit bientôt embraser ses États. Chacune de ses paroles, chacun de ses actes tombent comme une goutte d'huile sur le braisier qui couve silencieusement. Préparons-nous donc à profiter du mouvement prêt à éclater et à le diriger si nous ne voulons pas le voir avorter comme tant d'autres.

Mais n'oublions pas ce que nous désirons, souvenons-nous de notre programme ; car, vous le savez, nous ne voulons pas seulement des institutions dites libérales, un gouvernement laïque avec la papauté

à Rome, les rois en Piémont et à Naples; les ducs à Florence, à Modène et à Parme, etc., . . . et l'indépendance de l'Italie avec le despotisme intérieur. Non tout cela ne peut pas nous convenir. Notre programme, celui de la *Jeune Italie*, est non-seulement indépendance nationale, mais encore république et liberté!

Et si vous voulez que la résurrection à laquelle nous allons assister porte tous ses fruits; que la liberté ne soit pas de nouveau couchée dans le cercueil et scellée dans la tombe, il faut jurer une haîne implacable au despotisme, repousser toutes ses avances perfides, rejeter tout pacte avec lui, et ne jamais oublier que tous les tyrans, spirituels ou temporels, sont les éternels ennemis de l'humanité. Que nous devons les considérer et les traiter comme tels à moins que nous voulions perdre de nouveau notre cause.

Pendant que Giuseppe M.... s'exprimait ainsi le prince ne le perdait pas de vue; ses yeux ordinairement ternes étaient éclairés d'une pâle étincelle de haîne; son teint jaune était devenu livide.

Au contraire, Félice O.... écoutait avec ravissement le chef de section de la Jeune Italie.

— Citoyens, dit ce dernier, elle va bientôt sonner, espérons-le, cette heure de délivrance pour la patrie, objet de nos plus chères espérances et de notre amour; cette heure dans l'attente de la-

quelle nous avons effeuillé toutes les fleurs de nos plus belles années, tous les lis et toutes les roses de notre jeunesse, à laquelle nous avons sacrifié tous nos jours, que nous aurions pu remplir des plus douces joies, de l'amitié et de l'amour, pour laquelle nous avons consumé toutes nos veilles, au lieu de nous laisser bercer par les songes dorés de l'ambition ou de nous endormir mollement dans les bras de nos compagnes bien-aimées.

Oh! qu'elle vienne bientôt cette heure tant désirée, car jamais amant n'a soupiré après sa maîtresse avec autant d'ardeur que nous pour la délivrance de notre patrie! Nous sommes prêts, s'il le faut, à verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang, à donner jusqu'à notre dernier soupir et notre dernier souffle pour elle. Mais comme vous l'a dit notre vénérable président, l'Italie ne peut être libre avec la papauté et la royauté; la république seule peut assurer définitivement sa liberté celle de l'Europe et du monde. Il nous faut donc chasser le pape, l'empereur, les rois, les ducs et proclamer la république si nous voulons faire une oeuvre sérieuse et durable.

— Quand Félice O... eut fini de parler le commandeur R.... se leva et prenant la parole à son tour, il dit:

Bientôt, espérons-le, notre chère patrie sera libre, bientôt nos martyrs seront vengés, les siè-

cles de despotisme, de misère et de souffrance seront finis; les larmes amères et le sang auront cessé de couler sur notre beau sol; on n'apercevra plus au milieu de nos campagnes fertiles et des fleurs parfumées, des volées de noirs corbeaux se repaître des cadavres des martyrs et des héros; le despotisme autrichien ne souillera plus de sa présence les plus belles provinces de l'Italie. On ne verra plus le Croate stupide et féroce et tous nos oppresseurs étrangers insulter nos femmes; nous voler notre or, notre indépendance, notre liberté et notre patrie. L'unité de l'Italie sera faite et la liberté règnera d'un bout à l'autre de la péninsule. L'antique cité romaine aura recouvré ses splendeurs et sa gloire, le représentant du génie du mal, le prêtre roi, aura fui du Vatican et la République romaine, détruite il y a deux mille ans, brisera son sépulcre, surgira radieuse et rayonnante sur le monde, et proclamera, du haut du Capitole, les grands principes primordiaux de justice éternelle, antérieurs et supérieurs à la volonté humaine, inprescriptibles et inaliénables.

Le prince écoutait, muet et immobile, tous ces discours et toutes ces professions de foi, sans que sa physionomie impassible trahit la moindre émotion. La parole lui ayant été offerte, il la refusa en disant qu'il était de l'avis de ses collégues.

— Un autre conjuré, nommé Cornélius, se leva alors; il avait la taille fine et gracieuse, les mains petites et potelées, et il était de grandeur moyenne; à travers son masque on aperçevait deux beaux yeux veloutés qui lançaient une flamme ardente, pleine de charme et de séduction; lorsqu'il prit la parole, sa voix était douce, vibrante et mélodieuse. Quoique, ce jeune membre de la *Jeune Italie* fut, comme tous ses collégues, costumé en homme, il se dégageait de sa personne tant d'attrait, de charme et de séduction, il était si gracieux et si délicat, ses mains et ses pieds étaient si petits et si mignons, qu'on se demandait en le voyant si ses habillements ne dissimulaient pas son sexe?

— Citoyens, dit-il, comme on vient de l'expliquer nous ne pouvons avoir d'autre but que le triomphe de la République; il y a trop longtemps déjà que la papauté, la royauté et l'empire souillent, déshonorent, abaissent et dégradent l'Italie, la plongent dans des abîmes de despotisme, d'ignorance, de misère, de fanatisme et d'esclavage; qu'ils la tiennent, malgré les progrès de notre époque, dans les ténèbres, le despotisme et la misère du moyen-âge. A toutes ces tyrannies, il s'en est jointe une plus redoutable encore: celle du capital, qui plonge sous son joug de fer les générations actuelles, qu'elle exploite et pressure, ses ravages sont affreux et

croissent d'une manière effrayante: en raison directe du développement du commerce et de l'industrie; c'est elle qui a engendré les deux plus grandes plaies sociales de notre époque: *le paupérisme* et *le prolétariat*. Il est nécessaire que cet affreux régime, qui constitue l'ordre social actuel, disparaisse; il est temps que toutes les iniquités sociales soient détruites; que le despotisme religieux, politique et social soit anéanti. Il faut affranchir les âmes et les corps des citoyens.

Le pouvoir temporel est un abus criant de la force brutale, une violation des droits du peuple, la destruction de sa souveraineté et la consécration de la tyrannie; l'exploitation de l'homme par l'homme est la mise en pratique du vol légal des produits des travailleurs; c'est la plus monstrueuse des iniquités sociales; le pouvoir spirituel est une fiction théologique, un préjugé ridicule, une usurpation indigne, un outrage odieux, une insulte grossière au bon sens, une confiscation arbitraire et inique du libre arbitre et de la souveraineté de la raison; c'est le plus affreux despotisme que l'on puisse imaginer; c'est en son nom que se sont accomplis les plus grands crimes dont l'humanité ait eu a souffrir et qui l'ont ensanglanté. C'est à lui que l'on doit toutes les guerres de religion, les croisades, la Fronde, l'inquisition et les jésuites; l'extermination des Maures et des juifs d'Espagne; le

dépeuplement du Mexique et du Pérou; les massacres des Hussites; l'extermination des paysans d'Allemagne, de la Bohème, des Pays-Bas; celle des Albigeois et des Vaudois; les dragonnades et les égorgements des Cévennes; la Saint-Barthélemy; la révocation de *l'Édit de Nantes*, etc. On pourrait compter ses victimes par milliards.

L'homme naît libre; nul n'a le droit de lui imposer sa domination spirituelle ou temporelle; ceux qui veulent le faire ne méritent que la haine et que le mépris, et doivent être mis au ban de l'humanité par tous les hommes de cœur à qui il est resté conscience de leur dignité et de leurs droits.

La désobéissance et l'insurrection sont contre la tyrannie les plus sacrés des devoirs et les plus imprescriptibles des droits. Il ne faut à l'humanité, pour qu'elle soit heureuse, ni despotisme spirituel, ni tyrannie temporelle, ni pontifes, ni Césars, ni exploiteurs. La liberté, l'égalité, la fraternité et la solidarité pour tous et entre tous les citoyens, voilà la devise immortelle qui doit unir tous les hommes, et que la République universelle démocratique et sociale peut seule mettre en pratique. Aussi, je jure de leur rester fidèle toute ma vie et de me consacrer à leur triomphe.

En disant ces mots Cornélius, plein d'enthousiasme, avait une attitude énergique on l'aurait cru inspiré par le génie de la Révolution. Tous ses

compagnons le regardaient avec admiration séduits par son accent résolu et son air de conviction profonde, entraînés par son éloquence ; seul, le prince restait insensible devant le jeune conjuré qu'il contemplait d'un œil morne et voilé, en gardant un profond et prudent silence.

— Chère Cornélius, disait Giuseppe M...., tu auras l'occasion de concourir avec nous au triomphe de ton idéal, et bientôt tu pourras combattre le pouvoir temporel et spirituel du pape. Le 10 février proclain, il y aura une grande manifestation populaire, pour demander la création d'un ministère laïque et libéral, et pour forcer Pie IX à déclarer la guerre à l'Autriche. Si le pape résiste aux désirs du peuple, s'il refuse de céder à ses vœux nous passerons outre et s'il le faut nous le déposerons et nous proclamerons la République.

— Le 10, je serai à la tête du peuple avec vous, et malheur au représentant du génie du mal s'il résiste à la volonté des Romains. Il y a trop longtemps que la papauté pèse sur Rome et sur l'Italie toute entière comme une atmosphère de plomb. L'heure de la faire disparaître va bientôt sonner et nous ne faillirons pas à notre tâche.

— Citoyens, ajouta encore Giuseppe M.... d'une voix grave, vous avez tous entendu quels sont nos projets, quel est le but que nous pour-

suivons, quelle est la grande cause que nous voulons faire triompher.

Avant de nous séparer, renouvelons tous notre serment solennel, engageons-nous de nouveau à faire triompher la République et à tout lui sacrifier, jusqu'à notre vie s'il le faut.

Ce républicain dévoué et tous ses collégues étendirent alors les mains sur le livre des droits de l'homme et du citoyen, et tous prononcèrent le serment suivant:

— Au nom de la souveraineté du peuple et des droits imprescriptibles et éternels de l'homme et du citoyen, je jure amour et dévouement à la République universelle démocratique et sociale; je jure fidélité à sa devise immortelle

liberté, égalité, fraternité, solidarité.

Je jure de travailler toute ma vie au triomphe de la justice et du droit; je jure de combattre partout et toujours pour cette grande cause et pour ses principes sublimes, et de verser, s'il le faut, jusqu'à la dernière goutte de mon sang; je jure haine implacable et mortelle à la tyrannie spirituelle et temporelle, et à tous les ennemis de l'Italie et de l'humanité; je jure en outre de conserver le secret le plus inviolable sur ce qui s'est dit et fait dans notre réunion.

Tous les assistants dirent alors successivement, je le jure, je le jure, je le jure!

— Le président ajouta ensuite: Si jamais je forfais à mes serments, si je deviens traître et parjure, que les glaives de mes frères me punissent de mon crime, qu'ils me percent le cœur et que ma mémoire et mon nom soient maudits et voués à l'exécration de la postérité.

Tous les conjurés ajoutèrent: Nous le jurons! et prononcèrent ce serment d'une voix ferme et enthousiaste. Le prince seul était calme et froid; pas une fibre de son visage ne vibra, quoique tous les regards fussent fixés sur lui. Quand vint son tour de jurer trois fois, il le fit avec un calme apparent et un grand flegme; sa voix était lente et monotone comme d'habitude; l'observateur le plus expert n'aurait pu trouver une seule intonation, qui trahit la contrainte ou une arrière pensée. Tout le monde fut convaincu de la parfaite sincérité du serment du visiteur princier.

Le président recommanda encore aux conjurés de ne pas manquer d'assister à la grande manifestation qui se préparait pour le lendemain, dix février, et tous promirent d'être fidèles au rendez-vous.

— Au nom du peuple souverain, ajouta le président, je déclare nos travaux clos.

— Mort aux tyrans! dit le premier assistant.

Tous les conjurés répondirent:

— Mort aux tyrans! mort aux tyrans!! mort aux tyrans!!!

Et après s'être de nouveau promis de se trouver tous au rendez-vous du dix février et après avoir échangé une dernière fois le mot d'ordre les membres de la jeune Italie rompirent leurs rangs et se séparèrent.

II.

Une victoire du peuple romain.

Depuis son avénement, Pie IX avait successivement accordé plusieurs réformes libérales, moitié par vanité, moitié par peur, mais toujours avec la plus grande hésitation et de nombreux atermoiements; il avait publié un édit sur la presse et établi une consulte d'État. Ces concessions si ardemment desirées étaient accueillies avec enthousiasme par le peuple, mais elles ne le satisfaisaient pas.

Le 10 février 1848, comme nous l'avons dit, une manifestation politique fut organisée pour demander un changement de ministère et de promptes mesures militaires contre l'Autriche.

Une masse considérable de peuple, portant des bannières et des drapeaux aux couleurs italiennes, partit ce jour là du Monte Cavallo et s'avança jusqu'au Vatican. Au milieu de cette foule compacte on pouvait remarquer plusieurs des personnes dont nous venons de parler dans le chapitre pré-

cédent: Cornélia Marcus resplendissante de beauté marchait au premier rang, costumée en Amazone et montée sur un beau cheval noir; sa taille, gracieuse, fine et souple, était emprisonnée dans le corsage montant de sa robe noire; les plis de sa longue jupe tombaient gracieusement sur ses petits pieds chaussés d'élégantes bottines; sa belle tête se balançait coquettement en suivant les ondulations de sa monture; ses yeux bruns lançaient des éclairs; ses joues roses étaient pâles d'émotion; ses narines se dilataient; son front, ordinairement poli comme un marbre, se plissait; ses lèvres frémissaient agitées et crispées par la colère; ses épais cheveux bruns, enflés par le vent, s'échappaient en boucles abondantes sous son feutre noir orné d'une plume d'aigle, et tombaient avec grâce sur son cou d'ivoire, fin et délicat; d'une de ses petites mains elle tenait les rênes de son coursier et de l'autre un sabre nu. Son air intrépide, sa tournure martiale, son maintien héroïque, sa beauté hors ligne, la faisaient admirer de tous les spectateurs, elle était le point de mire de tous les regards; le peuple armé la suivait avec enthousiasme et la contemplait avec amour.

On apercevait auprès d'elle Félice O...., dont la belle tête se dessinait au milieu de la foule immense; son vaste front resplendissait d'enthou-

siasme; il excitait de la voix et du geste la masse populaire qui le suivait et reportait souvent ses yeux avec amour sur la belle amazone qui le précédait. A côté de lui, le front pensif, marchait Giuseppe M...., l'illustre proscrit, venu au péril de ses jours combattre pour sa patrie bien-aimée et pour la liberté. Un grand nombre de citoyens devenus illustres depuis, marchaient aussi dans les rangs du peuple, on remarquait parmi eux: Ciceruacchio et ses deux fils, Galetti, Torré, Calandrelli, Pieri, Pianori, Zambianchi, etc... ainsi que tous les membres de la *Jeune Italie.* Au balcon d'une maison voisine on apercevait Madame Maria de S.... et la princesse Quadridroff, qui encourageaient la manifestation du geste et de la voix, et qui étalaient leurs grâces à côté de leur fidèle sigisbée, le commandeur R....; à mesure que la foule ondoyante approchait du Vatican, ses rangs se grossissaient et ses acclamations augmentaient; arrivée sous les murs du palais, elle poussa un immense hourra, en demandant la nomination d'un ministère laïque et la guerre contre l'Autriche.

Ce fut Galetti qui fut député auprès de Pie IX. Il eut beaucoup de peine à se faire recevoir, et ne put obtenir tout d'abord qu'une réponse évasive; le pape refusait les propositions qui lui étaient faites avec sa duplicité habituelle en disant: „*qu'il s'en remettait à la volonté de Dieu.*“ Ces paroles

mécontentèrent le peuple que les Suisses de garde au palais insultaient.

Cornélia fronçait ses beaux sourcils sur son front poli.

Que nous fait à nous la volonté de son prétendu Dieu, disait-elle; ce que nous voulons d'abord ce sont d'autres ministres et la guerre contre les envahisseurs et les oppresseurs de la patrie. Les paroles hypocrites de ce prêtre roi ne nous en imposent pas. En avant, cria-t-elle, il faut exiger et obtenir par la force ce que l'on nous refuse, et, marchant au premier rang, elle s'avança courageusement vers les Suisses qui se disposaient à faire usage de leurs armes et à tirer sur le peuple; lorsqu'informé de ce qui se passait, craignant que sa garde soit battue et que la foule se rendit maîtresse de son palais, le pape apparut bientôt au balcon en faisant signe qu'il voulait parler; le peuple cessa aussitôt le feu qu'il venait d'engager. Pie IX, quoique pâle et fatigué, avait son air habituel de placidité, de mansuétude et de résignation, et le cachet de faux bonhomme qui le caractérise et qui ne l'abandonne jamais, même dans les occasions les plus critiques.

Lorsque le bruit de la mousqueterie eut cessé et que le calme se fut rétabli, Pie IX harangua la foule et commença à l'exhorter à la patience et à la résignation; mais de nombreux et violents

murmures accueillirent ce début peu satisfaisant; le pape changea alors de langage, il promit de faire droit aux réclamations populaires en renvoyant ses ministres et en combattant pour l'indépendance de l'Italie.

— Comme vicaire de Jésus-Christ, dit-il, je suis en paix avec l'univers, mais comme prince italien j'ai le droit de défendre la patrie italienne. Je vous bénis, la cause que vous servez est sainte; Dieu la fera triompher.

Le peuple enthousiasmé applaudit avec bonheur, et le pontife s'enivra des bravos de la foule qu'il remercia du geste et de la voix d'un air du jubilation.

— Je vous bénis encore une fois, combattez, et triomphez au nom du seigneur, ajouta-t-il.

A ces mots les hourras redoublèrent; le peuple bon, crédule et confiant, comme il l'est toujours, acclamait de tout cœur l'astucieux et vaniteux vieillard, qui faisait des vœux hypocrites pour l'indépendance de l'Italie. Les premières défiances furent oubliées; Pie IX promit son concours contre les Autrichiens et la nomination d'un ministère laïque; la réconciliation fut complète. Cette foule enthousiaste et mobile qui, il y avait à peine un quart d'heure, voulait forcer le palais de Sa Sainteté, et tout mettre à feu et à sang, fut tout à coup calmée par quelques paroles bienveillantes et quelques promesses fallacieuses. Le peuple et

les Suisses prêts à s'entre égorger, il y avait quelques instants à peine, se mirent tout à coup à fraterniser. En contemplant cette scène touchante, pleine de généreuse imprudence, Cornélia dit d'un accent mélancolique, à Félice O.... placé auprès d'elle et qui ne l'avait pas quittée un seul instant depuis le commencement de la manifestation:

— Le peuple est toujours le même, bon, généreux et imprudent, il a suffi de quelques paroles de ce prêtre astucieux pour le faire rentrer dans le calme, pour changer sa colère en joie.

— Patience, répondit Félice, il sera bientôt désabusé, il ne tardera pas à reconnaître son erreur, et à avoir la preuve de la fourberie et de la trahison de ses ennemis, et malheur à ces derniers car alors il ne leur pardonnera pas.

— Qui sait, il est si bon, qu'il est toujours prêt à oublier ses souffrances, ses malheurs et toutes les infamies de ses oppresseurs, dont il est l'éternelle victime.

— Oui dit Guiseppe M...., mais c'est à nous à lui rafraîcher la mémoire et à lui rappeler son malheur et son esclavage séculaires; c'est à nous à lui dire quels sont ceux qui le plongent dans l'enfer de maux dans lequel il est la proie de toutes les souffrances, de toutes les ignorances, de toutes les misères et de tous les fléaux; c'est à nous à lui indiquer les moyens par lesquels il se

soustraira à leur influence désastreuse; comment il s'échappera de la gehenne dans laquelle on le torture; comment il reconquerra son bien-être et sa liberté.

C'est-là, répondit Cornélia, le devoir de tout bon citoyen et nous ne faillirons pas à notre tâche.

Pendant la conversation que nous venons de raconter, la foule continuait d'acclamer Pie IX, qui s'enivrait des applaudissements, et dont la vanité incommensurable se repaîssait de l'enthousiasme populaire. Pour exprimer sa satisfaction, le souverain pontife saluait du regard, du geste et de la voix.

Maria de S...., la princesse Quadridoff et leurs cavaliers servants mêlaient leurs applaudissements à ceux de la multitude et semblaient être dans la plus grande joie; les promesses du pape comblaient certainement tous leurs desirs.

Le soir le journal officiel annonça la formation d'un cabinet laïque composé de Mamiani et d'autres patriotes dévoués à la cause italienne; mais, afin de neutraliser les effets de cette mesure, l'astucieux Mastaï confia successivement la présidence du nouveau cabinet aux cardinaux Antonelli, Ciacchi et Soglia, qui employèrent tous les moyens en leur pouvoir pour entraver la marche libérale du nouveau ministère. Voici un fait qui souffira, croyons-nous, pour donner une idée de l'insigne mauvaise foi et de la trahison patente des conseillers in-

times de Pie IX. Le cardinal Soglia écrivait à vienne, au nonce pontifical, sur l'ordre de Pie IX: „de ne tenir aucun compte des ordres du ministère mais d'obéir seulement au Pape."

Nous ne suivrons pas les prêtres de Rome, dans la pratique de leur politique d'astuce et de ruse jésuitique, qui est suffisamment connue, et pour édifier nos lecteurs sur la valeur morale des hauts dignitaires de l'Église romaine nous leur esquisserons la biographie de l'un d'eux.

III.

Une orgie romaine.

Monsignor Giacomo A...., conseiller intime de Pie IX et président du ministère nommée en 1848, habitait au Vatican, un bel appartement au-dessus de Sa Sainteté.

Cet illustre prélat est digne en tous points de la confiance de son maître, et de la haute position qu'il occupe dans la hiérarchie catholique; issu d'une famille de brigands, il compte parmi ses ancêtres une longue lignée de voleurs de grands chemins et d'assassins de première classe; c'est le petit village de Sonnino, qui a eu l'honneur de lui donner le jour; ce repaire de bandits est situé sur la frontière des États de Naples, au milieu de halliers, de bois épais, de fourrés impénétrables, au sommet de petites montagnes escarpées, où l'on arrive par des chemins tortueux et rapides offrant toutes les facilités pour le crime, toutes les commodités pour l'assassinat. La respectable famille A....

est une des plus ancienne, des plus connue, et des mieux famée de ce réceptacle de bandits; elle a eu la gloire d'avoir plus d'un de ses membres roués vifs ou écartelés sur la grand'place de Sonnino, pendant que d'autres avaient l'honneur insigne de travailler dans les galères de Sa Sainteté. Les nobles traditions des aïeux de l'illustre Éminence se sont perpétuées de père en fils, de génération en génération jusqu'à nos jours et jamais le zèle de la police, de Messieurs les carabiniers pontificaux et du bourreau ne put parvenir à éteindre cette race robuste et prolifique, aussi âpre un pillage qu'ardente à l'amour et qui, suivant la loi du seigneur, croit et multiplie d'une façon dangereuse pour la sécurité publique et privée.

Le premier ministre de Pio nono, avait sucé avec le lait maternel les principes de morale privée, religieuse, politique et sociale enseignés dans les cavernes de Sonnino; le grand cardinal avait été bercé au bruit des chants héroïques des brigands ses aïeux; l'odyssée paternelle avait été pendant longtemps son seul enseignement et sa seule éducation; elle avait développé de bonne heure chez lui les précieux instincts qui firent plus tard sa gloire et sa fortune. Avec une facilité, qui fait le plus grand honneur à son intelligence, le jeune Giacomo, comprit que la vie devait être consacrée à acquérir des richesses, afin de se procurer la plus grande

somme possible de jouissances, et ce n'étaient pas les principes de morale, ni les scrupules qui le gênaient; il était persuadé que tous les moyens étaient bons pour atteindre le beau résultat qu'il se proposait, et que les plus expéditifs étaient les meilleurs. Mais il avait pensé aussi que la prudence ne doit pas être négligée quand on poursuit un but aussi élevé. Le métier d'assassin, qu'il avait vu pratiquer dans son village, par ses parents et par ses amis avait bien son charme, et surtout rapportait d'assez jolis profits, mais il n'était malheureusement pas sans inconvénients et sans dangers. Par exemple, le grand papa de notre Eminence, qui avait pratiqué le brigandage et chouriné si longtemps avec une grande habileté et un grand succès, n'en avait pas moins été décapité. Cette fin tragique donnait beaucoup à réfléchir au jeune Giacomo, qui se mit en quête de la profession qui pourrait offrir les mêmes avantages ou de supérieurs sans faire courir les mêmes risques. Et, après un examen approfondi, il découvrit que la meilleure et la plus lucrative carrière qu'il put embrasser après celle de brigand était celle qui conduit aux premières dignités ecclésiastiques: au cardinalat et à la papauté, à moins que ce ne soit celle qui mène à l'Empire. Mais pour le moment il ne fallait pas songer aux deux dernières dignités, il était beaucoup trop jeune pour être pape

et depuis Constantin il n'y a plus d'empereurs à Rome. Quand aux autres États ils sont suffisamment pourvus de sauveurs providentiels, soit en ligne directe soit en collatérale. Après mûre réflexion, il se décida non pas à être prêtre, mais à devenir prélat, ce qui n'est certes pas la même chose, car pour être prêtre il faut recevoir les ordres, tandis que l'on peut devenir cardinal sans cela, et ce n'est jamais qu'à la dernière extrémité, et dans l'espoir d'arriver à la papauté, qu'un homme d'esprit et de bonne société se décide à subir la formalité désagréable de l'ordination. Aussi, un grand nombre de prélats romains ne sont pas ordonnés prêtres et monseigneur Giacomo A...., lui-même, qui, en suivant l'inspiration de sa jeunesse, est devenu cardinal et secrétaire d'État de Sa Sainteté Pie IX, n'a pas reçu l'ordination, et il espère bien ne jamais la recevoir si le Dieu des Sonniniens lui continue sa protection; il n'a jamais pris fantaisie à notre Éminence de dire la moindre messe et d'écouter, entre quatre planches et quatre yeux, les péchés des vieilles bigotes; comme nous l'avons dit, c'est une pensée bien plus profane qui l'a inspiré; le cardinal préfère, et de beaucoup, administrer les finances du Saint-Siège à réciter des orémus, et à psalmodier des litanies. Sa position élevée lui a permis de réaliser d'énormes bénéfices, à côté desquels ceux des honnêtes habitants de Sonnino ne sont qu'un

menu frétin et ne peuvent être comparés. Aussi, avec quel orgueil, les anciens de sa commune parlent-ils de lui, du jeune Giacomo, comme ils l'appellent; ils sont fiers de penser qu'un des leurs est arrivé aux premières dignités de l'État; qu'il est coiffé du chapeau et vêtu de rouge; qu'il se promène à Rome dans un superbe carrosse; qu'il a de beaux chevaux et de magnifiques maîtresses; qu'il loge au Vatican, au-dessus du Pape; que les embassadeurs et les ministres des puissances étrangères le traitent d'Éminence, et que non-seulement les carabiniers pontificaux ne l'arrêtent pas, mais, au contraire, qu'ils lui présentent les armes lorsqu'il passe; ce dernier trait surtout émerveille les bons Sonniniens; car ils ne peuvent comprendre, ces dignes gens, comment leur cher Giacomo, né au milieu d'eux, qu'ils ont connu tout petit, sans un sou vaillant, a pu amasser aussi facilement une fortune princière sans avoir eu maille à partir avec la justice, tandis qu'eux ont tant de peine à gagner leur misérable vie et à amasser un petit pécule, à la sueur de leur front, dans les gorges de Sonnino, en courant risque de leurs vies, de leurs têtes et en étant toujours exposés à se voir arrêtés par la gendarmerie pontificale, qui traite avec tant de déférence un des leurs, leur chef à tous, l'illustre Giacomo A...., de Sonnino. Tel est le phénomène qu'ils ne peuvent comprendre, qui cause leur admi-

ration, et qui leur paraît au moins aussi extraordinaire que le miracle de Saint Janvier ou que le dogme de l'immaculée conception. Mais, quoiqu'il en soit, le cardinal ministre n'en est pas moins la gloire de Sonnino et le bras droit de la papauté. Ses quatre frères ont fait, dans leur jeunesse, le rude apprentissage que les anciens de leur village enseignent à leurs enfants. Depuis que leur frère est passé à l'état d'Éminence, ces quatre Sonniniens ne tremblent plus devant la justice pontificale avec laquelle ils n'avaient pas toujours été en très-bonne harmonie; ils ne redoutent plus les galères, qu'ils ont frisées plusieurs fois de très-près; ils sont bien placés à Rome, où ils jouissent d'une haute position et aident leur frère à administrer les biens de l'Église et les derniers de l'État. Comme ils ont conservé cette habileté native, qui faisait leur mérite lors de leurs débuts à Sonnino, il leur est resté dans les mains une grande partie de l'or de leurs administrations; aussi sont-ils riches, mais très-riches, aussi riches que des Colonna et, comme les honneurs vont toujours de pair avec la fortune, ils ont un blason, sont comtes et barons. En outre, par prévoyance, le signor Giacomo, en homme prudent, a placé un sien neveu à la tête de la police; grâce à cette petite précaution, il est assuré que sa famille et lui n'auront rien à redouter de dame police fort peu aimable, aux yeux

louches, aux doigts crochus et à l'oreille subtile. Depuis que le collatéral de Son Éminence est revêtu de cette haute fonction les honorables Sonniniens jouissent des plus grandes immunités et peuvent exercer tranquillement leur petite industrie de grands chemins. L'honnête population, qui a eu l'honneur de donner le jour au cardinal, peut être assurée maintenant qu'on ne renouvellera plus envers elle les persécutions indignes dont elle eut tant à souffrir, sous Léon XII et Pie VII. Aussi, depuis qu'un Sonninien est à la tête de la police pontificale, les affaires de ces braves gens vont au mieux.

On mentionne chaque jour des scènes tragiques, de nouveaux exploits, accomplis par eux, dans les gorges de leurs montagnes; on raconte surtout que quelques chaises de poste ont été dévalisées, après que les hommes furent assassinés et les femmes violées; mais, cela ne tire pas à conséquence, jamais les moindres poursuites ne sont exercées contre les meurtriers, car ils sont couverts par la robe rouge de monseigneur le cardinal secrétaire d'État.

Son Éminence a conservé, ainsi que nous l'avons vu dans le prologue, les habitudes de galanterie téméraire pratiquées dans les repaires de Sonnino, et prévues par le code pénal, seulement les belles dames qu'il eut été forcé d'attaquer sur la grande

route pour les posséder, s'il fut resté dans les montagnes, lui accordent aujourd'hui très-gracieusement et avec empressement leurs faveurs. Voilà à quels heureux résultats on aboutit quand on sait s'y prendre adroitement, quand l'on a de l'esprit, quand on est bel homme et cardinal; on a alors de bonne volonté ce que dans d'autres circonstances on ne pourrait obtenir qu'à l'aide de la violence.

Cependant notre prélat malgré sa position sociale n'a pas encore pu dépouiller tout à fait le viel homme, il a conservé la ruse et l'instinct natifs du bandit, ses appétits grossiers et féroces; il les assouvit journellement sur les femmes qui ont le malheur d'être remarquées par lui. Quand une jolie dame lui plait, il la fait acheter à son mari ou à sa famille, si on veut la lui vendre; si on refuse d'accepter son marché infâme il fait arrêter les récalcitrants par la police pontificale, ou par les familiers du Saint-Office sous un prétexte quelconque et, pendant que le mari ou les parents pourissent dans quelques culs de basse fosse ou sont exécutés en place publique, Giacomo fait conduire la femme près de lui et, se rappelant ses habitudes de jeunesse, si elle ne cède pas de bonne volonté à ses desirs, il la viole; puis il l'envoie à son tour mourir dans un in-pace, si elle n'a pas succombé de désespoir. C'est ainsi qu'il en a agi avec le père

et la mère de Cornélia, comme nous le verrons plus loin.

Mais, si monseigneur A.... ne craint plus les gendarmes, il a peur en revanche des assassins; depuis que le père de Cornelia l'a attendu, dans les escaliers du Vatican, armé d'un mauvais couteau, pour venger sa femme, il voit partout des poignards. Aussi chaque fois qu'il a un rendez-vous avec une dame, il commence d'abord pas la fouiller minutieusement, pour s'assurer qu'elle n'a pas d'armes cachées et ce n'est qu'après cette vérification préalable qu'il s'occupe des charmes de la belle, et s'il n'a rien découvert de suspect, alors la défiance du bandit disparait pour faire place aux instincts sauvages du montagnard lubrique; son nez en bec d'aigle s'allonge quand il flaire les appas de sa maîtresse d'un quart d'heure; ses narines se dilatent; son oeil d'épervier s'émérillonne, quand il contemple sa proie; il se précipite sur elle avec la voracité carnassière du vautour ou du condor et, quand il est bien repus, semblable à ces tyrans des airs, il reste longtemps à digérer ses jouissances, plongé dans une sorte de somnolence.

Voilà quel est le célèbre prélat qui habite l'appartement situé au-dessus de celui de Sa Sainteté. Ce Monseigneur est logé avec toute la somptuosité d'un prince de l'Église; parmi les pièces nombreuses

dont se compose son appartement, il y a une splendide salle à manger, aux lambris de velours pourpre, avec des colonnes bleues à chapiteaux dorés, au milieu de chaque portique on admire une immense glace de Venise reflétant tous les objets et tous les convives; devant chacune d'elles, on voit alternativement une sompetueuse console, chargée de vaisselle d'argent et de vermeil précieusement ciselée ou de vases remplis des plus belles fleurs et garnis de fruits magnifiques; à l'une des extrémités de cette salle splendide des gradins, couverts d'une mosaïque composée de morceaux de marbre, de porphyre, de jaspe et d'agate, imitant un riche tapis de perles, sont surmontés d'une superbe statue de la vierge, légèrement drapée dans une blanche tunique transparente, semée d'étoiles et de rubis, à travers laquelle on aperçoit la carnation splendide et les formes gracieuses de la mère du S[illegible] veur; une couronne de fleurs, composée de p[illegible] présieuses, de feuillage d'or vert, orne la tête [illegible] vierge et lui sert de diadême, à ses pieds jouent de petits chérubins ailés que l'on prendrait pour des amours. Cette statue, avec ses ornements et ses atours profanes, ressemble beaucoup plus à une Vénus qu'à la vierge immaculée. Toute l'ornementation de cette pièce a, du reste, le même cachet profane. A l'autre extrémité de la salle, et lui faisant vis-à-vis, un corps de belles orgues sert à

séparer les musiciens de la compagnie. La voûte est couverte de peintures magnifiques, représentant des sujets bibliques, dont la nudité et la crudité sont propres à inspirer tous autres sentiments que la piété et le recueillement; une chaste Susanne au bain a un aspect fort peu orthodoxe; elle est bien faite pour causer les plus ardents désirs, fusse même à des vieillards blasés; une Putiphar ne lui cède en rien, et un Loth et ses filles ont des attitudes fort risquées.

L'artiste entraîné par la réalité de son sujet l'a traité avec la plus grande verve et une liberté extraordinaire, il est loin d'avoir jeté un voile pudibond sur les moeurs des personnages bibliques. Tout l'ameublement est d'une grande somptuosité et s'harmonise avec ces tableaux; les tapis épais, qui recouvrent le parquet, représentent également des sujets sacrés peints d'une façon érotique: des Madeleines, savourant les plaisirs de l'amour; des Saras, enlevées à leurs époux; des vierges, livrées aux soldats ivres de vin et de débauche; Eve dans l'Eden, goûtant aux délices du fruit défendu, ou la mère du Christ concevant par l'opération du Saint-Esprit, en l'absence de son mari Joseph. Les chaises, les fauteuils, les canapés brodés ont des sujets analogues, reproduits en broderies sur leurs coussins et sur leurs dossiers, et les mortels privilégiés qui fréquentent ce lieu de délices ne s'osseoient dessus

que troublés par la volupté et tremblants de desirs. Quand les coryphées du lieu y font leur entrée, ils ne manquent jamais d'aller s'agenouiller aux pieds de la vierge et de lui demander de leur être propice.

Le lendemain de sa nomination à la présidence du premier ministère laïque de Pie IX S. E., monsignor A...., donnait un grand dîner à ses amis du sacré collège: à l'heure indiquée la porte de la salle à manger, que nous venons de décrire, s'ouvrit à deux battants; Son Éminence le cardinal secrétaire d'État et une demi douzaine de ses collègues firent leur entrée. Tous allèrent immédiatement s'agenouiller, avec le maître du lieu, devant la statue de Marie, à laquelle ils adressèrent une ardente invocation. A peine avaient-ils terminé leur prière que les panneaux de la boiserie s'ouvrient de chaque côte d'eux, et qu'ils virent apparaître de belles jeunes femmes, en tuniques transparentes, semblables en tout à la vierge devant laquelle ils venaient de se prosterner. Chacun des convives, à l'exemple du signor cardinal A...., prit par la main une des nouvelles venues, et s'avança avec elle auprès de la table splendidement servie, où tous prirent bientôt place. Des castrats semblables à ceux de la chapelle Sixtine servirent un dîner succulent aux Éminences et à leurs belles convives, pendant que des musiciens, cachés der-

rière le jeu d'orgues, exécutaient les symphonies les plus délicieuses.

Parmi les charmantes prêtresses de ce temple du plaisir, il en est deux qui sont connues de nos lecteurs; ce sont: Maria de S.... et la princesse Quadridoff. Ces deux belles dames, que nous avons vues avec les conspirateurs de la *Jeune Italie*, chez Madame la princesse de C...., étaient toutes deux des femmes de plaisir, aux mœurs faciles. Elles connaissaient par expérience tout le charme des jouissances raffinées que les femmes goûtent toujours dans les fêtes des Éminences romaines et, malgré tout les beaux sentiments et le dévouement qu'elles affichaient pour la liberté et l'indépendance de l'Italie, elles ne manquaient jamais une occasion de s'amuser avec ses oppresseurs; chez elles le plaisir avait la priorité sur les opinions qu'elles affichaient. Les autres courtisanes qui assistaient à cette réunion étaient de grandes dames romaines et une amie de cœur de Sa Sainteté, femme de l'embassadeur d'une puissance catholique.

Comme nous l'avons dit, toutes ces belles dames étaient vêtues de tuniques en mousseline, des plus transparentes, qui laissaient apercevoir des charmes adorables que les Éminences dévoraient du regard.

Monseigneur L...., l'odieux secrétaire d'État de Grégoire XVI. la honte et la terreur de Rome, avait choisi la belle princesse Quadridoff, dont la

carnation splendide brillait d'un éclat séduisant à travers sa tunique de gase; ses belles épaules éblouissaient à la vive lueur des bougies; sa gorge, ferme et rebondie, étalait avec grâce deux globes d'albâtre surmontés de deux beaux grenats humides, qu'on aurait pris facilement pour deux boutons de roses ou deux fraises; son torse, fait au tour; ses hanches bien développées; sa jambe ronde et tous ses charmes adorables se dessinaient voluptueusement sous la mousseline indiscrète; ses petits pieds mignons, chaussés de babouches d'or, s'échappaient coquettement sous sa blanche tunique; une couronne de lierre, au feuillage d'argent avec baïes en brillants, scintillait de mille feux sur les noirs bandeaux de son épaisse chevelure; une rivière de diamants étincelait autour de son cou gracieux; ses yeux noirs, surmontés de sourcils bien dessinés et ombragés de longs cils, distilaient une flamme ardente et voluptueuse; ses lèvres, rouges comme deux cerises, avaient la fraîcheur et le brillant humide de ces fruits délicieux; son sourire enchanteur laissait voir une rangée de dents d'ivoire. Toute sa personne était une merveille de grâce et de beauté, aussi son heureux cavalier la couvait-il d'un œil plein de désirs. Les instincts lubriques de l'Éminence se réveillaient à la vue des charmes promis à sa convoitise.

Madame de S.... avait aussi pour cavalier un

haut dignitaire de l'Église, le cardinal G...., qui avait succedé à son collégue L...., à la secrétairerie d'État. La séduisante Maria ne le cédait en rien à la belle princesse Quadridoff. La tunique grecque, dans laquelle elle se drapait et qui laissait deviner tous ses attraits, rehaussait encore l'éclat de ces derniers en les voilant à demi; sa beauté classique la faisait ressembler à une hétaire antique; Pygmalion l'eut volontiers fait poser pour sa Galathée s'il l'eut vue dans le costume des Lesbiennes, et la belle et poétique Sapho en eut certainement été jalouse; ses cheveux, nattés à la grecque, entouraient de leur noir diadème son front poli, dont une guirlande de roses, enrichies de pierreries, rehaussait encore l'éclat; sous ses noirs sourcils ses beaux yeux brillants étincelaient d'un éclat difficile à soutenir; son sourire enivrait; ses lèvres humides promettaient les plus douces faveurs; ses joues tendres et roses attiraient les baisers; ses formes rondes, délicates et harmonieuses recelaient mille perfections, faisaient rêver au plus grand bonheur, et eussent donné le vertige à un sage. Il eut été impossible de rencontrer plus de perfections, plus de beautés secrètes chez une femme, et il eut été difficile d'en rêver davantage. Cette séduisante sirène savait, du reste, par un raffinement de coquetterie, les mettre en évidence, sous le meilleur jour et en tirer tous les avantages; par ses poses et

par ses attitudes elle déployait mille grâces, mill séductions irrésistibles, et montrait des charme que trahissait la mousseline indiscrète.

Toutes les autres charmantes personnes, qu assistaient à cette soirée, étaient aussi d'une beaut accomplie et dignes de figurer à côté des deu grandes dames dont nous venons de parler. Elle étaient, comme celles-ci, pleines d'entrain et d gaieté et déployaient toutes leurs grâces et toute leurs coquetteries pours enflammer les Eminence qui leur faisaient l'honneur de soupirer pour elle Chaque prélat possédait auprès de lui une de ce enchanteresses, seul le Cardinal A.... n'en avai pas. Cette réserve de sa part surprenait beau coup ses invités, car il était ordinairement tou jours le premier à l'orgie. Aux questions qui lu furent adressées au sujet de sa continence excep tionelle, il répondit: qu'il attendait une merveill de beauté, qui lui serait bientôt présentée, et i invita, en attendant, ses convives à se livrer au délices de la table et aux douceurs de l'amour.

C'était un singulier et peu édifiant tableau qu celui qu'offrait cette réunion de robes rouges e blanches, de prélats d'un âge mur et de jeune femmes dans tout l'éclat de leur beauté, entouran la table du festin et se livrant à toute l'expansio de leurs passions surexcitées; lorsque les libation nombreuses, qu'ils faisaient, eurent allumé en eu

les desirs les plus ardents ; quand la contagion du vin et de l'amour leur eut fait oublier toute retenue et toute pudeur, et que s'enlaçant avec ardeur ils formèrent, comme Tibère à Caprée, une guirlande de voluptés, et donnèrent ainsi un spectacle bien propre à causer le dégoût de ceux qui eussent pu les contempler.

Au moment où l'orgie était à son comble, le cardinal A.... fit un signe à un castrat qui se tenait debout immobile près de orgues. Celui-ci s'avança vers l'Eminence, qui lui dit quelques mots à l'oreille. L'eunuque disparut aussitôt avec un de ses compagnons et, quelques instants après, tous deux rentrèrent amenant avec eux une belle jeune femme d'une pâleur extrême; ses beaux cheveux bruns dénoués tomblaient en long flot sur ses blanches épaules d'ivoire poli; ses sourcils froncés et son front plissé annonçaient le courroux qui grondait dans son âme; ses grands yeux lançaient des éclairs de colère; sur sa bouche se dessinait un sourire de profond mépris; toute sa physionomie, toute son attitude annonçaient la rage concentrée qui la dévorait et la haine prête à faire explosion qui convait dans son âme. Elle était belle ainsi d'une beauté antique; sa gorge mouvante bondissait sous les plis gracieux du long peignoir qui l'enveloppait; ses bras blancs et potelés, ses mains mignones et ses doigts de cire sortaient de ses larges manches; son torse plein de séduction et d'élégance,

sa taille fine, les rondeurs accentuées de ses hanches voluptueuses se dessinaient avec grâce sous les plis de la blanche étoffe qui les couvrait. En la voyant entrer, avec son attitude méprisante et courroucée, dans cette salle consacrée à l'orgie, on l'aurait prise pour la statue de la pudeur outragée par le spectacle de la débauche.

A son arrivée le cardinal A.... fit un signe aux deux castrats qui avaient amené la jeune femme et ces derniers se retirèrent en arrière.

L'illustre Éminence s'avança alors au-devant de la nouvelle arrivée et lui dit, en cherchant à s'emparer de sa main:

— Venez auprès de nous, charmante Cornélia, votre place est ici, venez partager nos plaisirs.

En entendant prononcer le nom de Cornélia, Madame de S.... et la princesse Quadridoff reconnurent l'héroïne du dix février qu'elles n'avaient pas remarquée tout d'abord et poussèrent une exclamation de surprise.

— Misérable, dit Cornélia au cardinal, en retirant sa main et en se reculant avec mépris, n'est-ce donc pas assez d'avoir fait assassiner juridiquement mon père et d'avoir outragé ma mère, qui en est morte de désespoir? oses-tu donc pousser l'infamie jusqu'à vouloir deshonorer la fille de tes victimes?

Ne m'approche pas, ta présence me fait horreur et redoute ma vengeance qui t'atteindra bientôt

— Comment, que distes-vous, dequel assassinat, de quelle violence parlez-vous?

— Ah! misérable, ne te souvient-il plus de Judith et de Pietro Marcus, tes victimes? Eh bien, c'étaient mon père et ma mère.

— Je me rappelle en effet d'un certain Pietro Marcus, justement, exécuté pour avoir volu m'assassiner, et qui conspirait contre la sûreté de l'État. Quand à sa femme je l'ai fort peu connue.

— Tu mens misérable! tu ne peux avoir oublié ma mère infortunée, à qui tu as fait subir le dernier des outrages, ni mon malheureux père, que tu as fait exécuter parce qu'il a voulu venger son épouse.

Je crois, ma belle inhumaine, que la colère te trouble la raison, car je n'ai commis aucun des crimes dont tu m'accuses, si j'ai eu quelques torts envers ta mère, je ne demande pas mieux que de les réparer, dis-moi ce que je puis faire pour cela et pour te rendre heureuse? car je t'aime, Cornélia! J'ignorais que tu fusses la fille de Pietro Marcus, dont je me rappelle la mort; mais en suis-je responsable? Pouvais-je l'empêcher. Il a été condamné régulièrement, pour avoir attenté à mes jours. Est-ce donc une raison pour repousser mes voeux et mes hommages? Me feras-tu aussi un crime d'avoir aimé ta mère, n'est-ce pas au contraire un motif, pour comprendre l'amour que je

t'ai voué, et qui s'explique ainsi tout naturellement; cesse donc de m'en vouloir, pardonne-moi ton arrestation que je n'ai fait opérer que pour me rapprocher de toi, cède à mes desirs et tu seras la plus heureuse des femmes; les chaînes dont j'ai été obligé de te charger seront brisées, et remplacées par les guirlandes de roses de l'amour; les joies, les plaisirs, les festins et les fêtes succèderont à la tristesse, aux souffrances et aux larmes qui sont ton partage depuis que tu es prisonnière. Dis un mot et tu seras la reine de cette soirée.

— Comment peux-tu me supposer capable d'avoir d'autres sentiments que la haine la plus profonde pour toi, qui a causé tous les malheurs et la mort de mes parents? comment peux-tu me croire capable de me laisser séduire par tes promesses? Il y a entre nous deux un abîme de haine, et tout le sang de mes malheureux parents, qui crie vengeance! les cadavres de mon père et de ma mère sont là, gisants devant moi, ils me désignent leur bourreau et réclament sa punition. Et tu voudrais que je t'aime... Horreur! Assassin de mon père et de ma mère, ne me parle plus de ton amour qui est pour moi le plus grand des outrages ne m'approche pas; fais moi reconduire dans mon cachot et tremble pour toi le jour où j'en sortirai.

— Malheur sur toi Cornélia; si tu me pousses

à bout redoute ma colère; car tu es à ma discrétion, n'espère pas m'échapper.

Pendant que le cardinal se livrait à un violent accès de colère, Cornélia, qui ne l'écoutait même pas, venait de reconnaître dans les deux personnes qui avaient poussé un cri de surprise lors de son arrivée, Madame de S.... et la princesse Quadridoff; cette découverte la stupéfia.

— Comment, leur dit-elle, vous ici, Mesdames, dois-je en croire mes yeux ou ne suis-je pas plutôt la proie d'une hallucination? Quoi vous, que je croyais si dévouées à la cause de la liberté et à celle de l'indépendance de l'Italie, vous ne rougissez pas de vous abaisser jusqu'à vous faire les courtisanes de ses oppresseurs, de vous dégrader jusqu'à vous prostituer à ces prélats immondes et criminels, auteurs de tous nos maux. Mais quelles âmes de boue sont donc les vôtres, et quel rôle infâme jouiez-vous donc en venant au milieu de nous dans nos réunions politiques?

— Voyons, cruelle Cornélia, cesse tes récriminations inutiles et tes accès de colère impuissants; calme-toi et résigne-toi; imite l'exemple de ces deux nobles dames, tes compagnes de conjuration, vois comme elles savent concilier adroitement leur amour pour l'Italie et pour le plaisir; fais comme elles et tu t'en trouveras bien; à quoi te servirait une résistance inutile, impuissante et déplacée; tu

es ici à ma discrétion, cède à mes desirs, viens partager nos plaisirs, accorde-moi de bonne volonté ce qu'il m'est facile d'obtenir par la force et ne m'oblige pas à employer des moyens violents pour triompher de ta résistance.

— Je te le repète toutes tes instances sont inutiles, cesse tes prières et tes menaces, n'espére ni me séduire, ni n'intimider; je te méprise et je te hais trop pour que jamais je puisse changer d'avis à ton égard.

— Eh bien, s'il en est ainsi, tu seras à moi de force et puisque tu le veux absolument j'emploierai la violence pour te posséder; pas plus que ta mère tu ne m'échapperas, tu seras à moi, je le veux, je l'ai juré.

Et faisant un signe aux deux castrats, témoins muets de cette scène, il leur dit, en s'avançant près de Cornélia:

— Saisissez cette femme, forcez la de m'obéir, et mettez la dans l'impossibilité de m'opposer aucune résistance. Les deux serviteurs s'avancèrent aussitôt, pour s'emparer de la jeune femme; mais, celle-ci, plus prompte que la pensée, fit un bond de panthère du côte de la table, et saisissant un couteau elle en menaça ses adversaires, en leur disant:

— Le premier qui m'approche est un homme mort. Puis, s'adressant spécialement au Cardinal, elle ajouta. Et toi, prélat suborneur, ravisseur in-

fâme, lâche assassin, je vais te faire expier tous tes crimes et venger mes malheureux parents, dont tu asc ausé la mort; et, brandissant sont poignard, elle s'élança sur le cardinal pour le frapper; mais, celui-ci, à la vue de l'arme meurtrière se sauva en toute hâte derrière la table, en criant: au secours, à l'assassin!

Tous les convives furent alors pris d'une grande frayeur et se sauvèrent comme une volée de moineaux; les soldats de garde accoururent bientôt, envahirent la salle, arrêtèrent Cornélia, la désarmèrent et la reconduisirent dans son cachot.

Lorsque cette malheureuse victime fut partie, les aimables convives, les ministres du représentant de Dieu sur la terre rentrèrent dans la salle, reprirent leurs places et l'orgie continua de plus belle.

Monseigneur A.... déploya mille grâces auprès de la beauté facile qui cette soirée là eut le privilège de le charmer, et passa avec elle une délicieuse nuit d'amour.

Les autres cardinaux ne furent ni moins aimables, ni moins galants avec leurs belles compagnes, qui les rendirent tous très heureux. Il était jour depuis longtemps lorsque l'orgie cessa et quand les membres de ces couples bizarres, en robes rouges et en robes blanches, se séparèrent en promettant de se revoir au plus tôt.

IV.

L'in-pace.

Comme nous l'avons vu, Cornélia Marcus était prisonnière du Cardinal; ce dernier l'avait remarquée le dix février, jour de la grande manifestation à la tête de laquelle elle marchait; il avait été séduit par la beauté éclatante de la jeune héroïne, impatient de la posséder, et peu habitué à différer l'accomplissement de ses caprices, Monseigneur A.... n'avait pas trouvé de meilleur et de plus expéditif moyen de les satisfaire que de faire arrêter la jeune femme sous prétexte de conspiration contre le Saint-Siége et d'hérésie. La malheureuse, surprise chez elle, la nuit, fut baillonnée et conduite dans un cachot de l'inquisition.

Nos lecteurs vont sans doute se récrier et dire que l'odieux tribunal du Saint Office à été aboli depuis longtemps, car on se refuse généralement à admettre aujourd'hui son existence.

Les preuves qu'il fonctionne encore à Rome

abondent malheureusement et, au moment où nous écrivons ces lignes, de nombreuses victimes gémissent encore dans les prisons de l'inquisition. La papauté ne fait plus aujourd'hui d'auto-da-fé en public, elle ne l'ose pas, mais elle continue de torturer et de tuer en secret dans ses cachots.

A ceux qui croiraient, par exemple, que le bon et débonnaire Pie IX, le souverain pontife, plein de mansuétude pour ses bons et fidèles sujets, a aboli le tribunal de l'inquisition et la torture, nous répondrons que ce représentant d'un prétendu Dieu de miséricorde a au contraire remis en usage plusieurs supplices tombés en dessuétude lors de son avénement: par exemple, celui du chevalet ou du banc. Pie IX a rendu un décret spécial à ce sujet. Voici, du reste, des faits qui prouvent surabondamment que le tribunal de l'inquisition existe encore: Nous citons des document officiels: „Le frère Philippe Bertholotti, *inquisiteur* du Saint-Siége apostolique, spécialement délégué contre l'hérétique malice, a fait afficher dans les villes et diocèses de Pésaro, Rimini, Fano, Penabilli et dans les terres et lieux attentants: chez les imprimeurs, libraires, douaniers, employés d'octroi, portiers, aubergistes, traiteurs et marchands, et dans les sacristies et les églises, un décret du *Saint-Office* ordonnant aux fidèles de satisfaire à l'obligation très-stricte de dénoncer au tribunal de la *Très-Sainte-Inquisi-*

tion les délits de sa compétence. sous peine d'excommunication, outre les peines prescrites par les canons sacrés, etc....; et accordant pleine liberté au *père inquisiteur* qui voudrait faire administrer *un peu de torture, de chevalet,* de jeune ou de prison, même perpétuelle, à quelques malheureux entachés de politique."

Comment trouvez-vous, chers lecteurs, cette faculté accordée au père inquisiteur de faire *administrer* un peu de *torture, de chevalet ou de prison même perpétuelle* au malheureux entaché de politique. N'est-ce pas là de la bonne et belle inquisition dans toute son affreuse horreur, et savez-vous, à quelle époque a été rendue et affichée cette ordonnance du Saint-Office? Les naïfs croiront qu'elle date du quinzième siècle, du temps de Torquemada. Non, détrompez-vous, cette mesure salutaire contre *l'hérétique malice*, s'appliquait *aux malheureux entachés de politique* en 1860, sous le pontificat du miséricordieux Pio nono. Voici d'autres témoignages constatant les mêmes faits, ils sont signés par un ecclésiastique, don Giuseppe Poltronieri, et par deux autres de ses collégues, qui ont assisté à Bologne, dans la nuit du 15 au 16 mars 1853, trois malheureux condamnés à mort pour cause politique. „Je veux d'abord, dit le premier condamné, nommé Succi, faire quelques mots de testament et vous dire que la confession et la déposition que j'ai

faites m'ont été arrachées par la violence, par le *supplice de la planche, par la bastonnade et les fers,* on ne se bornait pas à me menacer, on me frappait et on me torturait, et si je ne voulais pas mourir sous les coups et dans les tourments, il fallait bien que je dise ce que l'on voulait."

Le second condamné, Malagutti, a dit: „Sachez que dans mes interrogatoires, j'ai dû dire tout ce qu'on a voulu, que j'ai souffert une *horrible torture* qui m'a causé une hémorragie."

Le troisième condamné, nommé Parmeggiani, a dit aussi: „Je suis innocent; tout ce que j'ai dit m'a été arraché par la question, par la bastonnade et par les fers (on m'a laissé un mois entier enchaîné). Il a fallu ensuite me porter à l'hôpital des martyrs, où je suis resté 18 jours."

Il parlait sans cesse de la manière injuste et inique de chercher la vérité par la torture.

Nous pourrions citer mille autres exemples de semblables barbaries si nous voulions fouiller dans les annales du règne de ce pontife, que le peuple de Rome avait tout d'abord acclamé comme un libérateur. Victor Hugo a flétri les atrocités, que nous venons de citer, dans les beaux vers suivants:

Les suppliciés d'Ancône emplissent les murailles,
Le pape Mastaï fusille ses ouailles;

Il pose là l'hostie et commande le feu.
Parmeggiani périt le premier, tous les autres
Le suivent sans parler, tribuns, soldats, apôtres.
. . . . . .

Saint-Père sur tes mains, laisse tomber tes manches!
Saint-Père, on voit du sang à tes sandales blanches!
Borgia te sourit, le pape empoisonneur.
Combien sont morts? Combien mourront? qui sait le nombre?
Ce qui mène aujourd'hui votre troupeau dans l'ombre,
Ce n'est pas le berger, c'est le boucher, Seigneur!

V. Hugo.

Ainsi, comme nous venons de le prouver, l'odieux tribunal de l'inquisition et la hideuse torture existent encore dans les États romains, sous le pontificat de Pie IX. Nos lecteurs ne trouveront donc rien d'invraissemblable dans les scènes qui suivent, et ne nous accuseront pas d'exagération.

Comme nous l'avons dit, Cornélia Marcus avait été reconduite dans les prisons du Saint-Office. On l'avait jetée dans un de ces in pace, étroit cabanon, noir et humide, n'ayant d'autre ouverture qu'un petit guichet, percé dans l'épaisse porte de chêne; un peu de paille pourrie, une cruche d'eau et un bac d'immondices étaient tout l'ameublement de ce tombeau affreux, à la muraille suintante et couverte de moisissures, pendait une chaîne à l'extrémité de laquelle on avait eu la cruauté d'attacher la prisonnière; un rang du grossiers anneaux de

fer entourait et meurtrissait la taille fine et délicate de la malheureuse Cornélia; chaque matin le gardien ouvrait le guichet, et lui jetait, comme à un chien, un morceau de grossier pain noir c'était là la seule nourriture de la jeune femme Depuis trois jours elle était placée dans cet isolement et dans cette obscurité profonde, en proie au froid et à l'humidité, ne pouvant faire que deux ou trois pas à l'extrémité de sa lourde chaîne, qui déchirait ses hanches délicates; elle ne distinguait plus la nuit du jour et ne pouvait pas dormir sur sa paille humide, étant tourmentée et mordue par de gros rats et tout un fourmillement d'insectes qui grouillaient dans sa couche de moisissures.

Cornélia un matin était plongée dans de tristes et de profondes réflexions lorsqu'elle entendit un bruit de pas; bientôt la porte de son cachot s'ouvrit un homme entra. Il était enveloppé dans un grand manteau et avait la figure à moitié cachée sous les ailes d'un large chapeau, lorsqu'il fut dans la cellule de la jeune femme, l'inconnu fit un signe au geôlier qui l'avait accompagné; ce dernier accrocha sa lanterne au mur, prit une petite clé pendue à sa trousse, ouvrit le cadenas qui attachait la prisonnière à sa chaîne, après quoi il sortit de la cellule dont il referma la porte.

La jeune femme, d'abord ébloui par l'éclat de la lumière, contemplait avec étonnement le nouveau venu

— Vous ne m'avez pas reconnu, Cornélia, dit ce dernier, en autant son chapeau et en se débarrassant de son manteau.

L'étonnement de la captive redoubla quand elle vit devant elle le cardinal A...., car c'était lui qui venait d'entrer.

— Qui vous amène ici, lui dit-elle, venez-vous insulter à mon malheur, et vous repaître des souffrances que vous me faites endurer.

— Non, Cornélia, je n'ai pas de pareilles pensées; je viens au contraire pour te sauver, pour t'offrir la liberté; car il dépend de toi de quitter cet affreux séjour.

— Je vous connais et je comprends; vous venez me proposer un marché infâme; la liberté en change de la honte et du déshonneur. Mais n'espérez pas que je l'accepte jamais.

Calmez-vous, signora, n'interprétez pas ainsi mes sentiments; ce qui m'amène ici, ce n'est pas la haine, mais l'amour profond que vous m'avez inspiré; depuis que je vous ai vue si belle, si courageuse, si héroïque, marchant à la tête du peuple, contre nos troupes, j'ai été séduit par le charme de votre beauté et la grandeur de votre caractère; je vous ai aimée de toutes les forces de mon âme, comme jamais je n'avais encore aimé; un sentiment inconnu de moi jusqu'alors m'a dominé tout entier;

je n'ai plus pensé qu'à vous, et je suis venu pou vous dire: Cornélia, ne repousse pas mon amou laisse-moi t'aimer, et tu-seras libre!

— Jamais je n'achèterai ma liberté à ce prix

— Oh! je t'en prie, ne repousse pas ainsi me vœux, écoute-moi, car je te le repète; je t'aime! mais je t'aime! d'un amour profond, inextinguible, avec toute la violente passion de ma nature ardente, je suis résolu à tout pour te posséder, dis-moi, ce que tu désires, ce que tu veux, et quelles que soient tes exigences je suis prêt à les satisfaire pourvu que tu sois à moi.

— Je vous l'ai déjà dit, je n'ai pour vous que mépris et qu'horreur, et vous ne m'inspirerez jamais d'autres sentiments; cessez donc de m'importuner par vos supplications et vos protestations d'amour.

— Mais tu ne comprends donc pas combien je t'aime, qu'il faut que tu sois à moi, coûte qu coûte. Oh! je t'aime, Cornélia! ajouta avec pas sion le cardinal en se jetant aux pieds de la jeun femme, je t'aime! jusqu'au délire, jusqu'à la folie depuis trois jours ton image me suit partout, t m'apparais sans cesse avec mille charmes, mille at traits, tu rayonnes dans mes nuits, tu brilles dan mes songes, tu resplendis dans mes jours; je t vois toujours et partout, j'aspire sans cesse au bon heur d'être près de toi, de te posséder, je n'a

qu'une idée fixe: être aimé de toi. Je t'en prie à genoux, ne me repousse pas; tu vois quelle passion profonde, ardente, brûlante j'ai pour aie toi, pitié de mes tourments, car je souffre mille tortures depuis que je t'aime; dis-moi simplement que tu ne me haïes pas, que tu pourras peut-être un jour m'aimer, et je te rends ta liberté; je ferais tout pour que tu sois heureuse; je serai ton humble serviteur; tes desirs seront pour moi des ordres; je mets à tes pieds ma fortune, ma puissance; ta vie sera un enchantement, tes jours des fêtes. Mais ne me repousses pas, car je ne puis vivre sans toi et pour te posséder je suis capable de tout.

— Vos prières et vos menaces sont inutiles; je n'aurai jamais pour vous que les sentiments d'horreur que m'inspire l'ennemi le plus dangereux de ma famille et de ma patrie; l'assassin de mon père et de ma mère; le conseiller intime, l'âme damnée du prêtre roi, qui opprime mes concitoyens; ainsi, relevez-vous, quittez cette attitude basse, vile, rampante et dégradante, car vous me faites pitié et vous m'inspirez autant de mépris que de haine et de dégoût.

A ces mots le cardinal se releva d'un seul bond, comme s'il eut été mu par un ressort; il était affreux de colère et de désespoir; il avait la figure livide, les yeux injectés de sang, les lèvres pâles,

blanches d'écume. Furieux, il saisit les deux mains de Cornélia en lui disant:

— Tu seras à moi, je le veux! Et, dans sa rage hystérique, il essaya de renverser la jeune femme sur son lit:

— Ah! misérable, tu oses employer la violence, mais elle ne te réussira pas mieux que tes prières et tes promesses, s'écria cette dernière; en se débattant revenue de sa première surprise, elle dégagea ses mains et repoussa dans un coin du cachot le prélat luxurieux, qui voulait la violenter; puis, saisissant sa cruche à eau, elle s'en fit une arme contre son adversaire, en le menaçant de la lui briser sur la tête. Le cardinal effrayé, se recula vers la porte, contre laquelle il frappa, en appelant du secours; le gardien accourut aussitôt à son aide.

— Enchaînez cette furieuse, qui veut me briser la tête, dit le cardinal, en sortant; puis se retournant une dernière fois vers sa malheureuse victime, il lui dit: Cornélia, tu auras bientôt de mes nouvelles, la torture se chargera de te faire obéir à mes désirs.

— Jamais je ne céderais! répondit la courageuse prisonnière. Le geôlier se précipita comme un furieux sur cette dernière, l'enchaîna de nouveau solidement, et l'abandonna dans l'obscurité de son cachot [redacted] humide.

La malheureuse jeune femme, en proie à une grande agitation, résultat de la scène violente qu'elle venait d'avoir, se promena pendant quelques instants au bout de sa chaîne, pouvant à peine faire deux ou trois pas dans un cercle très-étroit. Elle se rappela les dernières paroles du cardinal, et ce ne fut pas sans une terreur secrète qu'elle pensa qu'elle était à la discrétion de cet homme violent, passionné, vindicatif, inexorable et tout puissant. Peu à peu, son irritation se calma, elle s'accroupit contre la muraille, plaça sa tête entre ses deux mains, et se plongea toute entière dans les plus sombres et les plus tristes réflexions. Que vais-je devenir? se disait-elle à elle même; je suis la proie de ce monstre. Il ne me reste qu'une seule chance de salut, c'est que Félice et nos amis me délivrent. Mais, hélas! ils ignorent même ce que je suis devenue; enlevée comme je l'ai été pendant la nuit, dans l'obscurité, sans que personne s'en soit aperçu, on ne me découvrira pas dans cet in-pace; on me croit morte, sans doute, et on ne saura probablement jamais que je suis ici, enfermée dans ce tombeau. Oh! si Félice en était informé, nul doute qu'il ne s'empressât de me délivrer, et qu'il n'employât tout les moyens pour me faire sortir d'ici; mais, hélas! je ne vois aucune possibilité de le lui faire savoir. Mon geôlier est un homme incorruptible; je craindrais en lui faisant des propositions

qu'il ne redoublât de sévérité envers moi, et qu'il ne prit encore de plus grandes précautions contre une tentative de délivrance. Il faut me résigner et attendre la mort avec courage. Si je devais être exécutée par la corde ou par la hâche, j'envisagerais mon supplice avec courage et avec stoïcisme. La vie est pour moi un fardeau embarrassant, et il me serait bien doux de mourir pour ma cause. Mais ce n'est pas une mort violente, presque instantanée qui m'attend. C'est une lente agonie dans ce cachot où toutes les tortures atroces, que l'inquisition inflige à ses victimes, me sont réservées. Le cardinal accomplira la menace qu'il m'a faite en s'en allant, il me soumettra à la question et, si je refuse de céder à ses infâmes désirs, il me fera mourir dans les supplices les plus affreux. Eh bien, j'aurai du courage jusqu'au bout, je resterai digne de moi-même, digne de la cause à laquelle j'appartiens; je saurai tout endurer, tout souffrir et mourir dans les tourments; mais, jamais je ne céderai à ce prélat éhonté. Toute la nuit, qui lui sembla longue de plusieurs siècles, s'écoula au milieu des plus sinistres réflexions et des plus sombres visions. La malheureuse aurait bien voulu pouvoir se reposer un peu en s'étendant sur sa paille humide; mais elle n'osait le faire, car elle redoutait les gros rats qui hantaient son cabanon, et tous les insectes malpropres et incommodes qui

aient dans sa couche pourrie. Elle resta
ppuyée contre la muraille froide et suintante,
e de fatigue et de sommeil, mais sans pou-
der à ce dernier, quoiqu'il y eut trois nuits
n'avait pas dormi. Dès qu'elle s'assoupis-
peu, elle sentait aussitôt de gros rongeurs
s et velus qui lui couraient sur le corps
a réveillaient en sursaut. Des insectes dévo-
ui montaient aussi le long des jambes, la
nt partout, et le froid augmentait encore son
e; une fièvre lente commençait à la dévorer
it chaque jour de nouveaux progrès; aussi
un qui l'eut vue au bout de trois jours de
l'aurait reconnue avec peine; ses belles cou-
t son teint frais avaient disparu; son front
âle, ses joues creuses, ses yeux caves, ses
n'avaient plus de sourire, son corps s'affais-
ıs la fatigue et les veilles, sa taille se cour-
us le poids des chaînes, s'endolorissait par
ɔttement et ses membres, pleins de sève et
nts de santé avant son arrestation, s'amai-
nt par le manque de nourriture et de repos.
ant elle était toujours pleine de grâce et de
on, sa beauté s'était transfigurée; si quelqu'un
vue dans son cachot, les cheveux flottants
blanches épaules, les yeux illuminés d'ardents
et brillants sous son front pâle, la bouche
tée par la douleur, il l'eut certainement prise

pour le désespoir fait femme ou pour la per
fication de la douleur, et il fut resté en exta
vant tant de charme, de beauté et d'innocenc
prises avec tant d'adversité.

V.

La torture.

Le lendemain de la scène violente qui s'était passée entre le cardinal A.... et Cornélia, le geôlier et deux gardes vinrent chercher la prisonnière et la conduisirent dans une salle basse toute tendue de noir, dans le fond de laquelle siégeaient, sur une espèce d'estrade, autour d'une table couverte d'un tapis rouge, trois hommes masqués revêtus d'un costume étrange, leurs longues robes noires étaient semées de têtes de morts et de tibias en croix; à droite on voyait un autre homme, aussi masqué, enveloppé dans une longue robe de pourpre, et à gauche un cinquième personnage, tenant une plume à la main, assis devant une petite table sur laquelle s'étalaient plusieurs liasses de papiers.

Lorsque Cornélia entra, ces hommes mystérieux, qui chuchotaient entr'eux, se turent, et la salle

fut plongée dans un profond silence. Les deux gardes, armés de sabres et d'arquebuses, firent asseoir la prisonnière sur un escabeau en bois, placé au milieu de la salle en face de l'estrade, et se tinrent debout à côté d'elle, l'arme au poing.

A la vue du spectacle qu'elle avait devant les yeux, Cornélia comprit de suite qu'elle était en face d'un tribunal, qui avait pour mission de la condamner.

Celui des trois hommes qui semblait présider cette cour sinistre lui dit alors :

— Comment vous nommez-vous ?

— Cornélia Marcus, répondit l'accusée.

— Où demeurez-vous ?

— Au Transtévère.

— Dites-nous de quoi vous êtes accusée ?

— Je ne le sais pas ; j'ai été arrêtée chez moi la nuit, par des hommes masqués qui m'ont bandé les yeux, baillonnée et jetée dans un cachot. Mais j'ignore complètement le motif de mon arrestation.

— Réfléchissez bien, ma fille, à la faute que vous pouvez avoir commise, vos révélations vous vaudront l'indulgence du tribunal, au contraire si vous refusez de faire des aveux, il sera obligé bien à regret, d'employer envers vous la question ordinaire et extraordinaire pour obtenir la confession de vos fautes et de vos crimes.

— Cessez cette indigne comédie et n'espérez

pas m'effrayer par les tortures dont vous me menacez; je n'ai commis aucun crime et je n'ai rien à confesser.

— Prenez garde à vos réponses, nous vous engageons, dans votre intérêt, à parler au tribunal avec plus de modération et de respect.

— Vous auriez dû commencer par me dire quel est l'étrange tribunal devant lequel je suis traduite.

— Ne l'avez-vous pas deviné? Vous êtes ici devant le tribunal de la très-sainte-inquisition. Ainsi répondez, nous vous le demandons de nouveau, quel est le crime qui vous a fait traduire à notre barre?

— Je vous ai déjà dit deux fois que je n'avais commis aucun crime, et je vous préviens que je ne répondrais plus à vos questions. Je suis ici au pouvoir de mes ennemis; ils peuvent me soumettre à tous les supplices, mais ils ne me feront pas avouer des crimes imaginaires, que je n'ai pas commis. Vous pouvez faire de moi tout ce que vous voudrez, mes amis me vangeront bientôt.

A ces mots, le personnage habillé de rouge, qui remplissait le rôle de grand inquisiteur, se leva et dit:

— Au nom de la Très-Sainte-Trinité je requiers que la question ordinaire et extraordinaire soit ap-

pliquée à l'accusée. afin d'obtenir les aveux de s crimes.

Cornélia crut reconnaître l'accent de cette vo stridente, il lui sembla l'avoir déjà entendu le regard brillant qu'elle aperçut à travers masque de l'inquisiteur ne lui était pas non pl inconnu. Elle se souvint alors de la visite qu le cardinal lui avait faite dans son cachot, et el crut reconnaître monseigneur A.... sous le masqu du grand inquisiteur.

— Une dernière fois, voulez-vous avouer vo crimes, dit le président?

— Je n'ai rien à avouer, et j'ignore de quo l'on m'accuse, répondit Cornélia.

— Nous voulons bien, par une grâce spécial pour faciliter les aveux de l'accusée et sa repen tance, lui dire qu'elle est prévenue des crimes d conspiration, rébellion, haute trahison contre l pouvoir de notre Saint-Père le Pape, d'incrédulit et d'athéisme.

— Nous espérons maintenant, ajouta le pré sident, en s'adressant à Cornélia, que vous con naissez les crimes dont on vous accuse que vou vous montrerez digne de la haute faveur qui vou a été faite en les confessant tous, en en deman dant pardon au tribunal et en implorant son in dulgence.

— Vos paroles hypocrites ne m'en imposen

pas; je n'ai rien à confesser et point de pardon à implorer; je ne me laisserai pas prendre dans les piéges que vous me tendez; je vous répête une dernière fois ce que je vous ai déjà dit; je vous considère comme des ennemis et non comme des juges, faites de moi ce que vous voudrez, mais rappelez-vous que le peuple de Rome me vengera sous peu.

Pendant que la belle et courageuse Cornélia prononçait ces paroles, le grand inquisiteur la regardait, à travers son masque, d'un œil flamboyant. Il fit un signe au président du Saint-Office. Ce dernier sonna, un familier apparut aussitôt.

— Dites au bourreau de venir avec ses aides, d'apporter le banc du supplice et les instruments de torture.

A cet ordre cruel et malgré tout son courage, la malheureuse ressentit un serrement de cœur involontaire; mais, rappelant aussitôt sa résolution et son énergie, elle resta imapssible.

Quelques minutes après que cet ordre eut été donné, cinq hommes masqués entrèrent. L'un d'eux, le bourreau, était habillé de rouge et les quatre autres, ses aides, de brun. Ils avaient apporté avec eux plusieurs instruments de torture, tels que: cordes, courroies, chaînes, colliers, menottes, fouets, lanières, nerfs de bœuf, fers à rougir au feu, chevalets, poulies, tenailles et un épais banc de chêne, long d'environ quinze pieds, à chacune de ses extrémités

il y avait un treuil, au tour duquel étaient enroulées deux cordes solides. Lorsque cet instrument de supplice fut convenablement placé, le président du Saint-Office dit à Cornélia:

— Vous voyez ces engins de supplice, si vous refusez d'avouer vos crimes, on va vous mettre à la torture; réfléchissez donc bien avant de vous exposer à un pareil supplice.

— Mes réflexions sont faites, je refuse.

— Eh bien, dit le juge, que l'on fasse subir à cette femme la question ordinaire par le supplice du banc. Sur un signe du grand inquisiteur, les quatre aides du bourreau se précipitèrent sur Cornélia, deux lui saisirent les mains pendant que leurs collègues s'apprêtaient à la deshabiller. Quand la malheureuse jeune femme comprit quelle allait être entièrement dépouillée de ses vêtements et exposée aux regards obscènes de ses bourreaux, la rougeur de la honte lui monta au front, elle se sentit saisie d'un profond sentiment d'indignation tout son être se révolta; par un effort sur humain elle dégagea ses deux bras, repoussa les deux aides qui la tenaient, se leva, saisit l'escabeau sur lequel elle était assise et, furieuse et terrible, elle menaça de le briser sur la tête du premier qui l'approcherait. Les valets du bourreau, d'abord surpris et effrayés de la résistance énergique et des menaces

de la jeune femme, se reculèrent prudemment à quelques pas.

— Ah! misérables que vous êtes, dit Cornélia, en se tournant vers le tribunal, vous poussez l'infamie jusqu'à vouloir soumettre une pauvre femme aux outrages de vos mercenaires; vous ne rougissez pas de vouloir la faire dépouiller de ses vêtements, et de l'exposer nue à vos regards obscènes et à ceux des vos bourreaux. Vous avez donc perdu, dans la pratique de votre culte superstitieux et de votre infâme ministère, tout sentiment de pudeur, tout respect humain. Vous êtes donc aussi dégradés que lâches et cruels. Eh bien, osez m'approcher et vous êtes morts, car je saurais défendre mon honneur. Et l'héroïne brandissait toujours son siège menaçant.

Le bourreau et ses aides intimidés se tenaient toujours à distance.

— Poltrons que vous êtes, dit le grand-inquisiteur, avez-vous donc peur d'une faible femme, allez-vous donc vous sauver devant elle.

Ces cinq misérables à cette apostrophe reprirent un peu de courage et s'élancèrent tous à la fois sur l'énergique jeune femme; l'un d'eux reçut un vigoureux coup d'escabeau, mais les quatre autres s'emparèrent de la captive, la renversèrent sur le banc, la garottèrent et la deshabillèrent tout

à leur aise, lorsqu'ils l'eurent mise dans l'impossibilité de se débattre.

C'était avec une rage concentrée que l'infortunée voyait enlever un à un tous ses habillements, elle faisait des efforts inouis pour briser ses liens, mais hélas! inutilement. C'était en vain qu'elle meurtrissait ses blanches mains, qu'elle ensanglantait ses poignets délicats, qu'elle déchirait ses petits pieds en se débattant, elle était trop solidement garottée pour pouvoir se dégager. Ses bourreaux eurent bientôt fait de lui arracher ses vêtements. Lorsqu'apparurent ses épaules adorables, sa gorge nue, ses bras d'ivoire, sa taille élégante et souple, et tous ses charmes secrets, que nul homme n'avait encore contemplés jusqu'à ce jour, les yeux des juges du Saint-Office s'allumèrent d'une flamme impudique et brillèrent à travers les trous de leurs masques; ces misérables se repaissaient de la vue des beautés de leur victime. Le grand-inquisiteur n'était plus maître de lui; tous les trésors d'amour qu'il contemplait avaient embrasé son sang; un feu intense le dévorait. N'y tenant plus il se leva, s'avança auprès de la prisonnière et la flairant, avec la soif ardente, l'appétit dévorant que la vue des proies excite chez les animaux féroces, il était prêt à se précipiter sur la malheureuse nue et garottée. Il se pencha sur elle afin d'aspirer de plus près les senteurs enivrantes, les émanations voluptueuses

qui s'échappent toujours du corps d'une jolie femme et qui causent le délire des sens; ses narines se dilatèrent, ses lèvres se séchèrent, son haleine brûla, ses yeux s'injectèrent de sang sous son masque; et, approchant sa bouche tout près de l'oreille de Cornélia, il lui dit, tout bas, d'une voix tremblante d'émotion.

— Je t'aime! tu es plus belle que les grâces, plus séduisante que les voluptés, promets-moi que tu seras à moi, dis un mot, et je serai le plus heureux des hommes et toi la plus heureuse des femmes, je te ferais délier et transporter dans mon palais, ta vie ne sera qu'une longue jouissance et Rome entière sera jalouse de ton bonheur.

— Jamais! répondit Cornélia, aussi à voix basse, je préfère tous les supplices qui me seront infligés ici, à la honte d'être la maîtresse d'un misérable de ton espèce.

— Eh bien, tu l'auras voulu, ne t'en prends qu'à toi des tortures que tu vas endurer; toi seule seras cause si on disloque et si on déchire ces beaux membres que j'aurais voulu couvrir de baisers et envelopper de soie et de dentelle.

— La malheureuse suppliciée, pour toute réponse, lança un regard de profond mépris et de dégoût à son persécuteur, et tourna sa belle tête de l'autre côté.

Le cardinal A...., car c'était lui, poussa un soupir de rage, et dit tout haut aux tortionnaires

— Qu'on applique la question à cette coupable qui persiste dans son impénitence.

Les aides s'emparèrent alors de Cornélia et l'étendirent tout de son long sur le banc du supplice. Ils lui attachèrent fortement aux mains et aux pieds, les deux cordes enroulées au tour des deux treuils placés aux deux extrémités du banc ils lièrent en outre la patiente à ce dernier au moyen de trois courroies, dont l'une était placé autour du cou, l'autre à la ceinture et la troisièm aux pieds.

Et quand la victime fut ainsi garottée, les aide tournèrent les manivelles des treuils jusqu'à ce qu les cordes, attachées aux bras et aux jambes d Cornélia, fussent tendues, ainsi que les membre et tout le corps de la patiente. Lorsque les ap prêts du supplice furent terminés, le grand-inqui siteur fit un signe, et les valets du bourreau firen enrouler encore d'un quart de tour les deux corde sur les treuils ; on entendit alors un craquement d nerfs et la suppliciée poussa un cri aigu ; elle étai pâle comme une cire vierge, ses bourreaux la con templaient avec volupté. Chez certaines nature sensuelles, il n'est de bonheur complet que par l mélange des cris de douleur des victimes aux sou

pirs de plaisir, des râles aux baisers, de l'amour à la cruauté.

Tibère et Louis XV étranglaient les jeunes enfants qu'ils violaient dans leurs bains pour doubler le charme de leurs plaisirs. Les inquisiteurs se repaissaient de la vue des charmes de leurs victimes en les torturant, beaucoup consommèrent sur elles le dernier des attentats pendant qu'elles étaient sur le banc des suppliciés. Si le cardinal A.... eut été seul avec sa victime garottée, il en eut certainement fait autant. Mais, ne pouvant assouvir immédiatement sa luxure, il donnait un libre cours à sa cruauté. Il fit un nouveau signe aux bourreaux, et ceux-ci appuyant sur la manivelle, firent enrouler de nouveau les cordes et les tendirent davantage. Cornélia poussa un second cri, encore plus aigu que le premier; ses membres craquèrent et se disloquèrent de nouveau; la tension produite sur son corps devenait de plus en plus douloureuse à mesure qu'elle augmentait. C'était un spectacle affreux que celui qu'offrait cette jeune femme, ainsi étirée et disloquée, sur cette machine à torturer; ses bras, ses jambes et tout son corps étaient dans un état de tension si extrême que l'on apercevait, à travers sa peau ses nerfs et ses fibres prets à se rompre. Mais ce qu'il y avait de plus révoltant encore, c'était de voir tous les tortionnaires contempler d'un regard avide et libidineux cette mal-

heureuse, ainsi placée dans une position qui leur per mettait de fouiller des yeux jusque dans ses charme les plus secrets. On aurait volontiers pris tous ces mys térieux personnages, qui l'entouraient pour un group de satyres ou de faunes contemplant une nymph tombée en leur pouvoir; on aurait facilement sup posé qu'ils s'étaient costumés en juges pour cache leurs corps difformes et velus, et qu'ils avaient plac un masque sur leurs faces cyniques afin qu'on n put pas y voir briller leurs instincts de bestia lubricité.

Pendant qu'ils se livraient ainsi à leur contem plation inpudique, la patiente, en proie à la hon et à mille souffrances, dissimulait sa douleur « restait impassible. Mais cela ne faisait pas l'a faire de ses bourreaux, plus avides d'émotions sensu elles que d'aveux, et qui jouissaient en secret de vo palpiter les chairs de leur belle victime sous le étreintes de la douleur, puisqu'il ne leur était pa donné de les faire frissonner sous celles du plai sir. Ils ordonnèrent à leurs satellites d'imprime une nouvelle tension aux cordes.

Cette fois la malheureuse suppliciée ne pouss qu'un faible soupir, ses grands yeux se voilèren d'angoisses, ses lèvres se blanchirent d'écume, l sueur perla sa peau, une pâleur mortelle la cou vrit, elle s'évanouit complètement. Le bourrea s'étant approché d'elle déclara que si on la sou

mettait à une nouvelle tension de la corde cela pourrait amener une dislocation complète de ses membres et lui causer la mort. Il fut, en conséquence; décidé que l'on ne continuerait pas le même supplice. Une idée diabolique traversa alors l'esprit du grand-inquisiteur: il proposa d'infliger à sa victime le supplice du fouet; afin, disait-il, de la faire revenir de son évanouissement. Le bourreau ayant déclaré que ce genre de torture appliqué avec mesure ne pouvait pas avoir des conséquences dangereuses, tous les membres du Saint-Office s'empressèrent d'appuyer la proposition du cardinal, qui leur promettait de nouvelles jouissances cyniques. En conséquence l'infortunée Cornélia, toujours évanouie, fut retournée sur son banc de douleur et placée dans l'autre sens, de manière à montrer son dos; puis, lorsqu'elle fut de nouveau assujetie par les courroies, et qu'elle eut les membres bien tendus à l'aide des cordes des deux treuils, les valets du bourreau, armés de fines lanières garnies de petites épingles, lui singlèrent la partie la plus charnue avec précaution; chaque coup traçait un léger sillon rouge; la peau de la malheureuse se perlait aussitôt de petites gouttelettes de sang. Après quelques minutes de cet exercice cruel la suppliciée poussa un cri, s'agita convulsivement et commença à reprendre l'usage de ses sens; bientôt elle rouvrit les yeux et, par

un sentiment de pudeur, elle voulut se retourner mais la chose lui fut impossible, les courroies qui la fixaient étaient solides, elle fut ainsi contrainte de rester dans sa position, des plus indécente et des plus douloureuse. Lorsqu'elle fut entièrement revenue de son évanouissement, le cardinal lui dit, d'un ton plein d'implacable ironie :

— Je suis heureux, Madame, de voir que vous avez repris l'usage de vos sens, et que les sels que je vous ai fait respirer ont produit un effet salutaire.

La malheureuse jeune femme resta muette, éperdue de honte et de douleur, à cette odieuse plaisanterie.

Mais son bourreau n'était pas encore satisfait. Il s'approcha de nouveau d'elle, et lui dit tout bas :

— Maintenant, veux-tu être à moi ? Prends garde, si tu me refuses, je fais continuer le supplice.

Cornélia lança un regard de mépris à son bourreau et tourna la tête de l'autre côte. Celui-ci, indigné de la persistance de sa victime à repousser ses propositions infâmes, dit à ses sbires :

— Cette femme coupable et pervertie refuse toujours de confesser ses crimes, continuez de lui appliquer la question.

Les treuils tournèrent de nouveau, les cordes se tendirent avec force, les muscles et les nerfs de

la patiente craquèrent; mais cette fois son épuisement était si grand et la douleur fut si violente que la malheureuse n'eut pas même la force de crier; elle s'évanouit une seconde fois.

— L'exécuteur des hautes œuvres s'approcha alors d'elle, l'examina attentivement, lui tâta le pouls et dit:

— Cette personne ne pourrait supporter plus longtemps la torture sans succomber, je vous engage à ne pas continuer le supplice.

Le cardinal, à cette déclaration, ne put contenir un mouvement de mécontentement. Cet homme débauché et cruel ne voyait pas, sans un vif regret, la malheureuse victime lui échapper pour un jour. La vue de cette femme nue était pour ce prélat passionné et lubrique une grande jouissance; s'il ne pouvait la posséder, il avait au moins le plaisir de contempler tout à loisir ses charmes adorables, ses beautés les plus séduisantes, ses perfections les plus cachées; il s'en enivrait avec délices; il humait avec une volupté ardente ce parfum qu'exhale toujours une jeune femme; il ne pouvait détacher sa vue de ce beau corps, dont il rêvait la possession; aussi ne pouvant se décider à quitter sa victime, il la suivit dans son cachot, où il la fit transporter, toujours évanouie, dans l'espoir d'accomplir sur elle l'infâme attentat qu'il préméditait.

Lorsque cette malheureuse revint de son évanouis-

sement. elle était dans son cabanon froid et humide plongée dans une obscurité profonde ; seulement, à sa grande surprise, au lieu d'être étendue sur sa paill pourrie, elle s'aperçut qu'elle était couchée sur un lit confortable et enveloppée de draps et de chaudes couvertures.

Elle ne revenait pas de sa surprise, et cette amélioration inattendue l'étonna beaucoup, cependant elle se l'expliqua bientôt facilement ; elle supposa qu'on lui avait donné un lit à cause de l'état de souffrance que lui avait occasionné la torture laquelle elle avait été soumise ; cette explicatio lui sembla même toute naturelle, lorsque tout à co elle vit ouvrir sa porte, et elle entendit bientôt voix du cardinal, qui lui disait d'un ton moqueu

— Eh bien, ma belle, comment vous trouvez vous maintenant, êtes-vous revenue de votre évanouissement ? je vous ai entendu remuer, et je viens m'informer de l'état de votre précieuse santé Cornélia ne répondit pas à ce sarcasme grossier

— Il parait, ma belle amie, continua le cardinal, que vous me conservez rigueur et que vous avez juré de me priver du plaisir d'entendre votre douce voix ? Eh bien, je vais vous raconter un petit détail qui, je l'espère, vous déliera la langue. Il y une demie heure environ, quand on vous a apporté ici, évanouie, je suis venu avec vous, ne voulant confier à personne le soin de veiller sur votre cha

mante personne. Lorsque vous fûtes mollement étendue dans le lit que j'avais fait mettre ici pendant votre absence, je renvoyais tout le monde, je m'assis à votre chevet, et je veillais seul à vos côtés. La lampe, que j'avais fait suspendre au-dessus de votre tête, répandait une douce clarté sous la voûte sombre de votre cachot et vous caressait de ses tendres rayons; vous étiez belle, mais belle! comme je vous avais rêvée, la première fois que je vous avais vue; vos longs cheveux bruns tombaient en flots épais sur vos épaules blanches; vos beaux yeux étaient fermés, mais votre front si pur, malgré sa pâleur, était d'une grande beauté; votre bouche miclose attirait le baiser; vos lèvres tendres comme des fraises étaient à croquer; votre sein de neige montait et descendait comme un flot mouvant, qui cherche les baisers de la rive; mille autres appas s'étalaient à mes yeux et s'emblaient m'inviter à leur faire fête; or, quoique cardinal et ministre d'État, je ne suis pas un saint, mais bien un homme qui vous aime, vous le savez Cornélia. Moins vertueux que Saint Antoine, je fus heureux, mais complètement heureux, d'un bonheur ineffable, votre évanouissement était si profond que vous ne vous aperçûtes même pas de mon bonheur. Au bout d'un quart d'heure, lorsque je sentis que votre cœur commençait à battre plus fort, et que je vis que vous alliez reprendre connaissance, je jugeais pru-

dent de mettre une porte solide entre vous et moi, car je redoutais à votre réveil l'expression de votre reconnaissance; j'abandonnais donc votre couche voluptueuse, sur laquelle je venais de goûter dans vos bras de si vifs plaisirs; mais j'attendais patiamment ici que vous soyez réveillée afin de vous exprimer toute ma reconnaissance, pour le bonheur que vous m'avez procuré. Maintenant, si vous ne voulez pas consentir à m'accorder à l'avenir de bonne volonté ce que je puis obtenir chaque jour par la force, et ce que je viens de prendre aujourd'hui, chaque fois que je voudrais être heureux dans vos bras, je vous ferais donner la question jusqu'à ce qu'elle vous ait occasionné un profond évanouissement, alors je vous ferais transporter dans votre chambre, où je resterai seul avec vous, et, comme aujourd'hui, je gouterai le bonheur le plus parfait.

— Vous mentez, misérable, lui répondit Cornélia, vous n'avez pas accompli une pareille infamie!

— Tout beau, ma charmante, ne vous fachez pas, ne m'insultez pas, car cela serait inutile. Vous pouvez facilement vous assurer que je ne vous ai pas menti, et que, tout à l'heure, j'ai joui avec vous des plus grandes privautés.

— Infâme scélérat! vous avez osé abuser de l'évanouissement de votre victime pour consommer sur elle le plus abominable attentat, mais je saura

bien vous châtier. En disant ces mots, la malheureuse captive sauta au bas de son lit, et voulut se précipiter vers la porte, pour infliger la première punition à son infâme suborneur ; mais elle avait compté sans sa chaîne, à peine eut-elle fait deux on trois pas qu'elle fut arrêtée court par cette dernière et qu'elle s'affaissa sur elle même, en proie à une grande douleur, ses membres disloqués, ses nerfs foulés par la torture ne pouvaient la soutenir. Elle fut sur le point de s'évanouir de nouveau et ce ne fut qu'avec le plus grand effort qu'elle parvint à remonter sur son lit.

— Calmez-vous, ma belle amie, lui dit son bourreau, vous voyez que la colère ne vous vaut rien, vous devriez ne pas vous livrer aussi facilement à ce vilain péché; il serait même préférable, dans votre intérêt, que vous eussiez pour moi un sentiment tout opposé à celui que vous m'avez témoigné jusqu'à présent, cela vous serait très-profitable, et me dispenserait d'employer les petits moyens violents, auxquels vous m'avez déjà forcé d'avoir recours pour triompher de vos rigueurs.

— Insultez-moi, raillez-moi, après m'avoir violée, votre conduite est bien digne d'un misérable de votre espèce; mais, soyez certain que vous n'échapperez pas au châtiment de la justice inéxorable qui vous attend et qui vous frappera bientôt.

— Allons donc belle incrédule, est-ce que la

question, que je vous ai fait subir, vous aurait cor vertie? croiriez-vous aux châtiments providentie par hazard? Est-ce qu'une conversion miraculeu se serait opérée en vous depuis que vous êt captive? auriez-vous oublié vos principes d'athéisme S'il en est ainsi, sous ce rapport encore, je su votre maître, car je crois bien moins que vous Dieu, surtout en un Dieu providence, qui pu les méchants et qui récompense les bons, et si j'e fiche pompeusement une opinion contraire, c'e par intérêt et non par conviction.

— Comme je vous l'ai dit, répliqua Cornél je ne crois pas en Dieu et parconséquent en u justice providentielle; mais, la raison m'enseig que tous les crimes portent avec eux leur châ ment, parce qu'ils sont des violations de la justi et du droit, et qu'ils produisent nécessairement d perturbations, des accidents funestes, dont sont vi times ceux qui s'en sont rendus coupables. Voi pourquoi j'ai la conviction profonde qu'un jo vous expierez vos crimes.

— Votre simplicité me fait pitié, ma belle Cc nélia, il n'y à ni crime ni vertu, ni châtiment, récompense; il n'y a qu'un droit: la force, et d gens qui jouissent, comme moi, ou qui souffren comme toi; je me ris de ce que tu appelles la ju tice supérieure, inexorable; je la mets au défi m'atteindre jamais?

— Eh bien moi, répondit Cornélia, je suis persuadée du contraire; j'ai la conviction profonde que le jour de votre châtiment et de celui de la papauté approche; qu'il ne se passera pas trois mois avant que je sois vengée et que le pape ait expié les crimes de son gouvernement.

— Franchement, ma fille, vous me faites pitié avec vos prédictions à la Cassandre, et je vous engage à méditer fructueusement sur votre position présente et sur les propositions que je vous ai faites, ce sera un plus sûr moyen de remédier à vos maux. Adieu, et le cardinal sortit de la celulle de Cornélia. Cette dernière entendit raisonner le bruit de ses pas pendant quelques secondes, après quoi le silence le plus profond règna tout autour d'elle.

VI.

Châtiment et délivrance.

Depuis l'arrestation de Cornélia, Félice O...., Giuseppe M.... et tous les patriotes italiens les plus devoués avaient fait de nombreuses recherches pour découvrir les traces de la jeune femme et savoir ce qu'elle était devenue; mais hélas! leurs démarches avaient été inutiles. C'est envain qu'ils avaient interrogé plusieurs employés de la police secrète qui, ne s'étaient enrôlés dans ce corps méprisable que pour être au courant des manœuvres souterraines du gouvernement papal et pour en informer les défenseurs de la liberté italienne. Aucun d'eux n'avait pu fournir le moindre renseignement sur l'héroïne populaire, dont la disparition prolongée excitait les craintes les plus vives de ses amis. Mais on avait appris que le ministre Rossi, qui s'était reservé la direction de la police, avait fait arrêter deux réfugiés Napolitains pour les livrer au roi de Naples, et que ce fonctionnaire, re-

doutant un mouvement populaire, avait fait venir à Rome un grand nombre de carabiniers pontificaux. Ces nouvelles facheuses excitèrent une grande fermentation dans le peuple. Enfin un article très-violent, qui fut publié dans le journal officiel contre les deputés de l'opposition, exaspéra au plus haut degré l'opinion publique.

Ce fut sous ces tristes auspices que s'ouvrirent les chambres, le 15 novembre 1848.

Une foule immense se pressait aux abords du palais de la chancellerie, et murmurait contre le ministre, qui avait fait rétrécir les tribunes réservées au public. Il était une heure, lorsque Rossi arriva accompagné de son collégue Righetti; la foule courroucée redoubla alors de cris et de vociférations; les sifflets, les huées retentirent de toute part; des millers de voix crièrent: A bas Rossi! A bas Rossi!!

A mesure que son carrosse avançait, la foule devenait plus compacte, plus agitée et plus furieuse, et, au moment où le ministre mettait pied à terre, une main inconnue le frappa d'un coup de poignard à la gorge, et il tomba mort.

Tous les partis, auxquels M. Rossi était également odieux, furent accusés de sa mort; mais un mystère impénétrable en a jusqu'à ce jour caché les auteurs véritables, malgré les recherches les plus actives, un long procès, une double condamnation et une exécution capitale.

Pie IX était en conférence avec son conseiller, le cardinal A...., lorsqu'il apprit la nouvelle de la mort de Rossi.

— Ce Monsieur devait finir de cette manière, il s'était fait mal venir de tout le monde, dit Sa-Sainteté, quand on lui annonça cette nouvelle, n'est-ce par votre avis, monsignor A....?

— Votre-Sainteté me permettra de lui répondre que, si je n'ai jamais eu de sympaties personnelles pour Monsieur Rossi, je ne considère pas moins sa mort comme un grand malheur qui en présage beaucoup d'autres. Le peuple romain, en versant le sang de votre ministre, vient de vous donner la mesure exacte de son aversion pour votre gouvernement et de vous prévenir de ce que vous devez attendre de lui. Je crois que la fuite sera bientôt le seul parti qui vous restera à prendre.

Monseigneur A...., en tenant ce langage plein d'inquiètudes et de sinistres prévisions, était malgré lui poursuivi par le souvenir de la prédiction de Cornélia, qui lui avait annoncé qu'il ne se passerait pas trois mois avant que le peuple eut châtié ses oppresseurs. En proie à cette inquiétude, il prit, au plus tôt congé de Sa-Sainteté et se dirigea, plein d'anxiété, vers les prisons du Saint-Office, afin de voir Cornélia, dont la pensée et l'image le poursuivaient partout. Lorsqu'il entra dans la cellule de la jeune femme, celle-ci, toujours enchaînée, était

assise sur son lit. Le geôlier, qui avait accompagné le prélat avant de se retirer, suspendit sa lanterne dans un angle du cachot et laissa, ainsi que la chose lui avait été recommandée, le cardinal seul avec la prisonnière. Cette dernière était, comme elle en avait l'habitude, assise sur le bord de son lit, plongée dans une obscurité profonde; la lumière lui causa d'abord un grand éblouissement, et il [lui] fallut quelques minutes pour que sa vue se mit en harmonie avec le milieu lumineux dans lequel elle se trouvait pour le moment, et auquel elle n'était plus habituée; la prisonnière était d'une pâleur extrême; ses traits amaigris avaient conservé toute leur pureté et toute leur régularité; ses grands yeux lançaient des éclairs, et brillaient d'un éclat maladif sur son pâle visage, qu'encadrait sa longue chevelure, tombant sur ses blanches épaules; la robe de grossière étoffe brune qui l'enveloppait ne dessinait qu'imparfaitement les contours gracieux de sa gorge mouvante; la chaîne qui la tenait attachée à la muraille entourait de ses froids, durs et lourds anneaux sa taille souple, fine et délicate; sa jupe de bure tombait négligeamment sur ses jambes fines, et laissait voir deux petits pieds d'enfants, qui se balançaient à quelques pouces du sol humide.

Quand la porte de son cachot s'était ouverte, la jeune captive, avec cet instinct pudique qui n'aban-

donne jamais les femmes avait immédiatement rausté sa robe de la fuçon la plus convenable et cherché à donner à sa physionomie le calme le plus apparent. Mais malheureusement malgré toutes ses précautions sa figure et toute sa personne trahissaient ses cruelles souffrances et les anxiétes de son âme.

Le cardinal, dès qu'il fut entré dans la cellule de Cornélia contempla cette dernière avec l'œil brillant et le regard perçant de l'oiseau de proie couvant ou dévorant sa victime.

— Je suis venu vous voir, ma belle enfant, lui dit le prélat, dans l'espérance que vous me traiterez aujourd'hui avec moins de rigueur.

— A ces mots, d'un cynisme railleur, Cornélia se contenta de lancer un regard de mépris à son interrogateur, haussant légèrement ses blanches épaules.

— Voyons, belle amie, soyez raisonnable, ne me forcez pas à employer les petits moyens coercitifs, que vous-savez, pour triompher de vos rigueurs.

— Misérable! dit Cornélia, en sautant au bas de son lit et en s'avançant de toute la longueur de sa chaîne du côté du cardinal, viendrez-vous donc toujours m'outrager, me menacer et me torturer; quand donc serai-je débarrassée de votre présence.

— Ce sera ma cruelle, quand selon votre pro-

phétie je recevrai le juste châtiment de mes crimes, mais j'espère que cela n'arrivera pas encore bientôt.

— Je crois que vous vous trompez, et j'ai la conviction que, si vous ne vous hâtez pas de mettre un terme à mon supplice, en me faisant expirer dans les tortures, je pourrais bien vous échapper dans peu de temps.

— Vous vous faites d'étranges illusions sur votre situation, vous êtes en mon pouvoir et vous le serez aussi longtemps que cela me sera agréable. N'espérez même pas que je vous fasse succomber dans les supplices. Non! je vous aime trop pour cela, vous resterez longtemps ma prisonnière ,et vous continuerez d'être à moi après chaque torture que je vous ferai subir. Je brave ici en paix votre justice supérieure; je mets le monde au défi de me ravir ma belle prisonnière, qui osera jamais venir jusqu'ici vous arracher à mon amour?

Au moment où le cardinal, exalté pas sa passion, prononçait ces derniers mots, un grand bruit de pas précipités retentit dans le corridor, la porte du cachot s'ouvrit, et Félice O...., suivi d'une demi douzaine de patriotes italiens furieux, fit son entrée dans le cachot, il avait le front courroucé, l'air agité, les cheveux au vent, les habillements en désordre, dès qu'il aperçut le cardinal, il le saisit au collet et, le secouant fortement, il lui dit:

— Misérable, qu'avez vous fait de Cornélia?

— Monseigneur A..., à cette brusque apparition, à cette attaque imprévue, à cette question embarrassante, resta immobile et comme pétrifié. Cornélia, au contraire, rayonnante et comme transfigurée, par l'apparition de Félice, s'écria:

— Comment c'est vous, cher ami, c'est vous qui accourez me délivrer. Oh! je vous attendais, j'étais sûre que vous viendriez. Eh bien, Monseigneur, ajouta-t-elle en s'adressant au Cardinal, vous voyez que j'avais raison dans mes prédictions et que l'heure de ma délivrance et peut-être celle de votre châtiment n'a pas tardé à sonner.

Félice reconnut alors la voix qui venait de prononcer ces paroles et, tournant la tête du côté d'où elles partaient, il aperçut alors la jeune femme debout devant son lit et enchaînée à la muraille.

Il lâcha aussitôt le cardinal pour se précipiter dans les bras de celle qu'il aimait, et Monseigneur A.... profita de cet instant favorable pour s'enfuir.

Chère Cornélia, dit Félice, je te retrouve enfin. Voilà donc où nos ennemis t'avaient plongée, dans les cachots de l'inquisition; je m'en doutais, mais jusqu'à ce jour je n'avais pas pu découvrir tes traces. Enfin me voilà près de toi, tu es sauvée. Mais hélas! dans quel état tes misérables persécuteurs t'ont réduite, comme tu es pâle. Que vois-je? quoi, tu es enchaînée à cette muraille, ils avaient

donc peur que tu t'échapasses. Ah! les scélérats; ce n'était donc pas assez de t'avoir plongée vivante dans ce tombeau? ils ont encore voulu augmenter ton supplice en te changeant de chaînes. Tes bourreaux me paieront cher leur forfait. Mais, brisons d'abord ce cadenas. En disant ces mots, Félice prit une grosse clef, et frappa à coups redoublés sur le cadenas qui ne tarda pas à voler en éclats. Lorsque la jeune femme fut délivrée de ses chaînes, son libérateur l'invita à le suivre et à quitter au plus tôt ce cachot humide et obscur. Mais hélas! quand la malheureuse prisonnière voulut marcher, elle éprouva de si grandes douleurs dans les articulations disloquées par la torture qu'elle ne put faire que deux ou trois pas.

— Qu'as-tu, chère amie, lui dit Félice, tu es faible appuie-toi sur mon bras.

— Hélas! mon ami, j'ai trop préjugé de mes forces, la torture à laquelle j'ai été soumise a disloqué et brisé mes membres, il m'est impossible de pouvoir marcher.

— Comment, les misérables qui t'ont enfermée ici ont osé te torturer, ils t'ont soumise aux plus affreux supplices, ils ont brisé tes os, tenaillé tes chairs, ils t'ont fait subir le plus horrible martyre. Oh! malheur à eux, ma vengeance sera éclatante. Mais partons d'abord d'ici, quittons ces lieux de

misère et de souffrance, de douleur et de torture.

Avec des fusils et un matelas, il confectionna un brancard sur lequel il plaça Cornélia et, aidé de plusieurs de ses camarades, il transporta la jeune femme dans son domicile.

Lorsque les compagnons de Félice O.... eurent déposé sur un lit leur précieux fardeau, ils se retirèrent et le patriote romain, Félice O...., resta bientôt seul avec sa bien-aimée.

— Cher ami, lui dit cette dernière, que je suis donc heureuse d'être auprès de toi, et combien je te suis reconnaissante de m'avoir arrachée aux mains de mes ennemis; mais, dis-moi, je t'en prie, comment as-tu découvert le lieu de ma détention, et surtout comment as-tu pu pénétrer jusque dans mon cachot?

— La chose est bien simple; il y a longtemps que je te cherchais; mais, malgré toutes mes démarches je n'avais pas pu découvrir ta retraite. Ta disparition mystérieuse, le bruit qui courait que plusieurs prisonniers politiques devaient être extradés et rendus au roi de Naples, avaient fortement excité les esprits. L'agitation était à son paroxisme, lorsque le quinze novembre courant, le ministre Rossi fut assassiné, au moment où il descendait de son carrosse pour aller assister à l'ouverture des Chambres.

— Comment Rossi a été tué, dit Cornélia?

— Oui chère amie, un inconnu nous a débarrassé de ce ministre réactionnaire, qui préméditait la trahison. Pourquoi bonne et prompte justice n'est-elle pas ainsi faite de tous les tyrans? Quel immense bienfait ce serait pour l'humanité si tous avaient subi le sort du ministre réactionnaire de Pio nono.

— Certainement répondit Cornélia, je souhaite qu'il en soit toujours ainsi, qu'on n'oublie jamais notre devise: *Sic semper tyrannis.* Quand des hommes se sont placés au-dessus de toutes les lois quand ils les ont toutes violées, quand ils ont foulé aux pieds de propos délibérés tous les principes de justice, toutes les notions du droit naturel et du droit écrit, et qu'ils se sont mis, avec connaissance de cause, en dehors et au-dessus de l'humanité qu'ils oppriment et qu'ils outragent, ils sont, par leur propre faute et par leur bonne volonté, hors la loi, la société et l'humanité, ils deviennent des fléaux, des ennemis publics, tout le monde a le droit d'en faire justice.

— Tu as d'autant plus raison, Cornélia, que la tradition, l'histoire, la philosophie et jusqu'à la morale ont consacré cette doctrine humanitaire; l'antiquité élevait des statues et conservait précieusement la mémoire des tyrannicides; elle les proclamait des bienfaiteurs et des sauveurs de l'humanité; le poi-

gnard de Brutus brille encore aujourd'hui, à travers les siècles, d'un éclat plus vif que l'épée de César et, malgré le prestige pernicieux qu'exerce encore maintenant la gloire militaire, les peuples commencent à en comprendre tout le néant, tandis qu'ils apprécient les bienfaits incomparables de la paix et de la liberté.

Les tyrannicides sont de grands justiciers populaires menaçant continuellement les oppresseurs et les despotes, autour desquels ils errent d'un pas furtif, ils sont leur cauchemar, leur épouvante, ils troublent leur conscience et leur sommeil; ces destructeurs de monstres tout puissants sont une garantie pour la liberté; sans eux tous les malfaiteurs porte-sceptres fouleraient continuellement aux pieds les droits et la liberté des citoyens, et se feraient un jeu de leur vie et de celle de leur famille; tandis que la crainte du poignard de Brutus ou de l'épée d'Harmodius les retient; ils savent que le poignard est l'arme du châtiment, le glaive vengeur, qui punit les tyrans, les traîtres et les parjures; il est donc une sauvegarde, une garantie sociale, la ressource suprême des opprimés, le dernier rempart de la liberté, la dernière raison, l'argument capital, l'ultima ratio des victimes du despotisme et de la tyrannie.

A ce point de vue la mort de Rossi produira un effet très-salutaire; elle effraiera tous les brigands

armés du sceptre et de l'épée qui oppriment les peuples; ils trembleront que l'arme vengeresse ne passe de la gorge de leurs ministres dans la leur.

— Mais explique moi Félice, ce que le châtiment de Rossi a de commun avec ma délivrance? demanda Cornélia.

— Le voici: Le lendemain de la mort de cet homme d'État impopulaire, les troupes fraternisèrent avec le peuple, mirent à leur tête les représentants et se rendirent avec eux auprès de Pie IX, afin d'obtenir de lui: 1° La proclamation du principe de la nationalité italienne; 2° La convocation d'une assemblée constituante; 3° L'exécution des mesures prises au sujet de la guerre de l'indépendance; 4° La nomination d'un ministère libéral et laïque. Pendant que Pio nono acceptait, bon gré, mal gré, les propositions qui lui étaient faites, et que la foule enthousiaste se dispersait joyeuse et satisfaite d'avoir obtenu ce qu'elle desirait. Je me rendais, suivi de quelques braves, parmi lesquels le colonel Zambianchi dans les prisons du Saint-Office et de la sacré consulte où j'espérais te découvrir et te délivrer et, comme tu le vois, le succès à couronné mes espérances et mes efforts.

— Je n'oublierai jamais, mon bon Félice, tout ce que tu as fait pour moi, et surtout cette nouvelle preuve de ton dévouement et de ton affection

et je te consacrerai toute mon existence pour te prouver ma reconnaissance.

— Merci, ma chère Cornélia, la promesse que tu viens de me faire est la plus douce des récompenses et le plus grand bonheur auxquels je puisse aspirer, dit Félice, en pressant tendrement la main de la jeune femme.

— Oui, mon ami, répondit cette dernière, je te serai toute dévouée.

— Le dévouement, quoiqu'il soit déjà beaucoup, n'est cependant pas assez pour satisfaire toute mon affection pour toi; tu sais, ma chère amie, que j'aspire à un sentiment plus doux.

— Ignores-tu, mon ami, que je t'aime comme un frère?

— Je le sais, Cornélia, mais cette affection fraternelle ne me suffit pas; il faut, à mon cœur ardent, à mon âme aimante, un sentiment plus tendre encore. Promets-moi d'être la compagne dévouée de toute ma vie, la fée, le bon génie, qui répandra sur mon existence l'amour, cet idéal des natures aimantes et passionnées; car, vois-tu, Cornélia, je t'aime de toutes les forces de mon âme; tu es mon bien, ma vie, mon unique, ma seule espérance; sans toi, je ne puis plus vivre, l'existence me devient insupportable.

Pendant que Félice lui exprimait ainsi toute

l'ardeur de son amour, Cornélia était, à la fois, proie du plus grand bonheur et de la terreur plus effrayante. Elle était heureuse et fière d'inspirer une passion aussi violente, un sentiment aussi profond à un homme du mérite de Félice O... pour lequel elle avait elle-même les sentiments les plus affectueux et les plus tendres; mais, quand elle songeait à ce qui venait de lui arriver, quand elle se rappelait de quel indigne attentat elle avait été la victime, quand elle se souvenait qu'elle avait été la proie de cet infâme cardinal, qui l'avait souillée de son contact impur et de ses baisers obscènes, elle se sentait saisie d'une grande terreur, elle voyait s'évanouir tout à coup ses rêves d'espérance et de bonheur, elle se croyait indigne désormais de l'amour de Félice, mais elle n'osait cependant pas lui oter toute espérance et détruire ses illusions en lui avouant quelle souillure involontaire elle avait subie, aussi se contenta-t-elle de répondre d'une manière évasive aux déclarations passionnées de Félice O...., en lui disant:

— Tu n'ignores pas, cher Félice, quels tendres sentiments j'ai pour toi, tous les secrets de mon cœur te sont connus, mais aujourd'hui, souffrant comme je le suis, à la veille d'une révolution violente et peut-être d'une catastrophe épouvantable le moment est-il bien opportun pour nous aban

donner à tout le charme de notre amour? ne serait-il pas plus prudent et plus sage, de ne lui céder que quand nous aurons triomphé des obstacles qui nous restent encore à vaincre? que quand notre chère république sera proclamée? alors seulement nous aurons le droit de nous abandonner à tout l'élan de nos cœurs et à notre amour; jusque là réservons nos forces pour le grand combat qui nous reste à livrer.

Malgré l'ardeur de sa passion et son impatience Félice fut forcé, bien à contre cœur, de convenir que Cornélia avait raison; aussi, promit-il, sur les instances de la jeune femme, d'attendre la proclamation de la république romaine pour se livrer à tout l'entraînement de son amour.

Quant à la malheureuse Cornélia, elle n'envisageait l'avenir qu'avec la plus grande tristesse; depuis le crime affreux dont elle avait été la victime, toutes ses illusions, toutes ses espérances et tous ses projets de bonheur s'étaient évanouis devant la réalité, comme de beaux rêves, qui disparaissent au réveil, ou comme les ombres légères et transparentes, qui s'effaçent le matin aux premiers rayons du soleil. Elle m'entrevoyait plus pour elle de repos et de bonheur que dans la tombe, et si les témoins muets de son désespoir avaient pu raconter tout ce dont ils avaient été les confidents dans sa

chambre solitaire, leur narration aurait été t une odyssée pleine de sombre désespoir.

L'avenir lui apparaissait sous les couleur plus noires, et elle ne voyait de fin à son mal que dans le tombeau.

VII.

Jean Marie M....

L'année où l'échafaud sacrait le premier roi constitutionnel qu'ait eu la France, naquit à Sinigaglia, petite ville de la province de Pésaro, un enfant qui devait, cinquante-six ans plus tard, jouer un rôle important sur la scène du monde et être un des héros de nos récits.

Cet enfant, était Jean Marie M...., il fit d'assez bonnes études jusqu'à l'âge de dix-sept ans et sut se concilier l'estime et l'affection de ses professeurs.

Ayant été atteint d'une cruelle maladie, l'épilepsie, qui exerça la plus facheuse influence sur son caractère, ses études furent interrompues, il fut rappelé dans sa famille et des habitudes d'oisiveté, de plaisir et de dissipation remplacèrent ses travaux du collège; il fréquenta les jeunes gens les plus débauchés et les plus libertins de sa ville natale, malgré les nombreuses observations de ses parents, et bientôt les passions du jeu et des femmes

se développèrent chez lui avec la plus grande rapidité. Il passa successivement du jeu innocent du ballon à celui des cartes qu'il aimait avec passion, ainsi que tous les jeux de hasard. Mais, ce fut surtout le beau sexe, qui eut l'heureux privilège d'exercer sur lui la plus grande influence. S'il eut écouté les élans de son cœur, cédé à l'influence d'un premier amour, d'une passion sincère, nous trouverions cela tout naturel et, loin de lui en faire un crime, nous le féliciterions au contraire d'un sentiment fort honorable, qu'éprouve tout homme digne de ce nom. Mais malheureusement le jeune cœur de notre héros était tout à fait étranger à une semblable affection; l'égoïsme le plus froid et la vanité la plus outrecuidente constituaient le fond de son caractère. Voici un aveu qui le prouve, il est sorti textuellement de sa bouche, et a été répété souvent par un de ses amis à qui il l'avait fait dans ses moments d'épanchements: „Je ne ressens rien pour personne, je verrai mourir sans verser une larme: père, mère, frères, sœurs et amis; pourquoi donc compromettrai-je ma tranquillité pour eux?“ Un de ses biographes* raconte qu'il débuta dans la carrière galante par un inceste avec une de ses sœurs, qu'il profita de son ignorance, de sa jeunesse et de son innocence pour en faire sa mai-

* Voir la *Rome des Papes*, par M. Pianciani.

tresse; cette malheureuse a depuis lors traîné une vie de honte et de misère, elle est tombée dans les degrés les plus bas et les plus abjets de la prostitution. Son frère est allé plus tard la retirer, à Naples, d'un bouge dans lequel elle exerçait sa honteuse profession.

Après sa sœur, sa première conquête fut une jeune et belle Romaine, qui devint plus tard Madame W...., femme d'un gouverneur de province. Quand cette aimable dame rencontra son ancien amant, lorsqu'il occupait l'éminente position ecclésiastique à laquelle il était parvenu plus tard, elle ne le reconnut plus dans son beau carrosse armoirié, donnant la bénédiction à la foule fanatique et abrutie qui se prosternait sur son passage. Aussi Madame W...., à ce spectacle, ne put retenir une exclamation et s'écria:

— C'est extraordinaire comme Jean-Marie a changé, je ne l'aurais pas reconnu, et cependant je l'ai beaucoup fréquenté, et je l'aimais bien quand il était jeune; quel bonheur j'ai goûté dans ses bras; je ne puis croire à ce que je vois et m'imaginer que mon ancien amant est aujourd'hui un saint personnage; j'espère cependant que malgré sa transformation extraordinaire et le ministère sacré dont il est revêtu, il ne m'a pas tout à fait oubliée et je serais bien heureuse si je pouvais me

rappeler à son souvenir, lui demander s'il pens encore à moi, s'il m'aime toujours.

Nous ignorons si les desirs de la tendre ma dame W.... ont été satisfaits et, dans le ca d'affirmative, quelle réponse lui a été faite; mai nous croyons qu'il y avait longtemps que son an cien adorateur l'avait oubliée, et qu'il n'avait pa eu besoin pour cela d'arriver au faîte des grandeurs car plusieurs belles dames romaines lui avaien succédé dans le cœur de son infidèle; une de premières, la Morandi, fut aussi remarquée pa le futur oint du seigneur. Mais, cette second beauté, plus cruelle que la facile madame d W...., avait laissé longtemps languir dans l consomption son malheureux adorateur, ce ne fu que fatiguée de ses soupirs et de ses poursuite qu'elle se décida enfin à combler ses desirs. Jean Marie alors fut heureux, mais heureux, de tou l'amour ardent que cause une passion violente e concentrée, lorsqu'elle est enfin satisfaite après un longue attente. Malheureusement, tout a un fin dans ce monde, même l'amour le plus violent aussi, l'inconstant Jean-Marie se lassa-t-il, au bou de quelque temps, des charmes de sa conquête tan désirée. Cependant, ce qui prouve quelle impre sion profonde elle avait faite sur son cœur, c'e qu'arrivé au sommet des grandeurs, Jean-Mar fit sur sa cassette une pension à la Morandi,

nomma son neveu fiscal général; aujourd'hui ce dernier est tombé en disgrâce, nous ignorons pour quel motif, mais la pension de sa tante est toujours régulièrement payée.

Après la Morandi, ce fut une séduisante et galante romaine, la Léna, qui conquit le cœur de notre volage; chaque jour, quoique mariée, la belle donnait à son bien-aimé un avant goût du bonheur que les élus goûtent dans le ciel, sans que son mari se doutât du tendre commerce de sa chère moitié avec le jeune Sinigaglien. Il est heureusement à Rome, plus que partout ailleurs, des époux prédestinés.

Mais, bientôt, la vanité, ce défaut capital de notre héros, mit fin à cette aimable liaison; le jeune et galant ambitieux commençait à se dégoûter de ses intrigues avec des petites bourgeoises et des femmes galantes; ces liaisons faciles ne flattaient pas assez son amour-propre; il ambitionnait par orgueil des conquêtes d'un rang plus élevé.

Il y avait alors à Sinigaglia, patrie de notre héros, une charmante demoiselle, d'une haute noblesse, la princesse Héléna A...., Jean-Marie la rencontra et en devint éperdument amoureux. Cette belle personne avait tous ce qu'il fallait pour subjuguer l'imagination, enchaîner le cœur et les sens: naissance illustre, beauté, grâce, jeunesse, esprit et vertu; tout en elle était réuni pour char-

mer et, par-dessus tout cela, l'aiguillon de la jalousie vint encore augmenter la passion de l'orgueilleux Jean-Marie.

La noble Héléna avait un sien cousin aussi amoureux d'elle; c'était un brillant officier de cavalerie, jeune, beau, entreprenant et hardi; on comprend quel profond sentiment de jalousie un pareil rival devait éveiller dans l'âme du pauvre Jean-Marie, qui en était furieux et se mourait de dépit. Le souvenir de son rival le poursuivait partout et jusque dans ses songes comme un affreux cauchemar; il ne le quittait pas pendant ses longues insomnies et les nuits d'angoisses que lui causait la passion inassouvie qui le dévorait; le jour il éprouvait le même supplice, il voyait partout, entre lui et Héléna, l'image du jeune cavalier aux pieds de sa maîtresse. Jean-Marie était dès lors atteint d'épilepsie et ses attaques redoublaient d'intensité; dans le paroxisme de son mal, il voyait la belle Héléna, objet de son amour, dans les bras de son rival, lui prodigant les sourires, les baisers, les caresses, se riant de sa flamme; méprisant son amour; le malheureux, désespéré à ce spectacle, souffrait toutes les humiliations de la honte, toutes les tortures de la jalousie, tous les tourments de l'enfer; il tombait en convulsion, se roulait sur le parquet de sa chambre, l'écume à la bouche, les yeux hors de leurs orbites, en proie au délire et

aux violents accès de sa terrible maladie ; il succombait bientôt sous l'excès de son mal et, lorsqu'il revenait à lui, mouillé d'une sueur froide, les traits décomposés et les mains crispées, le souvenir d'Héléna et de son heureux amant le mordait au cœur et la jalousie inextinguible le torturait de nouveau.

Pour échapper à son supplice Jean-Marie se jeta dans les plus grands excès. Aux nuits d'insomnies et de tourments succédèrent les plaisirs faciles, les amours vénales et tous les excès de l'orgie. Un de ses oncles, nommé Paulin, prélat et sous secrétaire des mémoriaux, s'étant aperçu de l'inconduite de son neveu, le fit venir près de lui, à Rome, dans l'espérance que le changement de milieu et d'existence le distrairait de sa malheureuse passion et le guérirait de son inconduite. Il présenta le jeune homme dans la meilleure société, dans les salons de l'aristocratie romaine, dès lors les idées de son neveu prirent un autre cours, la vanité succéda à l'amour et les liaisons galantes à sa sombre passion pour Héléna. Il ne rêva plus que conquêtes faciles parmi les marquises, les comtesses, les duchesses et les princesses du monde élégant et dissolu qu'il fréquentait. Sa jolie tournure et sa bonne mine lui valurent quelques succès. Son plus grand souci était, dès lors, de faire face aux dépenses nombreuses que lui occasionnait le milieu dans lequel il vivait; car son père n'était

ni riche, ni généreux et il ne lui donnait que quinze écus romains par mois.

Mais, dès cette époque, la protection divine s'étendit visiblement sur celui qui devait être un jour l'élu de Dieu. Notre jeune héros avait un frère nommé Joseph, inspecteur des jeux de hasard à Ancône, auquel il fit part de sa détresse pécunière.

— Cher ami, lui dit son tendre frère, il est un moyen bien simple d'augmenter tes ressources, c'est de gagner de l'argent au jeu.

— Oui, mais comment faire ?

— Parbleu ! la chose n'est pas difficile, il suffit pour cela de manier adroitement les cartes et de corriger la fortune quand elle se montre rebelle.

— C'est précisément là la difficulté, répondit Jean-Marie, car il y a quelques jours, j'ai joué dans un salon et j'ai perdu le peu d'argent que je possédais.

— Cela ne te serait certainement pas arrivé si tu m'avais consulté plus tôt, car en ma qualité d'inspecteur des jeux de hasard, j'ai acquis une expérience consommée de l'art précieux et utile de faire sauter la coupe, de bizauter les cartes, de fixer la fortune et de gagner chaque partie avec certitude.

L'honnête Joseph, donna alors quelques leçons à son jeune frère, dont celui-ci profita si bien qu'au bout de quelques jours il avait acquis une grande

dextérité dans l'art de manier les cartes, et il ne jouait plus qu'à coup sûr. Non-seulement il ne perdait plus jamais au jeu, mais encore il voyait chaque jour s'augmenter son petit pécule grâce à son adresse. La vieille princesse Chigi, dans les salons de laquelle il était reçu, était sa victime la plus habituelle. Cette bonne dame avait une grande et malheureuse passion pour les cartes, peu lui importait de perdre ou de gagner, pourvu qu'elle jouât, elle aurait très-volontiers placé toute sa fortune sur un dé et perdu jusqu'à sa chemise; son plus grand bonheur était de faire sa partie. Jean-Marie exploitait très-habilement ce défaut de la noble dame; il était chaque soir son partenaire et, grâce à son habileté consommée, les pièces d'or de la princesse passaient avec rapidité dans sa poche. Par cet honnête moyen le jeune homme voyait s'arrondir et se gonfler son escarcelle, et les quinze écus romains de son papa suivant la loi du Seigneur croissaient et multipliaient. Dès lors l'ex-amant de la Léna et de la Morandi eut les moyens de faire bonne figure dans le monde élégant qu'il frayait, et de se livrer, avec entraînement, à tous les plaisirs faciles qu'offre une ville comme Rome. Il fréquenta les bals, les soirées, les théâtres, les coulisses, et surtout les actrices et les ballérines, dont il fit ses délices.

Aussi, lorsque notre jeune libertin fut arrivé

à la toute puissance, il n'oublia pas les services importants que la princesse Chigi lui avait rendus sans s'en douter, en se laissant gagner aux cartes et c'est à lui que le fils de la bonne vieille dame doit son titre de nonce et son poste d'embassadeur à Paris. Peu de personnes connaissent la cause secrète de la haute position diplomatique de ce personnage politique. Les fréquentations de l'aristocratie romaine furent aussi très-utiles au jeune ambitieux, et lui créèrent d'excellentes relations. Ce fut dans les salons de la princesse Doria, où il allait très-souvent, qu'il rencontra la première fois de cardinal Bernetti qui lui fit obtenir l'évêché d'Imola, et qui contribua ensuite puissamment à le faire élire à la plus haute dignité ecclésiastique. Mais avant d'arriver à ces fonctions suprêmes, qu'il était alors loin de soupçonner, Jean-Marie M.... devait éprouver encore de bien grandes déceptions. Son oncle, monseigneur Paulin, lui obtint un brevet pour entrer dans le corps des gardes-nobles de Grégoire XVI, alors en formation, troupe privilégiée, de parade et de luxe, qui n'avait de militaire que l'habit et le nom. Le jeune Jean-Marie fut enchanté quand il apprit sa nomination; sa vanité surtout en était extraordinairement flattée; il se voyait déjà paré du bel uniforme de ces soldats d'élite et comptait d'avance les nombreuses conquêtes qu'il espérait faire sous ce nouveau costume; mais hélas!

pendant qu'il formait tous ces rêves dorés, son oncle lui communiqua une nouvelle dépêche, qu'il venait de recevoir de la secrétairerie d'État, par laquelle on l'informait que le ministre des armes ayant appris la maladie de son neveu, il ne pouvait accepter ce dernier comme garde-noble. et qu'en conséquence sa nomination était révoquée. Peindre la stupeur du futur héros, à cette affreuse nouvelle, serait chose impossible, elle lui occasionna des crises épileptiques des plus violentes. Il fut atteint d'un accès d'hypocondrie, et vécut seul pendant quelque temps.

Son oncle, aussi peiné que lui du refus qu'il avait éprouvé, l'engagea à ne pas se décourager pour cela; il lui parla alors d'un procès que soutenait sa famille pour faire valoir les droits qu'elle avait à une prélature, lui disant qu'en suivant ce procès on pouvait espérer de le gagner, et qu'alors il deviendrait prélat, s'il le désirait. Cette confidence fut pour Jean-Marie un trait de lumière; il se costuma aussitôt en abbé et entra dans l'étude du procureur Gorirossi, afin de s'initier à la chicane pour pouvoir suivre plus facilement son procès, mais malgré tous ses efforts et tous ses soins, ce dernier devenait chaque jour plus embrouillé et plus difficile à gagner, les chances favorables diminuaient. Le nouveau clerc de procureur se décourageait beaucoup et se dégoutait de la procédure; il voyait

avec peine diminuer les ressources qu'il s'était procurées au jeu, et chaque jour ses perplexités devenaient de plus en plus grandes; mais, dans cette circonstance difficile, son excellent oncle vint encore à son aide. Il acheta pour lui un bénéfice vacant de chanoine de Saint Pierre, dont Monseigneur Ancanari, titulaire, s'était défait, car on achète à Rome les offices dans la prélature, comme ailleurs les charges d'avoués, de notaires, d'huissiers, etc.... Le marché conclu il ne manquait plus que le consentement du pape. Mais ô malheur! la même raison, qui avait fait refuser notre héros comme garde-noble, vint encore empêcher qu'il fut nommé chapelain. Pour le coup c'était trop fort, il y avait de quoi se désespérer; que faire, que devenir, après deux pareilles déconvenues?

Comme tous les esprits faibles, Jean-Marie était superstitieux; aussi, dans son désespoir, il se plaça sous la protection de la vierge Marie, pour laquelle il avait toujours professé une grande dévotion; il l'invoqua chaleureusement, sous des attributions et avec un titre qui ne lui avaient pas encore été reconnus jusqu'alors, et qu'inventèrent son esprit malade et son cerveau troublé; il s'imagina que non-seulement la vierge était immaculée, mais encore qu'elle avait été conçue sans péché; c'est-à-dire que la mère de la vierge était elle même immaculée. Il se fit dès lors

l'apôtre d'un nouveau dogme, que nous lui verrons décréter plus tard, quand il sera tout puissant; celui de *l'Immaculée conception de la vierge.*

Ces préoccupations religieuses donnèrent une autre direction aux idées de Jean-Marie, il avait l'esprit timoré et il résolut de faire pénitence, afin d'obtenir le pardon de ses gentils péchés mignons et de ses fautes de jeunesse. Il alla trouver son confesseur, l'abbé Storace, auquel il confia ses perplexités; celui-ci, touché de son état d'agitation, de son trouble et de ses chagrins, lui répéta ce que disent toujours les dévots en pareille circonstance; c'est-à-dire que ses maux étaient la juste punition de ses péchés, un avertissement et un châtiment de Dieu. Qu'il devait faire pénitence et changer de conduite, etc.... Il l'engagea en-outre à entrer comme suppléant dans un hospice consacré aux soins et à l'éducation de la jeunesse, dont il était directeur, lui assurant que les devoirs de sa charge adouciraient ses chagrins, et qu'il retrouverait sa tranquillité d'esprit en se consacrant à l'éducation des enfants pauvres confiés à ses soins. Jean-Marie accepta et sembla d'abord se complaire dans ses nouvelles fonctions; mais le démon de l'orgueil vint bientôt le tenter de nouveau, comme disait le pieux abbé Storace. Un jour Jean-Marie fut pris d'un grand enthousiasme pour l'éloquence sacrée en assistant au sermont d'un certain monsignor

Piatti, prédicateur emphatique, à la voix sonore, au gestes impétueux, qui prêchait sur la place publique, où il obtenait un grand succès. Le nouveau éducateur de la jeunesse songea alors que lui aussi pourrait être un grand orateur, et, jaloux des succès du père Piatti, il rêva dès ce jour de devenir aussi un prédicateur de renom, et de mériter l'enthousiasme et les applaudissements des fidèles. Dès lors ses modestes fonctions lui semblèrent au-dessous de son mérite et lui devinrent insupportables; il abandonna aussitôt ses jeunes élèves pour essayer ses talents oratoires; il débuta dans l'Église de Saint Charles, au Corso; sa confiance en lui-même et sa facilité d'élocution lui tinrent lieu de talent, d'étude et d'éloquence; il eut quelque succès d'attendrissement, il se prit, dès-lors, pour un grand prédicateur et il ne douta plus de son avenir; sa vanité fut satisfaite. Mais, comme jusqu'à ce jour, il n'avait du prêtre que l'habit, il résolut d'entrer dans les ordres; cette fois encore, il éprouva de grandes difficultés, son infirmité était un obstacle à son ordination; mais de puissants protecteurs, qu'il avait su se créer, lui obtinrent une dispense. Le père Graziosi se chargea de faire son éducation ecclésiastique, qui fut achevée en peu de mois. Il passa ses examens en 1819, et fut ordonné prêtre. Peu de temps après, Monseigneur le cardinal Testa Ferrata, ayant été nommé évêque

de Sinigaglia, résolut de célébrer son entrée en fonction par une espèce de mission inaugurale ressemblant beaucoup plus à une représentation théâtrale qu'à une cérémonie religieuse. Un certain Odeschalchi et le jeune Jean-Marie furent chargés de son exécution; le premier en qualité de *père noble*, pour les emplois les plus graves, et le second comme *jeune premier* pour les rôles attendrissants. Il fallait voir ces deux dignes prêtres à l'œuvre. Ils déployèrent tous leurs talents et tout leur zèle pour convertir les fidèles.

Le prêche eut un grand succès; Jean-Marie se surpassa; afin de produire plus d'effet, il prêcha le soir aux flambeaux, sur une estrade illuminée, élevée au milieu de la place de cette même ville de Sinigaglia, qui, peu d'années avant, avait été témoin de ses débauches; il conjura, d'une voix pathétique, ses anciens compagnons de plaisir de se couvertir à sa parole, d'imiter son exemple et de se laisser toucher par la grâce divine. Un jour, qu'il se livrait à toute l'onction de son éloquence sacrée, plusieurs de ses anciens amis jouaient paisiblement au billard dans un café voisin, le bruit des billes et des carambolages vint jusqu'aux oreilles du prédicateur; ce dernier, oubliant qu'il avait souvent partagé les jeux de ses ex-compagnons de plaisir, et se laissant entraîner par son zèle religieux, leur lança ses malédictions furibondes du

haut de ses traiteaux sacrés, en engageant les assistants à faire justice des imprudents libertins qui osaient interrompre son sermon et troubler sa parole inspirée. Ses malencontreux amis n'eurent que le temps d'éteindre les quinquets et de se sauver en toute hâte, pour éviter d'être lapidés par le fanatique auditoire de leur ancien condisciple métamorphosé en foudre du Seigneur. L'éloquent prédicateur eut naturellement un grand succès. Le lendemain on ne parlait à Sinigaglia, sa ville natale que de sa conversion miraculeuse et de son éloquence inspirée, que l'on considérait comme un don particulier du Tout-Puissant. Les femmes surtout se passionnèrent pour leur compatriote, dont la parole les avait séduites; toutes se le disputèrent pour directeur spirituel, plusieurs d'entr'elles, du reste, se souvenaient du jeune et aimable cavalier, dont la galanterie et la gentillesse avaient charmé les premières années de leur jeunesse; et, comme dans les États de l'Église, rien ne ressemble mieux à l'amant que le confesseur, notre saint missionnaire n'eut qu'à choisir pour être heureux. Prédicateur aimé, confesseur adoré, amant fortuné, toutes les joies lui furent prodiguées par ses jolies et sensibles pénitentes. Son bonheur fut complet, tant il est vrai que Dieu prodigue ses biens à qui fait vœu d'être sien.

Il n'y eut pas jusqu'à une jeune idiote nommée

Ferretti qui, ayant entendu prêcher l'éloquent Sinigaglien, sortit de son apathie habituelle et s'éprit d'une belle passion pour lui. Dans son enthousiasme elle lui prédit l'avenir le plus brillant, l'élévation la plus extraordinaire, la plus haute fortune et une grandeur inespérée. La vanité et l'orgueil aidant, notre héros fut ébloui, il voulut voir la jeune fille et, la trouvant jolie, il lui témoigna toute sa reconnaissance de la manière la plus intime, et ce qu'il y a de plus extraordinaire dans cette aventure c'est que, depuis ce jour, Jean-Marie crut à sa grandeur future, qui s'est réalisée plus tard.

A son retour à Rome, l'heureux prédicateur fut, en récompense de son zèle réligieux, nommé chanoine de *Santa-Maria-Inviolata* et, bientôt après, adjoint, en qualité de coadjuteur, à Monseigneur Muzzi, partant pour le Chili, en qualité de vicaire apostolique.

Jean-Marie s'embarqua bientôt, mais à peine était-il arrivé dans la colonie que son intolérance et ses intrigues suscitèrent une émeute. Il fut alors obligé de se rembarquer avec son supérieur. A leur retour à Rome, la conduite conciliante de Muzzi fut blamée, tandisqu'au contraire celle pleine d'intrigues et de provocations de son coadjuteur, qui avait suscité la révolte, fut approuvée; cet encouragement prouve quel rôle honteux Jean-Marie a joué dans cette circonstance. Tout ceux qui con-

naissent les traditions du gouvernement papal savent que chaque fois qu'il accrédite un envoyé auprès d'une puissance étrangère il a toujours le soin de lui adjoindre un second chargé de l'espionner, de le moucharder, afin que toutes ses actions, la moindre de ses paroles, tous ses gestes et tous ses actes soient rapportés à l'administration. La conduite odieuse et déloyale de l'adjoint de Monseigneur Muzzi fut récompensée, par la nomination de Jean-Marie à la direction de l'hospice Saint Michel, établissement considérable et très important, richement doté et dirigé maintenant par un cardinal. Bientôt la sévérité et l'arrogance du nouveau titulaire le firent détester si fort, qu'on fut forcé de le révoquer; mais, comme le gouvernement pontifical tenait beaucoup à conserver les services d'un prêtre aussi zélè que lui, il lui donna en compensation l'archevêché de Spolette. Cette dignité importante, en ouvrant toute grande la voie des honneurs et de la puissance au titulaire, augmenta encore son ambition.

Le nouveau prélat, comme autrefois le gardeur de pourceaux, Félix Peretti, rêva dès lors la pourpre et la tiare. Il s'affilia aux jésuites afin d'obtenir leur protection, et ce fut, en effet, grâce à leur influence occulte qu'il fut promu au cardinalat. Mais aussitôt qu'il eut obtenu le chapeau, il changea de tactique, rompit ouvertement avec les révérends

pères, fit de l'opposition, critiqua les actes du gouvernement et se montra très-hostile aux Grégoriens, ce qui contribua puissamment à le populariser et à faire réaliser ses espérances ambitieuses.

VIII.

La fuite.

Si, huit jours après la délivrance de Cornélia, le lecteur veut nous suivre dans un splendide salon du Vatican, nous lui montrerons l'ancien amant de la Morandi, de la Léna, de Madame W...., l'adorateur de la belle Héléna et de tant d'autres, le séducteur qui ne respecta pas même sa sœur. Il est assis dans un vaste fauteuil, et semble plongé dans les plus sombres réflexions; sa figure, qui respire ordinairement la bonhomie et la placidité est soucieuse; un sourire plein d'amertume erre sur sa bouche un peu grande; sont front plissé reflète l'anxiété de son âme; son regard est sombre, et un voile de tristesse est répandu sur toute sa physionomie.

Tout à coup la porte du salon s'ouvre, une jeune femme charmante apparaît; elle est enveloppée dans une tunique grecque, de mousseline blanche, légère et transparente, qui laisse admirer les formes

pleines de grâce et de charme de cette séduisante beauté; ses épaules d'ivoire, sa gorge arrondie, ses bras gracieux, son torse élégant, sa taille souple et fine, ses hanches voluptueuses, ses jambes rondes se dessinent et se moulent sous la fine étoffe à travers laquelle on les aperçoit; la jolie tête de la nouvelle venue est entourée des épaisses nattes grecques de sa soyeuse chevelure; ses yeux noirs, ombragés de longs cils sont pleins de douceur et humides de volupté; sur ses lèvres roses se dessine un tendre et charmant sourire; ses joues fraîches sont un peu pâlies par l'insomnie; toute cette séduisante personne est d'un charme irrésistible; sa démarche de reine a toute la grâce molle et voluptueuse, que l'auteur de Télémaque prête à ses déesses; ses petits pieds chaussent d'élégantes babouches de satin blanc et foulent mollement le magnifique tapis pourpre qui recouvre le parquet; quand cette voluptueuse jeune femme fut près du vieillard, assis dans le fauteuil, elle s'agenouilla à ses pieds, sur un coussin de soie, à glands d'or; puis, appayant sa jolie tête sur les genoux, du vieillard elle le fixa, avec ses grands yeux noirs brillants d'une douce flamme, en lui disant:

— Bonjour, mon père, votre fille chérie vient vous demander votre bénédiction.

— Je te bénis, ma chère amie, répondit le vieillard, en étendant la main avec onction et en

déposant un baiser sur le front de la nouvelle venue, qu'il contemplait avec amour, en jouant avec ses belles tresses d'ébène.

— Que vous êtes bon, mon père, vous m'aimez donc toujours beaucoup?

— Chère amie, peux-tu bien me faire une pareille question, ne sais-tu pas que je t'aime de tout mon cœur, de toute la force de mon âme. Ignores-tu combien je te suis sincèrement, profondément attaché.

— Non, mon père, je n'ignore rien de tout cela, je sais quelle affection inaltérable vous avez pour moi, j'en suis heureuse et fière, voilà pourquoi je me complais à vous l'entendre dire.

— Chère Maria, comment ne t'aimerais-je pas? toi, si bonne, si dévouée pour moi; toi, ma meilleure amie, dans les jours d'épreuves que nous traversons.

— Hélas! mon père, comme vous le dites, les temps sont durs, nous vivons à une bien triste époque, et les plus grands dangers vous menacent; la marée révolutionnaire monte, et va tout entraîner; bientôt elle aura tout submergé, tout englouti: trône, autel, famille, religion, propriété; la société toute entière, en un mot, sera détruite; qui sait si le monstre respectera même votre sacrée personne; c'est pour cela que je suis venue vous parler des dangers

qui vous entourent et contre lesquels il est utile d vous prémunir et de prendre des précautions.

— Le mal est grand, il est vrai, mais moin que tu le supposes, ma chère fille, ton amou pour moi exagère, je crois, les dangers que je cour

— Non, mon père, je ne grandis pas les ma heurs, qui sont prêts à vous atteindre; je suis mêm au-dessous de la vérité. Vous savez, que je fa partie des conciliabules secrets de vos ennemi qui ont la plus grande confiance en mon prétend patriotisme italien et en mon libéralisme; eh bie je suis certaine, que non-seulement votre autorit mais encore votre personne sont menacées. La fi tragique du ministre Rossi, doit vous faire con prendre quel est le sort qui vous est réservé : vos ennemis triomphent, et, comme leur succès d finitif et complet n'est pas douteux, je viens vou conseiller de leur échapper en usant du dernie du seul moyen qui vous reste: la fuite.

— Comment, Maria, tu me conseilles de fui et où irai-je?

— Oui, mon père, je vous engage à fuir, e au plus tôt encore, aujourd'hui même, cette nuit, s c'est possible; la comtesse de X.... a tout prépar pour cela; une voiture vous attendra à dix heure à la porte du palais; elle vous conduira jusque dan la campagne romaine, où vous prendrez une chais de poste, qui vous transportera à Gaëte. Sa Majest

Ferdinand vous accordera l'hôspitalité sous la protection de sa vaillante armée et des canons de ses forts.

— Mais, ma chère enfant, vous ne comprenez donc pas qu'un pareil projet ne peut-être mis à exécution de suite, qu'il faudrait pour cela m'entendre avec le sacré-collége et avec mes conseillers intimes, et qu'il m'est de toute impossibilité de prendre une détermination aussi grave sans les consulter.

— Cela est tout à fait inutile, mon père, cette nuit, pendant que vous reposiez auprès de moi, dans vos appartements, le cardinal A...., à la suite des renseignements que je lui ai fournis sur les projets des conspirateurs, a réuni votre conseil, et le projet que je viens de vous communiquer a été adopté à l'unanimité; il ne manque plus que votre consentement, ajouta Marie de S...., en lui montrant un parchemin contenant le libellé de la délibération qui avait eu lieu la nuit précédente au Vatican.

A la vue de cette pièce officielle le vieillard ne pouvait ni revenir de sa surprise, ni encroire ses yeux.

— Comment, dit-il, on a pris une pareille décision sans me consulter; quel est donc le danger imminent qui la justifie?

— Je vous l'ai déjà dit, mon père, vos conseil-

lers n'ont pas osé troubler votre sommeil, vous re posiez, avec le calme du juste, sous l'œil de Dieu lorsque votre secrétaire est venu pour vous parler mais je veillais près de vous, ma tendre sollici tude et mon affection dévouée vous ont préserv des exigences des importuns, qui voulaient vou réveiller; il ne m'a pas été difficile de faire com prendre au cardinal que votre présence n'était pa indispensable et, sur sa prière, je l'ai accompagn au conseil, auquel j'ai assisté. Là, j'ai pu certifie de vive voix ce dont je l'avais déjà informé, et l dire que les conspirateurs italiens, les ennemi du trône, de l'autel et de tout ordre social, avaien résolu de s'emparer de votre personne sacrée, e de proclamer la République romaine du haut d Capitole.

— Mais quels sont donc les monstres vomis pa l'enfer, qui ont osé concevoir un aussi monstrueu attentat, un crime aussi énorme, nomme les mo ma chère Maria, afin que je leur fasse expier dan les supplices leur forfait épouvantable.

— Hélas! il est malheureusement trop tar pour vous opposer à leurs projets exécrables; ce conspirateurs habiles et audacieux ont aujord'hui ave eux non-seulement tous les Romains, qu'ils on pervertis, mais encore jusqu'à vos soldats et à vo gardes corrompus par eux; c'est le célèbre patriot Giuseppe M.... qui est l'âme du complot; le con

dottiere héroïque, Giuseppe G.... est leur général en chef; un nombre considérable de patriotes romains et italiens en font partie, ainsi que beaucoup d'étrangers, parmi lesquels mon cousin, qui se porte candidat à la première magistrature de la République française; il y a aussi avec eux plusieurs femmes, on cite surtout une certaine Cornélia Marcus, héroïne populaire, que Monseigneur A.... avait fait enfermer dans les prisons du Saint-Office, et que l'on à délivrée, il y a quelques jours. Dans la situation actuelle des esprits, il ne vous reste qu'une seule chance de salut, c'est de profiter de l'occasion de fuite qui vous est encore offerte, car peut-être demain sera-t-il trop tard. Vos soldats, vos gardes, vos Suisses et vos gendarmes ne demandent qu'une chose: passer à l'ennemi, ils n'attendent qu'un signal pour vous livrer et fraterniser avec le peuple. Toute velléité de résistance ne servirait qu'à vous compromettre, vous seriez seul, abandonné de tous.

Mais ce que tu dis là est impossible, ma chère Marie, je ne puis croire que mes fidèles Romains, qui n'ont eu jusqu'à ce jour que des bravos et des protestations d'amour et de dévouement pour moi, en soient arrivés à ce degré d'ingratitude.

— Il en est pourtant ainsi, et je vous engage à ne pas en faire l'expérience; car vous pourriez fort mal vous en trouver.

Mais au moins toi, ma chère Maria, tu ne m'abandonneras pas, dit le vieillard, en contemplant tendrement cette belle jeune femme toujours agenouillée à ses pieds, et dont le regard ardent et hardi le fascinait.

— Non, je ne vous quitterai pas, je resterai près de vous, pour vous aimer et vous consoler dans votre exil, répondit la séduisante et coquette Maria, qui mettait hors de lui son vieil admirateur épileptique en étalant à ses yeux des charmes faits pour enflammer le pudique Saint Antoine en personne, malgré la grande vertu que lui attribue la légende sacrée, et dont il a fait preuve, dit-on, vis-à-vis de Satan métamorphosé en jolie femme pour le séduire.

— Oh ! pourvu que tu me restes, ma chère enfant, toi, que j'aime tant, pourvu que tu me suives dans ma proscription, que tu sois toujours près de moi, que je puisse toujours te voir et t'admirer, je serai encore heureux, peu m'importe la perte de mon pouvoir et de ma puissance, si tu ne me quittes pas.

— Vous savez, ô mon père, combien je vous suis dévouée combien est profond et sincère l'attachement, que j'ai pour vous ; je vous suivrai donc partout et, s'il le faut, je prendrai le bâton de pélerin, et j'irai parcourir le monde avec vous ; mais promettez-moi que nous fuirons cette nuit ; car, comme je vous l'ai

dit, demain il sera trop tard, et peut-être me serez-vous ravi, peut-être ne vous reverrai-je plus jamais; moi-même je courrai les plus grands dangers, car si les conspirateurs soupçonnaient l'affection que je vous porte et les révélations que je vous ai faites, je n'échapperais pas à leur vengeance et leurs poignards ne tarderaient pas à me percer.

— Comment, toi aussi, ma chère amie, tu courais des dangers si tu restais ici; oh! alors, fuyons au plus tôt, allons nous réfugier à Gaëte, où nous serons à l'abri des coups de tes ennemis et des miens; mais, promets-moi que tu ne me quitteras jamais.

— Je vous le jure, répondit la jeune femme, dans un élan affectueux, admirablement joué, en entourant de ses bras charmants le cou du vieillard.

— Eh bien, nous partirons cette nuit, dit ce dernier.

A dix heures du soir, un gros homme enveloppé dans une grande redingote brune, la tête couverte d'un chapeau aux larges bords, la figure à demi cachée par une grosse cravate, sortait furtivement du Vatican, accompagné d'une jeune femme, ce couple étrange montait bientôt dans une voiture qui l'attendait. C'étaient Madame Maria de S.... et celui qu'elle avait promis de suivre, qui fuyaient sur la route de Gaëte. Le lendemain matin tout

Rome apprit avec surprise cette fuite extraor naire; la ville entière fut alors dans une gra joie, „A l'ennemi qui fuit, pont d'or," dit le peup le mien est parti: *Vive la République!*

Quelques mois après la République romaine é proclamée du haut du Capitole et le citoyen G seppe M.... faisait partie du triumvirat.

DEUXIÈME PARTIE.

LES DEUX GUETS-ASPENS.

ROME ET PARIS.

I.

Les clubs des cotillons et des culottes de peau.

Pendant que les faits que nous venons de raconter s'accomplissaient à Rome, des événements beaucoup plus importants avaient lieu à Paris. Le souffle révolutionnaire qui animait alors les Italiens avait franchi les Alpes et balayait en moins de trois jours le trône de Louis-Philippe, et la monarchie de Juillet.

La République était proclamée, le 24 février 1848, aux applaudissements de la France entière et de tous les peuples de l'Europe, qui se préparaient à imiter le grand exemple qui leur était donné.

Le *Gouvernement-provisoire* de la nouvelle République venait à peine d'être installé, qu'il recevait, d'un des personnages que nous avous vus à Rome assister aux séances de la Jeune-Italie, la lettre suivante :

„Paris, le 28 février 1848.

„Messieurs,

„Le peuple de Paris ayant détruit par son héroïsme les derniers vestiges de l'invasion étrangère, j'arrive de l'exil pour me ranger sous le drapeau de la République qu'on vient de proclamer.

„Sans autre ambition que celle de servir mon pays; je viens annoncer mon arrivée aux membres du *Gouvernement-provisoire* et les assurer de mon dévouement à la cause qu'ils représentent, comme de mes sympathies à leurs personnes.

„Recevez etc.

„Louis-Napoléon Bonaparte."

Nous n'avons jamais pu comprendre quels sont les derniers vestiges de l'invasion étrangère que la Révolution du 24 février a détruits. Nous avons toujours cru que c'était en 1830 que la monarchie dite légitime, restaurée par l'étranger avait été chassée, et que la révolution de 1848 était politique et sociale et non pas nationale; il faut avoir la perspicacité profonde et le coup d'œil d'aigle de l'auteur de la lettre amphibologique que vous venons de citer, pour découvrir, dans le mouvement populaire qui renversa la monarchie de Juillet, une manifestation contre l'invasion étrangère que Louis Philippe avait lui-même combattue; mais, là où le vulgaire n'aperçoit pas même un ciron, le héros

de Boulogne et de Strasbourg, avec le génie qui le caractérise, voit des montagnes. Cet excellent prince était venu tout exprès à Paris pour exprimer son dévouement au *Gouvernement-provisoire* et à la cause républicaine; mais il eut peu de succès auprès du nouveau pouvoir, qui le remercia de ses offres de services en le priant de vouloir bien retourner en exil, en attendant que l'assemblée-nationale ait statué sur le sort des proscrits descendants des familles qui avaient régné sur la France, et qui rêvent la restauration de la royauté ou de l'empire, et surtout sur celui des héritiers de l'auteur du dix-huit brumaire, dont le despotisme odieux avait pesé pendant quinze ans sur la France, et dont l'ambition insatiable a valu à cette nation les hontes, les misères et les ruines de deux invasions.

Quatre mois après l'incident que nous venons de raconter, l'évadé de Ham, réfugié à Londres, ayant été nommé représentant du peuple dans plusieurs départements, rentra clandestinement en France, en attendant que l'assemblée nationale ait abrogé la loi d'exil qui le frappait. Il habitait alors une belle villa, qu'il possédait à Auteuil, aux environs de Paris, et il avait amené avec lui le ban et l'arrière ban de ses fidèles des deux sexes, se composant du *Club des culottes de peau* et du *Club des cotillons*. Nous demandons bien pardon à nos

lecteurs de ces appellations grotesques, mais elle ne sont pas de notre invention, et elles ont un origine historique.

Le premier de ces clubs se composait alors d quelques unes de nos anciennes connaissances: d commandeur de R...., et de plusieurs autres per sonnages, formant la maison civile et militaire d Son Altesse Impériale et comprenant son entourag habituel, parmi lesquels nous citerons: M. M. d Montholon, Vieillard, Conneau, Mocquart, Persigny Laity, Edgar Ney, le général Piat, de Gricourt, d Querelles, Montauban, etc.....

Le club des cotillons était composé de quelque vieilles duègnes du premier empire: Mesdames Re gnauld-Saint-Jean-d'Angely, de Salvage, Hamelin, etc. qui avaient fait, il y avait quarante ans, les délices d la Malmaison et des Tuileries, et maintenant plus vé nérables qu'adorables. Ces vieux parchemins ambu lants et armoiriés avaient mission de conserver dans toute leur pureté les traditions de la cou du grand empereur: ses mœurs pures, sa galanterie de haut goût et son élégance originale. Mais, malgré l'auréole de gloire et de vénération, qui entourait les cheveux blancs de ces vieilles mégères, il eut été bien difficile à ces respectables matrones d fixer le cœur du prince, et de séduire, par leurs appas, plus que rances, les héros dont Son Altesse pouvait avoir besoin pour l'accomplissement de se

vastes projets ; aussi l'héritier de la redingote grise et du petit chapeau avait adjoint à la section des trois parques, dont les mains décharnées tissaient la trame du second empire, plusieurs jeunes beautés dont la gentillesse, la complaisance et les mœurs faciles devaient lui recruter des partisans.

Cet impérial escadron-volant se composait de la charmante Marie de S...., de la luxuriante princesse Quadridoff, d'une délicieuse Anglaise, Miss Howard, de la belle Madame Eléonore Gordon et de la séduisante comtesse d'Espel.

Si le lecteur veut nous le permettre, nous lui ferons faire une connaissance plus intime avec ceux des membres des clubs des culottes de peau et des cotillons qu'il ne connait pas encore.

Un des plus célébre d'entre eux était M. Fialin, dit de Persigny, cumulant alors les fonctions de secrétaire des commandements, de chef de cabinet et, à proprement parler, de premier ministre de son Altesse impériale. Il était l'Ephection de notre Alexandre déjà asservi, sans trop s'en douter, à l'influence de son confident et réduit à la maison tierce pour les secrets qu'on voulait garder. Son Altesse impériale était dès cette époque très-dissimulée, quoiqu'elle se fut faite à l'ascendant de M. Fialin, qui agissait au besoin et pensait pour elle et qui, s'il n'était pas alors le candidat en titre à la

présidence de la République, en était bien certainement l'électeur le plus occupé.

M. Jean-Gilbert-Victor Fialin, dit de Persigny, a vu le jour dans le département de la Loire. boursier au collége de Limoges, il quitta celui-ci pour l'école de cavalerie de Saumur, d'où il passa, en 1828, avec le grade de maréchal-des-logis, au 4e de hussards, dans la compagnie même du capitaine Kersausie. Cassé aux grades, en 1831, pour des motifs que la prudence nous oblige à passer sous silence, il abandonna la carrière militaire, ce qui ne l'a pas empêché de s'octroyer lors des fameuses expéditions de Strasbourg et de Boulogne les épaulettes de chef-d'escadron. Il est vrai que son Altesse impériale prêchait d'exemple, s'étant elle-même improvisée général en chef en attendant le titre d'Empereur.

Tous les guerriers du club des culottes de peau se sont escompté les titres glorieux que l'avenir leur tenait en réserve. Ce n'était pas la première fois d'ailleurs que Fialin anticipait sur ses grandeurs futures. Il avait déjà ressenti le besoin de s'octroyer un blason, de faire précéder son nom d'une particule et de se vêtir d'une livrée, il choisit celle de vicomte, non pas parceque son père était comte, comme on serait tenté de le croire, mais bien parceque l'aïeul, du bisaïeul, du trisaïeul, du quatrisaïeul, du quintisaïeul du grand père, de l'arrière grand père, du père, du grand père de son père

était comte, à ce qu'il prétend dumoins, car nous ne certifions pas la vérité de ce conte. En-outre le nom de Fialin avait le malheur de déplaire à l'ambitieux sous-officier; il ne le trouvait pas assez euphonique; pour remédier à ce léger inconvénient, il choisit celui plus agréable à prononcer de Persigny, et comme rien ne sonne aussi bien à l'oreille et ne pose mieux un homme comme il faut qu'une paticule devant son nom et un titre nobiliaire, il s'intitula modestement Monsieur le vicomte Jean-Gilbert Fialin de Persigny, quoique son fameux vicomté ait jusqu'à ce jour défié toutes les recherches. Il s'agissait cependant d'un domaine patrimonial, situé dans la commune de Crémeaux, qui ne s'en doutait pas le moins du monde, et dont Fialin ne s'est avisé lui-même qu'en se sacrifiant à la famille de l'Empereur. Le vicomté de Persigny a disparu dans les brouillards du Forez où la commune de Crémeaux est située. Mais, quoique son titre de vicomte ne fut qu'une immense blague et ses domaines de fabuleux chateaux en Espagne, le nom et le titre qu'il convoitait lui sont restés, c'est tout ce qu'il désirait.

Monsieur Fialin, dit le vicomte de Persigny, aujourd'hui duc par la grâce du Deux Décembre, était bonapartiste d'occasion, après avoir été légitimiste par vanité, orléaniste par intérêt, et même, afin de mieux trahir la Révolution de 1848,

il s'était fait depuis républicain, ou du moins il se disait tel. Cependant, après toutes ces croyances et ces transformations politiques, ce fut l'Empire qui eut seul le privilége de fixer notre héros volage.

Il s'était d'abord fait recommander à l'ex-roi Joseph Bonaparte, par M. Sary, ancien lieutenant de vaisseau, le même qui ramena l'Empereur de l'île d'Elbe. Mais la vieille majesté en disponibilité, par suite de retrait d'emploi, goûta peu les idées du jeune néophyte, qui revint presque aussitôt à Paris. Le noble vicomte ne se découragea point, il s'en fut frapper à la porte du Chateau d'Arenemberg, en Thurgovie, où une lettre, que M. Belmontet lui avait remise, lui valut un accueil affable. Le visiteur dit au prince qu'il avait lu *l'Idée-napoléonienne*, pour laquelle il s'était pris d'un grand enthousiasme, que cette conception sublime était devenue son idéal, son crédo, son Évangile, son Coran, son Ramayana, ses Védas, l'objet de son culte, de son adoration et que, touché par la grâce, comme Saint Paul, sur le chemin de Damas, il avait résolu de consacrer toute son existence au culte napoléonien. L'illustre proscrit était fort étonné de rencontrer un disciple aussi dévoué, aussi convaincu et aussi ardent. C'était la première fois qu'une pareille bonne fortune lui arrivait; le neveu de l'homme de la Colonne était bon prince, il ouvrit ses bras, son cœur et surtout sa bourse à

son nouvel apôtre. Depuis ce jour néfaste, la destinée de M. Fialin fut fixée, il ne quitta plus son Altesse impériale, il devint son *alter égo*. Il s'attacha à la fortune du nouvel Enée, dont il fut le fidèle Achate; et, imitant les anciens preux, il prit pour devise ces mots: „*Je Sers*"; mettant sa gloire dans le servilisme et la servitude, comme d'autres la placent dans l'indépendance et la liberté. Il y a une espèce de gens vils et serviles qui sont nés pour être valets, et l'illustre vicomte est de cette catégorie dégradée.

Monsieur Mocquart, ci-devant jeune homme, avocat jadis de renom, était encore, en 1816, passez nous le mot, la coqueluche des salons de la reine Hortense. Il fut un des mirliflors de cette époque célèbre; nul ne portait mieux la botte à revers, le pantalon collant la montre à breloques, Madame Genlis lui aurait trouvé aussi belle jambe qu'à M. de Puysieux. Il eut le bonheur d'être remarqué par la reine Hortense, dont il devint le conseil intime et le confident. Pour M. Mocquart cette chaste princesse dépouillait la majesté du rang et de l'étiquette, pour M. Mocquart l'humanité reprenait ses droits. M. Mocquart approcha la reine de si près qu'il dut lui rester bien des souvenirs de cette amitié familière et tendre. L'affection qu'inspira la mère se reporta naturellement sur le fils, qui en profita. M. Mocquart, devint le précepteur de ce dernier, et

plus tard son secrétaire intime. C'est lui qui a corrigé et poli les phrases des œuvres du célèbre auteur des *Idées-Napoléoniennes*, de l'*Extinction-du-Paupérisme* et de plusieurs autres chefs-d'œuvres restés vingt ans obscurs, et encore incompris de nos jours. C'est aussi lui qui a inculqué à son illustre élève les principes de véracité proverbiale et de haute moralité, qui font encore aujourd'hui sa gloire et sa renommée. Un autre personnage M. Veillard, qui depuis a aussi occupé une haute position sous l'Empire, a rempli autrefois auprès du prince les mêmes fonctions, a concouru au même but et a obtenu les mêmes magnifiques résultats, que son collégue Mocquart.

Monsieur Armand Laity, aussi un fanatique spéculateur de *l'Idée-Napoléonienne*, était un ancien sous-lieutenant aux pontonniers; il avait embrassé avec ardeur, en 1836, la cause de l'héritier des bottes à l'écuyère, de la redingote grise et du petit chapeau légendaire. Ce jeune héros, après la déconfiture de Strasbourg, avait poussé le dévouement et le désintéressement jusqu'à signer une brochure napoléonienne *Les Lettres de Londres*, moyennant 25 mille francs de rente. Il fut condamné pour ce fait par la cour des Pairs, à plusieurs années de prison, qu'il fit dans une maison de santé.

Monsieur de Montholon était l'ancien compagnon d'exil de Napoléon 1^er^ à Sainte-Hélène. Cette

vieille culotte de peau, justifiait parfaitement l'adage: vieux soldat vieux nigaud, en permettant à sa trop sensible épouse de prodiguer les plus tendres consolations, dans les plus secrets tête-à-tête, au vaincu de Waterloo; ce vieux général avait fait la plus triste figure dans l'échauffourée de Boulogne, où il avait débarqué une bourse d'une main et une bouteille de l'autre en disant à tous les soldats qu'il rencontrait. Je suis le plus fidèle compagnon de l'Empereur, je l'ai suivi à Sainte-Hélène. Tenez, mes amis, vous êtes des braves, voici de l'or et de l'eau-de-vie, prenez et buvez, et surtout criez vive l'Empereur!

Le docteur Conneau, médecin de la reine Hortence, était né à Rome de parents français, il avait suivi et servi dans ses périgrinations la famille impériale proscrite, et faisait partie de son mobilier; le docteur, au reste, était un phrénologiste profond, qui doit avoir bien des secrets par devers lui s'il a tâté les bosses de son Altesse. Cet illustre disciple de Gall avait commencé par remplir auprès de la chaste Hortense de Beauharnais le rôle de M. de Pourceaugnac, puis s'élevant de plus en plus dans l'estime et la confiance de l'illustre princesse, par la délicatesse et la légéreté de la main, et la discrétion qu'il mettait dans l'accomplissement de sa mission confidentielle, la proscrite d'Arenemberg lui en confia bientôt une autre beaucoup plus agréable,

et plus intime encore, dont il s'acquitta, dit-on, avec le plus grand succès. C'est en reconnaissance des tendres services qu'il rendit à la maman, que le fils l'a conservé auprès de lui.

Personne mieux que le galant docteur ne peut lui narrer toutes les perfections, tous les charmes, toutes les beautés et les bontés de l'ex-reine de Hollande. Du reste, le savant docteur a conservé son ancien clysopompe de famille, celui qui opérait si merveilleusement sur la chaste Hortense et, lorsque le prince Louis éprouve le besoin de son ministère, le complaisant et habile Conneau ajuste son instrument, fait jouer le piston avec la même prestesse que ci-devant, et reçoit les remerciments et les compliments du prince sur son adresse.

Le général Piat était un illustre héros inconnu, comme on en rencontrait tant dans les antichambres et les offices d'Auteuil, célèbre pique-assiettes, très-versé dans l'art d'ouvrir les huitres et de faire sauter les bouchons du Champagne, il était le grand électeur et un des partisans les plus dévoués du prince.

Le cher Edgard N...., chose assez rare dans le monde impérial, était, dit-on, le fils de son père, le traître de Waterloo; ce jeune officier était un ami de plaisir et un confident d'intrigues galantes; le prince lui portait une grande affection et lui réservait une haute destinée qu'il a compromise plus tard.

Quand à Mr. de Querelles, c'était aussi un bon vivant et un joyeux compagnon, ses opinions politiques étaient à la hauteur de son beau caractère. „Il me faut la croix, des titres, des grades, des décorations, des cordons, disait-il naïvement; nous vivrons bien; vingt mille livres de rente nous suffiront. Nous aurons des honneurs, des sinécures, un chapeau à plumes... Nous serons chef-d'escadron, maréchal-de-camp si le prince devient Empereur."

Il prétendait conquérir tout cela „à la pointe de son épée et à l'aide de trois cents gaillards aux poumons vigoureux, chargés de crier: *Vive l'Empereur!* qui lui semblaient un moyen infaillible de succès."* Ce héros en perspective avait l'intuition des grandes choses qui devaient s'accomplir huit ans plus tard, il avait prévu et deviné les cinq ou six mille coquins de la société des décembraillards, flétris par Mr. Ferdinand de Lasteyrie.

M. de Gricourt était un ami de l'amant des vingt mille livres de rentes, de l'adorateur des chapeaux à plumes et des décorations, c'est même lui qui a présenté de Querelles au prince; voici le portrait qui en a été fait par l'accusateur public, devant la cour-d'assises du Bas-Rhin, en 1836, après l'équipée de Strasbourg: „Né avec des grands goûts de dépense, Querelles était perdu de mœurs, toujours

* Voir les procès de Strasbourg et de Boulogne.

géné, quoique appartenant à une famille riche et qui se montra généreuse à son égard, on le vit embrasser avec joie les projets qui lui offrirent en perspective, d'un côté les moyens de satisfaire ses passions, de l'autre ceux de renverser le gouvernement qu'il détestait.

„Il appartenait au parti légitimiste. Très-jeune encore, il a été arrêté momentanément à Quimper, sur le soupçon d'avoir excité les soldats d'un régiment en garnison dans cette ville à se soulever contre l'autorité royale. Allié à la famille Beauharnais, des rapports fort intimes existaient entre lui et le prince Louis-Napoléon Bonaparte; il se trouvait à Arenemberg au moment de l'attentat de Fieschi. Depuis cette époque on le voit initié à tous les complots qui se tramèrent successivement. Il fit, de concert avec Persigny, des propositions au vicomte de Gueslin, plus tard il fit à Querelles la première ouverture."

On voit quels étaient les confidents du prince qui briguait l'honneur de devenir président de la République.

Quant aux dames, qui étaient honorées de l'intimité du héros de Strasbourg et qui formaient le *Club des Cotillons,* elles étaient dignes en tous points de figurer dans cette société choisie.

Miss Howard était fille d'un malheureux batelier de la Tamise, elle avait fait ses débuts et ses

premières armes au Wapping, le quartier le plus mal famé de Londres; repaire, de tous les repris de justice, filous, voleurs, assassins, étrangleurs et garotteurs de la capitale de la Grande-Bretagne, et rendez-vous des filles publiques des plus bas étages: voleuses et empoisonneuses. C'est dans ce milieu choisi, moral et distingué que la jeune miss a fait son éducation et qu'elle a perfectionné ses mœurs. Elle était écaillère, à Hungersfort Market, quand le prince a remarqué ses beaux yeux et fait sa connaissance. La belle est passée alors des trottoirs de Londres, des publics houses et des bouges du Wapping dans les salons de Carlton-Garden. Sensible à l'amour de son impérial adorateur, elle lui a donné plusieurs héritiers, destinés à faire un jour la gloire du trône et de l'illustre dynastie napoléonienne à laquelle ils appartiennent de la main gauche.

A côté de la fille d'Albion on admirait Madame Eléonore Gordon, une des conspiratrices les mieux prisées du Club des cotillons; voici en quels termes en parle un biographe anonyme: „Cette dame était jeune encore, elle était belle, elle chantait bien, et elle avait gagné ses éperons dans la conspiration de Strasbourg avec une intrépidité qui l'en faisait presque considérer comme le seul homme.... Madame Gordon était française, on l'appelait Eléonore Archer dans son enfance. Elle avait pris son vol, pauvre fillette, du bal de la Chaumière jusque dans

les salons un peu gourmés de la vieille Angleterre, où un brave baronnet lui donna son nom."

Cette belle lady avait les traits réguliers, les yeux noirs et vifs, deux bandeaux de cheveux noirs, soigneusement lissés, se dessinaient sur son front élevé et bien fait; l'ensemble de ses traits était agréable, quoique sa physionomie eut quelque chose de trop accentué pour une femme; elle portait lors de la conspiration de Strasbourg un élégant chapeau de satin blanc, une robe de soie noire et un collet de dentelles à larges broderies. Mais, ce qui chez elle charmait surtout son Altesse impériale, c'était sa voix séduisante. Cette belle sirène avait exercé ses puissantes séductions sur plusieurs autres illustres membres du Club des culottes de peau; c'est elle qui enchaîna au char de César et de sa fortune par les tendres liens fleuris de l'amour, le héros principal de Strasbourg, le colonel Vaudrey; c'est elle qui s'en fut trouver ce guerrier célèbre sous sa tente établie au milieu des vignobles délicieux de la Bourgogne, sur les riants coteaux aux grappes vermeilles aimées de Bacchus; elle s'attacha aux pas du colonel, habita quelque temps avec lui sa maison de campagne, devint sa Bacchante chérie, et mêla les plaisirs de l'amour à ceux de son frère le Dieu du vin.

Monsieur le procureur près la Cour d'assises de Strasbourg avait peu de goût pour les priapées

aussi fulmina-t-il, dans les termes les plus sévères et les plus mal sonnants, contre la belle pécheresse, en disant: „Cette femme, secouant toute pudeur, a partagé le logement de Vaudrey et, s'attachant à sa personne, elle ne s'est séparée de lui qu'au moment où il était irrésistiblement entraîné vers l'abîme, et où il ne s'agissait plus pour elle que de s'applaudir d'avoir conduit à bonne fin l'œuvre qu'on lui avait confiée.“ Mais cette aimable personne se multipliait, elle se sacrifiait sur l'autel de la conjuration de Strasbourg; victime parée pour le sacrifice, elle s'étendait volontiers sur le lit de roses préparé par les hiérophantes, qui brûlaient pour elle leur encens le plus pur. A Bade, en même temps qu'elle avait avec Persigny „*les rapports les plus intimes*“, elle se prodiguait aussi au prince, elle le recevait dans sa chambre, à l'hôtel, elle faisait des courses avec lui.

Comme on le voit, la plus aimable et la plus agréable communauté existait entre le club des culottes de peau et celui des cotillons.

A côté de la belle Eléonore, dont la voix mélodieuse exerçait un si grand empire sur le prince, brillait un autre astre, c'était encore une aimable dame, qui ne chantait peut-être pas si bien que Madame Gordon, mais dont les yeux brillaient aussi beaux avec encore plus de jeunesse, et fascinaient Renaud sous leur charme.

Le club des cotillons avait frémi à l'arrivée de l'Armide en question, qui se qualifiait comtesse d'Espel, nous l'avons crue sur parole, sans consulter le livre d'or, du commandeur de Magny ; et, si nous avons admis l'écusson des vicomtes de Persigny sur parole, nous ne voyons nul raison de chicaner sur les armoiries des comtes d'Espel. Madame d'Espel pouvait être, après tout, une comtesse de la façon du prince lui-même, c'était dans son droit, et ce dernier aurait pu en faire une impératrice si elle eut voulu. On n'avait pas encore fait la loi contre les porteurs de faux titres de noblesse. Les nobles de vieille souche ne jalousaient pas les parvenus de l'Empire.

Clorinde faisait concurrence à Armide, et la belle comtesse avait aussi sa maison montée, à côté de celles de Miss Howard, de Madame Gordon et de la maison militaire de l'Empereur.

Les trois belles dames, dont nous venons d'enumérer les qualités et les beautés, étaient les trois grâces du club des cotillons. Nous ignorons à laquelle des trois Paris donnait le plus souvent la pomme, et nous croyons que chacune d'elles la recevait tour à tour.

Mais, à côté de ces divinités séduisantes et faciles, un autre trio, quoique appartenant au beau sexe, était loin d'avoir les mêmes qualités et les mêmes grâces ; les déités qui le composaient res-

semblaient beaucoup plus aux habitantes du sombre Empire qu'à celles de l'Elysée, quoique toutes devaient bientôt habiter le palais de ce nom.

„C'étaient, comme l'a dit le spirituel auteur des Guêpes, des vieilles femmes édentées, décharnées, qui se rappelaient avoir été courtisées et aimées sous l'Empire, et qui attribuaient à la déchéance de Napoléon 1er la solitude dans laquelle elles étaient réduites; elles pensaient qu'en ramenant l'Empire elles ramèneraient en même temps ces beaux officiers si élégants, si pressés, si pressants et si discrets, grâce au canon.

„Ces vieilles femmes se sont mises à conspirer, seul genre d'intrigues, hélas! qui leur fut permis."

La première sorcière était Madame Regnauld-Saint-Jean-d'Angély. Elle portait le regard très-haut, avec une dignité qui rappelait les grandes réceptions du premier Empire, elle présidait l'aréopage féminin avec toute la gravité et la dignité qu'exigeaient les grands souvenirs de la gloire impériale.

La seconde furie shakespearienne avait nom Madame de Salvage; veuve d'un colonel de dra gonsde la Grande-Armée, cette respectable matrone avait près de sept lustres, la voix d'un instructeur de l'école de bataillon et la démarche d'un tambour-major. Rébarbative et toujours grognant, querellant à droite et à gauche, le sourcil hautain et la

main levée, toujours prête à souffleter le premier qui eut mal reçu ses commandements, elle pouvait passer, à cela près, pour la meilleure femme du monde, et elle demeurait par antithèse rue de la paix.

Enfin, la troisième gorgone, Madame Hamelin, qui le croirait, avait été dans sa jeunesse une des plus belles étoiles de la cour impériale; elle avait joué un grand rôle dans la conspiration des Cent-jours. Cette dame étonnait le conciliabule féminin par son expérience, son activité et sa verdeur.

Tels étaient les fidèles auxiliaires à l'aide desquels le neveu de son oncle espérait remettre à flot sa barque, qui avait si ridiculement sombrée à Strasbourg et à Boulogne, et conquérir le premier trône du monde. Le moment était bien choisi pour accomplir ce prodige, on devait bientôt élire le président de la République française. Or, il parut tout simple et tout naturel au club des culottes de peau et à celui des cotillons que la France choisit pour président de la République le prince qui, depuis quinze ans, demandait à être „*l'Empereur de la République.*“*

Monsieur le vicomte Fialin, dit de Persigny, assurait que Louis-Napoléon Bonaparte avait droit à la Présidence de la République pour avoir conspiré à Strasbourg afin de „rétablir l'Empire, de

* Voir les Rêveries politiques, par L. N. Bonaparte.

chasser les tyrans et les traîtres, de remettre le peuple dans ses droits, les aigles sur nos drapeaux et de restaurer la liberté." *

Mr. Laity prétendait que le proscrit d'Arenemberg était un fameux républicain puisqui il avait été nommé citoyen suisse par les cantons de: Thurgovie, Genève, Vaud, Saint-Gall, Soleure, Berne, Argovie et Appenzel, et qu'il avait revendiqué, en 1838, sa qualité de citoyen Thurgovien en soutenant qu'il n'était plus Français depuis sa naturalisation à l'étranger.

Monsieur Montholon était persuadé que la France ne trouverait jamais un prince plus héroïque pour en faire un président de la République, que le héros de Strasbourg, et il citait la belle conduite de ce dernier à la caserne de la Finkmatt, où il a été arrêté et désarmé, de la façon historique que chacun sait, par le colonel Taillandier. Il rappelait auss ile courage du prince à Boulogne, où il a tiré bravement sur un soldat inoffensif, auquel il a fracassé la machoire.

Mr. Mocquart citait avec enthousiasme les hauts faits de son Altesse à Londres, lorsqu'elle s'enrôla dans le respectable et honorable corps des cons-

* Voir les proclamations de L. N. Bonaparte, à Strasbourg et à Boulogne.

tables pour marcher contre les Chartistes;* et l secrétaire particulier du prince assura que le aptitudes dont ce dernier a fait preuve étaient un garantie de ses qualités administratives.

— Notre cher Louis, disait aussi Madame d Salvage, nous a donné une preuve éclatante de son talent mimique au cirque d'Eglington, il posera admirablement en Empereur, il imitera parfaitement le héros des pyramides, auquel, vu par derrière, il ressemble comme deux gouttes d'eau.

— Notre protégé est un grand homme, surtout lorsqu'il est à cheval, s'écriait Madame Hamelin.

— Dites-donc un bel homme, reprenait Madame de Salvage en faisant la bouche en cœur.

— Madame Hamelin a raison, ajoutait d'un ton impérieux Madame Regnauld, notre bien-aimé Louis sera un grand homme, il montera encore plus haut que son oncle si on lui rend justice.

Et il sera un protecteur passionné des beaux arts et des belles artistes, disait à son tour la

* Voici le texte du serment que L. N. Bonaparte a prété à Londres: „Paroisse de Saint-Jacques, le 31. octobre 1848. — Le 6 avril, le prince Louis Napoléon, demeurant King-Street, n° 3, Saint-Jacques, a prété serment comme *constable spécial*, pour deux mois, à la cour de police de Marlborough Street, entre les mains de T. Bygham, écuyer, et il était en fonction de constable, pour la paroisse de Saint-Jacques, le 10 avril, pendant le meeting chartiste, sous le commandement du comte de Grey

:e Madame Gordon, j'ai déjà pu apprécier
es dispositions à ce sujet par l'admiration
fesse pour ma voix et pour mon talent.
me la comtesse d'Espel ajoutait encore de
a plus douce et en minaudant:
. notre cher prince est nommé, comme je
e règne de la canaille et de la vile multitude
car je connais „toute son horreur pour
ge révolutionnaire"* sur laquelle certains
compromettants auraient bien voulu qu'il
, mais son altesse, qui a puisé dans la fré-
n du grand monde et de l'aristocratie
des habitudes de hautes convenances et
:sion profonde pour la plèbe, a protesté
ıte accointance avec cette dernière, en di-
ı'elle ne voulait pas qu'on deshonorât sa
la mêlant à celle des faubourgs." **
le a eu bien raison disaient les principaux
des clubs des culottes de peau et des

ous m'avez bien jugé, mes chers amis, ré-
e prince, mon nom et mon drapeau seront
des symboles d'ordre et de gloire, je ne

—

tres à Mr. Crony-Chanel, actuellement condamné
s années de prison pour escroquerie, complicité
t abus de confiance.
n.

pactiserai jamais avec la fange révolutionnaire de faubourgs.

A ces mots, que son Altesse prononça avec son flegme habituel, toutes les culottes de peau et tous les cotillons, jeunes et vieux, se livrèrent aux acclamations les plus enthousiastes.

Ces manifestations sympathiques mirent le prince en belle humeur et, contre son habitude, son front soucieux se dérida.

— C'est pour moi un grand bonheur, Messieurs, dit-il, d'être au milieu de vous dans ces circonstances favorables.

— Nous en sommes bien heureux, prince, dit le vieux Montholon, le triomphe de votre candidature dans cinq départements est un grand succès, qui nous en présage d'autres plus éclatants encore.

— Nous en acceptons l'augure, répondit le général.

— Oui, ajouta Fialin, mais il faut convenir que nous avons rudement travaillé pour obtenir ce beau résultat.

— Vous avez raison, objecta Laity, quelles bonnes blagues nous avons faites conter à ces badauds d'électeurs?

— C'est vrai reprit Edgar, il faut convenir que le souvenir de l'Empereur est profondément

incrusté dans les masses et que le nom de Napoléon est bien populaire.

— Et nous le populariserons encore davantage, ajouta Fialin, voici des petites affiches que nous avons préparées et qui demain couvriront tous les murs de la capitale. Elles annoncent aux crédules Parisiens, que le prince a souscrit pour 100,000 frs. un banquet de 25 centimes qui doit avoir lieu bientôt, et qu'il va donner en-outre un million pour dégager du Mont-de-piété tous les effets des ouvriers.

— Ah ça! mon cher vicomte, répondit le prince en riant, car, comme nous l'avons dit, il était ce jour là d'humeur joviale, vous allez bientôt me ruiner complétement par vos générosités; vous me faites dépenser des millions absolument comme si je possédais la fortune de Rothchild.

— Rassurez-vous prince, reprit Mocquart, nous ne vous faisons dépenser tout cet argent qu'en imagination, nos promesses ne vous engagent à rien et ne vous ruineront pas, mais elles produiront le meilleur effet et elles vous seront de la plus grande utilité auprès des habitants des campagnes ignorants et croyants.

— Nous avons aussi persuadé aux masses crédules, qui professent une grande sympathie pour votre nonf, que vous étiez le plus riche citoyen de France, ajouta Fialin; nous leur avons fait croire que votre oncle Napoléon Ier vous avait laissé

d'immenses trésors, *quatre ou cinq milliards*, qu vous verserez dans les caisses de l'État et qu permettront de supprimer l'impôt pendant plusieur années.

— Et le peuple a cru cela, répondit Edgar Ney

— Parbleu, nous lui avons fait croire des chose bien plus difficiles, ajouta Pietri; dans le départe ment de l'Yonne, qui a élu le prince représentant nous avons persuadé aux électeurs que notre can didat n'était autre que le duc de Reichstadt, l fils de l'Empereur, qui n'était pas mort, ainsi qu'on en avait fait courir le bruit mensongèrement; et le paysans, fanatiques de Napoléon Ier, ont ajouté foi à notre invention, et ils ont été persuadés qu'en élisant notre hôte illustre, le prince Louis-Napo léon Bonaparte, ils ont voté pour le roi de Rome fils de l'Empereur. A Auxerre cette facétié a eu un succès pyramidal. Aussi son Altesse tient-elle cette ville en une haute estime.

— Oh oui! répondit le prince, Auxerre est ma ville de prédilection et, pour la récompenser de son admiration pour moi, je lui ferai un jour un beau discours sur les infâmes traités de 1815.

— Moi, j'ai fait mieux encore que Pietri, ajouta le général Piat, j'ai mis dans la tête, des an ciens soldats, des vieux ratapoils, des culottes de peau, comme on les appelle, que l'Empereur Na poléon Ier n'était pas mort à Sainte-Hélène, qu'

s'était évadé et que c'était lui qui se portait candidat à la présidence, et ces braves débris de nos glorieuses armées ont ajouté foi à mes dires comme à des paroles d'évangiles.

Un vieux militaire de la Boissière, âgé de 84 ans, ancien soldat d'Égypte, s'est fait conduire à Arinthod, chef-lieu de son Canton, pour voter, comme il le disait, „pour son général, avec lequel il avait fait la campagne d'Égypte."

— Rien au monde n'égale l'ignorance et la croyance stupide des masses, dit à son tour le Corse Pietri, lors des élections, qui viennent d'avoir lieu je disais aux électeurs des campagnes: „Voter pour Ledru-Rollin c'est voter pour un gueux qui n'a pas eu honte de faire entrer avec lui dans le Gouvernement-provisoire deux de ses maîtresses: *la Marie* et *la Martine* (pour Marie et Lamartine,) avec lesquelles il mangeait l'argent de la France, c'est le neveu de l'Empereur qu'il faut nommer. „Eh bien, le croiriez-vous, cette calomnie grossière a parfaitement réussi, et a enlevé un grand nombre de voix au chef de la Montagne.

— Quelle bonne plaisanterie, dit la belle madame de S...., vous êtes mon cher Pietri un homme précieux et un esprit inventif, j'admire votre adresse, quel habile courtier électoral vous feriez.

— Si jamais nous rétablissons l'Empire, comme je le prévois et comme je l'espère, je me charge-

rai de la haute direction des élections et vous verrez quels beaux résultats j'obtiendrai.

— Je le crois, répondit la princesse Quadridoff vous ferez un excellent grand-électeur.

— Je vous remercie, mes bons amis, pour toute les preuves de dévouement que vous me donnez, ajouta Louis-Napoléon Bonaparte, mais i faudra redoubler de zèle lors des élections à l présidence, car, vous le savez, j'ai résolu de brigue cette haute position sociale et j'espère avoir u grand succès si vous m'aidez de votre concour dévoué; mais, comme beaucoup suspectent la puret de mes intentions et mon attachement à la Ré publique, je saisirai la première occasion qui m sera fournie pour faire une profession de foi ré publicaine; voici le petit speech que j'ai l'intentio de prononcer; je crois qu'il détruira tous les dou tes qu'on a conçus sur mon dévouement à la Ré publique; permettez-moi de vous en citer quelque passages. L. N. Bonaparte prit alors un papie dans sa poche, il le déploya méthodiquement l lut d'une voix lente, et avec un accent étrange des plus prononcé, les paroles suivantes:

— „Après 33 années de proscription et d'exi je retrouve enfin ma patrie et tous mes droits d citoyen.

„C'est la *République* qui m'a fait ce *bonheu* qu'elle reçoive ici le *serment de ma reconnaissance*

de mon dévouement, et que les généreux compatriotes qui m'ont accordé leurs suffrages soient certains que je m'efforcerai de justifier leur confience...

„Ma conduite sera toujours inspirée par le devoir, toujours animée par *le respect de la loi*, elle prouvera que nul plus que moi n'est résolu à se dévouer à la défense de l'ordre et à *l'affermissement de la République.*"

Tous les confidents de L. N. Bonaparte furent très-satisfaits de ce discours.

— Très-bien, prince, dit Pietri, cette harange vous fera beaucoup de bien, elle inspirera à tous la confiance et nous permettra de travailler efficacement au triomphe de votre élection.

— Et, du reste, toutes ces promesses solennelles ne vous engagent à rien, dit très-sérieusement Laity, comme j'ai eu l'honneur de le déclarer devant la cour des Pairs: „les serments sont des singeries, et parconséquent on n'est pas un grand scélérat pour les violer." *

— Vous avez bien raison, répliqua le commandeur R...., nous en avons prêté de bien plus terribles à Rome, dans la *Jeune-Italie*, et nous en prêterons bien d'autres, s'il le faut, mais les serments n'ont aucune valeur pour nous, ils sont bons pour capter la confiance des badauds, voilà tout.

* Voir le procès de Mr. Laity, pour la brochure *Les lettres de Londres.*

— Certainement, dit aussi la belle Quadri doff, en faisant un gracieux sourire à L. N. Bona parte, ce n'est pas par la fidélité aux serment qu'on arrive à l'Empire, mais par l'audace.

— Notre cher prince n'en manque pas, ajout la charmante madame de S..., ses deux glorieuse tentatives de Strasbourg et de Boulogne en témoi gnent d'une manière irrécusable.

— J'espère vous prouver bientôt, mesdames, qu je suis digne de la bonne opinion que vous avez d moi. „J'ignore si je suis l'homme de la Fatalit ou de la Providence, mais je vivrai ou je mourra pour ma mission," répondit le prince.

— Nous connaissons le courage et la persévé rance de votre Altesse, ajouta M. Fialin, et nou sommes persuadés qu'elle accomplira jusqu'au bou son oeuvre de régénération impériale, mais nou croyons que le moment d'agir n'est pas encor venu, et qu'il est prudent que vous continuiez mo mentanément de vous tenir à l'écart afin de ne sou lever ni les susceptibilités, ni les craintes de l'As semblée avant que cette dernière ait abrogé la lo d'exil qui vous frappe, et ne vous ait ainsi autoris à rentrer en France. Je crois même que quand vous pourrez venir siéger à la Constituante, vous fere bien de continuer à vous tenir sur la plus grand réserve, et de ne pas risquer votre popularité su les bancs d'une assemblée qui vous est très-hostile;

car vos actes, votre conduite, vos démarches, vos paroles, vos votes seront observés, scrutés, discutés, appréciés et interprétés, par la malvaillance et deviendront l'objet de mille commentaires défavorables.

— Rapportez-vous en à ma prudence, dit le prince, je resterai imperturbable et impénétrable, et je saurai jusqu'au bout jouer le rôle que je me suis imposé. De ma nomination à la présidence de la République dépend la réussite de notre entreprise, ne l'oubliez pas, si je suis élu notre succès sera assuré, l'avenir nous appartiendra, notre fortune sera faite ; si, au contraire, j'échoue, il nous faudra de nouveau végéter encore pendant quelques années et continuer de marcher dans la voie obsucre des conspirations. Mais je triompherai, j'en suis certain: mon nom, la mémoire de mon oncle, le prestige qui s'attache à la merveilleuse légende napoléonienne, la popularité immense du héros-martyr de Sainte-Hélène sont des causes certaines de succès.

— Nous en sommes tous persuadés répondirent les amis de Louis-Napoléon Bonaparte.

— Ainsi, à bientôt, Mesdame et Messieurs, ajouta le prince, allons tous travailler au grand œuvre qui doit assurer notre triomphe et nous donner dans l'avenir gloire, bonheur richesse et puissance.

Tous les habitués des salons d'Auteuil se levèrent alors et se séparèrent aux cris de vive l'Empereur!

II.

Le serment.

Le dix décembre 1848, les Français, sans doute pour justifier leur renommée d'être le peuple le plus spirituel de la terre, firent la plus désopilante bacétie que l'on puisse imaginer en nommant à immense majorité de six millions de suffrages le prétendant impérial président de la République; ce vote original et imprudent dilata la rate à toute l'Europe, qui s'extasia sur le tact exquis, la logique et le bon sens de la grande nation, qui mit ainsi le loup dans la bergerie.

Le vingt du même mois, le nouvel élu était appelé à prêter serment. Ce jour là l'assemblée constituante était au grand complet, les représentants attendaient à leurs places, calmes et recueillis, et les tribunes étaient combles, on pouvait y remarquer tous les membres des clubs des culottes de peau et des cotillons; il était facile de les re-

connaître à leur air de jubilation et à leurs regards triomphants.

Les dames surtout étaient rayonnantes, les trois parques impériales : Mesdames Regnault-Saint-Jean-d'Angély, Hamelin et de Favrolle se prélassaient, avec une grâce prétentieuse, dans les tribunes réservées ; elles avaient mis leurs plus beaux atours, robes de velours de soie et de moires, cachemires des Indes, chapeaux coquets à la dernière mode garnis de fleurs, joyaux, colliers, bracelets, perles et diamants ; ces respectables matrones, depuis l'élection à la présidence de leur cher Louis, ne se sentaient plus de joie ; elles avaient rajeuni de quarante ans ; elles se croyaient aux beaux jours d'Austerlitz, d'Iéna et de Marengo ; elles faisaient des yeux en coulisse, la bouche en cœur, elles lançaient des œillades et des sourires comme si elles eussent eu vingt ans ; c'était un spectacle divertissant et comique de voir ces vieilles édentées, ces faces ridées, osseuses et dévastées par les ans, encadrées dans la dentelle et les fleurs, grimaçant d'affreux sourires. A côté d'elles, et comme pour faire encore ressortir leur laideur, on admirait, charmant contraste, la princesse Quadridoff, Mesdames de S...., Gordon, Miss Howard et d'Espel, étalant leurs grâces, leur jeunesse, leur beauté, leur satisfaction et leur bonheur ; la joie qu'elles éprouvaient les embellissait encore ; tous les vieux ratapoils

avaient mis leurs plus beaux uniformes, datant du premier Empire, leurs cordons, leurs croix et leurs décorations; ils étaient dorés sur toutes les coutures et chamarrés; le général Montholon avait endossé la défroque de ses plus beaux jours de gloire; il brillait comme un écuyer de Franconi; les jeunes Mamelucks en habits noirs étaient tirés à quatre épingles, cirés, peignés, frisés, cosmétiqués comme des garçons coiffeurs; tous ces héros des farces ridicules de Strasbourg et de Boulogne, qui n'avaient vu le feu que dans les cours des casernes ou l'orsqu'ils nageaient comme des tritons dans le port de Vimereux, frisaient d'un air conquérant leurs moustaches poignardant le ciel.

Au moment où Mr. Waldeck-Rousseau venait de conclure à l'adoption de l'élection de Louis-Napoléon Bonaparte, ce dernier s'avança à pas comptés d'un air grave et flegmatique à travers l'hémicycle; il était en habit noir, en gilet et en gants blancs, en bottes vernies, costumé absolument comme pour aller en soirée ou à une noce, ayant à sa boutonnière la rosette de représentant du peuple et sur sa poitrine la grand'croix de la légion d'honneur qu'il avait, disait-il, trouvée en naissant dans son berceau.

Il apparut bientôt au haut de la tribune, l'assemblée toute entière était dans l'attente et le recueillement; il plaça sa main gauche sur la

place du cœur, leva la main droite, ainsi qu'on l fait habituellement en semblable circonstance, dit d'une voix haute et solennelle.

„En présence de Dieu et devant le peuple fran cais, représenté par l'Assemblée nationale, *je jure* de rester fidèle à la *République démocratique une et indivisible*, et de remplir tous les devoirs que *m'impose la Constitution.*"

Lorsque Louis-Napoléon Bonaparte eut prononcé cette formule de serment d'un air convaincu et décidé, toutes les figures exprimèrent la satisfaction.

Mr. Boulay de la Meurthe représentant du peuple, et qui fut nommé vice-président de la République, ancien ami intime du prince président, s'écria:

Louis Bonaparte est un honnête homme, il tiendra son serment.

Mr. Laity dit alors tout bas à ses voisins: le prince tiendra son serment envers la République, comme il a tenu celui qu'il avait prêté à Louis-Philippe de ne plus conspirer contre lui après sa tentative de restauration impériale, à Strasbourg. Il faut que les républicains soient bien naïfs de croire encore aux serments des princes; mais patience, nous leur prouverons ce qu'ils valent et la foi qu'ils doivent y ajouter, et cela le plus tôt possible Les Culottes de peau et les Cotillons souriren d'un air suffisant à cette impudente et cynique déclaration.

Le président de l'Assemblée nationale, aussi debout, dit à son tour:

Nous prenons Dieu et les hommes à témoin du serment qui vient d'être prêté. L'Assemblée nationale en donne acte, ordonne qu'il sera transcrit au procès-verbal, inséré au moniteur, publié et affiché dans la forme des actes législatifs.

Le prince n'était, paraît-il, pas satisfait du serment qu'il venait de prêter, il ne le trouvait sans doute pas suffisant, et il craignait probablement que l'Assemblée et le peuple tout entiers ne fussent pas encore convaincus de sa loyauté; aussi, au lieu de descendre de la tribune, ainsi que chacun s'y attendait, il déploya un papier qu'il tenait à la main, et signe qu'il voulait parler et lut le discours suivant:

„Citoyens représentants,

„Les suffrages de la nation et le serment que je viens de prêter commandent ma conduite future, mon devoir est tracé, je le remplirai en homme d'honneur.

„Je verrai des ennemis de la patrie dans tous ceux qui tenteraient de changer par des voies illégales, ce que la France entière a établi.

„Entre vous et moi, citoyens représentants, il ne saurait y avoir de véritables dissentiments. Nos volontés, nos desirs sont les mêmes. Je veux comme vous rasseoir la société sur ses bases, affermir les

institutions démocratiques et rechercher tous les moyens propres à soulager les maux de ce peuple généreux et intelligent qui vient de me donner un témoignage si éclatant de sa confiance.

„La majorité que j'ai obtenue, non-seulement me pénètre de reconnaissance, mais elle donnera au gouvernement nouveau la force morale sans laquelle il n'y a pas d'autorité.

„Avec la paix et l'ordre, notre pays peut se relever, guérir ses plaies, ramener les hommes égarés et calmer les passions.

„Animé de cet esprit de conciliation, j'ai appelé près de moi des hommes honnêtes, capables et dévoués au pays; assuré que malgré les diversités d'origines politiques, ils sont d'accord pour concourir avec vous à l'application de la Constitution, au perfectionnement des lois et à la gloire de la République.

. . . . . .

„Nous avons, citoyens représentants, une grande mission à remplir. C'est de fonder une République dans l'intérêt de tous et un gouvernement juste, ferme, qui soit animé d'un sincère amour du progrès, sans être réactionnaire ni utopiste.

„Soyons les hommes du pays et, Dieu aidant, nous ferons du moins le bien, si nous ne pouvons faire de grandes choses."

Un immense cri de vive la République accueillit cette harangue.

— Assez bien débité pour un homme qui parle mal le Français, dit M. Conneau.

— Dieu sait la peine que j'ai eue à apprendre au prince à lire d'une manière un peu correcte ces quelques lignes; ai-je eu surtout des difficultés pour lui faire prononcer le mot *République*, il disait toujours *Ripiplique*, cette prononciation allemande était bien faite pour nuire au succès oratoire du prince; mais enfin, après les plus grandes peines, j'ai réussi. Son Altesse Impériale professe pour ce mot maudit l'aversion la plus grande, aussi grande que celle que lui inspire la chose que ces dix lettres représentent et que l'aversion qu'il a toujours instinctivement, pour les républicains. Notre élu aurait bien désiré que ce mot disparut de sa harangue et j'ai eu beaucoup de peine à lui faire comprendre qu'il était indispensable, que son absence eut été remarquée et eut produit le plus mauvais effet.

— Il est certain, répondit Madame Hamelin, en laissant dédaigneusement sa lèvre, avec un air de mépris profond, que c'est une grande humiliation pour l'héritier d'un nom aussi illustre que celui du grand Napoléon, de venir prêter serment de fidélité à cette affreuse république, dans cette Assemblée

de démagogues, s'il eut suivi mes conseils il au déjà jeté cette dernière par les fenêtres.

— Elle ne perdra rien pour attendre, c'est là le sort que nous lui réservons, répon M. Fialin.

Pendant que ces colloques particuliers s'en geaient, Louis-Napoléon Bonaparte redescendait g vement les marches de la tribune en se dirige tout droit vers le général Cavaignac auquel il ten la main, mais ce dernier hésita d'abord avant d' cepter celle qu'on lui présentait, ce ne fut qu' bout de quelques secondes qu'il se décida à off la sienne. Le général devinait dès lors, dans nouvel élu du peuple, l'auteur du deux décembre 18 et ses pressentiments ne l'ont malheureusement p trompé.

III.

Les Complices.

Le soir de l'installation du prince président, ur célébrer l'inauguration de son pouvoir, il y ; un grand dîner auquel furent invités non-seu- ıent tous les illustres membres des clubs des ottes de peau et des cotillons; mais encore les :ents et les amis les plus dévoués de la famille ıériale, parmi lesquels nous citerons : un jeune offi- r de fortune nommé Florissant; le frère de la main ıche du prince président, Mr. de Morny, l'homme ı moral, comme les journaux anglais l'ont qua- é; un certain juif portugais nommé Vieyra-Mo- a, homme taré, s'il en fut, vivant d'industries in- alifiables dans le langage honnête, et un préfet, mmé Maupas, déjà célèbre par son zèle et son ent propres à compromettre des innocents.

Monsieur Florissant est fils d'un riche bouti- ier de la capitale, qui avait rêvé d'associer son

héritier à son commerce, et de le voir un jour continuer la génération des Florissants et fils, marchands de calicot, de gilets de flanelle, de caleçons et de bonnets de coton. Mais hélas! la destinée, cette déité capricieuse, en décida autrement; dès que le jeune négociant fut à la tête du commerce de son cher père, il planta là l'aunage et les tissus pour se livrer à la culture des jolies femmes qui avaient jeté leurs bonnets par-dessus les moulins et dont les cachuchas, les pas chicards, les danses orageuses et les toilettes tapageuses faisaient l'admiration et le malheur des jeunes imprudents, qui allaient brûler leurs billets de banque et faire fondre leurs capitaux à la flamme des beaux yeux de ces démons du plaisir. Il a suffi de quelques mois de l'existence échevelée du jeune Florissant, pour faire disparaître son patrimoine comme une boule de neige au soleil; lorsque Clichy lui apparut en perspective, avec ses horizons peu riants, et que les gardes du commerce le menacèrent de leurs itératifs commandements, notre amateur du beau sexe peu voilé résolut d'abandonner Vénus pour Mars, les myrtes pour les lauriers, l'amour pour la gloire, et d'aller se réfugier dans les camps, à l'ombre du drapeau contre les exigences de ses créanciers rapaces, et de chercher dans les aventures guerrières cette ingrate fortune, qui venait de lui faire une si laide grimace et une si grossière infidélité, au bout d

quelques mois de plaisir. Comme, pendant l'existence agitée qu'il venait de passer, il avait mené de front ses chevaux et ses maîtresses, et qu'il était devenu aussi bon écuyer qu'aimable et galant, il s'engagea dans un régiment de cavalerie en garnison en Afrique, ce qui mit entre lui et ses créanciers la large plaine liquide méditerranéenne. En Algérie, le jeune héros en herbe pris son parti en brave et, se souvenant que tout bon soldat a en perspective le bâton de maréchal de France, il se mit à étudier l'école d'escadron et à étriller vigoureusement son bidet, jusqu'à ce qu'il eut conquis les premiers grades; quand il eut les épaulettes, il revint à Paris; ayant entendu parler de la passion que le prince président avait toujours eue pour les chevaux et le beau sexe, et séduit par cette similitude de goût qu'il reconnut exister entre lui et le chef de l'État, il sollicita la faveur de lui être présenté. La première fois que ces deux hommes se virent ils se comprirent, et un lien d'affinité les unit. Le prince flaira dans le jeune soldat d'aventure, un homme hardi, décidé et entreprenant, aux appétits dévorants et inextinguibles, capable de tout pour arriver à la satisfaction de ses passions ardentes et déréglées, et qui pouvait, au besoin, faire un auxiliaire précieux pour une tentative audacieuse, un coup de main ou un guet-apens, pourvu que l'on fasse miroiter à ses yeux

beaucoup d'or, des grades, de la fortune, de la puissance, et la séduisante espérance de puiser un jour à pleines mains dans les caisses de l'État et dans la cassette particulière de son protecteur. Quand à Florissant, il avait compris, aussi du premier coup d'œil, que le nouvel élu de la République était gros d'un dix-huit brumaire, et qu'il aurait besoin bientôt d'officiers de sa trempe pour faire main basse sur le pouvoir. Le club des culottes de peau nota le jeune officier comme un homme déterminé et de beaucoup d'espérance; celui des cotillons comme un charmant cavalier, bon vivant, joyeux compagnon, aussi ardent à l'amour qu'au coup de main, et dont les qualités doublement précieuses pouvaient lui être de la plus grande utilité et lui procurer les plus grands profits.

L'autre personnage remarquable dont nous venons de parler, Monsieur de Morny, était un fils de la trop sensible Hortense de Beauharnais, plus jeune de quelques années que le prince président. Lorsque la trop féconde princesse mit au monde ce précieux produit de ses amours extra-conjugales, avec Mr. de Flahault, le bon roi Louis de Hollande, refusa de le reconnaître comme sien; il y avait plusieurs années qu'il ne s'était approché de sa fidèle épouse; aussi la menaça-t-il d'une demande en divorce et d'un procès scandaleux dans

le cas où elle persisterait à faire enrégistrer à son nom le dernier produit de ses amours adultères.

Pour éviter les dangers de cette menace, la belle et prudente Hortense dissimula sa grossesse et ses couches; on attribua le nouveau fruit de sa fécondité à une de ses femmes et on trouva un vieil émigré royaliste, Mr. le comte de Morny, qui voulut bien reconnaître le *moutard* et épouser sa prétendue mère. Ce moyen habile concilia tout, et la réputation de la reine Hortense fut cette fois sauvée d'un nouveau scandale.

Le jeune comte de Morny, lorsqu'il eut 18 ans, se fit soldat ainsi qu'il convient à tout gentilhomme, bâtard de haute lignée; il servit quelque temps, en Afrique, en qualité de sous-lieutenant; mais, au bout d'une campagne, le jeune héros, d'un caractère positif, eut assez de la gloire, aux fumées de laquelle il préférait l'argent; il se fit industriel, désirant à tout prix arriver à la fortune; il établit une fabrique de sucre de betteraves, et spécula si bien sur ses malheureux ouvriers qu'au bout de peu de temps, il se vit à la tête d'un assez joli capital. Les électeurs censitaires de Clermont-Ferrand récompensèrent le jeune manufacturier de ses succès en l'envoyant siéger à la chambre des députés. Nous ne raconterons pas les succès parlementaires du nouvel élu, qu'il nous suffise de dire qu'il devint bientôt un des satisfaits les plus endurcis,

une des bornes parlementaires, les plus solides d cette époque de corruption. Il vota l'indemnit Pritchard et fut l'auteur du célèbre ordre du jo des satisfaits.

A côté de ses intrigues parlementaires, le jeu de Morny menait l'existence la plus dissolue et plus corrompue, avec tous les beaux fils du tu du lansquenet et du baccarat ; on le rencontrait pl fréquemment dans les tripots, dans les coulisses l'Opéra que dans les couloirs du Palais-Bourbo et dans les cabinets particuliers du café de Pa qu'aux dîners ministériels de M^r^ Duchâtel.

Mais c'était surtout aux courses du Champ-d Mars, de Vincennes, aux chasses princières de Cha tilly et de Compiègnes, dans les allées du bois Boulogne, que l'on était toujours certain de v apparaître la grande figure osseuse et impassi du bâtard de la reine Hortense, rappelant à s'y m prendre celle du Chevalier de la triste figure ; lorsq M^r^ de Morny était accompagné de sa maîtresse, M dame Lebon, et de son acolyte, le docteur Véro l'illusion était complète, on croyait voir Dom Q chotte de la Manche, la Dulcinée du Toboso et Sa cho-Pança.

Notre héros devint ensuite un des principa actionnaires du *Constitutionnel*, dans lequel il so tenait la politique ministérielle, tandis qu'il la co battait dans la *Revue des deux Mondes*. Par cet

tactique adroite, il touchait d'une main les grasses subventions ministérielles et de l'autre il recevait des nombreuses faveurs, des places, des sinécures, des priviléges, que le gouvernement n'osait pas refuser à un homme aussi habile et qui pouvait lui causer le plus grand préjudice en l'attaquant. Après la Révolution de février 1848, l'ancien ventru satisfait, coureur de coulisses, de brelans et de mauvais lieux, devint naturellement un candidat honnête, moral et modéré, défenseur de l'ordre, de la famille et de la propriété. Il fut élu par le même département du Puy-de-Dôme, qui l'avait déjà envoyé à la chambre des députés en 1842 et en 1846.

Cette vénalité et ce chantage étaient bien dignes du non-honnête de Morny. Voici un autre trait de ses mœurs, qui donnera une idée exacte de son immoralité.

A l'époque dont nous parlons, le duc d'Orléans, héritier présomptif du trône de France, avait pour maîtresse en titre Madame Lebon, qu'il entretenait d'une façon princière et à laquelle il avait loué un magnifique hôtel; M^r^. de Morny à la suite de nombreuses pertes au jeu et des folles dépenses qu'il faisait journellement avec des filles de théâtre, était retombé dans une grande gêne, et comme il ne lui était plus possible de continuer ses prodigalités avec ses maîtresses de circonstance, la plupart de celles-ci lui firent très-mauvais accueil et le congédièrent. Ne pouvant plus entretenir des rats

d'Opéra, il résolut de spéculer sur sa renommée de haute galanterie, de tirer profit de ses avantages personnels et de son expérience auprès des femmes.

Il avait rencontré souvent, en soirée, au théâtre au bois et aux courses, la maîtresse du duc d'Orléans, cette dame lui avait témoigné des sympathies toutes particulières. Notre Lovelace, avec l'expérience consommée qui le caractérisait, ne s'était pas mépris sur la nature des attentions dont madame Lebon l'honorait, et, comme cette dame était dans une position de fortune qui pouvait lui être de la plus grande utilité, il résolut de lui faire sa cour. D'un autre côté la famille royale, et surtout la reine Amélie, souffraient de la liaison du duc avec la Lebon. Des courtisans, certains de plaire à la reine en ruinant cette intrigue, firent entrevoir à Mr. de Morny les nombreux avantages qu'il trouverait dans ses assiduités auprès de la maîtresse du Duc, ils lui fournirent l'argent nécessaire pour lui permettre d'entreprendre de suite cette nouvelle conquête, et notre jeune aventurier se mit immédiatement en campagne. Ses galanteries et ses avances furent très-bien accueillies, et, au bout de peu de temps, la belle entretenue n'avait plus rien à lui refuser; il avait ses libres entrées dans l'alcove de sa nouvelle conquête. Afin de faciliter des relations auxquelles, paraît-il, Madame Lebon prenait le plus grand charme, cette der-

nière céda à son amant de cœur un charmant petit pavillon situé dans son jardin, que les amis de Mr. de Morny avaient surnommé la *Niche à Fidèle* par allusion à son nouveau locataire.

L'heureux amant trouvait encore un autre avantage dans ses relations avec son opulente maîtresse. Celle-ci, par l'intermédiaire du duc d'Orléans et de ses courtisans, était tenue au courant des nouvelles diplomatiques qui pouvaient influer sur les cours de la Bourse; Mr. de Morny, à qui sa nouvelle maîtresse communiquait ses renseignements, pouvait ainsi jouer sur les fonds publics à coup sûr; il gagna de cette manière plus de 300,000 frs. dans fort peu de temps. Quand il eut réalisé ces beaux bénéfices, notre Lovelace se crut riche à tout jamais; l'ingrat s'éloigna de sa maîtresse, et rejoignit ses galantes comédiennes, dont le souvenir ne s'était par effacé de sa mémoire, et il reprit son existence dissolue et dissipée.

Madame Lebon fut profondément peinée de l'abandon de son ami de cœur et elle résolut de se venger.

„Monsieur, lui écrivit-elle, quand on ne s'aime plus, l'amitié ne peut-elle donc remplacer l'amour? Revenez auprès de moi comme un ami. La somme que vous avez gagnée ne fait pas la fortune d'un homme comme il faut; je veux que vous la tripliez.

Je ne signe plus cette lettre: *votre amante*, mais: *votre amie*."

A cette nouvelle perspective de bénéfices le galant revint trouver sa belle et recommencer de nouvelles opérations de Bourse; mais, cette fois, la fortune lui fut contraire, il perdit ses 300,000 frs. Madame Lebon lui avait donné de fausses indications.

Alors, maître Morny, honteux et tout confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Quand il revint à l'hôtel des Champs Elysées, sa maîtresse lui dit, avec un sourire malin: Eh bien, Monsieur l'infidèle, lequel de nous deux est le plus fort? Vous avez besoin d'un tuteur, je vous en servirai. Ce charmant pavillon, qui touche à mon hôtel, sera votre demeure; et nous ne l'appellerons plus désormais que la *Niche à Fidèle*. Depuis ce jour la spirituelle Madame Lebon a su retenir le volage.

Après la Révolution du 24 Février, le locataire de la *Niche à Fidèle* avait beaucoup intrigué en faveur de son frère utérin et adulterin, et contribué de tout son pouvoir au succès de sa candidature. Il était devenu tout naturellement un de ses confidents les plus intimes et les plus dévoués. M. de Morny a supplanté dans la confiance de Louis-Napoléon Bonaparte tous les membres des clubs des culottes de peau et des cotillons, et tous les com-

ices les plus dévoués du prince, jusqu'au célèbre omte de Persigny, dont l'intelligence et le courage ıt très-problématiques. Le président trouvait ı son frère de mère avait une audace réfléchie et sang-froid diabolique, que ses autres affidés de asbourg et de Boulogne étaient loin de posséder. illeurs les relations du fils d'Hortense et de hault, dans le monde intrigant des salons et de inance, étaient bien autrement étendues que celles la plupart des pauvres diables composant le sonnel du club des culottes de peau.

Le troisième complice, le sieur Vieyra-Molina, chef d'État-major de la garde nationale par conspirateurs de Décembre, était un juif portus, naturalisé français. Cet honnête Israélite eut procès avec un de ses coreligionnaires, nommé fa, celui-ci, dans l'intérêt de sa défense, fit puır plusieurs mémoires lithographiés, qu'il prosit devant le tribunal de première instance de Seine, desquels il résulte que le célèbre Vieyralina, maintenant ami intime du prince, tenait e maison de prostitution, dont il vivait.

Voici un extrait d'un de ces mémoires qui ne sse aucun doute à ce sujet:

„.... Quand à la maison garnie, où l'on donit à loger à des *filles publiques*, c'est une spécuion dont tout l'honneur et le produit appartienıt à Vieyra-Molina. La note relative à cette

honorable entreprise, qui est entièrement écrite par lui, dans laquelle il se nomme, et que j'ai produite dans les mains de Mr. Gossin et de MM. les conseillers de la chambre d'accusation, prouve la vérité de ce que je dis."

Voici maintenant la note à laquelle il est fait allusion, écrite toute entière de la main du sieur Vieyra:

„2,200 francs dûs à Mr. Henry...; 3000 francs de meubles, pour six femmes, rapportant au minimum 1500 francs tous les trois mois.

„Si Mr. Henry paie les 3,000 francs de Gérard, ou *prenne* (sic!) avec ce tapissier les arrangements qu'il trouvera convenables, on lui garantit *la recette des six femmes*, 1500 francs par trois mois et on fera le transport des meubles de ces six chambres à Mr. Henry.

„Supposons qu'il y ait 1,500 francs d'arriérés, que sur le produit des femmes, l'on ne touche même pas; il se trouvera toujours 7,500 francs qui seront rentrés dans une année.

„Si Mr. Henry, pour les fonds qu'il avancerait jusqu'à la venue des meubles, etc... ci-dessus, désirait une garantie plus solide; moi, Henry Vieyra, lui ferais le transfert de l'hypothèque de 10,000 frs.

— „Enrégistré le 9 juin 1827; timbré le 9 juin 1827. Déposé en minute chez un notaire, le 11 juin."

Cet honnête trafiquant, qui vendait à l'avance es produits de la prostitution de six malheureuses *emmes publiques*, avait été nommé chef de ba- illon par les amis de l'ordre, en 1849. Le res- ectable Léon Faucher, ministre de l'intérieur du rince président, lui avait confié le pillage et la estruction des imprimeries Prou et Boulé. Il acquitta de cette mission honorable et honnête avec zèle et le dévouement, qui signala alors le parti es défenseurs de la propriété. Un peu plus tard, t excellent ami de l'Élysée, qui avait été promu ar son patron aux fonctions importantes de chef État-major de la garde-nationale, fut poursuivi mme *stellionataire*, pour avoir vendu deux fois la ême créance et il fut condamné pour ce méfait n première instance, mais la cour d'appel a ré- rmé la sentence des premiers juges, sans cepen- ant détruire la flétrissure morale qui frappait ancien propriétaire du lupanar de la rue Rameau. 'oici un extrait de l'arrêt que la cour d'appel de 'aris a prononcé à *son profit*:

„La cour, *adoptant les motifs* des premiers ju- es, mais considérant toutefois que quelque *men- ongère et frauduleuse* que soit la déclaration des poux Vieyra, dans le transport dont il s'agit, lle échappe à l'application de l'article 2059, du ode civil; qu'ainsi c'est à tort que les premiers uges les ont déclarés stellionataires, dit qu'il n'y

a lieu de les déclarer stellionataires, et les décharge de la contrainte par corps prononcée contre eux."

Eh bien, cet homme, qui vivait de la prostitution de 6 malheureuses, qui lui rapportaient neuf mille francs par an, ce pillard des imprimeries Prou et Boulé, ce *stellionataire mensonger et frauduleux*, dont la première profession n'a pas de nom dans la langue polie, qui ne peut-être qualifié que dans le langage le plus crapuleux, était un des confidents les plus intimes et les plus estimés de l'auteur du coup d'État du deux décembre, ainsi que nous le ferons voir plus tard; n'est-ce pas le cas de dire, par celui-là jugez des autres.

Enfin, citons encore un gros et grand personnage, bien étoffé, ayant un air de jubilation et de prospérité; espèce de Falstaf, c'était le préfet de Toulouse, Maupas, aussi un complice. Voici en quels termes Pascal-Duprat, dans son livre *Les Tables de Proscription*, esquisse la biographie de ce personnage.

„Mr. Maupas s'était recommandé par la violence qu'il avait déployée contre les républicains, dans les deux préfectures de l'Allier et de la Haute Garonne, qu'il avait administrées précédemment. Il n'avait pas craint un jour de suborner des témoins et d'inventer des preuves, pour envelopper

dans un complot des citoyens dévoués à la République."

„Il était devenu, grâce à sa souplesse rare, prét de Toulouse, raconte le citoyen Schœlcher, dans n livre *Les Crimes du Deux Décembre*, et, voulant quérir un nouveau lustre, il fit arrêter trois nseillers de préfecture des mieux famés, sous étexte de conspiration. L'avocat-général, après oir examiné l'affaire, reconnut qu'il n'y avait s l'ombre d'une charge et en fit part au préfet; ais celui-ci répondit naïvement: „Oh! soyez tranquille, j'attends de Paris un agent très-habile, qui a coopéré aux bulletins du comité de résistance; il nous fera trouver chez les accusés des armes et des grenades. „Le Magistrat n'était pas bon, il refusa *être tranquille* et s'en alla rendre compte au prelier président Pion de ce qu'on venait de lui prooser. Le premier président porta la chose à la onnaissance du ministre de la justice. Mr. Maupas écrivit de son côté pour se plaindre de l'inapacité de l'avocat-général. Les deux fonctionaires, appelés à Paris, s'expliquèrent et le déoyal préfet reçut l'annonce de sa destitution. La orale publique outragée exigeait ce sacrifice. Mr. Maupas courut à l'Élysée et ouvrit son cœur.

„A quelques jours de là, l'avocat-général allait prendre congé du président, qui lui avait fait compliment de sa belle conduite, quel ne fut pas son

étonnement en entrant, c'était un lundi de
de trouver Mr. Bonaparte et Mr. Maupas
nant la main. Peu de temps après Mr
était préfet de police."

IV.

Une soirée à l'Élysée.

Les fidèles et dévoués partisans de Louis-Napoléon Bonaparte étaient réunis dans une élégante salle à manger du palais de l'Élysée, splendidement illuminée, des centaines de bougies parfumées mêlant leur limpide clarté à la brillante lumière du gaz; tous ces feux éblouissants se répercutaient et se multipliaient dans de superbes glaces; les vases dorés, les candélabres ciselés ou polis, les cristaux, les porcelaines de Sèvres ou de Chine miroitaient et éblouissaient; l'éclat et le parfum des fleurs se mêlaient aux richesses et aux prodiges de l'art, et des chefs-d'œuvres de peinture et de sculpture le disputaient en beauté aux merveilles de la nature; le parquet était recouvert de moëlleux tapis; au milieu de la salle se dressait une superbe table garnie des fruits les plus délicats, des vins les plus exquis, autour de laquelle étaient rangés les nombreux et joyeux convives,

dont nous avons parlé. Les belles et élégantes jeunes femmes, dont nous avons déjà tracé les portraits, étaient pleines de charme et d'entrain, et faisaient, avec le plus grand appétit, honneur au repas succulent qui leur était servi; les yeux brillants de ces charmantes beautés lançaient des flammes amoureuses, leurs lèvres frémissantes distillaient le sourire et engendraient le baiser; leurs robes, fortement échancrées sur les épaules et par devant, laissaient plus que deviner les formes adorables de leurs gorges mouvantes et de leurs seins agités. Sur leurs blanches épaules satinées, dont le galbe d'albâtre se dessinait amoureusement; sur leurs cous de cygnes, fins et gracieux, tombaient voluptueusement les flots ondoyants de leurs chevelures entremêlées de perles, de fleurs et humides de parfums; leurs tailles élégantes et souples étaient d'une grâce irrésistible; leurs petites mains, blanches et potelées, touchaient aux mets les plus exquis et les plus délicats, que leurs lèvres roses et leurs bouches mignonnes savouraient avec délices; les vins les plus généreux pétillaient et moussaient dans le cristal, et mêlaient leurs feux ardents à ceux de l'amour, dans les veines des convives privilégiés, qui assisteaient à ce festin. Miss Howard était vêtue d'une superbe robe de velours noir, qui faisait ressortir la blancheur de sa peau et la beauté de son teint, cette belle insulaire avait la tête ceinte d'un diadème

ts, et semblait présider cette joyeuse fête;
rait prise pour la reine de cette orgie noc-
toute la meute, des courtisans, des vils flat-
es plats valets, lui prodiguait ses louanges et
ılations; elle savourait avec délices, cet en-
ı cour, et tous les plaisirs que ıprocurent
ıne et le pouvoir; ses moindres caprices
satisfaits; ses désirs les plus futiles devenaient
lres impérieux; tous ses nombreux adora-
t ses courtisans éhontés se disputaient la
ɜ de ses faveurs et sollicitaient, comme une
la plus légère distinction de sa part. Si elle
ɔas encore impératrice, elle savourait du moins
nts goûts du pouvoir souverain, et la plus
e perspective lui souriait dans l'avenir. En
ɛlle, était placée la jolie comtesse d'Espel,
t brillant et frais, comme la corole d'une
i vient d'éclore, aux beaux yeux intelligents,
nts et doux, au sourire dédaigneux et fier.
ıelle dame exercait un grand empire sur le
et recevait aussi les hommages empressés et
de ses amis; elle accueillait avec une négli-
ɔleine de vanité, tous ces témoignages d'admi-
on voyait qu'elle avait conscience de sa beauté,
lle était assurée de la solidité de son em-
ɹa brune et piquante Madame Gordon, brillait
le tout l'éclat de sa beauté, son front élevé
ordinairement pur et sans nuages, comme

un beau jour d'été semblait assombri, on aurait dit que de cruelles préoccupations l'attristaient, ou que les serpents de la jalousie lui rongeaient le cœur. La piquante et lascive Marie de S.... faisait face à Madame Gordon, sa figure éveillée, son air hardi et ses regards provocateurs, semblaient défier tous les convives; elle lancait de temps en temps des oeillades de jalousie à Miss Howard, et elle faisait des yeux en coulisse à son amphytrion; à cette époque, cette jeune femme était aussi en grande faveur auprès du prince. Madame Lebon, placée près de son amant de Morny, employait toutes les ressources de la plus savante coquetterie pour enchaîner plus étroitement encore le cœur de son volage adorateur. La robuste princesse Quadridoff donnait en spectacle ses belles épaules dodues, éblouissantes de blancheur et de grâce, ses formes rebondies, ses appas appétissants; elle était une des beautés les plus engageantes de cette soirée d'intimes.

Comme contraste les trois vieilles sorcières Shakespeariennes, Mesdames Saint-Jean-d'Angely Hamelin et de Salvage produisaient l'effet le plus original au milieu de ces jeunes et jolies femmes on aurait dit qu'on les avait placées tout exprès pour rehausser, donner plus d'éclat, plus de mérite et plus de valeur aux charmes des belles jeunes femmes dont nous avons esquissé le portrait.

Les vins pétillants et circulaient, les libations

augmentaient, les esprits s'allumaient, les conversations s'animaient, les joyeux propos se croisaient en tous sens; les dames rivalisaient de coquetteries, les messieurs faisaient assaut de galanteries, Bacchus et l'amour inspiraient tous les convives.

— Nous sommes bien heureux, prince, dit alors le général Montholon, de la haute position sociale à laquelle vous êtes parvenu.

— Ce n'est là, pour Son Altesse, que le premier pas dans la voie des honneurs et de la puissance, ajouta le signor R....

— Nous l'espérons bien, répondit Mr. Fialin, ce qu'il faut au prince, c'est l'héritage et le pouvoir de son oncle, l'Élysée n'est pour lui que le vestibule des Tuileries.

— Quelles brillantes perspectives s'ouvrent devant nous, dit la gracieuse Miss Howard, jamais je n'ai été aussi heureuse qu'aujourd'hui, et si je rêve une couronne ce n'est pas pour moi, c'est pour mon bien-aimé, pour celui à qui j'ai voué mon culte et mon amour; pour celui que j'ai connu proscrit, que je vois président de la République et que j'espère bientôt acclamer Empereur; aussi je serai bien fière si son amour pour moi et son desir de me plaire davantage excitent son impatience et hatent l'accomplissement de nos projets et de nos espérances.

— Maintenant que le prince est à la tête de la République, dit, à son tour, la princesse Quadri-

doff, et qu'il dispose d'un pouvoir considérable, il lui suffira d'un peu d'audace pour être le maître de la situation; qu'il se souvienne, qu'il s'inspire du grand exemple de son oncle, quil se rappelle le dix-huit brumaire, et ses grandes destinées s'accompliront.

— Qu'il n'oublie pas non plus la belle conduite de mon aïeul dans cette journée célèbre; son courage, son audace et son sang froid au *Conseil des Cinq Cents* et l'avenir lui appartiendra, dit Marie de S....

— De l'audace, de l'audace et encore de l'audace ajouta la ravissante comtesse d'Espel, telle était la devise d'un affreux révolutionnaire, de Danton, ce génie de la terreur et de l'extermination, qui d'un geste puissant décapita la royauté. Eh bien, cette devise doit aussi être la notre, elle doit nous aider à détruire la Révolution, à conquérir la couronne et à remettre le sceptre impérial aux mains de l'héritier du grand Napoléon.

A cette invocation audacieuse, faite d'un air inspiré par la belle comtesse, tous les convives applaudirent.

— Ce ne sera pas l'audace qui nous fera défaut, dit Mr. Florissant, car nous sommes pressés de jouir; il nous faut de l'or, des plaisirs, du vin, des femmes et des chevaux.

— Certainent, ajouta Morny, nous sommes très pressés, d'autant plus pressés, que tous nous sommes

criblés de dettes, menacés de prise de corps, que Clichy nous attend si nous ne montons pas au Capitole.

— Oui, ajouta Mr. Gricourt, nous payerons nos dettes, nous aurons des honneurs, des plumets, de grosses épaulettes, des décorations, de beaux habits, etc.; nous voulons bien boire, bien manger, bien nous amuser; il nous faut de beaux chevaux de jolies maîtresses, de beaux équipages, de superbes hôtels; j'avais d'abord pensé que 25 mille livres de rentes me suffiraient*, mais je m'aperçois que je me suis trompé, que j'ai été trop modeste; c'est au moins cent mille livres de revenu que je veux.

— Et encore ce sera très-peu, ajouta le sieur Fialin, vicomte de Persigny, par la grâce de sa fantasie, vous avez oublié, monsieur, qu'il nous faut aussi des titres de noblesse; je veux être duc, mais un vrai duc; avoir des terres, des châteaux, un blason, épouser une femme d'un grand nom, fonder une grande famille, celle des ducs de Persigny.

— Et moi, répondit Florissant, je veux être général, maréchal de France, rouler sur les millions, dépenser l'or à pleines mains.

---

* Déclaration de Gricourt à la Cour d'assises du Bas-Rhin, en 1836, après l'échauffourée de Strasbourg.

— Cela est tout naturel fit observer Mr de Morny, qui veut-être sauvé doit payer, nous serons des sauveurs, mais à une condition: c'est que nous soyons grassement rétribués; nous défendrons la famille, la propriété, la religion et surtout la morale; mais il nous faut en récompense des titres, des honneurs, de la fortune, de la puissance; une centaine de millions, pour ma part, ne m'effrayera pas; nous serons des hommes providence; des messies divins, envoyés par Dieu pour délivrer la France de l'hydre révolutionnaire; mais il ne faut pas que tous ces badauds d'épiciers et de pékins se figurent que nous allons les sauver pour rien, il leur en contera très cher, et s'ils pensent s'en tirer avec les misérables six cent-mille francs de traitement qu'ils donnent au prince président, ils se trompent. Six cent mille francs au premier magistrat de la République, à l'héritier de Napoléon Ier au futur Empereur; les ladres, les cuistres! qu'est-ce qu'ils veulent que nous fassions avec cette misérable somme, que j'ai souvent gagnée ou perdue dans un seul jour à la Bourse.

— Il n'y a pas, avec cela, de quoi payer mes cigares et mon champagne, dit Florissant.

— Ni mon tailleur et mon bottier, ajouta Fialin, qui, il y a quelques mois, ne portait que des pantalons déchirés et des souliers éculés.

— C'est une indignité que d'oser offrir une

pareille misère au neveu du vainqueur d'Austerlitz, dit Madame Regnault-Saint-Jean-d'Angely, Napoléon Ier payait mieux que cela ses chambellans et ses valets de chambre.

La France est bien dégénérée, dit la terrible Madame Hamelin, il faut qu'elle soit descendue bien bas pour oser ainsi marchander sa gloire; car Napoléon, c'est la gloire de la France; je ne sais vraiment pas ce qui me retient d'aller souffleter ces avares, ces pleutres de représentants; ah! si on avait osé commettre une pareille vilenie du temps de feu le colonel Hamelin, mon illustre époux, j'aurais fait sonner le boute-selle, je serais montée à cheval, et, à la tête du régiment de dragons de mon héroïque mari, je serais venue châtier les misérables législateurs coupables d'une pareille indignité.

— Je ne reconnais plus notre bonne France impériale, dit ingénûment Madame de Favrolles, elle, si dévouée, si fanatique de son Empereur, elle qui se serait jetée au feu ou à l'eau pour lui plaire, qui se serait toute entière agenouillée devant lui, comme devant un Dieu, et qui aurait entrepris la conquête de la lune si le grand homme lui avait dit de le faire. Qui aurait jamais cru que la grande nation tomberait un jour assez bas pour oser faire du fils de la vertueuse reine Hortense un président de République, au traitement de 600 mille francs?

O honte! ô déshonneur! ô France! ô ma patrie !
N'ai-je donc tant vêcu, que pour cette infamie!

Et en disant ces vers, la vieille marquise s'arrachait de désespoir ce qui lui restait de cheveux.

Pendant ces dialogues le héros, sombre et taciturne de cette soirée, tout entier à ses pensées et aux sinistres projets qu'il méditait, semblait ne pas s'apercevoir de ce qui se disait au tour de lui.

— Patience, Mesdames, dit-il, lorsque l'heure marquée par le destin sera sonnée, je serai tout entier à la France, quoiqu'elle exige de moi: *abnégation ou persévérance.*

V.

L'attaque fratricide.

Le même jour où Louis-Napoléon Bonaparte prêtait serment de fidélité à la République française et jurait solennellement de respecter et de défendre la Constitution, le peuple romain nommait une assemblée constituante, chargée d'élaborer le pacte social et de décider de la forme du gouvernement, le parti démocratique républicain eut la majorité dans les élections; les députés se réunirent la première fois le 5 février 1849 et proclamèrent le 9, du haut du Capitole et à une immense majorité la *République romaine* et la déchéance du pouvoir temporel des papes, en garantissant au chef de l'Église l'indépendance nécessaire à l'exercice de son pouvoir spirituel.

Et quelque temps plus tard l'Assemblée constituante romaine nomma un triumvirat composé des citoyens Mazzini, Armellini et Saffi.

La nouvelle forme de gouvernement fut ac-

cueillie à Rome et dans tous les États du pape par le plus grand enthousiasme; mais hélas! il n'en fut malheureusement pas de même partout et surtout en France.

Depuis sa délivrance des prisons du Saint-Office, Cornélia Marcus s'était, peu à peu rétablie, elle avait recouvré l'usage de ses membres disloqués par la torture et la plus grande partie de ses forces. Il ne lui restait d'autres traces extérieures de ses souffrances qu'une grande pâleur et un air de profonde tristesse. Cette jeune femme avait vieilli moralement de dix ans dans quelques semaines; son cœur était à jamais ulcéré et son existence désenchantée,. ce n'étaient pas les supplices, qu'elle avait endurés qui avaient laissé chez elle la plus profonde impression et les traces les plus funestes. On se souvient qu'après la torture, lorsqu'elle était encore évanouie, paralysée par la douleur, la malheureuse jeune fille sans connaissance et sans défense avait été livrée chaque fois, dans un état complet de nudité, à la lubricité sensuelle et à la luxure dégoutante de l'infâme Cardinal A.... Ces attentats odieux, ces souvenirs révoltants de violence, de honte et de déshonneur avaient laissé dans son âme une profonde tristesse et un désir inextinguible de vengeance. C'était envain qu'elle avait vu réaliser sa plus chère espérance dans le triomphe et la proclamation de la République, son

cœur ulcéré n'avait plus pu goûter toute la joie et tout le bonheur qu'elle avait rêvés pour le jour où elle verrait triompher la cause à laquelle elle avait voué son existence et pour qui elle avait tout sacrifié.

Quand elle songeait à quels traitements infâmes elle avait été soumise, de quelles violences abominables elle avait été la victime, elle sentait tout son sang refluer vers son cœur, toute pensée consolante l'abandonner, elle ne rêvait plus que haine et vengeance. Pour elle, la torture n'était rien à côté des outrages qu'elle avait subis. C'est qu'en effet ces derniers étaient de ceux qui ne peuvent se pardonner; la souillure que lui avait infligée le cardinal était ineffaçable, indélébile, elle se sentait flétrie par le contact de ce monstre, elle n'osait plus penser à son amour, ni à celui qu'elle aimait, sans rougir de honte et de désespoir et, quoique loin d'être une coupable, elle ne fut qu'une victime innocente, elle se croyait deshonorée et indigne de devenir la femme de Félice O..., et elle n'entrevoyait plus dans l'avenir qu'isolement, délaissement, malheur et misère, tout ses horizons enchanteurs, tous ses rêves de bonheur et toutes ses espérances s'étaient évanouis. Et ce qui doublait encore son supplice, ce qui augmentait considérablement ses tortures morales, c'était qu'elle n'osait avouer à personne ce crime odieux dont elle avait été la victime, et

qu'elle était surtout obligée de le cacher à celui qu'elle aimait, car elle aurait préféré mourir que de lui avouer quelles honteuses caresses elle avait subies pendant ses évanouissements causés par les tortures qu'elle avait endurées. Elle était ainsi obligée à une dissimulation continuelle; chaque fois que Félice lui parlait d'amour, elle accueillait ses tendres aveux avec un sourire forcé et des paroles d'espérance qui lui brûlaient les lèvres; elle s'efforçait de lui témoigner de tendres sentiments, tandis qu'elle avait la mort dans le cœur, et qu'elle savait que jamais le bonheur qu'elle promettait ne s'accomplirait. Aussi, chaque mot d'amour de Félice, chaque protestation de dévouement et d'affection éternelle, chaque promesse de longs jours de bonheur était pour elle un coup de poignard qui lui entrait dans le cœur et qui le déchirait; car elle savait qu'ils, ne se réaliseraient pas et qu'elle ne pourrait jamais, après la souillure dont elle avait été la victime, devenir la femme de celui qu'elle aimait et respectait.

Elle souffrait aussi beaucoup en songeant quelle désillusion profonde et quelle terrible chagrin elle causerait à son ami, quand elle serait obligée de lui avouer qu'elle ne pouvait être à lui; car, malgré toute la répugnance qu'elle éprouvait à faire cet aveu, elle serait forcée néanmoins d'en venir là, tôt ou tard.

Quand à Félice, à Giuseppe M..., à Giuseppe G... et à tous les patriotes italiens, ils continuaient à travailler avec courage et persévérance à l'accomplissement de leur œuvre de régénération et, comme nous l'avons vu, la République romaine avait été proclamée et le pouvoir exécutif confié, par l'Assemblée constituante, à des républicains dévoués.

Le pape était toujours réfugié à Gaëte, où l'avaient suivi les cardinaux, membres du sacré collége, et les diplomates étrangers accrédités auprès de son gouvernement, à l'exception de l'Embassadeur des États-Unis, dont le gouvernement s'était empressé de reconnaître la République romaine. Toute la camarilla catholique et royaliste ourdit alors les plus noirs complots contre la République romaine; elle conseilla ouvertement à Pie IX de jeter le masque de faux libéralisme dont il s'était couvert jusqu'alors, et d'entrer franchement dans la voie de la réaction, en sollicitant l'intervention des puissances étrangères pour obtenir d'elles la restauration de son pouvoir et pour se faire ramener dans sa capitale.

Pie IX n'avait pas besoin d'être sollicité beaucoup pour entrer dans cette voie fatale, il n'attendit même pas qu'on ait eu l'air de l'y pousser; il s'empressa de publier une encyclique dans laquelle il demanda pardon à Dieu et aux hommes des concessions, dites libérales, qu'il avait faites au peuple des États-romains, et il adressa en outre

une note secrète à toutes les puissances catholiques pour solliciter leur intervention en sa faveur. Trois d'entr'elles répondirent tout d'abord favorablement à cette demande, ce furent l'Autriche, l'Espagne et le royaume des deux Ciciles. Le gouvernement républicain de France s'émut aussi profondément de ces communications, et résolut de demander un crédit à l'assemblée constituante, afin, disait le rapport, de sauvegarder notre légitime influence en Italie et surtout dans les États du pape. Ce fut l'ancien chef de l'opposition parlementaire pendant de règne de Louis-Philippe qui fut chargé, en sa qualité de président du conseil des ministres, de demander un crédit de 1,200,000 fr., afin d'envoyer un corps d'occupation, à Civita Vecchia, pour sauvegarder l'honneur, les intérêts et l'influence française en Italie. „Nous n'allons pas en Italie, disait Mr. Odilon Barrotpour imposer un gouvernement aux Italiens. La pensée du gouvernement n'est pas de faire concourir la France au renversement de la République romaine,... fille d'une révolution populaire, la République française ne peut sans s'amoindrir coopérer à l'asservissement d'une nationalité indépendante. Il faut agir pour défendre, si non la République romaine, du moins la liberté de l'Italie, que nous seuls pouvons sauver, etc., etc."

Ces menaces d'intervention étrangère, quel que soit le caractère de bienveillance dont-elles se

couvraient, émurent profondément les populations romaines. Le triumvirat envoya alors, outre un embassadeur officiel auprès du gouvernement de la République française, plusieurs agents confidentiels, pris parmi ses amis de la jeune Italie, au nombre desquels se trouvait Félice O..., qui avait été élu membre de la constituante romaine. Lorsque ce dernier arriva à Paris, Mr. Odilon Barrot avait déjà demandé le crédit nécessaire pour envoyer un corps d'observation dans les États-Romains; dès son arrivée il se mit en rapport avec les membres de la Montagne et tous les amis dévoués de la République romaine, et comme tous étaient persuadés que le gouvernement français n'avait nullement l'intention d'attenter à la liberté et à l'indépendance du peuple romain, Félice O.... partagea d'abord l'opinion générale; mais bientôt il reçut une dépêche de son gouvernement lui annonçant que les troupes françaises s'étaient présentées en amies sur le territoire romain, que le général Oudinot, leur commandant en chef, avait fait publier une proclamation, dans laquelle il disait que son gouvernement était animé d'un esprit très-libéral; qu'*il voulait respecter le voeux des populations romaines*, et que ses soldats venaient sur leur territoire amicalement, etc.; qu'à la suite de ces promesses ses troupes avaient été reçues en amies à Civita-Vecchia, mais que dès qu'elles furent débar-

quées, le général Oudinot jeta aussitôt le masqu mit la ville en état de siége, fit jeter le gouverneu en prison, investir Rome par quatre points à l fois et livrer trois violentes attaques consécutive contre la ville éternelle, qui échouèrent heureus ment. Les Français repoussés avec des pertes con sidérables avaient laissé cinq cents d'entre eux au mains des défenseurs de Rome, commandés pa l'héroïque Garibaldi.

Cette dépêche causa la plus vive émotion e la plus grande indignation, dès qu'elle fut connu par le public. D'énergiques interpellations furen adressées au gouvernement français, les citoyen Ledru-Rollin et jules Favre en furent les inte prêtes les plus éloquents. Le dernier demand pardon à Dieu et à son pays d'avoir défendu voté le crédit pour l'expédition. Après une discu sion des plus orageuse l'Assemblée constituante fra çaise déclara, dans un ordre du jour motivé: „qu'el invitait le gouvernement à prendre, sans délai, l mesures nécessaires pour que l'expédition d'Ita ne soit pas détournée plus longtemps du but q lui était assigné," et Mr. Odilon Barrot vint nouveau déclarer à la tribune „que tant qu'il au dans ses mains une partie du pouvoir, les arm de la France ne serviront pas à restaurer des *ab impossibles*." Un nouvel envoyé, Mr. de Lesse

fut expédié à Rome pour faire exécuter les volontés de l'Assemblée.

Pendant que ces faits s'accomplissaient à Paris, voici ce qui se passait à Rome. Dès que les patriotes romains apprirent qu'elle était l'attitude hostile de l'armée française débarquée à Civita-Vecchia, ils coururent aux armes. Garibaldi, comme nous l'avons dit repoussa leurs diverses attaques et les refoula jusqu'à Civita-Vecchia, la victoire des défenseurs de la République fut complète et la conduite déloyale d'Oudinot fut châtiée comme elle le méritait.

Après cet échec, le traître Oudinot demanda des renforts à son maître qui lui répondit: „Nos soldats ont été reçus en ennemis, notre honneur militaire est engagé, je ne souffrirai pas qu'il reçoive aucune atteinte, les renforts ne vous manqueront pas."

Quand les Romains connurent la détermination du général et les encouragements qu'il recevait de son gouvernement, ils résolurent de se défendre à outrance.

Voici la proclamation que les triumvirs firent afficher sur les murs de la capitale:

RÉPUBLIQUE ROMAINE

„Romains!

„Au crime d'attaquer, avec des troupes marchant sous le drapeau républicain, une république

amie, le général Oudinot joint l'infamie de la trahison. Il voile la promesse écrite, dont le texte est entre nos mains, de ne pas nous attaquer avant lundi.

„Debout, Romains! aux murailles, aux portes, aux barricades! Prouvez à l'ennemi qu'on ne triomphe pas de Rome, même à l'aide de la trahison.

„Que la ville éternelle se lève toute entière dans l'énergie d'une seule pensée! que chaque homme soit un combattant, ait foi dans la victoire! que chaque homme se souvienne de nos pères et soit grand.

„Victoire au droit et honte éternelle à l'allié de l'Autrichien!

„Vive la République!

„Signé Mazzini, Armellini et Saffi."

Il serait difficile de décrire l'enthousiasme et l'héroïsme qui régnèrent dans Rome à la lecture de cette proclamation et au souvenir de la victoire de la veille.

Hommes, femmes et enfants coururent aux armes et aux barricades, tous les murs d'enceinte de la ville se hérissèrent de nombreux combattants, parmi lesquels se distinguaient les héroïques soldats de Garibaldi qui s'étaient déjà couverts de gloire en battant l'armée des traîtres, qui avait envahi leur pays et qui voulait détruire leur liberté.

ıs les patriotes italiens que nous avons vus
ımencement de nos récits travailler dans la
Italie à l'indépendance de leur patrie étaient
poste de combat.
seppe Mazzini, ses deux collégues et un
nombre de représentants du peuple parcou-
les remparts, l'enceinte des fortifications, les
ɜ et les avant-postes, et encourageaient les
urs de la République.
trépide Garibaldi commandait en chef l'ar-
maine; les généraux Médici, Manara, Bixio et
; les Colonels Pisacane, Pianciani, etc....
chargés de la défense des points les plus
ants. Dans les premières attaques le cou-
Daveiro et le poète Mancelli furent tués,
a et sept autres officiers furent blessés. Torré
ıdrelli, officiers d'artillerie commandaient deux
. Angelo Brunetti, surnommé Ciceruacchio par
ple romain et ses deux fils s'illustrèrent
ricades.
iron, le célèbre proscrit français, était à la
ɜ volontaires républicains ses compatriotes,
ient volé au secours de leurs frères de Rome,
ré, au haut des remparts de la ville éter-
e drapeau de la République française. Dans
uerre fratricide il y avait des Français dans
x camps, les traîtres avaient eu le machiavé-

lique talent de faire combattre des républicain contre des républicains, des frères contre des frère

Pianori et Pieri, se faisaient aussi remarque parmi les défenseurs les plus dévoués de la République.

Orsini, qui venait d'arriver de Paris pour défendre sa patrie, commandait sur les remparts et, non loin de lui, l'intrépide Cornélia Marcus excitait les combattants par son enthousiasme, son courage et son héroïsme. La jeune femme avait un charmant costume approprié à la circonstance; une jolie tunique, dont les basques lui descendaient jusqu'au-dessous du genou, dessinait sa taille élégante et bien prise; des larges pantalons à la hussard entouraient de leurs plis gracieux ses cuisses et ses jambes souples et nerveuses; des bottes à revers emprisonnaient ses mollets bien faits; un joli chapeau ciré, surmonté d'une plume d'aigle en forme d'aigrette, était coquettement placé sur sa tête et cachait les épais bandeaux de sa brune chevelure; ses longs sourcils arqués et ses cils épais ombrageaient ses beaux yeux brillants et volontés son front pâle était sombre et rêveur; son nez irréprochable frémissait et ses narines se gonflaient e aspirant les émanations de la poudre, dont l'atmosphère était imprégnée; sa bouche était contracté légèrement, le sourire, banni de ses lèvres, éta remplacé par un pli d'une ironie amère; on aura dit qu'une déception profonde ou qu'une doulet

concentrée et aigrie était venue se stéréotyper sur ses lèvres décolorées; tout son visage était d'une grande pâleur et respirait la plus profonde tristesse. En voyant cette jeune femme, on devinait qu'elle avait en elle une blessure incurable, que les douces illusions et la consolante espérance étaient sorties de son âme; on se sentait attiré vers elle comme vers un abîme inconnu par tout l'attrait de l'insondable et du mystérieux. Cornélia était ainsi d'un grand charme et d'une grande beauté, elle portait avec élégance un long sabre recourbé attaché à sa ceinture et maniait avec grâce une belle carabine surmontée d'un sabre poignard en guise de baïonnette. Les défenseurs de Rome pensaient ne pas être attaqués de nouveau par les Français avant le lundi quatre juin au matin ainsi que le général Oudinot en avait pris l'engagement écrit; mais comme on l'a déjà vu, dans l'espoir de surprendre ses adversaires, ce soldat déloyal viola sa promesse écrite tout comme il avait violé sa parole jurée de ne pas attaquer la République romaine; le dimanche, 3 juin, à deux heures et demie du matin, il fit avancer ses colonnes contre la ville.

Il attaqua d'abord avec 6,000 hommes la villa Panfili qui n'était défendue que par 2,000 soldats de la République.

Oudinot, comme il l'a déjà fait lors de sa précédente agression, procéda par trahison. Il s'ap-

procha en ami des avant-postes, et parvint ainsi à surprendre 200 soldats isolés à qui il avait persuadé qu'il venait en frère pour le aider à combattre les Napolitains et les Autrichiens; puis, quand il eut entouré les trop confiants républicains il les fit prisonniers, les désarma et les envoya à Bastia, en Corse. Cependant le même stratagème ne lui réussit pas longtemps et, quoiqu'il s'avança en faisant porter devant sa colonne un drapeau blanc en signe d'amitié et en cachant soigneusement ses canons au milieu de ses soldats, les défenseurs de la villa Panfili ne furent pas dupes de ce stratagème, ils devinèrent une nouvelle trahison dans ces simulacres d'amitié et accueillirent les soldats du traître Oudinot à coups de canons; le combat s'engagea alors acharné et terrible. Les Romains se défendirent avec un héroïsme extraordinaire; la villa Panfili fut prise et reprise quatre fois, et elle ne resta au pouvoir d'Oudinot qu'après qu'il eut éprouvé des pertes considérables et encore il ne dut son succès définitif qu'à sa supériorité numérique.

Dès qu'il eut assuré ses positions et établi sa base d'opération, à la villa Panfili, le commandant français fit attaquer Rome de tous les côtés à la fois. A la porte Saint Pancrace les canons de Garibaldi foudroyèrent les Français; ceux du fort Saint-Ange leur firent aussi un mal considérable en défendant vigoureusement cette porte et celle

de Cavallégiéri; Laviron fit des prodiges de valeur; les villas Saint Pancrace, Corsini, Valentini, etc...., retranchées d'une manière formidable, opposèrent une résistance invincible aux attaques vigoureuses dont elles furent l'objet et aux nombreux assauts qui leur furent donnés. Partout les assaillants rencontrèrent la résistance la plus héroïque, après 18 heures d'un combat acharné et des plus meurtrier, les Français eurent 5,000 hommes hors de combat et ne gagnèrent pas un pouce de terrain; les défenseurs de la République éprouvèrent aussi des pertes considérables Massara perdit 200 de ses braves sur 700, parmi lesquels 12 officiers, tous sont tombés en criant: Vive la République! Le courageux Manzina, commandant de la cavalerie garibaldienne fut tué. Durant ce combat opiniâtre Garibaldi fit quatre heureuses sorties pendant lesquelles il capturа de nombreux prisonniers.

Le seul avantage que remportèrent les assaillants pendant cette journée de lutte acharnée, fut l'occupations de Ponte-Molle que le général Bartelmici était chargé de défendre, et qu'il abandonna à la suite d'un faux ordre qu'il avait reçu.

VI.

La trahison.

La comtesse Maria de S.... n'était restée que très peu de temps à Gaëte, son parent et ancien collégue de la *Jeune-Italie*, le prince Louis, l'avait rappelée auprès de lui pour la charger d'une mission confidentielle pour le général Oudinot et du rôle d'agent secret auprès des patriotes romains. Cette dame se rendit de nouveau dans la ville éternelle pour remplir cette double mission honteuse, en ayant soin de tenir secret ses voyages à Gaëte et à Paris, et surtout les deux emplois deshonorants qu'elle remplissait. Elle se justifia de son absence de Rome, auprès de ses amis politiques, en leur disant qu'elle était allée dans les principales villes de l'Italie pour étudier l'esprit des populations et préparer une insurrection générale en faveur de l'indépendance et de la liberté de la péninsule.

Il y avait alors, parmi les aides-de-camp de Garibaldi, un jeune officier nommé Ludovico qui

était épris depuis longtemps déjà d'une folle passion pour Maria de S.... Ce jeune Romain avait rencontré la belle intrigante dans la société des membres les plus influents de la *Jeune-Italie* et il avait cru naturellement à son patriotisme et à son dévouement à la cause de l'indépendance et de la liberté. Il avait exprimé déjà plusieurs fois ses tendres sentiments à l'objet de sa flamme; la belle coquette les avait accueillis avec une adresse séduisante qui laissait tout espérer sans rien accorder.

— Je suis très-sensible à l'affection profonde que vous me témoignez, lui disait-elle, mais permettez-moi d'en faire d'abord l'expérience et de la mettre à l'épreuve, et plus tard je verrai ce que je puis croire de vos beaux serments, et ce que je dois accorder à votre amour.

Le jeune galant avait protesté de son dévouement à toute épreuve et de sa constance, et il avait promis à son adorée de lui en donner tels témoignages qu'elle désirerait si elle voulait bien tenter l'expérience. Cette proposition avait été acceptée déjà depuis longtemps, lorsqu'un beau matin, le deux juin 1849, Ludovico à sa grande surprise reçut un petit billet parfumé sur lequel il lut: — si vous m'aimez toujours soyez ce soir à 9 heures sur le Corso; j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre. Signé Maria de S....

La lecture de ce billet mystérieux causa tout d'abord une grande surprise à Foletti, il y avait longtemps qu'il n'avait reçu des nouvelles de Madame de S..., qu'il savait absente de Rome, et il était fort étonné de son brusque retour et surtout du rendez-vous inespéré qu'elle lui donnait, et ce fut avec la plus grande impatience qu'il attendit l'instant fortuné qui devait le mettre en présence de celle qu'il aimait.

A huit heures et demie, il se promenait déjà au lieu indiqué, bientôt une voiture sans armoiries et soigneusement fermée s'arrêta en face de lui, le cocher descendit, et l'invita à monter dans l'intérieur du véhicule en lui disant qu'une jeune dame désirait lui parler. On comprend que le galant militaire ne se fit pas répéter cette agréable invitation. Dès que le cocher lui eut ouvert la portière, il entra dans la voiture, au fond de laquelle il aperçut une femme soigneusement enveloppée dans une mante de dentelle, dont le capuchon lui voilait en partie les traits; lorsqu'il eut salué la mystérieuse personne auprès de laquelle il se trouvait, cette dernière lui fit signe de s'asseoir vis-à-vis d'elle et lui dit:

— C'est bien aimable à vous, Monsieur Ludovico, d'avoir été exact au rendez-vous que je vous ai donné, et je suis bien heureuse de voir que vous ne m'avez pas oubliée.

— Comment vous oublierai-je, Madame, ne sa vez-vous pas combien je vous aime, répondit l jeune amoureux, et il faudrait être bien peu galan pour ne pas venir avec empressement auprès d'un aussi charmante personne que vous, et, prenan une des mains de la belle Madame de S..., car c'était-elle qui était dans la voiture, il déposa dessus un brûlant baiser.

— Voyons, mon trop aimable Monsieur Ludovico, ne vous enflammez pas aussi facilement, car j'ai à vous parler sérieusement et de sujets des plus intéressants.

— Que voulez-vous qui m'intéresse plus que mon amour pour vous, quoi de plus sérieux, que les sentiments que vous inspirez?

— Je veux bien croire à la sincérité de l'affection que vous dites avoir pour moi, monsieur, mais oubliez-vous que, dans les circonstances graves où nous nous trouvons, il est un intérêt beaucoup plus important que nos sentiments tout personnels, je veux parler de l'avenir de notre chère patrie, et du salut de la République.

— Vous avez raison, Madame, pardonnez-moi l'excès de mon amour, qui dans ce moment-ci, près de vous, me fait oublier la cause juste pour laquelle je combats; mais heureusement que, plus dévouée, plus zèlée que moi et vous voulez bien me

rappeler les exigences de la situation grave dans laquelle nous nous trouvons.

— Eh bien, monsieur, c'est précisément pour améliorer cette situation, si c'est possible, que je vous ai fait venir ici, et j'espère que vous m'accorderez le service que j'attends de vous.

— Vous pouvez en être persuadée à l'avance, Madame, vous savez que je n'ai rien à vous refuser, surtout s'il s'agit de l'intérêt de notre cause.

— Je l'espère Ludovico, mais comme, dans la circonstance dont il s'agit, je ne puis vous confier toute ma pensée, comme je suis obligée de faire appel à votre confiance en moi, afin de vous demander, dans l'intérêt de la République, bien entendu, de me remettre une pièce importante dont j'ai besoin, je ne suis pas certaine si vous aurez assez de foi en mon honneur pour m'accorder ce que je veux vous demander sans connaître l'emploi spécial que je veux en faire; en disant ces mots la jeune femme lança à Ludovico, un long regard de doute et d'incertitude en voilant modestement ses beaux yeux sous ses longs cils.

Une teinte de tristesse et de mélancolie s'était répandue sur son joli visage et donnait un grand charme à sa beauté.

Ludovico la contemplait avec une muette extase.

— Oh! parlez, Madame, lui dit-il, quoique vous

me demandiez, je suis prêt à vous l'accorder, ne savez-vous pas que je vous aime?

— Eh bien, mon ami, j'ai confiance dans votre promesse, je vais donc m'ouvrir à vous; vous savez que, demain ou après demain, le général Oudinot doit attaquer Rome; or, je connais un moyen certain de déjouer ses projets et de faire échouer son attaque; mais, pour cela, il me faudrait un blanc-seing de Garibaldi, à l'aide duquel je ferais un ordre stratégique faux que j'aurais le soin de faire parvenir au général Oudinot, au moyen d'un de ses espions que je connais et qui m'est tout dévoué, de cette façon j'entrainerais notre ennemi dans un piège et à des fausses manœuvres et je vous fournirai le moyen de le battre.

— C'est avec beaucoup de rerget, Madame, que je me vois forcé de vous refuser ce que vous me demandez, mais il m'est de toute impossibilité de vous procurer le blanc seing que vous désirez, car je n'en ai pas et si j'en réclamais un à mon général il est certain qu'il me le refuserait.

— Mais vous avez au moins un ordre quelconque, un autographe signé de Garibaldi si vous vouliez me le confier, vous rendriez un grand service à notre cause, et vous me donneriez une preuve éclatante de votre affection et de votre dévouement pour moi.

Ludovico prit alors son portefeuille et en tira

un pli non cacheté, qu'il montra à la jeune femme.

— Voici, lui dit-il, la seule pièce que je possède, signée de mon général, c'est un ordre qu'il m'avait chargé, il y a quelques jours, de porter au général Barteluici campé sur le Ponte-Molle, afin de le faire rentrer dans la ville, pour lui donner un autre poste; mais, comme depuis Garibaldi a changé d'avis, cet ordre n'a pas été remis à son destinataire et il m'est resté entre les mains. Néanmoins je n'oserai pas m'en dessaisir, car on peut me le réclamer d'un instant à l'autre.

Je crois que vous pouvez être parfaitement rassuré à cet égard car, à supposer que l'on vous réclamât ce papier, vous pourriez parfaitement répondre que vous l'avez perdu, égaré ou déchiré; mais, du reste, Garibaldi ne songera jamais à vous demander un ordre désormais inutile.

— Cela peut-être vrai, mais ne comprenez-vous pas, madame, qu'en vous remettant cet ordre j'abuse de la confiance que mon général a eue en moi, et que je commets un acte d'indélicatesse?

— Vous exagérez, mon cher Ludovico, dit Maria de S..., avec un gracieux sourire et en posant sa petite main gantée sur les genoux du jeune officier qui tressaillit, quel mal y a-t-il à me confier un ordre qui n'est plus d'aucune utilité, un chiffon de papier qui n'est plus bon à rien, et surtout quand

c'est, comme je vous l'ai dit, dans l'intérêt de notre cause et pour servir notre chère République que je vous le demande? Mon cher ami, vous n'avez donc aucune confiance en moi, vous ne m'aimez donc pas? et, fixant ses beaux yeux sur ceux de Ludovico, la sirène avança sa main jusqu'au papier que le jeune militaire tenait toujours dans la sienne; cédez moi ce chiffon, mon ami, et je croirai que vous m'aimez. Le faible Ludovico, éperdu d'amour pour cette belle jeune femme, qui était là, suppliante et séduisante devant lui, n'eut pas la force de refuser; il ouvrit ses doigts céda l'ordre tant convoité en disant: et vous Maria ne m'accorderez vous rien?

Oh si! dit la jeune femme, je ne serais pas ingrate envers vous, car, moi aussi je vous aime, Ludovico, et ce que je viens de faire était une épreuve; je voulais savoir jusqu'où allait votre amour et votre dévouement pour moi, car que voulez-vous que je fasse de ce chiffon de papier, et, en disant ces mots, elle froissa négligemment ce dernier.

Ludovico, en entendant parler ainsi celle qu'il aimait; devint fou d'amour et de bonheur, il ne songea plus à la pièce qu'il venait de céder, et il pressa tendrement sa charmante compagne dans ses bras en la couvrant de baisers.

— Comment, Maria, vous m'aimiez aussi et vous

ne me le disiez pas, et vous me laissiez languir et souffrir loin de vous. Oh! que c'était mal!

— C'est cela, plaignez-vous, ingrat, dit-elle, en se défendant faiblement contre les étreintes passionnées de son cavalier. Ce dernier, devenant de plus en plus entreprenant, fut bientôt le plus heureux des mortels. Lorsque la voiture arriva devant l'hôtel du Casino, Ludovico donna un tendre baiser d'adieu à la belle en lui disant:

— Quand te reverrai-je, mon ange?

— Bientôt, mon bien-aimé, répondit l'astucieuse Maria, en pressant de ses lèvres roses celles de son amant, je te donnerai le plus tôt possible un rendez-vous.

En disant ces mots, la coquette et adroite Maria se dégagea prestement des bras de Ludovico; elle descendit lestement de la voiture et rentra dans son hôtel, ayant eu le soin d'emporter avec elle le précieux ordre signé de Garibaldi.

Lorsqu'elle fut seule dans sa chambre, Maria de S... ouvrit un coffret en ébène contenant plusieurs flaçons, déboucha l'un d'eux, trempa dedans un pinceau, puis elle passa plusieurs fois ce dernier, humide d'une blanche liqueur* dégageant une forte odeur de chlore, sur l'ordre de Garibaldi, en ayant

---

* Cette liqueur était du sel d'oseille dissout dans de l'eau, (acide oxalique).

bien soin de ménager la signature de ce dernie qu'elle n'humecta pas. Chaque fois que sa mai experte frottait le pinceau sur l'écriture. celle-ci di paraissait à vue d'œil, et le papier, après avoir ét ainsi mouillé trois ou quatre fois, ne conserv plus qu'un léger trait jaune indiquant la trace de lettres. Maria de S.... trempa alors son pinceau dans un second flacon plein d'une liqueur blanch et épaisse, semblable à de la crême*, et elle en appliqua aussi une couche sur les lettres presqu entièrement effacées au bout de quelques secon des, la trace jaune, qui restait encore, disparut à son tour. Elle lava alors très-proprement l papier qu'elle venait de soumettre à cette opéra tion chimique, et sur lequel toute trace d'écritur avait disparue, à l'exception de la signature et d sceau de Garibaldi, qui s'étalaient au bas d la page blanche. Quand cette dernière fut u peu moins humide, Marie de S.... passa dessu une légère couche de colle de poisson et, quelque heures après, lorsque la page fut entièremen séchée, elle écrivit au-dessus de la signature d Garibaldi:

Au général Barteluici,

„Général, abandonnez votre position de *Ponte Molle* sans rompre le pont, et repliez-vous dan

* C'était du chlorure de chaux.

l'intérieur de la ville, je vous transmettrai des ordres ultérieurs.

„Rome. le 3 juin 1849."

Le lendemain matin de bonne heure, une estafette porta cet ordre au général Barteluici, et ce dernier l'exécuta immédiatement en abandonnant la position qu'il était chargé de défendre.

Les Français trouvant le *Ponte-Molle* inoccupé le traversèrent et vinrent s'établir sur le Pincio, d'où il leur fut facile de canonner la ville et d'ouvrir une brêche.

La perte de cette position était pour les Romains un grand malheur, et son occupation par les Français un succès important, le seul qu'ils eussent optenu, et à l'aide de la trahison, après 18 heures du combat le plus opiniâtre et le plus meurtier.

Le soir, quand la nuit fut venue mettre un terme aux massacres et une trêve à la fureur des combattants. Garibaldi, entouré de quelques uns de ses officiers d'état major et de ses aides-de-camp, se promenait. sombre et soucieux, en écoutant les rapports des combats de la journée. Quand le général Barteluici vint à son tour pour lui rendre compte de la mission qui lui avait été confiée, la belle figure franche et ouverte de Garibaldi, prit une expression de profonde sévérité.

— Général, dit-il au nouveau venu, je vous retire votre commandement, et vous allez-vous rendre

aux arrêts forcés jusqu'à la fin de la lutte. Vous passerez alors devant un conseil de guerre pour rendre compte de votre conduite, car vous avez lâchement abandonné le poste que je vous avais confié.

— Comment, général, vous m'accusez d'avoir abandonné mon poste, quand c'est sur votre ordre formel que je me suis retiré de Ponte-Molle.

— Général, pas de fausses défaites, je vous avais confié la garde de Ponte-Molle, en vous recommandant expressément de détruire le pont si vous étiez forcé de l'abandonner et, au lieu d'exécuter mes ordres, vous avez quitté votre poste devant l'ennemi, sans raison, sans prétexte, sans la moindre résistance et sans détruire le pont, répondit Garibaldi.

— Il est vrai, général, que vous m'aviez d'abord donné l'ordre dont vous parlez; mais depuis vous m'en avez envoyé un second, dans lequel vous me dites de quitter ma position et de ne pas détruire le pont; cet ordre écrit, je l'ai, le voici, ajouta Barteluici, en remettant un papier à Garibaldi. Ce dernier lut alors l'ordre écrit que Maria de S... avait falsifié et qu'elle avait envoyé au commandant de Ponte-Molle.

A la vue de cette pièce, au bas de laquelle était sa signature et son sceau, Garibaldi pâlit et s'écria

— Quel est le misérable qui a abusé de ma confiance et qui a fabriqué cette pièce fausse, car

cet ordre est faux? la signature est bien de moi, mais l'écriture qui la précède n'est pas la mienne, on s'est sans doute servi d'un de mes ordres, on en a effacé le contenu pour le remplacer par l'ordre perfide d'évaquer Ponte-Molle; ce ne peut-être qu'un de mes aides-de-camp qui a commis cette infamie et, si ce misérable ne se nomme pas lui-même, je saurai bien le découvrir; quelqu'il soit, malheur à lui! Cette scène se passait, comme nous venons de le dire, devant les officiers d'état-major et les aides-de-camp de Garibaldi, qui tous se regardaient interdits en présence de l'accusation qui pesait collectivement sur eux; plusieurs faisaient entendre des murmures et des protestations, lorsque Ludovico s'avança tout à coup, plus pâle qu'un mort, auprès de Garibaldi, en disant:

— Général, n'accusez personne que moi du mal qui vient d'être fait, car c'est moi qui ai eu l'imprudence de confier un de vos ordres, non pas à un de nos ennemis et pour en faire l'usage perfide que vous connaissez, mais à une femme, qui se dit des nôtres, à une de nos amies à tous, à Maria de S..., qui m'avait prié de lui remettre cette pièce dans l'intérêt de notre cause, à ce qu'elle m'affirmait, et pour en faire un usage qui devait nous être des plus profitable. Comme cet ordre avait été contremandé, et qu'il n'avait plus aucune valeur, j'ai eu la faiblesse de condescendre au désir de cette dame,

que je croyais nous être toute dévouée, maintenant je comprends de quelle infâme machination j'ai été la victime, je n'entends pas excuser ma faute, dont j'apprécie toute la gravité et toute la culpabilité; j'ai seulement voulu dénoncer la perfide, l'infâme, qui a abusé de ma confiance et de ma faiblesse, afin qu'elle ne puisse plus faire ni de nouvelles dupes, ni de nouvelles victimes et accomplir d'autres trahisons; maintenant, je vais me punir de mon crime auquel je ne veux pas survivre. En disant ces derniers mots, et avant qu'on ait eu le temps de lui en empêcher, le malheureux jeune homme se fit sauter la cervelle d'un coup de pistolet; les éclats du crane et le sang de l'infortuné Ludovico maculèrent plusieurs des assistants, qui reculèrent effrayés devant cet acte de désespoir. Garibaldi contempla, de son air triste et doux, ce jeune officier, qui venait de se faire justice aussi sévèrement et de se punir de mort pour une imprudence et un acte de faiblesse.

— Qu'on enlève le cadavre de ce malheureux, dit-il, et que sa triste fin serve d'exemple à tous ceux qui, comme lui, pourraient commettre une faute par légèreté, excès de confiance ou par inexpérience; qu'on envoie desuite à la police l'ordre d'arrêter Maria de S...., qui joue ici le rôle d'espionne, et qui fomente la trahison. J'aurai dû m'en douter, car elle appartient à cette famille corse, qui

a déjà coûté tant de larmes et de sang à l'Italie et qui cause aujourd'hui tous nos malheurs.

— Patience, dit à son tour Félice O..., l'attaque indigne, qui s'accomplit contre nous aujourd'hui, ne restera pas sans châtiment, et si nous succombons sous le nombre et sous la force, nous saurons du moins nous venger.

— Nous le jurons, répondirent tous les militaires présents.

— En attendant, ajouta Garibaldi, combattons pour la défense de la République, suivez-moi mes amis, allons faire une nouvelle sortie à la faveur de la nuit et déloger l'ennemi qui s'est établi sur le Pincio.

Tous les Garibaldiens suivirent leur chef et, bientôt après, on entendit, dans le silence et l'obscurité, une vive fusillade dans la direction de Ponte-Molle, c'étaient les républicains romains qui attaquaient les envahisseurs de leur pays; quand les premiers rentrèrent dans Rome ils amenèrent avec eux plusieurs centaines de prisonniers français.

Ces combats, cette résistance héroïque et ces attaques acharnées durèrent plus d'un mois; Oudinot demanda et attendit de nouveaux renforts et des pièces de siège pour ouvrir la brêche et donner l'assaut, et ce ne fut que quand il les eut reçus qu'il se décida à tenter ce dernier.

VII.

Serment de vengeance.

Le drapeau de la République romaine, si glorieusement défendu par le peuple tout entier, est tombé dans le sang des martyrs; celui des traîtres et des parjures, vainqueurs grâce à la force, au nombre et à la trahison, l'a remplacé sur les remparts de la ville éternelle et flotte au Capitole.

Tous les héroïques défenseurs de la République, les compagnons de Garibaldi, les combattants des barricades, les volontaires de toute l'Italie; les républicains français, qui étaient allés à Rome combattre pour la liberté et défendre leurs frères de la ville éternelle; les représentants du peuple, qui étaient restés inébranlables à leur poste ou derrière les barricades; les magistrats républicains, les triumvirs, et jusqu'aux femmes héroïques et aux enfants courageux, qui s'étaient battus pour la République, avaient quitté la ville et fuyaient dans la campagne, cherchant un refuge et un asile contre

les oppresseurs de leur patrie, les destructeurs de leurs libertés, les violateurs de toutes les lois et de tous les droits, qui s'étaient emparés de leur cité héroïque, sur les cadavres et dans le sang de leurs concitoyens.

La ville entière, était plongée dans la colère, la terreur et le désespoir; toutes les maisons étaient fermées et toutes les portes étaient closes; les visages étaient sombres et les poings crispés, c'était la rage dans le cœur et la haine dans les yeux, en chargeant leurs armes et en aigitant leurs poignards dans l'ombre, que les Romains regardaient les envahisseurs de la République.

Il est minuit, au milieu de la campagne romaine, campe une troupe nombreuse de soldats et de citoyens, ce sont les défenseurs de la ville éternelle, qui ont battu en retraite, devant les soldats du despotisme, vainqueurs du droit et de la justice; après avoir défendu leur chère République de rempart en rempart, de bastion en bastion, de barricade en barricade, de rue en rue, de maison en maison et après avoir, brûlé leur dernière cartouche, tous les membres de la Jeune-Italie, à l'exception du prince Louis et du commandeur R...., dont nous avons parlé dans le premier chapitre de cette histoire, et beaucoup d'autres encore, étaient parmi les républicains fugitifs: Giuseppe M.... Félice O...., Pieri, Pianori, Galetti, Ciceruacchio,

Torré, Calandrelli, Pisacane, Zambianchi, etc., etc., formaient le cortège de l'héroïque Garibaldi et de sa courageuse et intrépide femme, Anita la brésilienne, qui n'avait pas voulu le quitter, et à côté de laquelle on voyait la belle Cornélia, toujours pâle et triste.

Tous ces proscrits étaient réunis dans la salle basse d'une ferme isolée, c'était Giuseppe M...., l'illustre triumvir, qui les présidait; ce célèbre tribun et le héros populaire Garibaldi étaient encore plus grands après leur défaite qu'avant, et c'était avec un stoïcisme antique qu'ils supportaient la mauvaise fortune.

Mes frères, disait Giuseppe M...., les traîtres et les parjures sont parvenus à nous battre, grâce au nombre considérable de leurs soldats et à leurs moyens formidables de destruction, mais le droit est demeuré debout avec nous, le glorieux drapeau de la République, à l'ombre duquel nous avons combattu avec courage, est resté pur et sans tache; partout où il flottera le peuple de l'Italie le saluera toujours avec respect et admiration; tous les hommes de cœur, tous ceux dignes de ce nom l'acclameront comme un emblême de liberté et de rénovation sociale; l'idée qu'il représente est immortelle; quand on la persécute elle grandit et s'incruste plus profondément dans les âmes, quand on frappe ses défenseurs on en fait des martyrs,

La République a incarné en elle la grande notion de justice innée dans le cœur de l'homme, les principes immortels de *liberté, d'égalité et de fraternité*, qui triompheront certainement et qui deviendront la base de notre ordre social; aussi, quoiqu'il puisse nous arriver, quel que soit le sort qui nous est réservé, ayons foi en la grandeur et en la justice de notre cause, ne nous décourageons jamais, supportons avec la même fermeté, la même sérénité, la bonne comme la mauvaise fortune; car, quand on combat pour une cause juste, on ne doit jamais douter un instant de son succès dans l'avenir.

Nous devons donc continuer notre œuvre avec la même persévérance sans cesser un seul instant de travailler pour elle, chacun de nous doit donc poursuivre sa tâche dans la mesure de ses forces; que ceux qui sont soldats continuent de combattre avec les armes, qu'ils aillent rejoindre nos frères de Venise, pour défendre encore la République, triompher ou succomber avec elle; que ceux qui sont tribuns, écrivains, journalistes, historiens combattent avec la plume ou la parole pour la République, et que tous concourent à son triomphe. Quand Giuseppe M.... eut fini de parler, le chef des défenseurs de Rome se leva et dit:

— Mes chers amis, j'approuve tout ce que vient de dire notre respectable triumvir, comme lui je suis d'avis que nous devons lutter jusqu'à la der-

nière heure, verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour la République. Or, comme son drapeau flotte encore à Venise, je suis résolu de traverser l'armée autrichienne, qui occupe les Marches et l'Ombrie, et l'armée française, afin d'aller rejoindre les défenseurs de Venise avec tous ceux de mes compagnons qui voudront bien me suivre et se frayer avec moi un chemin à traver les rangs ennemis. A ces mots un grand nombre de ses courageux compagnons s'écrièrent:

— Nous irons tous avec vous, général, nous vous accompagnerons partout.

— Oui, citoyen, nous irons avec vous combattre aux côtés des héroïques défenseurs de Venise, dit Félice O..., mais ne serait-il pas aussi nécessaire de punir et de faire justice des traîtres qui, au mépris de leurs serments, ont trahi et combattu la cause sacrée de la République à laquelle ils avaient juré fidélité avec nous; avez-vous oublié quel est le châtiment que nos réglements infligent aux parjures? Mes frères, que méritent les traîtres, répondez?

— La mort, dirent tous les assistants d'une voix sourde.

— Eh bien, vous n'avez pas plus que moi oublié ceux qui autrefois étaient avec nous, ceux qui ont juré dans les mains de notre président fidélité et dévouement à nos principes, et qui non-seulement

nous ont abandonnés, mais qui encore combattent ouvertement notre cause et qui ont poussé l'infamie jusqu'à employer contre nous la puissance que nous leur avons aidé à acquérir. Ces traîtres, ces parjures, ces parricides, qui percent sans pitié le sein de leur mère, vous les connaissez aussi bien que moi, puisque tous vous avez été témoins de leurs serments; je demande donc qu'ils soient condamnés et flétris comme traîtres et infâmes et que trois d'entre nous soient désignés par le sort pour exécuter la sentence capitale qui sera prononcée contre eux.

A cette proposition, le président se leva et dit:

— Mes frères: Vous venez d'entendre la motion qui a été faite par le citoyen Félice O...., je vais la mettre aux voix sans désigner par leurs noms propres ceux qui sont accusés et que vous connaissez tous aussi bien que moi; que ceux qui sont d'avis que les membres de la *Jeune-Italie* qui ont forfait à leurs serments, en attaquant et en détruisant la République romaine, sont des traîtres, des parjures et des parricides, et méritent la mort, lèvent la main.

Tous les assistants firent le signe indiqué.

En conséquence de la réponse affirmative et unanime que vous venez de faire, je déclare les accusés coupables des crimes de trahison, de parjure et de parricide; je les condamne à mort, je les mets

hors la loi, hors l'humanité, et je d'éclare que chacun de vous et tous les citoyens ont le droit et le devoir de les poursuivre, de leur courir sus et de les mettre à mort par tous les moyens; en agissant ainsi ils feront bonne justice et un acte méritoire, qui leur vaudra l'estime et le respect de leurs concitoyens et la reconnaissance de la postérité. Et, afin que la sentence de mort qui vient d'être prononcée soit sûrement exécutée, nous allons tirer au sort pour savoir quels sont les trois d'entre nous qui seront chargés de tuer les traîtres parjures et parricides.

Le président mit alors dans une urne tous les noms des membres de la *Jeune-Italie* présents, et, après avoir bien mêlé les bulletins sur lesquels ils étaient écrits, il en fit tirer trois au sort par trois membres différents. Les bulletins qui sortirent furent conservés cachetés et placés dans une enveloppe fermée, avec cinq cachets de cire dont une empreinte fut remise à chaque membre de la société; après quoi le cachet qui avait servi à les faire fut brisé devant tous les assistants. Le président conserva par devers lui l'enveloppe cachetée dans laquelle étaient enfermés les trois bulletins sur lesquels étaient écrits les noms de ceux qui étaient chargés de tuer les tyrans et les traîtres, il ne devait l'ouvrir que lorsque la société aurait décidé que le moment d'agir était venu.

Maintenant, mes frères, ajouta Giuseppe M..., jurons tous si le sort nous a désignés d'exécuter fidèlement la sentence qui nous sera communiquée. Tous les républicains étendirent la main et dirent:

— Nous le jurons!

— Jurons tous dans le cas où ceux d'entre nous qui seront chargés de tuer les traîtres et les tyrans n'accompliraient par leur tâche de les punir de mort.

— Nous le jurons!

— Engageons-nous aussi à subir tous la même peine et à être exécutés par nos frères des autres ventes dans le cas où, en manquant à nos serments, nous serions lâches et parjures.

— Nous le jurons!

— Jurons encore de venger nos frères dans le cas où ils succomberaient dans l'accomplissement de leur tâche, et de conserver le plus profond secret sur tout ce qui a été dit, vu et fait dans cette séance.

— Nous le jurons!

— Jurons haine éternelle et mort à tous les tyrans.

— Nous le jurons; mort aux tyrans! mort aux tyrans!! mort aux tyrans!!!

— Maintenant mes frères n'oubliez pas vos serments et souvenez-vous que la tyrannie est impossible si nous les tenons, car il suffit du plus

faible d'entre nous pour tuer un tyran. Nous allons nous remettre en route pour Venise, afin de combattre par l'épée, tant qu'il nous restera une épée et, si on brise cette dernière, nous ferons des poignards avec les tronçons et alors: mort aux tyrans!

— Oui, mort aux tyrans! dirent tous les membres.

— Tous cachés dans l'ombre nous irons attendre les oppresseurs et nous leur plongerons nos poignards dans le cœur en leur disant notre devise immortelle:

„Ainsi toujours pour les tyrans!"

Car, nous le jurons tous, nous préférons mourir que de vivre esclaves.

— Nous le jurons!

— Notre chère République, qu'on a détruite par la trahison et par la force, nous jurons de la rétablir sur les cadavres de nos ennemis ou de descendre dans la tombe.

— Nous le jurons!

— C'est bien, mes frères, restez tous animés de ces sentiments virils et vous serez bientôt libres, et que dans l'avenir notre cri de ralliement soit: „La liberté, Rome ou la mort!"

— Je jure, si je ne succombe pas dans la lutte que je vais engager, dit Garibaldi, quand l'heure sera venue, d'appeler toute l'Italie aux armes et de

marcher sur Rome, à la tête des volontaires républicains aux cris de: Rome ou la mort!

— Nous le jurons tous, dirent les proscrits.

— Et maintenant que la liberté nous protège, dit Giuseppe M....

— Et en route, ajouta Garibaldi.

Et tous les républicains proscrits, ainsi que la femme de Garibaldi, l'héroïque Anita la brésilienne, et Cornélia Marcus prirent leurs armes et se dirigèrent vers Venise, à travers les armées française, autrichienne et napolitaine.

VIII.

Le conciliabule.

Le premier décembre 1851, à dix heures du soir, il y avait bal à l'Élysée, les salons étaient brillamment illuminés, des milliers de bougies et de becs de gaz brillaient du plus vif éclat et se reflétaient en gerbes de feux dans les glaces et les dorures, c'était un ruissellement de lumières, un scintillement éblouissant; de riches tentures de velours soie brochées d'or garnissaient les appartements, des guirlandes de fleurs artificielles étaient suspendues au plafond et ornaient toutes les salles, des vases précieux pleins de fleurs de serres chaudes s'étalaient sur les consoles, l'orchestre faisait entendre ses mélodies séduisantes, les danses gracieuses et les valses vertigineuses entrainaient les invités dans les cadenses variées de leurs tourbillons voluptueux; des essaims de jeunes femmes adorables apparaissaient et disparaissaient, comme de féeriques visions, dans les ondulations les plus molles et les tourbillonnements les plus entraînants

toutes ces belles personnes, aux tailles fines et souples, enlacées par les bras de leurs cavaliers, avaient les seins palpitants, les gorges rebondies, les épaules de satin et d'albâtre, les joues roses, les lèvres pourpres, les dents blanches, les sourires enivrants, les yeux brillants, les cheveux soyeux; elles étaient couronnées de fleurs, de perles et de diamants; leur beauté, leurs grâces et leurs séductions allumaient les flammes de l'amour dans les cœurs les plus froids; elles passaient et repassaient rapides, comme des apparitions fantastiques et féeriques, et ondulant, comme une mer de merveilles, devant les yeux éblouis qui ne pouvaient suivre, dans leurs aspects variés et infinis, toutes leurs grâces, toutes leurs beautés et toutes leurs séductions ravissantes.

Parmi ces enivrantes danseuses, il y en avait plusieurs de notre connaissance; la séduisante princesse Quadridoff brillait au milieu d'elles de tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté; elle avait une robe à double jupe en moire antique bleu de ciel, garnie de bordures en chenille, dont la seconde jupe était coquettement retroussée par une chatelaine de fleurs; sa coiffure vénitienne était surtout d'une grande beauté, elle se composait d'une guirlande de feuillage en velours vert mélangé de petites grappes de sobrier d'or et de glands à calices de même métal, des grappes de

corail, semblables à des fruits rouges d'aubépine, se dessinaient sur la neige de son cou, plus gracieux que celui d'un cygne, et trois magnifiques colliers de diamants, mélangés de turcoises et de topazes, scintillaient comme une voie lactée sur sa gorge, à l'échancrure de laquelle une magnifique broche de roses et de rubis rayonnait comme un soleil; cette charmante personne éblouissait sous les feux des lustres et des bougies.

La coquette Marie de S.... n'était ni moins élégante ni moins merveilleuse que la princesse Quadridoff; elle portait, avec une grâce charmante, une robe de satin vert lumière, très décolletée, à peine assujetie à ses deux épaules polies comme deux billes d'ivoire et laissant voir deux charmants émisphères d'albâtre, surmontés d'un bouton de rose qu'entourait une berthe de dentelles blanches, avec rubans et pattes de rubans de satin rose descendant par derrière jusqu'à la taille, et fixée à la ceinture, par un camélia rose, au-dessous d'inimitables épaules à fossette bien dessinée; la jupe de sa robe était garnie de deux volants tuyautés en satin vert, sur le second étaient placés, de distance en distance, de magnifiques camélias roses semblables à celui de la berthe, avec feuillage brillanté de gouttes d'eau en diamants, surmontés d'un volant de dentelles blanches posées en ondulations et garnies d'un ruban de satin rose traversé par des pattes au mi-

lieu de chacunes desquelles brillait un nœud de saphirs et de rubis alternés; une écharpe de dentelles roses entourait vaporeusement la taille délicate de la jeune femme, et ses bras nus s'échappaient gracieusement des bouffes de dentelles et des rubans de ses manches très-courtes en épaulettes, surmontées aussi d'un camélia illustré de pierreries; de superbes bracelets de saphirs et de rubis ornaient ses poignets délicats, et plusieurs rangs de colliers du même genre entouraient son cou charmant et s'étalaient sur son sein comme dans un écrin de satin, sa chevelure relevée était ornée de fleurs semblables à celles de sa robe et entremêlées de saphirs et de rubis, dont un double chapelet attachait ses cheveux qui retombaient par derrière en deux grappes mouvantes sur son cou.

Miss Howard ne le cédait en rien aux grandes dames dont nous venons de parler par la richesse et l'élégance de sa toilette. Elle était ravissante dans sa robe de taffetas blanc, bordée au bas de la jupe d'une ruche de rubans jaune d'or l'entourant de ses molles ondulations, au-dessus desquelles s'élevaient, placés perpendiculairement des bouillonnés en crêpe jaune, coupés de distance en distance de ruches en rubans, semblables à celles de la bordure, ornées elles-même d'un grand nombre de nœuds au centre de chacuns desquels scintillait un brillant; une seconde jupe de dentelles noires,

garnie de deux magnifiques volants, surmontait la première, cette jupe était relevée de chaque côté, à la hauteur des bouillonnés, par deux larges nœuds de dentelles au centre desquels était placée une agraffe d'émeraudes; le corsage décolleté de la belle Anglaise laissait admirer un sein de neige dont une berthe de dentelles noires faisait ressortir l'éclat; un nœud de rubans jaunes, au centre duquel éblouissait une broche en pierreries, d'une beauté, d'une élégance et d'une richesse sans pareille qui jetait mille reflets brillants sur le satin velouté de la peau; une profusion de colliers précieux, mêlaient leurs anneaux dans un scintillement de diamants, de saphirs, de rubis, de topazes, d'améthystes. On aurait cru en voyant la gracieuse miss aux mille reflets des candélabres et des lustres, que quelque fée comme dans les contes des mille et une nuits et dans les récits fabuleux d'Orient, l'avait elle-même parée.

Mesdames Lebon, de Contades, Ney, Vieyra-Molina, Saint-Arnaud, Magnan, Maupas, etc. etc..., toutes en splendides toilettes, faisaient aussi les délices de cette soirée, leurs maris et leurs amants goûtaient avec elles les plaisirs de la danse. Toutes ces charmantes personnes lorsqu'elles passaient près du prince Louis lui souriaient gracieusement et, comme si elles eussent été convenues d'un mot d'ordre, lui disaient chacune à son tour:

— Eh bien prince, nous attendons toujours le grand jour qui doit vous assurer le pouvoir de tous les autres jours; osez donc faire votre coup d'État, vous n'oserez donc jamais?

— Belles dames, répondit le maître du lieu, calmez votre impatience, ce jour tant désiré viendra peut-être plus tôt que vous ne le supposez.

Beaucoup de ces belles impatientes dissimulaient mal leur incrédulité et haussaient légèrement leurs blanches épaules en signe de doute, l'une d'elles, la femme adultère Lebon, murmurait à l'oreille de son amant de Morny, qui lui faisait des confidences pendant une valse:

— Et surtout, quand le moment d'agir sera veuu pas de demi mesures."

— Sois sans inquiétudes, chère amie, quand une fois le drame sera commencé, nous étonnerons le monde et nous terroriserons la France par nos rigueurs. Comme Macbeth, nous voulons être rois, et comme nous jouons nos têtes nous voulons gagner la partie à tout prix.

Messieurs Fialin, de Morny, Florissant, Vieyra, et tous les membres des clubs des Culottes de peau et des Cotillons, ainsi qu'un grand nombre d'autres habitués de l'Élysées assistaient à ce bal. On remarquait parmi eux:

L'illustre général Leroy, dit de Saint Arnaud, ministre de la guerre, brillamment costumé et re-

a de tous ses ordres et décorations, ce person-
;e, devenu un des confidents du prince, avait
uté, sous la Restauration, en 1816, dans les
des-du-corps, mais il en fut bientôt expulsé
r inconduite et immoralité; un biographe raconte
tant de garde derrière le trône, un jour de récep-
ı, Leroy coupa les glands d'or et les mit dans ses
hes. La vie de ce soldat de fortune formerait
lle seule un roman intéressant, nous n'en cite-
s que les traits principaux, car il serait trop
g de suivre cet officier dans toutes les péri-
ies de sa vie de Bohême. Au sortir de l'armée
jeune Leroy, qui s'était octroyé le nom plus
flant de Saint-Arnaud, se fit le factotum d'un
ırovisateur et se mit à débiter des bouts-rimés
des madrigaux au prix modeste de un franc
emplaire; mais le commerce des produits des
ses n'était pas en hausse et le pauvre Leroy
faisait pas fortune. Il s'engagea alors en qua-
d'acteur dans un théâtre des boulevards et
a la comédie sous le nom de Florival; mais là
ore il n'eut pas de succès il fut sifflé et quitta
scène; tombé dans la misère grâce à ses habi-
es de dissipation, après avoir déposé au mont-
piété la plus grande partie de ses effets d'habille-
nt, il en fut réduit à mettre en gage ceux de ses
îtresses, parmi lesquels: „un châle de laine quarré,
palmes; deux chemises de femmes en toile et ca-

licot;" ainsi que l'atteste une reconnaissance du mont-de-piété, du 7 Janvier 1824, publiée par la *Gazette des Tribunaux*, du 16 octobre 1840, et au bas de laquelle on lisait:

„Bon à dégager. Signé Saint-Arnaud.

La mise en gage des vieilles défroques des dulcinées de notre héros ne le mena pas loin et, comme il était poursuivi par des nombreux et avides créanciers, il prit le parti d'abandonner son ingrate patrie, et s'en fut à Londres avec une de ses belles Hélènes, madame la baronne de Pilay, femme d'un âge déjà respectable, d'une grande expérience et de ressources quand il s'agissait de vivre d'expédients et d'échapper aux griffes de dame justice. Voici en quels termes la *Gazette des Tribunaux* apprécie les qualités précieuses dont la compagne de notre héros était douée: „Personne ne savait comme elle exploiter un grand nom, faire illusion à des fournisseurs par des dehors et l'apparence d'une grande fortune, négocier des effets de commerce sans aucune valeur, et parcourir adroitement le sentier étroit qui cotoie l'improbité, les crimes et les délits prévus par la loi;" elle frisait alors avec une grande adresse et un rare bonheur la police correctionnelle et la cour d'assises, sans cependant s'asseoir sur leurs bancs. Les deux aventuriers vinrent s'installer à Leicester Square, et se mirent à exploiter les tripots et les mai-

sons mal famées de Régent street et d'Hay-market où ils firent d'abord de bonnes affaires. Mais il arriva un jour que la trop grande dextérité des doigts de la baronne amena des désagréments à notre couple *non moral*, comme disent les Anglais, il dut quitter Londres clandestinement pour échapper au *trade mill* ou à Botany-Bay. Comme souvenir les deux touristes emportèrent les draps de lits de leur chambre garnie.

De retour à Paris, Mr de Saint-Arnaud et Madame la baronne n'eurent pas de chance, cette dernière fut condamnée à plusieurs années de prison pour ses méfaits, et mourut dans la maison centrale de Clermont après une longue captivité; son associé Leroy fut moins mal heureux qu'elle, il en fut quitte pour deux ans de prison à Sainte-Pélagie, où ses créanciers le firent incarcérer. Ce fut la Révolution de 1830 qui, en ouvrant les portes aux détenus pour dettes, lui rendit la liberté. Le 22 février 1831, le sous-lieutenant Saint-Arnaud rentra avec son grade au 64me régiment d'infanterie, il passa lieutenant par rang d'ancienneté, le neuf décembre suivant, et fut envoyé en Vendée avec son régiment pour combattre l'insurrection légitimiste, fomentée par la duchesse de Berry; lorsque cette princesse fut arrêtée le lieutenant Saint-Arnaud l'escorta jusqu'à la citadelle de Blaye et devint un de ses geôliers sous les ordres du général Bugeaud.

Il poussa l'abjection et la bassesse jusqu'à espionner la prisonnière et à l'épier par un trou, qu'il avait fait pratiquer en secret au plancher de sa chambre; il assista à la section du cordon ombilical lorsque cette malheureuse accoucha et signa *d'office* l'acte de naissance de l'enfant de la duchesse. Quand cette dernière fut rendue à la liberté, Mr Saint-Arnaud la reconduisit j'usqu'à Palerme, comme l'aurait fait un agent de police, et il ne la quitta que lorsque son rôle d'espion fut terminé. Cette conduite lâche et vile, quand il rentra dans son corps, le fit mettre en quarantaine par ses collégues; ceux-ci refusèrent d'avoir des rapports avec un officier qui s'était deshonoré en remplissant le rôle d'espion et de geôlier. Objet de la répulsion et du mépris général dans son régiment, Saint-Arnaud dut le quitter pour entrer dans la légion étrangère qui s'organisait alors, et il partit bientôt pour l'Afrique où il put s'exercer tout à l'aise à cette guerre de razzias, de vol, de pillage, d'incendie et de guet-apens qu'il devait transplanter en France dix-sept ans plus tard. Comme le général Pélissier, il eut la gloire d'enfumer les Arabes dans les grottes du Dahara; mais, malgré ses cruels exploits, il végéta 4 ans, sans aucun avancement, ce ne fut qu'en 1837, et encore par rang d'ancienneté, qu'il passa capitaine, on le nomma en même temps comptable de sa compagnie; mais

il puisa avec un tel sans-gêne dans sa caisse, que lorsque l'inspecteur général Ruillère la vérifia, il y trouva un déficit considérable. Le capitaine prévaricateur allait être traduit devant un conseil deguerre, condamné, deshonoré, dégradé et perdu, lorsque le lieutenant colonel Bedeau, touché du désespoir de son subordonné, parvint à fléchir la juste rigueur de l'inspecteur-général, qui ne fit pas de rapport. Grâce à cette tolérance le capitaine Saint-Arnaud conserva son grade, il ne fut pas même rayé du tableau d'avancement et, quand son tour d'ancienneté arriva, il passa chef-de-bataillon au 18e de ligne, en 1840; puis, grâce à la protection du général Bugeaud, son ancien geôlier en chef, à Blaye, il fut successivement promu aux grades de lieutenant colonel et de colonel; c'est en cette qualité qu'il fut nommé au commandement de la subdivision d'Orléansville, où il put impunément se livrer à son goût prononcé pour les exactions et les rapines; il se créa ainsi une petite liste civile, qui lui permit de mener un train princier dans son pachalik, au grand scandale de ses subordonnés, qui n'ignoraient pas les sources impures où il puisait l'or qu'il dépensait à pleines mains dans l'orgie et la débauche. Il avait alors un train de maison splendide, une table recherchée, un théâtre, où il attirait à grands frais les acteurs et surtout les actrices d'Alger; chevaux, meutes, maîtresses

richement pourvues, rien ne manquait à ce petit pacha. Il trouva le moyen, avec dix mille francs d'appointement par an de payer 60 ou 80 mille francs de dettes, de prêter pareille somme aux colons d'Orléansville, tout en dépensant 40 ou 50 mille francs par an, et cela dans trois ans de temps. Les chefs des bureaux arabes avaient, dit-on, le secret de ce résultat extraordinaire. Ce fut peu de temps après que Bou-Maza se constitua volontairement prisonnier entre ses mains, ce hasard inespéré lui valut le grade de maréchal-de-camp, qui lui fut conféré en 1847. Il profita de cette bonne fortune pour retourner à Paris et pour faire un mariage avantageux.

Le 22 février 1848, le général Saint-Arnaud fut chargé de défendre la préfecture de police, mais il le fit mollement et capitula le 24, en sacrifiant lâchement un détachement de gardes municipaux faisant partie de sa brigade, et le lendemain, il offrit ses services au Gouvernement-provisoire, qui eut la faiblesse de les accepter et de le renvoyer en Afrique commander son ancienne subdivision d'Orléansville, où il continua ses déprédations et ses concussions en les dissimulant cependant un peu. Après la funeste expédition de Zaatcha, Saint-Arnaud remplaca Herbillon dans le commandement de la province de Constantine; c'est là que les embaucheurs bonapartistes allè-

ent le trouver et l'enrôlèrent facilement sous la ànière de coup d'État, en lui promettant les étoiles le général de division, le ministère de la guerre t le bâton de maréchal-de-France, sans compter les avantages pécuniaires considérables. Il n'en allait pas tant pour séduire l'ancien complice de la aronne de Pilay, qui accepta avec empressement es propositions qui lui furent faites. Il fut d'abord nommé commandant en chef d'une nouvelle xpédition contre les Kabyles, qu'il conduisit avec ne grande incapacité et une déplorable maladresse, mais qui lui valut néanmoins le grade de général de division. C'est revêtu de cette faveur qu'il quitta l'Algérie et vint à Paris pour accomplir l'honorable mission qui lui était réservée.

A son arrivée, on lui donna d'abord le commandement de la 2me division de l'armée de Paris et ensuite le ministère de la guerre; il occupait déjà ce dernier poste lors de la soirée de l'Elysée dont nous racontons les détails à nos lecteurs.

Ce n'était cependant pas sans une certaine appréhension qu'il entra dans la conjuration bonapartiste, il hésita pendant plusieurs mois avant de vouloir tenter l'aventure. Un incident nouveau vint tout à coup faire cesser ses hésitations et le pousser en avant dans la tentative criminelle qu'il préméditait depuis longtemps. Il fut informé, à la fin d'octobre 1851, qu'un conseiller à la cour d'ap-

pel d'Alger faisait une enquête à Orléansville sur certains désordres signalés dans son administration, et que ce magistrat avait fait des découvertes qui le compromettaient de la manière la plus grave.

L'affaire s'ébruita bientôt; l'Atlas et le National en parlèrent. Il était désormais impossible d'empêcher la justice de suivre son cours. Le gouverneur écrivit sans retard au ministre et tout ce qu'on put faire, ce fut d'interrompre momentanément l'enquête, sous un prétexte futile, mais elle devait être reprise prochainement.

Le général Saint-Arnaud, épouvanté du coup terrible qui le menaçait et qui l'aurait infailliblement perdu, se décida à tout tenter pour l'éviter il accepta le ministère de la guerre et se prépara au coup-d'État pour conjurer l'orage et échapper à la justice déjà prête à le saisir. Il se lança alors à corps perdu dans le guet-apens du 2 décembre, comme nous le verrons plus loin.

Il y avait aussi, dans les salons de l'Élysée, pendant la soirée dont nous parlons, un autre officier supérieur de l'armée, bien digne de figurer à côté de Saint-Arnaud et d'être son complice: c'était le général Magnan, commandant de l'armée de Paris. Cet officier supérieur, plus vieux que son collégue, avait servi dans les armées du premier empire, et fait, en 1810 et en 1811, les campagnes d'Espagne et

de Portugal; en 1814, il était capitaine de la garde impériale et chevalier de la légion d'honneur; il quitta l'armée après les adieux de Fontainebleau, et, chose fort estimable, il entra pour vivre en qualité de clerc chez un notaire, qu'il quitta dès qu'il apprit le débarquement de Napoléon au golfe Juan. Il rentra alors dans la garde-impériale avec son grade, et assista à la bataille de Waterloo. Jusque là la conduite du capitaine Magnan n'eut rien que de très-honorable, pourquoi a-t-il terni plus tard un aussi beau début?

Jugeant sans doute alors la cause impériale à jamais perdue, comme il l'a dit plus tard, il prêta serment de fidélité à la Restauration, et déploya un tel zèle royaliste qu'il fut placé un des premiers dans la garde-royale, qui s'organisait, avec le grade de capitaine-adjudant-major, qui lui conférait le rang de chef de bataillon. Depuis cette époque le capitaine Magnan commença cette lutte d'intrigues et de ruses, qu'il soutint pendant 36 ans contre les procureurs, les huissiers, les gardes du commmerce et les recors, que ses innombrables créanciers mettaient à ses trousses. Dès lors le cinquième saisissable de ses appointements était séquestré, et cependant M. Magnan, outre son traitement, réalisait encore de très-beaux bénéfices au moyen de certains rapports de police, qui lui étaient chèrement payés sur la caisse des fonds secrets; il pas-

sait aussi pour prélever une forte part sur les gains de plus d'une sorte que faisait une artiste distinguée de la Comédie-Française. Eh bien, malgré ces bénéfices honteux et illicites, cet officier était toujours perdu de dettes.

Il fit, en 1823, la fameuse campagne d'Espagne, avec le grade de lieutenant-colonel, à la suite de l'armée de la foi. De retour de cette glorieuse expédition, il fut nommé colonel, il fit partie de l'expédition d'Alger et de celle dirigée conte Bône; il rentra ensuite en France, où avait éclaté la révolution de 1830, sans avoir obtenu de nouvel avancement malgré la recommandation de Mr. de Bourmont, qui l'avait fait noter comme légitimiste, ce qui lui fut alors très-défavorable. Le colonel Magnan était stationné à Montbrison avec son régiment, le 49e de ligne, lorsqu'éclata, à Lyon, l'insurrection de novembre 1831, qui fit prisonniers le général Ordonneau et le Prefet, qu'elle mit généreusement en liberté et qui força le général Roguet à battre en retraite; le colonel Magnan et la troupe sous ses ordres avaient fait partie de l'expédition dirigée contre la ville insurgée et, après l'échec éprouvé par l'armée, Magnan vait reçu l'ordre du général Roguet de retourner à Montbrison; mais au lieu de l'exécuter il se rapprocha de Lyon, entra en pourparler avec les insurgés, afin d'obtenir l'entrée de son régiment dans la ville, et leur

distribuer des proclamations légitimistes qui n'obrent aucun succès. Cette conduite ambigue et cette sobéissance aux ordres de son supérieur inspirèrent plus grande défiance et firent décréter le colonel ignan d'arrestation; ce dernier jugea prudent de ndre la fuite et se réfugia en Belgique; mais, ins compromis qu'il ne l'avait cru, il fut simplent mis à la solde de congé et remplacé dans son mmandement. Il sollicita et obtint du service ns l'armée belge avec le grade de maréchal de mp; après trois années passées à l'étranger, il ıtra en France avec le même grade qu'en Belque et il fut chargé du commandement du drtement du Nord. C'est là que l'embaucheur napartiste Mésonan, soupçonnant son peu de duement à la monarchie de juillet, vint lui faire s propositions de la part du prince Louis, il offrit: 100 mille francs comptant, 300 mille ncs plus tard, qui seraient déposés chez un banier, et le bâton de maréchal de France.

Ces offres étaient séduisantes, mais il y ait de grandes éventualités à courir, et le géral n'avait aucune confiance dans l'étoile de ısuergé de Strasbourg; le sort du colonel Vandrey le tentait pas. Il mit l'envoyé bonapartiste à la rte en lui disant „d'aller se faire pendre ailleurs." vant la Cour des Pairs, où il comparut comme moin, il accabla le prétendant impérial de son mé-

pris en lui disant en face : „que son parti était un parti ridicule et perdu.“

Cependant le zèle royaliste que déploya le général Magnan dans cette circonstance ne lui valut aucun avancement et ne rétablit pas sa position financière qui allait toujours en s'agravant; ses créanciers devenaient chaque jours plus pressés d'être payés et plus pressants. C'était envain qu'il avait recours à toutes espèces d'expédients pour se procurer de l'argent.

La justice découvrit alors que l'honorable général, qui vivait autrefois des fonds secrets et du produit des galanteries d'une actrice, avait imaginé un nouveau moyen, tout aussi honnête, de battre monnaie; il s'entendait avec les marchands d'hommes et les compagnies de remplaçements militaires pour faire accepter leurs marchandises de mauvais aloi, et partageait avec eux les bénéfices illicites de leur coupable industrie. L'illustre général spéculait sur la chair humaine, il faisait ce que l'on appelle vulgairement *la traîte des blancs*.

Ayant absolument besoin d'une somme de 8,000 francs pour payer un billet en souffrance, qu'il avait souscrit à un marchand d'hommes failli, il emprunta cette somme, à M. Tencé père, négociant, et lui céda en garantie, par acte sous seings privés, dûment enregistré, le mobilier qui garnissait son appartement. Mais, quand son prêteur voulut

prendre possession des meubles cédés, M. Magnan lui avoua que ces derniers n'étaient pas à lui, mais à son tapissier, ainsi que le constatait un acte, aussi enrégistré, postérieur à celui qu'il avait fait en sa faveur, de sorte que la garantie qu'il lui avait donnée était illusoire. Cette manière de s'approprier l'argent des autres a un nom dans le code pénal, on la nomme *escroquerie*. Ce ne fut qu'après être entré dans la conspiration lyséenne que M. Magnan s'exécuta enfin et paya M. Tencé, avec le prix de son crime et de sa trahison. Malgré sa conduite coupable, le général Magnan ne fut pas destitué, il eut même de l'avancement et fut nommé général de division, il fut de nouveau envoyé, en Afrique et chargé de l'inspection générale de l'infanterie dans la province d'Alger. Quelque temps après, Abd-el-Kader s'étant réfugié au Maroc et Bou-Maza, errant sans suite s'étant rendu, la guerre sainte fut abandonnée et notre héros revint en France.

En 1848, le général Magnan, comme tous les officiers de son espèce et la plupart des bonapartistes, fit sa cour au Gouvernement-provisoire et se posa en républicain de la veille; il obtint ainsi le commandement de la Corse, d'où il fut bientôt rappelé pour aller prendre à Lyon le commandement de la troisième division de l'armée des Alpes. Pendant l'insurrection de juin 1848, il reçut

l'ordre de marche sur Paris, et vint camper au camp de Saint-Maur; après l'élection du dix décembre 1848, il retourna à Lyon, pour le compte du prince président, et réprima l'insurrection du 15 juin 1849, qui eut lieu à l'occasion de la violation de la Constitution par l'expédition faite contre la République romaine. Il déploya contre les défenseurs du droit un grand luxe de canon, de mitraille et de fusillade, et obtint ainsi un facile succès, qui lui valut la croix de grand-officier de la légion d'honneur. De Lyon il alla à Strasbourg prendre le commandement de la 7^{me} division militaire, il fut à cette époque nommé représentant du peuple par les électeurs de la Seine, il ne fit que de rares apparitions à l'Assemblée législative, et on ne le vit guère que tous les 6 mois, lors qu'il venait renouveler son congé et émarger son traitement, dont le 5^{me} était saisi par ses éternels créanciers. Enfin le 16 juillet 1851, Louis-Napoléon Bonaparte, qui dès lors faisait prendre position à ses complices, le nomma commandant en chef de l'armée de Paris. Depuis le nouveau commandant travailla avec ardeur à se faire pardonner sa conduite devant la Cour-des-Pairs, si accablante et si outrageante pour celui qui depuis était parvenu à la présidence de la République, en attendant le moment d'agir tant désiré, qui devait lui fournir le moyen de payer ses dettes in-

ombrables, et lui donner enfin ce bâton de maréhal de France, qui lui avait déjà été offert, en 840, par le prétendant impérial.

A côté des généraux mercenaires, vils condotieri, qui attendaient le moment opportun pour se endre, verser le sang, détruire tes libertés et touer le prix de leurs trahisons, se promenait dans s salons de l'Élysée, toute la cohue, toute la meute es intrigants, des aventuriers, des valets, atendant leur part de la curée qui se préparait, fin de se repaître des dépouilles de la France et de on sang, de s'engraisser de ses sueurs et de s'enicher de son or. On voyait encore à l'Élysée:

Un Véron, docteur en industries équivoques, journaliste vénal, auteur immoral, viveur corrompu, Falstaff grossier, gâté de cœur, dépourvu de sens noral, prostitué à tous les régimes.

Un Granier-de-Cassagnac, ayant volé la moitié le son nom, bravo littéraire, dont la plume appartient au plus offrant et dernier enchérisseur, pentionné des fonds secrets sous Louis-Philippe et de a liste civile sous l'Empire, compromis dans l'affaire Bauvallon, taré jusqu'à la moëlle des os.

Un Barthélemy, jadis poète, tombé au rang des valets de plume, composant des cantates à l'heure et rimant des éloges par ordre.

Un Romieu, coureur de bouges et de mauvais lieux, qui a passé sa jeunesse dans la dissipation,

la débauche et l'orgie, et consacré sa vieillesse à célébrer la venue des Cosaques dans des pamphlets dégoutants; à glorifier la force brutale, la mitraille, le règne du sabre et du canon, des forts remparts hérissés de baïonnettes et d'artillerie dans des flots de sang; „car le canon, dit-il, doit régler les questions de notre siècle et il les réglera, dut-il arriver de la Russie.“

Un Baroche qui, après avoir demandé „la mise en accusation d'un ministère odieux et coupable“ sous Louis-Philippe, devint plus tard, sous la République, le plus odieux et le plus coupable de ministres, vil transfuge qui passa du camp royaliste dans celui des républicains, qui se fit socialiste enragé en Février 1848, réactionnaire à tous crins en 1849, bonapartiste un au plus tard et impérialiste en 1851.

Un Dupin, âme vile et vénale, serviteur, ami et exécuteur testamentaire du vieux roi Louis-Philippe, et qui ne rougit pas plus tard d'accepter les faveurs de l'homme qui avait dépouillé les enfants de son bienfaiteur, en confisquant les biens de la famille d'Orléans; magistrat sans honneur, qui s'oublia jusqu'à prêter serment au parjure.

Un Larochejaquelin qui deshonora son nom, qui fit rougir ses aïeux dans leur tombe et qui fit mourir sa mère et sa femme de honte et de désespoir, en se

parant de la livrée sénatoriale de l'héritier de l'assassin du duc d'Enghien.

Un Montalambert, qui est venu sanctionner avec son goupillon la mise en pratique de la devise de ses maîtres les jésuites: *la fin justifie les moyens*, et qui applaudit des deux mains à ceux qui, comme son patron Loyola „font des cadavres", mais des cadavres qui ne marchent pas, comme il y a eu un si grand nombre sur les boulevards, le quatre décembre 1851.

Un Veuillot, journaliste grossier et cynique, qui coassa dans la boue sanglante de décembre, se vautra comme un animal immonde dans l'ordure du coup-d'État, et s'acharna sur les cadavres des vaincus comme un corbeau dégoutant ou une hyène avide.

Un Billaud, transfuge libéral, républicain-socialiste, passé au camp du despotisme, apostat politique coupable de toutes les palinodies.

Un banquier juif, agioteur perdu de crédit et de réputation en 1851, qui ne se sauva de la faillite que par le coup d'État, et qui, sous la république, n'avait pas craint de proposer la banqueroute à l'honnête citoyen Goudchaux.

Un Péreire et un Mirès, financiers du même acabit; tout le monde connait les malheurs judiciaires du second et son heureuse chance devant la cour de Douai qui l'a acquitté et rendu à la lierté.

Un Rouher, procureur auvergnat, rapace et

tenace, se précipitant dans le coup d'État, comme les chiens à la curée. Il fit d'abord assez triste figure, lui pauvre hère, au milieu de tous les viveurs émérites qui l'entouraient, il faisait tache sur ce tableau, à côté des figures joviales des Mimi Véron et des Coco Romieux; mais comme il était habile dans l'art des proscriptions, retors, sans scrupules, qu'il mentait avec audace, et qu'il haïssait d'instinct tout ce qui était grand, beau et généreux, ses petites défectuosités lui furent pardonnées; persévérant et tenace, comme ceux de sa race auvergnate, il eut bientôt conquis le premier rang et devint plus tard un des plus fermes soutiens de l'Empire.

Fortoul était un collégue digne de lui, ancien maître d'Études au collège de Toulouse, saint-simonien, voltairien, républicain, socialiste, révolutionnaire et philogyne, il sacrifia tout ce bagage sur l'autel du bonapartisme, et l'ancien pion pédagogue accepta, avec un aplomb plus qu'extraordinaire, le portefeuille de la marine, quoiqu'il n'eut jamais mis le pied dans une embarcation et qu'il n'eut jamais vu un vaisseau de guerre. Il avait été touché par la grâce napoléonienne qui, si elle ne donne pas le pouvoir de soulever les montagnes comme la foi chrétienne, accorde, parait-il, le talent nécessaire à la direction générale des flottes de l'Empire, et octroie le sang froid nécessaire pour braver le ridicule et les sifflets qui accueillirent l'ancien cuistre de

collége lorsqu'on apprit sa nomination au ministère de la marine.

Ducos, le polygame, qui cachait à Auteuil une de ses trois femmes lorsque le prince daigna jeter les yeux sur lui pour en faire un de ses ministres. Ce personnage aux mœurs orientales était loin de s'attendre à une pareille faveur; aussi, quelques heures avant sa nomination, blâmait-il ouvertement le coup-d'État: „quel malheur! s'écriait-il, au milieu de l'émotion générale, voilà donc la guerre civile qui va ensanglanter la France! Ah! je l'avais bien prévu."

Eh bien! le lendemain du jour où il prononçait ces paroles, il acceptait un portefeuille des fauteurs de la guerre civile, et devenait un des pourvoyeurs les plus ardents de Cayenne.

Carlier, un double traître, qui conspirait à la fois pour les orléanistes et pour les bonapartistes; et qui suivit à la fin la fortune de ces derniers étant fortement compromis dans la loterie des lingots d'or et redoutant la cour-d'assises, dont le coup-d'État l'a sauvé.

Piétri, vrai bandit corse, qui avait aidé à la perpétration du coup-d'État, avec le sang froid et la cruauté d'un bravo consommé. Pour mieux dissimuler les préparatifs de ce forfait, il se disait républicain et se portait garant de la loyauté du prince: „Ne redoutez rien de lui, ne le craignez

pas, disait-il, aux membres de la Montagne, il est républicain comme nous, il respectera la République; s'il osait jamais l'attaquer, je n'attendrais pas que la loi le frappât; je courrais le poignarder moi-même; je voudrais être son Brutus. „Depuis Brutus Pietri vit au ratelier du guet-apens, dont-il est un des plus fermes soutiens, comme préfet de police.

Vaudrey, l'ancien complice de Strasbourg, qui a repris son rôle de traître, sans qu'il soit besoin cette fois, des charmes et des tendres faveurs de madame Gordon pour l'atteler au char du nouveau César et de sa fortune.

Mais arrêtons-nous, car nous n'en finirions pas si nous voulions citer tous les gens perdus d'honneur, qui assistaient à cette soirée; pas un honnête homme ne s'était fourvoyé au milieu de ces coquins.

Tels étaient les complices; presque tous hommes tarés, à la conscience vénale, à la moralité véreuse. Morny vivait aux dépens d'une femme; Saint-Arnaud mettait au mont-de-piété, pour 18 francs, les chemises de deux femmes, ses maîtresses, et se faisait payer ses dettes par une femme, pour sortir de Sainte-Pélagie, où il était prisonnier; Magnan avait été entretenu par une actirice; Vieyra vivait du produit de la prostitution de six malheureuses femmes pupliques; Vaudrey s'était laissé séduire par une femme; Ducos avait trois femmes légitimes; Fialin

acceptait la maîtresse de son maître et en faisait sa femme; les proxénètes fournissaient des femmes; Saint-Arnaud se faisait le geôlier d'une femme en couches, qu'il espionnait, et obtenait ainsi de l'avancement; Magnan partageait avec des compagnies militaires les bénéfices de leur honteux trafic, il admettait à prix d'argent leur marchandise véreuse, il spéculait sur la chair humaine et trafiquait du sang de la France, il se faisait, ce que l'on appelle en argot de caserne, *mangeur de blanc.*

La plupart d'entre ces gens tarés sont des bâtards et portent des noms et des titres qui ne leur appartiennent pas.

Monsieur de Morny est un bâtard de Napoléon Ier et de la chaste Hortense de Beauharnais; Walewski est le produit des amours adultères de Napoléon Ier avec une belle Polonaise; Messieurs de Persigny, de Cassagnac, de Saint-Arnaud portent des noms et des titres qui ne leur appartiennent pas; le vieux Jérôme Bonaparte était un bigame, quand il épousa sa seconde femme la première, Madame Patterson, vivait encore et il n'avait pas divorcé avec elle, d'où il résulte qu'aux yeux de la loi ses deux enfants: Mathilde et le prince Jérôme, sont deux bâtards; M. Ducos est un trigame. Voilà les hommes de mœurs et de moralité qui gouvernent la France depuis 17 ans.

Leurs vices et leurs crimes ont été appréciés, côtés et payés à prix d'or.

On les avait pesés dans une balance, essayés sur une pierre de touche, tarifés sur un tableau; Fialin avait été chargé de ce soin.

On les avait recrutés des deux mains pour l'Empire, pour l'orgie et pour la luxure. Tous s'étaient prostitués.

L'un avait vendu ses vices, l'autre ses crimes; celui-ci sa trahison, celui-là son apostasie; un premier son corps, un second son intelligence, un troisième sa conscience; ce général son épée, ce magistrat le livre de la loi; ces juges leurs arrêts; ce représentant du peuple la Constitution; ce conseiller de Cour suprême la République; ce prélat sa religion; ce législateur son vote; ce journaliste son talent; cet écrivain sa plume; cet historien la vérité; ce poète sa muse; ces nobles leurs parchemins; cet orateur sa parole; ces fonctionnaires publics leurs services; ces soldats leurs baïonnettes; ces femmes leur beauté; ces bourreaux le sang des justes et tous, la liberté!

Les plus vils, les valets, les esclaves, les eunuques de Tibère, livraient leurs femmes, fournissaient leurs filles, procuraient des maîtresses, des concubines, des courtisanes ou se prostituaient en personne en vrais mignons. Et toutes ces in-

amies avaient cours et rapportaient : honneur, fortune, puissance.

Les consciences des Sibour, des Baroche, des Troplong, des Rouher ; les vices des Morny, des Cleyra, des Fialin ; les épées des Saint-Arnaud, des Magnan, des Espinasse, des Canrobert, des Forey des Montauban, etc. ; les apostasies des Larochequelin, des Billaud, des Timon ; les complaisances des Fleury, des Bacciochi, des Mocquart ; le dévouement des Maupas, des Chappuis-Montlaville, des Conneau ; les platitudes des Cassagnac, des Lireyrac, des Laguéronnière, des Césena ; les louanges des des Belmontet, des Barthelemy et des Arsène-Houssey ; les malpropretés des Feydeaux, des Veuillot et des About ; le concours des Fould, des Rothchild, des Péreire ; les complicités des Girardin, des Guérould et des Havin et les charmes des Mathilde, des Miss Howard, des Despel et des Castiglione étaient côtés très-haut, et rapportaient des millions. Jamais on ne vit les hontes, les bassesses, les platitudes, les apostasies, les palinodies, les hypocrisies, les trahisons, les prostitutions, les délits et les crimes être aussi recherchés, aussi prisés, aussi payés et aussi rentés, titrés, décorés, gradés et honorés. C'étaient les saturnales de toutes les infamies ; le triomphe de toutes les pourritures ; des bacchanales de toutes les laideurs, de toutes les hideurs et de toutes les horreurs !

Pendant que cette cohue de corruptions faites hommes s'agitait, tournait, dansait, valsait tourbillonnait, enivrée par les symphonies et les harmonies de l'orchestre „le prince s'étant adossé à une cheminée appela d'un signe le colonel Vieyra, nommé la veille chef d'état-major de la garde nationale.

— „Colonel, lui dit-il, en souriant, êtes-vous assez maître de votre visage pour ne rien y laisser paraître d'une grande émotion?

— „Je le crois, mon prince, répondit Vieyra.

— „Fort bien alors. Et avec un sourire plus épanoui. C'est pour cette nuit, dit-il, à demi voix. Vous n'avez pas bougé; c'est bien, vous êtes fort. Pouvez-vous me répondre que demain le rappel ne sera battu nulle part et qu'aucune convocation de la garde nationale n'aura lieu?

— „Très-facilement, pourvu que j'aie assez d'ordonnances à ma disposition.

— „Voyez pour cela le ministre de la guerre.

— „Partez maintenant, mais pas desuite, on croirait que je vous ai donné un ordre.

— „Et prenant le bras de l'embassadeur d'Espagne qui s'avançait, le prince quitta la cheminée pendant que M. Vieyra, pour dérouter tous soupçons, allait échanger quelques banalités dans un groupe de dames.“ *

* Mayer, apologiste du coup-d'État. *Histoire du deux décembre.*

Une heure après l'incident que nous venons de
ıpporter d'après un écrivain bonapartiste, dans
fameux salon doré où, trente-six ans avant, (en
315), Napoléon 1er avait fait ses adieux à sa fa-
ille et à ses compagnons d'armes avant de quitter
France pour toujours, le prince Louis-Napoléon
ɔnaparte, président de la République française,
ait seul, assis dans un vaste fauteuil, devant un
n feu, ayant les pieds sur les chenets.

Il semblait plongé dans les plus sombres ré-
ɛxions; il était pâle et défait; ses traits étaient
ofondément altérés; sa physionomie respirait l'an-
été la plus vive et l'incertitude la plus grande;
ı léger tremblement nerveux agitait ses bras et
s jambes; ses mains se crispaient sur les appuis
ı son fauteuil qu'il serrait convulsivement; ses
vres pales étaient contractées sous ses épaisses
oustaches rousses et, quoiqu'il fut devant un bon
u, ses dents claquaient; les rides précoces de son
ont et de ses joues semblaient encore plus pro-
ndes que d'habitude; son teint pâle et jaunâtre
ait coloré d'un reflet livide; ses yeux ternes pa-
ıissaient encore plus vitreux qu'à l'ordinaire sous
ɛs paupières pendantes; son regard éteint, morne
t froid était d'une fixité effrayante.

Tout à coup le silence de tombeau qui régnait
ans le cabinet fut interrompu par un léger bruit;
e prince tressaillit, se leva comme s'il eut été

mu par un ressort, et saisissant deux pistolets, qui étaient devant lui sur la cheminée, il les arma à toute aventure. Mais il les remit bientôt à leur place quand il aperçut, entre les battants de la porte entrebaillée, la physionomie de fouine de Monsieur Fialin.

— Eh bien, lui dit le prince, avez-vous réussi dans votre mission?

— Oui, prince, les 25 millions demandés sont là, dans le cabinet voisin, sous la garde du général Roguet.

— C'est bien, dit le prince, faites les apporter ici, car il me les faudra tout à l'heure pour payer Saint-Arnaud, Magnan, Canrobert, Forey, Espinasse, de Lourmel, etc., etc., car l'or et les billets de banque sont le nerf de la guerre et des conspirations. M. Fialin sortit et rentra bientôt accompagné de deux soldats qui portaient un coffre soigneusement fermé, paraissant très-lourd et que Louis-Napoléon Bonaparte fit déposer dans son cabinet de travail attenant au salon.

A peine les 25,000,000 étaient-ils placés au lieu indiqué, que l'ancien acteur Florival, l'ancien pensionnaire de la prison pour dette, l'ex-geôlier de la duchesse de Berry, l'ex-officier taré mis en disponibilité, l'ex-concussionnaire commandant d'Orléansville, le général Leroy, dit de Saint-Arnaud, ministre de la guerre, faisait son entrée.

condottiere, malgré l'heure avancée de la nuit, ait en grand uniforme, tout chamarré de croix et décorations, et brodé d'or sur toutes les contures, cun désordre ne se remarquait dans sa tenue, rien d'extraordinaire sur sa physionomie; toute personne, au contraire, respirait un air de conance et de satisfaction. Ce soldat aventurier avait puis longtemps perdu toute honte et toute pur; il était descendu au dernier degré de l'inmie; il savait braver de sang-froid le mépris public le pilori de l'histoire; il était gai et content te nuit là, car il était persuadé de toucher le x des nouveaux crimes qu'il allait commettre d'échapper à leur juste châtiment. Cet homme it dans sa sphère, il avait flairé le parjure et trahison, aussi ce fut le sourire aux lèvres d'un air radieux qu'il salua le prince.

Bientôt plusieurs autres personnages firent successivement leur entrée dans le salon.

C'étaient Messieurs: Fialin, de Morny, Florist et de Maupas, que nos lecteurs connaissent.

Lorsque ces cinq personnages furent près de lui, uis-Napoléon Bonaparte leur dit:

— Messieurs, c'est pour aujourd'hui....; les andes destinées que je rêve et auxquelles je travaille depuis si longtemps vont enfin s'accomplir; oulez-vous me seconder dans mes projets, puis-je ompter sur votre concours ferme et dévoué?

— Oui prince, vous pouvez compter sur nous jusqu'à la mort, répondirent les cinq offidés.

— Refléchissez bien; car, vous ne l'ignorez pas, nous jouons nos têtes, si nous succombons elles sont perdues, si au contraire nous triomphons, il n'y aura plus de bornes pour la satisfaction de notre ambition, nous serons les maîtres absolus de la France, nous aurons le pouvoir, les honneurs, la fortune, tout ce que des mortels peuvent souhaiter, nos desirs seront tous satisfaits.

— Toutes nos réflexions sont faites, répondirent les cinq complices, nous nous associons à votre fortune et, quoiqu'il arrive, nous la partagerons.

— Merci, Messieurs, avec des amis tels que vous je suis d'avance assuré du succès de mon entreprise.

Le président, qui avait prêté serment de fidélité à la République, à la Constitution et à l'Assemblée, le 20 décembre 1848, „en présence de Dieu et du peuple français" et devant le monde entier, du haut de la tribune de l'Assemblée nationale, lut alors à ses complices un décret et des proclamations dans lesquels il déclarait: que l'Assemblée nationale était dissoute, que la constitution démocratique et libérale de la République était abolie, il proposait de la remplacer par celle despotique du premier Empire; et il proclamait en outre l'État de siége dans toute la première division militaire.

Quand le prince eut terminé ses communications et la lecture de toutes ses pièces, ses cinq complices s'inclinèrent en signe d'approbation.

Louis-Napoléon Bonaparte ouvrit ensuite le tiroir du bureau placé près de lui, dans lequel il prit cinq plis cachetés et il en remit un à chacun de ses confidents en leur disant:

Messieurs, voici mes instructions pour chacun de vous; je charge Monsieur de Persigny de la direction générale de mon coup-d'État; je nomme Monsieur de Morny, ministre de l'intérieur, ce sera lui qui fera exécuter mes décrets et publiera les proclamations dans toute la France, il révoquera les fonctionnaires publics suspectés de tiédeur, il suspendra tous les journaux à l'exception de ceux qui défendant ma politique et que je lui désignerai, il fera occuper les imprimeries par la force armée et apposer les scellés sur les presses, il adressera une circulaire à tous les préfets, et prendra toutes les mesures qu'il jugera utiles pour le succès de notre entreprise; M. Maupas est nommé préfet de police, il dirigera les arrestations dont il signera les mandats, parmi lesquels il y en aura 16 contre les représentants du peuple que j'ai jugés les plus dangereux ou les plus influents, il fera aussi emprisonner soixante-dix-huit chefs de clubs, de sociétés secrètes et de barricades, qui sont nominativement désignés dans mes instruc-

tions; le général Saint-Arnaud, ministre de la guerre, assurera le succès de mon coup-d'État au moyen de la force armée, il fera exécuter mes ordres par le commandant en chef de l'armée de Paris, le général Magnan, officier supérieur dévoué et audacieux, dont le concours nous est acquis, il fera appliquer rigoureusement l'État de siége, il défendra et empêchera les rassemblements sur la voie publique, il assurera l'exécution du décret de dissolution de l'Assemblée nationale, il fera arrêter et emprisonner tous les représentants qui opposeront de la résistance; il s'opposera à toute manifestation hostile dans la rue et à la construction des barricades qu'il fera prendre et démolir par la force armée et il emploiera tous les moyens, même les plus rigoureux, pour faire triompher notre œuvre. Dans le cas où nous serons forcés d'abandonner Paris, il fera retirer l'armée en bon ordre dans les forts et à Vincennes, où il nous sera facile de nous maintenir longtemps encore et de reprendre l'offensive pour reconquérir la capitale. Voici enfin un autre pli cacheté dans lequel je donne mes ordres les plus secrets, au général Saint-Arnaud, en lui indiquant d'autres mesures de rigueur, dont le succès est infaillible dans le cas où nous éprouverons une résistance trop énergique; mais je lui recommande de ne le décacheter que sur un ordre spécial que je lui donnerai à cet effet.

Mr Florissant restera attaché à notre personne qualité d'aide-de-camp, et il sera particulière- t chargé de veiller à notre sureté et à celle alais de Élysée; il devra toujours avoir des voi- s attelées, prêtes à partir pour fuir en cas de ite.

Messieurs, vous connaissez maintenant mes ins- ions, veuillez les faire exécuter promptement, e pas oublier qu'il y va de nos têtes; „qu'il sous peine de défaite honteuse et de guerre , non pas seulement prévenir mais épouvanter. natière de coup-d'État on ne discute pas, on e, on n'attend pas l'ennemi on fond dessus, roie ou on est broyé!"

Après ces recommandations, Messieurs de Morny, n, Florissant, de Maupas et Saint-Arnaud pri- les ordres qui leur étaient destinés en disant -N. Bonaparte:

– Prince, vous pouvez vous confier à notre uement et à notre zèle pour l'exécution de vos es.

– C'est bien, Messieurs, je compte sur vous, , comme on ne sait pas ce qui peut arriver et vous pouvez avoir besoin d'argent, je vais vous ner un acompte pour encourager, récompenser e dévouement et vous prémunir contre les ntualités de l'avenir.

Louis-Napoléon Bonaparte passa ensuite dans

son cabinet de travail, dans lequel il fit successivement appeler tous ses complices afin de leur remettre une somme considérable.

Le premier introduit fut le général Saint-Arnaud, auquel le président de la République donna quinze cent mille francs en or et en billets de banque; savoir: cinq cent mille francs pour lui, cinq cent mille francs pour le général Magnan, cent mille francs pour le colonel Espinasse, cent mille francs pour Forey et trois cent mille francs pour faire distribuer aux officiers, sous-officiers et soldats de l'armée de Paris.

A la vue de ces richesses, les yeux de Saint-Arnaud brillèrent d'un fauve éclat, il prit avec avidité l'or et les billets de banque étalés devant lui, et il les engouffra dans ses proches profondes, véritables tonneaux des Danaïdes, dans lesquelles on aurait pu verser tous les trésors sans jamais les remplir.

— Ce que je vous remets aujourd'hui n'est qu'un acompte, dit le prince, vous recevrez encore pour vous trois cent mille francs dans trois jours et cinq cent mille francs aussitôt que notre entreprise aura réussi, sans compter le bâton de maréchal de France qui vous attend.

— Je vous remercie beaucoup, prince, dit le général mercenaire, que l'appât du lucre séduisait, je vous prouverai que je ne suis pas un ingrat; et

Vous n'aurez qu'à vous féliciter de votre générosité à mon égard; je vous réponds sur ma tête du succès de votre entreprise, et j'espère être bientôt maréchal de France.

Tous les confidents de Louis-Napoléon Bonaparte vinrent ensuite successivement recevoir à avance le prix de leur trahison. Persigny, Morny, Maupas et Florissant eurent chacun leur part dans la curée. Combien reçurent-ils? — On l'ignore, mais on suppose qu'ils ne furent pas moins bien payés que leur collégue Saint-Arnaud. Quand les machinateurs du coup-d'État eurent ainsi scellé leur pacte libertcide, il était deux heures du matin. Le prince les engagea à aller prendre un peu de repos en leur disant:

— Adieu, Messieurs, ou plutôt au revoir, n'oubliez pas que c'est aujourd'hui l'anniversaire de la bataille d'Austerlitz, et qu'il y a quarante-six ans, l'empereur, mon oncle, s'endormait après avoir préparé la victoire du lendemain. Espérons que dans quelques heures nous gagnerons notre bataille d'Austerlitz, et que le jour qui commence nous donnera le pouvoir et la puissance pour tous les autres jours.

— Nous le souhaitons tous, prince, et nous allons préparer ce grand résultat.

IX.

Le Crime.

Après quelques heures de repos les conspirateurs bonapartistes se mirent à l'œuvre et chacun d'eux alla prendre le poste qui lui avait été assigné. Mr de Morny, le plus intelligent et le plus capable d'entre eux, apporta dans l'accomplissement de sa tâche tout le sang-froid d'un homme blasé, le mépris profond des hommes et des choses; il poussa le septicisme et l'immoralité jusqu'à l'oubli de tout sentiment d'honneur, de délicatesse, de probité et d'humanité; se jeta résolument dans le crime, comme un homme qui a brûlé ses vaisseaux, comme un aventurier, un flibustier ou un bandit, qui n'a rien à perdre et tout à gagner. Comme tous ses collégues, les insolvables de la société du *dix-décembre*, il avait dissipé tout son avoir et contracté des dettes considérables; il lui fallait satisfaire à tout prix

ses créanciers impitoyables, qui menaçaient de l'envoyer à Clichy et de saisir le charmant hôtel des Champs-Élysées où il étalait son fastueux adultère avec la femme Lebon; le matin même du coup-d'État, la Fulvie associée à sa fortune, à sa honte et au bénéfice de ses crimes lui écrivait pour lui renouveler la recommandation qu'elle lui avait déjà faite la veille d'employer les grands moyens, d'être sans pitié ni miséricorde: — „surtout frappez vigoureusement, lui disait-elle, souvenez-vous que si vous succombez tout est perdu pour nous, que nous serons à tout jamais réduits à mener une existence précaire, que la gêne et la misère seront notre partage, que si nous échappons à nos ennemis il nous faudra courir à travers le monde, errants et proscrits, sans un coin de terre, sans une pierre pour reposer notre tête.“ — Cette perspective était affreuse pour un viveur de la trempe du bâtard de Morny, aussi était-ce avec un désir ardent qu'il convoitait le pouvoir, les honneurs et la fortune; la fortune surtout si nécessaire à une existence de luxe et de plaisir, et qui procure toutes les jouissances.

Les mêmes motifs inspiraient tous ses collégues: Monsieur de Saint-Arnaud était, comme lui, perdu de dettes et de réputation et, de plus, menacé d'une enquête sur son passé, sur ses concussions à Orléansville, qui allait le deshonorer et le

erdre à tout jamais; et, comme il avait conservé es mêmes goûts de débauche insatiable et de luxe ffréné, il lui fallait pour les satisfaire puiser de ouveau à pleines mains dans les coffres de l'État.

Monsieur Florissant avait tout perdu, tout mangé, ut dissipé avec les femmes; il ne songeait qu'à eux choses: s'enrichir et jouir, pour cela il eut comis tous les crimes et mis, s'il l'eut fallu, le feu ux quatre coins du globe.

Monsieur Maupas avait la même ambition inexnguible, la même soif de fortune que ses collégues, c'est pour cela aussi qu'il s'était jeté dans crime de Décembre.

Quand à Mr Fialin, tout le monde sait qu'il 'avait ni sous ni mailles, et qu'il ne s'est mis dans conjuration bonapartiste que pour remplir ses oches, et que pour avoir des titres, des châteaux des rentes.

De tous ces conjurés il n'y en avait pas un eul qui eut une opinion politique, tous étaient pousés par les mobiles les plus bas et les plus abjects.

Voilà quels étaient les perpétrateurs du coup-'État du deux décembre 1851.

Mais voyons les à l'œuvre; quand une fois ils urent commencé leur infâme attentat, leurs vioences et leurs cruautés égalèrent alors leur hyocrisie, leur ruse et leur astuce.

Les traîtres avaient annoncé dans leurs *bandos*

nocturnes collés sur les murs de la capitale, qu'ils seraient sans merci ni pitié envers les défenseurs du droit, qu'ils appelaient, comme toujours, des insurgés, des ennemis de l'ordre, des anarchistes.

„Toute tentative de résistance, disait Maupas, sera promptement et inflexiblement réprimée, qu'aucune d'elle ne se produise sans se briser immédiatement contre une inflexible répression."

Et, comme si ces avertissements féroces, n'étaient pas suffisants pour rendre la pensée de cruauté froide et perfide qu'ils cachaient, le préfet de police des malfaiteurs du deux décembre ajoutait:

„L'état de siége est décreté, le moment est venu d'en appliquer les *conséquences rigoureuses*...

„Que les citoyens paisibles restent à leur logis.

„Il y aurait *péril sérieux* à contrevenir aux dispositions arrêtées."

Les assassins prévenaient, en ces termes ambigus, les habitants de la capitale, qu'ils allaient commencer leurs épouvantables massacres et qu'il y aurait *péril sérieux* à sortir de *son logis*. Hélas! ils n'ont que trop bien justifié ces sinistres présages, comme nous le verrons plus loin.

Le traître Saint-Arnaud était beaucoup plus explicite; il avouait brutalement les procédés impitoyables qu'il voulait employer pour faire triompher son crime.

„Tout individu pris construisant ou défendant

des barricades ou les armes à la main, *sera immédiatement fusillé*, disait-il.

Les faits sont venus confirmer les craintes que causaient ces menaces féroces. A peine les cinq malfaiteurs, dont nous venons de parler, furent-ils installés dans leurs nouvelles fonctions, qu'ils se livrèrent à tous leurs instincts sauvages de banditisme. Mr Maupas, le préfet coupable, fit envahir par ses argousins, la nuit, à main armée, à l'aide de fausses clefs, de violence et d'effraction, les domiciles des réprésentants du peuple inviolables. M. M. Cavaignac, Charras, Cholat, Bedeau, Lamoricière, Leflo, Changarnier, Valentin, Thiers, Roger du Nord, Nadaud, Greppo, Miot, Lagrange, Baze, Baune, etc...., furent arrêtés après les scènes de violence les plus grossières et conduits dans les cellules de Mazas, où ils furent enfermés comme des malfaiteurs. Un nombre considérable d'autres citoyens, non représentants et connus pour leur dévouement à la République, subirent le même sort.

Après l'emprisonnement des représentants du peuple les plus influents, les violateurs du droit firent envahir, par une escouade de gendarmes mobiles et de soldats, le palais législatif, et chasser à coups de crosses et de baïonnettes les législateurs, qui étaient restés fermes à leur poste et qui venaient de décréter: „que Louis-Napoléon Bonaparte était déchu de ses fonctions de président de la Ré-

publique, comme coupable du crime de *haut trahison.* „Plusieurs représentants qui refusèrent d quitter leurs siéges en furent arrachés par force à coups de crosses et de baïonnettes, et traînés e prison. Le colonel du 6me de ligne, un misérabl soudard, ivre de champagne et d'absinthe, disait ses soldats: „Emmenez ces brigands de représen tants, s'ils font la moindre résistance, vos arme sont chargées, tirez dessus et si cela ne suffit pa fout... leur vos baïonnettes dans le ventre, soye aveuglement soumis aux ordres de vos chefs, qu rien ne vous arrête, tuez tout ce qui s'opposera à votre gloire: femmes, enfants, vieillards; frappe les tous!

C'était sous la haute direction du colonel Es pinasse que toutes les violences commises au pala législatif avaient eu lieu, ce félon gagnait en s'e rendant coupable cent mille francs, qui lui avaien été remis par les traîtres, fauteurs du coup-d'Ét

Un nombre considérable de représentants d peuple ayant appris que le palais législatif éta occupé militairement, se réunirent à la mairie d dixième arrondissement, sous la présidence de M. Vitet et Benoist-d'Azy, afin d'aviser aux moyen de défendre la Constitution et ils rendirent le dé cret suivant:

„Louis-Napoléon Bonaparte est déchu de se fonctions de président de la République.

„Les citoyens sont tenus de lui refuser abéissance.

„Le pouvoir exécutif passe de plein droit à l'assemblée nationale.

„Les juges de la haute cour de justice sont tenus de se réunir immédiatement, sous peine de forfaiture, pour procéder au jugement du président de la République et de ses complices.

„En conséquence, il est enjoint à tous les fonctionnaires et dépositaires de la force publique d'obéir à toutes réquisitions faites au nom de l'assemblée sous peine de forfaiture et de trahison.

„Fait et adopté à l'unanimité, en séance publique, le 2 décembre 1851."

Par un autre décret l'Assemblée nommait le général Oudinot commandant en chef de l'armée de Paris et le chargeait de la défense de l'Assemblée.

Cette nomination fut des plus facheuse, car personne n'avait oublié que ce même général avait, en 1849, attaqué et pris Rome par trahison, renversé la République et rétabli le pape.

A peine le général Oudinot était-il nommé que la troupe, sous les ordres du général Forey, aussi vendu à l'Élysée, entourait et envahissait la mairie du 10e arrondissement.

Un officier se présenta avec un ordre du traître Magnan, lui enjoignant de faire évacuer la mairie et d'arrêter tous les représentants qui opposeraient

de la résistance. Le général Forey, vint bientôt en personne pour exécuter sa honteuse mission. Le général Oudinot le somma, au nom de la Constitution et des décrets de l'Assemblée, de respecter l'inviolabilité de cette dernière; mais le félon, qui avait en poche le prix de son infâme trahison, passa outre en disant qu'il avait des ordres et qu'il les exécuterait.

— Vous devez avant tout respecter les lois et la Constitution, lui répondit l'homme qui avait violé ces mêmes lois et cette même Constitution en détruisant la république romaine.

— Je ne connais que mes ordres, peu m'importe les lois et la Constitution, répondit le général aux cent mille francs, et il donna l'ordre à sa troupe, ivre d'eau-de-vie d'arrêter les représentants du peuple. Les trabuccaires et les argousins des décembriseurs ses précipitèrent alors sur les représentants du peuple les saisirent au collet et les entraînèrent brutalement dans la rue, où la foule les accueillit aux cris de: vive la République! vive la Constitution! vive l'Assemblée! vive les représentants!

On eut alors un navrant spectacle en voyant arrêter 300 représentants du peuple, élus de la nation, et comptant dans leurs rangs toutes les célébrités de la France: d'anciens ministres, des écrivains, des orateurs, des magistrats, des hommes illlustres dans

es sciences, les lettres, la magistrature, le barreau armée; etc...., parmi lesquels on comptait plueurs généraux. Tous ces illustres citoyens fuent empoignés par des argousins, traînés entre ux haïes de soldats avinés, à la tête desquels rchait triomphalement un général félon; tous ; législateurs furent conduits dans la cour d'une erne où on les parqua comme un troupeau de bétail, en le exposant aux lazzis des soldats goguette.

La haute cour de justice, à la nouvelle du et-apens du deux décembre 1851, s'assembla et it l'arrêté suivant:

„En vertu de l'article 68 de la Constitution, la ute cour de justice déclare Louis-Napoléon Boparte *prévenu du crime de haute trahison*, conque le haut jury national pour procéder sans lai au jugement du coupable etc....."

Quand le fils naturel de la vertueuse Hortense, mant de la Lebon, l'homme de la *Niche à Fi-le*, devenu ministre de l'intérieur, par la grâce la trahison et du parjure, eut connaissance de rrêt de la haute cour, il fit envahir le prétoire r une bande de ses baskirs. Les juges en rmine, ces graves magistrats en chevaux blancs, vêtus de la toge et de la robe, appuyés sur le re de la loi, la Constitution à la main, qui veaient de mettre en accusation Louis-Napoléon

Bonaparte prévenu *du crime de haute trahison*, fu
rent chassés brutalement de l'enceinte du tribunal
par les soldats avinés et corrompus du nouveau
Bas-Empire, et jetés à la porte du sanctuaire d
la justice.

Les membres du Conseil-d'État, qui avaien
protesté contre le crime du deux décembre, eure
le même sort que les représentants du peuple
qui les juges de la haute cour, ils furent chass
par la force armée du lieu de leurs délibération

Partout les criminels du deux décembre avaie
mis les sabres de leurs argousins et les baïo
nettes de leurs soldats à la place de la souv
raineté du peuple, de la justice et de la loi.

Mais les coupables ne s'arrêtèrent pas en
beau chemin, une fois entrés dans la voie de
trahison et de la violence, ils devaient nature
lement la suivre jusqu'au bout; le crime est u
engrenage fatal, terrible, inexorable, une fo
qu'il vous a saisi il ne vous lache plus. Après
parjure, la violation de la Constitution, et de
souveraineté du peuple, le vol des caisses de l'Ét
l'arrestation des représentants, les brutalités exe
cées contre les magistrats, etc., devaient néce
sairement venir l'assassinat et le massacre des
toyens; c'est ce qui a eu lieu en effet. Comm
tous les grands coupables, les contempteurs
droit devaient nécessairement descendre les de

niers degrés du crime et verser le sang, après avoir volé la liberté et les caisses publiques. C'était dans la logique fatale de leur destinée, comme nous le verrons plus loin.

Les représentants du peuple, faisant partie de la Montagne, avaient aussi publié une protestation et un acte de déchéance contre le président de la République. Voici la copie textuelle de cette pièce énergique et virile, rédigée par le citoyen Victor Hugo.

Au peuple et à l'armée:

„Louis-Napoléon Bonaparte est un traître.

„Il a violé la Constitution.

„Il s'est lui-même mis hors la loi.

„Les représentants républicains rappellent au peuple et à l'armée les articles 68 et 110 de la Constitution etc. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

„Que le peuple fasse son devoir, les représentants républicains marchent à sa tête.

„Aux armes! vive la République! vive la Constitution! (Suivent les signatures.).

Le trois décembre 1851, à sept heures du matin, les auteurs de cette proclamation énergique résolurent de défendre la République les armes à la main. Les citoyens Cournet, Amable-Lemaître,

Maillard, Ruin et d'autres tout aussi dévoués; les représentants du peuple Baudin, Deflotte, Dulac, Schoelcher, Bruckner, Maigne et Malardier, se rendirent au faubourg Saint-Antoine et firent un appel à ses habitants pour combattre avec eux les violateurs de la Constitution et de la souveraineté du peuple. Aux cris aux armes! aux barricades! que poussèrent ces généreux citoyens une centaine d'ouvriers se joignirent à eux, et ils se mirent immédiatement tous ensemble à construire une barricade au coin des rues, de Cotte et Sainte-Margueritte; à peine leur construction était elle ébauchée qu'arriva un détachement d'infanterie; à la vue des soldats, tous les républicains se rangèrent derrière la barricade et s'apprêtèrent à repousser l'attaque de la troupe. Quand celle-ci fut à la portée de la voix les représentants montèrent sur la barricade et lui firent signe de s'arrêter.

— Nous sommes représentants du peuple, dirent-ils aux soldats, on vous trompe, on vous fait porter vos armes contre la Constitution et la République, défendez les au contraire; venez combattre pour elles avec nous; écoutez notre voix, celle de l'honneur, ce sera votre gloire et vous empêcherez la guerre civile et vous sauverez la République!

— Taisez-vous répondit l'officier, nommé Pujol, qui commandait le détachement, je ne veux pas

vous entendre, j'obéis à mes chefs...., retirez-vous où je commande le feu.

— Vous pouvez nous tuer, répondirent les Montagnards et leurs compagnons, mais vous ne nous ferez pas reculer; nous sommes les défenseurs de la justice, de la loi et du droit, nous leurs ferons un rempart de nos corps, et vous serez obligés de percer nos poitrines avant d'arriver jusqu'à eux; souvenez-vous qu'en nous frappant vous vous rendrez coupables d'un grand crime.

Pour toute réponse l'officier ordonna à ses soldats d'apprêter leurs armes et d'avancer. Ceux-ci croisèrent la baïonnette; les défenseurs de la Constitution en firent autant, mais dans ce mouvement précipité, et malgré la recommandation de ne pas tirer, qui avait été faite, un coup de feu partit des rangs des républicains, et les soldats y répondirent par une décharge; Baudin, debout sur la barricade, reçut trois balles dans la tête et tomba baigné dans son sang; un jeune ouvrier placé près de lui fut également tué; les républicains firent alors une décharge générale sur la troupe, un soldat tomba mort et plusieurs furent blessés.

Les militaires se précipitèrent ensuite à la baïonnette sur la barricade, schœlcher reçu deux blessures et, après une vigoureuse résistance, les républicains, mal armées, durent céder au nombre,

furent dispersés et se réfugièrent dans les maisons voisines.

Cet épisode d'héroïque résistance de quelques citoyens courageux et de six ou sept représentants du peuple, qui accomplirent jusqu'au bout le mandat qui leur avait été confié; cette mort sublime du martyr Baudin, tombant la Constitution à la main, sous les balles des sicaires des parjures de décembre; ce jeune ouvrier mourant pour la République à côté de l'élu du peuple, sont des exemples sublimes de l'accomplissement du devoir et du dévouement poussés jusqu'au sacrifice, et ils seront à jamais des titres d'honneur et de gloire pour la République qui les inspira.

Voici un autre trait d'héroïsme tout aussi grand que celui que nous venons de raconter.

Le même jour, trois décembre, quelques républicains avaient défendu toute la journée une faible barricade construite à la jonction de la rue du Cadran et de la rue Montmartre. A dix heures du soir deux autres républicains vinrent se joindre aux combattants. C'étaient Carpentier, délégué du comité socialiste et Dussoubs jeune, frère du représentant du département de la Haute Vienne, ils arrivaient de la mairie du 6^{me} arrondissement où une lutte sanglante avait eu lieu dans la journée. Dussoubs dont une balle avait labouré la poitrine était très-agité. Ce brave jeune homme était pro-

fondément peiné de ce que son frère, représentant du peuple, retenu au lit par une maladie, ne pouvait venir combattre les violateurs de la Constitution, et il avait résolu de prendre sa place sur les barricades et de mourir pour la République. Il y avait à peine une demie heure que les deux nouveaux combattants étaient derrière la barricade, quand la troupe, sous les ordres du traître de Lourmel, attaqua les républicains. Dussoubs, debout sur les pavés amoncelés et ceint de l'écharpe de son frère, s'adressa aux soldats; il les adjura de ne pas soutenir les violateurs de la Constitution, les ennemis de la République qui, depuis deux jours versaient le sang du peuple et foulaient aux pieds tous leurs serments; il leur démontra l'étendue de leurs crimes et fit appel aux sentiments de fraternité qui doivent unir les soldats au peuple.

Le commandant, simulant l'attendrissement, invita le jeune républicain à descendre de la barricade et à venir auprès de lui pour fraterniser, traiter de la paix et éviter l'effusion du sang; généreux et confiant, comme on l'est à son âge, Dussoubs n'hésita pas à descendre et à aller au devant de ses ennemis; mais à peine eut-il fait dix pas, que sur un signe de de Lourmel les sicaires du despotisme abaissèrent leurs fusils, firent feu et l'assassinèrent. Ils se précipitèrent ensuite sur la barricade et l'enlevèrent après de rudes assauts. Carpentier

et une quinzaine de ses braves amis comb
en héros et moururent en martyrs.

Mais leur mort et celle du généreux D
furent bien vengées, de nombreux soldats
tués dans cette attaque et leurs cadavres n
dans une mare de sang au pied de la bar

Dans cette journée du trois décembre, il
eu un grand nombre de combats dans les rue
martre, Saint-Sauveur, du Petit-Carreau,
gueil, Aumaire, au passage du Saumont,
les soldats de la trahison, du parjure et d
apens du deux décembre se montrèrent impi
et, selon les ordres féroces qu'ils avaient r
leurs chefs, ils fusillèrent sans miséricorde to
prisonniers.

Les bourreaux inéxorables ne se lassai
d'égorger leurs victimes, Chinderhan on
taine Mandrin à la tête de leurs bandes
gands n'en eussent pas fait autant et se
montrés plus humains.

X.

Les Massacres.

Après les lâches assassinats des prisonniers, ue nous avons racontés dans le chapitre précédent, evaient nécessairement venir les égorgements des romeneurs inoffensifs.

Voici en quels termes les raconte un écrivain napartiste, apologiste de tous les crimes qui furent mmis alors, M. le capitaine Mauduit :

„Le 3 décembre 1851, vers dix heures et demie soir, le colonel de Rochefort, du premier lan-er, reçut la mission de partir avec deux esca-ons seulement pour maintenir la circulation sur s boulevards....

„Le colonel ayant reçu l'ordre de charger tous s groupes, il se servit *d'une ruse de guerre* dont résultat fut de châtier un certain nombre de romeneurs en paletots.

„Il masqua ses escadrons pendant quelques in-ants, dans un pli de terrain, près du Château-

d'Eau, pour leur donner le change et leur laisser croire qu'il était occupé de ce côté de la Bastille; mais, faisant brusquement un demi tour sans être aperçu et prescrivant aux trompettes de l'avant-garde de se mettre dans les rangs, il se mit en marche au pas, jusqu'au moment où il se trouva à l'endroit le plus épais de cette foule compacte et incalculable, avec l'intention de piquer tout ce qui s'opposerait à son passage. Les plus audacieux.... se placèrent en avant du colonel et firent entendre le cri insultant de: *Vive l'Assemblée nationale!* Reconnaissant à ce cri une provocation, le colonel Rochefort s'élança comme un lion furieux, au milieu du groupe d'où il était parti en frappant d'estoc et de taille et de lance. *Il resta sur le carreau plusieurs cadavres.*

„Les lanciers subirent cette rude *épreuve morale* avec un calme admirable.

„De retour à la place Vendôme, et sa *mission accomplie* (mission d'assassin), le colonel de Rochefort s'empressa de rendre compte au général de division Carrelet."

Quelle préméditation, quel sang-froid dans le crime, quel calme dans la férocité! Timour Tamerlan, qui, selon la légende, était né les poings fermés et pleins de sang; Simon de Montfort, qui disait à ses massacreurs: „tuez toujours Dieu saura bien reconnaître les siens;" Charles IX assassinant Jean

Goujon d'un coup d'arquebuse, tiré d'une fenêtre du Louvre, pour donner le signal du massacre de la Saint-Barthelemy; Philippe II, condamnant à mort tous les habitants des Pays-Bas; le duc d'Albe, le bourreau exécuteur des hautes œuvres de ce cruel monarque, idéal des princes catholiques, écrivant à ce dernier, après le sac d'une ville: sire, j'ai exécuté vos ordres et il n'est pas resté dans cette cité pierre sur pierre, ni un être vivant, ni une femme pure; tous les brigands, que nous venons de citer, agissaient, disons-nous, avec moins de cruauté et étaient moins féroces que les assassins du deux-décembre. Les bonapartistes seuls étaient capables de surpasser ces montres des temps passés qui sont encore aujourd'hui la honte de l'humanité.

Mais ce fut surtout le lendemain, que les assassins versèrent le sang à flots.

Comme nous l'avons dit, la résistance s'était organisée de toute part contre le coup-d'État. Le quatre décembre les nombreuses barricades, élevées dès le matin, devenaient formidables, des hommes énergiques, des républicains courageux se préparaient à les défendre vigoureusement, pendant que de nombreux rassemblements de gens bien mis, appartenant à la bourgeoisie, se formaient sur les boulevards, et témoignaient d'une manière non équivoque de leur antipathie pour le coup-d'État

et de leur dévouement à la République. La conscience publique se réveillait indignée contre l'odieux attentat, contre la trahison et le parjure. Tout le monde sentait que la résistance allait prendre un caractère énergique et qu'une bataille serait livrée.

Le sieur Maupas, préfet de police, perdait la tête; à une heure et quart il témoignait de ses craintes dans une dépêche au ministre de l'intérieur.

„Les nouvelles deviennent tout à fait graves, disait-il; les insurgés occupent les maisons; les boutiquiers leur livrent leurs armes; la mairie du 5me arrondissement est occupée par les insurgés; ils se fortifient sur ce point.... Voici le moment de frapper un coup décésif, il faut le bruit et l'effet du canon, et il les faut tout de suite."

Dans une seconde dépêche, du même au même, le premier dit: „Les barricades prennent de grosses proportions, elles s'élèvent formidables dans le quartier Saint-Denis; des maisons sont déjà occupées par l'émeute, on tire par les fenêtres; les barricades vont jusqu'au deuxième étage..... Masses compactes aux environs de la préfecture de police. On tire par une grille. — Que faire?

Réponse du ministre de l'intérieur: „Tirez par votre grille."

Comme la résistance augmentait sans cesse et que l'attaque continuait, le préfet de police, perdant de plus en plus la tête, envoya encore plusieurs

dépêches à M. de Morny, avec cette continuelle interrogation: Que faut-il faire?

Le ministre de l'intérieur, voyant que M. Mauas avait grand peur, lui répondit deux fois: *Couchez-vous!* et à une troisième interrogation: *Couchez-vous genf....*

La peur gagnait tout le monde: dans les ministères, à l'État-major, à l'Élysée, on tremblait. Le vieux Jerôme Bonaparte, ex-roi de Westphalie, assiégé par les plus sombres terreurs, écrivait à son neveu pour dégager sa responsabilité et pour lui conseiller des mesures plus libérales.

Pendant que ces faits se passaient, ce dernier tremblait dans sa peau, suant la peur, enfoncé dans son fauteuil, devant ses chenets.

Chaque détonation et chaque coup de canon, lui parvenaient jusqu'à lui, le faisaient trembler, il voyait déjà l'émeute furieuse forcer son palais, enfoncer sa porte et le punir de son attentat. Il tomba dans une noire mélancolie, son impassibilité habituelle l'abandonna; il n'avait plus rien de ce que ses courtisans appelaient le flegme poussé *jusqu'au génie*; sa physionomie était blafarde et cadavéreuse. De temps en temps la porte du salon s'entrebaillait et la figure aigrefine de M. Fialin, presque aussi pâle que celle de son maître, apparaissait.

— Quelles nouvelles? demandait le prince.

— Mauvaises...., très-mauvaises, répondait l complice, de plus en plus pâle, la résistance gran dit partout, dans des proportions effrayantes, s cela continue dans quelques heures nous seron cernés et il sera trop tard pour nous sauver.

— Que dites-vous là? Fialin, s'il en est ains donnez l'ordre du départ; allez-vous assurer si le voitures sont prêtes et si je puis fuir encore.

Au moment où Fialin allait sortir pour exé cuter les ordres qui venaient de lui être don nés, un jeune officier de cavalerie, ayant des pi tolets aux poings, fit son entrée dans la salle; son apparition et à la vue de ses armes, l prince et son complice firent un mouvement d terreur.

— Qui parle de fuir lâchement, dit le nou veau venu; croyez-vous que je vous laisserai re commencer ici une nouvelle édition des échau fourées ridicules de Strasbourg et de Boulogn que le manque de courage, la lâcheté et la fo fanterie de M. Fialin ont fait échouer si misérabl ment; croyez-vous que j'ai risqué ma tête pour l perdre? La partie que nous avons engagée, do être menée jusqu'au bout avec audace, sous pein de défaite honteuse et de châtiment inexorabl Il nous faut donc triompher à tout prix; et, mon trant ses pistolets, il ajouta: le premier qui par de fuir je lui brûle la cervelle! Vous savez princ

ajouta-t-il, ce qui a été convenu entre nous, il ne s'agit pas de reculer maintenant, mais bien de faire exécuter les ordres secrets qui ont été donnés à Saint-Arnaud; veuillez me remettre pour cela les instructions nécessaires, afin que je les envoie au général. Et comme le prince, en proie à une grande terreur, plongé dans une espèce de prostration, restait immobile et inerte devant le jeune officier, celui-ci lui tendit une plume et une feuille de papier en lui disant:

— Voyons, écrivez: „j'ordonne au ministre de la guerre d'exécuter les ordres secrets que je lui ai remis cachetés."

Mais le prince, toujours inerte, semblait ne pas entendre; Fleury arma alors ses pistolets et plaçant la gueule de l'un deux sur le front du président, il lui dit:

— Toute hésitation de votre part vous serait fatale; et, comme je ne veux pas perdre ma tête, si vous ne vous exécutez pas de suite, je fais feu.

Le froid du canon du pistolet produisit sur le prince l'effet d'une pile galvanique; l'instinct de la conservation le fit sortir de sa torpeur; il fit un soubresaut; il prit la plume et écrivit l'ordre demandé.

— Très-bien, dit Florissant, après l'avoir lu; maintenant nous sommes sauvés. Prince, vous me remercierez plus tard de la violence que je viens d'exercer sur vous, car elle aura été la cause de notre salut.

Et ployant l'ordre, il le plaça dans une enveloppe cachetée, à l'adresse du général Saint-Arnaud et sortit pour l'envoyer à ce dernier par un aide-de-camp.

Fialin, plus mort que vif, avait profité de la préoccupation de son maître pour disparaître.

Quand le prince fut seul, il s'accouda sur la table, plaça sa tête dans ses deux mains, et attendit l'effet des ordres qu'il venait d'ordonner d'exécuter.

Il était plongé dans une sorte de torpeur attendant le dénouement du drame qui se jouait, les yeux fixés sur une liasse de papiers sur laquelle il avait écrit le mot *Rubicon*. C'était un plan de coup-d'État fait par l'ancien préfet de police Carlier.

Le Rubicon, que les conspirateurs bonapartistes, auteurs du coup-d'État, allaient franchir, était une mare de sang, sur laquelle surnageraient bientôt des débris humains : des têtes fracassées, des bras, des jambes séparées du tronc par les boulets et par la mitraille, des éclats de cervelles, des corps affreusement mutilés, troués par les balles, percés par les baïonnettes, hachés par les sabres, à côté desquels on verrait des corps de belles jeunes femmes souillés par les égorgeurs de décembre et des cadavres de pauvres petits enfants empallés ou lardés par les baïonnettes.

Le coup-d'État du deux décembre s'est édifié sur des ruines, ses lauriers ont poussés sur les cadavres de ses victimes. Les larmes, les sueurs, le sang et l'or du peuple ont alimenté ses orgies; l'abaissement, l'esclavage et la honte de la France feront sa gloire et sa puissance; c'est par ruse et par trahison qu'il acueilli les palmes sanglantes; c'est dans la nuit, comme un hibou, qu'il a jeté son cri sinistre, son *alea jacta est;* c'est entouré de la rouge auréole des assassins qu'il comparaîtra devant la postérité; car il s'est plongé tout entier dans le crime, dans l'infâmie!

Dès que Saint-Arnaud reçut l'avis que Fleury venait de lui faire parvenir, il décacheta le pli qui lui avait été remis par Louis-Napoléon Bonaparte dans la nuit du deux décembre, et il le lut avec beaucoup de soin et d'attention, après quoi, il prit une plume et écrivit de sa plus belle main un ordre pour le général Magnan, commandant de l'armée de Paris, auquel il le fit porter de suite par un de ses aides-de-camp. Il était alors une heure et demie, les troupes de la garnison de Paris, consignées dans leurs casernes, s'ébranlèrent bientôt pour aller prendre les postes de combat qui leur avaient été assignés d'avance. Les divisions Carrelet et Levasseur furent massées sur les boulevards, depuis celui du Temple jusqu'à celui de la Madeleine,

avec ordre de converger vers les portes Saint-Denis et Saint-Martin.

La première division, celle du général Carrelet, avait à elle seule 16,410 hommes. Toutes les troupes dont elle se composait : infanterie, cavalerie et artillerie, étaient entassées les unes contre les autres sur les boulevards, depuis la Madeleine jusqu'à la rue Montorgueil. Ce jour là les trottoirs des boulevards étaient couverts d'une quantité considérable de curieux, de promeneurs élégants, d'hommes, de femmes et d'enfants ; les fenêtres des maisons étaient garnies de spectateurs, tous contemplaient avec étonnement et avec stupéfaction, ce déploiement extraordinaire de forces.

Cornélia Marcus et Félice O.... étaient sur le boulevard regardant, comme tout le monde, la masse compacte des militaires qui couvrait la chaussée.

— Vois donc ces soldats, disait Cornélia, vois quel air extraordinaire ils ont, leurs yeux brillent d'un éclat inaccoutumé, leurs joues sont colorées, on dirait que beaucoup d'entre eux chancellent en s'appuyant sur leurs fusils.

— Tu as raison, chère amie, répondit Félice O..., ces militaires sont ivres et leurs officiers ne le sont pas moins qu'eux, as-tu remarqué quel air étrange ils ont, de quelle façon sinistre ils regardent les passants. On dirait que ces hommes préméditent un mauvais coup.

— Mais écoute, entends ce piétinement de chevaux, vois quel mouvement considérable a lieu dans la foule?

— Ce sont des lanciers, ceux du colonel de Rochefort, le massacreur, qui a déjà tué tant de monde hier au soir sur les boulevards, observe comme ce brigand a l'air farouche, il médite bien sûr quelques mavais coup.

— Quel misérable, ajouta Cornélia, je tremble qu'il ne fasse ici de nouvelles victimes.

Pendant que Cornélia et Félice causaient ainsi, les lanciers avançaient toujours, et le public les accueillait aux cris mille fois répétés de: Vive la Constitution! vive la République!

Au moment où les cavaliers arrivèrent vis-à-vis de Cornélia et de son compagnon, les cris redoublèrent. Le colonel assassin, encore souillé du sang qu'il avait versé la veille, ivre d'eau-de-vie, de colère et de rage, avide de massacre et de carnage, „aussi rapide que l'éclair, d'un seul bond, franchit les chaises et l'asphalte, tomba au milieu des groupes et fit aussitôt le vide au tour de lui. Ses lanciers se précipitèrent alors à sa suite; un de ses adjudants abattit à coup de sabres deux individus....; en un clin d'œil le rassemblement fut dispersé; les curieux s'enfuirent précipitamment, laissant bon nombre d'entre eux sur la place, le colonel continua sa marche en dispersant tout ce

qu'il rencontrait devant lui, une trentaine de cadavres restèrent sur le carreau; presque tous étaient bien vêtus et couverts d'habits fins. *

Dès que le colonel de Rochefort sauta sur le trottoir avec son cheval, Félice, entraînant avec lui Cornélia, se recula rapidement en arrière pour éviter les atteintes de ce furieux; mais ce dernier, qui les aperçut, leur asséna un grand coup de sabre, qui eut certainement fendu en deux la tête de Cornélia sans la présence d'esprit et le courage de Félice. Ce dernier, lorsqu'il vit la jeune femme être l'objet des attaques du militaire forcené, saisit une chaise, para heureusement le coup de sabre destiné à sa compagne et se réfugia avec elle dans la maison du Grand-Balcon; tous deux furent conduits, ainsi que quelques autres personnes, au premier étage où est situé le cercle du Commerce.

Il était alors deux heures quarante-cinq minutes; à ce moment arrivèrent plusieurs estafettes apportant des ordres venant du quartier-général de Magnan, c'étaient ceux que Florissant avait fait transmettre une heure avant au ministre de la guerre et que ce dernier faisait exécuter.

La troupe, échelonnée depuis le boulevard de la Madeleine jusqu'à celui Bonne-Nouvelle, changea alors

---

* *Révolution militaire du deux décembre*, pages 217 et 218, par M. Mauduit, apologiste du coup d'Etat.

subitement de front, infanterie, cavalerie et artillerie firent face à la foule qui encombrait les trottoirs.

Les fenêtres étaient couvertes de spectateurs: d'hommes, de femmes et d'enfants avec leurs bonnes, presque tous habitants du quartier, qui avaient fermé leurs boutiques.

Félice et Cornélia regardaient avec une longue vue les troupes les plus éloignées, vers l'extrémité du boulevard Bonne-Nouvelle, lorsque tout à coup ils entendirent quelques coups de fusils tirés par la tête de la colonne et en peu d'instants le feu se propagea avec rapidité et descendit le boulevard comme un rideau de flammes ondulantes. * Il était si régulier que beaucoup le prirent d'abord pour un feu de joie en réjouissance de la prise de quelques barricades, ou bien le crurent destiné à indiquer la position des troupes à quelque autre division. Ce ne fut que quand il arriva à une cinquantaine de mètres de lui que Félice reconnut le son tranché des cartouches à balles; mais alors même il pouvait encore à peine croire le témoignage de ses oreilles, car quant à celui de ses yeux il ne lui faisait découvrir aucun ennemi sur lequel la troupe eut pu faire feu. Il continua ainsi à regarder les soldats jusqu'à ce que la compagnie placée au-des-

* Ce récits est emprunté à un Anglais, qui l'a publié dans le Times.

sous de lui apprêta ses armes. Il entraîna aussitôt Cornélia derrière le massif de la muraille entre les deux fenêtres où il se cacha avec elle. Aussitôt une grelle de balles vint frapper le plafond au-dessus de leurs têtes, les couvrit de poussière et de morceaux de plâtre. Une seconde après ils se couchèrent sur le parquet pour éviter d'être atteints, et une deuxième décharge frappa toute la façade de la maison, le balcon et les fenêtres, une balle brisa la glace sur la cheminée, une autre le globe de la pendule, tous les carreaux de vitres à l'exception d'un seul, les rideaux et les chassis des fenêtres furent coupés. Tandis qu'on rechargeait les armes, Félice et Cornélia en profitèrent pour se réfugier dans les chambres du derrière de la maison et pendant plus d'un quart d'heure ils entendirent le retentissement de la fusillade. Quelques minutes après les canons furent démasqués et pointés contre le magasin de M. Sallandrouze, cinq maisons plus bas, à la droite du Grand-Balcon. La troupe a fait décharge sur décharge sans qu'on lui ait riposté, elle a tué beaucoup de malheureux qui étaient sur les boulevards parce qu'on ne voulait les recevoir dans aucune maison; un grand nombre de personnes ont été tuées sur le seuil de leur porte et quelques unes dans l'intérieur de leur domicile. Il faut que cette fusillade faite de gaieté de cœur ait été le résultat d'une *panique*

et que les soldats aient voulu effrayer par un premier feu, dans la crainte que les fenêtres ne fussent garnies d'ennemis cachés, ou qu'elle ait été le résultat d'une *impulsion sanguinaire.* Cette double hypothèse est également *deshonorante* pour les militaires. Mais nous sommes persuadé que la dernière opinion est la seule vraie, et que c'est sur les ordres exprès de l'Élysée remis par Saint-Arnaud à Magnan que ce massacre a eu lieu.

Mais ce n'est pas tout, quand la fusillade fut un peu calmée, les cris des servantes et des gens qui habitaient le rez-de-chaussée de la maison annoncèrent un nouvel événement, et le bruit de plusieurs centaines de voix criant du dehors : Ouvrez! ouvez! indiquèrent que la force armée voulait entrer.

C'était M. de Larochefoucault, descendant d'une des premières familles de France, un preux, jaloux des lauriers du colonel de Rocnefort, qui menaçait de prende d'assaut la maison. Personne n'ayant été lui ouvrir, dans la crainte d'être massacré, il fit enfoncer la porte et entra à la tête de ses soldats ivres d'eau-de-vie et de poudre. Ces furieux se précipitèrent dans les magasins et dans les escaliers, démolissant, brisant et renversant tous les obstacles qu'ils rencontraient sur leur passage. Ils cherchèrent partout, de la cave au grenier et arrêtèrent tous ceux qu'ils aperçurent, entre autre le pauvre bonapartiste Dusautoy et deux de ses

ouvriers, qu'ils voulaient absolument fusiller. Ils fouillèrent successivement toutes les chambres jusqu'à ce qu'ils arrivassent enfin dans celle où Cornélia, Félice et les membres du Cercle du Commerce étaient réfugiés il les menacèrent de les fusiller tous. Le général Lafontaine, membre du Cercle, essaya vainement de faire entendre raison à M. de Larochefoucault, mais voyant que ce forcené était ivre, et parconséquent dans une position à ne rien comprendre, il lui dit:

— Eh bien, descendons et vous nous fusillerez, puisque telle est votre intention.

Arrivé sur le boulevard, avec ses compagnons et ses bourreaux, le général aperçut un colonel de sa connaissance, il s'approcha de lui et lui dit:

— Voilà un capitaine ivre, qui veut absolument me faire fusiller avec trente personnes innocentes et parfaitement tranquilles, veuillez le mettre aux arrêts et nous délivrer.

Le général Lafontaine et ses compagnons, parmi lesquels se trouvaient Cornélia et Félice, furent ainsi sauvés des mains d'une soldatesque en débauche, ivre de sang et de carnage. Le général Reybell, qu'ils rencontrèrent un peu plus loin, dit à l'un d'eux, à M. de Sax, le célèbre artiste, inventeur des instruments qui portent son nom, en faisant sans doute allusion à la profession de ce dernier:

Moi aussi, je fais un peu de musique en ce mo-

ment. Cette plaisanterie était bien digne en tous points d'un des chefs des bandes féroces de l'Élysée.

Les mêmes scènes de barbarie se reproduisirent au café Cardinal, au café Anglais, chez Tortoni, à l'hôtel de Castille, chez M. Brandus, au Prophète, chez Sallandrouze, chez Messieurs Pecquet, médecin et Boyer, pharmacien.

Dans plusieurs maisons, où pénétrèrent les brigands à la solde de l'Élysée, tous les habitants furent exterminés. Les soldats enfonçaient les portes, entraient dans l'intérieur, montaient à tous les étages; on entendait pendant un moment un tumulte épouvantable, des cris affreux, des bruits confus, de sourdes détonations, des cliquetis d'armes et des râles; les soldats sortaient, puis tout rentrait bientôt dans un silence de mort et, un instant après, les tuyaux de fonte, qui dans ces maisons servent à l'écoulement des eaux, vomissaient sur le trottoir un flot rouge et fumant; ce sang encore chaud était celui des inoffensifs habitants de ces maisons, que la troupe venait d'égorger en exécution des ordres qu'elle avait reçus. N'y a-t-il pas de quoi frémir d'horreur au souvenir de ces atrocités?

Mais pourquoi, dira-t-on, s'en être rendu coupable, quel est le motif, le mobile qui a pu inspirer ces massacres, dont ont ne comprend pas tout d'abord l'utilité?

M. Mayer, apologiste du deux-décembre a ré-

pondu tout au long à ces questions, dans son livre page 55, en disant: „Sous peine de défaite honteuse il faut *épouvanter*, en matière de coup d'État on ne discute pas on frappe, on n'attend pas l'ennemi on fond dessus, on broye ou on est broyé.“*

On le voit, c'est absolument comme en matière de guet-apens ordinaire; quand on vent assassiner quelqu'un, au coin d'un bois, il faut l'épouvanter d'abord; on ne discute pas on frappe, on fond sur l'ennemi, on le poignarde, ou lui brûle la cervelle, on le broye ou on est broyé.

Ainsi c'était pour *épouvanter* et pour terrifier le peuple de la capitale, pour *broyer* tous ses adversaires, pour noyer dans le sang et pour anéantir par la terreur toute résistance, que la troupe avait accompli les affreux massacres dont nous avons parlé; qu'elle avait tout tué, sans distinction de sexe, d'âge et d'opinion, ainsi qu'elle en avait reçu l'ordre de l'Élysée.

Mais la fusillade et les bayonnettes ne suffisaient pas toujours à l'impatience des massacreurs l'artillerie leur était nécessaire pour aider et accélérer leur œuvre de destruction. Ce sont encore les organes des assassins de décembre qui le racontent.

On lit en effet dans la *Patrie*: „Un feu de tirailleurs appuyé *d'un obusier* a été instantanément

---

* *Révolution militaire du Deux-Décembre*, par Mayer

dirigé contre les maisons; les fenêtres, les façades, ont été en partie détruites; puis les détachements sont entrés dans l'intérieur et ont passé par les armes tous les individus qui s'y trouvaient cachés; six d'entre eux, que l'on à découverts derrière des tapis, qu'ils avaient amoncelés pour éviter les balles de la troupe, ont été fusillés sur l'escalier de l'hôtel Lannes, aujourd'hui dépôt des tapis de la fabrique Sallandrouze.

„Plusieurs scènes de même nature se sont passées aux environs du théâtre des Variétés, et la troupe a fait justice des assassins."

Selon l'honnête journal des bandits du deux-décembre, les assassins sont naturellement ceux qui ont été assassinés.

M. Mauduit, écrivain bonapartiste, raconte: „qu'il était entré dans la rue Saint-Denis, où s'étaient livrés les combats les plus sanglants. Deux énormes brêches, à deux angles de maison, annonçaient que là s'étaient arrêtés deux obus avant leur explosion, qui, par leur détonation, avaient brisé tous les carreaux du voisinage. Plus loin, à la maison formant l'angle de la rue Saint-Denis et du boulevard Bonne-nouvelle, il ne restait pas un seul carreau, ni aux devantures des magasins, ni aux croisées. C'était là le résultat des détonations des pièces que l'on avait dû mettre en batterie."

La maison Sallandrouze est une de celles qui

ont le plus souffert du canon; deux pièces placées sur le boulevard, à quelque pas, étaient braquées sur la façade de cette maison et tiraient dessus à bout portant et à toute volée; les boulets à une distance aussi rapprochée entraient profondément dans les murs; et, quoique cette maison, construite en pierres de taille, fut très-solide, elle se fendait et se lézardait de toutes parts, et elle allait s'écrouler sous les coups redoublés des décharges d'artillerie, quand un officier vint au galop de son cheval faire cesser le feu, sans lui ce bâtiment se serait écroulé sur les canonniers et sur les pièces. Les artilleurs ne cessèrent de tirer que pour sauver leurs vies.

La maison Billecoq eut aussi le même sort, elle était si fortement endommagée par la mitraille, les boulets et les obus, qu'on a été obligé de l'étayer pour l'empêcher de s'écrouler, et qu'on devra reconstruire sa façade.

Après avoir, comme nous l'avons dit, massacré les promeneurs sur les boulevards et les paisibles habitants dans leur domicile, soit à l'aide du fusil, soit à l'aide du canon, les assassins du deux-décembre se mirent à faire la chasse aux passants inoffensifs; ils tirèrent dessus comme sur du gibier; mais ils poussèrent encore plus loin l'infamie, ils assassinèrent odieusement ceux qui leur demandèrent protection, ils massacrèrent aussi leurs prisonniers et les lardèrent à coup de baïonnettes;

ils tuèrent lâchement les vieillards, les femmes et les enfants; les plus humains firent coucher ces derniers avec les morts. Ils massacrèrent aussi des femmes grosses et en couches, et n'épargnèrent pas même leurs petits enfants, qu'ils portèrent triomphalement, comme des sauvages, au bout de leurs baïonnettes.

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer ici toutes les horreurs dont les décembriseurs se rendirent coupables; car ces misérables n'ont laissé aucune infamie à commettre; ils ont poussé la dépravation jusqu'à profaner, à mutiler les cadavres et à voler les morts; cela n'a du reste rien de bien étonnant; les soldats des faussaires, des parjures, des assassins et des voleurs du deux-décembre, des gens souillés de tous les crimes et de toutes les atrocités devaient nécessairement imiter l'exemple de leurs maîtres et, comme eux, se deshonorer par tous les forfaits; ces misérables avaient tellement perdu tout usage du sens moral, toute retenue sur la pente du mal, toute pudeur et toute conscience des crimes atroces qu'ils venaient de commettre, que, quand le soir fut venu, ils allumèrent des feux, bivouaquèrent sur le théâtre de leurs exploits et, les pieds dans le sang, entourés des cadavres de leurs victimes, ils se mirent à boire et à fumer; puis, mêlant la débauche à l'ivrognerie, ils envoyèrent chercher des malheureuses prostituées, afin d'assouvir

sur elles toutes leurs brutales passions, mêlant ainsi le sang à la luxure.

Plus d'une pauvre mère, d'une épouse éplorée, dont le fils ou le mari ne rentraient pas, en cherchant les corps de ceux qu'elles aimaient, au milieu des cadavres, purent apercevoir les ignominies des orgies dégoutantes d'une soldatesque ivre de vin, de sang et de luxure.

Cornélia et Félice, en rentrant chez eux, le soir, furent témoins de ces hideux spectacles.

— Regarde, disait la jeune femme, à celui qu'elle aimait, les assassins de la République romaine, consomment un nouveau crime, ils égorgent la République française. Les hommes, qui ont rétabli à Rome la théocratie cléricale, le plus monstrueux et le plus détesté de tous les despotismes, vont restaurer en France la tyrannie impériale, le pouvoir du sabre et le régne de la force brutale. Ce résultat était facile à prévoir, après l'odieux attentat commis contre la République romaine, la république française ne pouvait espérer échapper au même sort. Le crime engendre le crime, et la logique inexorable fait que celui qui se commet aujourd'hui est une conséquence de celui accompli en 1849. La République française est maintenant punie d'avoir égorgé, il y a deux ans, sa sœur, la République romaine; ce fratricide abominable ne pouvait rester sans châtiment.

— Oui, répondit Félice O..., quand une foi

un homme ou un peuple est entré dans la voie du crime, il ne s'arrête ordinairement que quand il est justement puni de ses forfaits.

— Le châtiment est quelquefois bien lent à frapper le coupable, répondit Cornélia, d'un air profondément attristé.

— Lorsque cela arrive, dit Félice O..., c'est que le peuple est tombé dans un profond abaissement, c'est qu'il n'a plus conscience de sa dignité et de ses droits; qu'il a perdu le sentiment de la justice, la notion du bien, l'amour de la vertu et l'horreur du crime; qu'il est dégradé en un mot. Les peuples virils, qui ont conservé les qualités qui distinguent les hommes libres des esclaves, c'est-à-dire, le sentiment de la dignité humaine, de l'égalité, de la justice, l'amour de la liberté, la haine du servilisme, de la tyrannie, du despotisme et de l'esclavage, ces peuples disons-nous, ne supportent pas longtemps le joug; ils s'arment contre ceux qui les oppriment et brisent bientôt leurs fers. L'histoire nous en offre de nombreux exemples: Lorsque le premier César voulut asservir sa patrie, Rome n'était pas encore dégradée par des siècles de servitude, elle avait encore tout son amour de l'indépendance et de la liberté; aussi, quelqu'illustre et quelque grand que fut son premier tyran, le poignard de Brutus en eut bientôt raison. Mais plus tard, lorsque le despotisme et

la tyrannie eurent détruit les qualités et le caractère viril du peuple romain, on vit régner une longue suite de tyrans, tous plus abjects et plus infâmes les uns que les autres, et le peuple supporta avec calme et résignation toutes leurs oppressions et tous les excès de leur despotisme. Les gouvernements, qui règnent par la volonté des masses, quoiqu'on en dise sont les miroirs fidèles des peuples, et le thermomètre le plus sûr et le plus exact sur lequel on puisse mesurer le degré de leur état social et de leur dignité.

— D'où l'on pourrait conclure, cher ami, que nous vivons à une époque de décadence et de servilisme où toute dignité et tous nobles sentiments sont morts, puisque nous avons eu le malheur d'assister à la chute de notre chère république, et que nous avons pu voir s'accomplir les crimes odieux, dont nous sommes témoins depuis trois jours, sans que le peuple, pris d'un sentiment de profonde indignation et de colère, ait anéanti les misérables qui se sont rendus coupables de ces forfaits abominables.

— Cette conclusion pourrait bien être éronnée, ma chère Cornélia; voici pourquoi, d'abord la république romaine n'est pas tombée sous une tyrannie intérieure, mais bien sous les armées de nations étrangères, plus nombreuses et plus fortes que les siennes, ensuite elle a lutté avec courage

et persévérance, et si elle a succombée ce n'est que sous le nombre et sous la force. Quant à ce qui vient d'arriver ici, nous ne pouvons encore nous prononcer aujourd'hui; si, depuis trois jours, la résistance n'a pas été aussi forte que nous aurions pu le souhaiter, il ne faut cependant pas encore désespérer de l'avenir, car nous ignorons ce qu'il nous réserve; nous ne savons pas ce qui s'est passé dans les départements à l'occasion du coup-d'État qui s'accomplit en ce moment.

— Tu as raison, mon ami, mais je crois qu'il serait dangereux de nous faire trop illusion, et que nous ferons bien de ne compter que sur nous pour punir les coupables des guets-apens de Rome et de Paris.

— C'est mon opinion, chère amie, aussi la première question que nous aurons à discuter, au sein de la Jeune-Italie, d'après la lettre que je viens de recevoir de notre collégue Giuseppe M..., sera celle de savoir s'il n'est pas bientôt temps de délivrer l'Italie et la France de leurs tyrans.

— C'est là une question facile à résoudre, répondit Cornélia, car il n'est jamais trop tôt pour renverser les tyrans, et l'heure est venue de frapper les nôtres.

— Je le crois aussi, et ce sera cette opinion que je chercherai à faire prévaloir au sein des ventes de l'association.

— Et si tu la fais adopter, tu auras rendu un grand service à la cause de la liberté et de l'humanité.

— Je l'espère, répondit Félice, aussi vais-je y travailler de toutes mes forces.

— Et moi également, ajouta Cornélia.

Cette nuit là les deux conspirateurs dévoués songèrent longtemps au meilleur moyen à employer pour accomplir leur dessein.

FIN DU PREMIER VOLUME.

LE MARIAGE DE LA COUSINE

DE

L'ESPAGNOLE.

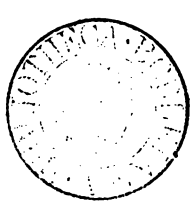
MŒURS IMPÉRIALES, ROYALES ET PAPALES.

LE MARIAGE
DE LA COUSINE
DE
L'ESPAGNOLE

Par P. VÉSINIER,

PRISONNIER POLITIQUE, A BRUXELLES (BELGIQUE).

2me VOLUME.



LONDRES.

TRUELOVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 256, HOLBORN (W. C.)

1868.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

TROISIÈME PARTIE.

I.

Le solitaire des Barettes.

Après le coup d'État du deux-décembre 1851, nombre considérable de républicains, plus de it mille, furent proscrits, condamnés à l'expul-n, à la transportation en Afrique ou à la dé-rtation à Cayenne. On avait inauguré en France e ère de proscription qui faisait pâlir celles Marius et de Sylla; un grand nombre des mal-ıreux qui avaient été frappés d'ostracisme échap-ent par la fuite au sort terrible qui les atten-t, en se réfugiant en Angleterre, en Belgique, en mont, en Savoie et en Suisse.

Le canton de Genève surtout en avait reçu un nbre considérable, parmi lesquels nous citerons citoyens: Flocon, de Nolhac, Terrier, Veillasse, ur-de-Roy, Volsy-Coste, etc., etc.; Chambéry, Aix-Bains, Annecy en comptaient aussi quelques uns.

Le plus illustre romancier de notre époque, le èbre auteur des *Mystères-de-Paris*, du *Juif-Er-t* et de tant d'autres chefs-d'œuvres, avait aussi

été expulsé par les Vandales du deux-décembre, comme tous les hommes de cœur et de talent qui se consacraient à la défense de la cause du peuple. Eugène Süe était venu se réfugier à Annecy-le-vieux; il habitait le premier étage d'une maison de paysans, plus que modeste, nommée les Barettes, au rez-de-chaussée de laquelle se trouvaient l'étable et l'habitation du fermier. La chambre de travail du grand écrivain, à laquelle on arrivait par une rampe d'escaliers raides et d'accès difficile, était grande et carrée, elle avait des murs blanchis à la chaux, un parquet de briques, recouvert d'un tapis, une grande table servant de bureau, un fauteuil voltaire, quatre chaises de paille et des rayons en sapin, sur lesquels s'étalaient une centaine de volumes; c'étaient là les seuls meubles qui garnissaient cette modeste chambre de travail. A l'époque dont nous parlons le citoyen Eugène Süe écrivait son grand ouvrage les *Mystères-du-Peuple*, dont les quatre premiers volumes avaient été mis en vente à Paris, mais dont la publication avait été défendue après le coup-d'État. Les destructeurs des libertés publiques, les restaurateurs du despotisme ne pouvaient pas laisser publier un livre d'enseignement populaire, comme les *Mystères-du-Peuple*, dans lequel son illustre auteur flétrissait tous les crimes de l'Église et de la Royauté. Mais le citoyen Eugène Süe loin de se

décourager par la proscription, dont lui et son œuvre étaient victimes, s'était au contraire retrempé dans la persécution ; il continuait à travailler avec courage et persévérance à sa magnifique légende d'une famille de prolétaires, dont il retraçait les péripéties nombreuses et émouvantes à travers les âges, pendant que deux de ses collégues proscrits la faisaient imprimer à Lausanne.* Le grand écrivain, aussi généreux que dévoué, avait publié au profit de la caisse de secours des proscrits, ses collégues, un touchant épisode du drame sanglant du deux-décembre sous ce titre : *Jeanne et Louise* ou histoire d'une famille de transportés.

Lorsque ses travaux littéraires le lui permettaient, l'auteur de *Mathilde* allait faire une promenade sur le beau lac d'Annecy, dont l'onde azurée réfléchissait à quelques pas de sa démeure les beautés de la nature alpestre qui l'encadraient et toutes les splendeurs du ciel. Ce sont ces courses qui lui inspirèrent son beau roman *Cornélia d'Alfi*. Il est bien difficile de rencontrer un site plus charmant, plus grandiose, plus imposant, plus gracieux et plus poétique à la fois que celui qui entoure le joli lac d'Annecy. Tout ce que la nature a de plus coquet, de plus beau et de plus sublime se trouve réuni dans cet admirable coin de terre.

* Les citoyens Flocon et Vésinier.

Le lac étincelle et scintille le jour comme une émeraude sous les brillants rayons du soleil, et la nuit il réfléchit la faible et poétique clarté des étoiles, qui se mirent dans son onde de cristal. Les montagnes granitiques et abruptes, qui l'entourent de leur cadre sévère et majestueux, lui donnent tout le sublime de leur grandeur géante et tout l'inconnu magique de leurs ombres épaisses et de leurs sommets escarpés tandis que sur le bord de la rive de charmants paysages, de jolies habitations, des campagnes magnifiques égaient le tableau et forment le plus heureux contraste avec la nature sévère et imposante du second plan. Quelque fois le soir on voyait une péniche élancée et légère fendre rapidement les flots azurés du lac, c'était celle du citoyen Eugène Süe qui allait se promener sur le charmant et poétique miroir du ciel. D'autres fois, il gravissait les chemins rocailleux de la montagne à l'aide d'un long bâton ferré, et muni d'une bouteille de Kirsch, il était ordinairement accompagné de son guide dévoué, le brave Ravio, dont il a beaucoup parlé, dans son volume *L'histoire de mes livres*, en racontant les sorciléges que lui attribuaient les paysans superstitieux des environs sur la foi de Monsieur le Curé.

Mais ce n'était ordinairement que le soir, après dîner, que le grand romancier allait courir dans la campagne, car il était un travailleur assidu; dès

le matin, à six heures, il se mettait à la besogne, jusqu'au soir et il n'interrompait ses occupations que pour prendre une tasse de bouillon, de thé ou de café au lait qui composait tout son déjeuner.

Un jour que, selon son habitude de labeur et d'isolement, il était à travailler, achevant les derniers volumes des *Mystères-du-Peuple*, on lui annonça la visite d'une jeune femme, qui désirait lui parler.

Eugène Süe hésita d'abord à recevoir l'inconnue; mais, comme sa porte était ordinairement ouverte à tous ceux qui voulaient bien venir le voir, il dit, comme d'habitude, à sa domestique, l'introduire la visiteuse.

Quel ne fut pas la surprise et l'étonnement du solitaire des Barettes, lorsqu'il vit entrer dans sa chambre une belle jeune femme élégante, mise avec luxe et recherche, portant une robe de cachemire blanc, relevée à la naissance des bras et au corsage par des camées; les cheveux noirs de cette dame charmante, enroulés au tour de sa tête en nombreuses nattes à la grecque, donnaient à la régularité de ses traits un caractère de beauté antique. Eugène Süe ne pouvait revenir de son étonnement, qui se changea bientôt en admiration. La belle nouvelle venue s'avança gracieuse et souriante au devant de l'auteur du *Juif-Errant*.

— Vous voudrez bien pardonner à une femme,

proscrite comme vous, citoyen, lui dit-elle, la liberté qu'elle prend de venir vous distraire de vos travaux importants.

A cette introduction la surprise de l'hôte des Barettes augmenta encore; il ne connaissait pas de femmes proscrites, et surtout d'aussi belles, d'aussi jeunes et d'aussi élégantes, que celle qu'il avait devant les yeux.

— Je vois citoyen, ajouta-t-elle, que ma visite vous surprend beaucoup.

— Elle m'étonne autant qu'elle m'est agréable, répondit le solitaire, je vous avouerai même que je suis peu habitué à recevoir d'aussi charmantes visiteuses, j'ignorais même qu'il y eut des femmes proscrites aussi aimables et aussi intéressantes que vous; et j'ai, je crois, le plaisir de vous voir pour la première fois.

— Cela est vrai, Monsieur, mais malheureusement aujourd'hui les femmes elles-même sont poursuivies; l'affreux despotisme qui pèse sur la France n'a épargné personne, et il a frappé indistinctement dans toutes les classes de la société sans considération pour le beau sexe.

— Cela est malheureusement vrai, quoique bien triste à dire, les femmes n'ont pas plus été épargnées que les hommes, le coup-d'État a pris ses victimes partout, sans distinction d'âge, de profession et de sexe.

— Le crime et la peur ont formé un couple monstrueux qui a engendré la persécution, et je suis un des nombreux exemples des excès auxquels ils peuvent se livrer; arrachée de chez moi, conduite à la frontière, expulsée brutalement, je suis venue demander asile à cette belle et hospitalière Savoie, et dès que j'ai su que vous habitiez Annecy, je me suis empressée de vous faire une petite visite, persuadée que le proscrit accueillerait bien la proscrite et je vois que je ne me suis pas trompée. Mais je crains d'abuser de vos instants précieux en vous distrayant de vos importants travaux. Permettez-moi donc, citoyen, de prendre congé de vous et de solliciter la faveur de venir vous faire quelque fois de petites visites;" en disant ces mots, la jeune femme remit sa carte à son hôte, le salua respectueusement et le quitta presque aussitôt.

— Je serai toujours heureux d'avoir le plaisir de vous voir, répondit Eugène Süe, en accompagnant la jeune femme, et en jetant un coup d'œil sur la carte qu'elle venait de lui remettre, sur laquelle il lut: Madame la comtesse Maria de S..., au chalet d'Aix.

Eugène Süe réfléchit un instant pour chercher dans ses souvenirs s'il ne connaissait pas une famille de ce nom, et il se rappela, qu'il y avait en effet, en Allemagne, des comtes de S...., et il

pensa que sa visiteuse appartenait à cette famille; mais il ne s'expliqua pas alors comment cette dame étrangère pouvait être proscrite par le gouvernement Français. C'était là un mystère qu'il se promit d'éclaircir à la première occasion.

L'auteur des *Mystères-du-Peuple* travaillait alors beaucoup à cet ouvrage important, il sortait très-rarement, et quand il le faisait c'était, comme nous l'avons dit, pour aller se promener sur le lac ou au sommet de la montagne, qui s'élevait derrière sa maison; plus de huit jours s'étaient écoulés depuis qu'il avait eu le plaisir de voir Madame de S..., sans qu'il eut eu le temps de lui rendre sa visite. La belle proscrite, qui avait des motifs particuliers, ainsi que nous le verrons plus loin, pour continuer ses relations avec le citoyen Eugène Süe, vint le voir de nouveau. Elle lui fit d'aimables reproches sur ce qu'elle appelait son manque de galanterie.

— Puisque vous avez négligé de me rendre la visite que je vous ai faite, je viens vous voir de nouveau et j'espère, à l'avenir, que je serai plus heureuse, et que vous voudrez bien rendre la visite à la pauvre proscrite.

— Veuillez me pardonner, Madame, ce que vous seriez en droit de considérer comme un manque de convenance et ne l'attribuez qu'à mes occupations très-assidues, qui ne n'ont pas permis d'aller vous voir, à Aix-les-Bains; j'invoque le privilége

e mon âge pour faire excuser ma négligence, et serai même heureux de cette dernière, si vous e pardonnez, puisqu'elle m'aura valu une se-nde visite de vous.

— Vous usez largement de votre réputation homme solitaire et laborieux, répondit, d'un ton gracieux reproche, Madame de S....; je vous rdonne pour cette fois, mais j'ai le doux espoir e vous voudrez bien venir me voir dans mon alet d'Aix-les-Bains?

Je vous le promets, madame, car ce sera pour moi ne véritable fête d'écolier en vacances; depuis que je is ici, je ne suis pas encore allé jusqu'à Aix; je vis véritable cénobite, dans le plus grand isolement dans la solitude la plus complète, et quand je rs, c'est pour aller errer dans la campagne seul en compagnie de mon guide Ravio.

Vous avez grand tort d'en agir ainsi, il est ès regrettable qu'un homme de votre mérite ive la société de sa présence, et j'espère bien, onsieur, vous faire déroger à ces habitudes d'é-iste.

— Jeune et belle, comme vous l'êtes, je com-ends, madame, que la société et les plaisirs du onde aient des attraits pour vous. Mais il ne ut en être de même pour moi, à mon âge, roscrit, désillusionné, désenchanté, comme je le uis, la solitude et le recueillement me conviennent

mieux. J'ai plusieurs romans en préparation: *Le Fils de Famille, La Famille Hervé, Les Secrets de l'Oreiller*, sans compter mon grand ouvrage les *Mystères-du-Peuple*, auxquels je travaille beaucoup; toutes ces œuvres me prennent un temps considérable, il m'en reste fort peu à consacrer au monde. Après avoir chaque jour employé, de longues heures au travail de la pensée, j'éprouve le soir un grand besoin de locomotion, je prends mon bâton ferré et je vais courir les champs et les monts, respirer les parfums du soir, les senteurs vivifiantes des sites alpestres, qui me font un grand bien et me donnent de nouvelles forces pour recommencer le lendemain mon travail journalier.

— Vous vous êtes condamné là à une existence bien pénible et, quoique bien remplie, elle doit vous fatiguer beaucoup; exister ainsi, ce n'est pas vivre. Vous employez vos heures à des travaux considérables, vous vous usez l'esprit, la mémoire et l'imagination en créant chaque jour quelques nouveaux types de héros; de même que vous vous fatiguez les jambes et le corps dans vos courses journalières à travers la montagne; mais vous ne donnez aucun aliment à votre âme, à vos sentiments; vous prenez sans-cesse dans votre cœur pour créer vos héros et vous ne l'alimentez par aucune affection sérieuse; vous l'épuiserez com-

tement et alors votre génie disparaîtra. L'homme, lque bien doué qu'il soit, ne peut se suffire à -même.

A ces observations si sérieuses et si sensées, i contrastaient beaucoup avec la jeunesse de sa lle interlouctrice, Eugène Süe la regarda avec sur-se et avec étonnement, en lui disant:

— Vos observations sont pleines de sens, Ma-me, et témoignent en faveur du sérieux de votre rit; mais hélas! à mon âge et surtout dans ma ition on ne peut plus espérer avoir les tendres ctions de cœur, dont vous me parlez; car, vous l'ignorez pas, partout le proscrit est toujours l.

— Vous avez tort d'avoir ces idées désolantes de vous livrer à ce sombre découragement, sonne au monde au contraire ne mérite plus les proscrits l'affection des honnêtes gens, ucoup s'honoreraient de votre amitié et seraient reux s'ils pouvaient diminuer par leur affection chagrins de votre exil.

— Ce que vous dites là, Madame, est bien sé-isant et prouve votre bonté; c'est une douce il-ion que vous inspire votre bon cœur et dont je us suis reconnaissant; mais, malheureusement, puis que je suis ici, je n'ai encore rencontré cune de ces affections sérieuses et dévouées dont us me parlez.

Je ne doute pas de la vérité de ce que vous me dites, Monsieur, mais cette absence de doux sentiments vient sans doute de l'isolement et de la solitude dans lesquels vous vivez et, permettez-moi de vous le dire, à de la teinte mélancolique et sombre qu'ont prise vos idées depuis que vous êtes proscrit, et qui vous font vous complaire loin de vos semblables. Mais, croyez-moi, l'homme ne vit pas seulement de pain et de travail, il lui faut encore une affection, un tendre sentiment de cœur.

— Je vous crois, Madame, et je suis d'une nature trop aimante et trop expansive, pour ne pas éprouver depuis que je suis ici le besoin d'affection dont vous me parlez; mais, malheureusement, ce n'est pas dans ma solitude que je rencontrerai le bon ange, dont j'aurai besoin pour épancher mon cœur dans le sien.

— Pourquoi pas, Monsieur, il ne faut jamais douter ni désespérer de rien. Serait-il donc si extraordinaire que vous rencontriez une amie véritable; une femme proscrite, par exemple, aimante, effectueuse, qui, comme vous, aurait vu le vide se faire dans son cœur et autour de son existence; qui serait heureuse de rencontrer une âme tendre qui sympathiserait avec la sienne; un ami sincère et dévoué, auquel elle pourrait confier ses chagrins et ses espérances, qui la comprendrait et qui l'aiderait à supporter les douleurs et les désillu-

sions de la vie. En disant ces mots, la jeune femme était rayonnante de grâce et de beauté, son front poli resplendissait, ses yeux brillaient de la plus douce flamme, ses joues étaient colorées d'un tendre et délicat incarnat; on l'aurait prise à son air pensif et méditatif pour une mélancolique statue de l'espérance,

Son hôte la contemplait avec ravissement.

— O madame, lui dit-il, si cette femme merveilleuse existe, comme vous me le faites espérer, ce ne peut-être que vous, et si vous n'êtes pas cette bienfaisante personne, c'est qu'elle n'existe pas, ou du moins je puis être assuré qu'elle ne viendra pas me trouver dans ma solitude.

Si ce n'est pas moi qui suis cette fée bienfaisante, qui vous apportera l'affection et le bonheur, dont vous êtes si digne, vous ne resterez pas sans les soins et sans la tendre amitié qui vous manquent.

— Si vous n'êtes pas le bon génie dont vous me parlez, vous, si jeune et si belle, ne faites plus briller à mes yeux tout le monde de bonheur que je viens d'entrevoir; laissez-moi dans ma solitude profonde, dans mon isolement complet; car, si ensuite les espérances que je suis sur le point de concevoir, allaient ne pas se réaliser, je serais le plus malheureux des hommes et la blessure que vous m'auriez faite serait peut-être mortelle.

— Loin de moi, citoyen, la pensée de ven jeter le trouble dans votre existence; j'ai simpl ment voulu vous dire que plus d'une femme sera heureuse et fière de vous consoler dans votre sol tude et de vous prodiguer cette affection sincè que mérite un homme de votre talent et de vot caractère. Quant à moi je n'aurai jamais o prétendre à un pareil bonheur, dont je ne me ju pas digne; car, jusqu'à ce jour, je n'ai d'autre tit à votre confiance et à votre bienveillance que rigueur qui m'a frappée, la famille à laquelle j' le malheur d'appartenir et mon nom, sont mêr des empêchements à votre confiance.

— Comment cela, Madame? parce que vo appartenez à une famille noble, vous croiriez-vo indigne de servir la grande cause démocratique de mériter l'estime des républicains. Mais vo oubliez qu'un grand nombre de ceux-ci sont da le même cas que vous. Mon ami Kersausie, q est ici, ne descend-il pas d'une noble famille br tonne l'illustre auteur; des *Paroles d'un Croya* n'est-il pas dans le même cas; et moi-même, q vous parle, est-ce que je n'appartiens pas à u riche famille; mon père n'était-il pas médecin l'impératrice Joséphine ma marraine, et le prin Eugène de Beauharnais n'a-t-il pas été mon parrain Eh bien, cela m'a-t-il empêché de devenir républ cain, démocrate, socialiste, et vous, Madame, en êt

vous moins proscrite pour vos opinions, quoique vous soyez noble d'origine ?

Vos observations sont très-justes, citoyen, mais moi je ne suis pas seulement une amie de la famille impériale mais encore un de ses membres ; j'ai le malheur d'être la parente de l'auteur du deux-décembre et, depuis que Louis Bonaparte à épousé Eugènie de Montijo, on ne m'appelle plus que *La Cousine d'une Espagnole.*

A cette déclaration Eugène Süe ne put, malgré tous ses efforts, maîtriser la répulsion involontaire et instinctive qu'il éprouva.

— J'ignorais Madame, que vous fussiez une Bonaparte, répondit-il, d'un ton froid et réservé. Je croyais que vous faisiez partie de de la famille allemande des comtes de S...., dont vous portez le nom et le titre.

— J'ai en effet, Monsieur, épousé un comte de S...; mais je descends d'une famille souveraine, mon aïeul était frère d'un Empereur, et mon nom qui, jusqu'en 1851, fut un titre de gloire, est devenu pour moi, depuis cette époque, une honte et un opprobre, et, quoique proscrite par celui qui en a fait un si malheureux abus, j'ai déjà eu beaucoup à souffrir de mon origine ; les crimes des membres de ma famille, dont je suis une des victimes, rejaillissent sur moi et je vois que vous même, Monsieur, vous subissez la facheuse influence

que mon origine cause partout; je traine avec moi mon nom comme un boulet, et pourtant je l'ai répudié depuis longtemps, j'en suis bien malheureuse.

En prononçant ces paroles la voix de la belle visiteuse était profondément émue; le grand romancier, sensible comme toutes les natures généreuses, fut touché de la douleur involontaire qu'il avait causée à la jeune femme, et il chercha à en atténuer l'effet.

— Veuillez me pardonner Madame, lui dit-il. l'impression facheuse que votre origine a produite sur moi, car elle n'a rien qui vous soit personnel, loin de moi la pensée de vous rendre responsable des crimes de vos parents et de les faire rejaillir sur vous. J'ai protesté trop souvent et je proteste encore contre l'abominable dogme de la tache originelle; j'ai flétri avec trop de raison ce préjugé odieux qui fait retomber sur le fils les fautes de ses parents, pour que je veuille vous rendre solidaire des crimes de votre famille et surtout de l'abominable attentat de décembre, dont vous êtes une des plus intéressantes victimes.

— Merci, Monsieur, de vos bonnes paroles, qui me font beaucoup de bien, qui sont une grande consolation à mes infortunes, j'ai déjà tant souffert du nom de mes ancêtres; on m'en a fait si souvent un crime, que je suis bien heureuse de voir

qu'il est encore des hommes inspirés par les grands sentiments de justice, qui repoussent loin d'eux les préjugés odieux du passé et qui, n'écoutant que la voix de la raison, rendent justice à qui la mérite. La femme proscrite raconta ensuite au citoyen Eugène Süe qu'elle avait été expulsée, par celui qu'elle a le malheur d'avoir pour parent, à cause du blâme énergique qu'elle avait exprimé sur l'odieux guet-apens du deux décembre.

Comme son mari s'était associé aux indignes persécutions dont elle avait été la victime, elle avait résolu de vivre désormais séparée de lui. Depuis son exil, son expulseur lui a fait dire qu'il était tout disposé à lui acccorder sa grâce si elle la lui demandait, voici la réponse énergique et digne qu'elle fit à ce sujet.

„On m'a fait solliciter pour que je demande ma grâce à mon parent, en me faisant assurer qu'elle me serait accordée de suite, et qu'on y joindrait de grandes faveurs. Mais j'ai repoussé avec mépris ces propositions, comme je le ferai toujours; car je ne veux pas commettre une lâcheté pour revoir mon pays. Les femmes doivent donner aujourd'hui l'exemple du courage et de la dignité, puisque beaucoup d'hommes leur laissent cet honorable privilége.

„Je ne rentrerai en France que lorsqu'il y aura un gouvernement libre et digne. Jusqu'à ce que

la liberté ait triomphé je resterai proscrite, et je proteste énergiquement contre toute insinuation qui pourrait faire supposer que je suis capable, soit maintenant, soit dans l'avenir, sous quelque prétexte que ce soit et dans quelques circonstances que je me trouve, d'accepter les propositions outrageantes d'une famille de laquelle je me suis, après mûres réflexions, séparée à tout jamais."

Eugène Süe admirait le courage, l'énergie et la volontée de cette jeune femme qui supportait si dignement son exil et qui préférait la proscription au séjour de la capitale, aux grandeurs et aux plaisirs qui lui étaient offerts si elle voulait rentrer en grâce au près de son cousin; car on lui avait fait dire, ainsi qu'elle le racontait, que si elle en faisait la demande on lui rouvrirait l'accès de cette France, de ce Paris qu'elle aimait tant; et qu'en vertu de sa parenté on lui offrait un rang princier à la cour; qu'elle verrait ainsi disparaître ces difficultés de position dont elle avait tant à souffrir. Qu'elle serait reconnue princesse du sang au même titre que sa cousine Mathilde, séparée, comme elle, de son mari; qu'elle deviendrait une Altesse impériale, une des étoiles les plus brillantes des soirées et des bals des Tuileries.

— A ces insolences, disait la belle Madame de S..., je me contentais de répondre avec mépris en haussant les épaules.

Ces preuves de courage et de résignation, de désintéressement et de dignité émerveillèrent l'illustre romancier ; bon, croyant et enthousiaste, il admirait la délicatesse, la fermeté et la droiture d'âme de cette jeune femme dont la persécution, en l'entourant d'une auréole, augmentait encore le charme de sa beauté. Eugène Süe éprouvait aussi un grand plaisir à causer littérature avec sa charmante visiteuse, qui parlait fort agréablement de la pluart des romanciers modernes et surtout de Balzac, pour lequel elle professait la plus grande admiration. Elle avait été, disait-elle, élevée, pour ainsi dire, sur les genoux de madame Récamier, l'amie de l'illustre Chateaubriand; ce grand écrivain, qui avait connue toute enfant, fut frappé de sa gentillesse et de sa précocité d'esprit, et il s'amusa à lui apprendre à lire. C'était aussi dans les salons de la belle Madame de Récamier qu'elle avait rencontré l'auteur de la *Comédie-humaine* et elle avait depuis toujours conservé des relations avec lui et étudié tous ses héros.

Maria de S..., ou plutôt la Cousine d'une Espagnole, car c'est ainsi que nous la désignerons, avait elle-même composé plusieurs œuvre littéraires, dont elle offrit des exemplaires à son nouvel ami; elle était aussi l'auteur de nombreuses poésies dont elle déclama quelques strophes avec beaucoup de bon goût et de grâce. Ces talents et ces apti-

tudes diverses, que possédait la jeune dame, charmèrent complétement le proscrit, qui fut tout à fait subjugué par sa gracieuse visiteuse, à laquelle il promit d'aller bientôt la voir à Aix-les-Bains.

II.

Aix les bains.

La petite ville d'Aix-en-Savoie ou d'Aix-les-ains est située dans une vallée charmante, à 8 ky-mètres de Chambéry, aux pieds de deux majes-euses montagnes, le Nivolet et le Mont-du-Chat, nt la position, l'un au levant et l'autre au cou-ant, fait que quand l'un est éclairé, le se-nd projette des ombres gigantesques dans la aine. Ces deux monts, si imposants, dominent le : du Bourget et les riantes collines de Tres-rves, de Mouxi, des Innocents et celle sur la nte de laquelle est batie la ville. Les yeux se posent agréablement sur la belle avenue de peu-iers, conduisant d'Aix au port de Puer, sur le lac ı Bourget; on admire les riches tapis de ver-ıre vivifiés par les eaux thermales, la végétation xuriante, les arbres chargés de feuilles, de fleurs ı de fruits, et l'ombrage si frais de la promenade ıı Gigot, rendez-vous des joueurs de boules et des

baigneurs impotents; chaque année plus de quatre mille de ces derniers viennent prendre les eaux, qui se composent de quatre sources principales: deux d'eaux thermales, l'une sulfureuse et l'autre dite d'alum, qui jaillissent avec une abondance vraiment extraordinaire, et deux sources d'eaux froides, l'une sulfureuse et l'autre ferrugineuse qui suffiraient certainement à elles seules pour faire la fortune de cette localité.

La Cousine d'une Espagnole habitait l'établissement même des bains, dans un charmant chalet qu'elle devait à la munificence d'un millionnaire légitimiste, M. le comte de P...., épris depuis quelque temps d'un vif caprice pour la jeune et belle proscrite, et qui s'était constitué son sigisbée. Ce riche et charmant chalet était un véritable chef-d'œuvre d'art et de bon goût, et le citoyen Eugène Süe, lorsqu'il vint rendre visite à Madame de S...., fut émerveillé de l'exquise délicatesse artistique qui avait présidé à la construction et à l'ameublement de cette coquette et gracieuse habitation.

Madame de S.... faisait, avec une grâce charmante les honneurs de sa demeure à ceux de ses compatriotes de distinction qui l'honoraient de leur visite. L'un d'eux, qui vient de mourir, un des plus grands poètes de notre époque, auteur de plusieurs tragédies qui ont obtenu un succès Euro-

péen était venu lui présenter ses respects à l'époque dont nous parlons; la jeune comtesse lui naturellement l'accueil le plus bienveillant, et ce fut avec un véritable plaisir qu'elle lui montra sa gentille demeure dans tous ses détails.

Ceci est mon salon, lui dit-elle, en l'introduisant dans une belle pièce octogone, toute tendue de rose, aux fenêtres en ogives, aux meubles en palissandre, dans laquelle son célèbre visiteur admira plusieurs tableaux de maîtres, et quelques aquarelles dues au pinceau de la comtesse; cette dernière lui montra ensuite son cabinet de travail d'une coquette élégance, ainsi qu'il convient à celui d'une jolie femme, et dont l'ameublement d'ébène plaqué d'ivoire ne laissait rien à désirer sous le rapport du .goût et du luxe; le bureau et la table de travail étaient encombrés de livres et de manuscrits: la musique, les pinceaux et les crayons se mêlaient aux compositions littéraires et aux pièces de vers. On croyait en voyant tout cela, que la maîtresse du lieu devait être à la fois peintre, musicienne, poète et très-adonnée à l'étude.

La chambre à coucher de la comtesse était un vrai chef-d'œuvre de bon goût et délégance, dont on admirait les tapis moelleux, les lambris et les plafonds en glaces de Venise, les meubles de bois de rose, incrustés de nacre, le lit d'ivoire à filets et arabesques d'or, les coussins de duvet, les tentures

de soie rose, les édredons, les oreillers de mous seline et de dentelles blanches nomme de la neig les peintures mythologiques, les porcelaines de Chin les cassolettes à parfums et tous les mille rien que les femmes du monde savent collectionner ave un art exquis, qui meublaient, décoraient et or naient ce sanctuaire de repos, de mystère e d'amour, dont la prêtresse ravissante faisait le honneurs avec une grâce et un laisser aller sé duisants, capables de faire damner un saint.

En admirant ce mystérieux logis, en contemplant la gracieuse jeune femme qui la nuit reposait sa belle tête et toute sa voluptueuse personne sur cette couche pleine d'irrésistible attraction, on sentait son cœur se gonfler et battre plus fort, et on ne pouvait en détacher la pensée et le regard; on se demandait si jamais un heureux mortel, à l'heure où tout repose, n'avait franchi le seuil discret de cette chambre pleine d'une enivrante athmosphère, pendant que la voluptueuse comtesse, qui l'habitait, reposait mollement ses charmes sur les coussins de duvet de sa couche blanche et rose? Et l'on se disait que celui qui aurait ce bonheur serait un mortel fortuné.

A côté de la chambre à coucher de la Cousine d'une Espagnole, et communiquant avec elle par une petite porte adroitement dissimulée dans la cloison, était un petit appartement de deux pièces.

composé d'une chambre à coucher et d'un cabinet de travail meublés avec une confortable simplicité; Madame de S.... les montra au poète en lui disant avec un aimable sourire:

— Voici, Monsieur, deux chambres que je tiens en réserve pour mes amis lorsqu'ils viennent me voir, et j'espère que vous voudrez bien les accepter pendant votre séjour ici, car je crois que vous serez assez galant pour rester quelque temps près de nous.

— Vous êtes bien aimable Madame, j'ai en effet l'intention de passer quelques semaines à Aix, le temps de prendre les eaux, mais je craindrais d'abuser de votre bonté en acceptant l'offre bienveillante que vous venez de me faire d'une façon si gracieuse.

— Monsieur, soyez sans inquiétude à ce sujet, vous me ferez grand plaisir en acceptant ma proposition amicale; vous ne serez peut-être pas très-bien logé, car les chambres sont un peu petites, mais c'est-là ce que j'ai de mieux à vous offrir, mon chalet étant lui même une miniature, vous serez ainsi placé tout à *côté de moi* et je ferai mon possible pour embellir votre séjour et charmer vos loisirs.

Cette prière était faite d'une voix si douce, le regard qui l'accompagnait était si éloquent, le sourire qui errait sur la bouche de la jeune femme

avait une séduction si irrésistible et promettait tant de bonheur; il y avait tant d'abandon et de volupté dans la pose de cette sirène, qui venait de souligner d'une intonation si passionnée ces mots: „Vous serez tout à côté de moi," qu'il aurait fallu être de marbre pour ne pas accepter l'invitation séduisante de Madame de S..., et le poète P.... était trop galant pour la refuser. Il avait d'abord été étrangement surpris des termes plus qu'engageants de l'invitation pressante qui venait de lui être faite, mais depuis qu'il l'avait acceptée il n'avait plus rien remarqué chez Madame de S.... qui put justifier les espérances qu'il venait de concevoir.

Il pensa alors avoir mal interprété les paroles de sa belle hôtesse, et il s'en voulut même de s'être abandonné aux étranges idées d'intrigues d'amour que l'invitation excentrique et extraordinaire, qui venait de lui être faite, avait d'abord fait germer dans son esprit.

Son aimable hôtesse lui montra alors l'autre aile du joli chalet dans laquelle était situé l'appartement de M. le comte de P..., près duquel deux pièces réservées avaient aussi été offertes à Eugène S..., qui ne les avait acceptées qu'après les plus instantes prières de la part de ses hôtes.

Une fois ces conditions de séjour réglées et les arrangements de logement terminés, la journée

fut employée à visiter la ville et l'établissement des bains.

Le soir il y eut grande fête au Casino, nos deux invités y furent en compagnie de Madame de S.... et de deux de ses amies : Madame de L.... et la comtesse de M.... sa fille ; selon son habitude la Cousine d'une Espagnole mit ses plus beaux atours, car un des côtés les plus saillants de son caractère est un goût très-prononcé pour la toilette. Elle éprouve un grand plaisir à se parer et à s'attiffer comme une jeune pensionnaire, elle joue à la poupée avec elle-même, elle ressent une sorte de joie de nouvelle mariée à mettre de belles robes, à étaler ses nouvelles toilettes, ses splendides parures, ses diamants ; souvent, quand elle va au Casino, elle a sur elle pour deux ou trois cent mille francs de verreries, de perles et de dentelles.

Elle aime à la folie, le bruit, le mouvement, l'éclat des lumières, et c'est avec une sorte d'ardeur fièvreuse qu'elle danse presque chaque soir dans les salons splendides du Casino, inondés de clarté, retentissants des harmonies de l'orchestre, pleins les tourbillons du bal de la valse échevelée et de l'animation d'une foule toujours nouvelle. Ce spectacle féerique, enivrant et vertigineux, plait beaucoup à la jeune femme, l'entraîne, la séduit et la passionne complètement, et elle s'y abandonne tout entière.

Le soir dont nous parlons, elle portait une magnifique robe de points d'Alençon et ses plus riches parures.

Elle s'assit à la galerie avec ses amies: Madame de L... et Madame la comtesse de M...., fille de cette dernière.

Bientôt ces trois dames furent invitées à danser; la comtesse de S.... était ce soir là sémillante, de grâce et de beauté; elle s'élança avec l'ardeur dévorante qui l'animait dans tous les vertiges de la valse, voltigeant à travers les salons avec la rapidité d'une sylphide, les cavaliers qui l'avaient accompagnée au bal suivaient avec admiration ses évolutions cadencées, pleines de grâce, de souplesse et d'harmonie. La séduisante danseuse leur paraissait plus belle encore, fuyant et apparaissant au milieu des tourbillons des danseurs comme une vision féerique; constellée de saphyrs et d'émeraudes, scintillante de diamants, couronnée de fleurs, rayonnante de jeunesse et de beauté, exhubèrante de charmes, elle était d'une attraction et d'une fascination irrésistibles, tous les hommes l'admiraient et la désiraient, toutes les femmes l'enviaient et la jalousaient, des murmures flatteurs et des sourires d'envie l'accueillaient partout sur son passage, elle était heureuse et fière de l'Empire qu'elle exerçait au tour d'elle et d'être la reine du bal.

Il était près d'onze heures, Madame de S.... ve-

ıit de terminer sa danse et elle se promenait jouis-
nt de son triomphe, lorsqu'une jeune femme d'une
ande beauté fit son entrée dans le bal. Elle
ıit vêtue d'une belle robe noire montante de
ire antique, dessinant admirablement sa taille
lte et fine, élancée, bien prise et flottant avec
ice au tour de ses hanches voluptueuses; une
ière de diamants noirs, rares et précieux scin-
ait en gerbes étincelantes sur son cou délicat;
) broche, des pendants d'oreilles, des bracelets,
s ornés de diamants semblables à ceux de son
lier, jetaient mille et mille feux; de gros soli-
es noirs brillaient comme des escarboucles dans
chevelure dont les brunes torsades la couron-
ent d'un majestueux diadême. Cette jeune femme,
lancolique et grâve, avait de beaux yeux noyés
ıs un océan de tristesse, son front, son nez, sa
ıche et tout son profil étaient d'un dessin irré-
chable et pouvaient rivaliser de fini et de pu-
é avec une médaille romaine. Son teint pâle laissait
ırtant deviner le ton chaud et la teinte voluptueuse
) donne le sang méridional, et la morbidesse
ses belles épaules causait ce frisson brûlant
cet attrait irrésistible que produisent toujours
femmes de race, ou de beauté hors ligne. Elle
ait la démarche et le port d'une déesse, et elle
ait accompagnée par un beau cavalier auquel
tête poétique, le vaste front intelligent, les

grands yeux noirs, les cils soyeux, la barbe soign donnaient un cachet d'une haute distinction.

Lorsque ce couple apparut au milieu du bal to le monde fut saisi d'un profond sentiment d'adm ration, les murmures les plus flatteurs accueillire la jeune dame aux diamants noirs, tous les assi tants furent extasiés à sa vue, et oublièrent co plètement Madame de S..., dont les charmes di paraissaient devant ceux de la belle inconnue comi les étoiles du matin s'effacent devant les rayo brillants de l'astre du jour.

On se demandait quelle pouvait être cette jeu étrangère, d'une beauté si accomplie, dont parure, simple et sévère, devait être d'un prix f buleux, et éclipsait tous les diamants et tous l joyaux de Madame de S..., dont on parlait pot tant beaucoup au Casino.

Personne ne connaissait cette jeune femme, savait seulement qu'elle arrivait d'Italie et qu'e se rendait à Paris.

La cousine d'une Espagnole la considéra atte tivement, d'un air inquiet et préoccupé, et s'e pressa de quitter le bal peu de temps après l'a rivée de l'étrangère et de son cavalier. Quelqu heures après l'incident que nous venons de racont pendant que tous les hôtes du chalet de Mada de S.... étaient retirés dans leurs appartemen le jeune poète P...., couché non loin de la bel

Maria, réfléchissait aux paroles étranges que cette dernière lui avait dites et, tout en regardant d'un œil interrogateur la porte secrète qui conduisait à l'appartement de son aimable hôtesse, il faisait des vœux ardents pour que l'obstacle qui le séparait de celle à qui il songeait involontairement disparut, afin de pouvoir aller rejoindre sa belle voisine.

A quoi tiennent pourtant l'honneur et la vertu des femmes, pensait-il? A quelques clous, à une planche de sapin et à une porte, si celle que j'ai là, devant moi, était ouverte, peut-être serai-je le plus heureux des mortels car, si je possédais la clef de cette porte discrète, je serais bientôt auprès de celle à qui je songe involontairement, et dont la beauté et la grâce ont fait une si vive impression sur moi; mais ai-je bien le droit de me plaindre de cette porte incommode, quand tant de malheureux gémissent en prison et qu'il dépend seulement d'une porte ou d'une grille, qu'ils soient heureux et libres.

Pendant que le poète faisait ces réfléxions, la porte mystérieuse, qu'il contemplait, roula doucement sur ses gonds, comme par enchantement, et l'obstacle qui, il n'y a qu'un instant, s'opposait à son bonheur, lui laissa le champ libre. Mais le caractère de l'homme est si étrange que quand l'objet de ses vœux les plus ardents est à sa portée,

il recule tout d'abord épouvanté, et se demande si ce qu'il voit est bien exact, ou si, au contraire il n'est pas dupe d'une illusion; aussi le poète ne pouvait croire ses yeux. Il ne s'expliquait pas comment cette porte s'était ouverte si à propos et au moment même où il le souhaitait si ardemment. Il s'avança néanmoins tout doucement dans le couloir mystérieux, et il fut bientôt dans la chambre de Madame de S....; cette dernière était couchée, sa jolie tête reposait gracieusement sur un oreiller de duvet, garni de dentelles; ses paupières étaient closes, son front pur n'avait pas un pli, ses nattes noires d'énouées tombaient avec grâce sur son cou de cygne et sur son sein de neige, à demi cachés par la dentelle de sa fine chemise brodée à jour; ses bras ronds et potelés, ses épaules, polies comme de l'ivoire, laissaient admirer toutes leurs beautés; l'une de ses petites mains délicates, aux doigts roses et effilés, était noyée dans sa noire chevelure, l'autre se dessinait sur la blanche batiste de la couverture; un petit pied blanc, veiné de bleu clair, à l'orteil rose, transparent comme de l'opale, apparaissait coquet et furtif, un bas de jambe et une naissance de mollet, admirablement sculptés, étaient bien capables de tenter le grand Saint-Antoine en personne.

Aussi, notre poète, à la vue de tous ces trésors, fut pris d'une admiration passionnée pour la

belle endormie ; il s'avança sur la pointe des pieds jusqu'à l'autel où l'amour lui offrait une belle victime en sacrifice.

Quand il fut tout près du lit de celle dont les charmes le fascinaient, cette dernière ouvrit lentement ses jolies paupières et enveloppa son nocturne visiteur d'un regard voluptueux en lui disant :

— Ah ! c'est vous, vous voilà, je pensais à vous, je rêvais que vous étiez là, près de moi, et que nous étions heureux ensembles....

Bientôt ils le furent, en effet.

On comprend facilement quelle délicieuse nuit passèrent ces deux nouveaux amants.

Le lendemain de son arrivée, Eugène S.... voulait prendre congé de ses hôtes et retourner à Annecy, mais la comtesse de S..., le comte de P.... et son ami le poète le prièrent si vivement de rester auprès d'eux pendant quelques jours, qu'il ne put leur refuser et qu'il accéda à leurs desirs. Il fut alors décidé que le grand romancier conserverait son entière liberté, et qu'il travaillerait tout à son aise à son roman, le *Fils-de-Famille*. Le poète P..., de son côté, mettait la dernière main à une tragédie qui depuis a eu un grand succès.

III.

L'Analcade.

Quelques jours après la nuit d'amour qu'elle it passée avec le poète P..., la Cousine d'une agnole proposa à ses amis de faire une prome- e à âne à la cascade du Grésy, où se noya 1813, Madame de Bruc, dame d'honneur de la te Hortense de Beauharnais.

Cette proposition fut acceptée d'acclamation, nvoya chercher des ânes, qui sont très-nom- ux à Aix, et bientôt chacun eut sa monture: ame de S.... choisit Coquette, Madame L.... Bichette et sa fille, la comtesse de M..., Tur- te, le poète enfourcha Fend-l'Air, Eugène Süe répide et Mr. le comte de P.... le Victorieux. me on le voit chacun des coursiers aux longues les avait un beau nom de fantaisie.

La belle Maria s'était costumée en paysanne e de l'Oberland, elle avait sur la tête un et chapeau de paille entouré d'une guirlande luets et de coquelicots, et orné, de beaux ru-

bans roses; ses cheveux noirs étaient nattés e deux belles et longues tresses, qui lui tombaie derrière le dos jusqu'à la ceinture; une chemis de fine batiste, ornée de dentelles, emprisonnait s gorge et ses épaules de satin; un corsage de so noire, galonné et pailleté d'or, serrait sa taille dessinait son sein; deux chainettes d'argent, atta chées à sa ceinture et agraffées à ses épaules, s balançaient gracieusement de chaque côté de s gorge; une jolie jupe de cachemire rouge, un peu courte, tombait en plis soyeux sur ses hanches bien dessinées, laissait voir ses bas blancs, et l'attache de sa jambe fine et déliée; ses petits pieds étaient emprisonnés dans de mignons souliers de chevreau verni, garnis d'une rosace, qui mettait en relief leurs cambrures charmantes. Lorsque Coquette fut près de la belle, costumée en Oberlandaise, celle-ci plaça un de ses petits pieds dans la main du poète P..., qui la lui tendit en guise d'étrier, et elle s'élança, légère et souriante, sur la selle; lorsqu'elle fut assise, sa juppe courte laissa apercevoir ses mollets délicieux, que ses compagnons ne se lassaient pas d'admirer; ses deux amies également costumées en Suissesses étaient aussi élégantes qu'elle, surtout la comtesse de M..., qui faisait bien la plus délicieuse Valaissanne que l'on puisse imaginer, avec sa coiffure de rubans brodés, festonnés d'or et constellés de pierreries.

figurant une couronne murale, sa beauté juvénille brillait de tout son éclat sous cette coiffure originale; la taille courte de son corsage relevait coquettement et mettait en relief les appas de sa gorge rebondie et proéminente, dont le flux et le reflux ne pouvaient être admirés sans éveiller les désirs. Jamais bergère des Alpes ne fut plus belle et plus séduisante que cette jeune dame, et le poète P...., qui avait le bonheur d'être son écuyer, n'était pas le plus mal partagé; Madame L..., près de laquelle le comte de P.... s'était placé, était encore très-bien conservée, son costume fribourgeois lui allait à ravir, aussi son cavalier était-il très-empressé auprès d'elle et en frais de galanterie.

Quand tous les promeneurs furent en selle, la comtesse de S.... donna le signal du départ en fouettant Coquette, qui partit au grand trot, et les autres ânes la suivirent, pendant que les âniers, armés de leurs fouets couraient par derrière, en criant: hu! hu!! et en frappant à coups redoublés les pauvres bêtes. Les dames riaient et jetaient de temps en temps quelques exclamations, quand le galop ou les ruades de leurs coursiers manquaient de les désarçonner. Les hommes, assez mauvais cavaliers, se tenaient de toutes leurs forces aux pommeaux des selles de leurs montures pour éviter de tomber. *L'ânalcade* avait déjà fait deux

ou trois cents pas quand, tout à coup, Coquette lancée à fond de train, fit un écart et jeta à dix pas dans le fossé sa belle cavalière; celle-ci tomba heureusement sur l'herbe et sur la mousse qui garnissaient les accotements de la route; elle fit deux ou trois tours sur elle-même, et roula tout au fond du fossé qui était à sec. Mais, dans cette chute précipitée, la belle, toute étourdie, avait perdu connaissance, et gisait étendue sur le gazon, dans une position des plus agréablement indiscrète: sa jupe courte s'était en partie déchirée dans sa chute; ses pardessous relevés laissaient admirer ses beautés les plus séduisantes et les plus inexprimables; son corsage ouvert ne cachait plus son sein de marbre aux boutons roses, que baisaient avec amour les blanches paquerettes, les jaunes boutons d'or et les bleus myosotis; ses belles tresses éparses se mêlaient à l'herbe des champs, et toutes ses formes adorables se dessinaient sur le vert gazon. Lorsque la jeune femme était tombée, ses compagnes et ses cavaliers avaient jeté un cri d'effroi, mais aucun d'eux n'avait pu aller à son secour car leurs montures, malgré tout les efforts qu'ils faisaient pour les arrêter, continuaient leurs courses encore plus rapides. Ce fut un jeune peintre, très-joli garçon, qui eut le privilège d'arriver le premier auprès de la belle évanouie; quand cet heureux mortel aperçut tous les trésors d'amour qu'elle

étalait à ses yeux, son sang s'enflamma, son cœur battit avec force, son teint se colora, et le jeune artiste brula d'amour et de désirs ; s'il n'avait pas eu peur d'être surpris, il aurait certainement porté des mains téméraires et des lèvres indiscrètes sur les charmes qu'il dévorait du regard ; il s'avança encore de quelques pas, s'agenouilla auprès de Madame de S..., pour la contempler de plus près.

— Qu'elle est séduisante ainsi, se dit-il, que de beautés secrètes elle étale à ma vue, comme j'aimerai cette femme, que ne donnerai-je pas pour la posséder, ne fut-ce qu'une seule fois, quelques minutes seulement ; pour elle, pour un baiser, un seul baiser de sa bouche fraîche et voluptueuse, je donnerai mon existence.

Et il la contemplait toujours ; il se décida enfin, craignant d'être surpris, à couvrir les plus appétissantes proéminences de la belle avec ses vêtements indispensables. Mais ce ne fut pas sans pousser un profond soupir, car il ne pouvait détacher sa vue de ces choses vertigieuses ; il souleva ensuite légèrement la jolie cavalière dans ses bras, il la pressa amoureusement sur ses genoux et contre son cœur, qui battait à se rompre. Elle était toujours évanouie, mais elle reprenait son haleine, ses joues se coloraient, ses artères battaient doucement la vie revenait ; il écarta ses tresses noires ; les

yeux de la belle évanouie étaient toujours cl son haleine brûlante enivrait le jeune homme, q l'aspirait avec force ; enfin, n'y tenant plus, il colla bouche sur celle de son adorée et y déposa un arde baiser ; mais, ô bonheur ! ô surprises !! les lèvres d la jeune femme lui rendirent sa caresse avec passion il pressa alors encore plus tendrement son dou fardeau contre son cœur, en murmurant à son oreill ces mots si doux : je t'aime ! oh ! je t'aime !! E il vit alors deux beaux yeux bleus, pleins d'un douce flamme, fixés sur lui.

— Oh ! Madame, que vous êtes belle ! depuis que je vous ai vue, depuis cinq minutes, je vous aime ! oh ! pardonnez à ma passion insensée ; mais, je le sens, si je ne devais plus vous revoir, j'en mourrai !

— Voyons mon galant adorateur, ne vous enflammez pas aussi vite, ne me pressez pas si fort, ne m'embrassez pas si haut, aidez-moi à réparer le désordre de ma toilette et, si vous êtes bien sage, peut-être nous reverrons-nous.

— Oh ! promettez-le moi ; car, sans cela, je vous garde ici, je suis si heureux en vous admirant ainsi, en vous pressant sur mon cœur.

— Eh bien, nous nous reverrons, je vous le promets, mais laissez-moi, car on vient.

Je tiens votre parole, répondit le jeune homme, et, après avoir donné un dernier baiser à la belle

Maria, il la laissa libre d'aller au devant de ses compagnons, qui s'avançaient vers elle. Lorsqu'elle les eut rejoints elle les assura que son accident n'avait eu aucune gravité et, après avoir réparé tant bien que mal sa toilette, elle prit congé de son jeune libérateur, en lui remettant sa carte et en l'invitant à venir la voir dans son chalet; puis, remontant sur Coquette, elle continua sa route avec ses amis, sans qu'il lui arriva d'autre accident tragi-comique; chacun s'émerveillait sur la beauté du site et exprimait son admiration. Les environs d'Aix sont en effet vraiment remarquables. Il faut cependant convenir que les peintres et les touristes ont exagéré le pittoresque des tableaux qu'ils en ont tracés. La cascade du Grésy, par exemple, est loin de mériter la réputation qui lui a été faite, le fameux abîme dans lequel mourut, en 1813, Madame de Bruc, dame de campagnie de la reine Hortense, de galante mémoire, n'est qu'un trou, en forme d'entonnoir, contenant tout au plus un bain ordinaire; il faut que la maladroite baigneuse ait mis beaucoup de bonne volonté pour se noyer dans cette petite mare, et que la reine Hortense et le meunier, qui étaient avec elle, aient eu bien peu de courage pour ne pas la retirer et la sauver. La cascade du Grésy est digne du reste, elle se compose de quelques minces filets d'eau tombant de quelques mêtres de hauteur, que le meunier

lache en levant les pelles de son écluse dès qu'il aperçoit quelques curieux, qui viennent visiter la merveilleuse cascade.

Aussi nos promeneurs, malgré les pompeuses descriptions qu'ils avaient lues de ces merveilles de la nature, furent singulièrement désappointés lorsqu'ils les contemplèrent. Il en est un peu des grandes choses comme des grands hommes, elles perdent beaucoup a être vues de trop près.

Le jeune peintre, qui avait aidé la séduisante Maria à revenir de son évanouissement, avait suivi discrètement l'ânalcade, afin d'avoir encore l'occasion de revoir et d'admirer celle qui avait fait une si profonde impression sur ses sens. Il prit ses crayons et se mit à dessiner la cascade du Grésy ne manquant pas, pour animer son tableau, de croquer les promeneurs et surtout la dame de ses pensées, à laquelle il réserva naturellement la pose la plus gracieuse et la place d'honneur dans son paysage; pendant qu'il crayonnait, celle-ci s'avança doucement derrière lui, passa sa jolie tête par-dessus l'épaule du jeune homme, jeta un coup d'œil sur son dessin et, après l'avoir contemplé quelques instants, elle-lui en fit son compliment.

— Monsieur, je vous félicite bien sincèrement, sur votre beau talent, lui dit-elle, votre dessin est très-bien réussi, et elle ajouta tout bas à son oreille: venez ce soir à dix heures au chalet des

bains, vous trouverez ma soubrette qui vous attendra et qui vous introduira près de moi.

On comprend la joie du jeune artiste ; il bâtit dans son imagination tout un roman sur cet amour de grande dame, qu'il voyait lui sourire, en se rappelant, avec une délicieuse convoitise, tous les charmes secrets qu'il avait contemplés, et dont le souvenir lui causait la plus vive et la plus douce émotion. Il remercia en rougissant la belle promeneuse, du compliment qu'elle lui avait fait sur son talent, et lui promit tout bas de ne pas manquer au galant rendez-vous, qu'elle venait de lui donner.

Le retour de la promenade s'opéra heureusement sans encombre, les cavaliers plus prudents resserèrent moins leurs montures, et leurs coursiers aux longues oreilles furent plus pacifiques.

Le soir, comme on le pense bien, le jeune peintre ne manqua pas au rendez-vous que lui avait donné la gentille habitante du chalet, lorsqu'il arriva près de ce dernier, à l'heure indiquée, il aperçut bientôt la camériste de sa belle dame qui l'attendait. La jeune soubrette l'introduisit immédiatement auprès de sa maîtresse dans un joli boudoir bleu.

Cette dernière avait eu le soin de fermer le couloir secret qui conduisait de sa chambre à cou-

cher à celle du poète P..., afin que celui-ci ne vint pas la déranger.

Madame de S.... était enveloppée dans un peignoir de mousseline rose, attaché à la taille par un cordon de soie à glands d'or, ses beaux cheveux noirs dénoués tombaient en flots épais sur ses blanches épaules; ses bras potelés et ses mains de cire se détachaient au milieu de ses larges manches, comme de blancs pistiles dans de rouges coroles de fleurs, des brillants étincelaient comme des astres à ses doigts, ses pieds lilliputiens chaussaient de petites pantoufles chinoises, vrai chef-d'œuvre de bon goût et d'élégance; toutes les formes rondes et harmonieuses de la jeune femme se dessinaient dans les plis de la légère étoffe, dont la transparence en laissait admirer d'autres, plus belles et plus mystérieuses encore, à la clarté discrète et douce d'une lampe d'albâtre suspendue au plafond, au milieu d'une guirlande d'amours. Tout ce sanctuaire discret était digne de la prêtresse qui l'habitait, et des tendres sacrifices qui s'y consommaient.

De charmantes peintures, empruntées aux sujets les plus lestes de la fable et des poètes anacréontiques en ornaient les panneaux, de belles glaces disposées avec art, répercutaient les objets et les personnages dans les attitudes et les postures les plus diverses, des meubles élégants en citron-

nier incrusté d'ivoire le garnissaient, des causeuses, des soffas, des chaises longues, des canapés, des lits de repos offraient leurs tendres coussins et leurs édredons moëlleux aux hôtes fortunés de ce sanctuaire de volupté, et des parfums brûlant dans des cassolettes antiques les enivraient.

Le jeune peintre, Ernest D.... subissait le charme irrésistible du milieu dans lequel il se trouvait; il contemplait la séduisante comtesse avec une admiration passionnée.

— Que vous êtes belle et bonne, Madame, lui disait-il, quel bonheur pour moi, d'être ainsi près de vous, de vous voir, de vous admirer, de vous aimer; car je vous aime de toutes les forces de mon âme, plus que moi-même, plus que mon art; et quand je suis près de vous il me semble que je rêve, je ne puis croire à la réalité de mon bonheur. Et, en disant ces mots, le jeune homme dévorait du regard les charmes de celle qu'il adorait.

— C'est comme cela que je désire que vous soyez, mon ami, j'aime votre amour brûlant et respectueux, tremblant et passionné, aimez moi ainsi, je vous le permets, et la voluptueuse sirène approchait son beau front de la bouche d'Ernest, en dardant sur celui-ci ses grands yeux bleus limpides et profonds comme un lac d'azur, elle le fascinait. L'amoureux artiste sentait son cœur se fondre au foyer ardent de ce regard de femme, ses désirs

le consumaient. N'y tenant plus, il enlaça la taille de la tendre Maria et il posa ses lèvres altérées de baisers sur la bouche ardente de sa compagne en lui disant:

— Oh que je t'aime! sois à moi?....

La belle lui répondit par un soupir, et le lendemain, après une nuit d'amour, les deux nouveaux amants alternaient leurs plaisirs en s'occupant de dessin et de peinture.

Madame de S.... montra à son jeune adorateur plusieurs tableaux ébauchés par elle, en le priant de vouloir bien les retoucher un peu.

— Comme tu le vois, disait-elle au jeune peintre, j'ai beaucoup de choses sur mes chevalets, mais malheureusement le temps me manque pour les achever, si tu pouvais me sacrifier une partie du tien, tu me ferais grand plaisir et tu serais bien aimable.

— Comment donc, ma chère amie, mais je serais moi-même enchanté si mon faible talent peut t'être de quelque utilité.

— Voici, par exemple, un croquis du beau lac du Bourget, que j'ai pris moi-même, je le destine à une de mes vieilles parentes, qui est venue me voir et à qui je l'ai promis; eh bien, malgré toute ma bonne volonté, je ne puis trouver le temps de l'achever, tu me rendrais un véritable service si tu voulois m'aider; je mettrai ici à ta disposition tout ce dont tu auras besoin pour ce tra-

vail, tu serais ainsi près de moi et je pourrais t'expliquer les détails que tu ignores, car peut-être ne connais-tu pas encore le beau lac du Bourget.

— Ce sera pour moi un grand bonheur que de travailler à ce tableau; pourvu que je sois près de toi, que j'aime, je serai heureux, dit Ernest, en dérobant un tendre baiser sur la joue fraîche de celle qu'il adorait.

— Je vois, Monsieur, que vous ne travaillerez pas gratuitement puisque vous prenez déjà de gros acomptes.

— Ce sont les arrhes, répondit le jeune peintre, en riant et en préparant ses pinceaux.

— Voyons, si tu es sage et si tu travailles bien aujourd'hui, si tu ne te déranges pas trop souvent pour prendre des acomptes, eh bien, demain nous irons faire une promenade sur le lac, pour étudier le paysage et les effets de lumière, afin que tu puisses achever mon tableau d'après nature.

— Quel bonheur, dit Ernest, comme je vais être heureux et travailler avec courage en songeant à la charmante promenade que nous ferons demain, et surtout à la nouvelle nuit de délicieuses voluptés qui m'attend ce soir. Mais, si tu veux que je travaille assidument, ma chère amie, il faut venir t'asseoir près de moi, pour que je puisse t'admirer tout à loisir et te donner de temps en temps un tendre baiser, sans cela je ne puis peindre,

je songe aux belles choses que j'ai vues, hier sur le gazon, et qui m'ont procuré tant de bonheur la nuit dernière, et alors le sang m'afflue au cœur, j'ai des étourdissements, et il m'est impossible de travailler.

— Il faut, je le vois, faire comme tu veux, dit la trop facile Maria, en venant s'asseoir près de son nouvel amant, pour lequel elle avait un goût très-prononcé, depuis la nuit de voluptés qu'elle avait passée avec lui, qui lui avait procuré les plus vifs plaisirs et les jouissances les plus ardentes. Et, afin que nous ne soyons pas dérangés, ajouta-t-elle, je vais avertir ma femme de chambre que je ne puis recevoir aucun visiteur.

Ayant sonné cette dernière, elle lui dit:

— Je ne suis ici pour personne, pour personne entendez-vous, Carlotta.

— Oui, Madame, mais si Monsieur le comte vous demandait?

— Vous lui diriez que je suis sortie ou que je suis au bain.

— Et si M. P...., le poète, qui est déjà venu ce matin voulait vous voir?

— Vous lui direz que j'ai ma migraine, que je ne puis le recevoir. Ne laissez entrer personne ici, Carlotta, et ne venez que si je vous appelle; je vous le recommande.

Et pour plus de précaution, Madame de S.... poussa une targette et se ferma en dedans.

La journée se passa en travaux de peinture et en doux ébats; Ernest abandonna souvent ses pinceaux pour goûter les plus doux plaisirs avec la gentille compagne.

IV.

Le lac du Bourget.

Le lendemain la Cousine d'une Espagnole et tendre ami partirent de grand matin pour promenade sur le lac du Bourget. Le temps splendide, c'était aux derniers jours d'avril, ıture, comme une jeune vierge pleine de sève ɜ fraîcheur, était parée des charmes les plus . Les grands peupliers qui bordent la belle ıe conduisant d'Aix au port de Puer étaient garnis de pousses printanières et de feuilles ellement écloses, colorées de ce vert tendre ımide, qui est un des charmes les plus séduis du printemps; les haies verdissaient sous le au d'un artiste invisible, l'aubépine se couvrait ɜ neige parfumée, dont les blancs flocons brat impunément les ardeurs du soleil; les ers, les amandiers, les abricotiers se paraient ouquets de fleurs, comme des jeunes femmes ettes, ils balançaient leurs grappes de blanches

coroles, légèrement teintées de rose, aux étamine de carmin, exhalant les parfums les plus suave et les plus pénétrants. L'herbe de la prairie et l mousse poussaient en tapis épais et moelleux, d'u vert frais et appétissant, faisant venir l'eau la bouche des petits agneaux bondissants d'allé gresse, qui les broutaient à belles dents; des con stellations de petites étoiles blanches, des voie lactées de paquerettes, des myraides de bouton d'or, de primevères jaunes, de pervanches délicate et de thim odoriférants, pullulaient dans les bordure des haies, et les mélancoliques myosotis rappelaien les plus doux souvenirs. Les clairs ruisseau murmuraient leurs plaintes aux cailloux, où ser pentaient silencieux, comme des longues couleuvre aux écailles d'argent, à travers l'herbe des prai ries, qu'ils couchaient dans leurs courses rapides de beaux pinsons, à la gorge ponceau, aux aile vertes, mouchetées de blanc, chantaient mélodieuse ment sur la branche flexible; de petits chardonne rets, aux becs entourés d'une belle auréole d carmin foncé et aux ailes ornées des plus beau galons d'or, disaient les morceaux les plus harmo nieux de leurs répertoires; cachés dans la char mille, des rossignols entonnaient des hymnes su blimes, qui s'échappaient en cascades d'une mélodie inimitable de leurs petits gosiers d'artistes, une pluie de notes admirables, un déluge d'harmonie

en jaillissaient avec une abondance extraordinaire et incompréhensible, et nos promeneurs, émerveillés devant ces prodiges, écoutaient dans l'extase ces petits chanteurs ailés et admiraient la sublimité du spectacle ravissant que leur offrait la nature féconde et pleine d'harmonies. Comme contraste, la fauvette, légère et distraite, étudiait ses airs et chantait faux, en sautillant, de branche en branche, et de buisson en buisson, secouant la neige des fleurs d'aubépine; le geai moqueur la sifflait et le coucou paresseux jetait dans le lointain son cri monotone et fastidieux.

Mais bientôt nos promeneurs aperçurent le beau lac du Bourget, pudiquement voilé d'une gase de vapeurs transparentes, et dont les ondes de saphirs scintillaient entre le Nivolet et le Mont-du-Chat, deux géants, dont les bases touchaient à l'Empire des ondes et dont les sommets se perdaient dans les nues. Le soleil encore caché par le premier, dorait déjà le second, dont les neiges et les glaciers rougissaient pudiquement, comme des vierges, sous les baisers de l'aurore.

Au nord, dans le lointain, semblables à un grand rideau de dentelles, on aperçevait les festons gracieux et transparents, légers et découpés comme une broderie, de la grande chaîne des Alpes recouverte de ses neiges éternelles, de ses mers de glaces et de ses pics inaccessibles ; à l'Est et à l'Ouest on voyait des

mamelons richement boisés, se détachant sur de verdoyantes prairies. De quelque côté qu'ils tournassent leurs regards, nos touristes avaient devant eux un splendide spectacle, et ce panorama, gracieux et grandiose, donnait, dans un cadre resserré, une idée des merveilles dont est parée la nature.

Au port de Puer, Madame de S.... et son amant prirent une barque couverte, montée par trois vigoureux rameurs, dont deux étaient aux avirons et le troisième au gouvernail.

Madame de S..., selon son habitude, s'étendit sur la poupe, nonchalemment couchée en arrière, dans une position presque horizontale, les deux pieds sur un banc, à la hauteur des genoux, les jambes peu rapprochées, les jupes légèrement retroussées, afin de jouir des baisers de la brise fraîche du lac, qui soufflait de la proue; cette position nonchalente, pleine de laisser-aller et très-voluptueuse, n'était pas sans inconvénients; les deux robustes rameurs en profitaient pour jeter des regards ardents sur les charmes qu'ils apercevaient, et qu'ils dévoraient de leurs yeux pleins de luxurieuse convoitise.

— Ma chère amie, disait Ernest, qui contemplait aussi avec des yeux passionnés sa séduisante maîtresse, prends donc garde à ta pose un peu légère et dont l'indiscrétion de nos bateliers tire un grand profit. .

— Qu'est-ce que cela peut me faire? Les gens de cette espèce ne sont pas des hommes, répondit la belle d'un ton dédaigneux, sans même prendre la peine de baisser son jupon.

Et la promenade continua ainsi près d'une heure et quart, jusqu'à l'abbaye de *Haute-Combe*, sépulture des anciens ducs de Savoie, située sur le bord du lac, au pied du Mont-du-Chat, et composée d'une église, d'une tour et d'un monastère, groupés sur un rocher qui s'élève au sein des eaux.

Comme les dames ne sont pas admises à visiter l'intérieur du monastère, et que Madame de S.... était prévenue de cette particularité, elle avait eu le soin d'emporter avec elle un complet costume d'homme, dont elle se vêtit avant de monter à *Haute-Combe*. Ainsi métamorphosée la jolie Maria était très-bien, son air hardi, sa tournure élégante et dégagée, ses traits bien accentués en faisaient un charmant jouvenceau, à la mine éveillée et mutine; Ernest ne se l'assait pas d'admirer avec quelle aisance, quelle élégance et quelle grâce elle portait ce nouveau costume.

L'Église de *Haute-Combe*, qu'ils visitèrent tout d'abord, est élégante et coquette, toute surchargée de festons, de broderies, de peintures à fresques et de gracieuses statues. Elle contient de quoi décorer vingt autres monuments religieux. Les

yeux et l'attention se fatiguent à contempler l fourmillement de sculptures, de décorations, d peintures, d'ornements de tous genres, qui ga nissent cette merveille. Ernest était en admiratio devant ces prodiges de l'art, auxquels l'Église Brou, près de Bourg en Bresse, et le Dôme Milan sont seuls comparables.

Les moines de l'ordre de Saint Bernard, q habitent l'abbaye voisine, sont gracieux et affable et firent l'accueil le plus bienveillant et le plus en pressé aux deux étrangers, qu'ils prirent pour de hommes. Ils étaient loin de soupçonner que charmes séduisants étaient dissimulés sous le pa talons et l'habit du plus petit des deux visiteur et cela était bien heureux pour la continence d révérends pères, qui aurait couru un grand dange s'ils avaient soupçonné la présence de la volu tueuse comtesse, dans leur séjour de recueillemen de prières, d'abstinence et de continence.

La tour qui avoisine le monastère et l'Égli est très-coquettement peinte; elle sert de belv dère, et de son sommet on a une vue admirabl on embrasse toute l'étendue du lac, à plus de de lieues à la ronde; on aperçoit toute la nap d'eau couverte de jolies barques aux voiles latin et de beaux bateaux à vapeur, qui fendent s eaux bleues, semblables au plus bel azur du cie tracent un léger sillage d'argent et les coupen

de leurs proues avec autant d'aisance et de facilité que le diamant le verre.

— Quel admirable spectacle, disait Ernest à sa belle, que je suis heureux d'en jouir près de toi, jamais la nature ne m'a paru aussi belle que depuis que j'ai le bonheur de te connaître et de t'aimer; ton amour a fait vibrer en moi de nouvelles cordes de sensibilité et d'extase. Quand on est heureux et quand on est inspiré par le plus doux des sentiments, tous les objets qui vous environnent acquièrent un charme nouveau, un grand prestige, l'amour, cet enchanteur sublime, leur donne de nouveaux attraits, ce prisme merveilleux les revêt de ses couleurs les plus brillantes et les plus séduisantes.

Nos deux amoureux allèrent ensuite visiter une fontaine intermittente, distante de quelques centaines de pas du monastère, et qui s'échappe par la fissure d'un rocher à des heures et à des jours indéterminés. Mais pour voir couler cette capricieuse source, il faut, si non être en état de grâce, du moins, n'avoir jamais menti. On comprend qu'à une pareille condition très-peu ont pu apercevoir son onde rare, et que Madame de S.... et son compagnon ont dû nécessairement la trouver à sec; c'est en effet ce qui arriva; ils ne furent pas plus heureux que la reine Hortense; cette vertueuse princesse ayant aussi voulu voir cou-

ler la miraculeuse fontaine, passa inutilement 1 2 heures à attendre l'onde invisible, en compagnie de son amant, l'amiral Werhuell; cela était tout naturel que la source fut à sec; car, si pour voir son jet il faut n'avoir jamais menti, la reine Hortense, qu'on aurait pu avec raison surnommer le mensonge incarné, était certainement la dernière personne qui aurait eu le rare privilége d'apercevoir l'onde miraculeuse.

Le soir, les deux promeneurs revinrent, au clair de la lune, sur le lac, par une nuit charmante pleine de poésie, et jouirent d'un magnifique spectacle, au milieu de la nature splendide et grandiose, qui les entourait, et des montagnes majestueuses et pittoresques, qui les ensevelissaient dans leur ombre imposante. Lorsqu'ils rentrèrent au chalet il était près de minuit.

Après de nouvelles nuits de plaisir, l'heureux jeune artiste continua pendant plusieurs jours ses travaux de peinture, et il acheva plusieurs des tableaux que sa maîtresse lui avait confiés. La lune de miel se prolongea encore quelque temps pour les deux amants.

Un jour, Ernest quitta sa chambre de travail pour se rendre auprès de sa maîtresse, mais il trouva sa porte fermée, il frappa, la femme de chambre accourut aussitôt en lui disant que Madame ne pouvait pas le recevoir.

— Tu te trompes, lui répondit Ernest, tu sais bien que pour moi ta maîtresse est toujours visible et que ta consigne ne peut me concerner.

— Je vous assure que Madame m'a dit qu'elle ne voulait recevoir personne, pas même vous.

— Cela est impossible, te dis-je, va-t-en dire à ta maîtresse que je veux lui parler, et tu verras qu'elle me laissera entrer de suite.

— Vous êtes dans l'erreur, car elle m'a particulièrement recommandé de ne pas vous laisser pénétrer dans sa chambre.

— Mais alors elle n'est donc pas seule, répondit Ernest? Un sentiment de violente jalousie venait de percer le cœur de ce jeune peintre.

— Je l'ignore, répondit la soubrette d'un ton qui signifiait: il vous faut donc bien longtemps pour vous apercevoir de la vérité.

N'écoutant plus que la jalousie et la colère qui l'animaient, Ernest se précipita comme un furieux vers l'appartement de son amante; il en enfonça la porte d'un vigoureux coup de pied et arriva bien-tôt dans la chambre à coucher de l'infidèle Maria, qu'il trouva dans la position la plus compromettante avec le poète P...; dans son aveugle fureur, enproie à un accès de rage jalouse, il arracha violemment les couvertures et les draps du lit; puis attirant à lui les deux amants, il les contraignit à se lever, sans

respect pour la pudeur de la belle comtesse; et la vue de cette dernière très peu vêtue, loin d'éveiller cette fois ses tendres sentiments, ne fit, au contraire, qu'exciter sa jalousie, son courroux et sa fureur.

— Misérable femme, dit-il, en se précipitant sur sa maîtresse pour la frapper, c'est ainsi que tu trahis, que tu profanes mon amour et que tu violes les promesses que tu m'as faites.

Heureusement pour la belle, que Mr P.... vint à son secours et la préserva des atteintes de son persécuteur.

— Que voulez-vous, Monsieur, cessez vos outrages, lui disait le poète P...., cette dame est sous ma protection; c'est à moi que vous aurez à faire, vous me rendrez raison de vos insultes et de votre lâche conduite, car c'est une lâcheté que de vouloir frapper une femme.

— Vous êtes un misérable, répondit Ernest, que la jalousie rendait furieux, vous avez séduit la femme que j'aimais, vous paierez cette trahison de votre vie; tiens, lâche séducteur, ajoutait-il, en lui appliquant un vigoureux soufflet, voici un acompte sur le châtiment que je te dois et que tu recevras bientôt.

M. P.... voulut répondre de suite par un coup de poing au soufflet qu'il venait de recevoir, mais il s'aperçut bientôt de son infériorité pour la lutte,

car il était sans vêtements et désarmé, en face de son adversaire qui s'était emparé d'une chaise et qui le menaçait de la lui briser sur la tête.

— Cessez ce bruit et ce scandale, dit-il à Ernest, laissez-moi habiller et nous irons vider votre différent les armes à la main, comme il convient à des hommes qui se respectent.

— Soit, répondit le jeune artiste, habillez-vous, j'y consens, mais que cela ne soit pas long, et nous irons ensuite terminer notre querelle sur le terrain.

La belle Madame de S...., plus morte que vive, pendant cette scène de violence s'était prudemment blottie derrière son lit, d'où elle ne sortit que quand ses deux amants furent partis.

Le lendemain matin les rivaux se rencontrèrent les armes à la main, sur le canton de Genève, où ils s'étaient donné rendez-vous, et le pauvre Ernest reçut un coup de fleuret dans le côté gauche, dont il mourut quelques jours après. Ce malheureux jeune homme paya ainsi de sa vie les quelques jours de bonheur, qu'il avait passés dans les bras de sa maîtresse infidèle, dont le poète P.... redevint l'amant en titre.

La comtesse éhontée signa alors de son nom les tableaux faits par son amant, et les envoya à la première exposition de peinture, qui eut lieu à Genève, où ils lui valurent une mention honorable.

Lorsque cette dame a obtenu un succès par ce procédé *honnête* que nous venons de signaler, ses entreteneurs et ses amants font faire l'éloge des tableaux exposés, par des écrivains stipendiés dans les journaux et les revues artistiques, et Madame de S.... est proclamée un grand peintre, par les échos de la presse vénale.

Lorsqu'elle ne trouve pas l'artiste assez de son goût pour lui accorder ses faveurs intimes, elle emploie d'autres procédés, non moins ingénieux, pour capter sa confiance et exploiter son talent. Elle se pose près de ce peintre en protectrice des beaux arts, elle lui montre son cabinet de travail, elle cause peinture avec lui, l'invite à dîner, lui fait mille gracieusetés et, quand elle est parvenue à capter sa bienveillance et sa confiance, elle l'engage à l'accompagner dans les environs, où elle a l'intention de prendre quelques croquis; quand elle est auprès d'un paysage qu'elle désire copier, elle remêt son album à l'artiste qui l'accompagne, en le priant de vouloir bien ébaucher le croquis du tableau pendant qu'elle se repose, car la course l'a fatiguée, dit-elle. Le complaisant artiste s'empresse, pour lui être agréable, d'esquisser le point de vue qu'elle lui a désigné; souvent elle lui en fait ainsi prendre deux ou trois. Rentrée dans son cabinet avec le peintre, elle prépare une toile commence à recopier les croquis, mais bientôt le

emps lui manque elle est souvent dérangée par es visiteurs, elle s'en plaint à l'artiste complaiant; ce dernier est trop aimable pour ne pas frir ses services à la grande dame, qui lui a romis sa protection et celle de ses amis haut lacés; les services sont acceptés avec empresseent; le peintre se met à l'œuvre et au bout de ielques semaines les tableaux sont achevés, l'aoite comtesse donne alors quelques centaines de ancs à l'artiste qui les a faits et qu'elle a ébergé ndant tout le temps qu'il est resté chez elle; and il est parti elle montre les tableaux, qu'elle ainsi obtenus, comme étant d'elle, et, cette fois core, Madame de S.... est un peintre de mérite.

C'est par le même stratagème qu'elle s'est fait e réputation de musicienne. Elle achète des mances, des compositions. des motifs inédits, elle fait mettre en musique par des artistes de ssages, qui vont la visiter, elle fait ensuite liter leurs œuvres sous son nom, et exécuter dans s salons les morceaux qu'elle s'est ainsi approriés, en disant qu'ils sont d'elle.

Quand à ses poésies et à ses œuvres littéires c'est ordinairement un de ses amants qui n est l'auteur. Ses vers sont du poète P.... et a prose un peu de tout le monde excepté d'elle. lle a acheté une pièce de théâtre ayant pour itre *Qui n'aime trop n'aime pas assez*, l'auteur lui

a vendu le droit de la faire publier et jouer
Savoie, en Piémont et en Suisse. Madame de S..
ne s'est pas contentée de faire représenter ce
pièce dans ces divers pays en mettant son n
comme auteur sur l'affiche, elle a voulu encore us
du même droit en France, mais l'auteur véritabl
de la pièce est intervenu, il lui a fait un procès, le
journaux s'en sont mêlés, ils ont raconté tous le
détails de cet étrange marché qui ont produit l
plus grand scandale. Mais cela n'a pas découragé
Madame de S...., lorsqu'à Genève on a joué l
pièce qu'elle avait achetée, on a demandé l'auteur
cette prétendue femme de lettres, avec la modestie qui
la caractérise, n'a pas craint de se présenter sur l
scène; mais, comme on savait qu'elle avait acheté
le droit de mettre son nom sur l'affiche et de faire
jouer la pièce, le public a accueilli l'apparition du
faux auteur par des sifflets et des huées, ce qui, à
vrai dire, déconcerta fort peu la dame, qui salua et
se retira dans les coulisses.

V.

La femme proscrite.

s succès littéraires et artistiques ne suffi-
pas à Madame de S..., elle visait à mieux
la, elle voulait jouer un rôle politique; c'était
uprême ambition, que lui imposaient ses re-
de famille. Comme tous ses parents, elle
rgée d'un emploi dans le grand drame po-
de notre époque, elle eut en partage le rôle
me proscrite. C'est en cette qualité qu'elle
t à capter la confiance de quelques réfugiés,
sinuer adroitement auprès d'eux pour les
et les surveiller, afin de remplir l'honorable
n qui lui avait été confiée par ses parents et
ir ces derniers au courant des projets des dé-
s et des conspirations des proscrits. C'est
la qu'elle a été, ainsi que nous l'avons raconté,
une visite au citoyen Eugène Süe, qu'elle
oyé mille grâces et mille coquetteries envers
qu'elle a mis tout en œuvre pour capter sa

confiance et surprendre ses secrets; c'est d
but *honnête* qu'elle l'a engagé à venir
d'elle à Aix, et elle est malheureusement pa
à le décider à le faire. Elle avait su depuis
temps se procurer les documents nécessaire
remplir avec succès son rôle honteux et de
rant, elle s'était amplement pourvue de lett
recommandation des hommes les plus illus
les plus célèbres de notre époque; il ne lu
pas été difficile d'obtenir ces missives, il lu
suffi pour les avoir de connaître un seul
homme grâce à l'intermédiaire duquel, elle a
se lier facilement avec les autres et parvenir
à entrer en correspondance avec eux; or, comm
l'avons dit, Madame de S.... avait connue
chez Madame Récamier, puis successivement
part des hommes célèbres, et surtout des éc
de renom; dès qu'elle fut parvenue à capt
confiance et leur amitié, elle établit des re
avec eux, elle leur écrivit et se fit écrire; c'e
qu'elle s'est procuré des lettres: de Bérang
l'appelle *la Fée Bonheur;* de Lamennais,
nomme sa chère fille, de Balzac, de Louis Bl
Ponsard, etc...; lettres dont elle fait étalage
fois qu'elle veut s'insinuer dans la confia
quelque nouveau personnage.

Elle eut aussi le soin d'arriver en Save
tourée du prestige de la proscription; comm

dame de Staël, elle se dit victime de la haine d'un despote; on l'a expulsée, dit-elle, parce que son salon était le rendez-vous des libres penseurs, des idéologues de la capitale; c'était un point lumineux dans la sombre nuit qu'a faite la deux-décembre, et dont le gouvernement ne pouvait supporter l'éclat, car il aurait bientôt suffit de ce seul flambeau pour éclairer toutes les hontes et toutes les horreurs de Coup-d'État et pour les faire voir dans toute leur affreuse nudité. C'était pour cela et pour ses idées libérales qu'elle avait été chassée brûtalement et conduite à la frontière de l'Empire.

Aussi, avec quel mépris ne traitait-elle pas ce dernier:

„Pourquoi la France, disait-elle, a-t-elle quitté les hauteurs où la République l'avait élevée? Pour quoi est-elle descendue dans l'ignominie que lui ont imposée les frères et amis de l'Élysée, les fauteurs du deux-décembre? Pourquoi subir la flétrissure que lui infligent les Morny, les Saint-Arnaud, les Magnan, les Espinasse, qui ont succédé aux plus illustres et aux plus populaires des citoyens: Ledru-Rollin, Barbès, Louis Blanc, Albert, etc. etc....?

Depuis que cet odieux régime avait été inauguré, elle était fière d'être proscrite, elle s'en glorifiait, elle s'engageait solennellement à ne rentrer en France que quand cette nation aurait un gou-

vernement libre et honnête et quand la Républiq aurait triomphé tu despotisme impérial.

Mais ce n'était pas assez pour cette belle dam de se donner pour démocrate et pour républicaine elle voulait encore se poser en socialiste; c'est dans ce but qu'elle publia une série de lettres sur *l'organisation du travail;* mais, malheureusement pour elle, elle n'est pas plus forte sur les doctrines sociales qu'en peinture, où elle n'a jamais produit que de splendides croutes, et qu'en musique, où elle a fait de superbes cacophonies. Toutes ses réformes sociales reposent sur les doctrines de Malthus. Cette charmante mère de famille, cette épouse dévouée et chaste, trouve que les ouvriers font trop d'enfants; elle leur recommande d'user de précautions dans leurs rapports avec le beau sexe, de s'abstenir autant que possible des doux liens du mariage et surtout de faire des enfants à leurs femmes. On comprend tout ce qu'a de moral, d'honnête et d'humanitaire une pareille doctrine, qui suffit à elle seule pour faire juger de la valeur de tout le système de la Cousine d'une Espagnole. Nous dirons plus loin, par quels procédés ingénieux et moraux elle met ses principes sociaux en pratique.

Ces témoignages et ces protestations de dévouement à la République et de haine envers le coup-d'État, lui facilitèrent considérablement le rôle odieux et perfide qu'elle venait jouer à l'étranger.

Et il ne lui fut pas difficile de surprendre la bonne foi et la confiance de quelques proscrits.

La première chose qu'elle fit, à son arrivée à Aix, fut de commander sa biographie à un citoyen sarde expulsé de France, établi depuis à Chambéry; ce biographe, complaisant et naïf, raconte que l'angélique créature dont il peint les hauts faits s'était mariée dès l'âge le plus tendre, à quinze ans, car le célibat lui pesait de très-bonne heure:

„. . . . . chez les âmes bien nées,
„L'hymen n'attend pas le nombre des années."

Voici à quel propos cette innocente jeune fille se décida à convoler en premières noces.

Un jour elle s'était attiré une correction de Madame sa maman, qui parait-il, n'y allait pas de main morte, quand il s'agissait de châtier Mademoiselle sa fille. Le soufflet que la jeune jouvencelle avait reçu sur la joue lui était resté sur le cœur, et elle en conservait une rancune corse à celle qui lui avait donné le jour; elle jura de se venger en se mariant au plus tôt, et de se soustraire ainsi à un joug qui, selon elle, n'avait rien de maternel.

Quelque temps après cette belle résolution, cette jeune demoiselle rencontra dans un bal, que donnaient ses parents, un monsieur déjà d'un certain

vernement libre et honnête et qu[illegible]
aurait triomphé tu despotisme [illegible]

Mais ce n'était pas assez [illegible]
de se donner pour démocra[illegible]
elle voulait encore se pose[illegible]
ce but qu'elle publia une [illegible]
ganisation du travail; [illegible]
elle, elle n'est pas pl[illegible]
ciales qu'en peintu[illegible]
que de splendides [illegible]ait loi
a fait de super[illegible]ades d'ince
formes sociales [illegible]
thus. Cette c[illegible]ie, je n'ai jamais é
dévouée et [illegible]permis à mon tour
trop d'eu[illegible]t le motif qui vous a po
précautio[illegible]lable question?
de s'a[illegible]maitement, Monsieur, le moti
du m[illegible] adresser cette demande, le voic
fem[illegible]voir si vous consentiriez à me do
d'[illegible] et à devenir mon époux?

A cette seconde interrogation encore extraordinaire que la première, l'inconnu, était faite, regarda la jeune fille avec st et il la crut folle. Cette dernière devi effet défavorable elle produisait ajouta

— Ma demande vous surprend sa beaucoup et vous parait bien insolite, c'est très sérieusement que je vous la fai

ne donner un soufflet, et,
nt humiliant, cet outrage
rester à la maison
la quitter, pour
vous demande
votre petite
extraordinaires,
ıld de celle qui les
ısieur allait toujours en

gentille interlocutrice devenait
pressante, et qu'il n'y avait pas
usser sa demande sans lui causer
ne, il lui promit de demander sa
, espérant bien que cette dernière
à cause de la disproportion d'âge.
aria eut le soin de prévenir sa
tentions et de lui demander son
rojets, laquelle lui fut accordée;
prétendant se présenta devant
da la main de Maria, il n'eut
re agréer ses vœux, voilà com-
éroïne devint Madame de S....
al que faisait dans la vie cette
romettait toute une existence
ue, et ce qu'annonçait la jeune
l'a tenu.

liens de l'hyménée avaient-

âge qui lui avait été complètement inconnu jusque là, mais qui, parait-il, eut le bonheur de lui plaire. Après l'avoir bien considéré elle s'avança près de lui et elle lui demanda résolument et avec le plus grand aplomb s'il était marié.

A cette question insolite, le Monsieur, à qui elle était faite regarda avec étonnement son interlocutrice, en cherchant à deviner quelle pouvait être la raison qui l'avait poussée à lui faire cette demande indiscrète, à laquelle il était loin de s'attendre. Et, après quelques secondes d'incertitude, il lui répondit:

— Non, Mademoiselle, je n'ai jamais été marié; mais me serait-il permis à mon tour de vous demander quel est le motif qui vous a poussée à me faire une semblable question?

— Parfaitement, Monsieur, le motif qui m'a fait vous adresser cette demande, le voici: Je voudrais savoir si vous consentiriez à me donner votre main et à devenir mon époux?

A cette seconde interrogation encore bien plus extraordinaire que la première, l'inconnu, à qui elle était faite, regarda la jeune fille avec stupéfaction, et il la crut folle. Cette dernière devinant quel effet défavorable elle produisait ajouta ensuite:

— Ma demande vous surprend sans doute beaucoup et vous parait bien insolite, cependant c'est très sérieusement que je vous la fais. Maman

s'est permise hier de me donner un soufflet, et, depuis que j'ai reçu cet affront humiliant, cet outrage deshonorant, je ne puis plus rester à la maison auprès de ma mère; c'est pour la quitter, pour abandonner le toit maternel que je vous demande si vous voulez bien me prendre pour votre petite femme. A ces déclarations si extraordinaires, malgré la calme et le sang-froid de celle qui les faisait, la surprise du Monsieur allait toujours en augmentant.

Mais comme sa gentille interlocutrice devenait de plus en plus pressante, et qu'il n'y avait pas moyen de repousser sa demande sans lui causer une grande peine, il lui promit de demander sa main à sa mère, espérant bien que cette dernière la lui refuserait à cause de la disproportion d'âge. Mais la jeune Maria eut le soin de prévenir sa maman de ses intentions et de lui demander son adhésion à ses projets, laquelle lui fut accordée; aussi lorsque son prétendant se présenta devant sa mère et demanda la main de Maria, il n'eut pas de peine à faire agréer ses vœux, voilà comment notre jeune héroïne devint Madame de S....

Le début anormal que faisait dans la vie cette enfant volontaire promettait toute une existence orageuse et excentrique, et ce qu'annonçait la jeune fille, la jeune femme l'a tenu.

A peine les doux liens de l'hyménée avaient-

ils uni les deux époux, que la nouvelle mariée faisait son entrée dans le monde par de tels scandales, que M. de S.... fut obligé de se séparer de sa galante épouse, en se promettant bien, s'il avait jamais le bonheur d'être veuf, de ne plus épouser une femme beaucoup plus jeune que lui, et surtout qui aurait des idées aussi excentriques que celles de sa chère moitié, qui poussa l'extravagance jusqu'à vouloir débuter chez Franconi, dans un rôle de femme sauvage montant un cheval indompté.

Depuis lors Madame de S.... vit séparée de son mari, mais non de ses amants, comme nous l'avons vu, et elle a fait d'Aix-en-Savoie le théâtre de ses exploits. Par sa proximité de Chambéry, d'Annecy et de Genève, où résidaient alors beaucoup de proscrits politiques, la petite ville d'Aix était très-bien choisie, par Madame de S...., pour accomplir la mission honteuse dont elle s'était chargée, et pour utiliser son goût pour les intrigues galantes et politiques. Les bains et le Casino attiraient une grande quantité d'étrangers, qui offraient à la belle des proies nombreuses et faciles. C'est là qu'elle rencontra Monsieur le comte de P...., vieux millionnaire légitimiste, qui l'entretient sur un pied princier; c'est à lui qu'elle doit le beau chalet qu'elle habite, les toilettes et les diamants qu'elle étale dans les bals du Casino. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ce

monsieur a pour sa belle maîtresse un goût très-excentrique; qu'il n'en est nullement jaloux, qu'il lui permet tous ses caprices et qu'il lui tolère autant d'amants qu'elle en veut.

— Je n'aime pas la comtesse, dit-il, à qui veut l'entendre, et si je l'entretiens c'est pour m'amuser et me distraire, je suis surtout heureux de traîner une bonaparte dans la boue, cela me plait, à moi légitimiste, de tenir à gage une femme de la naissance et des opinions de Madame de S..., je suis très-satisfait de contribuer à la honte de sa famille, pour laquelle je professe une haine et un mépris profonds.

Ces idées de M. de P.... expliquent suffisamment les motifs de sa conduite envers son infidèle maîtresse. Le vieux comte est un original des plus extraordinaire et bien connu pour cela. Il a quelquefois les scènes les plus curieuses et les plus comiques avec Madame de S...., qu'il appelle sa belle Maria.

Cette dernière a dans son cabinet de toilette toute une collection des mieux assortie de cosmétiques, de rouge, de blanc, de pâtes, de poudres, de faux cheveux, de faux toupets, de tresses, de nattes, de dents postiches, etc., etc., avec lesquels elle efface les désordres que les maladies et la débauche ont produits sur sa personne. La comtesse est un véritable artiste en maquillage; c'est

avec un grand talent qu'elle répare les ravages et les injures du temps, et les accidents que la vie désordonnée qu'elle mêne depuis sa jeunesse a produits chez elle.

C'était vraiment un très-curieux spectacle que d'assister à la toilette de cette dame, et que de la voir entourée de tous ses petits pots de cosmétiques et de couleurs, dans lesquels elle trempe ses pinceaux pour se faire un teint de lis et de roses; les crêmes les plus pures et les plus parfumées lui servent d'abord à donner une grande fraîcheur à son visage, le vinaigre rouge, le carmin le plus fin et le vermillon le plus brillant viennent ensuite colorer ses joues de leurs teintes les plus délicates et peindre ses lèvres de cette pourpre humide qui attire le baiser; d'imperceptibles coups de pinceaux, donnés avec la plus grande délicatesse et le talent le plus consommé, dessinent de légères veines bleues sur ses chairs blanches et font croire à la limpidité d'un sang riche; les sourcils arqués en accroche-cœurs se dessinent avec des courbures élégantes sous les noirs pinceaux de cette artiste en maquillage, une ombre adroitement placée à l'angle des yeux agrandit ceux-ci et augmente leur profondeur, une estompe délicatement maniée ombre légèrement le dessus de la lèvre supérieure et la pare de ce veloûté noir si admiré chez les brunes, et qui fait rêver à d'autres charmes plus beaux

ncore, des mouches coquettes des signes élégants, nt dessinés sur les joues, le menton ou le cou donnent du cachet à sa beauté. Un Grand-Chef toueur, ou un devin des Peaux-rouges de l'Arnsas ou des bords des grands lacs de l'Amérique nord, serait certainement jaloux du talent de aquillage de notre belle comtesse, et envierait s doigts agiles et ses pinceaux subtiles pour ssiner le grand serpent ou la tortue colossale.

Les faux cheveux, les chignons, les toupets, s tresses et les bandeaux ne sont pas placés avec oins de talent par notre artiste capillaire émérite, t le coiffeur le plus consommé envierait son voir faire.

— C'est grâce à son art précieux que Madame e S.... a de si jolies tresses, de si belles torades et une chevelure si voluptueuse.

Un matin qu'elle était à sa toilette, et qu'elle e parait des couleurs les plus fraîches et les lus belles, Monsieur le comte de P.... la surprit u milieu de son tatouage.

— Que faites vous donc là Maria, lui dit-il, u'est-ce que c'est que tout cet appareil de couurs et de flacons, qu'y a-t-il dans ces petits pots, ous occuperiez-vous de peinture plastique? A quoi mployez-vous donc tous ces nombreux cheveux? st-ce que vous voulez les teindre ou les travailler?

A ces questions, la cousine d'une Espagnole

resta tout d'abord interdite et visiblement contrariée d'être ainsi surprise au milieu des pratiques secrètes de sa toilette, elle ne savait trop que répondre aux interrogations qui venaient de lui être adressées. Monsieur le comte, en s'approchant encore davantage de la dame, s'aperçut qu'elle avait le visage couvert d'une couche de blanc, sur laquelle elle plaçait délicatement de légères teintes de carmin et de vermillon; une de ses joues avait déjà toute la fraîcheur et tout l'éclat de la rose, tandis que l'autre était blanche et pâle comme un linceul. A cette vue le comte indiscret poussa une exclamation de surprise et d'étonnement.

— Comment, Maria, vous vous maquillez, vous vous plâtrez le visage, vous vous le couvrez de blanc et de rouge? Et toutes ces tresses et tous ces cheveux à qui sont-ils? mais, si je ne me trompe, ce sont ceux que vous aviez hier? Comment, vous portez de faux cheveux. Vos bandeaux, que j'admirais avec tant de plaisir et que je baisais avec amour, n'étaient pas à vous?

Mais vous trompiez ma confiance, vous abusiez de ma crédulité; ce que vous avez fait là est mal, très-mal, Maria, je ne vous croyais pas capable d'une action aussi noire, dit le trop susceptible entreteneur.

A cette sortie pleine d'amers reproches, faite sur un ton contrit et larmoyant, Madame de S...

oussa un grand éclat de rire, qu'elle ne put conenir à la vue du dépit de son visiteur indiscret.

— Comment, Madame, vous osez me rire au ez, quand je vous exprime toute ma colère et toute on indignation pour la façon inqualifiable dont ous avez abusé de ma crédulité et de ma conance.

A ces nouveaux reproches l'hilarité de Madame e S... redoubla.

— Cela est beaucoup trop fort et par trop nconvenant, s'écria le comte furieux, votre conuite Madame est inqualifiable et digne de la ernière des femmes de mauvaise vie. Vous avez oussé la trahison et vous avez abusé de ma conance, jusqu'à me laisser croire que ces faux touets, que vous aviez achetés chez votre coiffeur, taient à vous; vous me les avez laissé admirer, ans me prévenir qu'ils étaient postiches; vous me es avez fait couvrir de baisers passionnés, sans ne dire d'où ils provenaient, et qu'ils avaient peutre appartenu à quelques drolesses ou à quelques réatures repoussantes et mal propres, que je n'auais pas voulu toucher avec des pincettes.

Vous avez également souffert que je m'extasie levant la blancheur de votre teint, la fraîcheur de os belles couleurs roses, dont l'éclat m'éblouissait, t maintenant je m'aperçois seulement que tout ela était faux que vous abusiez étrangement de

ma confiance et de ma bonne foi; et quand je vous reproche votre perfidie vous me riez malhonnêtement au nez, comme ferait la dernière des effrontées de bas étage. Franchement, je ne m'attendais pas à une pareille conduite de votre part et je la considère comme une indignité.

— Ah ça! cher comte, perdez vous la tête et est-ce sans rire que vous parlez ainsi?

— Non madame, je ne suis pas fou, et c'est très-sérieusement que je me plains de votre manière d'agir impardonnable à mon égard et, je vous le répète, je suis indigné de votre conduite.

— Eh bien, moi, Monsieur le comte, je suis scandalisée de vos accusations ridicules et de vos propos malhonnêtes et grossiers, et je vous prie de me laisser en paix achever ma toilette.

— Par exemple, cela est trop fort, répondit le comte, en renversant, en jetant sur le plancher et en brisant, à coups de canne, tous les petits pots et tous les flacons, qui étaient étalés devant la Cousine d'une Espagnole. Je ne souffrirais pas plus longtemps ajouta-t-il, que vous vous moquiez de moi en me faisant admirer sur votre personne, et comme vous appartenant, les cheveux et les drogues de monsieur votre coiffeur; je ne veux plus être votre dupe.

— Et moi, dit Maria furieuse, en brisant les meubles et en arrachant les tentures, je ne veux

plus être votre esclave et subir vos mauvais traitements.

Puis sortant en toute hâte elle alluma une bougie et mit le feu aux rideaux et aux tapisseries de soie de sa chambre à coucher. Quelques minutes après le chalet commençait à flamber. Chose étrange, Monsieur de P...., tout à l'heure furieux, devint tout à coup rayonnant de joie quand il vit que sa chère Maria incendiait sa demeure.

— Bravo, bravo! s'écria-t-il, tu es réellement une femme adorable, Maria; c'est ainsi que je t'aime, tu es sublime de colère; courage! si tu le veux je vais t'aider, et bientôt il ne restera plus de cet affreux chalet qu'un monceau de ruines; je te promets de t'en faire bâtir un autre bien plus beau.

Madame de S..., tenant toujours un flambeau à la main, parcourait comme une furie ses appartements, allumant partout l'incendie.

Les gens des bains s'aperçurent bientôt du sinistre, crièrent au feu, sonnèrent le tocsin, envoyèrent chercher les pompiers en toute hâte et accoururent pour éteindre l'incendie; mais quel ne fut pas leur étonnement, lorsque M. de P.... vint au devant d'eux en écartant les bras pour les empêcher de passer et en criant:

— Je ne veux pas que vous éteignez l'incendie, je suis assez riche pour me payer le plaisir de voir brûler ma propriété, cela ne regarde que moi,

je suis maître ici, personne n'a le droit d'entrer contre mon gré dans mon domicile; je vous défends de franchir ma porte.

Mais, sans tenir compte de ce beau raisonnement les pompiers violèrent la consigne de M. le comte et éteignirent le feu malgré ses protestations et celles de la belle incendiaire, qui fit sa paix avec Mr de P..., en lui promettant de ne plus mettre de faux cheveux et de ne plus se maquiller. Mais hélas! c'était là un serment de joueur, que la Cousine d'une Espagnole était incapable de tenir, autant aurait valu lui demander d'être fidèle à son mari.

Le soir, au Casino, plusieurs personnes firent leurs compliments de condoléance au comte, et lui exprimèrent la douleur qu'elles avaient éprouvée en apprenant le sinistre qui avait dévoré son chalet.

— Cela n'a malheureusement rien été, répondit le comte, tout le dégat se rédiut à quelques tentures et à quelques rideaux brûlés; on ne peut pas seulement avoir ici son petit sinistre en paix, sans être troublé par ces importuns pompiers, qui viennent vous déranger et éteindre le feu malgré vous. Il me semble pourtant qu'on ne devrait pas avoir besoin d'être un Néron pour se payer le plaisir d'un incendie chez soi. Maria désirait voir brûler son chalet, c'est une petite fantaisie que je voulais lui

payer, puisque mes moyens me le permettent, mais ces butors de pompiers m'en ont empêché; comprend-on cela, n'est-ce pas une affreuse violation de mon droit de propriété?

L'originalité du millionnaire excentrique et l'accès de fureur et de dépravation de sa maîtresse amusèrent beaucoup les habitués du Casino.

Mais l'incendie du chalet ne fut pas la seule scène de violence et le seul scandale que donna à Aix la Cousine d'une Espagnole, car elle avait depuis longtemps, comme le lecteur a déjà pu s'en apercevoir, foulé aux pieds tous sentiments de délicatesse, de modestie et de pudeur, toute retenue et tout respect humain.

VI.

Une voleuse du grand monde.

Les hôtes du Chalet d'Aix-les-Bains menaient
yeuse vie au milieu de tous ces scandales; après
e charmantes promenades, ils passaient leurs soi-
es et une partie de leurs nuits au Casino; les
mes dansaient et les hommes jouaient un jeu
effer; le poète P.... était un des habitués les
us assidus et les plus ardents tu tapis vert, il
ait de fortes sommes et, comme cela arrive tou-
rs, il perdait souvent et gagnait quelquefois;
soir la chance lui ayant été favorable, il réalisa
joli bénéfice d'une vingtaine de mille francs;
si qu'il en avait l'habitude en sortant du jeu,
lla passer la nuit au chalet, auprès de Madame
S..., qui était, comme nous l'avons dit, sa maî-
sse en titre; avant de se coucher il déposa sur
cheminée les vingt mille francs, qu'il avait gagnés
la roulette, et le manuscrit d'un pamphlet en

vers contre le général Canrobert, qui prenait alors les eaux d'Aix, et dans lequel il racontait en les flétrissant les hauts faits de ce complice des bandits du deux décembre. Le lendemain matin, quand le poète P.... se leva, il chercha inutilement son portefeuille, contenant son argent et son manuscrit, tout avait disparu.

Madame de S.... à qui il demanda si elle les avait vus lui répondit que non. Comme le chalet était situé dans les dépendances du Casino, et que les domestiques des bains pouvaient très-facilement s'introduire dans l'intérieur des appartements de Madame de S..., le poète P.... fit venir le directeur des eaux, auquel il se plaignit très-fort du malheur qui venait de lui arriver en lui disant que le chalet étant contigu à son établissement, dont il faisait pour ainsi dire partie, ses gens seuls pouvaient avoir dérobé son portefeuille et que si on ne le lui rendait pas, il allait porter plainte à la police, qui saurait bien le faire retrouver.

— Monsieur, lui répondit le maître du Casino, sans s'émouvoir des menaces qui lui étaient faites, quand on passe les nuits, avec une femme de l'immoralité de Maria de S..., on ne doit pas s'étonner d'être dévalisé.

— Comment, Monsieur, qu'osez-vous dire?

— Je vous répète, Monsieur, que Madame de

S.... est une femme capable de tout; je connais sa conduite depuis qu'elle est ici; je sais de quoi elle vit, quel rôle elle joue et quelle mission infâme elle remplit.

— Cessez de pareils propos, qui ne sont que d'odieuses calomnies, car je ne les tolérerais pas plus longtemps, et faites moi rendre, au plus tôt, tout ce qui m'a été volé par vos gens ou, je vous le répète, je porte plainte devant les tribunaux.

— Vous pouvez, Monsieur, porter plainte si cela vous plait, vous ne m'effrayez pas, je connais l'honnêteté et la moralité de mes gens, et je suis certain que ce ne sont pas eux qui vous ont volé, mais bien la femme avec laquelle vous avez passé la nuit. Et, comme je suis sûr de ce que j'avance, si vous ne vous engagez pas immédiatement envers moi, à cesser toute réclamation, je vais, pour mettre ma responsabilité à couvert, aller chercher de suite la police et faire pratiquer une visite domiciliaire chez votre maîtresse, où l'on retrouvera certainement votre portefeuille, votre argent et votre manuscrit, et alors votre belle princesse subira les conséquences des vols qu'elle a commis à votre préjudice, c'est donc à vous de voir ce que vous voulez faire?

— Mais, qui peut vous faire soupçonner Maria d'un pareil forfait.

— Cette dame n'en est pas à son coup d'essai,

je connais d'elle plus d'un vols qui valent celui dont vous venez d'être la victime, du reste quand ou joue le rôle d'espion on est capable de tout.

— Que dites-vous là, comment elle, la Femme proscrite, ne serait qu'un vil espion, cela est impossible, vous vous trompez.

— Je ne me trompe malheureusement pas, il y a longtemps que j'ai été informé, par des personnes bien placées et à même d'être parfaitement renseignées, de la mission honteuse que remplit ici Madame de S....; mais j'ai vu d'autres preuves encore, j'ai eu en ma possession des lettres qui lui avaient été adressées de Paris par la Préfecture-de-police, et dans lesquelles on lui donnait des ordres et on lui prescrivait son rôle auprès des proscrits influents, en lui recommandant de bien les surveiller; mais j'ai vu mieux encore, j'ai lu un rapport écrit tout entier de sa main, qu'elle adressait à Paris, au sujet de sa première entrevue avec Eugène Süe, dans lequel elle racontait le bon accueil qu'elle en avait reçu et assurait que sous peu le grand romancier n'aurait plus de secrets pour elle.

— Mais qui donc a pu vous communiquer des papiers aussi importantes?

— C'est mon secret pour le moment; mais si vous le désirez, plus tard, je pourrais vous dire quelle est la personne qui m'a montré ces pièces

même vous faire voir celles-ci. Vous n'avez
à réclamer ce que l'on vous a volé à Madame
S.... et, si elle refuse de vous le rendre, vous
direz que je vais porter plainte contre elle et
re pratiquer une visite domiciliaire dans son
alet; vous verrez qu'elle s'exécutera alors de
nne grâce et qu'elle vous rendra votre porte-
uille avec tout ce qu'il contenait.

A ces déclarations positives M. P...., fut for-
ment ébranlé, il cessa ses menaces et promit de
conformer aux injonctions, qui venaient de lui
re faites.

Mais lorsqu'il s'expliqua avec Madame de S...,
lle-ci commença par nier effrontément, et par
re qu'elle n'avait rien vu: ni portefeuille, ni ar-
nt; et elle assura ensuite que sa femme de
ambre avait aperçu le matin, de très-bonne heure,
belle étrangère, nouvellement arrivée à Aix,
i sortait furtivement de son chalet, et elle pro-
sta énergiquement contre les accusations que le
opriétaire du Casino avait articulées contre
le, en acceptant le défi qu'il lui portait d'en
urnir la preuve. Cependant, environ une heure
rès son explication avec M. P...., le porte-
uille et le manuscrit se retrouvèrent par un ha-
rd plus qu'extraordinaire sur la cheminée, où
P.... les avait cependant inutilement cherchés;

mais quant aux vingt mille francs ils ne furent pas rendus.

L'illustre auteur dramatique préféra perdre son argent que de dénoncer sa belle maîtresse; il garda un profond silence sur tout ce qui s'était passé, et prévint le propriétaire du Casino qu'il avait renoncé à se plaindre à la police en le priant de ne pas divulguer ce qui venait de se passer; et surtout ce qu'il savait des fonctions policières de la Cousine d'une Espagnole.

— Le directeur du Casino lui dit alors qu'il ne pouvait prendre aucun engageant à cet égard; mais que, ne voulant dans son établissement ni voleur ni mouchard, il interdisait l'entrée de ses salons à Madame de S..., et qu'il lui en refusait la porte si elle se présentait.

Le lendemain soir, qui le croirait, la jeune femme vint au Casino en toilette splendide, couverte de perles, de diamants et de dentelles, accompagnée de ses suivants habituels: Messieurs le comte de P.... et son ami, l'auteur dramatique un troisième personnage en redingote noire suivait aussi la belle comtesse, qui s'avança le front haut, l'air altier, le regard assuré, la démarche fière vers la porte d'entrée des salons du Casino. Le propriétaire du lieu, en habit et en pantalon noir en gilet et en gants blancs, vint au devant de nouveaux arrivants en leur disant:

— Ces Messieurs peuvent entrer, mais je défends formellement à Madame de S.... de mettre les pieds dans mes salons, et si elle ose outrepasser ma défense je la ferais jeter à la porte par mes garçons de salle.

— Le Monsieur en redingote noire s'avança alors auprès du directeur des bains et lui répondit:

— Nous, commissaire de police de la ville de Chambéry, requis spécialement à cet effet, par Madame la comtesse de S..., considérant que le Casino de l'établissement d'eaux et de jeu d'Aix est public, que sa porte ne peut-être refusée à aucun de ses pensionnaires, se présentant convenablement et décemment, ordonnons à Mr le directeur du Casino de laisser entrer librement sa pensionnaire, la dite dame de S..., dans son établissement public, le prévenant qu'en cas de réfus et de résistance nous requerrons la force armée, pour nous prêter main forte et faire respecter les droits de la comtesse de S....

— Eh bien, répondit le directeur, je refuse et j'ordonne à mes gens de mettre madame de S..... à la porte si elle fait un pas de plus.

— Puisqu'il en est ainsi, Madame, veuillez m'attendre ici cinq minutes, je vais chercher les carabiniers royaux, afin de me faire aider dans l'exécution de ma mission, et de vous protéger contre les violences du personnel du Casino.

— Et moi, répondit le directeur de cet établissement, je proteste contre les menaces et les violences de la police, je prends à témoin les personnes présentes, et je me réserve de poursuivre Madame de S.... et M. le commissaire devant qui de droit, et de leur demander des dommages-intérêts pour les préjudices qu'ils me causent.

Malgré les protestations du propriétaire de l'établissement le commissaire de police passa outre, il revint bientôt, accompagné de quatre carabiniers royaux et d'un brigadier, et, en présence de ses auxiliaires, il répéta sa sommation. Le directeur protesta de nouveau, et la Cousine d'une Espagnole fit son entrée triomphale dans la salle du Casino précédée du commissaire de police et du brigadier, et entourée de quatre magnifiques carabiniers royaux l'arme au poing, la baïonnette au bout du fusil, le sabre au côté, la moustache cirée et le jarret tendu. Madame de S.... s'avança fièrement au milieu de cet appareil militaire, toisant effrontément le public et soutenant les regards moqueurs avec un front d'airain. Elle alla ensuite prendre place dans la galerie, auprès de ses deux amies: Madame L... et sa fille, la comtesse de M...; ses fidèles sigisbées papillonnaient autour d'elle d'un air triomphant. Les carabiniers royaux restèrent toute la soirée dans l'antichambre pour veiller sur leur protégée et pour la défendre s'il en était besoin.

Le propriétaire des Bains, afin d'expliquer le motif qui lui avait fait refuser la porte de son établissement à Madame de S...., raconta quels rôles honteux elle remplissait, ainsi que la disparition des 20,000 fr. du poète P.... et quels soupçons planaient sur la comtesse. Il arriva ensuite à cette dame un accident des plus désagréable.

Voici les faits: un des amis de Mr de P.... ayant invité Madame de S.... à faire une contredanse, ce Monsieur, lorsqu'il fut en place avec sa danseuse, ne tarda pas à s'apercevoir que la robe de cette dernière était hachée par derrière et tombait en lambeaux.

— Ah! madame, dit-il, que vous est-il donc arrivé, votre robe est coupée en nombreux morceaux par derrière, le parquet est couvert de ses lambeaux, qui peut l'avoir mise dans cet état déplorable?

— Qui peut avoir ainsi lacéré ma robe dit Madame de S....? ceux qui l'ont fait se sont rendus coupables d'une bien méchante et d'une bien lâche action, je ne pensais pas avoir d'ennemis capables d'une chose pareille.

— Hélas! Madame, répondit son cavalier, une belle femme à toujours pour ennemies toutes celles qui, moins bien qu'elle, en sont jalouses. Vous devez facilement comprendre combien les vôtres doivent être nombreuses.

Je ne puis croire qu'un simple motif de jalousie ait inspiré les personnes qui ont ainsi coupé ma robe, je pense plutôt que c'est le directeur du Casino, qui a chargé ses gens de ce méfait pour se venger de ce que je suis venue ici malgré sa défense.

— Peut-être avez-vous raison, Madame, et vous ne ferez pas mal à l'avenir de vous tenir sur vos gardes, car il pourrait bien arriver une autre fois qu'on ne se contentât pas de vous couper votre robe, mais encore que l'on vous volât vos diamants; la société est ordinairement très-mêlée ici, et il y a des gens capables de tout.

— Vous avez raison, Monsieur, et je prendrai désormais mes précautions, car, comme vous le dites, le public est ici très-mélangé; il y a toute espèce de gens, jusqu'à des bohémiens, car je suis sûre que cette jeune dame noire, constellée de faux diamants, qui était ici l'autre soir et qui vient d'entrer, est une gitana; il me semble même l'avoir déjà rencontrée quelque part, à Rome, je crois.

— Cela est bien possible, mais ce qu'il y a de certain, c'est que les diamants de cette belle personne ne sont pas faux, un de mes amis, un joaillier de Genève, a eu occasion de les examiner de près, il m'a assuré qu'ils sont de la plus belle eau, et qu'ils valent des sommes fabuleuses. Cette jeune dame doit être aussi riche qu'elle est belle.

— Vous la trouvez donc d'une bien grande beauté ?

— Oui Madame, cette inconnue est très-belle.

A cette réponse, Madame de S.... fit une moue mal dissimulée, rejoignit ses amis et quitta bientôt e bal avec eux.

VII.

dame aux diamants noirs.

ndemain après dîner la Cousine d'une Es-
ɛtait seule dans son salon avec le poète
lui lisait une pièce de vers, qu'elle l'avait
lui composer, lorsqu'on vint lui annon-
e jeune dame inconnue demandait à lui

ıites entrer, répondit Madame de S....
ninute après la Dame aux diamants noirs,
ıit la veille au bal du Casino, fit son entrée
ıalon de la belle comtesse, à la grande
on de cette dernière et de son com-

ıdame, vous ne vous attendiez sans doute
visite, dit la nouvelle venue.
ın suis d'autant plus étonnée que je n'ai
tage de vous connaître, répondit Madame

— Vous vous trompez, Madame, ou plutôt v souvenirs vous servent mal, car vous m'avez dé vue et parlé plusieurs fois, vous m'appeliez mêi votre chère amie.

— Il me semble, en effet, que ni vos trai ni votre voix ne me sont inconnus, mais je puis me rappeler dans quels lieux et dans quel circonstances je vous ai rencontrée.

— Eh bien, puisque vos souvenirs vous fc ainsi défaut, je vais vous remémorer, si vous permettez.

— Très-volontiers.

— C'est à Rome que j'ai eu le plaisir de vo voir plusieurs fois.

— Cela est bien possible, Madame, mais ne me souviens pas à quelle occasion, répon Maria de S....

— Je suis étonnée de votre oubli, car ce pourtant dans des circonstances assez mémorabl que je vous ai rencontrée à Rome; c'était apr l'avènement de Pie IX, lorsque ce pontife fit s premières réformes libérales; je vous vis alors da le salon de Madame votre mère, en compagnie plusieurs patriotes Italiens, de votre cousine Qu dridoff, du prince Louis, etc.

— Je me rappelle maintenant, en effet, cet réunion, dit Maria, avec un embarras visible.

— J'étais certaine que vous ne l'aviez p

oubliée et je suis sûre que vous avez aussi conservé le souvenir des paroles que vous avez prononcées dans cette circonstance.

— Je me souviens en effet que je faisais, alors comme aujourd'hui, des vœux sincères pour l'indépendance et la liberté de l'Italie.

— Oui, Madame, mais en vous remémorant bien, vous devez vous rappeler aussi que non seulement vous faisiez les vœux dont vous venez de parler, mais encore, que vous conspiriez contre la papauté en faveur de la république romaine et que vous nous déclamiez de forts beaux vers appropriés à la circonstance.

— Tout cela est parfaitement vrai, les opinions que j'exprimais alors sont encore celles que je professe aujourd'hui, elles seront celles de toute ma vie.

Sans répondre à ces assertions, la belle-étrangère continua imperturbablement:

— La seconde fois que je vous vis, c'était au Vatican, il y avait une orgie chez l'infâme Cardinal A...., et vous étiez une des bacchantes de cette honteuse saturnale, et moi, j'étais prisonnière de vos compagnons de débauche, des ennemis de l'Italie, de ceux qui se disent les ministres du Christ et qui ne sont que les suppots du génie du mal; ces misérables m'avaient fait traîner par leurs sbires jusque dans la salle de votre festin pour me forcer

à participer à vos crapuleuses débauches et, comme je me suis énergiquement refusée à consentir à une pareille abjection, vos amants de cette nuit d'orgie m'ont fait jeter dans les cachots du Saint-Office, où je serais certainement morte de misère, de souffrance, de mauvais traitements, de torture et de désespoir, si le peuple, toujours bon et généreux, n'était venu m'arracher à cet enfer, dans lequel vos complices m'avaient plongée vivante et où ils me soumettaient aux tortures les plus cruelles, aux supplices et aux attentats les plus monstrueux. Vous vous souvenez sans doute aussi de cette seconde entrevue chez le Cardinal A...., dit la jeune femme noire, en dardant sur Madame de S.... ses yeux sombres, qui brillaient d'une flamme ardente et qui semblaient vouloir la dévorer.

— Je ne me souviens pas de cette rencontre dans ces circonstances extraordinaires, dit Madame de S..., avec un sang-froid imperturbable; et je crains bien, Madame, que les souffrances que vous avez éprouvées dans votre cachot ne vous aient laissé de très mauvaises impressions et n'aient troublé vos souvenirs.

— Madame, ma mémoire est excellente, et j'ai conservé les souvenirs les plus nets et les plus précis de tous les faits que je viens de vous citer, et vous en connaissez, tout aussi bien que moi, l'exactitude; mais puisqu'il vous plait de les mettre en

doute, passons à d'autres. Nierez-vous aussi que vous êtes ici chargée d'une mission secrète auprès des proscrits, et que c'est pour l'accomplir que vous avez quitté la France?

— Comment, Madame, vous osez articuler une pareille accusation contre moi, ignorez-vous donc que j'ai été expulsée par la police Française, conduite par elle jusqu'à la frontière et que depuis, loin d'avoir fait ma soumission, je n'ai laissé échapper aucune occasion de protester contre les actes iniques du pouvoir, et que quand on m'a offert ma grâce, si je voulais la demander, j'ai répondu que je ne m'abaisserai jamais jusqu'à solliciter les violateurs de la loi de m'accorder ce qu'ils appellent une faveur, et que je ne rentrerai en France qu'avec la liberté. Il me semble, Madame, qu'une pareille conduite est au-dessus de tout soupçon, et qu'elle réduit à néant les accusations calomnieuses que vous n'avez pas craint d'articuler contre moi.

— Je voudrais, pour beaucoup, Madame, qu'il en fut ainsi, mais, malheureusement pour vous, j'ai des preuves matérielles des faits que j'ai avancés; ainsi, par exemple, ajouta-t-elle, en déployant un papier, voici une instruction secrète de la police particulière des Tuileries, signée par Mocquard et revêtue du sceau, dans laquelle on vous explique confidentiellement le rôle que vous avez à remplir

en vous recommandant d'exercer une surveillance active sur les principaux proscrits.

— Cet ordre je ne l'ai jamais reçu, j'en ignorais l'existence, et parconséquent il ne prouve rien contre moi, il a sans doute été fabriqué aprés coup pour me compromettre et pour les besoins de la circonstance.

— Cela est facile à dire, mais très-difficile à croire, surtout quand on verra la réponse que voici, écrite toute entière de votre main et dans laquelle vous racontez tout au long votre première entrevue avec Eugène Süe, en annonçant le bon accueil que vous en aviez reçu et le succès que vous en espériez. En disant ces mots la jeune femme montra une seconde lettre signée par Madame de S..., et qui contenait toute les assertions que la belle inconnue venait de citer.

Madame de S...., regardait cet écrit avec des yeux brillants et envieux, elle avançait déjà furtivement la main pour s'en emparer lorsque son accusatrice, devinant ses intentions, remit prestement son papier dans sa poche. Voyant qu'il n'y avait pas moyen de s'emparer de cette lettre par ruse, Maria de S.... résolut sans doute d'essayer d'un autre moyen plus facile et plus efficace pour se l'approprier. Elle se leva lentement et se dirigea de la façon la plus indifférente qu'elle put affecter vers le cordon d'une sonnette qu'elle avait l'inten-

tion de tirer pour appeler ses gens, afin de leur donner l'ordre de s'emparer par la force des documents accusateurs qu'on venait de lui montrer. Mais la dame noire, qui avait deviné son intention, souffla dans un petit sifflet en ivoire qu'elle avait suspendu au cou, elle en fit sortir un son aigu et, au même moment, un homme à la physionomie expressive, à la barbe noire, aux yeux brillants entra dans le salon et vint auprès d'elle.

— As-tu tes pistolets et ton poignard, mon ami? demanda-t-elle au nouveau venu.

— Oui, Signora, répondit ce dernier, en montrant deux crosses de pistolets et en faisant briller la lame aigue de son poignard.

— Eh bien, mon ami, tu tueras le premier qui osera porter la main sur moi, quelqu'il soit.

— Oui, Signora, celui qui fera cela est un homme mort.

Maria comprit alors que toute violence serait inutile, elle vint reprendre sa place, pendant que l'inconnu s'asseyait entre elle et la belle visiteuse.

— Eh bien, Madame, qu'avez-vous à répondre aux preuves accablantes que je viens de fournir contre vous?

— Une chose bien simple, ces pièces ne sont pas de mon écriture et parconséquent ne peuvent pas me compromettre, j'ignore par qui vous les avez fait fabriquer dans l'espoir de me nuire.

— Tout mauvais cas est niable, Madame, mais je me suis procuré de votre écriture et quoique celle de votre rapport de police soit contrefaite, il est facile de reconnaître qu'elle est de vous, et je vous préviens que j'avertirai toutes les personnes intéressées du rôle infâme que vous jouez ici, digne conséquence de celui que vous avez rempli à Rome auprès des membres de la Jeune-Italie.

— Vous pouvez faire et dire tout ce que vous voudrez, cela m'est fort égal et ne peut pas me compromettre, mon opposition au gouvernement impérial, ma proscription, mon exil, mes protestations sont des faits éclatants, qui parlent plus haut que toutes vos accusations, et que vos calomnies ne parviendront pas à détruire; veuillez donc, Madame, cesser vos menaces et vous retirer.

Cet aplomb déconcerta presque l'accusatrice, et si elle n'eut pas connu Maria de S...., si elle ne l'eut pas vue à Rome chez le Cardinal A...., elle eut certainement cru à son innocence. Mais pour elle le doute n'était pas possible, ses souvenirs étaient trop précis.

— J'admire votre audace, Madame; mais elle ne me surprend nullement, j'avais déjà pu l'apprécier à Rome, et elle ne m'empêchera pas de démasquer votre conduite, répliqua l'étrange visiteuse, en sortant avec son compagnon.

Lorsqu'elle fut partie, la femme proscrite dit

à son amant: Je crois que cette dame est folle, car ses inventions d'orgies romaines et de rapports de police ne dénotent pas un esprit très sain.

— Je trouve tout cela bien extraordinaire, répondit le poète P...., mais cette jeune femme me semblait bien convaincue et bien certaine de ce qu'elle disait.

— Tous les monomanes sont ainsi, et cette étrange créature a sans doute une monomanie très-répandue chez les proscrits politiques et qui leur fait voir des mouchards partout.

Le poète P.... ne poussa pas plus loin cette conversation, il était fixé sur la moralité de sa belle maîtresse depuis le vol des vingt-cinq mille francs, dont il avait été la victime, et surtout depuis les accusations qu'il venait d'entendre formuler contre elle avec pièces à l'appui et, le même soir, il quitta Aix-les-Bains et retourna à Paris.

La cousine d'une Espagnole après tous ces scandales jugea prudent d'aller passer quelque temps à Genève afin de les faire oublier, mais les journaux de Chambéry et d'Annecy les racontèrent, et tous ceux de la Suisse les répétèrent.

VIII.

a maison de J. J. Rousseau.

u de temps après les scènes scandaleuses re-
dans le chapitre précédent, la dame aux dia-
noirs, dont nous avons raconté l'entrevue
la Cousine d'une Espagnole, était à Genève
on compagnon. Le lecteur a déjà sans doute
que cette mystérieuse personne n'était
que Cornélia Marcus; dès son arrivée dans
me protestante, elle s'était mise en rapport
lusieurs proscrits politiques, entre autres avec
ıe Süe, Flocon, Sacrovir Lebren, etc. Tous les
réfugiés dans la cité de Calvin, les deux pre-
depuis quelques semaines seulement.
in d'initier nos lecteurs, aux motifs impor-
qui avaient amené Cornélia et son ami à
'e, nous les ferons assister à l'entrevue qui
ıu entre la jeune femme et les réfugiés dont
venons de parler.

Genève, en haut de la rue Rousseau, à

gauche, il y a une maison de modeste apparence, au rez-de-chaussée de laquelle on remarque un café et une petite fontaine, entre lesquels se trouve une allée étroite et sombre, au-dessus de la porte de laquelle on lit: „Ici est né, le 28 juin XVIIXII, Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève."

C'est au premier étage de cette maison dans la chambre même où l'illustre auteur du *Contrat social* et de *l'Emile* a reçu le jour, que Cornélia avait donné rendez-vous aux citoyens dont nous venons de parler. Dès huit heures du soir, avec son fidèle compagnon, elle attendait ses invités qui arrivèrent bientôt successivement. Le premier fut Sacrovir Lebren, c'était un jeune homme d'environ 25 ans, petit et pâle, aux cheveux et aux moustaches blondes; le second, âgé de 58 ans environ, était le citoyen Flocon, ancien membre du Gouvernement provisoire, il était de grandeur moyenne, son maintient était modeste, sa taille fine et bien prise, ses épaules larges, sa physionomie énergique, ses traits réguliers, son regard perçant, très-intelligent, et son air plein de résolution; toute sa personne respirait une résignation courageuse, une conviction profonde, une énergie et un dévouement à toute épreuve; enfin le troisième proscrit, le célèbre Eugène Süe qui, depuis quelques jours habitait Genève, où il faisait des recherches à la bibliothèque, était grand et gros, à

première vue sa physionomie n'avait rien de remarquable, mais si on le regardait avec un peu d'attention, on ne tardait pas à être frappé de la profondeur et de la limpidité de ses beaux yeux bleus, d'une douceur et d'un charme difficile à décrire; sa bouche était gracieuse, son sourire plein de bonhomie, de finesse et de causticité; son front, doux et intelligent, était surmonté d'abondants cheveux noirs, ramenés en avant sur les tempes, ses sourcils épais se joignaient presque, ses longs cils ombrageaient ses yeux et donnaient encore plus de profondeur à son regard. Il était mis avec la recherche de l'homme du monde, sa chemise et sa cravate de couleur avaient cette netteté irréprochable du linge le mieux soigné, son gilet blanc son habit noir, étaient de la coupe la plus nouvelle, mais d'une grande et élégante simplicité. Les trois nouveaux venus contemplaient avec un sentiment de surprise et d'admiration la jeune femme qui les avait priés de lui accorder cette entrevue.

Cornélia était mise avec une modestie pleine de bon goût, une robe noire montante serrait sa taille élégante, et emprisonnait ses épaules gracieusement dessinées et sa gorge charmante, sa belle chevelure entourait de ses soyeux bandeaux son front élevé et intelligent; lorsque ses invités arrivèrent elle les acueillit successivement avec le

plus gracieux sourire et avec son regard le plus bienveillant, en les priant de prendre place, soit sur le sofa, soit sur les siéges qui garnissaient la modeste chambre dans laquelle elle les recevait. Lorsqu'ils se furent assis tous les trois elle leur dit :

— Je vous prie tout d'abord de vouloir m'excuser de m'être permise de vous déranger, mais j'espère que, quand vous connaîtrez le motif important qui m'a déterminée à le faire, vous me pardonnerez la liberté que j'ai prise. Permettez-moi donc de vous dire d'abord qui je suis.

— Vous avez tous eu connaissance, soit par la lecture du *Juif-Errant*, soit par celle des *Mystères-du-Peuple*, de la légende des familles Rennepont et Lebren, dont les membres sont les héros de ces deux histoires, personne certainement ne les connait mieux que l'illustre auteur de ces deux livres. Vous vous rappelez aussi tous, sans doute, le vieux juif Samuel, l'honnête dépositaire de l'immense fortune de la famille Rennepont; eh bien, je suis la petite fille de ce respectable Israélite. Voici d'abord mon acte de naissance qui le prouve, ensuite voilà les médailles des membres de la famille Rennepont, morts en 1832, qui ont été conservées par mon aïeul, ajouta Cornélia en déposant plusieurs médailles sur la table. Monsieur Sacrovir, qui en a une pareille, n'a qu'à les ex-

miner en les comparant à la sienne et il se convaincra facilement qu'elles ne sont pas fausses.

A la vue de ces reliques de famille, qui lui rappelaient les souffrances, les misères et les persécutions que ses ancêtres avaient éprouvées, Sacrovir Lebren eut bien de la peine à contenir son émotion.

— Ces médailles sont bien celles de ma famille, dit le jeune homme, elles sont en tout semblables à la mienne. Et puisque Mademoiselle est une descendante du vieux Samuel, elle voudra bien me dire ce qu'est devenu ce brave homme, dont je n'ai plus entendu parler depuis 1832, après la funeste journée où eut lieu l'ouverture du testament de mon ancêtre Jacques Rennepont, et où furent consumées, en quelques minutes, toutes les immenses richesses de ma famille

— J'ai à ce sujet d'importantes révélations à vous faire, répondit Cornélia: après les événements dont vous venez de parler, toute ma famille s'embarqua pour New-York, afin d'éviter les persécutions que la Compagnie de Jésus ne manquerait pas d'attirer sur elle. Pendant la traversée ma mère Judith, alors jeune et d'une grande beauté, rencontra un jeune Romain, Brutus Marcus, qui allait en Amérique pour recueiller la succession d'un oncle. Ce jeune homme s'éprit d'une violente

passion pour ma mère, et il la demanda en mariage.

Il n'était pas Israélite, il ne professait aucune religion, c'était un libre penseur, républicain-démocrate-socialiste comme mon père, qui avait lui-même les opinions philosophiques et politiques les plus avancées, lesquelles se sont transmises dans ma famille, de génération en génération, avec l'héritage de mon ancêtre Rennepont. Comme ma mère ne semblait pas être indifférente aux recherches de Marcus, mon grand père consentit au mariage des deux jeunes voyageurs. Arrivés à New-York, la cérémonie nuptiale se fit, et lorsque le nouvel époux eut terminé sa mission en Amérique, il retourna à Rome avec sa femme auprès de ses parents; c'est dans cette dernière ville que je vis le jour. Mon père et ma mère vivaient heureux du produit de leur commerce qui prospérait assez bien. Mais, comme je l'ai dit, ma mère était d'une grande beauté, le cardinal A.... la remarqua un jour, s'éprit pour elle d'une de ces passions honteuses et violentes comme en ressentent les gens d'église, n'ayant pu séduire ma mère à force d'argent et de promesses, il la fit enlever; ce fut envain que la malheureuse se désespéra, résista de toutes ses forces et supplia son ravisseur d'avoir pitié d'elle, de la respecter et de la renvoyer à son mari, le luxurieux cardinal se rit de ses prières et de ses

larmes et ne recula pas devant la violence pour satisfaire sa brutale passion. Lorsque ma mère sortit du Vatican, après les honteux outrages dont elle avait été victime, elle était folle de désespoir et mourut au bout de peu de temps.

Vous le savez, citoyens, les mariages des Chrétiens avec des Israélites sont considérés â Rome comme nuls et non avenus et on peut impunément voler les femmes et les enfants des sectateurs de Moïse. Aussi, quand mon père désespéré voulut arracher son épouse chérie des mains de ses ravisseurs, il fut partout accueilli et repoussé brutalement; réduit au désespoir par tant d'iniquités, il jura de se venger et, armé d'un poignard, il attendit au passage l'infâme cardinal qui lui avait ravi tout son bonheur, et un jour que ce prélat sortait du Vatican pour monter dans son carosse, l'auteur de mes jours, exaspéré par le désespoir, se précipita sur lui pour le poignarder. Malheureusement les gardes qui entouraient son Éminence la préservèrent des coups de mon père et de la mort. L'infâme cardinal ne fut que légèrement blessé au bras, et mon malheureux père, arrêté et traduit devant la Sacrée-Consulte, a été condamné à mort et exécuté sur la place même où il avait voulu frapper le misérable Cardinal. Restée orpheline à huit ans, j'ai été élevée, dans la haine des prêtres et dans l'amour de la liberté, par

mon oncle, excellent patriote romain, affilié aux Carbonari. Jeune encore, j'ai juré de combattre pour la cause de l'humanité et de venger mon père et ma mère, et j'ai déjà accompli en partie ce serment, j'ai contribué pour beaucoup à chasser le pape et à faire proclamer la République, et depuis que le pouvoir détesté de Pie IX a été restauré par les armées étrangères, j'ai continué la lutte et, aidée des courageux patriotes italiens j'espère mener notre entreprise à bonne fin. Nous avons tous juré de faire triompher la République romaine, ou de la venger en punissant les traîtres qui l'ont renversée, et soyez persuadés, citoyens, que nous tiendrons notre serment et que nous ne tarderons pas à l'exécuter.

Voici des lettres du célèbre patriote Giuseppe M..., qui vous prouveront que vous pouvez avoir toute confiance en moi, ajouta-t-elle, en tendant plusieurs plis au citoyen Flocon. Puis se tournant vers Sacrovir Lebren, elle lui dit:

— A vous, citoyen, j'ai une heureuse nouvelle à apprendre, les titres de la fortune immense de votre famille n'ont pas été brûlés en 1832, par mon grand père, ainsi qu'on l'a cru généralement: conformément aux instructions de votre ancêtre Jacques Rennepont, victime de la société de Jésus, le coffre en fer, dans lequel était enfermé le trésor de vos parents, était scellé sur un socle creux, com-

muniquant avec la pièce de l'étage inférieur à celui où il était situé, et il suffisait de pousser un ressort secret pour faire faire bascule au fond de la cassette, et pour que toutes les valeurs qu'elle renfermait tombassent dans la chambre située au-dessous, où mon père était prêt à les recevoir et à les mettre à l'abri des atteintes de la Société de Jésus. C'est ce qui a eu lieu. Les flammes et la fumée que l'on aperçut alors dans le coffre, et que l'on crut produites par l'incendie des papiers précieux qu'il renfermait, provenaient de matières combustibles et inflammables disposées et allumées à cet effet.

Tout ceci a été exécuté, comme je vous l'ai dit, conformément aux instructions de M. Rennepont, qui avait prévu le cas où tous ses héritiers seraient empêchés d'assister à l'ouverture de son testament, et où ce dernier deviendrait la proie de leurs ennemis. Depuis, et toujours suivant les ordres de votre ancêtre, ces sommes ont été placées chez des banquiers et dans les fonds américains par mon père, qui les fait valoir et qui en fera l'usage qui lui est prescrit dans votre intérêt, dans celui de votre famille et de l'humanité, vous voyez donc, Monsieur Lebren, qu'un jour vous et les vôtres vous disposerez de sommes considérables pour faire le bien.

— C'est à ce seul titre que je souhaite de les posséder, et si cela arrive, je vous promets d'em-

ployer ma fortune au triomphe de la République-universelle-démocratique et sociale, dit Sacrovir, en remerciant la jeune femme des renseignements favorables qu'elle venait de lui donner.

— J'en suis persuadée, citoyen, ajouta Cornélia mais revenons à l'objet principal de ma visite. Comme je vous l'ai dit en commençant, je me consacre toute entière à la grande cause que je sers et qui est la vôtre; je suis venue auprès de vous pour vous demander si je puis compter sur le concours des proscrits et des républicains français dans la grande œuvre que je vais entreprendre avec mon compagnon qui, comme moi, est tout dévoué à la République, car si nous réussissons, comme je l'espère, ce ne sera pas de trop de tous les bons citoyens pour travailler à l'œuvre de la régénération sociale. Le coup que nous allons frapper, doit détruire le plus grand obstacle qui s'oppose au progrès.

Mais il faut, au moment où justice sera faite du tyran, qu'il y ait des hommes dévoués, prêts à profiter de l'événement; c'est pour cela que je me suis adressée à vous.

— Vous pouvez compter sur nous et sur nos amis, répondit le citoyen Flocon, après avoir écouté attentivement Cornélia et examiné avec soin les lettres qu'elle lui avait remises, et si vous voulez bien nous prévenir du jour où nous devrons

être prêts à agir, nous ne manquerons pas de le faire.

— Nous partirons, mon compagnon et moi, demain pour Londres, où nous allons nous entendre avec quelques uns de nos amis politiques, afin de préparer et d'organiser notre entreprise, après quoi nous irons à Paris l'exécuter; mais soyez certains qu'il ne se passera pas un mois avant que nous n'ayons fait une importante tentative de délivrance; si elle réussit, vous devrez courir aux armes, afin de renverser le gouvernement impérial et de proclamer la République; si elle échoue, vous ne bougerez pas et vous attendrez une autre occasion, car nous sommes décidés à recommencer nos tentatives jusqu'à ce qu'elles réussissent.

Nous serons toujours prêts à prendre les armes, dit le citoyen Flocon, nous préviendrons nos amis de la capitale de se tenir sur leurs gardes, et, à la première nouvelle de l'heureux événement, nous nous empresserons de franchir la frontière et de rentrer en France, les armes à la main.

— Je compte sur votre parole, citoyens, mais je vous recommande la plus grande discrétion et la plus grande réserve, il faut que tout le monde ignore de quoi il s'agit, et que l'on soit seulement prévenu de se tenir prêt à toutes éventualités; car, vous devez le comprendre, la moindre indiscrétion nous perdrait ainsi que notre entreprise. Il

faut donc qu'on ne sache pas que nous nous sommes vus ce soir et que je suis venue ici.

— Comptez sur notre silence le plus absolu sur tout ce qui vient de se dire entre nous.

— Nous en reçevons votre parole, répondit l'Italien, qui jusqu'à cet instant n'avait pas encore pris part à la conversation, et moi, je fais devant vous le serment de sacrifier ma vie pour la délivrance de votre pays et du mien, de mourir, s'il le faut, pour le rétablissement des Républiques française et romaine, détruites par la trahison et par le parjure ; si je réussis aidez-moi à accomplir jusqu'au bout l'œuvre de délivrance et de régénération que j'aurais entreprise; si je succombe, vengez-moi en prêtant votre appui et votre concours à ceux qui me succéderont dans ma grande mission, et conservez ma mémoire comme celle d'un républicain dévoué mort pour la liberté.

— Nous exécuterons vos recommandations, dirent les proscrits en tendant fraternellement les mains à cet homme, qui allait probablement mourir pour sa cause, et dont le sang coulerait peut-être dans quelques jours sur l'échafaud, en récompense de son dévouement et de son sacrifice.

— Merci, citoyens, répondit-il, quoiqu'il m'arrive, je n'oublierai pas votre promesse, qui est pour moi le plus précieux des encouragements et *qui*

ı une grande consolation à mes maux, si houe dans ma tentative.

— Espérons que vous réussirez, répondit le yen Flocon, de sa voix énergique et d'un ton ve et triste; il est toujours bien malheureux penser que d'honnêtes et généreux citoyens, ıme vous, vont se sacrifier pour purger la terre monstres qui l'infestent, autrefois on personni- ; ces hommes de cœur et de courage dans :cule, depuis on les anommés Harmodius, Bru- Alibaud, Pianori etc. Si vous succombez dans :e entreprise de délivrance, nous conserverons :ieusement votre nom et votre mémoire, nous léguerons en exemple à nos contemporains et ı postérité, nous vous placerons dans le grand tyrologe de ceux qui ont vêcu et qui sont ts pour la liberté, et nous serons heureux et ı d'avoir pressé votre main, qui sera bientôt ə d'un justicier des tyrans. Vous n'êtes le premier que j'ai connu, citoyen, les s malheureux sergents de Larochelle, ces :ageux martyrs, étaient mes amis, c'est moi les ai initiés aux mystères de la charbon- e, c'est moi qui ai reçu leurs serments de ɔuement et de fidélité à la République, de ıe à la royauté et à la tyrannie, c'est à moi ɔre qu'ils ont fait leur dernier adieu dans leur hot, où je suis allé les visiter plusieurs fois

sans avoir pu les sauver, et je les ai suivis jusqu'au pied de l'échafaud où j'étais le jour de leur exécution, et où j'ai vu rouler leurs têtes et couler leur sang à flot. En disant ces dernières paroles, la physionomie grave et chagrine de l'ancien membre du Gouvernement-provisoire était devenue d'une tristesse navrante, deux larmes comprimées humectaient ses paupières. Le citoyen Eugène Süe, lui aussi faisait de grands efforts pour surmonter son émotion.

— Mon ami, dit ce dernier à l'Italien, l'acte que vous allez accomplir, est humain et généreux, tuer un tyran est non-seulement la plus grande et la plus héroïque action que puisse faire un homme de cœur, mais encore la plus généreuse et la plus utile ; ayez donc confiance et espoir, vous réussirez certainement dans cette grande entreprise; mais quoiqu'il arrive, la liberté inscrira votre nom en lettres d'or dans son livre immortel. Le plus bel usage qu'un citoyen digne de ce nom puisse faire de la vie, ce bien précieux, c'est de la sacrifier pour la délivrance de ses semblables en frappant les oppresseurs des peuples.

Sacrovir Lebren contemplait avec admiration cet homme courageux, ce républicain dévoué jusqu'au sacrifice.

— Vous êtes bien heureux, citoyen, de pouvoir risquer votre vie pour la liberté, et si vous suc-

mbez, un jour d'autres vous vengeront en imitant tre grand exemple.

— L'Italien, avec le stoïcisme d'un héros an- ue, répondit simplement:

— Je ferai mon devoir jusqu'au bout, et je ai heureux de mourir pour la liberté.

— Cornélia contemplait cette scène avec un g froid et une impassibilité apparente. Son re- d était brillant et d'une fixité effrayante, ses rcils froncés, son front courroucé, ses lèvres pées, et son visage d'une grande pâleur tra- aient malgré elle les anxiétés de son âme.

— Quand donc, dit-elle, les hommes généreux seront-ils plus obligés de risquer leur vie pour alut de leurs semblables, quand donc disparaî- it les misérables scélérats qui oppriment les ples, qui leur ravissent leur or, leur honneur, sang, leur liberté; qui les tiennent courbés s leur joug de fer et sous leur despotisme eux et honteux, dans l'ignorance, la superstition, misère et l'esclavage? N'y a-t-il pas assez temps que durent ces affreuses saturnales de ples à la gêne et de tyrans dans l'orgie? danapale, Tibère, Néron et Napoléon, n'ont-ils assez opprimé, massacré et régné? Cette ie romaine, qu'on renouvelle aujourd'hui en plein neuvième siècle, n'a-t-elle pas assez durée? n'a- pas bientôt de trop des hommes Providence,

des pasteurs de peuples, des Sauveurs et des Messies qui sèment partout le désordre, la ruine, la misère, la désolation et le massacre; qui n'engendrent que servitude, esclavage et tyrannie? Les peuples sont-ils donc condamnés au bagne éternel de la royauté, de l'Empire et de la papauté? sont-ils rivés à ces institutions fatales, comme des forçats à leurs boulets, doivent-ils irrévocablement et irrémissiblement souffrir et gémir sous les gardes chiourmes providentiels?

N'est-il pas temps qu'exploiteurs, nobles, prêtres et princes, toute la vermine et toute la lèpre sociale, qui rongent et dévorent l'humanité, disparaissent, pour faire place aux travailleurs et aux producteurs, les seuls utiles et les seuls nécessaires?

J'ai fait, depuis longtemps déjà, le serment d'Annibal contre notre infâme ordre social, basé sur l'exploitation, la misère, l'ignorance, l'iniquité et la tyrannie. Puisqu'on a aujourd'hui déclaré la guerre au droit, violé toutes les notions de justice, foulé aux pieds tout ce qu'il y a d'honorable et de respectable, eh bien! je renouvelle mon serment de haîne et de vengeance contre notre société; je consacrerai à la détruire, à la briser tout ce qui me reste de forces, de courage et de vie; je n'aurai ni repos ni trève jusqu'à ce qu'il ne reste plus trace de ce qui existe aujourd'hui, plus pierre sur pierre du monument d'infamies et

iquités, qu'on a décoré du beau nom d'ordre ial, et qui n'est que le désordre organisé par fraude, le vol, l'exploitation, la force brutale et yrannie, en faveur du plus petit nombre, des roductifs, des fainéants, des nuisibles et des mes, contre la majorité, composée des travailleurs, seuls utiles et honnêtes. Le plus beau jour de vie sera celui où je verrai voler en éclats, ter et sombrer cette monstruosité sociale qu'on ime la civilisation et où il n'en restera plus e. Et puisque l'on a organisé aujourd'hui l'assas- t des républiques et des peuples, je ferai tuer assassins. La vieille loi du talion me servira r l'extermination des monstres. Dent pour t, œil pour œil, sang pour sang, qui se sert de ée périra par l'épée, c'est là la vieille loi qu'on s force d'appliquer une dernière fois. Puisque a voulu la guerre, on aura la guerre, mais rre d'extermination, guerre perpétuelle, conti- lle, sans trève, sans pitié, sans merci; dans cette rre acharnée la victoire définitive n'est pas dou- se, elle sera pour ceux qui combattent pour la se de la justice et du droit.

Ainsi donc, citoyens, bientôt la lutte va recom- ıcer, mon compagnon et moi, nous allons frapper ıremier coup qui, nous l'espérons, sera terrible, parez-vous à en profiter.

— Nous serons prêts, répondit le citoyen F
con, hâtez-vous et frappez fort.

— Vous pouvez compter sur nous, car no
ne faillirons pas à notre mission, répondit l'Italie

Le lendemain de l'entrevue que nous venons
raconter, Cornélia et son compagnon partaient po
Londres, où leurs amis les attendaient.

tre prêts à agir, nous ne manquerons pas de le aire.

— Nous partirons, mon compagnon et moi, de- ain pour Londres, où nous allons nous entendre avec uelques uns de nos amis politiques, afin de préparer t d'organiser notre entreprise, après quoi nous ons à Paris l'exécuter; mais soyez certains qu'il e se passera pas un mois avant que nous n'ayons it une importante tentative de délivrance; si le réussit, vous devrez courir aux armes, afin de nverser le gouvernement impérial et de proclamer République; si elle échoue, vous ne bougerez as et vous attendrez une autre occasion, car nous mmes décidés à recommencer nos tentatives jus- 'à ce qu'elles réussissent.

Nous serons toujours prêts à prendre les armes, t le citoyen Flocon, nous préviendrons nos amis la capitale de se tenir sur leurs gardes, et, à première nouvelle de l'heureux événement, nous us empresserons de franchir la frontière et de ntrer en France, les armes à la main.

— Je compte sur votre parole, citoyens, mais vous recommande la plus grande discrétion et plus grande réserve, il faut que tout le monde nore de quoi il s'agit, et que l'on soit seulement évenu de se tenir prêt à toutes éventualités; ur, vous devez le comprendre, la moindre indiscré- on nous perdrait ainsi que notre entreprise. Il

faut donc qu'on ne sache pas que nous nous sommes vus ce soir et que je suis venue ici.

— Comptez sur notre silence le plus absolu sur tout ce qui vient de se dire entre nous.

— Nous en reçevons votre parole, répondit l'Italien, qui jusqu'à cet instant n'avait pas encore pris part à la conversation, et moi, je fais devant vous le serment de sacrifier ma vie pour la délivrance de votre pays et du mien, de mourir, s'il le faut, pour le rétablissement des Républiques française et romaine, détruites par la trahison et par le parjure; si je réussis aidez-moi à accomplir jusqu'au bout l'œuvre de délivrance et de régénération que j'aurais entreprise; si je succombe, vengez-moi en prêtant votre appui et votre concours à ceux qui me succéderont dans ma grande mission, et conservez ma mémoire comme celle d'un républicain dévoué mort pour la liberté.

— Nous exécuterons vos recommandations, dirent les proscrits en tendant fraternellement leurs mains à cet homme, qui allait probablement mourir pour sa cause, et dont le sang coulerait peut-être dans quelques jours sur l'échafaud, en récompense de son dévouement et de son sacrifice.

— Merci, citoyens, répondit-il, quoiqu'il arrive, je n'oublierai pas votre promesse, qui est pour moi le plus précieux des encouragements et

ra une grande consolation à mes maux, si échoue dans ma tentative.

— Espérons que vous réussirez, répondit le toyen Flocon, de sa voix énergique et d'un ton rave et triste; il est toujours bien malheureux e penser que d'honnêtes et généreux citoyens, omme vous, vont se sacrifier pour purger la terre es monstres qui l'infestent, autrefois on personnifait ces hommes de cœur et de courage dans ercule, depuis on les anommés Harmodius, Brus, Alibaud, Pianori etc. Si vous succombez dans otre entreprise de délivrance, nous conserverons écieusement votre nom et votre mémoire, nous s léguerons en exemple à nos contemporains et la postérité, nous vous placerons dans le grand artyrologe de ceux qui ont vêcu et qui sont orts pour la liberté, et nous serons heureux et rs d'avoir pressé votre main, qui sera bientôt lle d'un justicier des tyrans. Vous n'êtes s le premier que j'ai connu, citoyen, les ois malheureux sergents de Larochelle, ces urageux martyrs, étaient mes amis, c'est moi i les ai initiés aux mystères de la charbonrie, c'est moi qui ai reçu leurs serments de vouement et de fidélité à la République, de ine à la royauté et à la tyrannie, c'est à moi ncore qu'ils ont fait leur dernier adieu dans leur achot, où je suis allé les visiter plusieurs fois

sans avoir pu les sauver, et je les ai suivis jusqu'au pied de l'échafaud où j'étais le jour de leur exécution, et où j'ai vu rouler leurs têtes et couler leur sang à flot. En disant ces dernières paroles, la physionomie grave et chagrine de l'ancien membre du Gouvernement-provisoire était devenue d'une tristesse navrante, deux larmes comprimées humectaient ses paupières. Le citoyen Eugène Süe, lui aussi faisait de grands efforts pour surmonter son émotion.

— Mon ami, dit ce dernier à l'Italien, l'acte que vous allez accomplir, est humain et généreux, tuer un tyran est non-seulement la plus grande et la plus héroïque action que puisse faire un homme de cœur, mais encore la plus généreuse et la plus utile; ayez donc confiance et espoir, vous réussirez certainement dans cette grande entreprise; mais quoiqu'il arrive, la liberté inscrira votre nom en lettres d'or dans son livre immortel. Le plus bel usage qu'un citoyen digne de ce nom puisse faire de la vie, ce bien précieux, c'est de la sacrifier pour la délivrance de ses semblables en frappant les oppresseurs des peuples.

Sacrovir Lebren contemplait avec admiration cet homme courageux, ce républicain dévoué jusqu'au sacrifice.

— Vous êtes bien heureux, citoyen, de pouvoir risquer votre vie pour la liberté, et si vous suc-

ıbez, un jour d'autres vous vengeront en imitant re grand exemple.

— L'Italien, avec le stoïcisme d'un héros an- ue, répondit simplement:

— Je ferai mon devoir jusqu'au bout, et je ai heureux de mourir pour la liberté.

— Cornélia contemplait cette scène avec un g froid et une impassibilité apparente. Son re- d était brillant et d'une fixité effrayante, ses rcils froncés, son front courroucé, ses lèvres pées, et son visage d'une grande pâleur tra- aient malgré elle les anxiétés de son âme.

— Quand donc, dit-elle, les hommes généreux seront-ils plus obligés de risquer leur vie pour alut de leurs semblables, quand donc disparaî- ıt les misérables scélérats qui oppriment les ples, qui leur ravissent leur or, leur honneur, ' sang, leur liberté; qui les tiennent courbés ; leur joug de fer et sous leur despotisme ux et honteux, dans l'ignorance, la superstition, misère et l'esclavage? N'y a-t-il pas assez temps que durent ces affreuses saturnales de ples à la gêne et de tyrans dans l'orgie? lanapale, Tibère, Néron et Napoléon, n'ont-ils assez opprimé, massacré et régné? Cette e romaine, qu'on renouvelle aujourd'hui en plein neuvième siècle, n'a-t-elle pas assez durée? n'a- pas bientôt de trop des hommes Providence,

des pasteurs de peuples, des Sauveurs et des Messies qui sèment partout le désordre, la ruine, la misère, la désolation et le massacre; qui n'engendrent que servitude, esclavage et tyrannie? Les peuples sont-ils donc condamnés au bagne éternel de la royauté, de l'Empire et de la papauté? sont-ils rivés à ces institutions fatales, comme des forçats à leurs boulets, doivent-ils irrévocablement et irrémissiblement souffrir et gémir sous les gardes chiourmes providentiels?

N'est-il pas temps qu'exploiteurs, nobles, prêtres et princes, toute la vermine et toute la lèpre sociale, qui rongent et dévorent l'humanité, disparaissent, pour faire place aux travailleurs et aux producteurs, les seuls utiles et les seuls nécessaires?

J'ai fait, depuis longtemps déjà, le serment d'Annibal contre notre infâme ordre social, basé sur l'exploitation, la misère, l'ignorance, l'iniquité et la tyrannie. Puisqu'on a aujourd'hui déclaré la guerre au droit, violé toutes les notions de justice, foulé aux pieds tout ce qu'il y a d'honorable et de respectable, eh bien! je renouvelle mon serment de haîne et de vengeance contre notre société; je consacrerai à la détruire, à la briser tout ce qui me reste de forces, de courage et de vie; je n'aurai ni repos ni trève jusqu'à ce qu'il ne reste plus trace de ce qui existe aujourd'hui, plus pierre sur pierre du monument d'infamies et

iquités, qu'on a décoré du beau nom d'ordre ial, et qui n'est que le désordre organisé par fraude, le vol, l'exploitation, la force brutale et yrannie, en faveur du plus petit nombre, des roductifs, des fainéants, des nuisibles et des mes, contre la majorité, composée des travailleurs, seuls utiles et honnêtes. Le plus beau jour de vie sera celui où je verrai voler en éclats, :er et sombrer cette monstruosité sociale qu'on ıme la civilisation et où il n'en restera plus e. Et puisque l'on a organisé aujourd'hui l'assas- t des républiques et des peuples, je ferai tuer assassins. La vieille loi du talion me servira r l'extermination des monstres. Dent pour t, œil pour œil, sang pour sang, qui se sert de ée périra par l'épée, c'est là la vieille loi qu'on s force d'appliquer une dernière fois. Puisque a voulu la guerre, on aura la guerre, mais rre d'extermination, guerre perpétuelle, conti- lle, sans trève, sans pitié, sans merci; dans cette rre acharnée la victoire définitive n'est pas dou- ıe, elle sera pour ceux qui combattent pour la ɜe de la justice et du droit.

Ainsi donc, citoyens, bientôt la lutte va recom- ıcer, mon compagnon et moi, nous allons frapper ıremier coup qui, nous l'espérons, sera terrible, ɔarez-vous à en profiter.

— Nous serons prêts, répondit le citoyen Flocon, hâtez-vous et frappez fort.

— Vous pouvez compter sur nous, car nous ne faillirons pas à notre mission, répondit l'Italien.

Le lendemain de l'entrevue que nous venons de raconter, Cornélia et son compagnon partaient pour Londres, où leurs amis les attendaient.

IX.

Le Grand-Père et l'aventurière.

Comme nous l'avons dit, après les scènes scan-
leuses du Casino et du Chalet d'Aix-les-Bains, la
mme proscrite, dont la vie n'était plus guère
ssible au milieu de cette petite ville d'eaux, où
e s'était si grandement compromise, s'en fut
biter Genève, qu'elle choisit pour théâtre de ses
uveaux exploits.

Son salon devint naturellement le rendez-vous
parti, dit radical, Mr. J...., un des chefs
ce parti; Mr. Tourte; un illustre accusateur public;
célèbre docteur, bien connu pour ses soulo-
aphies; un policier émérite, buveur d'absinthe;
poète lourd, nauséabond, grotesque et vile; un
néral hongrois, illustré par le télégraphe, et toute
haute pègre du radicalisme hantèrent naturelle-
nt les soirées, les petits soupers et l'alcove de
belle dame.

Le premier de ces personnages, Mr. J..., est
des plus célèbres acrobates politiques des temps

modernes, il débuta dans la carrière ver
rédigea plusieurs de ces feuilles éphémè
vivent ce que vivent les roses: l'espace d'u
Comme ce n'étaient pas les convictions qu
naient dans sa rédaction, il imagina d'in
dans le journalisme la doctrine facile, p
avec tant de cynisme dans le barreau, et
siste à plaider le vrai et le faux avec
succès; il publia un journal sous ce titre: .
et le Contre, dans lequel il défendit avec
plume la République et la royauté, l'oppo
le ministère. Cette nouvelle méthode de jou
qui ne manquait cependant pas d'origina
peu de succès, et le public ne trouva pas
goût cette façon un peu leste de prost
plume. Mais comme en 1830 l'opinion
tournait décidément au libéralisme révolut
M. J.... crut le moment propice pour
franchement sa voile politique du côté où
le vent, il signa la protestation des journa
se mit dès lors à exploiter sur une grand
l'opinion nouvelle, pour laquelle il se p
carrément. Ses débuts ne furent pas heu
s'attira tout d'abord un procès et une
nation, et, comme il n'était pas un puritai
manda sa grâce au roi; Louis Philippe, q
un homme d'esprit et qui connaissait à f

prisonnier, s'empressa de le mettre en liberté et de l'expulser.

— Je me débarasse ainsi d'un fier mauvais sujet, dit-il, et je fais un bien triste cadeau à la Suisse.

Le monarque constitutionnel disait vrai, et l'avenir n'a que trop justifié ses prévisions. Dès qu'il fut de retour dans sa patrie, le rédacteur du *Pour et du Contre* se mêla activement à toutes les intrigues politiques qui pouvaient servir son intérêt et sa vanité ambitieuse et besogneuse; il publia un journal et entonna le grand air du radicalisme égoïste et sans principes, qui selon lui devait conduire le peuple genevois à la prospérité et au bonheur.

Après avoir bien crié et soufflé la tempête pendant de nombreuses années, lorsqu'éclata la Révolution, en 1846, notre héros qui ne brillait pas par son courage, se cacha dans sa cave; c'est dans ce frais et sombre asile, à l'abrit des regards du profane et des coups de l'ennemi, que le grand chef du radicalisme s'en fut méditer sur les dangers des révolutions.

Lorsque ses partisans vinrent le trouver dans son humide refuge et l'exhorter à venir se mettre à leur tête, il leur répondit avec son aplomb ordinaire:

— Vous savez, mes amis, combien je suis

dévoué à notre grande cause radicale, avec
ardeur je travaille depuis longtemps à son tri
et que j'ai tout sacrifié pour elle, mai
n'ignorez pas non plus, combien mes habitu
travail et de recueillement, m'éloignent du
du tumulte de la place publique; j'accepter
bonheur, avec reconnaissance l'honneur qu
voulez me faire en me mettant à votre tête,
en remercie mille fois, mais permettez,
refuser, cette fois ma modestie aurait trop à
de ce rôle important. Croyez-moi, dans v
térêt, comme dans le mien, et surtout dans
notre cause, il est préférable que je reste i
l'obscurité pour vous inspirer, pour vous
et pour conduire notre œuvre à bien. Il
hommes, faits pour l'action comme vous, m
il y en a d'autres au contraire créés pou
piration, la direction, comme moi. Rem
chacun notre rôle avec dévouement; contin
combattre avec courage, et moi je médit
sur les grandes destinées qui attendent le
lisme, je préparerais les plans et les vast
ceptions qui doivent perpétuer son triomphe,
la lutte sera terminée. Si en attendant vo
besoin de mes conseils, venez me trouver,
vous feront jamais défaut, vous savez com
vous suis dévoué. Allez, mes amis, conti
vous battre en lions du faubourg Saint-G

je ne vous retiens plus, et d'un geste éloquent et inspiré il leur montra la porte de sa cave, qui selon lui, ouvrait sur le chemin de l'honneur et de la gloire.

— Ce cher J.... est toujours facétieux, dit un jeune radical à la figure joviale, il aime à plaisanter, mais nous savons tous qu'il ne nous laissera pas nous en aller sans lui.

— Si, mes amis, croyez-moi, n'insistez pas davantage pour que je vous accompagne, comme je vous l'ai dit, la lutte à mains armées ne me convient pas, mes opinions religieuses et mes principes philosophiques y sont opposés.

— Décidément, citoyen, vous poussez un peu loin la plaisanterie, répondit l'interlocuteur de M. J...., vous pensez sans doute que nous ignorons la manière héroïque dont vous nous êtes conduit en 1830, pendant les trois glorieuses journées de juillet, et vous ne vous souvenez pas que vous nous avez raconté vingt fois avec quel courage vous avez marché à la tête du peuple contre les Tuileries et le Palais-royal,

„Bravant le fer, le feu des bataillons."

C'est vrai, mes amis, mais il y a déjà longtemps de cela, et depuis mes opinions philosophiques et politiques se sont formées, muries, rassies et modifiées; aujourd'hui, j'ai horreur de la guerre, je ne pourrai résister à son horrible spectacle, il m'est de toute

impossibilité d'obtempérer à votre désir et de me mettre à votre tête.

— Allons, assez blagué comme cela, et pas tant de cérémonies, que vous le vouliez ou non, vous allez marcher avec nous, citoyen, quand on a poussé les gens au combat et à l'insurrection, on se met à leur tête, et si vous ne le faites pas de bonne volonté, je vous le ferai bien faire de force, dit un vieux carabinier à la moustache blanche, noircie de poudre.

— Mais, citoyen, vous ne pensez pas à ce que vous dites, et je suis persuadé que vous ne me forcerez pas à marcher contre mon gré, et que vous n'oserez pas employer la violence contre moi, car alors je protesterai.

— Allons, protestez et que cela finisse, répondit le vieux grognard, nous n'avons pas de temps à perdre ici, empoignez-moi le citoyen F...., et s'il ne veut pas marcher de bonne volonté, employez la force.

Ce qui fut dit fut fait immédiatement, et le grand citoyen F.... fut obligé de marcher entre quatre insurgés qui, la bayonnette au bout du fusil, le conduisirent au poste de la rue de Cornavin, où transi de peur et la main aux oreilles, il resta caché et gardé à vue dans une chambre de derrière, jusqu'au triomphe du peuple.

Quand une fois la victoire fut complète, quand

es troupes ennemies eurent battu en retraite et ue le gouvernement conservateur fut renversé, le ameux J.... se posa en héros, monta triomphale- ent à l'hôtel-de-ville, à la tête du peuple vic- orieux et ne manqua pas de s'emparer des meil- eures positions, qu'il a eu le talent de conserver usqu'à l'époque où se passent les faits que nous acontons. Il était encore alors membre du Conseil l'État.

M. le conseiller J...., quoique le plus vieux es adorateurs de Madame de S...., se montrait n des plus assidus et des plus empressés.

Comme les échos du Casino d'Aix, répercutés ar la presse, avaient apporté jusque dans la puri- aine cité de Calvin les bruits des scandales et es aventures galantes dont Madame de S.... était héroïne, M. J.... se constitua naturellement le éfenseur officieux de la belle fugitive, espérant insi faire agréer plus facilement ses hommages, t surtout faire oublier ses soixante-cinq ans; à ette époque les *fidèles* de M. J.... ne l'appelaient lus que le *Grand-Père*, ou le *Grand-Citoyen*.

Donc, le Grand-Père s'en allait colportant par- out les éloges les plus pompeux de la galante aria de S.... Selon lui, c'était un modéle d'in- elligence, de vertu, de talent, de cœur, de dévoue- ent, une femme sans pareille; quant à ce que on racontait d'elle, c'étaient de pures calomnies

inventées par les imbéciles, les envieux, les m
chants désintéressés, la pire espèce de toutes, q
s'envont imaginant, répétant, colportant les pl
odieuses, les plus absurdes inventions contre u
noble jeune femme, digne au contraire de l'estir
des honnêtes gens et de la sympathie des gens
cœur. Et, en rusé compère, afin de dépist
adroitement les soupçons, qui commençaient à plân
sur la Cousine d'une Espagnole, au sujet du r
infâme qu'elle jouait en exil, il avait le soin
dire que tous ces propos, prétendus calomnieu
émanaient de la police impériale. C'était là u
façon ingénieuse d'oter à ces accusations to
caractère sérieux et véridique, et de représent
celle qui en était l'objet comme une ennemie
gouvernement impérial en butte à ses diffamatio

La plus grande intimité s'établit bientôt ent
celui que l'on nommait le Grand-Père et celle q
plusieurs journaux avaient qualifiée d'*aventuri*
perdue de dettes et de réputation. Au bout
quelque temps, pensant sans doute qu'on av
oublié, à Genève, le mauvais effet produit p
la divulgation de la vie scandaleuse de sa jeu
protégée à Aix-les-Bains, M. J.... s'avisa de
conduire dans un bal de société, qui avait lieu da
les salons de l'hôtel des Bergues.

Madame la comtesse vint à ce bal, ainsi qu
c'était son habitude, dans une de ces toilettes ex

centriques, tapageuses et décolletées, comme elle en portait chaque fois qu'elle allait en soirée.

Cette nuit là, elle s'était surpassée pour ses débuts à Genève; elle avait une robe de dentelle de points d'Alençon colletant à peine au-dessus de la ceinture, laissant les épaules, les bras et même la poitrine complétement découverts; ses cheveux nattés étaient entremêlés de perles fines; un superbe solitaire brillait, comme une escarboucle au milieu de son front et une rivière de diamants scintillait au tour de son cou. Sa robe était si légère et si claire qu'on apercevait au travers sa peau fine légèrement teintée de rose. Cette toilette transparente et vaporeuse lui donnait un attrait infini. Quand elle fit son apparition ainsi costumée et avec une belle parure de fleurs sur ses cheveux, tous les regards la dévorèrent, des murmures d'admiration chez les hommes, de dédain et de mépris chez les femmes l'accueillirent, son nom courut de bouche en bouche, les danses cessèrent. Madame de S.... soutint cet accueil avec un front d'airain et, sans se déconcerter ni se décontenancer, elle s'en alla prendre place pour le quadrille. Mais, au bout de quelques minutes, elle s'aperçut que la salle se vidait peu à peu; et, en effet, au bout d'un instant toutes les dames et toutes les demoiselles disparurent. Il n'y eut bientôt plus d'autres femmes au bal que Maria de S..., ses deux amies: Ma-

dame de L.... et la comtesse de M...., leurs cavaliers, M. le comte de P...., M. J..., leurs amis et quelques jeunes gens. Force fut alors à cette belle dame, à ses deux amies et à ses chevaliers servants de quitter le bal, qui se termina faute de danseuses. Madame de S...., très-humiliée s'enveloppa dans sa grande hermine, remonta dans sa voiture et regagna son hôtel d'un air de dépit.

Lorsque Mr. de P.... se fut retiré dans son appartement, et que Madame de S.... fut seule avec M. J..., celle-ci donna un libre cours à sa colère et s'en prit au Grand-Père de la mystification qu'elle venait d'éprouver.

— Savez-vous, Monsieur, que vos compatriotes sont de fameuses pies-grièches, qu'elles se sont conduites envers moi avec un grand sans gêne et une grossière inconvenance? Quoi, une grande dame, comme moi, fait l'honneur de venir danser avec elles, à toutes ces petites bourgeoises, à ces boutiquières, à ces horlogères et à ces bijoutières, toutes femmes de peu, parvenues de basse extraction, maniérées, guindées et empesées; et ces précieuses ridicules, prennent leurs grands airs pudibonds, affichent une pruderie déplacée, se sauvent à mon arrivée comme si j'étais atteinte de la peste ou de toute autre maladie contagieuse. Cette conduite de leur part est impardonnable, et c'est à vous, Monsieur, que je dois cet affront sanglant.

'est vous qui m'avez conduite chez ces prudes idicules, revêches et acariâtres et qui m'avez fait ecevoir cet outrage humiliant. Vous auriez dû ıe prévenir, je serais allé chez elles en robe noire ıontante, en voile, en capuchon, et peut-être ı'eussent-elles fait alors un meilleur accueil. Dans ous les cas je jure bien de ne jamais remettre les ieds chez ces mijaurées.

En proférant toutes ces plaintes, Madame de .... était furieuse, elle avait ses nerfs et menaait de tout briser.

Monsieur J.... voulut la calmer, la consoler; chercha même à l'attendrir et à donner à son ête à-tête une tournure beaucoup plus intime; ıais mal lui en prit. La dame qui est une vériible tigresse, une lionne furieuse quand elle est ı colère, entra dans un accès de rage violent, échira en morceaux sa superbe toilette, et joncha parquet des lambeaux de sa robe magnifique; s colliers de diamants, ses tresses de perles, ses ches bracelets de pierres précieuses furent brisés ır elle, foulés aux pieds. Après s'être ainsi ıudée devant son adorateur épouvanté, elle se jeta émissante de rage sur son lit, les lêvres couvertes écume, les yeux hagards hors de leurs orbites, se tordant les bras et en se déchirant la peau ec ses ongles roses devenus violets.

A ce spectacle effrayant le Grand-Père, malgré

la beauté plastique de l'admirable échevelée, oublia vite son amour et sentit s'éteindre ses désirs; il eut peur de cette femme, qu'il prit pour une folle furieuse; il sonna les domestiques, leur dit d'aller à son aide, de lui donner les soins qu'exigeait son état prit son chapeau et sa canne, et s'enfuit rapidement.

Le lendemain, il n'était bruit à Genève que de la nouvelle équipée de la belle aventurière. Il y eut même un journal qui eut l'indiscrétion de raconter la chose en y ajoutant quelques réflexions malsonnantes pour la princesse. Les chevaliers servants de la dame, comme le héros de Cervantes, n'entendaient pas la plaisanterie, lorsqu'il s'agissait de la réputation de leur Dulcinée, ils demandèrent raison au rédacteur-en-chef de la feuille malencontreuse. Ce fut M. le comte de P...., l'entreteneur en chef de l'aventurière, qui se battit avec le journaliste irrespectueux.

Ces messieurs, qui s'étaient donné rendez-vous, se rencontrèrent à deux lieues de Genève, au pied du Mont-Salève, sur le territoire de la Savoie; le pistolet fut choisi pour arme de combat, les adversaires, les yeux bandés furent placés à quinze pas l'un de l'autre en se faisant face et armés de leurs pistolets chargés qu'ils tenaient en l'air; il fut convenu qu'au premier coup que leurs témoins frapperaient dans leurs mains ils feraient demi-

r à droite, qu'au second coup ils abaisseraient
rs armes et qu'au troisième ils tireraient. Cette
ommandation fut exécutée ponctuellement, et
nd les deux combattants firent feux ils se
rnaient complètement le dos, de sorte que
r s'atteindre, à supposer que leurs armes eus-
t été dans une direction convenable, il aurait
u que leurs projectiles se croisassent aux anti-
es, fissent le tour complet du globe et re-
ient auprès d'eux. Ce sont là des garanties
tre les dangers du duel au pistolet et contre
maladresse des tireurs que nous recomman-
s à tous ceux qui auront des affaires d'honneur.
Le soir du combat *singulier* de son sigisbée,
lame de S..., étincelante et parée, rayonnante
plaisir et de satisfaction, fit son entrée triomphale
is une loge d'avant scène du théâtre de Genève
c un éclat inaccoutumé, au moment où la prima-
na chantait son grand morceau. Le bruit que
la belle Maria en causant et en riant avec
demi douzaine de Don Quichotte, qui l'accom-
naient interrompit la représentation qui fut un
ant suspendue.

Les gamins du paradis, pour punir l'inconvenance
la nouvelle venue, lui firent un pied de nez
ui jetèrent des pommes cuites en lui criant:
as le lorgnon, à bas l'aventurière!

Mais ces cris et ces injures ne déconcertèrent

nullement Madame de S..., qui braqua sur eux sa jumelle en bravant leurs cris et leurs projectiles. Quand elle eut ainsi fait suffisamment preuve d'audace et qu'elle fut satisfaite du tumulte qu'elle venait de causer, la comtesse s'étendit nonchalemment sur un sofa et donna sa main à baiser à un grand imberbe, blond-filasse, dont les cheveux, frisés comme des chandelles, encadraient d'une manière très-comique une longue figure de papier-mâché, sortant d'un grand col jaune empesé, qui lui poignardait les oreilles. Ce monsieur, grand, maigre et raide, ne ressemblait pas mal au Chevalier de la triste figure ou à Bertrand dans *l'Auberge des Adrets*. Il tendit son long cou, allongea son museau disgracieux, et déposa un baiser glacé sur la main gantée de la belle, pendant que les héros du duel, réconciliés après le combat, posaient en matamores devant la galerie, une main sur la hanche et en se frisant de l'autre la moustache d'une manière conquérante.

Ce soir là Madame de S.... eut un beau succès: elle enchaîna à son char triomphal l'imprudent journaliste qui avait osé la critiquer, et, pour le récompenser de sa miraculeuse, conversion elle lui accorda l'heureux privilége de passer le restant de la nuit avec elle, et le lendemain, quand il la quitta, il en était tellement enthousiasmé, qu'il publia dans son journal un article des plus élogieux en

faveur en disant qu'il avait été induit en erreur
: son compte; qu'il le regrettait beaucoup, qu'elle
it une personne charmante, délicieuse, dont la
dre intimité lui avait causé le plus grand bon-
ır; des éloges tels, en un mot, qu'ils en étaient
npromettants, et que, pour tout autre que pour
te dame, une critique eut été préférable, Mais
ıcens, quelque grossier qu'il fut, était toujours
s-agréable à la comtesse trop compromise pour
ıvoir l'être davantage quoiqu'on dise d'elle.

X.

L'Empoisonnement.

Le Grand-Père avait autrefois connu à Paris célèbre auteur des *Mystères-du-Peuple*, aussi qu'il apprit que ce dernier était à Genéve, il pressa de renouveler ses relations avec lui lui faisant une visite.

Eugène Süe accueillit naturellement avec bienlance son ancien compagnon de plaisirs, qu'il it fréquenté dans sa jeunesse lorsque, plus que lionnaire, il avait au tour de lui une meute pressée de suivants; camarades de la prospérité, s des soirées de garçon et des petits soupers, t M. J.... faisait partie. Les deux anciens pagnons de plaisir, en se retrouvant, après ze ans de séparation, se rappelèrent tous les x avec bonheur le temps passsé joyeusement es gentils souvenirs de jeunesse, toujours chers oujours riants. Le Grand-Père invita à dîner

son ancien camarade parisien, et celui-ci accepta sans se faire prier.

Le dîner eut lieu rue du Mont-blanc, dans un splendide hôtel, plusieurs collégues de l'homme d'État genevois assistèrent à ce repas, auquel la comtesse de S.... avait aussi été invitée. Cette belle dame, placée auprès de l'illustre romancier, renouvela envers lui toutes les coquetteries qu'elle lui avait déjà prodiguées à Annecy et à Aix-les-Bains.

Le repas fut plein de gaieté et d'entrain, le grand citoyen et la charmante comtesse donnaient l'exemple de la joie et des gais propos, auxquels le citoyen Eugène Süe s'abandonnait avec toute la joyeuse facilité de sa nature expansive. Le soir, lorsqu'il rentra à son hôtel, il se sentit atteint d'une affreuse migraine et fut fortement indisposé toute la nuit; conme le lendemain matin il était encore très fatigué, il se décida à quitter Genève et à retourner à Annecy, pensant que l'air, la vue de la campagne, et surtout la reprise de son existence régulière et rangée, partagée entre la promenade et le travail, faciliteraient son rétablissement; mais malheureusement il n'en fut rien, loin de diminuer, le mal s'agrava à son arrivée à Annecy; le malade souffrait d'une névralgie, le lendemain il eut une fièvre intermittente, qui céda

ustant à une énergique médication, et qui fut
e d'un mieux sensible pendant deux jours.
l en profita pour aller faire une promenade
le lac d'Annecy avec son fidèle guide Ravio.
ie soir, lorsqu'il revint, Eugène Süe trouva la
esse de S.... qui l'attendait chez lui; cette
: était, disait-elle. venue exprès de Genève
s'informer de l'État de sa santé, lorsqu'elle
it qu'il avait fait une promenade assez longue
le lac, elle lui fit d'affectueux reproches.
– Vous avez eu tort, lui dit-elle, d'aller vous
uer ainsi, et vous pourriez bien vous être pré-
une rechute.
– Je vous assure, Madame, que cette prome-
m'a au contraire fait beaucoup de bien et
je me trouve mieux ce soir. Les senteurs
mées de la rive, l'odeur balsamique des
tes des Alpes, la douce fraîcheur des bords
ac, la vue du spectacle grandiose qui s'étalait
nt moi, le recueillement que j'éprouvais en face
a nature imposante et sublime, qui m'envi-
ait pendant que je me berçais doucement
ma barque, balancée mollement par les ondu-
ns régulières du lac, m'ont fait grand bien,
calmé mes sens, reposé mon esprit, rasséréné
cœur, m'ont causé un mieux considérable, et
ous avouerai même que le grand air a aiguisé
appétit et que je souperais volontiers; vous

seriez bien aimable si vous vouliez me tenir compagnie et partager mon repas de solitaire.

— J'accepterai volontiers sans cérémonie, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que vous ne me refuserez pas d'excellentes compotes et quelques bouteilles de vieux bordeaux que j'ai apportées dans ma voiture à votre intention.

— J'accède à vos désirs, belle dame, envoyez chercher les bonnes choses que vous me destinez, pendant que Jean va nous faire préparer à souper.

Bientôt Madame de S.... et Eugène Süe se mirent à table, la première fit boire les deux tiers d'un des flacons de bordeaux qu'elle avait apportés à son hôte, quand à elle, prétextant adroitement d'une enflammation d'estomac, dont elle disait souffrir, elle ne but que de l'eau ; et elle eut aussi la délicate attention de prodiguer un pot de ses compotes à son hôte, qui en mangea beaucoup, tandis qu'elle ne le toucha que du bout des lèvres.

Le lendemain matin Eugène Süe fut très-mal, la fièvre était revenue, les maux de têtes avaient reparu très-violents, accompagnés de fréquents accès de vomissements ; bientôt le malade fut en proie au délire, et quand arriva le docteur Mannoir, habile médecin de Genève, Eugène Süe était déjà

la dernière extrémité, et le célèbre praticien clara que tout espoir de guérison était perdu.

Dans ses rares instants de lucidité le malade plaignait de douleurs très-aigues à l'hypocondre uche, et ce fut inutilement que le médecin fit pliquer dix-huit sangsues dans la région de la te, les douleurs abdominales augmentaient tou-urs, ainsi que le délire et les accès de vomisse-ents; une soif ardente dévorait le malheureux ronisant qui, chaque fois qu'il le pouvait, deman-it à boire.

Enfin, trois jours après le souper qu'il avait it avec Madame de S...., Eugène Sue mourut ns d'atroces douleurs avec tous les symptomes un empoisonnement. Malheureusement aucune précaution ne fut prise pour constater ce dernier; autopsie du défunt ne fut pas faite, les mé-cins, ses amis, faisant partie de la proscription et abitant Genève, étaient absents et ne furent informés le trop tard du malheur arrivé au grand écrivain.

Mais l'opinion publique ne se trompa pas sur cause secrète de la mort prématurée de l'auteur la *France sous l'Empire*, tout le monde l'at-bua à un empoisonnement, et les soupçons tom-ent tout naturellement sur la femme avec la-elle il avait soupé trois jours avant son décès; r personne n'ignorait, surtout à Chambéry, à mecy, à Aix-les-Bains et à Genève, le rôle odieux

que cette dame jouait à l'étranger ; elle était signalée par tous comme un agent secret du gouvernement impérial. Tous ceux qui la connaissaient voyaient en elle le bourreau, l'assassin, l'empoisonneuse du grand écrivain. Le célèbre Raspail ne l'a pas caché, il l'a dit ouvertement dans un de ses ouvrages de médecine. Pas un, de ceux qui connaissaient Eugène Süe, ne crut à sa mort naturelle ; tous soupçonnèrent un empoisonnement. Nous-même, qui avions vu le grand écrivain un mois avant sa mort très-bien portant, nous n'avions jamais soupçonné que sa fin était si prochaine. Nous avons beaucoup regretté que ses amis, qui assistèrent sa à fin prématurée, surtout le colonel Charas, qui reçut son dernier soupir, n'eussent pas fait faire l'autopsie de son corps afin de constater avec certitude quelle était la cause de sa mort imprévue.

Nous aurions certainement insisté pour que l'autopsie fut faite, si nous avions pu nous rendre à Annecy lors de la mort d'Eugène Süe, mais malheureusement nous étions nous-même dans un état de souffrance des plus grave ; une maladie imprévue et extraordinaire nous avait atteint subitement au moment où nous y songions le moins ; après avoir soupé très-sobrement avec un de nos amis et sa famille. Le docteur de Nolhac qui nous a soigné ne comprit absolument rien à la

cause du mal dont nous souffrions. Ce ne fut qu'au bout de trois semaines qu'il parvint à nous guérir, à force de soins, de précautions et de médicaments. Lorsque nous fûmes rétabli, l'auteur des *Mystères-du-Peuple* était mort de depuis plusieurs semaines. On comprendra facilement la douleur profonde que nous éprouvâmes à la nouvelle de la perte de cet excellent citoyen, auquel nous ne pûmes dire adieu et qu'il nous fut impossible d'accompagner à sa dernière demeure.

La mort d'Eugène Süe fut un véritable deuil public pour les habitants de la petite ville d'Annecy et des environs, car tous l'aimaient, l'estimaient et l'admiraient; et, malgré les persécutions et les tracasseries de la police, dès cinq heures du matin, le jour de son enterrement, une foule considérable, plus de trois ou quatre mille personnes, entouraient la maison mortuaire et stationnaient dans l'allée d'Albigny qui y conduit; un grand nombre d'entre elles avaient même passé la nuit à veiller dans la crainte qu'on enleva le corps de celui qu'elles aimaient, et beaucoup de proscrits étaient venus de Genève et de Chambéry pour rendre les derniers devoirs à leur illustre collégue.

La police locale comme toutes ses pareilles se montra mesquine et tracassière. Elle ne voulut pas accorder l'autorisation, que l'on avait sollicitée, d'inhumer l'illustre exilé au haut de la montagne,

située derrière sa maison des *Barettes*, et où il avait témoigné le desir d'être enterré; l'autorité supérieure désigna le cimetière des protestants comme lieu de sépulture et ordonna que le service funèbre eut lieu à 6 heures du matin, contre tous les usages reçus, afin sans doute de diminuer le nombre des assistants. Mais, comme nous l'avons dit, plusieurs milliers de Savoisiens et une grande quantité de proscrits attendaient, quelques uns même depuis la veille, le convoi funèbre, pour rendre les derniers devoirs à celui qu'ils aimaient et qu'ils pleuraient.

Eugène Süe avait avant de mourir exprimé au colonel Charras le desir d'être enterré comme il avait vêcu, en libre penseur, sa volonté suprême fut scrupuleusement observée, il n'y avait à son convoi funébre ni prêtre, ni ministre d'aucun culte, ni emblême d'aucune religion. C'était l'enterrement d'un républicain, socialiste, rationaliste, conduit par des citoyens à sa dernière demeure, la foule silencieuse et recueillie suivait chapeau bas, les larmes dans les yeux, la dépouille mortelle de ce grand homme de bien, qui fut un ami de l'humanité, un apôtre de justice, qui consacra tout son beau talent, à l'instruction du peuple, tout son génie à la défense de la cause des prolétaires, des déshérités, et qui flêtrit d'une façon indélibile leurs abrutisseurs et leurs oppresseurs, qui les signala

à mépris public et à l'exécration universelle, et il dénonça leurs manœuvres odieuses et leur conduite criminelle.

Arrivé au cimetière, le corps de l'écrivain populaire fut descendu dans sa fosse, mais pas un proscrit ne prit la parole pour lui dire un dernier adieu, la police avait, disait-on, défendu de prononcer l'oraison funèbre du défunt et il ne se trouva parmi les réfugiés personne pour enfreindre cet ordre arbitraire, pour le braver et pour faire l'éloge de ce grand mort; pour parler de ses qualités, de son talent, de ses vertus, de ses travaux, de ses œuvres colossales, de son dévouement, de sa résignation, de son courage, de son amour profond pour le peuple, des immenses services qu'il avait rendus, de ses souffrances, de son martyre et de sa mort. Tous ses concitoyens et ses collègues en proscription, ayant le colonel Charras à leur tête, restèrent muets sur le bord de sa tombe. Il se trouva cependant, parmi les nombreux Savoisiens qui l'avaient accompagné, un avocat de Chambéry qui rompit ce triste silence et qui prononça quelques paroles. Ce furent les seuls adieux dits à cette grande victime, à cet illustre martyr.

Les nombreux assistants, qui l'avaient accompagné à sa dernière demeure, se retirèrent profondément attristés devant cette attitude glaciale qui leur serra le cœur.

La Cousine d'une Espagnole, accompagnée poète P..., assistait à l'enterrement de sa victi avec le front impassible et l'audace inébranlal qui la caractérisaient.

Cette femme éhontée avait suivi dans u voiture armoiriée le convoi funèbre de celui qu'e avait tué; un vide réprobateur s'était fait stinctivement au tour d'elle, on s'en éloign comme d'une pestiférée, comme d'une maudite; honnêtes et simples Savoisiens se la montrai avec horreur en disant: Voilà l'assassin du gra citoyen, c'est elle qui lui a fait prendre le poi dont il est mort, et elle est venue ici accompag sa victime jusqu'au fond de sa tombe pour b s'assurer qu'elle ne lui échappera pas, et bient comme Judas, elle recevra le prix du sang du ju Et tout le monde vouait cette misérable à l'e cration universelle et appelait sur sa tête le ch ment mérité de son crime. Mais, sûre de l'i punité, grâce aux hautes protections dont elle é entourée, elle bravait ces murmures et ces ma dictions, elle contemplait d'un œil mépris cette foule inoffensive et triomphait dans son infâ en face de la tombe de sa victime.

Il y eut cependant un homme qui ne rougit p de se montrer en public avec la comtesse de S...., fut le poète P..., qui l'accompagna dans sa voit

et qui partagea ce jour là avec elle la réprobation générale.

Tels furent les derniers devoirs rendus au grand romancier, qui a tenu un instant toute l'Europe suspendue à ses pages admirables, qui a captivé tant de lecteurs innombrables par les péripéties émouvantes de ses drames extraordinaires, et qui est venu s'éteindre prématurément dans un coin isolé de la Savoie hospitalière, où il a été inhumé dans la partie réservée aux réprouvés dans un cimetière de village. Et il a été défendu à ses collégues de prononcer une seule parole d'adieu sur sa tombe, la haîne de ceux qui l'ont proscrit, l'a suivi en exil et jusqu'au fond de sa fosse; là ne s'est pas même arrêté leur vengeance; lui mort, ils ont poursuivi les enfants de sa pensée; les *Mystères-du-Peuple*, cette œuvre monumentale, fruit de dix ans de durs labeurs, ont été saisis, condamnés et détruits, leur éditeur et leur imprimeur ont aussi dû subir l'amende et la prison; le ministère public a cependant daigné, attendu la mort de l'auteur pendant l'instance, abandonner les poursuites contre lui; ainsi, grâce à la générosité et à l'humanité du parquet, le gouvernement impérial n'a pas demandé l'extradition d'Eugène Sûe mort, il ne l'a pas fait exhumer de sa tombe pour être brûlé et ses cendres jetées aux vents.

Il restera sur la terre d'exil jusqu'au jour du

triomphe de la liberté. La dépouille mortelle du proscrit ne doit pas rentrer dans la France profanée par le despotisme, souillée par le parjure, deshonorée par l'empire. La patrie doit être régénérée, dessouillée pour recevoir les cendres des martyrs.

Une souscription a été ouverte par les amis de l'illustre mort afin d'élever un modeste mausolée sur sa tombe; tous les prolétaires, tous les républicains-démocrates-socialistes s'empressèrent de souscrire pour une faible somme, et l'on eut bientôt réuni ainsi avec l'obole des pauvres plusieurs millers de francs; ce furent les citoyens Etienne Arago et Charras qui se chargèrent de faire construire le monument funèbre; mais il s'écoula plusieurs années sans que ce dernier fut fait, la Savoie était déjà annexée à la France et le mausolée n'était pas encore construit. L'est-il aujourd'hui? — Nous l'ignorons. Mais après tout peu importe; un tertre de gazon sur lequel poussent les blanches paquerettes et les bleus myosotis est bien préférable au lourd socle du monument de pierres. Pourvu qu'au jour du triomphe de la République, pour laquelle Eugène Süe a travaillé, souffert et vécu, les républicains puissent retrouver la place où gisent ses cendres, afin de les rapporter en triomphe dans la patrie et de les déposer dans le panthéon populaire, c'est tout ce qu'il faudra. La

émoire des amis, des défenseurs et des éduca-
eurs du peuple doit surtout être gravée dans le
œur des citoyens, et Eugène Süe vivra perpé-
uellement dans le souvenir des prolétaires, dont
l a écrit la dramatique légende.

L'auteur des *Mystères-du-Peuple*, cette épopée
ublime, restera comme le plus grand romancier
ocialiste des temps modernes, le plus célèbre
ulgarisateur des idées nouvelles, l'historien le plus
opulaire de la vieille Gaule, l'auteur le plus démo-
ratique et le plus révolutionnaire de notre époque,
'ennemi le plus acharné du trône et de l'autel,
t le divulgateur le plus infatigable des trâmes se-
rètes, des principes pernicieux, des doctrines
mmorales, des théories perverses, du fanatisme
nplacable, de la superstition grossière, de l'avidité
rdide et de la cruauté froide des jésuites et du
ergé. Ce grand écrivain était un des apôtres
s plus convaincus des doctrines socialistes qui
ivent régénérer le monde par l'émancipation des
travailleurs, l'abolition du paupérisme et du proléta-
riat, et l'extinction de la misère et de l'ignorance.

Eugène Süe a continué l'œuvre de Jean Hus,
Zvingli, de Voltaire, de Rousseau et d'Owen ; il
pénétré plus profondément qu'eux encore dans la
ase du mal qui dévore l'humanité. Il avait l'amour
fond du premier pour le peuple et pour la
rité, il possédait le courage et l'incorruptibilité

du second, la haine du catholicisme et la verve philosophique du troisième ; le sentiment démocratique, la délicatesse exquise, la sensibilité native et l'âme aimante du quatrième et les idées du dernier.

Comme ces grands hommes il a semé dans les masses la haine du despotisme clérical et royal, l'amour de la justice et du droit, et il a en-outre enseigné au peuple les moyens pratiques de briser la chaîne de misère, d'ignorance et de despotisme qui pèse sur lui. Il lui a indiqué la source des maux qui le rongent et les remèdes propres à les guérir. Il a passionné pendant vingt ans le monde par la lecture de ses romans socialistes. Ses doctrines, vulgarisées par ses œuvres si populaires et par le théâtre, ont pénétré partout : dans la mansarde de l'ouvrier comme dans cabane du paysan et dans la demeure du riche, elles ont semé partout les germes de rénovation sociale et contribué puissamment à élaborer l'œuvre de transformation que nous voyons s'accomplir aujourd'hui avec succès et qui aura définitivement triomphé demain.

Ce sont les écrits de cet auteur éminent qui ont préparé, en Suisse, la révolution de 1847 faite contre l'oligarchie, et qui ont délivré la partie catholique de ce pays du joug clérical et du Sonderbund jésuitique ; les œuvres d'Eugène Süe ont encore contribué puissamment au grand mouvement révolutionnaire-socialiste qui

s'est produit en 1848 et qui, du même coup, faisait disparaître comme par enchantement la papauté et la royauté; ce sont encore les mêmes romans socialistes de l'auteur des *Mystères-de-Paris* qui ont fait germer et éclore, en 1848, ces idées de rénovation sociale et d'émancipation économique, que nous avons vu triompher alors, que depuis la réaction liberticide a étouffées dans le sang du peuple, qui surgissent de nouveau aujourd'hui et qui entrent si profondément dans la pratique.

Ce romancier populaire, que les électeurs républicains du département de la Seine avaient envoyé siéger à l'Assemblée-nationale, ce travailleur infatigable et dévoué qui a écrit, comme nous l'avons dit, la plus belle épopée populaire qui se puisse imaginer sous ce titre: *Les Mystères-du-Peuple*, à laquelle il a consacré dix-ans de sa vie, s'est vu emprisonner et proscrire par les malfaiteurs du deux décembre 1851; il est venu demander asile à la vieille terre des Allobroges afin de continuer son œuvre d'émancipation religieuse, politique et sociale, ce lutteur vaillant, élevé dans toutes les douceurs de luxe et de l'opulence, cet enfant gâté de la fortune, qu'une impératrice et un vice-roi ont tenu sur les fonds batismaux*, a aban-

* Eugène Süe a eu pour parrain et marraine Eugène et Joséphine de Beauharnais.

donné, pour le triste exil et le rude labeur de l'écrivain socialiste militant, toutes les douceurs de sa somptueuse existence, il a renoncé volontairement à toutes les faveurs du pouvoir qu'il eut facilement pu conquérir s'il eut voulu arborer son drapeau ou simplement se taire, comme tant d'autres.

Il était venu se recueillir et se tremper plus solidement encore dans la solitude; sa grande âme était devenue plus stoïque, et il travaillait avec ardeur à son œuvre de régénération sociale, lorsque Madame de S.... vint le trouver et fut son mauvais génie. Cette femme perverse est arrivée à Annecy et ce grand homme courageux, bien portant, plein de sève et de talent, s'est bientôt étiolé, épuisé et éteint sous le regard de basilic de cette femme maudite, chargée de donner la mort à ce génie puissant et redouté, dont la plume effrayait à la fois le clergé et l'empire. Comme les Borgia, certaine famille d'origine italienne a de nos jours des poisons subtils et ceux qui la gênent ou qu'elle redoute ne vivent pas longtemps. On en a déjà eu de nombreux exemples depuis quelques années: Cavaignac, Charras, le Czar Nicolas, etc. sont morts fort à propos pour certaines gens et au moment où on s'y attendait le moins.

Comme eux, Eugène Süe a été frappé par une main mystérieuse, qui a glissé subtilement quelque dangereux poison dans ses aliments; oui le grand

populaire, le continuateur de l'œuvre de
, de Rousseau, le romancier socialiste,
de la *France sous l'Empire* est mort em-
; c'est la main gantée d'une jolie femme
a donné le poison fatal. Il a été exécuté
le nouvelle, sans bruit, sans pistolet, ni
; mais il n'en a pas été frappé moins
, ni moins promptement et son joli as-
ecret, qui l'a tué en lui souriant, en lui
es yeux les plus doux et les mines les
cieuses, a été impérialement récompensé,
parures, diamants et pension sur la cas-
ticulière.
insi mourront, comme Eugène Süe, tous
ains énergiques et incorruptibles qui ose-
quer l'autel et le trône et dévoiler les in-
e Loyola et de César. Ils seront tous les
des étouffeurs modernes de la pensée libre
endante, des chauffeurs du XIX^me^ siècle,
ssins cléricaux et impériaux, des empoi-
patentés, brevetés, décorés et garantis
é par les gouvernements; ils succomberont
les coups des Torquemada des Jean Chatel,
ues Clément, des Ravaillac, des André
lu deux-décembre et du jésuitisme.

XI.

Mascula Sapho.

Après l'accomplissement du crime abominable
ɜ nous venons de raconter et dont l'impunité lui
ıit été assurée d'avance, la Femme proscrite
ourna à Genève pour continuer le cours de ses
ɔortements.

Les exhibitions au bal et au théâtre ne suf-
ıient pas à notre héroïne, on la rencontrait
:tout, le jour dans les rues, sur les quais, à la
ɯenade, au jardin Anglais, à l'île Rousseau, à
ın-Palais, on ne pouvait se promener à Genève
ıs se croiser avec elle. Elle faisait louer une
:line chez Koelicker pour sortir en voiture, elle
ɔrenait à l'heure, elle affublait en chasseur un com-
ɜsionnaire et le faisait asseoir à côté de son
her, pendant qu'elle se prélassait nonchalam-
ɲt étendue dans sa calèche, ayant devant elle
King-Charles placé sur une longue fourure
ɑche mouchetée de noir traînant jusqu'à terre;
étalait alors ses plus belles toilettes, faisant

des mines et de l'œil comme une fille entretenu brûlant le pavé de Genève, s'arrêtant devant magasins comme devant autant de stations, faisant montrer les étalages, pour le seul pl de se faire remarquer des promeneurs et des lands, marchandant tout et n'achetant rien.

D'autres fois elle se promenait à pied, fa comme une courtisane, enveloppée dans une mine semblable à la couverture de sa voiture layant les trottoirs de la traîne immense d robe de soie violette, suivie de son canich l'attache et d'une vieille duègne qui se t respectueusement à distance; de quel côté qu aille se promener dans la ville on était tou sûr de la rencontrer.

Il y avait alors trois femmes costumées d même façon à Genève et qui vues à une cert distance se ressemblaient beaucoup. L'une une fille nommée Ida, nouvellement entretenue le respectable Grand-Père, l'autre la maîtress consul anglais et la troisième la *Femme-pro* comme se faisait appeler notre héroïne. Q était la plus vertueuse de ces trois grâces? l'ignorons, mais dans tous les cas nous pou dire avec certitude que ce n'était pas la dern

Tous les soirs celle-ci sortait pour faire qu'elle appelait des études de mœurs, souve la tombée de la nuit, lorsque les promen

commençaient à devenir rares, on rencontrait une jeune femme à la démarche furtive, à l'allure suspecte, qui glissait rapidement sur le pont ou le quai des Bergues, faisant quelques signes ou quelques cligue-ments d'yeux quand un joli garçon ou un beau cavalier passait près d'elle, se retournant plu-sieurs fois pour s'assurer si elle était suivie et, quand elle en avait acquis la certitude, elle se di-rigeait en toute hâte vers une sombre et profonde allée de traverse conduisant à la rue Rousseau. Arrivé là, le cavalier, qui suivait la belle, ne tar-dait pas à l'accoster et à solliciter d'elle la per-mission de la reconduire jusque chez elle.

— Très volontiers, monsieur, lui répondait une douce voix, car j'ai bien peur, je n'ose pas tra-verser seule cette affreuse allée.

L'inconnu offrait son bras, on l'acceptait et, après quelques détours dans les rues désertes et dans les allées tortueuses, dont il existe un si grand nombre à Genève, on arrivait bientôt dans un joli petit appartement, modeste et coquet, meublé avec une simplicité pleine de bon goût.

Le jeune homme était d'abord étonné de voir sa belle aussi bien logée, et il admirait ses ma-nières pleines de distinction et d'élégance, il pensait déjà s'être trompé, et croyait se trouver chez une honnête jeune femme attardée qui n'avait accepté son bras que par crainte de parcourir seule la ville

la nuit. Mais néanmoins il se proposait de pousser jusqu'au bout son aventure. A l'instant où il allait adresser la parole à sa gentille promeneuse, celle-ci lui dit:

— J'espère, Monsieur, que vous voudrez bien en récompense du service que vous m'avez rendu accepter sans cérémonie à souper avec moi? et sans attendre la réponse, elle frappa sur un timbre placé devant elle. Au même instant une gentille soubrette apparut.

— Faites nous servir à souper immédiatement dit la belle inconnue.

— Je vous suis très-obligé de votre gracieuse invitation, répondit le cavalier, mais je ne sais si je dois accepter, car ordinairement, en pareille circonstance, ce n'est pas la dame qui offre à souper.

— Seriez-vous faché, pour une fois, de cette dérogation à la régle générale, quand c'est moi qui la fais, répliqua la dame avec un charmant sourire.

— J'aurai mauvaise grâce de l'être, Madame, aussi j'accepte avec grand plaisir et sans plus de cérémonies.

Le souper fut bientôt servi, et quelques instants après, le beau cavalier et son aimable hôtesse lui firent grand honneur. Le jeune homme fut empréssé et galant, la dame aimable et facile, il n'en fallait pas tant pour que bientôt, le champagne aidant, le tête-à-tête devint des plus intime.

Le lendemain matin, après une nuit de plaisir, galant cavalier déposa un billet de 100 francs sur cheminée de sa belle, mais, au moment où il rtait, la soubrette le lui rendit, en lui disant d'un r froissé :

— Voici cent francs que vous avez oubliés sur cheminée, veuillez les reprendre. Heureuse- ent que ma maîtresse ne les a pas vus, car le eut été profondément blessée de votre procédé.

— Je n'ai pourtant pas eu l'intention de froisser susceptibilité, répondit l'inconnu, et je vous ie, si ma nouvelle proposition n'a rien d'incon- nant, de vouloir bien garder ces 100 francs pour s épingles.

— Je vous remercie beaucoup, Monsieur, mais m'est expréssément défendu de rien accepter.

— Eh bien, puisqu'il en est ainsi, je suis bien cé de garder mon argent; mais, dites moi, votre aîtresse est donc une bien grande dame.

— Ne vous en êtes-vous donc pas aperçu cette it? dit la soubrette d'un air malin.

— Si, j'aurais dû m'en douter, à certaines ses, mais aujourd'hui les *filles* sont si avancées elles sont presque aussi fortes que les femmes plus haut parage, et qu'il est bien difficile de pas confondre ces dernières avec elles. Ne pour- -je pas, avant de vous quitter, savoir le nom de re belle maîtresse?

— Non, Monsieur, la chose est impossible.

— N'aurai-je pas au moins le plaisir de la revoir ?

— Peut-être, si elle a été contente de vous, si vous êtes discret et si vous tenez scrupuleusement la promesse que vous lui avez faite de ne pas chercher à la connaître et de ne revenir ici que si on ne vous fait appeler, car à la moindre indiscrétion ou à la moindre démarche de votre part pour revoir ou connaître ma maîtresse, vous pouvez être certain qu'elle sera à tout jamais perdue pour vous. Donnez-moi votre nom et votre adresse, et espérez si vous êtes discret et sage.

— Il faut bien faire comme vous voulez, dit le jeune homme en remettant sa carte, et il disparut en poussant un gros soupir.

Au moyen du procédé, de mœurs plus que faciles que nous venons d'indiquer, et du mystérieux petit appartement qu'elle avait loué dans un des quartiers les plus mal famés de la ville, Madame de S.... se passait tous ses nombreux caprices.

Si chaque soir, dévorée par une brûlante ardeur érotique, la Cousine d'une Espagnole, quand elle quitte son élégant hôtel, ne va pas, le sein nu et soutenu par une résille d'or comme Messaline, étaler ses charmes et les offrir à la lubricité, à l'obscénité et à la brutalité des débauchés les plus dégoutants, les plus abjects et les plus crapuleux,

ans des bouges infects, sur des grabats repoussants, ut maculés, suintant la débauche, exhalant un re et nauséabond parfum de virilité et réservés ans la Rome ancienne aux prostituées du plus as étage. c'est que la Romeprote stante ne posséde as de ces cloaques immondes, sans cela, la courtiine dépravée dont nous esquissons les mœurs onteuses n'eut pas manqué de les hanter.

Mais elle allait du moins dans des lieux de ême nature, servant d'asile brillants et somptueux ux mêmes vices et aux mêmes excès. Si dans les ouges modernes les tapis soyeux, les glaces, les anapés, les lits moëlleux, les beaux candélabres, les ougies parfumées remplacent la lampe fétide et fuueuse, les couches malpropres et puantes des loges le la Rome des Césars, les mœurs de leurs habitués 'en sont pas moins infâmes. La prostitution est oujours la prostitution, l'orgie est toujours l'orgie, t ceux qui s'y livrent n'en sont pas moins mépriables, soit qu'ils se vautrent dans des lieux mmondes ou dans des salons resplendissants de oie, d'or, de glaces, de lumières, et saturés de arfums. Le vice est encore plus hideux quand il st ainsi vu dans tout son dégoûtant éclat.

Madame de S.... allait souvent, toujours sous rétexte d'études de mœurs, dans ces lieux où on e peut mettre les pieds sans se dégrader et avilir à ses propres yeux, et où, surtout une femme,

ne peut entrer sans se deshonorer. Mais celle, dont nous parlons, est au-dessus des préjugés vulgaires; elle croit aux deux morales: à la morale faite pour le peuple, pour les travailleurs, les gens de rien, de bas étage, qui enseigne la décence, la pudeur, la chasteté, la fidélité conjugale et toutes les vertus privées et publiques, et à la morale des gens dits comme il faut, du beau, du grand monde, des salons et des cours, des alcoves et des antichambres, laquelle enseigne le goût des plaisirs, les habitudes d'oisiveté, de corruption, de dépravation, de débauche et de prostitution, qui font les délices de la haute société. Cette morale, aimable et facile, ainsi que la qualifient ses adeptes, Madame de S.... la pratique avec tous les raffinements de la plus exquise corruption et de la dépravation la plus grande. Elle abandonne le costume de son sexe et c'est habillée en homme qu'elle se livre à tous les excès les plus honteux et les plus contre nature, qu'elle réssuscite les mœurs de Lesbos et que, nouvelle Mascula Sapho, elle oublie son sexe pour usurper celui des hommes.

Les promeneurs du pont des Bergues ou de l'Ile Rousseau ont pu souvent rencontrer le soir et apercevoir à la lueur brillante du gaz, un jeune jouvenceau imberbe, au teint frais et rose, aux yeux pleins de charme, à la chevelure noire et brillante, couverte d'un chapeau de feutre élégant,

ant un manille parfumé, dont les spiraux
ricieux s'échappent légers et flexibles de sa
che aux dents blanches, aux lèvres pourpres;
ont pu remarquer aussi, sa petite cravate
dée, au nœud artistiquement fait et orné d'un
lant, qui entoure son cou flexible, fin et gra-
ix; le coquet habit noir de ce jeune dandy est
ne coupe élégante qui fait ressortir la finesse
sa taille souple et bien prise, un gilet de satin
dé emprisonne et dissimule mal une gorge
éminente dont les rotondités délicates et in-
rètes cherchent à s'échapper de l'enveloppe
batiste et de dentelle de sa chemise brodée, et
ntrent même quelque fois leurs petits boutons
s aux regards indiscrets et curieux, qui plongent
ravers l'échancrure du gilet; son pantalon de
imir noir dessine avec trop d'exactitude ses
ses, ses hanches, un peu grosses pour un homme,
ccuse certaines formes qu'on n'est pas habitué
encontrer sous les plis de ce vêtement tout
sculin; mais ces petites défectuosités sont com-
sées par une désinvolture toute masculine, un
ntien assuré, un regard provocateur lorgnant
femmes avec insolence, et des allures des plus
alières.

Ce jeune et joli garçon lorsqu'il a traversé le
ne sur le pont des Bergues, prend le quai à
che, se dirige sur la place du Molard et ne

tarde pas à entrer dans un de ces temples de la débauche dont la réputation est malheureusement trop bien établie à Genève.

C'est dans ce sanctuaire impur que le jeune dandy se livre à ses goûts dépravés. Eh bien, si nos lecteurs pouvaient jeter un regard dans ce receptacle de vices honteux, ils reconnaîtraient à leur grande indignation que le jeune cavalier qui vient d'y entrer n'est autre que notre héroïne, la Cousine d'une Espagnole, déguisée en homme.

Ces faits monstrueux, ces mœurs contre nature, paraîtront sans doute invraisemblables à beaucoup de nos lecteurs, ils sont pourtant de la plus rigoureuse exactitude et de notoriété publique à Genève et en Savoie, et, loin de les exagérer, nous les amoindrissons encore afin de ménager la susceptibilité de nos lecteurs.

XII.

Les expulsés.

Quelques jours après les faits que nous venons
raconter, le 15 janvier 1858, Sacrovir Lebren
ait au Café de la Couronne, à Genève, avec plu-
urs de ses amis, lorsque tout à coup une nou-
lle extraordinaire circula.

On venait de recevoir une dépêche télégraphique
nonçant que plusieurs Italiens avaient jeté des
mbes sous la voiture de Louis Bonaparte, que
auteurs de cet acte: Orsini, Pieri, Rudioz et
mez étaient arrêtés, qu'on avait saisi plusieurs
projectiles, et qu'un grand nombre de personnes
aient été blessées et tuées, mais que Louis Bo-
rte n'était pas atteint. On comprend facile-
nt quel effet cette nouvelle produisit sur Sacrovir
bren. Il regretta amèrement que cette ten-
ive n'eut pas réussie et qu'elle eut amené l'ar-
tation de ses auteurs, et ce n'était pas sans une
fonde douleur qu'il envisageait le sort terrible

qui les attendait. Il conservait cependant l'espoir que la belle Italienne, qui accompagnait Orsini à Genève lors de l'entrevue qu'il eut avec elle, dans la maison où était né Jean-Jacques Rousseau, n'avait pas été arrêtée.

On comprendra facilement quelle grande agitation cette nouvelle causa parmi les proscrits politiques habitant Genève, qui considéraient la mort de Louis Bonaparte comme le signal de leur délivrance et du triomphe de la République. Lorsque Sacrovir Lebren se leva pour sortir du Café, un commissaire de police lui dit qu'il désirait lui parler en particulier; Sacrovir s'en fut aussitôt avec ce fonctionnaire dans la chambre voisine où ce dernier lui demanda, s'il ne connaissait pas l'auteur d'un article contre le Grand-Père, publié récemment dans le *Pierrot*, journal charivarique, qui paraissait alors à Genève.

— Je trouve votre question au moins étrange, lui répondit Lebren, et je ne vous reconnais pas le droit de me l'adresser, néanmoins je vous répondrai, que non-seulement je ne connais pas l'auteur de l'article dont vous parlez, mais encore que je n'ai pas lu cet article et que j'ignorais même l'existence du journal dont vous venez de me citer le nom. Veuillez maintenant, monsieur, me dire dans quel but vous m'avez interrogé, et ce que je puis avoir de commun avec l'article en question?

— Je l'ignore moi-même, Monsieur, je suis en tre chargé de vous inviter à vous rendre demain, onze heures, au bureau de Monsieur le conseiller tat chargé du département de justice et police, désire vous parler.

— C'est bien, Monsieur, répondit Lebren, j'irai.

— Le lendemain Sacrorir se rendit en effet à tel de ville et demanda à voir le chef du départe- nt de justice et police, qui l'avait fait appeler. is, au lieu de ce magistrat, il rencontra le même missaire de police, qu'il avait vu la veille, et , dès qu'il l'aperçut, lui dit sans préambule:

— Je suis chargé de vous annoncer que vous s expulsé du Canton, par arrêté du conseil tat et que j'ai l'ordre de mettre cette mesure xécution immédiatement.

— Veuillez me dire quel est le motif de mon ulsion?

— Je ne le connais pas.

— J'ignore si ce que vous me dites est vrai, is tous les cas je demande copie de l'arrêt xpulsion pris contre moi ainsi que vous le dites.

— Cela est inutile, vous n'en avez pas besoin.

— Eh bien, puis qu'il en est ainsi, je refuse marcher et je proteste contre toutes les violences t vous vous rendrez coupable à mon égard.

— Je vais en référer avec mes supérieurs, dit commissaire de police, mais en attendant entrez

dans cette chambre, et il indiqua à Le
chambre voisine dans laquelle il l'introduisi
à peine celui-ci en eut-il franchi le seuil,
trouva en face d'un homme enchaîné, au
avait mis les menottes, et qu'il aperçut de
darmes, le sabre au poing, qui gardaient l
Il comprit qu'on l'avait placé près d'un m
et qu'il était retenu prisonnier, et cela s
sut quel en était le motif.

Au bout d'un quart d'heure le commis
police revint avec un ordre d'expulsion ain

„Le Conseil d'État de la République e
de Genève arrête d'expulser le sieur
réfugié politique français. Le Chancelie
Marc Viridet."

— Je proteste contre cet arrêté d'e
parce qu'il n'est pas motivé, ainsi que le
loi, répendit Lebren.

— Je n'ai pas mission de recevoir vo
testation, dit le commissaire.

— Eh bien, conduisez-moi devant le
département de justice et police, qui la
m'avez vous dit hier, a demandé à me pa

— Ce magistrat ne peut vous recev
l'ordre formel de vous expulser immédiat
de vous faire conduire au chemin de fer;
frontière voulez-vous aller?

— Je veux d'abord aller chez moi,

venir ma femme et de prendre l'argent et les ets d'habillement indispensables dont j'ai besoin.

— Vous ne pouvez pas aller chez vous, je us le répète, j'ai l'ordre formel de vous expulser t de suite.

— Cette manière d'agir est arbitraire. Vous honerez votre république en vous conduisant si; en Turquie ou en Mongolie on n'en ferait autant. Mais je vous ferai encore observer j'ai déposé ici mes papiers pour avoir un per- de séjour dans votre Canton et que je ne veux partir sans qu'on me les ait rendus.

— Eh bien, venez avec moi au bureau des angers et on vous les rendra.

Arrivé au bureau des étrangers Sacrovir, qui naissait plusieurs des employés, leur raconta ce i venait de lui arriver, et leur exprima sa sur- ise de ne pouvoir connaître le motif de son ex- lsion et son indignation de ce qu'on ne lui re- sait d'aller prévenir sa femme avant de partir.

— Si vous ignorez le motif de votre expulsion, i répondirent ces bureaucrates, nous le con- issons tous: vous êtes accusé d'être l'auteur n article contre le Grand-Père et la belle Ida, chaste comtesse, sa pupille, qui a été publié par *Pierrot.*

— Ce n'est pas moi qui ait fait cet article que je

n'ai pas même lu, et j'ignorais jusqu'à l'existence du journal en question.

— Nous savons parfaitement que ce n'est pas vous qui êtes l'auteur de cet article, et que vous n'écrivez pas dans le journal qui l'a publié, et c'est précisément pour cela que l'on n'a produit contre vous aucun motif d'expulsion.

— Mais à supposer que ce fut moi, ce qui n'est pas, qui ait écrit l'article du *Pierrot*, il n'y aurait pas là, je crois, un motif d'expulsion, car on ne peut renvoyer un citoyen de la Confédération que s'il nuit à sa sureté intérieure ou extérieure, et je ne vois pas en quoi les détails publiés sur les relations de Mademoiselle Ida avec le Grand-Père peuvent compromettre la sureté de l'État.

— La mesure prise contre vous est aussi ridicule qu'odieuse, répondit le chef de bureau en remettant le passeport à Lebren, et j'en suis honteux pour mon pays.

Au moment où il sortait du bureau des étrangers, le proscrit expulsé rencontra dans un couloir le conseiller d'État chargé du département de justice et police, et il en profita pour lui demander une explication.

— Je suis content du hasard qui me fait vous rencontrer, dit Lebren, en abordant ce magistrat, car j'ai demandé inutilement à vous parler afin de connaître le motif de mon expulsion, qu'on n'a

encore voulu me communiquer officiellement, ous prie donc de vouloir me le faire con-re.

— Je ne puis vous fournir aucun renseigne-t à ce sujet, car l'arrêté qui vous concerne a rendu en mon absence par le Conseil d'État, it moi-même refusé de prendre aucune mesure lable contre vous. Veuillez donc croire que je uis pour rien dans l'acte rigoureux qui vous pe, et que je n'y puis absolument remédier en ne manière.

— On vient de m'assurer, Monsieur, que j'étais ilsé à propos d'un article du journal le *Pierrot*. illez donc me dire, si c'est là le motif secret de expulsion, et si les renseignements que vous dû nécessairement prendre à ce sujet ont été rables à l'accusation qui, dit-on, pèse sur moi.

l'ai, en effet, fait prendre des renseignements ujet de l'article en question, et j'ai ainsi acquis reuve que ce n'était pas vous qui en étiez eur; c'est précisément pour cela que j'ai refusé ous expulser.

— Je vous remercie, Monsieur, de la franchise os déclarations, dit Sacrovir en saluant, et il it de nouveau le commissaire de police qui le nduisit dans son bureau.

— Vous venez d'entendre, Monsieur, la décla-n du ministre de justice et police, qui con-

firme mes dires et qui établit, que je ne suis pas l'auteur de l'article du *Pierrot* pour lequel on m'expulse; je proteste donc de la façon la plus énergique contre la mesure d'inique arbitraire et de violence dont je suis la victime, et je vous préviens que je ne céderai qu'à la force.

— J'ai contre vous un arrêt d'expulsion, rendu par le Conseil d'État, j'ai reçu l'ordre de le faire exécuter, je dois me conformer aux instructions qui m'ont été données, et puisque vous refusez de marcher de bonne volonté, je vais vous faire conduire par les gendarmes jusqu'à la gare où vous prendrez le chemin de fer pour Coppet, frontière du Canton de Vaud, sous la surveillance de deux agents de police.

— Vous pouvez, Monsieur, faire tout ce que vous voudrez, je ne céderai, comme je vous l'ai dit, qu'à la force.

Le commissaire de police fit alors appeler deux gendarmes et leur donna l'ordre de conduire Sacrovir à la gare du chemin de fer où deux agents de police l'attendaient pour l'escorter jusqu'à Coppet. Au même moment un autre agent de police, costumé en bourgeois, entra dans le bureau en disant:

— La voiture de Mademoiselle Caroline l'attend pour la conduire au chemin de fer. Et les deux gendarmes requis mirent les menottes à Lebren et l'emmenèrent avec eux, en lui faisant traverser

oute la ville enchaîné comme un malfaiteur. Arrivé
à la gare, les deux porte-bicorne lui ôtèrent ses
haînes et le remirent aux mains des agents de
police.

En même temps que lui arrivait une voiture,
le laquelle il vit bientôt descendre une jeune et
jolie femme fort élégante, qu'accompagnaient deux
messieurs aux figures patibulaires, qu'il était facile de
reconnaître pour deux agents de police déguisés.
La jeune dame monta dans un vagon de seconde
classe, à la porte duquel ses deux argousins restèrent
en surveillance.

Sacrovir était fort intrigué de ce qu'il voyait,
il supposa naturellement que cette dame était aussi
expulsée, et il résolut de faire le voyage avec elle,
afin de connaître le motif de son expulsion. Il
monta donc dans le même compartiment qu'elle,
pendant que ses deux surveillants et ceux de la
dame s'installaient dans le compartiment voisin.

A peine Sacrovir était-il assis qu'un autre
voyageur vint prendre place à côté de lui, et
grande fut sa surprise quand il reconnut dans le
nouveau venu un de ses amis, le citoyen Eugène
...., directeur du journal le *Progrès*, dont Sacrovir
était lui-même un des principaux rédacteurs.

— Comment, c'est vous, mon cher ami, lui dit
Hebren, où donc allez-vous?

— Je vais à Lausanne, et vous?

— Moi, je vais hors du canton de Genève, du quel le Conseil d'État me fait expulser.

— Comment, vous êtes expulsé, je m'en doutais, mais je ne pensais pas vous rencontrer ici.

— Ah ça, vous vous en doutiez, dites-vous, mais qu'est-ce qui vous le faisait donc supposer?

— C'est toute une histoire que je vous raconterai à Lausanne, répondit Eugène J..., en jetant à la dérobée un regard sur la belle inconnue qui était assise près de lui.

— Je compte bien que vous ne l'oublierez pas, dit Sacrovir, qui avait compris que son ami ne voulait pas lui faire une confidence devant la dame étrangère.

Après quelques secondes d'hésitation, il s'adressa à cette dernière en lui disant:

— Pardon, Madame, vous venez de m'entendre dire que je suis expulsé du Canton de Genève, or, comme je ne voudrais pas que vous supposiez que c'est pour un motif non honorable, et que vous me considériez comme un malfaiteur, permettez-moi d'ajouter à la confidence que je viens de faire que je suis accusé, ô crime abominable! d'être l'auteur d'un article de journal irrévérencieux pour le respectable Grand-Père et pour une blonde Germaine, sa pupille, de pudique renommée.

— Je pensais bien, monsieur, puisque l'on vous permettait de voyager ainsi librement en se-

ndes classes, que vous n'étiez pas un bien grand iminel, répondit la dame d'une voix douce et ec un gracieux sourire.

— Si vous m'aviez rencontré un quart d'heure us tôt, dit Sacrovir, les menottes aux mains et chaîne au cou, conduit à la gare entre deux aux gendarmes, vous n'eussiez peut-être pas eu ssi bonne opinion de moi.

— Comment, ces misérables ont eu la cruauté vous traiter ainsi?

— Oui, madame, mais cela est de peu d'imrtance, et je ne vous en ai parlé que pour réndre à votre observation. Mais me serait-il rmis de vous adresser une question?

— Adressez, monsieur, je vous crois trop conable pour ne pas être persuadée que vous buserez pas de l'autorisation que je vous donne.

— Eh bien, madame, puisque vous voulez bien le permettre, je vous demanderai si, vous-même, us n'avez pas été en butte aux mauvais prodés de mes persécuteurs, car j'ai vu deux mesurs de fort mauvaise mine descendre en même nps que vous de votre voiture, et qui m'ont fait ffet d'être les collégues de ceux qui me conisent jusqu'à la frontière.

— Je dois vous avouer, monsieur, en toute ncérité, que vous ne vous êtes pas trompé et que,

comme vous, je suis expulsée du canton de Genève et pour le même motif.

— Comment, madame, êtes-vous attachée à la rédaction du *Pierrot*, et seriez-vous aussi accusée d'avoir manqué de respect à la chaste Ida et au vertueux Grand-Père.

— Hélas! monsieur, quoique je n'aie jamais rédigé le moindre journal, je n'en suis pas moins expulsée pour avoir encouru la haine du Grand-Père et de sa belle.

— Mais cela dépasse toute croyance; comment, vous aussi, vous êtes poursuivie à cause de cette fille?

— Oui, monsieur, et voici pourquoi: Ida est du même village que moi, je connais ses parents, je sais tout ce qu'elle a fait depuis son enfance, et quand on m'a dit que M. J.... en avait fait sa maîtresse, et qu'il la faisait passer pour une comtesse, sa pupille, cela m'a beaucoup amusé, j'en ai ri de très-bon cœur et j'ai raconté quelques bonnes anecdotes sur cette jeune femme. Mais, mal m'en a pris, on m'a fait appeler à la police, et comme je suis étrangère on m'a expulsée sans aucune forme de procès.

— C'est une indignité, on n'a jamais rien vu de pareil.

— C'est absolument comme pour vous; mais je dois dire que je connaissais Ida et que je ne m'étais nullement genée pour raconter ce que je savais

lle, ignorant qu'en agissant ainsi je me rendais ıpable d'un crime d'État, tandis que vous vous viez peut-être jamais entendu parler d'elle, et nme je connais l'auteur de l'article du *Pierrot*, a tant déplu; puisque c'est moi qui lui ai fourni notes sur Ida, je suis étonnée que l'on vous incriminé, et je ne puis m'expliquer comment a pu commettre cette méprise.

— Eh bien, puisque vous l'ignorez, je vais is l'apprendre, répondit Eugène J..., qui avait uté attentivement les paroles de la jeune dame.

— Ah çà! mon cher ami, est-ce que tu serais si initié à cette mystérieuse affaire et expulsé ır le même motif que Madame et que moi?

— Comme je suis citoyen Suisse on ne peut xpulser, c'est donc volontairement que je voyage, is je me trouve cependant indiretement mêlé ette affaire, et voici comment:

J'ai l'inconvénient d'avoir mon appartement sur même pàlier que celui de Mademoiselle Ida. Il deux jours, en rentrant chez moi, j'ai rencontré Grand-Père, qui montait les escaliers conduisant z la belle, d'un air très-affairé et tenant à la in un numéro du journal le *Pierrot*. Comme chambre de cette fille, dans laquelle M. J.... ait d'entrer, n'était séparée de la mienne que une mince cloison en briques, et que ce nsieur parlait très-fort et avec beaucoup d'ani-

mation, j'entendis, bien malgré moi, tout ce qu'il disait. Permettez-moi de vous raconter le dialogue qu'il eut alors avec sa maîtresse, et pour ne rien lui oter de son charme pittoresque, je vais vous le répéter avec l'accentuation allemande très-prononcée de cette jeune Germaine, cela vous amusera.

— Lis ce journal. disait M. J..., à sa maîtresse, d'une voix courroucée, et tu verras comment on nous traite.

— C'est frai, mon pon ami, répondit la belle, on tit que je ne souis bas zune comdesse, que zédais chez Badame Apèle, et qué tu as bris les 2,000 francs que m'avait enfoyé Ludwig. Pricand de zournaliste! ne bourrais-tu bas faire mettre ce geux en brison?

— Si, ma chère amie, mais il faudrait pour cela connaître l'auteur de cet article, qui malheureusement n'est pas signé.

— C'est pien tomache, car si on le gonnaissait, on le ferait mettre en brison.

— Oui, mais il y aurait peut-être un moyen de savoir son nom.

— Leguel?

— Ce serait d'appeler ton voisin, M. Eugène J...., de lui montrer cet article, et de lui demander quel en est l'auteur, car il doit le connaître.

— C'est pien facile, je connais peaucoup Monchieu Euchène, c'est un pien chentil cheune homme.

i me tira pien s'il connait le bolichon qui a fait et ardigle.

— Eh bien, je vais me cacher dans ta chambre i coucher, tu appelleras Monsieur Eugène J...., t tu lui demanderas le nom de l'auteur de cet rticle et quand tu le connaitras tu me le diras.

— C'est pien, mon pon ami, entre dans ma hampre, je vais abbeler monchieu Euchène.

Quand M. J... eut disparu, la jeune Germaine e dirigea vers sa porte en disant:

— Monchieu Euchène, Monchieu Euchène!

Comme j'avais entendu toute la conversation vec le Grand-Père j'arrivais bientôt.

— Endrez donc, monchieu Euchène, me dit la eune femme, je foudrais fous barler.

— Très-volontiers, mademoiselle, qu'y a-t-il our votre service?

— Foici, monchieu, me dit-elle, en me montrant journal le *Pierrot*, foici une gachette qui a uplié un ardigle gontre Monchieu J.... et gontre oi, fous, qui êtes chourналiste, bourriez fous me re qui a fait cet ardigle.

Je lus avec attention l'article et je lui dis:

— C'est probablement le rédacteur du journal, I. Lebrun.

— Je fous remerchie peaucoup, Monchieu uchène, de votre renseignement, dit la belle en me conduisant jusqu'à la porte; dès qu'elle eut refermé

celle-ci sur moi, elle retourna auprès de M. J.... qui était sorti de sa cachette, et qui l'attendait déjà avec impatience.

— Eh bien, que t'a-t-il dit, demanda ce dernier.

— Il m'a dit que c'était Lepr..., Lepr..., qui a fait l'article.

— Comment Lepr...., c'est Lebren que tu veux dire?

— Ia, ia! Lepren! oui, c'est Lepren qu'il a dit.

— Ah! je m'en doutais, répondit le vieillard, il me paiera cher son article, je le ferai expulser, la chose me sera facile, car il n'est pas citoyen Suisse; c'est un étranger, un proscrit.

— Je serai pien heureuse si tu le mets à la porte, car ce bolichon a tit peaucoub de mal de moi et de fous.

— Oui, mais je l'en ferai repentir, je vais de ce pas à la police pour le dénoncer.

— Allez fite, mon pou ami, et vous me raconderez ce soir gomment fous afez fait, et alors je serai pien chentille bour fous, je ferai tout ce que fous foutrez.

— Oui, ma chère amie, dit le vieux Grand-Père en déposant un baiser sur la bouche de son adorée. ce soir je te raconterai comment la chose se sera passée et tu me donneras une tendre récompense.

Le soir j'ai bien écouté pour savoir ce que

ait M. J...., mais je n'ai rien entendu que
s baisers et des soupirs, et ce matin j'ai été
pelé au bureau de police pour un article du
ogrès, ce qui m'a empêché de te prévenir, et
llais à Lausanne chercher un imprimeur pour
n journal, que j'ai l'intention de transférer dans
te ville afin d'éviter les tracasseries de la police de
nève. Mais nous causerons de cela plus tard,
venons à la belle Ida. Puisque Madame la connait
aucoup, elle serait bien aimable de nous raconter
a histoire, qui nous ferait passer le temps fort
réablement, et qui pourrait plus tard nous être
ne grande utilité.

— Je vous la narrerai très-volontiers, répondit
dame, mais elle est un peu longue et je crains
'elle vous ennuie, et, d'un autre côté, je serai aussi
s-embarrassée pour vous donner certains détails
lséants et très-difficiles à raconter.

— Nous vous en prions, madame, dites-nous
te histoire, vous pouvez être assurée que nous
trouverons toujours trop courte, et permettez-
is de vous dire aussi, que nous ne sommes pas
ne succeptibilité assez pudibonde pour que nous
is effarouchions à vos récits comme de jeunes
échumènes. Nous ferons la part des difficultés
sujet, et nous vous en tiendrons compte, dirent
gène J.... et Lebren.

Eh bien, puisque vous le voulez absolument, je vais vous narrer le plus convenablement possible cette histoire presque aussi graveleuse qu'un conte de Lafontaine ou de Boccace.*

* Tous les détails, que nous avons donnés dans ce chapitre et ceux qui suivent, sont rigoureusement vrais; nous avons connu les personnes dont il est question et nous pourrions citer leurs noms véritables s'il en était besoin. L'Auteur.

XIII.

La gardeuse de porcs.

Il était une fois, dit la dame expulsée, une
ıe gardeuse de porcs de la Bohême; dès qu'elle
atteint l'âge de puberté, elle rêva les plus
tes destinées, elle voulait épouser un monarque,
avait entendu souvent raconter à sa grand'
·e que les rois épousaient des bergères, la brave
me avait oublié de dire à quelle époque se
aient ces mariages, et notre héroïne pensait que
e coutume populaire se pratiquait encore aujour-
ıi; et, puisqu'elle était bergère, elle avait
rincipale condition requise pour épouser une
ɜsté. Elle se berça longtemps de cette idée, et
me, après une longue attente, elle ne voyait
venir auprès d'elle la moindre tête couronnée
· lui demander sa main, elle s'enfut à Hambourg,
ɜ l'espoir de rencontrer l'époux qu'elle souhaitait;
ɜ comme il fallait vivre, elle se fit provisoirement
use de vaisselle dans un hôtel, persuadée que

dans une grande ville elle serait plus à même de rencontrer le monarque désiré. Mais hélas! il y avait déjà plusieurs mois qu'elle exerçait sa nouvelle profession, et aucun prince ne lui avait demandé sa main.

Elle attribua cette déception à sa profession et à son costume très-disgracieux, et elle pensa naturellement que, si elle était bien mise, les épouseurs ne lui manqueraient pas. Elle avait surtout remarqué souvent les toilettes mirobolantes que portaient les dames de la Rand, respectable matrone, bien connue à Hambourg, pour le joli gibier d'amour qu'elle a toujours à la disposition des amateurs. Mais, comment faire pour être admise au nombre des pensionnaires de cette honnête dame, et pour avoir d'aussi beaux atours que ses houris? Une vieille cuisinière, à qui la belle demanda des renseignements, et qui était fort experte en pareille matière, lui répondit que rien n'était plus simple que de se faire agréer par cette dame; qu'il suffisait pour cela de bien se laver, de se peigner, de s'habiller le mieux possible, et d'aller trouver la respectable Rand, et que pour peu qu'une fillette fut accorte et appétissante, elle était presque sûre d'être embauchée; alors les belles toilettes ne lui manquaient pas. Cette bonne dame Rand, aussi généreuse qu'honnête et vertueuse, se fesait un véritable plaisir d'ouvrir un crédit de

linze cents à deux mille francs à ses élèves afin
l'elles puissent se fournir auprès d'elle d'un
stume complet d'une valeur maximum de trois
1 quatre cents francs; elle ne leur demandait en
hange que d'être aimables à toutes heures du
ur et de la nuit avec de beaux messieurs, ses
atiques, et d'aller se promener en ville parées
mme des madones dans leurs chasses, afin d'attirer
s chalants. La jeune marmitonne fut très-contente
ces renseignements et de la facilité qui lui était
lerte de se procurer de belles toilettes; elle était
rtout enchantée du genre de travail attrayant
nt elle serait chargée, si elle parvenait à se faire
gréer par cette excellente dame Rand, véritable pro-
dence des jeunes filles qui désiraient se produire
ns le monde. Elle se dit naturellement qu'il
udrait être folle pour rester à laver la vaisselle
us les jours, depuis 5 heures du matin jusqu'à
ix heures du soir, en étant mal payée, mal logée,
al nourrie et mal vêtue, chaussée de sabots et
uverte de haillons, tandis qu'il lui était si facile
'être bien logée, bien nourrie et d'avoir de belles
oilettes, des robes de soie, des chals magnifiques,
es beaux manteaux, des chapeaux à plumes et
n dentelles, des gants, des bas de soie, des bot-
ines en satin, etc., etc., et cela pour n'avoir qu'à
e promener et à passer de douces heures avec des
essieurs. C'était pour elle quitter l'enfer pour

entrer en Paradis, elle ne comprenait pas qu'une fille sensée put hésiter un seul instant à accepter une pareille position quand elle lui était offerte. Et peut-être n'avait-elle pas tort, qui oserait la blamer de le faire?... quand on songe à quelle condition malheureuse sont réduites les jeunes filles pauvres qui veulent rester vertueuses. Aussi la jeune laveuse de vaisselle n'avait qu'une crainte: c'était de ne pas être agréée par Madame Rand.

Dès que ses occupations le lui permirent, elle s'enfut prendre un bain, elle mit ses plus beaux effets, et, leste et propette, elle alla trouver la vieille matrone qui devait faire son bonheur.

Celle-ci la reçut avec la morgue protectrice que prennent ces sortes de créatures envers les malheureuses, que la misère pousse auprès d'elles pour trafiquer de leur corps. Elle l'examina d'abord très-attentivement, elle se fit montrer ses cheveux, ses dents, ses mains, et poussa son investigation beaucoup plus loin encore.

Elle la questionna sur ce qu'elle avait fait jusqu'à ce jour, elle lui demanda son âge, et si elle avait toujours été sage jusqu'alors; car, qui le croirait, ces vieilles matrones tiennent beaucoup à avoir des filles immaculées; il faut des vierges à la prostitution comme au Minotaure de la fable pour en faire sa pâture. La virginité est côtée très-haut dans les lieux infâmes. Aussi quand Madame Rand

fut assurée que la jeune fille possédait ce rare
antage. elle l'agréa au nombre de ses pension-
ires, elle lui ouvrit immédiatement un crédit, et
i procura la toilette dont elle avait besoin pour
mplir avec succès sa nouvelle profession.

Comme la jeune fille était rose, fraîche, grasse,
pétissante et vierge, et que sa nouvelle pa-
onne sut faire valoir avantageusement ses qua-
tés précieuses et secrètes, elle obtint tout d'abord
a grand succès, et, si elle n'eut pas l'honneur
un caprice royal, elle vit plusieurs nobles
ersonnages briguer la faveur de sa première pos-
ssion : des comtes, des barons, des marquis et
eut-être bien des princes, il y en a tant en Alle-
agne, étaient à ses pieds et se disputaient ses
armes.

Tous ces illustres personnages, qui la veille,
rsqu'Ida était honnête et lavait la vaisselle,
eraient passés cent fois à côté d'elle sans daigner
honorer d'un regard, maintenant qu'elle avait de
elles toilettes, prix de sa honte et de sa prosti-
ution, lui faisaient leur cour et mendiaient ses
aveurs.

Telle est la moralité sociale, on méprise la vertu
t le travail pauvres et en haillons, et on estime
e vice grossier et fainéant lorsqu'il est couvert
e beaux habits.

Un jeune comte allemand, qui s'était épris

de la belle, remboursa à Madame Rand les avances qu'elle lui avait faites, et partit avec la jeune femme pour la Suisse.

Ils vinrent tous les deux passer leur lune de miel dans la charmante petite ville de Vevey, sur les bords du beau Léman, et descendirent à l'hôtel du Lac.

Le jeune Allemand, tout entier à la possession des appas de son adorée, oubliait avec elle les soucis et les ennuis de la vie. Les deux amants étaient absorbés par leur amour, au milieu de la belle nature qui les entourait, en face des Alpes sublimes, dans les solitudes délicieuses des belles campagnes qui avoisinent la ville: à Montreux, à Clarens, à Chillon, au pied de la dent de Jament, ou sur le eaux limpides du lac, plus bleues et plus transparentes que l'azur du ciel. Mais au bout de quelques semaines de cette existence enchantée, ils furent tout à coup ramenés aux exigences de la réalité brutale; le maître d'hôtel, beaucoup plus versé dans la connaissance des calculs de M. Barème, qu'adonné à la contemplation de la nature et aux extases de l'amour transcendant, présenta prosaïquement, sans préambule aucun, au jeune comte, la note des dépenses qu'il avait faites chez lui, en le priant de vouloir bien lui en solder le montant. L'amoureux, que sa gentille maîtresse avait presque mis à sec en lui faisant acheter des robes de soie et des

cachemirs dans les beaux magasins de la ville, pria le maître d'hôtel d'avoir la bonté d'attendre quelques jours qu'il ait reçu de nouveaux fonds de ses parents auxquels il allait écrire de lui en envoyer, mais son créancier, en homme positif et méfiant, refusa de lui accorder le délai qu'il sollicitait. Dans cette facheuse occurence, le comte partit immédiatement pour l'Allemagne, afin de se procurer de l'argent, laissant inconsolable sa tendre compagne, à Vevey, en lui promettant, qu'aussitôt arrivé chez ses parents, il lui enverrait les fonds nécessaires pour payer l'hôtel et venir le rejoindre.

Mais les grands parents du jeune comte, furieux de la fugue et de l'escapade de Monsieur leur fils, lui refusèrent tout d'abord l'argent qu'il leur demandait; près de quinze jours, qui semblaient quinze siècles à la pauvre délaissée, se passèrent sans que la malheureuse vit rien venir; elle errait comme une âme en peine sur les bords du lac, dans les rues, ou dans les délicieuses promenades de Vevey; mais, hélas! toujours envain; les jours succédaient aux jours, et, comme sœur Anne, elle ne voyait rien venir. Que faire, que devenir? Le maître d'hôtel était chaque jour plus exigeant, et menaçait la belle désolée de la mettre à la porte en lui gardant tous ses effets d'habillement. Dans cette triste position, la pauvre Ida ne vit qu'un moyen de se tirer d'embarras, ce fut de faire en

Suisse ce qu'elle avait déjà fait en Allemagne: elle alla trouver, à Genève, une matrone de renom, Madame Adèle, et lui proposa de l'accepter au nombre de ses penssionnaires à condition qu'elle lui fournisse l'argent nécessaire pour payer ses dettes ; sa jeunesse et sa fraîcheur décidèrent l'honnête industrielle à l'accepter au nombre de ses houris et à lui avancer les 1500 francs dont elle avait besoin pour solder son maître d'hôtel de Vevey.

— Comme on le voit par le récit de Madame, la traite des blanches ressemble beaucoup à celle des noires, dit Eugène J...., les premières comme les secondes se vendent à peu près le même prix. Seulement, on achète ordinairement les Africaines pour les faire travailler, tandis que les Européennes sont destinées à un usage beaucoup plus deshonorant. Mais les secondes sont aussi malheureuses que les premières, elles sont les unes et les autres le jouet, la chose, la propriété de ceux qui les ont achetées, elles ne s'appartiennent plus et doivent subir tous les caprices de leurs propriétaires.

— La traite des noires est heureusement presque entièrement abolie, dit Sacrovir, l'esclavage, dans quelques années, aura complètement disparu, mais la traite des blanches, mais la prostitution infâme, quand cesseront elles, quand seront-elles abolies? elles vont en augmentant d'une manière effrayante, bientôt elles auront envahi en grande majorité

toutes les couches sociales. Il serait bien temps, croyons-nous, de faire disparaître ces plaies, dont les ravages suivent une progression constante et dévorent des millions de pauvres femmes.

— Vous avez raison, Monsieur, mais hélas! combien de temps se passera encore avant que cet affreux fléau ait disparu, répondit Madame Caroline; mais revenons à mon récit:

L'honorable Monsieur J..., qui passait la plus grande partie de ses nuits dans le harem de l'honnête Madame Adèle, ne tarda pas à y rencontrer sa nouvelle pensionnaire, il s'éprit bientôt pour elle d'une passion ardente, et la jeune femme oublia auprès de son vieux satyr en lunettes son amour pour le comte allemand, qui l'avait abandonnée à Vevey. Il y avait environ quinze jours qu'existait la liaison entre la jeune femme et le vieillard, quand le ministre de justice et police de Genève, un boutiquier, de la place du Molard, grossier, stupide et orgueilleux, reçut une lettre dans laquelle le jeune comte allemand, l'ancien amant d'Ida, lui envoyait deux mille francs en le priant de payer à Madame Adèle, les dettes de sa maîtresse et de remettre le surplus à la jeune femme, afin qu'elle vienne le rejoindre au plus tôt en Allemagne. Le grand justicier du Canton de Genève communiqua la lettre qu'il avait reçue au

Conseil-d'État. A sa lecture l'honorable aréopage partit d'un grand éclat de rire.

— Ce jeune Germain est bien naïf, dit M. J...., d'envoyer 2,000 francs pour qu'on lui retourne cette fille. Est-ce que, par hasard, il en manquerait en Allemagne? Il ignorait certainement que sa belle fait mes délices maintenant, car s'il l'avait su, il n'aurait pas eu la simplicité d'envoyer 2,000 francs pour qu'on lui retourne sa maîtresse, et comme ce jeune étourneau a plus besoin d'une leçon que d'une femme, je garderai la sienne et son argent; ce dernier servira à louer et à meubler un appartement à Ida. Et nous inaugurerons alors, le verre en main, l'installation de la belle, dont je ferai ma sultane favorite.

— C'est cela, répondit le ministre de la police, nous célébrerons tous ensemble et joyeusement la noce du Grand-Père avec la jeune Allemande, dans un copieux festin, auquel nous inviterons les aimables compagnes de la jeune épouse.

— Ce sera charmant, ajouta un célèbre conseiller d'État carougeois, aussi grossier qu'ignorant, chargé du département de la guerre et bien plus connu pour son adresse à la cible et sa dextérité à boire le vin d'honneur dans les tirs, que pour ses capacités administratives et ses talents militaires.

— Allons nous rire, exclama le ministre des travaux publics, célèbre viveur carougeois, nullité

émérite et ivrogne de première force, qui eut certainement été beaucoup mieux à sa place à la présidence d'une société soulographique, ou à la tête de celle des Robustes-fainéants que dans le conseil d'État d'une république.

— Nous irons tous à votre noce, Grand-Père, et nous la célébrerons dignement avec les 2,000 francs du naïf amant de la belle Ida, dirent tous les magistrats-radicaux.

— Je vous demande aussi la permission de vous présenter Madame de S...., une femme charmante que quelques uns de vous connaissent déjà, ajouta M. J....

— Nous serons très-heureux de nous rencontrer avec cette aimable comtesse, si elle veut bien accepter notre invitation, répondirent tous les membres du Conseil d'État.

— Tout cela est incroyable, dit Sacrovir, et si e n'étais victime de ces gens et à l'occasion de cette rolesse d'Ida, j'aurais bien de la peine à ajouter oi à votre récit. Comment, il s'est trouvé un mistre de la justice capable de détourner ainsi de a destination une somme de 2,000 francs, qui deait être employée à retirer du vice une jeune mme, et il y a eu un premier magistrat d'une publique assez canaille pour s'approprier ces ,000 francs et pour les consacrer à entretenir celle même qu'ils devaient racheter de la prostitution, et

dont il a fait sa maîtresse? Et il y a eu toute une administration qui s'est faite complice de cette infâmie en la tolérant et en l'approuvant. et tout une presse qui a gardé un profond silence sur ces faits odieux? Un seul petit journal a osé en parler, et à cause de cela on a expulsé des innocents, et l'opinion publique est restée indifférente en présence de pareilles monstruosités. Cela est incroyable dans un pays libre.

— Oui, dit Mr. Eugène J..., ces faits sont une honte pour Genève, et comme l'a dit le journal le plus répandu du canton, ce dernier, sous l'administration actuelle, fait tache sur la Confédération.

— Quel spectale, quel exemple de moralité pour le peuple, que de voir ceux qui le gouvernent, ses élus, se livrer sans retenue à ces actes d'indélicatesse, d'impudeur et de violence, ajouta Lebren.

— Mais je suis persuadé qu'il porteront des fruits amers pour ceux qui s'en sont rendus coupables, et qu'aux prochaines élections pas un des fauteurs de ces abominations ne sera réélu au Conseil d'État.

— Je le crois, dit Lebren, car sans cela ce serait à désespérer de votre démocratie.

Pendant que cette conversation avait lieu le train était arrivé à Coppet, première ville du can-

ton de Vaud; mais nos voyageurs expulsés ne descendirent pas, ils continuèrent leur voyage jusqu'à Lausanne; les agents de police qui les accompagnaient quittèrent seuls le convoi pour retourner à Genève, après avoir accompli leur honorable mission.

XIV.

Les noces du Grand-Père.

Le Gand-Père, afin de fêter dignement l'instal-
ɔn de sa gentille maîtresse, avait commandé un
ɛllent dîner chez de Chevrens, un de meilleurs
aurateurs de la ville. A l'heure et au jour
qués, tous les joyeux conseillers d'État, leur
ncelier le prophète Elie, le poète Pipo, et toute
joyeuse nichée de nymphes de l'Adèle, con-
ɛs par leur respectable matrone, qu'accompag-
: la comtesse de S..., étaient au lieu indiqué
ɔrenaient place autour de la table somptueuse-
ıt servie. La Cousine d'une Espagnole était
ımée en impératrice, elle avait une belle robe
rpre, un diadême splendide sur la tête, une
ère de diamants au tour du cou, une broche
es bracelets s'assortissant avec le collier, et elle
ait pas oublié non plus son éternel manteau
ɪrmine; Ida était rose et fraîche, et d'une santé

florissante, elle avait une belle robe blanche, une couronne de fleurs d'orangers sur la tête, et un bouquet semblable sur son corsage, sans doute comme symbole de son innocence virginale?... Ce costume, quoique de circonstance, puisqu'elle célébrait sa noce avec le Grand-Père, ne manqua pas de soulever les réflexions et les observations les plus curieuses de la part des invités et surtout de ses compagnes.

— Nous ne nous serions jamais douté, disait l'une d'elle, il y a deux jours seulement, qu'Ida passerait à l'État de Vestale, car depuis longtemps elle a laissé éteindre le feu sacré.

— Vous voulez sans doute dire qu'il y a longtemps qu'elle l'a allumé chez moi, car je sens qu'il me dévore, répondit M. J..., et c'est justement pour cela qu'elle est digne d'être une prêtresse de Vénus.

— C'est égal, ajouta une autre dame, je trouve que les fleurs d'orangers, emblême d'innocence, de pureté et de chasteté immaculée, ne sont pas précisément à leur place sur le front de notre amie.

— Pourquoi cela, Madame, répliqua le Grand-Père, croyez-vous que vous êtes moins chaste que d'autres, pourvu que vous observiez une décence et une réserve convenables en public, je trouve que vous ressemblez parfaitement à celles qu'on

est convenu d'appeler des honnêtes femmes, et il m'est avis que vous n'êtes pas plus corrompue qu'elles, car cela serait difficile. Souvenez-vous, comme l'a dit un philosophe chinois, qu'il y a trois choses qui ne laissent pas de traces:

Le poisson dans l'eau, l'oiseau dans l'lair et l'homme dans la femme.

— Ce Chinois là était un profond moraliste, répliqua une jolie brune, qui répondait au nom de Lucia, mais on n'en a pas moins fort peu l'habitude de venir chercher des vestales ou des vierges parmi nous.

— C'est le tort que l'on a, répondit le vieux Grand-Père, on pourrait trouver plus mal ailleurs, et j'espère bien que mon exemple sera suivi.*

Les convives, tout en causant, firent le meilleur accueil au dîner excellent du restaurateur de Chevrens qui s'était distingué, et ils sablèrent force bon vin et champagne en l'honneur de leurs hôtes.

Le vieux Grand-Père était d'une humeur charmante, et prodiguait les galanteries les plus empressées à son égrillarde Ida; M. T...., ministre des finances, que nous avons vu dans le boudoir de Madame de S...., était assis auprès de cette dernière à lui témoignait le plus grand empressement. Chacun des autres invités avait près de lui une

* Les paroles du Grand-Père sont textuelles.

jeune pensionnaire de Madame Adèle, et celle-ci, grande et grosse femme, qui aurait pu avec avantage entrer dans les cuirassiers, était échue en partage au jeune membre du Conseil-d'État, chargé du département de la guerre. Ce jeune héros en perspective faisait réellement preuve d'un grand courage en se chargeant de faire la cour à la vigoureuse matrone.

Le docteur F...., ministre des travaux publics, l'orateur de la bande, s'écria en élevant son verre plein de champagne mousseux:

— Messieurs et chers collégues, buvons au bonheur de notre aimable Grand-Père et de la tendre amie qu'il a choisie pour charmer ses loisirs et pour le rendre heureux en dehors du conjongo; buvons aussi à cette tendre Ida, blonde fille de la Germaine, qui est venue sur les bords de notre lac bleu pour prodiguer ses trésors d'amour à notre respectable chef.

— Oui, bravo! nous buvons tous à notre Grand-Père et à sa bien-aimée dirent tous les convives.

— Merci, mes amis, merci! s'écria Mr. J..., en se levant avec Ida qu'il tenait par la main, et en portant à sa bouche la coupe qu'elle lui tendait après avoir bu dedans; merci pour moi et pour ma bien-aimée, de vos bons souhaits, je suis certain qu'ils nous porteront bonheur. Mais permettez-moi, à mon tour, de porter un toast à Madame la comtesse

le S.., l'illustre Cousine de l'Espagnole, qui a daigné nous honorer de sa présence; je bois à son bonheur.

Tous les convives vidèrent alors leurs verres avec empressement en s'écriant:

— A Madame de S....! à la Femme proscrite!

La belle Maria s'inclina modestement devant ces flatteuses manifestations et dit:

— Je vous remercie beaucoup de l'accueil bienveillant que vous me faites, auquel je suis très-sensible, et dont je m'efforcerai de me rendre digne en continuant de me consacrer à votre bonheur et surtout à celui de notre bien aimé Grand-Père.

Ces paroles furent accueillies par une nouvelle salve d'applaudissements.

— Permettez-moi, Messieurs, dit le ministre de la guerre, de porter une santé à Madame Adèle, à cette femme respectable, qui à su honorer et élever à la hauteur d'un sacerdoce sa profession si injustement décriée. A cette femme de sens, de goût et d'esprit, à qui nous devons le bonheur de posséder l'essaim de jeunes beautés qui charment notre réunion, et qui a éleve à un si haut degré un honorable industrie dans notre ville jadis d'un puritanisme ridicule.

— Oui, à cette aimable dame et à toutes ses charmantes élèves, qui sont le plus bel ornement de notre réunion! ajouta le prophète Élie.

Tous les convives choquèrent alors leurs verres en criant: hourra! hourra!!

— Permettez-moi, dit alors le poète Pipo, de vous dire quelques vers de ma composition au sujet de l'heureux événement que nous célébrons aujourd'hui.

Après avoir consulté l'assemblée du regard, Pipo débita une pièce de vers analogues à la circonstance, et qui furent fort applaudits.

Pendant toutes ces scènes les libations allaient toujours leur train; les têtes s'échauffaient, les sens s'emflammaient, les brûlantes œillades, les baisiers lascifs s'échangeaient, et la fête commencait à dégénérer en orgie, lorsque la porte s'ouvrit; et Madame J..., l'épouse légitime de l'adorateur d'Ida, apparut tout à coup, menaçante et courroucée; la tête de Méduse aurait produit un effet moins pétrifiant. Tous les festoyeurs restèrent cloués à leur place, inertes, immobiles, inanimés; toutes ces dames, tout à l'heure encore si vives, si gaies, si rieuses et si folles, semblaient momifiées à la vue de Madame J.... Cette dernière, les yeux flamboyants, le regard étincelant de colère, les poings crispés, les lèvres pâlies par la fureur, cherchait du regard sa rivale détestée et son époux infidèle. La malheureuse Ida, plus morte que vive, se dissimulait le plus qu'elle pouvait derrière son coupable amant. Lorsque Madame J...

l'eut découverte au milieu de toutes les filles décolletées et demi nues qui l'entouraient, elle s'élança sur elle avec fureur, et l'attrapa par les cheveux, en s'écriant:

— C'est donc pour toi, misérable..., que mon mari m'abandonne? Tiens! tiens! voilà ta récompense! et à chaque exclamation de colère elle administrait un soufflet à la pauvre *fille*, dont les joues s'empourpraient sous la main vigoureuse de l'épouse courroucée, qui lui arrachait en même temps ses soyeux cheveux blonds par poignées.

La pauvre Ida avait beau crier pitié et miséricorde, l'épouse outragée n'écoutait que son courroux et frappait toujours plus fort sur sa malheureuse victime, dont le visage s'ensanglantait. Pendant ce temps-là, Monsieur J.... cherchait son chapeau et se préparait à fuir, mais sa femme, qui s'en aperçut, abandonna sa première proie et courut après son infidèle, elle le saisit aussi par les cheveux, lui brisa ses lunettes sur le nez du premier coup qu'elle lui porta, qu'elle fit immédiatement suivre de plusieurs soufflets et coups de poings, qu'elle lui appliqua vigoureusement sur la figure en lui disant:

— Tiens, attrape! misérable débauché, ivrogne, fureur de mauvais lieux, tu devrais rougir de mener à ton âge une pareille vie; c'est honteux! surtout pour un magistrat et pour un père de fa-

mille, qui doit donner le bon exemple à ses administrés et à ses enfants; et vous, messieurs, ajouta-t-elle, en s'adressant aux collégues de son époux, n'êtes vous pas honteux d'avoir une semblable conduite, de compromettre ainsi votre caractère officiel et votre qualité de père de famille dans une pareille société, avec des filles de joie et une matrone? Je voudrais, que vos femmes, vos enfants et vos administrés puissent vous voir ici, contempler le spectacle de vos vices honteux et de votre conduite crapuleuse. Et tout en disant cela, elle s'était emparée de la canne d'un des convives, dont elle frappait à coups rédoublés, à droite et à gauche, sur les femmes et sur les hommes, sans aucun égard; beaucoup, pour éviter sa distribution de horions, s'étaient blottis sous la table, pêle-mêle; ce que voyant, Madame J.... renversa cette dernière d'un grand coup de pied, tous les plats, les assiettes, les casseroles, les verres, les bouteilles, les couverts, etc., etc...., toute la vaisselle en un mot, roulèrent par terre et se brisèrent avec un horrible fracas; à ce bruit, à ce vacarme, aux cris de frayeur que poussèrent les dames, les voisins, croyant qu'il était arrivé quelques graves accidents ou quelques grands malheurs, accoururent effrayés; Madame J..., toujours furieuse, se tourna alors vers eux et leur dit:

— Vous arrivez fort à propos, entrez, Messieurs et Mesdames, voyez, regardez, admirez la vie

édifiante que mènent vos honorables magistrats, pères de famille, ces dignes citoyens, ces respectables époux, passent leur vie dans la débauche et l'orgie avec des filles au lieu de consacrer leurs soins et leur temps à l'État et à leurs familles. Comprenez-vous par quels misérables vous êtes gouvernés?

Ce sont là les chefs, les pères de ce fameux parti radical dont vous êtes si fiers. Quand donc comprendrez-vous que ceux qui vous gouvernent ne sont que de vils égoïstes, des ambitieux vulgaires, sans cœur et sans âme, des jouisseurs rapaces et voraces, qui ne demandent qu'à faire la noce, qu'à se remplir les poches et le ventre, et à courir après les filles, mais qui n'ont pas le moindre amour ni le moindre dévouement pour le peuple; quand donc cesserez-vous d'accorder votre estime, votre confiance et vos votes à ces misérables?

Pendant que Madame J.... se livrait à ces rériminations, plusieurs convives parvinrent à s'esquiver, et le Grand-Père fut du nombre, d'autres parmi lesquels étaient les dames se réfugièrent dans les chambres voisines pour se dérober aux regards et aux colibets du public et pour réparer les désordres de leur toilette. La Cousine d'une Espagnole n'avait pas été plus épargnée que les autres, son joli visage et ses belles épaules por-

taient des marques nombreuses des attouchements peu délicats de la terrible épouse courroucée. La respectable matrone, Madame Adèle, avait aussi reçu sa cote-part de la distribution et avait un œil tout noir.

Quant à Madame J...., elle fit une sortie dramatique et triomphante, la tête haute et le regard assuré, au milieu des badauds qui stationnaient sur les escaliers et au tour de la maison.

Le Grand-Père et ses amis n'avaient pu s'expliquer comment Madame J.... avait été aussi bien informée du joyeux festin qu'ils célébraient pour l'installation de Mademoiselle Ida, ils croyaient avoir été victimes de la trahison de l'un d'entre eux, il n'en était rien cependant, et voici par quel effet du hasard Madame J.... avait connu leur réunion.

Le commissionnaire, qui était allé commander le dîner chez le restaurateur de Chevrens, avait dit qu'il venait de la part de Monsieur J..., en ajoutant qu'il fallait porter ce dîner rue Sismondi, N°. 2. Mais, hélas! les garçons du restaurant oublièrent l'adresse qui leur avait été remise, et au lieu de déposer les comestibles chez Mademoiselle Ida, ils les portèrent au domicile de Madame J..., rue du Mont-Blanc, où ils rencontrèrent l'épouse légitime du vieux libertin; cette dernière, qui n'avait pas commandé de dîner, comprit de suite qu'il

avait erreur et, comme elle savait déjà que son ari avait loué un appartement pour une drôlesse, u'il entretenait, elle dit aux garçons du restau-ant:

— Vous vous êtes trompés, ce n'est pas ici u'il fallait apporter tout cela, mais bien rue Sis-ondi, N°. 2, allez de suite à cette adresse.

Les garçons comprirent qu'ils avaient commis ne erreur, et s'empressèrent de là réparer en ortant le dîner à sa véritable adresse. Voilà com-ent Madame J.... fut informée de la fête que on époux donnait à ses amis chez sa maîtresse.

La scène scandaleuse que nous avons racontée t bientôt connue de toute la ville de Genève; ais loin de dégoûter le Grand-Père de sa chère la, elle ne fit au contraire que le faire persévérer lus fortement dans son caprice pour l'ex-pension-aire de l'Adèle. Il fit démentir dans le public, ; traiter de calomnie par ses nombreux émissaires ut ce que l'on racontait d'elle et de lui; ses ents secrets assurèrent que Mademoiselle Ida ait une jeune comtesse Allemande, pupille du rand-Père, que ses parents avaient envoyée à enève pour apprendre le français. Cette fable ossière, aussi puérile que ridicule et fausse, n'eut ucun succès. Tout le monde était fixé sur la oblesse de Mademoiselle Ida, sur sa pureté de œurs et sur les rapports innocents qui existaient

entre cette jeune prêtresse du sanctuaire de l'honorable Adèle et le vertueux et pudique Grand-Père.

Toutes ces scènes de mœurs, quelques hontenses qu'elles fussent et quelques extraordinaires qu'elles puissent paraître, sont de la plus rigoureuse exactitude, tous les faits qu'elles contiennent sont connus de tout Genève, et n'ont pas peu contribué à amener la chute du Conseil-d'État radical, qui depuis lors n'est plus au pouvoir et qui vient encore d'échouer aux élections de novembre 1867, malgré l'appui considérable que lui ont prêté les disciples de Loyola et les voix du parti catholique, dont le ban et l'arrière ban ont voté en masse pour lui.

QUATRIÈME PARTIE.

LE TRIOMPHE DU CRIME.

I.

Les suppliciés.

ndant que ces faits honteux s'accomplissaient
ève, d'autres mille fois plus navrants encore
t lieu à Paris. Par une humide matinée de
une foule immense entourait la sinistre ma-
que les aides du bourreau avaient fait élever
ıt la nuit sur la place de la Roquette; cette
humaine attendait anxieuse le drame san-
qui allait bientôt se dérouler sur la fatale
rme.

ut auprès des gendarmes et des soldats, qui
aient l'échafaud, on voyait une jeune femme
: et belle, toute habillée de noir, d'une pâ-
: linceul, un long voile couvrait ses beaux
ses yeux brillaient d'un éclat fébrile, rougis
nsomnie, ses joues maigres et creusées par
leur avaient la pâleur du lis; ses lèvres
crispées et séchées par le souffle brûlant
chappait de sa gorge enflammée; des traces

de larmes abondantes se voyaient de tout côtés sur son beau visage fatigué et défait; ses traits révélaient les angoisses de son âme, toute son attitude trahissait une douleur profonde et navrante; en regardant attentivement cette jeune femme on voyait qu'elle avait peine à contenir tout un abîme de douleur enfermé dans son âme, tout un océan de sanglots qui oppressaient sa poitrine, prêts à s'en échapper; on sentait que cette malheureuse était la proie d'un désespoir infini, que bientôt toute espérance l'aurait abandonnée pour toujours. Un léger tremblement convulsif s'emparait d'elle chaque fois que les ondulations de la foule s'agitaient comme des vagues mouvantes; on aurait dit alors qu'elle allait s'évanouir, sa pâleur devenait livide, elle se hissait sur la pointe des pieds, regardant avec angoisses et fixité du côté de la porte basse et étroite de la prison de la Roquette, par laquelle sortent les condamnés à mort, pour faire les derniers pas qui doivent les conduire sur le bord de la tombe béante, qui les attend de l'autre côté de l'échafaud; mais chaque fois la porte lugubre était restée fermée et immobile dans son ombre sinistre, et l'inconnue, affaissée dans sa douleur, continuait d'attendre, muette et désespérée, au milieu de cette foule avide de sanglants spectacles, plus passionnée pour le drame que sympathique aux héros qu'elle allait voir mourir.

Dire ce qu'éprouvait d'angoisses horribles, de douleurs atroces, de souffrances extrêmes, de supplices sans trêve, cette femme, sombre comme la statue du désespoir, placée entre ces deux abîmes, qu'elle regardait tour à tour: la porte du cachot des condamnés à mort et l'échafaud, cette autre porte par laquelle on entre dans l'immortalité ou dans le néant, ces deux opposés qu'unit le couteau de la guillotine. Cette femme souffrait par toutes ses fibres, par tous ses nerfs, dans toutes ses chairs, et jusque dans la moëlle de ses os, qu'elle sentait se fuser sous l'action corrossive de sa douleur; elle était suppliciée dans toutes ses sensibilités, dans toutes ses affections, dans son cœur, dans son âme, dans son amitié, dans le triple amour de la patrie, de la liberté, et de l'homme en qui elle avait placé toutes ses affections, toutes ses joies et toutes ses espérances. Eh bien, cette femme se disait, dans sa torture cruelle, que dans quelques instants, dans qnelques minutes, dès que la porte fatale, qu'elle regardait, s'serait ouverte, et que l'instrument horrible, qu'elle avait devant elle, aurait joué, tout ce qu'elle avait aimé au monde, l'homme en qui elle avait mis son amour, serait perdu sans retour; qu'il n'en resterait qu'une mare de sang, un cadavre et une tête coupée. Cette femme inconnue, à cette idée, à cette angoisse se sentait frissonner des pieds à la tête, son sang se coagulait, sa moëlle se gelait, ses cheveux

se hérissaient et blanchissaient; elle sentait son intelligence et sa mémoire l'abandonner, son cerveau se détraquer, toutes les frayeurs et toutes les terreurs l'assiéger, et pourtant elle tremblait encore que cette épouvante, que cette incertitude cessassent pour être remplacées par une laideur et une hideur cent fois, un million de fois pire encore, par l'affreuse réalité, qui la menaçait à chaque instant de faire son apparition épouvantable, et qu'elle aurait voulu ajourner, ne fut-ce qu'un instant, au prix de toute une éternité de souffrances atroces semblables à celles qu'elle endurait.

Mais cette malheureuse sentait qu'elle était la proie de deux forces terribles: l'inexorable et l'irrémédiable, qui allaient la briser, la broyer et l'anéantir jusqu'au bout avec la froide cruauté de la machine insensible et inconsciente; elle se sentait prise dans un engrenage fatal, dont les dents insensibles ne lui épargneraient pas une douleur, pas une torture. C'était avec un serrement de cœur inexprimable, qu'elle songeait au passé, avec un tremblement convulsif, qu'elle voyait le présent, et avec une effroyable terreur, que l'avenir lui apparaissait. Elle aurait voulu mourir, être engloutie, disparaître, s'anéantir dans les profondeurs du néant, ou plutôt ne jamais être née pour ne pas assister au présent et contempler l'avenir

et sanglant, qui allait bientôt se lever devant
nme une monstreuse auraure d'horreurs.
pourtant elle était libre, cette femme qui
t un si grand supplice. entre cette geôle
et lugubre et cet échafaud sinistre, sur cette
ıaudite, où déjà tant de têtes avaient été
, où la terre avait bu le sang humain comme
ıpire, où la boue était détrempée de la
iqueur qui recèle la vie; oui elle était libre,
i restait clouée à cette place terrifiante, elle
l'abandonner pour se soustraire au milieu
dans lequel elle se trouvait, pour fuir la
l'instrument de supplice; pourquoi donc
e venue sur cette place de sinistre mémoire,
ɔi ne fuyait-elle pas, pourquoi y restait-
ɔurquoi endurait-elle plus longtemps le su-
ıquel elle était en proie?
t que, dans quelques instants, celui dans
ɛlle avait placé tout son amour, celui qui
ıifiait pour elle le bon, le vrai, le juste, le
le généreux, le beau; l'homme de ses rêves,
s espérances, son idéal, celui qu'elle aimait,
adorait, allait sortir, entre des gendarmes,
lats et des bourreaux, de cette porte basse
condamné franchit sans espérance, qui ne
qu'une fois devant lui, pour se refermer à
lerrière ses pas, et le rejeter, comme d'un vo-
m, dans le cirque de la mort, dans le cercle

inéxorable de l'échafaud qui, lui-même, dans quelques minutes, le plongera dans la tombe, dans le néant, dans l'inconnu, et le lancera comme une épave dans l'insondable et l'infini.

Telle était la position douloureusement dramatique, qui retenait cette femme clouée dans ses angoisses et dans son désespoir, au pied de cet échafaud, qui allait lui ravir tout son bonheur, et sur lequel allait bientôt rouler la tête du seul homme qu'elle eut jamais aimé.

Elle était venue donner un suprême regard d'encouragement, dire un éternel adieu à celui qu'elle adorait, et recueillir sa dernière pensée, son dernier souffle, son dernier sourire et son dernier regard; elle était venue lui apporter une preuve irrécusable de dévouement et d'amour, voir couler sa dernière goutte de sang, être présente et l'encourager quand il serait sur cette limite extrême, qui sépare la vie de la mort, afin de lui murmurer encore: je t'aime! quand le couteau fatal glisserait rapide comme l'éclair dans son étroite rainure.

Cette femme courageuse croyait, ainsi que le lui avait démontré un célèbre praticien, que le couperet de la guillotine, en séparant la tête du tronc, ne causait pas de suite la mort, que le cerveau, n'ayant pas été lésé, conservait toute sa lucidité; que l'ancéphale, centre des facultés morales

et intellectuelles, suffisamment et pour longtemps saturé de fluide nerveux, continuait de fonctionner ncore parfaitement; que le patient voyait, perce-ait, pensait, jugeait, appréciait, ressentait et souf-ait vivement après la décollation; qu'il avait rtout conscience du supplice, qu'il venait de ibir; que la tête tranchée voyait le tronc san-lant et pantelant se débattre en soubresseauts rmidables; qu'il avait connaissance parfaite de tat où il était réduit lorsque son être était coupé deux parties: l'une siège du cerveau, l'autre du eur; que cette connaissance le torturait, lui cau-it des tourments inouis, indescriptibles.

Cette pensée glaçait d'épouvante la jeune mme, lui donnait des vertiges de douleur in-ndable.

Pendant qu'elle était en proie à ces appréhen-ns terribles, la lugubre porte, qu'elle avait fixée puis longtemps déjà avec tant d'angoisses, s'ou-it tout à coup béaute, et, dans son ombre sinistre profonde apparurent, se dessinant resplendis-nts dans leur malheur, deux hommes à l'attitude eine de fermeté et de granduer décelant le urage et le sang-froid en face de la mort. L'un eux avait la tête belle et fière, le front vaste et couvert, les yeux brillants, les traits d'une grande gularité, d'une beauté antique, et la démarche leine de grâce et de distinction; il s'avançait

calme, serien et le front haut devant la mort; c'était un illustre patriote romain; l'autre, courageux et intrépide, avait l'air brave et martial, sa figure, pleine de courage et d'intelligence, indiquait la fermeté et la résolution de l'homme d'action, il avait les traits plus accentués que son compagnon d'infortune, et bravait la mort avec autant de courage; il portait aussi la tête droite et fière et s'avançait en chantant, d'une voix vibrante, claire et sonore, les couplets de l'immortelle *Marseillaise* qu'il avait parodiée:

Allons, enfants de l'Italie,
L'instant suprême est arrivé.
Contre nous de la tyrannie
Le couteau sanglant est levé
. . . . . .
. . . . . .

Les deux condamnés étaient revêtus de la chemise des parricides et avaient les mains liées derrière le dos, le bourreau et ses aides, des gendarmes et des soldats marchaient à côté d'eux.

C'était quelque chose de navrant que de voir s'avancer ces deux victimes, costumées pour le sacrifice, avec la sérénité profonde que donne la conscience du devoir accompli.

Ces deux martyrs étaient: Orsini et Piéri.

Tous deux gravirent d'un pas ferme les marches de l'échafaud.

orsque Piéri arriva sur la plateforme, il
a:

Amour sacré de la partie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs!
Liberté, liberté chérie
Combats avec tes défenseurs!
. . . . . .
. . . . . .

and il eut achevé le couplet, que tout le monde
ait dans un profond recueillement, il s'avança
e bord de l'échafaud et s'écria d'une voix
et retentissante:
· Vive la République!
était la première fois, depuis huit ans, que
s'élevait sur une place publique de la ca-

éri embrassa ensuite son collégue Orsini qui
t:
· Adieu, ami, je vais te suivre.
- Adieu, je vais t'attendre dans la tombe, ré-
t Piéri, et il se livra aux exécuteurs. Une minute
la tête de ce courageux citoyen roula sur
faud, avec un flot de sang qui éclaboussa son

1 moment où Orsini s'avança à son tour
bord de la plateforme pour acclamer une
re fois la République, il aperçut une belle
femme, pâle, toute habillée de noir, dont les

grands yeux brillants étaient fixés sur lui; il reconnut Cornélia; peu s'en fallut qu'il ne poussa une exclamation de surprise et qu'il ne s'écria: Adieu, amie, je vais mourir!

Mais il se retint, car ces simples paroles auraient certainement été considérées comme une faiblesse, il se contenta de murmurer un faible adieu et de faire signe, de la tête et des yeux, à celle qu'il aimait, qu'il allait la quitter pour toujours; puis s'arrachant à ce mouvement de sensibilité, qui ne dura que quelques secondes, il refoula deux larmes, que la vue de la jeune femme faisait perler dans ses yeux, et s'écria à son tour d'une voix assurée et forte:

— Vive la République!

Et, après un dernier regard à celle qu'il aimait, il se livra aussi aux exécuteurs, et bientôt sa belle tête tomba sous le couperet qui fit jaillir avec abondance son sang chaud.

Au même instant un cri déchirant, résumant toutes les douleurs de l'âme, retentit au premier rang de la foule; c'était Cornélia chancelante, les deux mains sur ses yeux, qui l'avait poussé lorsque le couteau en s'abattant sur le cou de la victime avait produit un bruit sourd et fait tomber la tête d'Orsini dans le fatal panier.

Peindre la douleur atroce qu'éprouva la jeune femme, serait chose impossible, le couteau terrible en

tombant sur la tête de celui qu'elle aimait avait d'un seul coup détruit toutes ses joies et toutes ses espérances, tranché le seul lien qui la r'attachait à la vie, fait entrer le désespoir sombre dans son cœur et la nuit dans son âme.

Depuis que la tête et le corps de celui qu'elle aimait avaient disparu avec des flots de sang sous l'échafaud et étaient allés rejoindre le cadavre de Piéri, une grande terreur s'était emparée de la jeune femme; elle voyait en imagination, s'embrassant au fond du rouge panier, les têtes d'Orsini et de Piéri encore vivantes, desquelles s'échappaient des flots de sang, dont les cerveaux intacts fonctionnaient, avaient des idées claires, lucides, conscientes; elle se figurait quel supplice incommensurable, innarrable, devait éprouver cette partie capitale de l'être humain, en se voyant ainsi séparée du tronc, après l'éclair terrifiant du couperet et une chute horrible.

Ces deux têtes de suppliciés, en effet, pensaient, voyaient, entendaient, raisonnaient et souffraient puisque tous les organes du cerveau et de l'ouïe étaient intacts, et que le sang, la chaleur et le fluide nerveux n'avaient pas encore eu le temps de disparaître; elles comprenaient toute l'horreur de la position dans laquelle elles se trouvaient, plongeant dans leur propre sang, gluant et fumant, qui les aveuglait et les asphyxiait; avec la pensée elles cherchaient inutilement leurs mains pour

essuyer leurs fronts couverts de caillots, pour laver leurs bouches, qui barbottaient dans la rouge liqueur, pour les aider à sortir du panier puant dans lequel elles étouffaient; mais les mains, qui ordinairement obéissaient à la moindre de leurs volontés, étaient absentes; les parties pensantes, intelligentes de l'être humain plongeaient ainsi dans l'horreur, elles se rappelaient alors qu'elles étaient séparées de leurs corps et de leurs membres, qu'elles avaient été jetées seules, isolées, sans secours, sans appui, après une douleur atroce et une secousse violente, dans l'isolement du reste de leur être, à tout hasard, dans la nuit d'un cloaque sanglant; elles entendaient au-dessous d'elles des soubresauts épouvantables, des coups de pieds et de poings heurtant le sapin, comme ceux d'un vivant enfermé dans un cercueil; ce vacarme affreux raisonnait d'une manière lugubre à leurs oreilles, elles étaient dans l'épouvante à ce bruit extraordinairement effrayant; puis, tout à coup, une idée sinistre leur traversait l'esprit et les glaçait d'effroi; elles s'expliquaient le vacarme affreux qu'elles entendaient, elles en comprenaient la cause. c'étaient leurs corps pantelants qui se débattaient sous les étreintes de la mort, c'étaient leurs nerfs, leurs muscles, leurs bras, leurs jambes qui s'agitaient dans des convulsions atroces, comme les tronçons d'un reptil avant de se raidir pour tou-

ours dans le froid de la mort; d'étranges idées assaient dans ces cerveaux séparés des corps; il ur semblait que ces derniers se débattaient pour e rapprocher d'eux, pour se souder aux coupures u cou; l'instinct de la conservation acquerrait ne nouvelle force; à mesure que le sang coulait ; que la vie s'échappait, le supplice augmentait ans une progression effrayante; une idée fixe, ais une idée à donner le délire à l'être le plus urageux et le plus insensible, torturait ces cer- aux, qui ne rêvaient plus que les soudures des ncs aux têtes; cela est possible, disait leur pensée rexcitée, cela peut se faire, doit se faire; car, nfin on ne peut pas laisser perdre tout le ng de nos corps qui se débattent pour rejoindre urs têtes, on ne peut pas les laisser mourir; nous vons beaucoup souffert, nous avons enduré des rtures inouïes, sans nom, nous avons plongé ans un abîme de maux et d'horreurs indicibles, connus, mais enfin nous allons en sortir, nous llons ressusc iter, nous allons vivre encore; nous vons subi notre peine, la société n'a plus de ouvoir contre nous, nous avons le droit de vivre, ous voulons vivre, vite pendant qu'il en est temps ncore, avant que notre sang ait tout à fait coulé, u'on rapproche nos têtes de nos corps, que l'on ette ces dernières en place sur leurs sections san- lantes, et, comme les lèvres de deux amants, nos

chairs vives vont se chercher, adhérer, se coller, se souder, et nous vivrons, nous serons sauvés; vite, crions au secours! et ces têtes coupées ouvraient la bouche, elles remuaient leurs langues, mais aucun son ne sortait de leurs gosiers; pour parler, pour appeler, pour crier, il leur aurait fallu des poitrines, et elles n'en avaient pas. O malheur! pensaient-elles, nous sommes perdues!

Mais tout à coup une main saisit les têtes aux cheveux, les soulève, les retire de leur bain de sang; avides de lumière, les yeux s'ouvrent aussitôt, et ils aperçoivent une foule immense, profonde, houleuse, agitée, comme une mer, des milliers de regards se fixent sur ces têtes sanglantes, dont les yeux grands ouverts contemplent, avec des anxiétés impossibles à dire, la multitude humaine qui se presse au tour de l'échafaud; les regards des décapités cherchent dans cette masse mouvante une personne amie, et celui d'Orsini aperçoit bientôt, devant lui, tous près de l'instrument du supplice, une jeune femme habillée de noir, plus pâle qu'une morte, qui le contemple d'un air hagard, éperdu; à la vue du sang qui coule goutte à goutte du cou, des cheveux hérissés, des traits affreusement contractés, de la face maculée de la tête coupée, que tient le bourreau, la jeune femme pousse un cri d'angoisse profonde, et tombe évanouie dans les bras des personnes qui sont auprès d'elle.

A cette vue la tête sanglante se contracte encore plus douloureusement, elle pense avec la lucidité extraordinaire du somnambule au corps inerte, dont l'esprit seul veille. C'est elle, c'est Cornélia, c'est celle que j'aime, se dit la tête du décapité, elle me croit morte, je lui fais horreur! Oh! supplice atroce, si je pouvais parler, je lui dirais que je vis, que je pense, que je la vois, que je l'aime toujours; oui je l'aime, et cependant je n'ai plus ni cœur, ni poitrine, mais son image vit dans mon esprit, elle est peinte dans mon imagination et quand mon sang, que je vois répandu de tous les côtés sur cet échafaud, aura coulé jusqu'à la dernière goutte, quand mes tempes ne battront plus, quand mes yeux seront fermés et que la mort aura gelé ma cervelle, l'image de cette femme adorée restera encore gravée sous mon crâne. Mais parmi ces milliers d'êtres avides et curieux de l'aspect des supplices, de la vue du sang, il ne s'en trouvera donc pas un pour mettre fin à l'horrible exhibition de ma tête coupée, pour l'arracher des mains odieuses de ce valet de guillotine, de ce pourvoyeur de la mort? Il ne se trouvera donc pas un seul être humain pour faire cesser mon supplice, pour rattacher ma tête à mon corps, pour me rendre à la vie?

Pendant que la tête du malheureux supplicié pensait tout cela, son sang coulait toujours, la

chaleur vitale s'épuisait, la douleur physique augmentait d'une manière atroce, les yeux du patient, tout grands ouverts, s'enfonçaient dans leurs orbites, ses traits se contractaient toujours davantage et prenaient une fixité étonnante, ses joues, son front pâlissaient, ses lèvres devenaient livides, sa vue se troublait, il ne voyait plus qu'à travers un voile funèbre les spectateurs qui l'environnaient et la belle jeune femme pâle, évanouie au pied de l'échafaud; et, comme si un vertige universel eut saisi tous les spectateurs, il les apercevait tournoyer, tourbillonner dans une ronde vertigineuse autour de lui; puis, tout à coup, tout s'évanouit, il sentit une énorme secousse, un choc violent, un éblouissement, un étourdissement et une vive douleur, comme s'il se fut frappé la tête contre terre en tombant, et quand il revint à lui, il se vit dans un cercueil, auprès d'un corps; c'était le sien. Le croira-t-on dans cette position terrible, affreuse, une idée d'espérance vint encore se loger dans son cerveau; il crut que son désir ardent, son idée fixe se réaliserait et qu'il allait enfin sentir ses chairs vives, tranchées par le couteau de la guillotine, appliquées sur celles encore saignantes de son cou, et que la solution de continuité faite entre sa tête et son corps allait disparaître; mais hélas! il n'en était rien, la tête, jetée au hasard, dans la bière, avait la face tournée du côté du tronc, vis-à-vis de la cou-

re du cou; il voyait ainsi ses muscles, ses ten-
ns, ses chairs, ses os, qu'avaient entaillé le cou-
'et, suintant du sang rouge et en partie caillé;
spectacle horrible fit dresser les cheveux sur
crâne; il ferma instinctivement les yeux pour
plus voir; mais bientôt le couvercle de la bière
abaissé, la nuit se fit dans le cercueil; puis il
remué, emporté, balancé, jeté avec une négli-
ce et une insouciance brutales dans une cha-
e, ce nouveau choc lui causa des éblouissements
ibles, il vit des milliers d'étoiles rouges scintiller
s sa nuit profonde. Qui pourra supputer les
ffrances de cette tête vivante, chez laquelle la
persistait beaucoup plus longtemps que dans
ronc placé auprès d'elle, qui commençait à se
dir et à se refroidir? mais bientôt les secousses,
cahotage et le bruit d'une voiture annoncè-
t à ce cerveau conscient, enfermé dans le cer-
il, qu'il était soumis à la locomotion lente et
notone de la charette des suppliciés; quand cette
nière s'arrêta, le cercueil en fut tiré brutale-
nt et déposé à l'amphithéâtre. La tête, toujours
ante, fut prise par la main d'un praticien,
osée sur le marbre, la section du cou placée
contact immédiat avec la surface plane, polie
froide; la sensation qu'en éprouva le cerveau
douloureuse et comme galvanique, un fris-
parcourut alors la face du guillotiné, qui

sa contracta à cette impression glaciale. Le disecteur, après avoir contemplé avec attention cette belle tête de décapité, qui le regardait attentivement, resta un instant pensif et recueilli devant les yeux humides et profonds fixés sur lui, et, après quelque hésitation, il prit son bistouri et l'approcha de la tête; à la vue de l'acier aigu, affilé et luisant un frisson de terreur parcourut ce visage pâle, les paupières clignotèrent de terreur, l'opérateur s'arrêta un instant; puis, comme si tout scrupule l'eut abandonné, il appuya la pointe de son outil sur la tempe; aussitôt la tête inerte jusqu'alors fit presque un soubresaut, une goutte de sang perla sous l'acier aigu, et cette tête, que l'opérateur avait cru morte, lui sembla animée; les yeux, qui le fixaient de nouveau, lui apparurent pleins de vie sous les longs cils soyeux de leurs paupières. En effet, cette tête déposée sur le marbre de l'amphithéâtre et qu'on croyait morte, voyait, comprenait, percevait, jugeait, appréciait, ressentait et souffrait vivement toutes les immenses tortures qui lui étaient infligées, depuis plus d'un quart d'heure, et elle appréhendait celles dont elle était encore menacée par le tortionnaire d'un nouveau genre qu'elle avait devant elle. Comprendra-t-on jamais dans quel abîme de douleurs insondables, de tortures incompréhensibles, incommensurables, plonge la pensée de ce cerveau ex-

halté par la souffrance infinie? Les perceptions étranges, qui se produisent dans cette intelligence soumise à ce martyre, accroissaient son supplice de millions de douleurs aiguës et d'appréhensions terribles. Par un effet extraordinaire la lucidité de perception et de sensation augmente encore et, à mesure que la vie s'affaiblit, elle devient plus vive et plus douloureuse.

Comment peindre la torture qui se produit, lorsque le scapel, la scie grinçante, le bistouri pointu, entrent dans les chairs, dans le crâne, dans les os, dans la cervelle, dans la moëlle, dans l'anéphale, coupent les muscles, les veines, les tendons, les artères, les cartillages, brisent et détruisent toutes ces matières organiques, qui servent au développement de la pensée. Ce supplice n'est-il pas cent fois pire encore que celui éprouvé par la décapitation? qui peut l'envisager, le sonder sans frémir jusqu'à sa moëlle?

Eh bien, cette torture, que n'avaient pas imaginé les bourreaux les plus cruels, est celle à laquelle sont soumis tous les décapités; c'est celle qu'ont éprouvée l'héroïque martyr dont nous parlons, ainsi que son courageux compagnon. Et cela non-seulement contrairement à tout sentiment d'humanité, mais encore en violation de toute légalité; car ces héros, pour lesquels on a dressé l'échafaud politique et que l'on a odieusement condamnés comme des

assassins vulgaires, devaient, d'après la sentence inique qui les frappait être guillotinés; mais où est la loi qui leur impose après leur décollation le supplice bien autrement odieux et cruel de la dissection à l'amphithéâtre? Dequel droit ajouter au martyre, qu'ils ont déjà subi sous le couteau, la profanation et la mutilation des cadavres encore chauds, des têtes encore vivantes, pensantes, conscientes et percevantes? Devant ces souffrances inouies que les partisans de la peine de mort défendent leurs odieuses et abominables doctrines, s'ils en ont encore le courage et la cruauté?

Que la société dite civilisée, qui se livre à ces énormités cruelles et atroces, devant lesquelles reculeraient les sauvages et les cannibales les plus féroces, réponde si elle l'ose; et, si elle ne le peut, qu'elle conserve la malédiction et l'anathème justement mérités qui s'attachent à elle pour ces infamies et pour tant d'autres!

II.

Tuer un tyran n'est pas un crime.

Les hommes a qui l'on a infligé le supplice atroce, que nous venons de décrire, n'étaient pas des coupables, mais des hommes de bien, les plus vertueux d'entre les citoyens; ils se sont sacrifiés pour la délivrance de leur patrie; ils sont morts pour la liberté; ils ont voulu tuer un tyran; ce sont de grands martyrs.

Tuer un tyran n'est donc pas un crime?

Non, c'est l'action la plus vertueuse et la plus méritoire; les tyrans étant les plus abominables, les plus dangereux, les plus cruels et les plus féroces de tous les monstres? Les lions, les tigres, e panthères et toutes les bêtes carnassières, tous es criminels, tous les assassins, tous les bandits, ıe sont que de doux agneaux et de petits saints à ;ôté des tyrans; ceux-ci commettent plus de crimes lans une heure que tous les animaux féroces et

tous les brigands de la terre pendant toute leur vie. Ils appartiennent à la classe des aventuriers, des escrocs, des voleurs, des assassins, des malfaiteurs de la pire espèce et des plus grands criminels; ce sont des hommes de proie, de carnage, de sac et de corde; tout l'Océan, comme dit Macbeth, ne laverait pas le sang dont il se sont sacrés.

Ils donnent un libre cours à tous leurs mauvais instincts, ils sont même forcé de le faire; car il faut qu'à chaque instant de leur vie ils soient prêts à tous les crimes pour atteindre ou défendre leur but; la trahison, le parjure, le meurtre, le pillage, la guerre civile, avec tout leur cortège d'horreurs, sont pour eux des moyens légitimes, qui leur servent et leur profitent; quand les tyrans règnent, le mal gouverne, et il se constitue autour d'eux la plus fameuse, la plus effroyable bande de brigands que l'on puisse imaginer, et surtout la plus puissante: la police, l'administration, la magistrature, le clergé et l'armée sont dans leurs mains des instruments d'espionnage, d'esclavage, de vol, d'abrutissement, de meurtre, de pillage, de despotisme, et de tyrannie. Le droit, l'honneur, la justice, la vertu, l'équité et le respect de la foi jurée sont considérés par les tyrans comme les plus grands crimes, parce qu'ils leur font obstacle, et sont pour eux des injures, des reproches vivants; tout ce qui les sert est bien, tout ce qui les gêne est mal. Ils

sont amenés tout naturellement à commettre tous les forfaits, froidement, par calcul et par force; les crimes sont pour eux un besoin absolu, une nécessité impérieuse d'existence, leur élément indispensable, leur milieu, hors duquel ils ne peuvent vivre. Ils n'ont ni patrie, ni famille, ni affection, ni amitié, ni amour. Ils ne connaissent qu'une chose: leur intérêt. Le sentiment est remplacé chez eux par l'instinct, surtout par celui de leur conservation; au milieu de leurs forfaits et des embuches qui les environnent, échapper au châtiment de leurs crimes, tel est le but unique qu'ils poursuivent, vers lequel ils tendent de toutes leurs facultés, avec une force dont rien au monde ne semble pouvoir les détourner, ni même les distraire; comme la brute, ils ne connaissent d'autres obstacles que ceux d'une force supérienre à la leur; tandis que l'homme obéit à des notions de justice et de droit, aux impulsions de sa conscience, qui augmentent l'obstacle à ses passions violentes et diminuent l'intensité de l'instinct mauvais, le tyran, comme le carnassier, ne connait pas de freins, il céde à la soif inextinguible d'ambition, à sa rapacité et à sa férocité; la société pour lui est une proie sur laquelle il se précipite pour la dévorer; ce qu'il dépense de patience, de ruse, d'audace et de persévérance, pour arriver à sa victime, n'a d'égal que l'instinct des bêtes féroces et sauvages. Le

tyran rapporte tout à lui, il veut éclipser tout ce qui l'environne, rien ne doit atteindre son niveau de honte, d'abjection, de crime ou de stupidité; aucune vertu ne peut croître sous son ombre, dans son atmosphère corrompue; on ne respire autour de lui que crime et que servitude, et il n'y a de place que pour les spéculations de l'hypocrisie, de l'impudence, de la bassesse, de l'improbité, de la lâcheté et de la cruauté; elles seules vivent, prospèrent, s'épanouissent sous son règne, celui de la force et de la violence. Le soldat spadassin et félon, le courtisan flatteur, vil et prêt à tout, l'escroc éhonté, le magistrat coupable, le juge inique, le général vendu, l'administrateur concussionnaire, le député servile, le sénateur esclave et les courtisans impudiques lèvent la tête et apparaîssent au premier rang; ils ont déviné que leur règne, que leur jour sont venus. Tout le limon, toute la boue, toute l'ordure, toute l'écume de la société montent à la surface, et le tyran règne sur cette fange. Il dispose de tout: des biens, de la famille, de la liberté et de la vie des citoyens; il peut tout: élever, détruire des villes, conquérir des provinces, ravager des États, renverser ou édifier des empires; il peut tout, excepté obtenir les suffrages ou l'estime d'un homme de bien. Tous les crimes pâlissent devant le sien; c'est là son premier châtiment; on sait grâce à lui jusqu'où peut aller la bassesse, le

servilisme et la lâcheté humaine; on voit tout un grand peuple courbé devant le plus vil et le plus criminel des hommes, dont la volonté, le caprice et le bon plaisir sont la loi générale et détruisent tout esprit public. Sous le règne de ce corrupteur, les citoyens ne sont plus que des machines, le tyran pense, parle et agit pour eux, et ils tombent bientôt dans la plus grande indifférence de tous ce qui devrait les intéresser. Le sens moral, le sentiment du juste et de l'injuste s'évanouissent; la conscience publique oscille comme une balance folle, entre le bien et le mal; le caractère national s'abaisse peu à peu; le génie du peuple et sa dignité disparaissent graduellement; la décadence et la dégradation se font; la vie s'amoindrit chaque jour; les facultés, les forces vitales s'éteignent, et bientôt le silence et l'inertie de la tombe remplacent le mouvement et la vie. C'est ainsi que tant de civilisations de l'antiquité se sont écroulées sous le souffle empesté, corrosif et mortel de la tyrannie, et qu'il ne nous est resté d'elles que des ruines. Carthage, Ninive, Babylone, etc., en sont des preuves nombreuses. Le despotisme des Césars a produit la décadence de Rome et le Bas-Empire; le pouvoir absolu de la papauté a continué l'œuvre des empereurs et dépeuplé la campagne romaine; et à Constantinople, les successeurs de Mahomet font la même œuvre de destruction. Les destinées et la vie

des nations sont en raison indirecte de la durée et de l'intensité de la tyrannie qu'elles subissent et si celle-ci se prolongeait trop longtemps, si les générations et les institutions libres disparaissaient, si elles étaient remplacées par celles nées sous le despotisme, si leur souvenir même se perdait, c'en serait fait de la nation, la décadence serait irrémédiable, la dégradation incurable et la mort viendrait bientôt. Il faut donc se hater de détruire les tyrans pour sauver les peuples. C'est cette œuvre salutaire qu'a voulu accomplir Brutus en tuant César, malheureusement il ne tua qu'un tyran, Auguste et ses successeurs continuèrent l'ère de dégradation inaugurée par le premier des Césars; c'est aussi cette œuvre de délivrance qu'ont voulu accomplir les deux martyrs que nous avons vu mettre à mort.

Si l'on étudie avec soin l'histoire des tyrans, surtout celle de ceux qui ont réussi à l'aide de la violence et de la trahison, du meurtre et du parjure, on reconnait facilement que leur destinée, à laquelle ils n'échappent jamais, se compose nécessairement *d'aventures, de crimes et de démence.* Ce sont là les trois degrés inévitables de leur existence. C'est par l'aventure qu'ils commencent leur entreprise, par le crime qu'ils l'accomplissent et par la démence qu'ils la terminent. Ils ne jouissent pas impunément du succès du crime quelque

perverties que soient leurs consciences elles en sont troublées et leur raison en est toujours profondément ébranlée. C'est pourquoi, pour les tyrans comme pour tous les malfaiteurs il y a une démence qui ne les épargne jamais, qui vient les frapper à un moment donné et qui les conduit fatalement à leur perte. Tout les penseurs sont d'accord sur cette loi morale démontrée par l'histoire, l'observation et l'expérience, laquelle amène infailliblement le châtiment de la tyrannie.

Le tyran usurpateur est voué fatalement à la démence par la lutte même dans laquelle il s'est engagé contre la morale, la justice et le droit. Combien d'entre eux n'ont-ils pas été arrêtés par le gibet ou par le poignard; combien d'autres, parvenus à saisir un instant le pouvoir, ont été pris de vertige et se sont précipités eux-mêmes dans l'abîme où ils devaient finir comme des aventuriers et des criminels? Faut-il citer César et la plupart de ses successeurs, Sylla, Charles VI, Aléxandre de Russie, n'étaien-tils pas en proie à la démence, et n'est-ce pas, pour lui échapper, qu'ils ont abdiqué pour se retirer dans la solitude et dans le cloître? Napoléon 1er, n'est-il pas tombé par la démence de son ambition démesurée, du faîte du pouvoir au bagne de Sainte-Hélène? Maximilien, qui vient d'être fusillé au Mexique, et sa femme folle, ne sont-ils pas deux autres exemples du châ-

timent réservé aux tyrans? Et qui sait quelle fin terrible attend les autres? Il est rare de rencontrer un tyran qui, comme Auguste, ait joué son rôle jusqu'au bout pendant un long règne, que cet empereur appelait lui-même une comédie. La démence est le vertige des tyrans. Quiconque plane dans les régions élevées du crime, tombe nécessairement dans les abîmes d'iniquités au-dessus desquels il tournoie et perd bientôt la raison.

Est-ce donc un crime que de punir ces brigands, qui tiennent les peuples dans leurs serres et dont ils font leur proie, et de hater ainsi l'heure de leur châtiment en délivrant et sauvant leurs victimes?

La réponse affirmative serait la négation de tous les principes de justice et surtout du droit de légitime défense, or, qui peut nier ce dernier, qui est l'instinct de la conservation, non-seulement écrit dans le cœur de l'homme, mais encore dans tous les codes, consacré par toutes les coutumes, chez tous les peuples. Or le tyrannicide, est-il autre chose que le droit de légitime défense du citoyen contre le voleur de ses libertés, contre celui qui l'opprime. La loi accorde le droit de défense à quiconque est attaqué au coin d'un bois, à celui à qui on veut prendre sa bourse; au mari outragé auquel on dérobe l'honneur de sa femme; peut-on refuser ce même droit à celui à qui on a dérobé le plus précieux de tous les biens: sa liberté, dont

la perte entraîne celle de tous les autres, de tous les droits; car le tyran n'établit son pouvoir inique et odieux qu'en se rendant coupable de tous les crimes et de toutes les violences; avec lui les personnes, les biens, la liberté, la vie des citoyens ne sont pas en sûreté et peuvent à chaque instant devenir sa proie; or, d'après le droit de légitime défense, chacun n'est-il pas autorisé à courir sus à cet ennemi public, à ce danger perpétuel, avec lequel il n'est aucune sécuriré pour personne? Contre les tyrans le droit de défense existe pour tous les citoyens, ils peuvent les punir à la première occasion favorable. La révolte contre la tyrannie est un fait forcé, fatal, logique, nécessaire, elle devient le premier des devoirs étant le dernier des droits, le seul qui reste pour recouvrer es autres, pour rétablir l'ordre par la liberté.

Les tyrans, se sont eux-mêmes placés hors 'humanité par leurs forfaits, hors la loi, en les iolant toutes, ils n'ont le droit d'en invoquer aucune pour leur protection; tout le monde a contre ux le droit de légitime défense, et peut leur courir sus, comme sur des êtres dangereux et nuibles qu'il est prudent et urgent de renverser le lustôt possible dans l'intérêt et pour le salut de a société et de l'humanité. Et ceux qui les tuent, oin d'être des coupables sont des bienfaiteurs, des auveurs, des libérateurs, qu'on doit remercier et

honorer, auxquels on doit élever des statues, comme les Athéniens l'ont fait pour Harmodius et Aristogiton, et dont on doit conserver religieusement la mémoire afin que, comme celle de Brutus, elle serve d'exemple aux siècles futurs.

Comment, en effet, celui, qui a le bourreau sous lui, à son service, qui dispose de la force et domine la justice par le crime, qui ne se soumet point aux lois, qui se place au-dessus d'elles, qui les a toutes violées, qui s'est parjuré publiquement, qui a commis toutes les violences, toutes les trahisons, tous les crimes; comment ce criminel, qui a assassiné le peuple et qui lui a volé sa souveraineté, sa liberté et sa fortune, son or et son sang, pourrait-il invoquer la protection des lois comme un honnête citoyen, un membre de la communauté, qui observe, respecte et défend ces mêmes lois? qui oserait soutenir que ces deux hommes doivent être traités de la même façon? Le premier n'est-il pas un ennemi public des plus dangereux, qui doit être mis au ban de l'humanité, au nombre de ces bêtes sauvages et féroces qui ne vivent pas en société avec les autres, qui sont leurs ennemies et qui les dévorent, qui mettent à mort toutes celles qui sont plus faibles qu'elles, et qui sont à leur tour, et en toute justice, la proie de celles qui leur sont supérieures en force?

Le tyran en se plaçant lui-même au-dessus des lois, en mettant ses crimes à l'abri de l'atteinte des magistrats et de l'exercice de la justice, s'est ainsi garanti de toute espèce de punition légale, et il ne peut être châtié de ses crimes innombrables que par la main généreuse de quelque courageux citoyen qui, en le frappant justement, le punit équitablement de ses crimes et met un terme à ses forfaits. „Le pouvoir qui se place au-dessus des lois," a dit le Times, après le coup d'État du 2 décembre 1851, „appelle des châtiments en dehors des lois. Le tyrannicide, sourd à Dieu et aux hommes, ne voit que le criminel, ne considère que la peine. C'est Brutus quand il réussit, c'est un martyr quand il échoue. L'oncle (Napoléon I^er^), avec le legs Cantillon, a fourni un terrible argument à ceux qui voudront dépecer le neveu." Si le droit qu'a tout citoyen, de faire justice du tyran, n'existait pas, il n'y aurait aucune sécurité pour la société et pour les individus; ils seraient toujours à la merci du premier brigand venu qui, par ruse ou par force, se serait emparé du pouvoir et placé au-dessus des lois. Cette justice sommaire, que tous les citoyens ont le droit et le devoir d'exercer contre les tyrans, est donc nécessaire, indispensable à la sécurité de tous pour atteindre les grands coupables, sans elle les tyrans seraient en sureté, garantis par la grandeur de leurs cri-

mes. Les lois ne seraient alors que des toiles d'araignées, faites pour attraper les mouches auxquelles échapperaient les frélons et les guêpes, et l'on pourrait dire de toutes les Républiques ce que l'on disait de celle d'Athènes: que l'on y pendait seulement les petits malfaiteurs, mais que les grands étaient en sûreté et condamnaient les autres.

Il est donc utile et nécessaire que celui qui échappe à la justice sociale, tombe sous les coups de la justice individuelle; que celui qui brave impunément les arrêts de la Haute-Cour, rencontre dans la rue le châtiment qu'il a mérité; que celui qui marche armé contre tout le monde, trouve tout le monde armé contre lui.

„En vertu d'une loi supérieure, dit J. de Maistre, il y a toujours à côté de toute souveraineté une force quelconque qui lui sert de frein: c'est une loi, c'est une coutume, c'est la conscience, c'est une thiare, c'est un poignard." C'est surtout contre les tyrans que cette „force..... ce poignard," dont parle l'écrivain savoyard sont utiles.

Cicéron disait aussi: „Nous avons le droit de guerre envers ceux contre qui nous n'avons pas de loi, et puisqu'il y a deux voies pour décider les différents; l'une par le jugement et l'arbitrage, et l'autre par la force; l'une est pour les hommes et l'autre pour les bêtes; nous devons avoir re-

cours à la dernière, quand la première ne peut rien obtenir et, quand la justice sociale ne peut être faite, d'après la loi de nature chaque homme doit être son propre magistrat et se faire justice à soi-même."

„La loi, dit Grotius, qui m'empêche de poursuivre mon droit autrement que par le cours ordinaire de la justice suppose évidemment que la loi a du pouvoir, et que la justice peut être faite."

Ne serait-ce pas une anomalie choquante qu'un homme eut le droit d'en tuer un autre lorsqu'il est attaqué sur la route par un malfaiteur qui tombe sous le coup de la loi et qui peut être puni par elle; tandis qu'il n'aurait pas le droit de tuer un tyran, ce larron public, qui vole en gros; cet assassin, qui tue en masse, verse le sang à flots, dans la rue, qui prends l'or au tas publiquement, qui viole en armes le sanctuaire de la loi; aux coups duquel tout le monde est exposé et que nulle loi ne peut arrêter dans ses forfaits; ne serait-il pas monstrueux que ce malfaiteur redoutable, à qui rien n'est respectable, à qui rien n'est sacré, fut sain et sauf, inviolable, tout puissant, sacro-saint? Ne serait-il pas désolant si l'on pouvait lire: Tant que ce criminel disposera de la force, tant qu'il sera tout-puissant, il sera innocent; nul n'aura plus de droit sur lui; il n'y aura plus pour l'atteindre qu'une révolution dans une quinzaine

d'années et au prix du sacrifice de milliers d'hommes; jusque là et moyennent cette prime sanglante il est assuré, garanti par les pouvoirs existants, et quiconque réclame ou tente justice contre lui est un assassin, un scélérat, un faiseur d'attentat, un ennemi de la religion, de la famille, de la propriété, de la société, de la morale, de l'humanité, qu'il faut mettre à mort. Cette manière de raisonner ne peut prévaloir, c'est celle des exploiteurs et des tyrans, ainsi que l'a dit Félix Pyal.

Quoi, on aurait le droit de tuer l'homme isolé, qui vient seul, ou accompagné d'un petit nombre, attaquer notre propriété ou notre vie, et l'on n'aurait pas le droit de tuer aussi le brigand qui, à la tête d'un million de soldats et d'un million de fonctionnaires publics attente journellement à notre bourse, à notre liberté, et qui est une menace permanente pour notre existence. S'il en était ainsi, et si ce n'était que le nombre des adhérents qui fit la différence entre le voleur-assassin que l'on doit punir et celui que l'on doit respecter; il est utile que ce nombre soit fixé afin que l'on sache où fini le malfaiteur et où commence le prince? Dérober, extorquer, voler, assassiner, c'est ce que les tyrans appellent gouverner; dévaster, incendier, piller, violer, massacrer un pays et un peuple, c'est ce qu'ils nomment rétablir, faire régner l'ordre. Aussi, s'il est toujours juste de tuer le

voleur dont nous ne pourrions avoir justice autrement, il n'est pas seulement juste. mais il est encore glorieux, et c'est bien mériter de l'humanité que de délivrer le monde de ce voleur de tous, de ce forban, de ce pirate, de ce brigand universel, sous qui et pour qui les moindres malfaiteurs à son service pillent, butinent, assassinent et saccagent tout. Il serait à souhaiter qu'il y eut quelque moyen de détruire à tout jamais cette race dangereuse de tyrans, qu'il se trouvât quelqu'un pour crever cet ulcère, tuer cette hydre, couper toutes les têtes de ce monstre, pour abattre ces hommes sanguinaires, rapaces et féroces qui ne vivent pas seulement pour le malheur mais encore pour la honte, le deshonneur, la dégradation et la décadence des nations qu'ils oppriment.

Mais dans tous les temps, chez tous les peuples la mise à mort du tyran a été approuvée et, chez beaucoup, encouragée, récompensée et honorée.

Xènophon nous raconte que les Grecs, qui ne souffraient pas que les meurtriers entrassent dans les lieux consacrés au culte, érigèrent dans leurs temples des statues à ceux qui avaient tué des tyrans, estimant qu'il était à propos de placer leurs libérateurs parmi leurs dieux. Cicéron fut témoin oculaire des honneurs qu'on faisait à de tels hommes. „Les Grecs, dit-il, attribuent les honneurs divins à ceux-là qui tuent les tyrans. Qu'ai-

je vu dans Athènes et dans les autres villes de la Grèce? Quelle religion récompense de semblables hommes? Quels hymnes, quels éloges, avec lesquels ils les ont consacrés à l'immortalité et presque déifiés? Dans Athènes, par la loi de Solon, la mort n'était pas seulement décrétée contre le tyran qui opprimait l'État, mais contre tous ceux qui avaient pris quelque charge et qui avaient eu quelques emplois pendant que la tyrannie subsistait." Et Platon nous dit que, si le tyran ne pouvait être chassé en l'accusant devant les citoyens, ils s'en défaisaient par de secrètes pratiques.

Chez les Romains, suivant la loi Valéria, on pouvait tuer quiconque prenait la magistrature sans le commandement du peuple. „La République, dit Montesquieu, armait le bras de chaque citoyen contre le tyran, le faisait magistrat pour le moment et l'avouait pour sa défense." Plutarque dit que cette loi était beaucoup plus sévère et qu'il était permis, sans qu'il y eut de jugement rendu, de tuer celui qui n'avait fait qu'aspirer à la tyrannie. De même, la loi consulaire qui fut faite après la suppression de la tyrannie du décemviriat, déclara qu'il était permis de tuer celui qui veut entreprendre de créer des magistrats sans appel au peuple. Les Romains avaient appris des Grecs, avec le reste de leur philosophie, quel était le remède naturel contre un tyran, et ils n'honoraient

pas moins qu'eux ceux qui en firent l'application et qui, comme dit Polybe, „n'étaient ni les pires, ni les moindres des citoyens; mais les plus généreux et ceux de la plus grande vertu."

Ainsi furent la plupart de ceux qui conspirèrent contre Jules César; ce dernier crut lui-même que Brutus était digne de lui succéder dans l'empire du monde, et Cicéron, qui était surnommé le père de la patrie, quoiqu'il n'eut pas participé à la mort de César, affecta néanmoins d'y avoir contribué, afin d'avoir au moins la gloire d'être considéré comme un des conjurés. „Quelle action, ô Jupiter! dit-il, a jamais été faite dans cette ville, voir même dans le monde, qui fut plus glorieuse et plus digne d'une éternelle mémoire! Je souffre volontiers que l'on me comprenne dans ce dessein.... Tous les gens de bien, autant qu'il était en leur pouvoir, ont tué César. Ce n'est pas un crime que de tuer un tyran; quelques uns ont manqué de suffisance, d'autres de courage, d'autres n'en ont point eu l'occasion, mais personne n'a manqué de bonne volonté pour le faire."

Montesquieu, en approuvant le meurtre de César, dit: „Le crime de César, qui vivait dans un État libre, n'était-il pas hors d'état d'être puni autrement que par un assassinat?"

Shakespeare a dit de Brutus: „C'était le plus honnête de Rome, ce que les autres pouvaient faire

par envie, il l'a fait pour le bien de tous; la nature l'avait créé d'éléments si dignes qu'elle pouvait s'en enorgueillir et dire au monde entier: c'était un homme!" M. Disraeli, le ministre anglais, a dit la même chose que Shakespeare, en parlant de Brutus: „C'était un héros, c'était un homme!"

Lamartine a dit en racontant la mort de César: „Le poignard est le coup d'État du peuple."

Le poète Milton a été plus loin encore que les précédents: il était d'avis „qu'il fallait tuer non-seulement tous ceux qui sont rois, mais encore tous ceux qui peuvent l'être."

Après Milton le républicain, voici M. de Maistre le royaliste ultramontain qui est du même avis: „Partout où le souverain exerce le droit de punir directement, il faut qu'il puisse être jugé, déposé et mis à mort; et s'il n'y a pas un droit fixe sur ce point, il faut que le meurtre d'un souverain n'effraie ni ne révolte aucunement les imaginations; il faut même que les auteurs de ces terribles exécutions ne soient point flétris dans l'opinion publique et que des fils organisés tout exprès consentent à porter le nom de leurs pères. C'est ce qui a eu lieu en effet; car tout ce qui est nécessaire existe."

Machiavel, cet évangéliste des tyrans et cet éducateur des peuples, qui ne l'ont pas même compris, fait aussi l'éloge des tyrannicides:

„Aucun tyran, dit-il, ne peut se garantir du fer d'un citoyen, s'il ne dépose la clamyde.

„Que veut dire assassinat politique? L'acte d'un prince qui manque à ses devoirs, qui gouverne par l'espionnage et s'élève par le sang, n'est-il pas un assassinat politique? Qu'est-ce au contraire que l'acte des Brutus, des Pélopidas, des Tell? Ces hommes ne sont-ils pas les libérateurs de leur patrie?"

Voici encore un royaliste, un député de la droite, M. Solar de la Marguerite, qui tient le même langage: „La tyrannie est exécrable, dit-il, le tyran est hors la loi, contre lui la rébellion n'est plus rébellion, c'est la juste résistance de l'humanité outragée. Un roi peut être tué sans crime s'il use tyranniquement du pouvoir royal."

Nous pourrions citer encore Plutarque, Coletta, Muratori, Alfieri, Foscolo, Monti, Pétrarque, Dante, Moïse, les Saints Pères, Grégoire le Grand, Saint Thomas, les pères Jésuites, le père Suarez, Lord Grey, le professeur Newman de l'université d'Oxford, Stuart, Ditton Lodge, Warrington, les Montagnards, les Girondins, les membres des Cinq-Cents, la Convention-nationale et la Législative, la plupart les philosophes, qui tous étaient partisans du tyrannicide. Les livres religieux comme les prônes n'ont-ils pas soutenu aussi la même théorie? La Bible, ne dit-elle pas: Dent pour dent, œil

pour œil. Le Christ, lui-même, quand il a dit dans l'Évangile: celui qui se servira de l'épée périra par l'épée, n'a-t-il pas sous-entendu que celui qui se place en dehors des lois sera mis hors la loi, et que le tyran, coupable d'assassinat politique, sera assassiné? Les constitutions de la grande Révolution française et les droits de l'homme, n'ont-ils pas tous proclamé le droit d'insurrection, or l'assassinat du tyran n'est-il pas l'exercice par un seul individu de ce droit le plus sacré?

L'Assemblée Constituante de 1848, en confiant la Constitution „à la garde et au patriotisme de tous les citoyens," n'a-t-elle pas donné à ces derniers le droit et imposé le devoir de défendre le pacte social contre le tyran, même avec le poignard? Mais les souverains eux-mêmes, les fondateurs de la Sainte-Alliance; ont aussi enseigné et ordonné le tyrannicide, n'ont ils pas dit, en 1814, lors de l'invasion: „Les puissances déclarent que Bonaparte s'est placé hors des lois civiles et sociales, et que, comme ennemi et perturbateur de la paix du monde, il est livré à la vindicte commune, et que chacun a le droit de lui courir sus et de le mettre à mort?" Les Grands-Corps de l'État, le Sénat et le Corps-législatif n'ont-ils pas décrété la même chose? Et Napoléon Ier, lui-même, n'a-t-il pas approuvé la doctrine de l'assassinat politique quand, dans son testament, il a

égué une pension à Cantillon qui avait voulu assassiner Wellington? Il a même eu le soin de oindre la théorie à la pratique en disant: „Cantillon avait autant de droit d'assassiner Wellington, ue cet oligarque de m'envoyer à Sainte-Hélène our y périr."

Ainsi, comme on le voit, le droit naturel, le roit social, celui de légitime défense, la justice, la aison, la morale, les philosophes, les orateurs, les égislateurs, les poètes, les historiens, les penseurs, es jurisconsultes, les souverains et jusqu'à Napoon lui-même ont approuvé le tyrannicide.

Voici maintenant l'opinion d'un journal Anglais ur le cas spécial, qui a amené la condamnation à ort et l'exécution des deux martyrs que nous vons vus monter sur l'échafaud:

„Orsini n'était pas un ami du désordre, mais n ennemi de l'oppression, comme tout Anglais doit être, un martyr de la liberté, aussi actif, constant dévoué qu'il s'en puisse voir dans la glorieuse te des héres du monde, sans en excepter même tre Hampden et notre Elliott... Que ferions- us d'un homme qui attenterait à notre liberté, e nous n'avons pas même conquise, comme les mains de 1848, mais qui nous vient de nos res? Ne honnirions-nous pas quiconque hésiteit à frapper le tyran? Ne saluerions-nous pas omme de cœur qui le premier le tenterait le

pour œil. Le Christ, lui-même, dans l'Évangile: celui qui se servira par l'épée, n'a-t-il pas sous qui se place en dehors des lo loi, et que le tyran, coupable sera assassiné? Les cons Révolution française et les ils pas tous proclamé l'assassinat du tyran seul individu de ce d

L'Assemblée Co la Constitution „à tous les citoyens, niers le droit le pacte social gnard? Mais dateurs de et ordonné 1814, lor que Bon sociales la pa mun et l'

Ainsi donc ces deux hommes à qui on a tra la tête étaient des innocents, des héros, des martyrs; „c'étaient, comme disait Shakespeare, les plus honnêtes de Rome." Orsini et ses compagnons ont fait ce que le *Morning Advertiser* dit

aient s'ils étaient dans le
eille de faire l'opinion
émocrates ou roya-
sclaves, particu-
s, païens ou
du temps
ais con-
, de M. Dis-
times. Les deux
, juges et bourreaux
la République romaine,
ple et le droit des gens.
de leurs triples fonctions, ils
leur tête. Ils ont engagé leur
leur vie. On peut croire avec cer-
droit de ceux qui meurent pour le prou-
que individuel il est aussi sûr que le
La certitude et la garantie qui lui man-
côté du nombre et de la forme, il les
e et au-delà par la conviction et le sacri-
faut un sentiment plus profond du droit
spirer un tyrannicide que pour faire un
sulte, un législateur, un juré ou un juge.
ui engage sa tête avant de commettre une
aussi grave que celle de frapper un tyran,
it profondément et il ne se décide que quand
n muri et bien pesé sa décision, et que
il a acquis la conviction certaine qu'il va

mieux? Et s'il échouait, d'autres n'essaieraient-ils pas? N'abreuverions nous pas le sol de notre sang plutôt que de nous soumettre? Et si à la fin le despote vivait et régnait, ne régnerait-il pas sur la tombe des Anglais plutôt que sur les Anglais eux-mêmes? Or si les Anglais estiment la liberté le plus grand des biens, comment refuseraient-ils leurs sympathies à ceux qui en sont privé, qui la désirent, et qui jugent leur action nécessaire pour s'affranchir, en acceptent le danger et la responsabilité?... Que les Anglais libres et justes gardent donc leur indignation pour celui qui tue pour monter sur le trône, et non pour celui qui monte sur l'échafaud pour la liberté; l'un en sureté dans son palais, faisant faire à ses agents l'œuvre homicide, ensanglantant Paris, surpassant tous les conspirateurs et assassins, et après tout cela flétrissant et exécutant l'autre qui, sans ambition ni méchanceté personnelle, agit par seule conviction de délivrer son pays. P. Stuart, Ditton Lodge, Near Warrington."

(Morning-Advertiser, du 3 février 1858.)

Ainsi donc ces deux hommes à qui on a tranché la tête étaient des innocents, des héros, des martyrs; „c'étaient, comme disait Shakespeare, les plus honnêtes de Rome." Orsini et ses compagnons ont fait ce que le *Morning Advertiser* dit

que tous les Anglais feraient s'ils étaient dans le même cas qu'eux, ce que conseille de faire l'opinion générale de tous les hommes, démocrates ou royalistes, citoyens ou sujets, libres ou esclaves, particuliers rois ou empereurs, grands ou petits, païens ou Chrétiens, depuis les Grecs et les Romains du temps d'Harmodius et de César, jusqu'aux Anglais contemporains de Shakespeare, de Milton, de M. Disraéli, du *Morning Advertiser* et du *Times*. Les deux martyrs Italiens ont été jurés, juges et bourreaux du crime commis contre la République romaine, la souveraineté du peuple et le droit des gens. Et comme garantie de leurs triples fonctions, ils ont livré chacun leur tête. Ils ont engagé leur conscience et leur vie. On peut croire avec certitude au *droit* de ceux qui meurent pour le prouver; quoique individuel il est aussi sûr que le collectif. La certitude et la garantie qui lui manquent du côté du nombre et de la forme, il les compense et au-delà par la conviction et le sacrifice. Il faut un sentiment plus profond du droit pour inspirer un tyrannicide que pour faire un jurisconsulte, un législateur, un juré ou un juge. Celui qui engage sa tête avant de commettre une action aussi grave que celle de frapper un tyran, réfléchit profondément et il ne se décide que quand il a bien muri et bien pesé sa décision, et que quand il a acquis la conviction certaine qu'il va

commettre une action vertueuse et se sacrifier pour une bonne cause. La justice privée ne se substitue pas légèrement à la justice publique, elle coûte trop chère pour agir sans les plus grâves motifs; elle ne vient qu'à défaut de l'autre, lorsqu'elle est nécessaire, que la loi et la vindicte sociale ne peuvent atteindre les coupables.

Nul ne tue par goût et par plaisir; ce que le tyran fait pour conquérir le pouvoir, pour le conserver, le libérateur, le vengeur le fait par amour de la liberté. Le devoir a ses amants passionnés comme le pouvoir; la liberté a ses adorateurs comme le despotisme. Les extrêmes se touchent; le mal a avec lui son remède, homéopathie pure; vaccin contre virus, antidote contre poison, ammoniaque contre venin; la tyrannie comme la rage peut se guérir par le fer et par le feu; mais il faut que la cautérisation soit profonde. Certes on a bien raison de frémir devant la violence du remède, mais on est forcé de l'employer, il y va du salut et de la liberté de la société; puis c'est le seul moyen connu jusqu'à ce jour, il n'y en a pas d'autre. L'attentat engendre forcément, fatalement, logiquement l'assassinat; il force ce dernier à le punir de ses crimes, à le châtier; il transforme les victimes en vengeurs; il perpétue l'œuvre abominable de l'extermination, il établit un flux et un reflux de sang qui fait horreur; mais l'exé-

cration doit s'adresser à la cause et non à l'effet; les tyrans engendrent les justiciers: Hipparque et Hippias ont fait Harmodius et Aristogiton; les Césars anciens et modernes ont produit Brutus, Staub, Milanollo, Pianori, Orsini, Berezouski, etc., et il en sera heureusement toujours de même tant qu'il y aura des tyrans qui attenteront aux droits et à la vie du seul souverain, le peuple, qui érigeront la'ttentat en système, l'assassinat en égime, le coup d'État en constitution, et qui régneont par le droit de la force, la grâce du sabre, a raison du silence, la liberté de la geôle, de exil, du bagne et de la mort. Le pouvoir du yran sera toujours l'attentat en arme contre le roit désarmé, l'assassinat cuirassé, armé de pied n cap contre les citoyens sans défense; le guetpens le plus perfide, le plus féroce et le plus troce; l'attentat de confiance, celui du serviteur, u commis contre le maître; du représentant ontre ses électeurs; de l'enfant contre sa mère, n parricide enfin!

N'est-il pas de toute justice que chaque citoyen it le droit de défendre, comme il peut, sa mère, a patrie, la République, la liberté, l'humanité ontre le parricide?

C'est envain que les complices et les esclaves es tyrans insultent leurs justiciers; personne ne roira que les infâmes et les lâches sont ceux qui

jouent leur tête contre celle de l'ennemi, qui risquent leur vie à coup sûr, qui la sacrifient pour le service du droit, certains d'être tués en tout cas: sur place s'ils réussissent, sur l'échafaud s'ils manquent; qui croira jamais que les généreux, les braves, les courageux, les honorables, les magnanimes, les respectables sont ceux qui par amour du pouvoir, de la caisse, des jouissances grossières, du trône élevé dans le sang, hissé sur des monceaux de cadavres, lancent leurs troupes ivres sur les foules désarmées, sur des multitudes inoffensives, font massacrer, comme sur les boulevards, le 4 décembre 1851, les enfants, les vieillards, les femmes et les hommes, sans distinction de sexe et d'âge; bombardent, comme à Rome, à Paris, au Mexique, mettent tout à feux et à sang, volent, violent, pillent et massacrent tout, sans pitié ni merci, mettent les hommes en sanglantes et sombres coupes réglées: déportent, transportent, fusillent, guillotinent, exterminent, dépeuplent et font chez les nations libres le travail sans espérance des Danaïdes, vidant les peuples dans les déserts brûlants, empestés et sans fins, ces immenses antichambres de la mort, où règne la guillotine sèche ayant pour valets la fièvre et le typhus.

Mais, si nous passons du cas général à celui spécial relatif aux deux martyrs Italiens dont nous avons raconté l'exécution, nous démontrerons fa-

cilement qu'ils avaient doublement le droit pour eux contre l'oppresseur étranger à leur patrie. Ils avaient deux causes à défendre: la patrie et la liberté. Ils ont donc deux fois raison contre le tyran étranger, contre cet agresseur. qui n'est pas de leur pays, qui n'avait sur eux aucun titre, qu'ils ne connaissaient pas, qui est venu les opprimer avec une force étrangère comme lui, qui rend sa domination doublement odieuse et antipathique. Ce qu'ont fait ces deux hommes pour délivrer leur patrie a été glorifié comme une action héroïque chez tous les peuples. Mucius Scévola qui, au dire de Plutarque, était le plus vertueux des Romains, n'a-t-il pas tenté d'assassiner Porsenna? Judith s'est prostituée à Holopherne, afin de pouvoir le tuer impunément, la nuit pendant son sommeil, et l'Église l'a placée au nombre de ses saintes, afin de la glorifier; Staub a voulu assassiner Napoléon Ier, sa mémoire, comme celle de Carl Sand est restée chère à l'Allemagne, et le sang de ces deux martyrs a enfanté l'armée de la délivrance; les fils de la libre Helvétie sont fiers de leur ancêtre le meurtrier du tyran Gesler, et se nomment encore aujourd'hui avec orgueil les enfants de Tell; le grand poète allemand Schiller a célébré le courage du pâtre d'Uri, et la légende héroïque de l'albalétrier d'Alorff a inspiré à Rossini son chef-d'œuvre, le plus

bel ornement de notre scène. Le serment du Grütli, par lequel trois pâtres d'Uri, de Switz et d'Unterwald jurèrent d'affranchir leur patrie et de tuer les tyrans, est encore aujourd'hui un des plus beaux exemples que l'histoire transmette aux peuples pour leur inspirer l'amour de la liberté et la haine de l'oppression, et les Suisses en conservent religieusement le souvenir. Tous les peuples ont leurs héros et leurs martyrs de l'indépendance et de la liberté, dont ils gardent précieusement la mémoire et qu'ils donnent en exemple au monde. Quand le poignard des tyrannicides ne leur suffisait pas ils employaient d'autres procédés non moins violents, tous les moyens possibles leur étaient bons pour se soustraire à la tyrannie. Quand Napoléon Ier envahit la Russie, les Moscovites firent la guerre avec le feu et brûlèrent leur capitale pour sauver leur patrie; les Hollandais rompirent leurs digues, inondèrent leur pays pour submerger leurs ennemis et conserver leur indépendance; les Espagnols se défendirent à coups de couteaux, transformèrent chacune de leurs habitations en une forteresse et luttèrent jusqu'à l'extermination; les Napolitains et les Siciliens organisèrent le brigandage contre les oppresseurs étrangers; les Vêpres siciliennes avaient déjà prouvé jusqu'où pouvait aller la haine d'un peuple, poussé au désespoir, contre la domination étrangère; les Sultans de

Janina et de Saint-Jean-d'Acre semaient dans l'air les germes de la peste, qu'ils avaient conservés précieusement dans les plis de riches fourures, et faisaient appel au terrible fléau pour qu'il combatte avec eux. Tous les peuples trouvaient toutes les armes licites contre la tyrannie.

Qu'on cite un tribunal, un pouvoir, une puissance qui puisse faire respecter le droit des peuples, leur liberté et leur indépendance et punir ceux qui violent ces dernières et alors les tyrannicides désarmeront, ils viendront demander, à cette cour suprême et souveraine, justice des violences et des iniquités. Mais tant qu'il n'en sera pas ainsi, tant que le faible pourra être victime du fort, tant que les crimes, les plus odieux, les plus infâmes contre le droit des nations et le droit des gens pourront être commis, l'assassinat comme l'insurrection seront les plus sacrés des droits, les plus impérieux des devoirs. Où est la justice, où est la police européenne qui peuvent s'opposer aux exactions et aux invasions des tyrans? Que ceux qui se plaignent des attentats commis contre ces misérables indiquent un autre moyen que le poignard, pour obtenir justice et on renoncera à ce dernier. Mais, jusque là, les opprimés continueront d'employer la seule arme qui leur reste, et ni les menaces, ni les lois, ni les prisons, ni les bagnes, ni les échafauds, ni les fusillades n'y feront rien;

entre les tyrans et leurs victimes il n'y a pas de paix possible, c'est entre eux une guerre d'extermination, un combat à outrance, une bataille continuelle sans merci ni pitié, il n'y a entre eux ni régicide, ni tyrannicide, ni attentat, ni même droit révolutionnaire et d'insurrection, mais simplement droit commun, droit des gens et de légitime défense.

La république romaine, comme la république française et la république Mexicaine ont été détruites, assassinées par surprise et trahison, au mépris de toutes les lois et des constitutions, du serment solennel, en pleine paix, sans provocation ni agression; les citoyens romains la vengent, c'est leur droit, ils tirent des coups de pistolets, ils jettent des bombes, à ceux qui les ont fusillé et bombardé, qui leur ont volé leur souveraineté et leur liberté, qui pourra trouver à redire à cette conduite équitable, si ce ne sont ceux intéressés à éviter la punition de leurs crimes?

La guerre continue entre la république romaine et ses assassins, l'attentat n'est pour rien là dedans.

Son ennemi, son destructeur n'est pas l'Empereur des Romains, il n'est ni roi d'Italie comme Napoléon Ier, ni roi de Rome comme Napoléon II; ni les Italiens, ni les Romains ne sont ses sujets, ils ne l'ont pas élu, bongré malgré; ils ne lui ont pas donné, à l'aide de la terreur, de la fraude, des gendarmes, des prêtres et de la police, cinq ou six

millions de voix, ils ne lui ont pas octroyé par leurs votes le droit de les tuer physiquement et moralement. Il est leur ennemi, il est en guerre, en guerre ouverte avec eux, c'est lui qui leur a ôté leur gouvernement libre, issu mieux que le sien du suffrage-universel.

Ce sont l'invasion et l'occupation étrangère qui leur ont imposé par la force Pie IX, exclu de la souveraineté temporelle, comme Charles X, Louis-Philippe, le roi de Naples, etc.... Ce sont-elles qui leur imposent outre le pape, les cardinaux, les jésuites, les inquisiteurs, le gouvernement des prêtres, tous les fléaux de l'Italie et de l'humanité; ce sont-elles qui ont réinstallé par la force la papauté, cette peste noire qui a plus fait de victimes que le choléra. C'est sans foi ni loi, en vertu du droit du plus traître et du plus fort qu'elles les ont occupé militairement pendant 17 ans, avec six mille fusils, cent canons, des bombes et de la mitraille, est-ce qu'il n'est pas permis aux républicains romains d'employer quatre poires fulminantes contre une pareille force et un semblable matériel de guerre; serait-ce trop? est-ce manquer aux devoirs et outrepasser les droits des belligérants, que de se battre avec quatre bombes contre six mille, cent mille, un million? Est-ce une lâcheté de la part de quatre hommes, armés de revolvers et de quatre projectiles, de venir attaquer

leurs ennemis, dans leur capitale, au milieu de leurs gardes, de la police, des soldats, d'une armée de six cent mille hommes et d'un million de fonctionnaires? Les républicains romains avaient-ils traité de la paix, fait une trève, une suspension d'arme, un armistice avec leurs ennemis? n'étaient-ils pas au contraire à l'état de guerre et n'avaient-ils pas le droit de la leur faire? Les quatre Italiens de la rue Lepelletier étaient des combattants et non pas des assassins, on aurait eu au plus le droit de les faire prisonniers de guerre, mais jamais celui de les assassiner. Est-ce que Mazzini a fait guillotiner plusieurs centaines des ennemis de la République romaine, faits prisonniers par lui, qui étaient venus attaquer Rome par trahison, en se disant amis, dans de mensongères proclamations?

Non, il les a traité avec humanité et il les a mis en liberté sans condition.

En exécutant deux des quatre malheureux patriotes Romains vaincus et désarmés, leurs ennemis se sont conduits comme des sauvages et rendus coupables d'assassinat. Ni le réquisitoire du procureur général, ni la main de l'exécuteur des hautes œuvres n'ont pu absoudre les bourreaux ni flétrir les victimes.

„*Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.*"

Tout l'acide corrosif, toute la bave des Chaix-

d'Est-Ange ne sauraient avoir d'action sur les fronts purs des martyrs faits de ce vieux tuf romain, vrai carrière de héros. Ils n'ont ni sali, ni entamé ce marbre antique, qu'entoure l'auréole de ceux qui meurent pour la liberté. Ils sont couchés dans le cercueil deux, sans compter Pianori qui les avait précédés avec courage, l'un est trombé en chantant un hymne guerrier, l'autre en méditant sur l'avenir de la patrie; ils sont morts en soldats et en sages, tous deux en martyrs.*

Mais ils sont restés grands, il sont restés purs; l'échafaud pour eux est un piédestal plus élevé que la colonne, et du haut duquel ils rayonnent dans l'histoire. Leurs noms sont inscrits en lettres d'or dans le Panthéon des grands hommes, dans le martyrologe populaire, à côté de ceux de Brutus, le plus honnête des Romains et d'Harmodius, le plus vertueux des Grecs.

* Voir l'admirable brochure du citoyen Félix Pyat: *Lettre au parlement et à la presse.*

III.

La promenade sur le Léman.

Les bombes Orsiniennes eurent un immense re-
tissement en Europe, elles furent un aver-
ement pour celui à qui elles avaient été lan-
s, elles lui signifièrent que l'Italie voulait être
e, et que tôt ou tard la République romaine,
uite par les armées étrangères, serait ven-
. Cette sommation fut entendue par celui-là
ne à qui elle était faite. Louis Napoléon
aparte, l'ancien affilié des ventes italiennes, se
ida, dans la crainte du poignard des patriotes, à
rendre son ancienne politique de conspirateur
la *Jeune Italie* et à continuer l'œuvre qu'il avait
mencée, dès 1831, dans les Romagnes, lorsqu'il
battait en qualité de volontaire contre les sol-
s du pape et de l'Autriche, avec son frère aîné
mourut à Forli; l'expédition d'Italie fut déci-
; mais il s'agissait donc de s'allier à l'Italie contre
triche et de se ménager des compensations et
agrandissements dans le cas où l'unité ita-

lienne parviendrait à se constituer. Comme, dans cette circonstance, il s'agissait non-seulement de s'entendre avec le gouvernement italien, mais encore de violer les droits de la Suisse, le gouvernement impérial pensa tout naturellement qu'il ne pouvait avoir de complice plus dévoué à Genève, que son ancien compère, le célèbre *Grand-Citoyen*, qu'il ne serait, sans doute, pas difficile d'entraîner dans cette conspiration contre la Confédération Helvétique; surtout en se servant pour cela des grâces séduisantes et de l'adresse de l'aimable Madame de S..... Cette rusée et insinuante diplomate femelle fut donc chargée d'agir auprès de M. J...., et elle ne tarda pas à répondre à ses patrons, que les ouvertures qu'elle avait faites à cet homme d'État suisse avaient reçu le meilleur accueil, et que ce dernier ne demandait pas mieux que de seconder les vues du gouvernement français, pourvu qu'on veuille bien lui permettre tous les ménagements qu'exige le soin de sa popularité; il déclara qu'il désirait surtout s'entendre directement avec M. de Cavour et un représentant du gouvernement impérial. Il fut alors décidé que le premier ministre de Victor-Emmanuel, lors de son retour de Plombières, où il était alors avec Louis-Napoléon Bonaparte, irait à Genève, où il se rencontrerait avec un prince bien connu pour son prétendu dévouement à la cause des nationalités,

et qu'alors M. J.... pourrait traiter directement avec eux, et fixer les conditions de son concours à l'annexion de la Savoie à la France.

Quand la belle Ida apprit quels hôtes illustres allaient venir visiter la ville de Genève, elle se fit acheter de nombreuses et belles toilettes par son entreteneur en chef, afin de paraître dignement devant le cousin de l'Espagnole et le premier ministre du roi *galantuomo*.

Elle ambitionnait surtout d'avoir un costume semblable à celui de la comtesse de S...., dont le riche manteau d'hermine blanche mouchetée de noir l'avait séduite et captivée. Mais hélas! ce fut envain qu'elle parcourut tous les magasins de Genève pour en acheter un pareil, elle ne put en trouver; or, Mademoiselle Ida n'était pas femme à se décourager pour si peu et à renoncer à son désir; elle voulait absolument avoir son manteau d'hermine et, coûte que coûte, il lui en fallait un. Elle ne laissa donc aucun repos au Grand-Père jusqu'à ce qu'il consentit à aller à Paris avec elle pour lui acheter le fameux manteau. Le vieux Grand-Père voyant, qu'il fallait accéder à ce caprice, et que c'était le seul moyen de pouvoir vivre en bonne intelligence avec son exigeante et volontaire maîtresse, se décida à partir avec elle pour la capitale de France, afin d'acheter la fameuse hermine tant désirée. Il arriva dans la gare de

Mâcon une scène assez comique au couple voyageur et qui mérite d'être racontée. Un monsieur, qui avait eu précédemment, moyennant finance, la douce faveur de plusieurs entretiens très-intimes avec la trop aimable Ida, lorsqu'elle était pensionnaire de la respectable Madame Adèle, la reconnut au buffet, et pendant que le Grand-Père était sorti, il adressa la parole à son ancienne connaissance en la tutoyant; mais cette dernière qui jouait à la grande dame, depuis qu'elle se faisait passer pour une jeune comtesse Allemande, pupile du grand citoyen qui la protégeait, se fâcha tout rouge de l'inconvenance grande de son ancien galant, qui osait la tutoyer; pendant que cette altercation avait lieu, M. J... survint, et à son tour se mit fort en colère, menaçant le malencontreux poursuivant de la police, cette dernière accourut alors et le monsieur indiscret, pour se tirer d'affaire, raconta ce qu'était autrefois la dame, dans quelles circonstances il l'avait connue et pourquoi il s'était permis de la tutoyer. A cette déclaration, faite à haute voix, la belle et son illustre protecteur devinrent la risée générale et durent, honteux et confus, remonter dans le train.

Arrivés à Paris, ils purent alors se procurer le manteau d'hermine tant désiré, auquel le Grand-Père ajouta une robe de soie violette, garnie de dentelles; un chapeau de satin blanc, orné de plumes

et de fleurs, de manière à former un costume tout-à-fait semblable à celui de la comtesse de S..., dont la chaste Ida ambitionnait depuis longtemps les atours. A son retour à Genève, le Grand-Père en homme prudent et précautionneux, comme il convient à son âge, voulut prendre une voiture de place pour reconduire sa chaste compagne chez elle; mais cette dernière ne l'entendait pas ainsi, elle obligea son galant cavalier à lui donner le bras et à la reconduire à pied à son domicile. Le respectable Grand-Père fut forcé d'en passer par là et de s'afficher devant tous les passants avec sa dulcinée, qui se pavanait orgueilleusement dans son manteau d'hermine en balayant la rue à dix pieds en arrière avec la traîne de sa robe de soie violette.

Le vieillard courbé par l'âge, enveloppé dans son vieux pardessus crasseux, donnant un bras à sa compagne, ayant sous l'autre un vieux parapluie et tenant à la main le sac de nuit et le manchon de Madame, dissimulait mal son dépit sous ses lunettes, qui dérobaient à moitié son regard d'oiseau de proie. Les gamins à la vue de ce couple disparate et ridicule le poursuivirent de leurs huées et de leurs cris, en disant: Bonjour Grand-Père! bonjour, Madame la drolesse, bonjour, vertueuse comtesse!

Pour se soustraire à cet accueil enthousiaste,

les deux amoureux hatèrent le pas et arrivèrent tout confus au domicile conjugal.

Ce fut quelques jours après cette équipée ridicule que les illustres voyageurs, que l'on attendait à Genève, arrivèrent. Monsieur le comte de Cavour descendit à l'Hôtel du Lac, où M. J... et ses amis que nous avons vus à dîner chez Ida organisèrent une sérénade en l'honneur du ministre diplomate qui venait de Plombières, où il avait traité de la cession éventuelle de Nice et de la Savoie à la France. Chose aussi triste que curieuse à constater. Ce sont précisément les prétendus grands patriotes et grands citoyens suisses, les chefs du radicalisme genevois qui encourageaient, soutenaient et applaudissaient les hommes d'État étrangers qui préparaient la violation des droits de la Suisse dans la Savoie du nord, par la cession éventuelle qu'ils faisaient de ce territoire à la France. Lorsque Monsieur le comte de Cavour fit son apparition sur le balcon de l'hôtel du Lac, entouré de MM. Chalet-Venel, Fontanel, Tourte, Fazy, etc., il fut salué par les acclamations de la foule des stipendiés et des embrigadés du radicalisme, vile cohue de soulographes et de paresseux entretenus aux frais de l'administration, aboyeurs jurés et embrigadés, serviles créatures du Conseil d'État.

Monsieur le comte daigna prononcer un speech en faveur de l'indépendance italienne, et ses pa-

roles vagues et insignifiantes furent naturellement applaudies par les badauds. Un seul, mais énergique coup de sifflet retentit au milieu de la foule et s'éleva en signe de protestation contre les vendeurs, et les livreurs de peuples, qui osaient alors se poser en champions de la liberté et de l'indépendance des nations.

C'était Sacrovir Lebren, rentré depuis quelques jours à Genève malgré l'arrêt d'expulsion qui le frappait, qui avait eu le courage de faire entendre cette énergique protestation au milieu du concert de lâches applaudissements qui s'exécutait alors.

Parmi un essaim de belles dames que l'on admirait à l'une des fenêtres de l'hôtel, et qui prodiguaient leurs encouragements aux orateurs du balcon en agitant leurs mouchoirs ou en battant des mains, on remarquait la Cousine d'une Espagnole et Mademoiselle Ida, vêtues toutes deux du même costume composé de leurs éternelles hermines blanches et de leurs robes de soie violette, dont nous avons déjà parlé, et pour lesquelles elles professaient une si grande prédilection.

M. Chalet-Venel et M. Tourte succédèrent comme orateurs à Monsieur le comte de Cavour, ils parlèrent tous les deux de liberté et d'indépendance italienne, mais ils se gardèrent bien de dire à quel prix et à l'aide de quelle alliance elles devaient être achetées, c'étaient là de

ces hontes qu'on ne peut avouer; ce ne fut que plus tard, comme nous le verrons, qu'elles furent connues.

Le lendemain, le prince des nationalités étant arrivé à Genève eut une longue entrevue avec M. le comte de Cavour, M. J.... et plusieurs autres chefs du parti radical, dans laquelle on fixa l'attitude que devait tenir le canton de Genève en face des éventualités que lui préparaient les projets d'indépendance italienne et d'annexion de la Savoie à la France; il fut convenu que le pouvoir radical, tout en protestant ostensiblement, afin de conserver sa popularité, contre toute espèce de projet annexioniste de la Savoie du Nord à la France, le protégerait néanmoins secrètement de tout son pouvoir.

M. J...., afin de fêter dignement ses hôtes illustres, les invita pour le lendemain à faire une promenade sur le beau lac de Genève, le ministre italien s'excusa en disant qu'il ne pouvait différer plus longtemps son départ étant attendu à Turin pour les affaires les plus urgentes.

Mais le prince des nationalités fut plus accommodant et il accepta l'invitation qui lui était offerte. L'illustre personnage dont nous parlons avait l'honneur, (si toute fois honneur il y a), d'appartenir à une des familles de notre époque les plus célèbres dans les annales de la tyrannie, son

père, un des plus illustres débauchés des temps modernes, avait été roi, sa sœur, adultère cynique, vivait publiquement en concubinage avec un personnage important. Quant au prince, après avoir été longtemps proscrit et très-malheureux, il est aujourd'hui largement titré, renté et doté; plus d'un souverain envierait son opulence; il habite un palais, et il a épousé une princesse d'une des plus anciennes familles de l'Europe. Ce prince ambitieux a successivement convoité plusieurs trônes, mais hélas! tous ont disparu devant lui avec la rapidité des étoiles filantes, depuis ceux de Toscane, de Naples, du Mexique, des États-Unis du Sud, de Hongrie, de Pologne, de la Confédération Danubienne, de Westphalie, etc., jusqu'à ceux de Grèce, de Moldavie et de Valachie. Pauvre prince! malheureux César déclassé! espérons que la fortune se lassera de lui tenir rigueur et qu'il montera un jour sur le trône de France qu'il convoite aussi.

Mais en attendant que ces destinées merveilleuses s'accomplissent, son Altesse prend son mal en patience et se contente d'une dotation de plusieurs millions, de magnifiques châteaux, de propriétés princières, dont une est située en Suisse sur les bords du lac Léman. Ce prince fortuné et bien né possède plusieurs yachts superbes pour ses innombrables voyages dans les mers du nord,

dans la méditerranée, dans l'Océan, sous les pôles et sous les tropiques, car le prince a la manie des voyages; il est grand-amiral; il va tour à tour de Paris à Londres, à Naples, à Lisbonne, en Égypte, aux États-Unis; on le rencontre partout, les journaux sont pleins des annonces de ses nombreuses périgrinations.

Il a été général, on l'a vu trembler de peur et être plus souvent sur la selle, qu'en selle sur son cheval; à une bataille fameuse, le bruit du canon lui produisit absolument l'effet d'un violent purgatif.

Il a été chargé depuis longtemps de nouer des intrigues sur toute la surface du globe, d'ourdir la trame, de tendre l'immense filet de la politique dite des nationalités, dans lequel il espère prendre les peuples de l'Europe pour les enchaîner au despotisme. C'est pour cela qu'il est venu à Genève, s'entendre avec le comte de Cavour, M. J.... et ses amis Clapka et Kossuth, bien connus depuis dix ans par leurs accointances avec le Palais-royal, leurs intrigues politiques et leurs nombreux voyages dans toutes les parties de l'Europe; que la correspondance Havas annonçait avec un retentissement et un luxe de dépêches qui, s'ils sont flatteurs pour l'amour propre de ces messieurs, n'ont rien assurément du secret qui convient aux conspirateurs.

Le Grand-Père invita ses illustres hôtes à une promenade sur le lac de Genève, afin de célébrer dignement leur présence, d'arrêter définitivement les importantes décisions qu'ils avaient prises et de sceller le pacte qu'ils venaient de conclure pour l'asservissement des nations et surtout pour celui des peuples libres. Plusieurs notabilités du grand parti radical se joignirent à ces intrigants, entre autres: un professeur d'histoire naturelle le docteur V....*; un ex-directeur de la police, plus connu pour ses soulographies pyramidales et ses excès en tous genres que par les soins qu'il accordait à son administration; un procureur général, fauteur des débauches les plus immondes, auprès duquel les juges qui voulurent violer la chaste Suzanne au bain et ceux que Cambyse fit écorcher vivants pour avoir vendu la justice étaient des modèles de chasteté et d'intégrité. Tous ces grands hommes d'État, célèbres radicaux, protecteurs des peuples, défenseurs des nationalités, amis de la liberté, louèrent le bateau l'Helvétie sur lequel ils s'embarquèrent avec l'illustre Prince des Nationalités qu'accompagnait une actrice célèbre de la capitale,

---

* Le même qui vient d'être nommé, président du comité permanent du Congrès-de-la-Paix, à Berne; on comprend combien ce choix est heureux, et quelles garanties négatives il offre aux vrais amis de la paix, de la liberté et de l'indépendance des peuples.

Mademoiselle J.... qu'il avait eu la judicieuse idée d'amener en villégiature avec lui. La Cousine d'une Espagnole, la gracieuse Ida et toute une nichée des jolies nymphes de Madame Adèle, maîtresse d'une maison de conversation à Genève, faisaient aussi partie de cette joyeuse expédition. Toutes ces aimables prêtresses de Vénus étaient destinées à charmer les illustres marins d'eau douce, qui ne s'embarquaient jamais sans biscuits et sans gibier d'amour.

Quand le vapeur fut au milieu du lac, les aimables invitées, dans un costume charmant et léger, dont notre mère Eve eut été jalouse, laissant admirer des formes engageantes et attrayantes, descendirent au salon des premières avec leurs cavaliers, où une table somptueusement servie les attendait; chacun de ces messieurs plaça une de ces dames près de lui, le Grand-Père s'était naturellement réservé la fraîche Ida, le prince M^lle^ J..., le général C.... la comtesse de S.... et les autres convives avaient choisi chacun une des courtisanes engagées pour la fête. Tous les promeneurs des deux sexes firent le meilleur accueil au dîner excellent qui leur était servi. Pendant ce temps-là le steamer, déroulant son panache de fumée, continuait à fendre majestueusement les eaux bleues du lac, dont l'azur bouillonnait sous sa proue, un soleil éblouissant resplendissait dans

un ciel sans nuage et lançait des gerbes de lumière, dont les rayons se brisaient sur la surface olie du lac, qui les répercutait comme un grand iroir en jets de flamme et en millions d'étincelles. e scintillant spectacle donnait mille charmes au avissant tableau qui se déroulait sous les yeux; ne nature privilégiée, exceptionnellement belle, entuplait encore la beauté de ce panorama sulime.

Tout autour de la plaine liquide, à la surface ussi polie que la plus belle glace de Venise, e déroulait, comme une immense bordure de uarante ou cinquante lieues de pourtour, un enadrement de villages, de villes, de coteaux, de ollines, de montagnes, de glaciers, étalant tous es attraits charmants et imposants de la nature la lus gracieuse, la plus brillante, la plus parée, la lus fleurie, et toutes les beautés sévères, les sublimiés majestueuses, la splendeur effrayante, le grandiose ncommensurable des sites alpestres. Deux mones encadrent ce tableau: le monde jurassique aux eintes harmonieuses et tendres, dont la végétation xuriante et la flore parfumée, émaillées de mille t mille couleurs, s'étalent sur la rive droite du éman comme une brillante mosaïque, et le monde lpestre, de cristal et de granit dont les gigantesues dents, les molaires énormes, les glaciers éterels, les sommets inaccessibles, les pics infranchis-

sables se dessinent grandioses à l'horizon, revêtent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, s'enveloppent tour à tour dans d'immenses draperies de pourpre, d'or, d'azur ou de dendelles, se confondent avec les nues capricieuses et fantastiques, dont ils empruntent souvent les formes bizarres et les couleurs éblouissantes.

De l'arrière du bateau on apercevait au loin, brillante comme une citée orientale, inondée de lumière, la jolie ville de Genève coquettement assise entre le Salève et le Jura, les pieds baignés amoureusement dans les eaux limpides de son lac, qui s'échappent, rapides et impétueuses, en bouillonnements d'azur et de neige, et en chutes nombreuses, impatientes de former un fleuve.

L'ancienne cité de Calvin, autrefois prude et austère; la patrie de Jean-Jacques, aux quais admirables, aux hôtels somptueux, aux palais de tendre molasse que le temps se charge de durcir, aux ponts pittoresques, aux jardins magnifiques, aux promenades admirables, étale aujourd'hui, comme une courtisane, aux yeux des étrangers ravis, ses admirables parures, ses montres précieuses, ses bijoux inimitables, ses riches joyaux, produits de son industrie, et toutes les grâces natives, les charmes séduisants, dont la nature prodigue envers elle l'a douée. Peu à peu, à mesure que le vapeur fend l'onde bleue, la vision charmante di-

minue à l'occident, tandisqu'à l'orient grandissent à vue d'œil les dents de Morcle, et du midi deux canines énormes dont la grande machoire du Valais est armée à son orifice, ces deux dents menaçantes semblent garder l'entrée profonde et étroite du Canton, qui ressemble parfaitement à une gueule immense.

Sur la rive de Savoie, dans une échappée de vue, entre les montagnes du Faucigny, vis-à-vis de la jolie petite ville de Nyon, apparaît tout à coup, majestueusement, dans un horizon de cristal, le Mont-Blanc, ce doyen des Alpes, blanchi sous les neiges éternelles, dont le sommet se perd dans les cieux, et qui contient dans ses flancs immenses des mers de glace aux vagues immobiles, s'entrouvrant en gouffres immenses avec d'effroyables craquements, d'où s'échappent des torrents impétueux et formidables, formant des cascades poudreuses, au bruit effroyable semblable au roulement du tonnerre; plus loin, au-dessus des rochers à pic de Millerie, aux pieds desquels Rousseau soupirait d'amour pour la belle Héloïse, la dent d'Oche élève sournoisement sa tête chauve qui domine les verts plateaux et les gros paturages qui l'environnent.

Sur la rive suisse, on voit dans le lointain, Rolle, Morges, Ouchy que domine Lausanne avec ses vieux clochers; Lutry, Cully sont coquettement assis aux pieds des beaux vignobles de la côte vau-

doise et mirent leurs blanches maisons, leurs frais ombrages dans les eaux limpides du Léman ; Vevey, la gracieuse cité, aimée des touristes et des étrangers, scintille au soleil, comme une coupole orientale, en face du petit port de Saint-Gengolph, situé sur la côté sarde, qui se dessine timidement sur le fond d'ombres qui l'environne et disparaît presque sous les immenses montagnes au pied desquelles il se cache furtivement ; Clarens, Montreux, Veytaux, séjours renommés par la douceur du climat, la beauté des sites et la richesse de la nature, offrent aux voyageurs leurs frais ombrages, leurs hôtels coquets et grandioses, leurs vins dorés de la côte et le chaleureux et pétillant Yvorne ; le sombre château de Chillon, illustré par la lugubre légende du malheureux Bonivard, qui est resté huit longues années enchaîné à une colonne, dans une salle basse, ne pouvant faire que quatre pas, n'ayant d'autre siége qu'un socle de pierre, d'autre couche que la dalle dure, froide et humide qu'il a usée sous ses pas et qui a conservé l'empreinte de ses pieds. Aujourd'hui encore, le vieux castel, qui se baigne dans le lac avec ses trois cours, ses ponts levis, ses tourelles et ses machicoulis, ses murailles crénelées, ses portes bardées de fer, ses cachots, ses salles de torture et ses oubliettes, a conservé un cachet effrayant ; il s'avance imposant et sinistre dans le Léman et rappelle au touriste que ce

ays, cet eden, aujourd'hui si fortuné et si riant, tait autrefois un enfer, que les tyrans l'avaient osé d'une géhenne; qu'il avait sa Bastille, son ont Saint-Michel, ses prisonniers, ses supplicés t ses martyrs. Derrière le vieux donjon, la dent e Jamant s'élève comme un vieux chicot au-dessus es montagnes du Joran et invite les hardis tou-istes à aller visiter sa cime escarpée et dénudée; nfin Villeneuve, l'hôtel Byron et le Bouvret ap-araissent gais et riants à l'entrée de l'obscure , sombre vallée du Rhône, gorge profonde et roite qui se prolonge jusqu'aux pieds du Simplon t du St Gothard, encaissée entre les cimes nei-euses des Alpes et les déserts de glace, séjour des imas et des autans, des ouragans, des avalanches, des rages et de la foudre. Tel était le spectacle grandiose ont nos voyageurs du bateau l'Helvétie pouvaient ouir. Mais que leur faisaient la splendide nature et es merveilles innombrables, ses harmonies sublimes, a poésie grandiose, mélancolique et féerique? Les œurs de ces hommes étaient fermés depuis long-emps aux joies si pures que cause la contempla-ion des beautés natuelles, leurs sens blasés et moussés ne s'éveillaient plus à leurs fraîches ins-irations, depuis longtemps l'amour du beau, du uste et du sublime n'avait plus d'écho dans leur âme. 'endant que le steamer qui les portait poursuivait a course dans des flots d'onde et de lumière, dans

un milieu d'éblouissements féeriques, de scintillements vertigieux, dans lequel le ciel et l'eau se confondaient en un seul océan d'azur, les personnages corrompus dont nous parlons n'avaient plus au cœur que le démon de l'ambition qui les rongeait et les torturait, et dans l'âme que les sordides passions qui la dégradent. Ils s'étaient réunis sur ce navire sous prétexte de s'entendre pour concourir à la défense des nationalités et au rétablissement des frontières dites naturelles, mais, en réalité, pour négocier la traite des peuples, pour conclure et sceller un pacte infâme avec le plus odieux des despotisme, celui qui se cache sous le masque de la démocratie, et qui a pour idéal l'égalité dans la servitude. Ce qu'il fallait à ces natures dégradées, à ces hommes blasés, ce qui pouvait seul les charmer, c'était la coupe pleine où scintille l'Yvorne doré ou le champagne mousseux, le Koenigsberg ou le Malvoisie; ce qui les séduit ce sont les beautés faciles, qui les accompagnent sur le bateau, dont les verres choquent leurs verres, les lèvres cherchent leurs lèvres, et qui offrent leurs charmes en pature à leur lubricité. Les faveurs de ces charmeresses, payées à prix d'or, peuvent seules réveiller leurs sens blasés et leurs désirs éteints. Mais ce qui les préoccupe surtout, c'est l'objet de leur réunion, qu'ils ne perdent jamais de vue, comme nous le verrons bientôt.

IV.

Le nouveau serment du Grütli.

Après l'orgie, tous ces hommes perfides et débauchés s'occupèrent enfin de l'objet de leur réunion qu'ils n'avaient pas oublié.

— Ainsi, c'est convenu, disait le prince, en s'adressant au Grand-Père et en continuant une conversation déjà commencée depuis un moment, nous pourrons compter sur vous pour tromper la vigilance de vos chers confédérés et les attirer dans le piège que nous leur préparons, car vous seul pouvez les persuader que nous agissons dans leurs intérêts.

— Comptez sur moi pour cela, mon prince, je vous réponds du succès de mon entreprise, mes dévoués partisans ont en moi une foi absolue et croiront aveuglement et sur parole tout ce que je leur dirai.

— Oui, mais il n'en sera probablement pas de même de ces ours mal léchés de Berne qui, dans leur grossière rusticité suisse, s'imaginent encore

faire respecter des traités datant de près d'un demi siècle, et auxquels ils ont la simplicité de croire. Vou avez dû bien rire hier quand le rusé Cavour a eu l'aplomb de se faire donner ici une sérénade par vos chers radicaux, et cela précisément en arrivant de Plombières, où il à conclu avec Napoléon III le traité secret par lequel Victor-Emmanuel cède la Savoie à la France en violation de la neutralité suisse.

— J'ai ri de bien bon cœur, répondit le Grand-Père, de l'aplomb de ce cher Cavour qui, après le bon tour qu'il venait de jouer à la Suisse, en trafiquant de ses droits sans son consentement, osa, sur mon conseil et mes instances, se présenter du haut du balcon de l'hôtel de l'Écu-de-Genève, comme un défenseur des nationalités opprimées et se faire applaudir par les badauds, qui ne comprirent rien à cette facétie aussi osée que spirituelle. Aussi était-ce en me tenant les côtés de rire, que je me cachais derrière Cavour, pour admirer tout à mon aise l'incommensurable de la sottise et de la bêtise humaine. Ah! mon cher, croyez moi, cette dernière est une veine féconde, une mine inépuisable, une Californie des Californies, et nous pourrons encore l'exploiter longtemps sans l'épuiser.

— Je le crois, parbleu, bien, dit le prince, quand on voit les prétendus descendants de l'arbalétrier

d'Altorff, acclamer nos diplomates rusés et trompeurs et leur faire des ovations populaires on ne doit plus douter de rien.

— Prince, c'est à moi que nous devez ce phénomène heureux et étrange. Depuis la glorieuse révolution de 1846, qu'on a faite malgré moi, mais dont j'ai su habilement m'attribuer tous les bénéfices et tout le mérite, j'ai complétement transformé les citoyens de la vieille république de Genève, je les ai si bien habitués depuis longtemps à me croire sur parole, que je leur dirai, comme j'ai l'intention de le faire, que François Joseph est le libérateur de l'Italie et que Mazzini est son ennemi le plus dangereux qu'ils ajouteraient foi à cette énormité.*

— Oh! cette plaisanterie là est un peu forte, répondit le prince et nous ne la prendrons au sérieux que sous bénéfices d'inventaire.

— Vous pouvez me croire, mon seigneur, répondit le Grand-Père, demain paraîtra dans la Revue de Genève un premier article dans ce sens.

— Alors je vous crois, dit le prince, et puis-

---

* Historique. — *La Revue de Genève* a effectivement publié une série d'articles contre l'illustre patriote Italien, dans lesquels elle soutenait cette thèse, aussi odieuse que ridicule: que le citoyen Mazzini était l'ennemi le plus dangereux de l'Italie et l'agent le plus utile de l'Autriche.

que vous exercez un empire aussi puissant sur vos compatroites, veuillez ne négliger aucune occasion de l'employer d'une façon utile à notre cause; car dans les circonstances exceptionnelles où votre Canton se trouvera bientôt, votre influence nous sera de la plus grande utilité; nous aurions besoin, par exemple, qu'au moment où l'annexion de la Savoie du Nord à la France aurau lieu, il y eut à Genève des forces fédérales suffisantes pour empêcher tout mouvement populaire qui pourrait se produire et entraîner les citoyens à des actes d'hôstilité contraires à nos intérêts.

— La chose est bien facile à obtenir, répondit le Grand-Père, je ferai organiser une expédition contre l'annexion de la Savoie du Nord à la France en prévenant à l'avance les autorités fédérales et les autorités sardes de manière à ce que cette manifestation soit immédiatement comprimée et à ce qu'elle fournisse au gouvernement de la Confédération un prétexte pour envoyer des milices fédérales dans le Canton afin de l'occuper militairement.

— C'est très-bien imaginé, dit Madame de S..., avec un signe approbateur, et cela vous fournira l'occasion de faire arrêter les meneurs les plus dangereux et les plus turbulents qui donneront tête baissée dans le piège que vous leur tendrez.

— J'approuve en tous points votre projet, ré-

pondit le prince et je vous recommande de ne pas manquer de le mettre en pratique.

— Comptez sur moi, vous connaissez mon dévouement à la grande cause que nous servons tous et qui, si elle triomphe, assurera à tout jamais notre prospérité et notre bonheur; puis prenant une coupe pleine de vin d'Ivorne, que lui tendit la Cousine d'une Espagnole, cet horrible vieillard se leva en ajoutant encore.

— Messieurs, je bois au succès de notre entreprise, à la réussite des projets grandioses conçus par le plus grand homme de notre époque, qui joint au génie de Machiavel la profonde dissimulation de Louis XI et de Philippe II, le chatolique. A l'homme éminent qui exploite avec tant de succès la grande question des nationalités et des frontières naturelles, au moyen de laquelle nous aurons bientôt l'Empire du monde!

— Oui, Messieurs, je porte un toast à ce génie puissant et fécond. Il faut qu'il sache qu'il a des amis tout dévoués à Genève, toujours prêts à le servir et à tout sacrifier pour lui; quant aux droits de la Suisse sur la Savoie du Nord, il peut se les approprier quand il voudra, il n'a qu'à les prendre, nous les lui abandonnons de grand cœur, persuadé, que nous sommes, qu'il saura récompenser convenablement nos services et notre zèle, et pour mieux cacher notre jeu nous continuerons d'endormir les

badauds de Genevois par les protestations du patriotisme le plus pur; nous renouvellerons avec eux, s'il le faut, le fameux serment du Grütli, pour qu'ils continuent à avoir confiance en nous et pour pouvoir mieux les trahir; mais, quoique nous disions et quoique nous fassions, nous resterons toujours sincèrement et secrétement dévoué à notre œuvre commune, jusqu'au jour où nous pourrons crier sans crainte: Vive Gesler! Mort à Guillaume Tell!

Tous les convives tendirent alors leurs coupes, qu'ils choquèrent les unes contre les autres, en répétant:

— Vive Gesler! mort à Guillaume Tell!

C'était quelque chose d'affreux à voir, que ces hommes de proie, que ces misérables ambitieux, que ces négriers des peuples, que ces trafiquants de chair humaine, jetant en chœur ce cri sinistre:

Vive Gesler! mort à Guillaume Tell!

Le Grand-Père surtout était effrayant de cynisme et de laideur; ses cheveux gras et grisonnants étaient ramenés en avant, et collés sur ses tempes et sur son front plat et fuyant, comme celui d'une vipère; derrière ses lunettes, brillait son regard faux et oblique, comme celui du hibou craignant la lumière et se voilant par intervalle sous ses paupières fébriles; son nez en forme de bec de chouette se dilatait sous les nausées alcooliques de l'ivresse; sa bouche plissée par la dissimulation et

le mensonge cachait ses coins obliques sous ıne moustache en crocs, tordue par les contrac-ions de l'impatience et de la colère; un sou-ire faux, terne et décoloré errait incertain sur ses èvres minces et livides, il avait le menton court t presque absent indice de ruse, d'hypocrisie, de ouardise et de lâcheté; ses formes grêles, ses bras ongs, son port mal assuré et courbé par l'as-uce, comme celui du traître et du malfaiteur, rahissaient ses habitudes de dissimulation et e trahison.

Chose extraordinaire, cet homme, dont l'extéieur annonçait tous les défauts et tous les vices, ont la voix grinçante avait les tons dissonnants t discordants d'une vieille scie rouillée et grin-ante, était parvenu depuis quatorze ans, à force de use, d'astuce, d'hypocrisie et d'audace à capter la onfiance du peuple; il est malheureusement un xemple frappant du pouvoir funeste que les natures is plus méprisables et les plus perverses exercent uelque fois sur les masses confiantes et géné-ıuses.

Voici en quels beaux vers, un poète de nos mis, Monsieur Stanislas de Charnal l'a dépeint:

„Histrion impudent, cachant sous l'artifice
„Du masque radical, l'égoïsme et le vice,
„Cet homme c'est Judas, immonde vieillard,
„Vrai bâtard de Priape, usé, fourbu, paillard,

„Visqueux comme un crapaud, tout fange et pourriture,
„Ce sac à saletés possède une figure,
„A claquer chaque fois qu'on le trouve en chemin,
„Si l'on ne craignait pas de se salir la main.
„Sans le sou, sans crédit, soutenu par l'Adèle,
„Il vit tant bien que mal, grâce à la M....;
„Agent de Bonaparte et du fameux Plonplon,
„Il est aussi payé par l'Empire selon
„Ses hauts faits de mouchard et ses secrets services;
„Cet homme: c'est Judas! ne l'oubliez pas, Suisses!

Nous ne raconterons pas à nos lecteurs les scènes de honteuse débauche et de hideuse luxure, qui suivirent ensuite ce conciliabule liberticide lorsque les dames furent rappelées et vinrent prendre part à l'orgie, qui dura une grande partie de la nuit; le bateau alors vira de bord, la proue fut mise sur Genève, juste au moment où le soleil venait de se coucher sur les cimes du Jura, dans un ciel enflammé, étincelant comme une fournaise; l'horizon à l'occident était de ce rouges incandescent qui fait que chaque molécule d'air ressemble à une étincelle métallique chauffée à blanc, l'atmosphère était semblable à une poussière enflammée.

A l'Orient les hautes montagnes qui encadrent le tableau se coloraient d'une teinte pourpre de la base au sommet et se reflétaient dans le lac. qu'on aurait pris pour de la fonte de fer liquide, de la gueuse échappée de quelque haut-fourneau ou

pour de la lave brûlante, vomie par un volcan, le bleu Léman, devenu vermillon, ressemblait à un lac de bitume ardent.

A mesure que le soleil baissait, les eaux et le pied des montagnes se décoloraient, et l'ombre envahissait le tableau; au moment où l'astre du jour disparaîssait à l'horizon, les monts, il y a une minute, brillant des plus vives couleurs, étaient sombres et noirs, ils ressemblaient à des charbons éteints dans les ondes du lac, leurs sommets seuls rougissaient encore en attendant que l'ombre les eut envahis. Puis, tout à coup, par un phénomène extraordinaire, le ciel au couchant se colorait d'une teinte d'un rouge de pourpre des plus foncé et, par un retour imprévu, les montagnes, qui faisaient face à cette espèce d'aurore boréale, prenaient des nuances analogues; la nappe liquide se teignait de nouveau d'un rouge sanglant, dans certains endroits les flancs des monts semblaient couverts d'une draperie violette et veloûtée, et dans d'autres de larges taches de sang ou de tapis de pourpre; ces couleurs étaient admirables de richesse, de ton, d'éclat et de beauté; mais hélas! elles duraient à peine une minute ou deux; la brillante illumination naturelle et l'auréole splendide, qui avaient une seconde fois éclairé l'atmosphère après le coucher du soleil, disparaissaient peu à peu, et les teintes merveilleuses, qui s'admiraient sur le lac et sur les

monts étaient couvertes par l'ombre qui montait; bientôt il ne restait plus d'éclairés que les sommets, puis, tout à coup, ceux-ci rentraient eux-même dans l'obscurité générale qui couvrait tout le premier plan du tableau; cependant, si on jetait un coup d'œil à l'horizon lointain, on voyait la grande chaîne des Alpes, aux sommets perdus dans les profondeurs du ciel, et semblables à une dentelle rose artistement et délicatement découpée; mais bientôt cette frange transparente devenait à son tour la proie de la nuit, les géants des Alpes: le Mont Blanc, le Mont Rose, le Mont Cervin, etc..., seuls avaient encore conservé leurs sommets éclairés, puis, tout à coup, ils s'éteignaient à leur tour. La nuit avait vaincu la lumière; les grandes ombres des montagnes abruptes, de la Savoie du Nord bordaient une des rives du lac et l'autre se dessinait en sombres ondulations moins effrayantes; à l'horizon obscur, dans le lointain, on voyait briller les lumières des villes de Vevey, Lausanne, Thonon, Evian, tandis qu'au ciel scintillaient les étoiles poétiques. Le vapeur poursuivait sa course dans l'obscurité, pendant que l'orgie se continuait dans ses flancs; il était deux heures du matin lorsqu'il franchit la jetée, à l'extrémité de laquelle scintillait le phare électrique, à l'entrée de la rade de Genève; tous les voyageurs, après le débarquement, trouvèrent une somptueuse hospitalité dans l'hôtel

rand-Père, où un excellent repas ranima forces épuisées par la débauche; ce ne fut e soir que les messieurs se séparèrent de dames, et que la Femme-proscrite, très-satis- du cavalier que le hasard lui avait donné, le pour rentrer chez elle.

V.

La République dans la Savoie du Nord.

La guerre d'Italie eut lieu peu de temps après les conciliabules dont nous venons de parler, et le gouvernement impérial ne tarda pas à réclamer le prix de l'appui qu'il avait prêté à Victor Emmanuel, et, comme tout le monde l'avait prévu, Nice et la Savoie furent cédées en compensation au gouvernement désintéressé qui combattait pour une idée.

L'annexion ne la Savoie du Nord à la France était une violation flagrante des droits de la Suisse, et compromettait gravement son indépendance, en livrant les territoires qui l'avoisinaient, à son dangereux et puissant voisin, aussi le projet annexioniste rencontra-t-il de nombreux adversaires chez les citoyens suisses, très-attachés à leur indépendance et à leur liberté, et chez tous les républicains; l'esprit public était très-monté à cet égard, et le Grand-Père et ses com-

plices redoutaient un mouvement populaire anti-annexioniste, qui aurait eu d'autant plus de chance de succès que les populations savoisiennes elles-mêmes étaient opposées à leur réunion à la France, qui les aurait soumises au despotisme impérial. Naturellement la plupart des proscrits politiques, habitants le canton de Genève étaient des plus opposés à la violation des droits de la République suisse; ils considéraient, avec raison, le projet de cession de la Savoie du Nord à la France comme une première atteinte portée à la liberté et à l'indépendance du pays qui leur avait servi de refuge.

M. J..., qui, comme nous l'avons vu, désirait exciter une manifestation contre le projet annexioniste, avec l'intention de la faire avorter pour compromettre le Cantons de Genève et la Confédération suisse, envoya un de ses plus fidèles et de ses plus dévoués serviteurs, son âme damnée, le prophète Elie*, que nous avons déjà vu chez la belle Ida,

* Ce personnage devenu depuis un des organisateurs des massacres du peuple de Genève, à Chante-Poulet, du 22 août 1864, a été, après ce crime, obligé de se sauver devant la réprobation de ses concitoyens; il est allé, dans le Canton de Berne, rédiger un journal annexioniste. Eh bien malgré tous ces antécédants déplorables. qui le croirait, il a été nommé secrétaire du comité permanent de la Ligue de la Paix, à Berne. Un pareil choix est bien fait pour en détacher tous les gens de cœur et d'honneur.

auprès d'un des adversaires les plus décidés de la politique impériale annexioniste, le citoyen Sacrovir Lebren; Elie lui exposa, en termes pathétiques et d'une voix larmoyante, tous les dangers qui menaçaient la Confédération Suisse et la République de Genève, en lui demandant son concours et celui de ses amis pour l'aider à défendre ces dernières.

— Le Conseil fédéral, lui dit-il, a écrit au Conseil d'État pour lui dire d'exciter par tous les moyens dans la Savoie du Nord des manifestations anti-annexionistes, favorables à la proclamation de la République et à l'adjonction du Chablais et du Faucigny à la Confédération Helvètique, comme vingt-troisième Canton.

Je crois que c'est là une bonne politique, lui répondit Lebren, mais quel est à cet égard l'opinion du Conseil d'État du Canton de Genève?

— Le pouvoir exécutif du Canton est de l'avis de celui de la Confédération, et il est décidé d'appuyer de toutes ses forces toutes les manifestations républicaines qui se produiront dans la Savoie du Nord.

— Très-bien, mais quels sont les moyens d'action que les autorités suisses entendent employer pour soutenir et faire triompher les mouvements favorables à la Suisse, qui pourraient se produire dans la Savoie du Nord?

— Le gouvernement fédéral, répondit Elie, a

mis 20 mille francs à la disposition du Conseil d'État genevois pour les premiers besoins de la manifestation, et dont je puis disposer dès aujourd'hui;* il a promis en outre, dès qu'un mouvement républicain favorable à la Suisse se sera produit en Savoie, d'envoyer à son aide, des milices fédérales, qui occuperont ce territoire neutralisé, conformément aux traités internationaux, et d'un autre côté le Conseil d'État du Canton mettra à la disposition des bons citoyens, qui voudront prendre part au mouvement anti-annexioniste qui se prépare, l'argent, les armes, les munitions et tous les moyens d'action dont il peuvent avoir besoin, et il enverra, s'il le faut, les milices cantonales dans la Savoie du Nord pour soutenir la manifestation républicaine.

— S'il en est ainsi, répondit Lebren, et si vous avez des preuves à l'appui de vos dires, je crois qu'un certain nombre de mes amis se joindront à moi, pour aller exciter en Savoie le mouvement projeté.

— Voici, dit Elie, une dépêche du conseil fédéral au Conseil d'État du Canton de Genève, qui confirme mes assertions, et il montra en effet une

---

* Tous les détails que nous donnons ici sont de la plus rigoureuse exactitude, et les paroles que nous rapportons sont textuelles.

dépêché dans ce sens, à sacrovir Lebren. Ensuite, si vous voulez nous prêter votre concours, mon frère César vous accompagnera; le président du Conseil d'État, lui-même, vous fera remettre des armes et des munitions,* et moi je vous donnerai des lettres de recommandation pour nos amis de Thonon et de Bonneville, qui vous attendent; je tiens en outre à votre service tout l'argent indispensable à vos frais d'expédition.

— Eh bien, si cela est vrai, répondit Lebren, venez ce soir à huit heures à la brasserie Nusser, à Plain-Palais, je vous attendrai avec une vingtaine de mes amis tous républicains dévoués, et nous nous entendrons sur ce qu'il y a à faire dans les circonstances actuelles.

Le soir, la réunion projetée eut lieu, et il fut décidé que Sacrovir et une vingtaine de ses amis accompagnés de César D...., alors directeur du bureau des étrangers, partiraient pour Bonneville, dans la Savoie du Nord, afin de se mettre en rapport avec les citoyens savoisiens de la localité pour faire proclamer la République dans le Chablais et le Faucigny et la réunion de ces deux provinces à la Confédération Suisse, en qualité de

* Tout ceci est de la plus grande vérité, le Conseiller d'État qui a fourni les armes et les munitions est Monsieur C.... V...., qui vient de donner (en 1867) sa démission de membre du Conseil fédéral.

vingt-troisième Canton. Les citoyens Suisses, présents à la réunion, s'engagèrent à aider l'expédition des moyens matériels dont ils disposaient. Elie, vice chancelier d'État et son frère César promirent, au nom du gouvernement de Genève, qui leur avait, disaient-ils, donné mission pour cela, de faire occuper militairement les deux provinces du Chablais et du Faucigny dès que leur peuple aurait proclamé la République et leur réunion à la Confédération helvétique, en qualité de Canton libre indépendant et souverain.

Un orateur populaire, alors très-aimé et très-influent à Genève, John Perrier, s'engagea dans le cas où les promesses faites par Elie, au nom du Conseil fédéral et du Conseil d'État, ne seraient pas tenues de convoquer une assemblée populaire et de marcher avec tous les citoyens armés dans la Savoie du Nord pour soutenir la réunion librement proclamée, de cette province à la Suisse, et sa constitution en 23^{me} Canton républicain, libre et souverain.

Il fut ensuite décidé que l'on ferait de suite imprimer et publier des proclamations engageant le peuple Savoisien à secouer le jong honteux du roi, dit *galantuomo*, qui le vendait et qui voulait le livrer au despotisme impérial, à refuser de sanctionner le marché honteux dont il allait être victime, et à proclamer la République savoisienne et son union à la Suisse.

Tous les membres présents à cette réunion s'engagèrent sur l'honneur, comme jadis les vieux Suisses lorsqu'ils prêtèrent le serment du Grütli, à observer consciencieusement la promesse solennelle qu'ils venaient de se faire mutuellement.

Le soir Sacrovir Lebren et ses amis accompagnés de César D..., munis de proclamations, de drapeaux fédéraux, d'armes et de munitions, partirent pour Bonneville, où ils arrivèrent le lendemain matin.

César et Lebren s'enfurent de suite trouver plusieurs citoyens de Bonneville auprès desquels Elie était venu quelques jours auparavant, et qui étaient prêts, à ce qu'avait assuré ce dernier, à faire insurger Bonneville et toute la Savoie du Nord, aux cris de: vive la République, vive la Confédération Suisse!

Les citoyens chez lesquels les nouveaux arrivés se rendirent leur firent très bon accueil; mais, contrairement à ce qu'Elie avait assuré, ils leur dirent qu'ils étaient seuls avec trois ou quatre amis pour aider au mouvement révolutionnaire, qu'ils n'avaient pas eu le temps de rien organiser de sérieux; ils leur promirent en suite de convoquer tous leurs amis et leur donnèrent rendez-vous dans une heure chez l'imprimeur de la *Savoie du Nord*, journal antiannexioniste. Dans la réunion indiquée, Lebren, César et les citoyens de Bonneville discu-

tèrent sur ce qu'il y avait de plus apportun et de plus convenable à faire pour atteindre le but qu'on poursuivait.

Lebren proposa de s'emparer de l'hôtel de ville, de proclamer la République et la réunion de la Savoie du Nord à la Suisse.

Les citoyens Savoisiens répondirent, que lors des voyages qu'Elie avait fait auprès d'eux il leur avait promis que les milices fédérales occuperaient la Savoie du Nord, pour sauvegarder les droits de la Suisse conformément aux traités, dès que les troupes françaises entreraient à Chambéry, et que dans ce cas ils avaient promis que toute la Savoie du Nord accueillerait les milicies confédérées comme des libératrices, et proclameraient immédiatement son union à l'Helvétie mais que cependant, et bien que les Français fussent à Chambéry depuis plusieurs jours, pas un seul milicien Suisse n'était entré sur le territoire sarde, et que parconséquent les habitants de ce petit pays, malgré tous leurs désirs ardents de devenir citoyens d'un pays libre ne pouvaient seuls, isolés et sans appui, se mettre en guerre ouverte avec un État aussi puissant que la France; et qu'ils croyaient agir prudemment en ne se compromettant pas avant que les Suisses soient venus chez eux pour les protéger.

César répondit que les milices fédérales étaient toutes prêtes dans le canton du Valais à franchir

la frontière de la Savoie, et qu'elles attendaient pour cela que les Savoisiens aient proclamé leur union à la Confédération helvétique, et qu'alors elles viendraient défendre leurs nouveaux confédérés contre toute agression étrangère.

— S'il en est ainsi, répondit Lebren, il est facile de nous mettre tous d'accord, il nous suffira pour celà de proclamer ici la République et l'union à la Suisse, et les milices fédérales entreront de suite en Savoie pour soutenir le nouvel ordre de choses et le but que nous poursuivons sera atteint.

— Oui, répliquèrent les Savoisiens, cela serait faisable si nous étions ici en nombre suffisant pour tenter l'aventure, mais nous ne sommes qu'une demi douzaine qui pourrions nous joindre à vous, que voulez-vous que nous fassions? et qui nous répond que quand nous nous serons compromis la Suisse tiendra la nouvelle promesse qui vient de nous être faite en son nom, et qu'il n'en sera pas de celle-ci, comme de celle qu'Elie nous avait faite, et qui ne s'est pas encore réalisée.

— Si la Savoie compte sur la Suisse et cette dernière sur la Savoie pour prendre l'imitiative du mouvement, dit Sacrovir, il y a une chose certaine, c'est que ni l'une ni l'autre ne feront rien et que, pendant ce temps là, les ennemis de leur indépendance et de leur liberté triompheront, et comme ce n'est pas pour atteindre ce beau résultat que nous

sommes venus ici il est urgent, indispensable que nous agissions desuite, et que nous mettions en pratique les moyens révolutionnaires que je viens de vous proposer.

— Nous ne vous suivrons pas sur ce terrain dangereux, citoyen Lebren, dit un des habitants de Bonneville, et, si nous voulions le faire, nous ne le pourrions, car nous ne sommes pas assez nombreux pour cela.

— Eh bien, reprit avec persistance Sacrovir, les habitants de la Savoie du Nord étant partisans, comme vous le dites, de leur réunion à la Suisse, si nous exécutons la mesure hardie que je vous propose, je suis certain que la grande majorité de vos concitoyens applaudira et viendra se ranger de notre côté.

— Beaucoup comme nous ne demanderaient pas mieux que de le faire, mais ils seront retenus par la crainte de ne pas réussir.

— C'est ce que nous verrons, répondit Sacrovir, car il ne sera pas dit qu'une bonne occasion se sera présentée de faire triompher la république et d'aider une population à échapper au despotisme et que nous n'en aurons pas profité.

Plusieurs compagnons de Lebren l'approuvèrent en disant, que ce serait une honte pour eux que de ne pas même essayer de proclamer la République, que c'était dans cette intention qu'ils étaient

venus et qu'ils ne voulaient pas s'en aller sans l'avoir tenté; et, malgré l'opposition des quelques Savoisiens présents, il fut décidé par Lebren et par ses amis qu'ils agiraient vigoureusement. En conséquence ils se rendirent tous sur la place de l'hôtel de ville; et, comme c'était un dimanche jour d'élection, il y avait beaucoup de monde, Sacrovir fit d'abord afficher et distribuer les proclamations qu'il avait apportées avec lui, puis il s'adressa à la foule, lui expliqua dans quel but ses amis et lui étaient venus à Bonneville, il fit une peinture des plus sombre de l'avenir qui attendait la Savoie du Nord si elle était soumise au despotisme impérial par son annexion à la France, et il expliqua les nombreux avantages qu'elle aurait si, au contraire, elle savait conquérir son indépendance et sa liberté en proclamant la République et en s'unissant à la Confédération-suisse.

Les Savoisiens présents sur la place l'applaudirent en disant tous qu'ils voulaient être citoyens Suisses libres et républicains.

Lebren, encouragé par ce bon accueil, ajouta alors qu'il dépendait d'eux de réaliser leurs vœux et leurs désirs, qu'il fallait se mettre de suite à l'œuvre et proclamer la République.

— Oui! oui! nous voulons tous faire partie de la République-suisse, crièrent les Savoisiens.

— Eh bien pour cela mes amis il faut d'abord

proclamer la République. Voulez-vous que la Savoie du Nord soit une république démocratique, que ceux qui sont de cet avis lèvent la main ?

— Oui, oui! dirent les paysans en levant tous la main.

— En conséquence du vote libre et spontané que vous venez de faire, au nom du peuple souverain, je déclare la Savoie du Nord constituée en République démocratique.

— Bravo, bravo! c'est cela, vive la République!

— Voulez-vous que la République savoisienne, que vous venez de proclamer fasse partie de la Confédération-suisse comme 23e canton?

— Oui, oui!

— Eh bien, que ceux qui sont de cet avis lèvent la main.

— Tous les habitants réunis sur la place levèrent alors la main.

— Au nom du Peuple, dit encore Lebren, je déclare la République de la Savoie du Nord réunie à la Confédération Helvétique comme vingt troisième Canton.

— Bravo, Bravo! et vive la République! cria la foule.

— Oui mes amis, vive la République! et à bas la royauté, dit Lebren, en prenant le buste de Victor-Emmanuel, qui décorait l'hôtel de ville, et

en le jetant sur les pavés de la place, où il se brisa en mille morceaux, qu'il en soit ainsi fait de tous les tyrans, ces oppresseurs et ces vendeurs de peuples.

Une nouvelle et immense exclamation de vive la république accueillit cet acte plein d'apropos.

Maintenant, leur dit Lebren, pour éviter des pertes de temps et des discussions toujours longues, qui peuvent vous être nuisibles dans les circonstances graves dans lesquelles vous êtes, et où toute votre énergie doit être employée à défendre votre indépendance, votre liberté et l'œuvre nouvelle que vous venez d'établir, vous feriez bien d'adopter d'abord la Constitution républicaine du Canton de Genève, sous réserve de la réviser aussitôt que votre nouvelle république sera bien assise.

Vous pourrez ainsi faire de suite adopter votre entrée dans la Confédération-suisse et vous aurez droit à la protection de tous vos confédérés. Voici cette Constitution, je vais vous en donner lecture, et si elle vous convient vous pourrez la proclamer sauf à la réviser le plus tôt possible.

Quand Lebren eut terminé la lecture de la Constitution genevoise, le peuple l'applaudit et déclara l'adopter provisoirement pour son pacte fondamental.

Lecture lui ayant aussi été donnée de la Constitution fédérale, il déclara l'appouver et promit

de s'y conformer et de la respecter en bon et fidèle confédéré.

— L'œuvre que vous venez d'accomplir en quelques minutes, dit Sacrovir, si vous savez la défendre et la conserver, portera plus de fruits salutaires et vous sera plus utile, que tous les siècles de despotisme que vous avez passés sous l'odieuse monarchie. Vous êtes redevenus des hommes libres, des citoyens d'une même patrie égaux et frères, montrez-vous dignes de cet heureux résultat, en persévérant dans la voie de la justice et du droit. Travaillez avec courage à votre reconstitution politique et sociale, car il vous reste beaucoup à faire, surtout sous le dernier rapport; appliquez-vous à détruire les deux grandes plaies, l'ignorance et la misère, que vos tyrans se sont complus à entretenir chez vous, afin de vous opprimer plus facilement. Après être devenus des citoyens libres, soyez encore des travailleurs libres. En attendant, que vous atteignez ce résultat important, organisez-vous, nommez une commission directrice, chargée de remplacer l'administration royale, qui trahit vos intérêts et vous vend à l'étranger; choisissez parmi vous les citoyens les plus probes, les plus honnêtes, les plus dévoués les plus intelligents et surtout les plus sincèrement attachés à la République, et dont les principes et les opinions vous soient connus.

Mes amis et moi, nous sommes venus ici pour ous inspirer l'initiative nécessaire dont vous aviez esoin, pour vous indiquer la bonne voie, dans la- uelle vous êtes maintenant, c'est à vous de la uivre, et de marcher d'un pas ferme, avec courage t persévérance, vers le but que nous vous avons ndiqué; notre tâche est achevée ici, nous allons ous quitter pour continuer autre part notre œuvre l'émancipation politique et sociale.

Tous ces honnêtes Savoisiens, remercièrent Le- ren et ses amis et leur témoignèrent de la façon a plus sympathique et la plus affectueuse leur mitié et leur reconnaissance; c'est avec des lar- nes de joie dans les yeux que Sacrovir et ses ompagnons quittèrent ces braves gens et repri- ent la route de Genève. Pendant que les événe- nents que nous venons de raconter s'accomplis- aient César et un Italien, son ami, qui l'avait ac- ompagné, tremblants de peur, se cachèrent, et ne irent retrouvés que le lendemain par leurs ca- arades.

VI.

La trahison du Grand-Père.

Pendant que ces faits s'accomplissaient à Bonneille, d'autres, d'une nature toute opposée, avaient eu à Genève.

Madame de S.... s'en allait trouver M. J..., ans son hôtel, et lui communiquait un téleramme qu'elle venait de recevoir.

— Voyez, lui disait-elle, ce qui se passe en avoie, voici une dépêche que je viens de receoir de César et par laquelle il m'informe, que la épublique et l'union de la Savoie du Nord à la uisse ont été proclamées à Bonneville, aux aplaudissements du peuple assemblé devant l'hôtel e ville et cela sans rencontrer la moindre oppoition de la part de l'autorité.

— Eh bien, je le sais, qu'y a-t-il donc là de si xtraordinaire ?

— Comment, ne comprenez-vous pas ce que

cela a de facheux et de contraire à nos projets, et est-ce en laissant s'accomplir de semblables tentatives que vous servez la grande politique à laquelle vous avez promis votre appui?

— C'est précisément dans l'intérêt de cette politique que j'ai encouragé de toutes mes forces les manifestations qui vous alarment si fort.

— Comment, vous avouez avoir encouragé les actes anarchiques, qui viennent de s'accomplir à Bonneville, et vous osez me dire que c'est dans l'intérêt de notre cause que vous l'avez fait, vous me croyez donc bien peu au courant de la politique pour vouloir ainsi m'abuser.

— Mais je vous promets, belle dame, que je n'ai jamais eu l'intention de vous en imposer et, si vous m'aviez laissé m'expliquer jusqu'au bout, vous sauriez déjà pourquoi je me réjouis des événements qui viennent de s'accomplir à Bonneville.

Depuis quelque temps, l'opinion publique, à Genève et en Suisse, devient chaque jour de plus en plus hostile à l'annexion de la Savoie du Nord à la France, encore quelques semaines et il m'aurait été impossible de maîtriser ce courant d'idées qui me déborde, et il est certain que bientôt il serait devenu si fort et si violent, qu'il eut entraîné tout le monde, et que ce n'est pas seulement une vingtaine d'individus qui serait allé à Bonneville ou à Thonon pour faire soulever le peuple en faveur

de son union à la Suisse, mais que la grande masse de mes compatriotes en auraient fait autant; vous comprenez combien une pareille éventualité était dangereuse; or en excitant indirectement et secrètement la manifestation qui vient d'avoir lieu et en la faisant faire par quelques inconnus étrangers au Canton et à la Suisse, je me suis reservé la faculté de pouvoir facilement jeter du discrédit sur elle et la faire comprimer. Par mes soins l'autorité royale a été prévenue à temps de ce qui allait se passer et, à l'heure qu'il est, il est probable que cette échauffourée est déjà comprimée, que tout est rentré dans l'ordre, que l'autorité légitime du roi est rétablie et que les meneurs ont été arrêtés et, comme ils sont presque tous proscrits français, ils seront transférés à Chambéry, livrés à la police française et transportés à Cayenne; par ce moyen je serai enfin débarrassé de ce maudit Sacrovir Lebren, que je rencontre, toujours et partout, en travers de mes projets, et qui est revenu à Genève malgré le décret d'expulsion dont je l'ai frappé. La terreur salutaire et la réaction violente que cet événement produira en Savoie et même en Suisse, calmeront les esprits, oteront à tout le monde l'envie de recommencer une semblable aventure et nos amis pourront alors accomplir leur œuvre annexioniste en toute sécurité.

— J'admire, mon cher maître, votre machiavélisme, mais vous pourriez bien ainsi jouer un jeu dangereux, car il y a toute apparence que jusqu'à présent cette expédition a parfaitement réussi, et on ne me dit pas du tout que Lebren et ses compagnons aient été arrêtés, on m'assure, au contraire, qu'ils sont en route pour Genève, et que le mouvement révolutionnaire républicain fait de grands progrès et qu'il a le plus grand succès.

— On vous aura écrit cela immédiatement après que la République venait d'être proclamée, mais depuis il s'est sans doute passé beaucoup d'autres choses, et je gagerai bien qu'à l'heure qu'il est le mouvement est comprimé.

— Je ne partage pas votre croyance je connais Lebren, c'est un homme d'action et d'intelligence, qui ne manque ni d'audace ni d'habileté; il exerce une grande influence sur les masses et bien jeune encore, en 1851, il a déjà fait preuve d'une audace peu commune, prenez donc bien garde qu'il ne vous joue un mauvais tour et qu'il ne fomente une insurrection générale en Savoie, à laquelle viendraient bientôt se joindre ses amis de Genève, qui sont nombreux, car il en compte jusque parmi vos partisans les plus dévoués. Notez-le comme un homme très-dangereux et vous ne vous tromperez pas.

— Je sais cela, et je considère Lebren comme

el; mais, quoiqu'il arrive il ne m'échappera pas, ar j'ai placé plusieurs piéges sous ses pas.

Voici une fausse dépêche de Thonon, que j'ai it fabriquer et dans laquelle Perrier, qui est sensé tre allé dans cette ville faire une besogne semlable à celle que Lebren vient d'accomplir à onneville, me dit, qu'il a complètement réussi, et ue 2,000 hommes marchent sur Bonneville pour outenir le mouvement révolutionnaire. Je vais ire envoyer ce télégramme à Lebren par un exrès, en y joignant une lettre d'Elie, en qui il a rande confiance, dans laquelle ce dernier lui dira u'il faut qu'il retourne à Bonneville, où César attend. Et si ce n'est pas César en personne u'il trouvera, ce seront certainement ses licteurs; eux-ci l'arrêteront, lui et ses amis, et les metont en lieu sûr; et effectivement M. J..., avec n cynisme épouvantable appela son secrétaire, Elie, t lui dicta la lettre suivante:

„Mon cher Lebren,

„J'apprends que vous revenez à Genève, vous vez tort, retournez immédiatement à Bonneville, ù votre présence est indispensable. Perrier vient e faire à Thonon absolument la même chose que ous à Bonneville, il vous a envoyé 2,000 hommes e renfort, ainsi que le prouve la dépêche ci-jointe, llez donc de suite à Bonneville pour les recevoir

et pour en tirer un parti convenable, servez-vous en pour révolutionner tout le pays: Sallanches, Cluze, etc., etc.... Nous comptons tous sur vous. Demain 10,000 hommes de milices fédérales occuperont la Savoie du Nord, pour défendre l'œuvre que vous avez accomplie, avec autant de succès que de courage. — Votre tout dévoué. Elie. —

Quand cette lettre mensongère fut terminée, M. F.... la fit mettre sous pli avec la fausse dépêche, et il les expédia par deux exprès à Lebren, afin de le faire retourner sur ses pas si c'était possible.

Il fit ensuite appeler Monsieur R..., directeur de la police, un des plus célèbres buveurs d'absinthe et des plus grands ivrognes de Carouge, et lui donna les instructions suivantes:

— Lebren et plusieurs de ses amis sont allés à Bonneville, se livrer à de coupables manœuvres compromettant la sécurité et la sureté du Canton et de la Suisse, ils arriveront probablement bientôt, par la route de Chêne, dans de grandes voitures, veuillez prendre toutes vos mesures pour les arrêter tous, dès leur arrivée sur le Canton et les faire écrouer à la maison de sûreté, vous vérifierez avec soin les voitures et vous saisirez toutes les proclamations, les armes et les munitions sur lesquelles vous pourrez mettre la main.

M. R.... après avoir reçu ces ordres s'enfut desuite pour les faire mettre à exécution.

Le Grand-Père se frotta alors les mains d'un air triomphant en disant à la Cousine d'une Espagnole.

— Croyez-vous madame que mes précautions soient bien prises et que ce damné de Lebren m'échappera.

— Je ne le pense pas et je vous félicité bien sincèrement du zèle que vous déployez dans cette circonstance, la première fois que j'écrirai au prince je lui ferai un pompeux éloge de votre dévouement.

— Merci, belle dame, mais franchement je crois l'avoir mérité.

Ce jour là, Madame de S.... fut retenue à dîner chez M. J.... avec la belle Ida. La grande dame était devenue l'amie intime de la fille entretenue. Le dîner se prolongea un peu tard ainsi que c'était l'habitude chez le vieux Grand-Père.

La trois convives étaient encore à table lorsqu'Elie entra tout à coup brusquement et sans se faire annoncer.

Il avait les traits boulversés, la figure défaite et l'air très-contrarié.

— Vous ne savez pas ce qui vient d'arriver, dit-il à M. F....?

— Non.

— Eh bien, Lebren est de retour avec ses amis.

— Comment?... mais vous ne lui avez donc pas fait remettre votre lettre et la dépêche qui l'accompagnait ainsi que je vous en avais chargé.

— Si on les lui a remises, mais, flairant sans doute quelque piége, il a refusé de retourner à Bonneville, en disant qu'il avait à faire à Genève, que César était resté en arrière et qu'il recevrait les hommes qu'on lui envoyait de Thonon, et il a gardé la lettre et la dépêche.

— Mais comment à-t-il pu échapper à la police de R.... qui l'attendait? Voici: avant d'arriver à la frontière ses camarades et lui sont descendus de voiture et ils sont tous rentrés à Genève isolément et par des routes différentes; la police embusquée attendait les voitures, dès que celles-ci ont paru ses agents se sont précipités sur elles et s'en sont emparés; mais hélas! elles étaient vides, les seuls prisonniers qu'ils aient faits sont mes deux envoyés, qui s'étaient placés dans la première et qui ont été conduits en prison.

— Maladroit et imbécile que vous êtes d'avoir laissé échapper cette excellente occasion de prendre tous ces proscrits en flagrant délit, afin d'avoir un motif pour les expulser et pour les faire passer pour des agents provocuteurs.

— Vous voyez que cet enragé de Lebren a été

plus fin que vous, qu'il a éventé vos pièges et accompli sa mission avec succès, dit Madame de ....

— C'est vrai, il m'a encore échappé cette fois, mais je lui ferai payer tout cela plus cher qu'au marché, il peut en être certain.

— Prenez garde de ne pas être sa victime, car il est plus fin que vous, il pourrait bien une fois ou l'autre vous jouer un mauvais tour et à nous aussi.

— Le Grand-Père n'a pas encore trouvé son maître jusqu'à ce jour et il ne le trouvera pas dans ce petit garçon, dit Elie.

— Je le souhaite, mais je vous engage cependant à ne pas avoir une trop grande confiance et surtout à ne pas vous endormir dans une fausse sécurité, car voilà maintenant grâce à vous la Révolution organisée à Bonneville, et qui sait si à l'heure qu'il est elle n'a pas envahi toute la province; je tremble qu'elle gagne bientôt Genève et que nous ne soyons débordés de toute part.

— Demain je mettrai ordre à tout cela; Perrier partira pour Thonon, et cette fois je ne manquerai pas mon coup, je le ferai arrêter avec ses partisans, je dirai qu'ils ont mis la République de Genève et toute la Confédération à deux doigts de leur perte, et que je suis le sauveur de la patrie, le restaurateur de l'ordre. La Confédération enverra des

milices fédérales occuper la ville, et la Savoie sera à l'abri d'un coup de main, nous n'aurons plus rien à redouter du parti révolutionnaire, nous pourrons faire procéder aux annexions en toute sécurité. Le pouvoir royal sera bientôt rétabli en Savoie quand les populations n'auront plus aucun appui à espérer de la Suisse.

Cette fois le nouveau plan réussit à souhait, Perrier et ses compagnons donnèrent tête baissée dans le piège qui leur était tendu, ils tentèrent d'aller renouveler à Thonon ce que Lebren avait fait deux jours avant à Bonneville, mais mal leur en prit, ils furent capturés sur le lac par ordre du Conseil d'État sur la dénonciation du Grand-Père, conduits prisonniers à Genève, et ils ne furent mis en liberté que six mois après, par un arrêt de non lieu.

Leur arrestation produisit une grande panique à Genève et en Savoie, les hommes qui les avaient engagés à prendre les armes, le président du Conseil d'État en tête, qui leur avaient fourni les fusils, les munitions, l'argent et jusqu'au vapeur nécessaire à l'expédition, les dénoncèrent traîtreusement, signèrent leurs mandats d'arrets, les accusèrent d'être des agents provocateurs et les gardèrent six mois en prison. A l'annonce de l'arrestation de Perrier et de ses compagnons, le gouvernement fédéral trompé par les proclamations mensongères et les faux rapports des agents de

M. J... crut à un complot contre la sureté de la Confédération et envoya immédiatement des troupes fédérales à Genève, il désavoua hautement toute espèce de solidarité dans les affaires de Thonon et de Bonneville et déclara qu'il n'avait jamais eu l'intention d'occuper la Savoie du Nord, quoique il en eut le droit d'après le traités; ces déclarations jetèrent un grand découragement parmi, les populations savoisiennes d'abord très-désireuses de leur réunion à la Suisse, elles furent profondément découragées de l'indifférence qu'on leur témoignait, elles se désaffectionnèrent complétement et leur ardeur première disparut bientôt.

Les habitants de Bonneville se voyant abandonnés de tout le monde furent eux mêmes forcés de renoncer à leur projet de liberté et d'indépendance sous l'égide de la Suisse et laissèrent paisiblement rentrer en fonction les employés royaux. Le but poursuivi par M. J.... fut atteint, le projet de transformation de la Savoie du Nord en un 23e Canton suisse avorta complétement et l'œuvre annexioniste impériale se poursuivit avec succès. Quelques mois après elle était consommée.

VII.

La pacte.

Pendant que ces faits s'accomplissaient, d'autres beaucoup plus importants encore avaient lieu en Italie. Le soldat courageux qui avait défendu Rome en 1849, avec tant de bravoure, contre l'armée française, qui était allé ensuite s'enfermer dans Venise avec Manin, qui avait combattu jusqu'à la dernière extrémité pour la République vénitienne, qui depuis encore avait, à la tête des volontaires et des chasseurs des Alpes, battu les Autrichiens à Garde et à Côme, ce héros italien avait rêvé et accompli récemment une œuvre plus grande et plus merveilleuse encore; parti de Gênes avec mille braves, il avait franchi le golfe, traversé la Méditérannée, échappé miraculeusement aux croisières napolitaines et débarqué à Marsala; puis, grâce à la merveilleuse habileté qui le caractérise, en une campagne, avec une armée de volontaires

improvisée en quelques jours, il avait délivré la Sicile, chassé de Naples les Bourbons odieux et conquis ces belles provinces pour l'Italie.

Mais il restait encore deux esclaves: Rome et Venise. Et la grande âme du vainqueur des rois s'indignait à la pensée que les odieux gouvernements des prêtres et de l'Autriche opprimaient deux des plus belles parties de sa patrie, et le héros de tant de combats glorieux, le soldat émancipateur et libérateur résolut de délivrer à son tour la capitale italienne, il fit une nouvelle expédition de Sicile, il franchit une seconde fois le détroit de Messine et s'envint de nouveau sur la terre ferme, qu'il avait faite libre, à la tête de ses volontaires, non pas, cette fois, pour entrer à Naples en triomphateur, mais pour marcher contre le pouvoir des prêtres, contre cette hydre aux millions de tentacules qui dévore la tête de l'Italie et qui suce le sang au monde catholique. C'est contre le génie du mal, incarné dans l'odieuse papauté, que Garibaldi prit les armes aux cris de Rome ou la mort! Cette entreprise courageuse et téméraire avait fait tressaillir l'homme des Tuileries qui, en 1849, avait été au secours du prêtre roi, et avait fait mitrailler par son armée, comme nous l'avons vu, la ville éternelle pour restaurer dans son pouvoir le génie du mal. Cet homme puissant trembla, et cependant il disposait arbitrairement de toutes les

forces vives d'une grande nation, d'un budget de plus de deux milliards, d'une marine, la seconde de l'Europe, d'une armée de huit cent mille hommes, d'un million de fonctionnaires publics; oui malgré tout cela le sombre et taciturne habitant des Tuileries eut peur devant le héros à la chemise rouge, l'image de Garibaldi lui apparut comme celle du justicier qui venait pour le punir et le frapper.

— Mon étoile aurait-elle pâlie, la fortune m'abandonnerait-elle? s'écria-t-il, le héros de Marsala doit-il être le destructeur de mon pouvoir, doit-il anéantir mes espérances et mes efforts; l'heure du châtiment approcherait-elle?

Et il parcourait d'un pas inquiet les salons des Tuileries.

— Cet homme, pensait-il, représente les aspirations, les espérances, la volonté de toute une nation; son cri: *Rome ou la mort!* est le cri de suprême désespoir de tout le peuple italien; lutter contre d'aussi formidables forces et d'aussi grands moyens d'action c'est lutter contre l'impossible. Si l'armée italienne marche sur les traces du peuple et des volontaires, l'œuvre édifiée par moi en Italie avec tant de persévérance et de labeur s'écroulera et m'entraînera peut-être dans sa chute.

Mais comment faire, pour entraver ce mouvement révolutionnaire, où trouver un ministre qui

ose donner l'ordre de tirer sur Garibaldi et un officier italien qui veuille exécuter cette consigne.

Il ne me reste qu'une ressource dans cette circonstance dangereuse, c'est que ma cousine réussisse dans la mission dont je l'ai chargée, je lui ai écrit de quitter la Suisse et d'aller immédiatement à Turin, d'user de toute son influence auprès du Roi et du ministère pour obtenir que l'ordre soit donné aux troupes de marcher contre Garibaldi afin de lui empêcher d'aller à Rome.

Aussitôt l'ordre de se rendre à Turin reçu la Cousine d'une Espagnole s'empressa d'obéir, elle fit ses adieux à tous ses chers amis de Genève: au Grand-Père, à l'aimable Ida, à Messieurs de la police et du Conseil d'État et jusqu'à la très-honorable Madame Adèle et à ses chastes pensionnaires, avec lesquels elle avait passé de si charmantes soirées et des nuits si agréables, elle leur promit de ne pas les oublier au milieu des grandeurs de la cour du roi galantuomo.

Arrivée à Turin elle chercha tout d'abord à avoir un rendez-vous avec le monarque de galante réputation, mais ce dernier a une prudente horreur des femmes politiques et des bas bleus littéraires, aussi évita-t-il soigneusement de se rencontrer avec l'envoyée bonapartiste. Il était du reste trop passionnément épris d'une belle comtesse, Madame de Castiglionne, pour accorder la

moindre attention aux avances de l'intrigante du chalet d'Aix-les-Bains. Mais cette dernière avait résolu d'être remarquée du Roi et d'avoir un rendez-vous avec lui, et comme dit le proverbe:

„Ce que femme veut, le diable aussi le veut."

Nous donnons en dix mille, en cent mille à deviner à nos lecteurs par quel ingénieux stratagème la facile beauté parvint à obtenir l'entrevue qu'elle désirait, jamais personne ne pourrait l'imaginer. Or voici comment la dame s'y prit:

Elle envoya tous les matins sa voiture vide dont les portières étaient soigneusement fermées l'attendre à la grille du palais de Victor-Emmanuel, avec ordre à son cocher, de répondre à tous ceux qui lui demanderaient ce qu'il faisait ainsi à la porte du palais de sa Majesté:

— J'attends ma maîtresse, Madame la comtesse de S...., qui a passé la nuit avec le Roi.

Au bout de quelques jours de cette manœuvre et de cette réponse si explicite, il n'était bruit dans un certain monde que de la nouvelle favorite de sa Majesté, dont la voiture attendait chaque matin la sortie à la porte du palais.

Un jour le cocher de Madame de Castiglionne accosta celui de Madame de S.... et lui demanda qui il attendait ainsi chaque matin?

— Parbleu! j'attends ma maîtresse qui est couchée avec Sa Majesté.

— Cela me paraît bien extraordinaire, répondit le cocher de Madame de Castiglionne car je suis dans le même cas que vous, je viens aussi chercher ma maîtresse qui a passé la nuit avec le Roi.

— Alors répondit un troisième cocher, c'est que Victor-Emmanuel aura dormi, non pas comme certain saint de chaste mémoire, entre deux vierges, mais bien entre deux fort jolies femmes et, comme ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle le Roi galant homme je suppose que vos deux maîtresses auront été contentes de lui, et j'aurai bien voulu, surtout pour cette nuit, être à la place de Sa Majesté.

— Eh bien, répondit le cocher de Madame de S...., pour être franc, je vous avouerai que si Madame de Castiglionne n'est pas plus chez le roi que ma maîtresse, sa Majesté n'aura pas eu besoin de se mettre en frais de galanterie pour elle.

— Comment donc, répondit le premier cocher, ne m'avez vous pas dit que votre maîtresse était chez Victor Emmanuel?

C'est vrai que je vous ai dit cela, mais entre nous, je puis bien vous avouer la vérité, tout en vous recommandant la discrétion; eh bien, ma maîtresse n'a pas plus passé la nuit au palais royal que vous et que moi; elle repose tranquillement ses charmes dans son hôtel, et quand mes chevaux

auront fait le pied de grue jusqu'à midi, je rentrerai chez elle pour faire croire que je viens de la chercher ici. Et tous les jours je recommencerai le même jeu.

— Et jusqu'à quand continuerez-vous cet ingénieux stratagème demanda le troisième cocher?

— Je l'ignore, mais je pense que ce sera jusqu'à ce que ma maîtresse ait été remarquée du Roi et qu'elle couche réellement au palais.

C'est en effet ce qui advint à la fin; le récit de cette aventure franchit les grilles du château et parvint jusqu'aux oreilles du monarque. Le roi galant homme touché de cette preuve d'amour mit le comble aux vœux de la Cousine d'une Espagnole en l'admettant chaque nuit dans son intimité.

La séduisante comtesse ne manqua pas de profiter de cette heureuse circonstance pour implorer le monarque italien en faveur du souverain pontife, persuadée que son royal amant était trop aimable pour lui refuser quelque chose dans un aussi tendre tête-à-tête. Elle lui fit observer tout ce que la conduite de Garibaldi avait d'outrageant pour son meilleur allié, dont les troupes occupaient la ville éternelle, et quelle noire ingratitude ce serait pour l'Italie de faire la guerre au souverain qui était venu à son secours, et qui l'avait aidée à chasser les Autrichiens de la Lombardie.

Le roi parut peu sensible aux doléances de

sa nouvelle maîtresse, et se contenta de lui dire qu'il était souverain constitutionnel, que c'étaient ses ministres qui devaient aviser dans ces circonstances graves, et que s'il avait des ménagements à garder envers Louis-Napoléon Bonaparte, il devait aussi une grande reconnaissance à Garibaldi pour ce qu'il avait fait en faveur de l'indépendance de l'Italie.

Cette réponse parut peu satisfaisante à la belle dame, qui résolut de s'adresser à son ancien adorateur le signor commandeur R....

Dans la première soirée où elle rencontra ce dernier, elle déploya mille grâces et mille séductions auprès de lui, et le félicita sur la haute position sociale à laquelle il était parvenu.

Le commandeur fut, comme toujours, galant et empressé envers la dame qui lui avait autrefois arraché de si nombreux soupirs et pour laquelle il conservait encore un tendre sentiment.

La comtesse, avec la perspicacité profonde qui distingue les femmes de son caractère et de sa position, qui ont une expérience profonde de la vie, s'aperçut bientôt de l'Empire qu'elle avait conservé sur le faible cœur de son ancien adorateur. Elle redoubla de gentillesse et de coquetterie, le pauvre commandeur sentait son tendre cœur s'enflammer d'amour sous les regards brûlants de la belle; son ancienne passion se réveillait plus ardente que jamais; il fut tendre et pressant, et il

sollicita de la comtesse la permission d'aller la voir; de lui faire la cour, ce qui lui fut accordé très-volontiers et, chaque fois qu'il jouissait de cette faveur la séduisante sirène redoublait de coquetteries, d'agaceries et de grâce, de sorte qu'au bout de quelques visites le cher signor était plus amoureux d'elle que jamais. Quand son adorée l'eut ainsi amené au degré qu'elle désirait elle lui témoigna, d'abord avec beaucoup de ménagements, toutes les contrariétés que lui causaient les projets de Garibaldi qui conviait l'Italie à marcher avec lui contre Rome, au cri de Rome ou la mort! Elle lui expliqua tous les dangers que ce mouvement pouvait faire courir à l'œuvre d'émancipation à laquelle il avait travaillé, et lui donna à entendre qu'il dépendait peut-être d'un ministre habile et courageux d'arrêter dans sa marche sur Rome le vainqueur des Bourbons de Naples et de la Sicile, et que celui qui accomplirait cet acte d'audace, aurait rendu un immense service à sa patrie et serait beaucoup plus grand que Garibaldi lui-même. Le commandeur était de l'avis de la dame, mais il considérait la chose comme très-difficile pour ne pas dire impossible à faire, il ne pensait pas qu'il y eut un ministre capable de lutter contre la popularité du héros italien.

— Comment, pendant que vous êtes au pouvoir, vous allez laisser Garibaldi et la bande de con-

dottieri qui l'accompagnent, attaquer et détruire ce qui reste du patrimonie de Saint Pierre? Vous allez laisser engager une guerre funeste entre la France et votre patrie, car enfin le gouvernement impérial ne pourra pas retirer ses troupes de Rome devant l'insolent défi que lui porte le général en chef des Chemises rouges, l'Empereur considérerait comme une honte de battre en retraite devant les bandes indisciplinées qui suivent ce héros d'aventure, et vous devez comprendre quelles conséquences funestes résulteraient d'une attaque contre Rome; il est donc de votre devoir impérieux de vous opposer de tout votre pouvoir à ce malheur, et le seul moyen efficace pour cela c'est d'envoyer des troupes contre Garibaldi pour lui barrer le chemin de la ville éternelle.

— Envoyer des troupes contre Garibaldi? mais ma chère amie vous n'y pensez pas, les soldats que je ferai marcher contre lui se tourneraient de son côté, et ne serviraient ainsi qu'à grossir ses forces; du reste je ne connais pas un seul officier dans l'armée italienne qui accepterait la mission de combattre le héros de Marsala.

— Eh bien, moi j'en connais bien un qui serait heureux de mettre à la raison le fameux vainqueur du roi de Naples si on voulait le charger de cela.

— Je doute très-fort que cet homme existe et

je serai curieux de le connaître; il ne demandera pas mieux que de vous être présenté si vous voulez lui donner l'ordre d'arrêter le triomphateur de Naples et de Palerme dans sa marche sur Rome.

— Vous devez comprendre, belle dame, que cette décision ne peut être prise par moi seul que je dois consulter le roi et mes collégues.

— Je sais cela, mais je crois aussi que si vous le vouliez vous pourriez faire adopter cette résolution; si vous aimiez l'Italie et si vous aviez toujours pour moi les tendres sentiments dont vous me parliez avec tant de chaleur autrefois, vous vous empresseriez d'obtempérer à mes désirs, car, ainsi que je vous l'ai déjà dit, je considère comme un grand malheur pour notre patrie la marche de Garibaldi sur Rome.

— Ce que vous me dites là, Marie, me peine beaucoup, car j'ai conservé pour vous cette affection tendre et passionnée que je vous portais il y a dix ans, je crois même que mon amour n'a fait que grandir et que, malgré l'indifférence dont vous l'avez payé jusqu'à aujourd'hui, je vous aime encore davantage qu'en 1847.

— Oui, et la preuve c'est que, maintenant que vous êtes tout puissant, vous me refusez la première faveur que je vous demande, et pourtant ce n'est pas pour moi que je vous prie, mais pour notre

malheureuse patrie en voie d'émancipation, et qui va être replongée dans la servitude par la faute d'un héroïque insensé.

— Mais Marie, je ne vous ai pas refusé, je vous ai dit seulement que je ne pouvais pas prendre sur moi une détermination aussi grave que celle dont vous me parlez, et que je consulterai Sa Majesté et mes collégues, afin de la faire adopter.

— Eh bien, si vous obtenez ce résultat, plus grand que Cavour, que Victor-Emmanuel et que Garibaldi lui-même, vous serez un nouveau libérateur de l'Italie, et ma reconnaissance et mon admiration vous seront acquises à jamais.

— Oh! dites votre amour, Marie, donnez-moi cette tendre, cette douce espérance et je serai bien heureux, et je me croirai capable de faire ce que vous me demandez, de l'obtenir de mes collégues et d'imposer ma volonté au roi; car, pour vous, pour votre amour, pour vous posséder, je me sens capable de tout; je vous aime de toutes les forces de mon âme, de toute la puissance de mes facultés, dit le commandeur, en saisissant une main de la belle qu'il couvrit de baisers.

— Eh bien, répondit la Cousine d'une Espagnole, en dégageant doucement sa main des étreintes passionnées du commandeur, s'il en est ainsi, je vous aimerai, et je serai fière et heureuse si mon amour peut vous inspirer le courage et la

volonté dont vous avez besoin pour vaincre vos hésitations, pour surmonter vos scrupules et vous faire prendre une détermination qui sauvera l'Italie et fera votre gloire.

— Donnez moi votre parole, Marie, que vous serez à moi, et demain, en conseil des ministres, je proposerai de faire arrêter Garibaldi, et je crois que je ferai adopter cette décision.

— Si vous réussissez, je vous jure d'être à vous le jour où le chef des volontaires italiens sera mort ou prisonnier.

— Et moi, chère Marie, je jure que demain j'aurai signé l'ordre de faire arrêter Garibaldi; venez me voir et je vous le remettrai.

— C'est bien, j'ai votre parole, vous avez la mienne; demain soir, à la même heure, je reviendrai chercher l'ordre que vous me promettez.

Et en disant ces mots, Madame de S.... prit congé du commandeur et partit.

Lorsqu'elle fut rentrée chez elle, elle écrivit une dépêche chiffrée à son illustre correspondant de Paris, dans laquelle elle lui dit: „J'ai la parole du Commandeur, qui m'a promis d'obtenir demain, en conseil des ministres, l'autorisation de faire arrêter Garibaldi, et je crois qu'il l'obtiendra, car il est amoureux foude moi, il m'aime plus que jamais, et je lui ai promis mon cœur en récompense, auquel j'ajou-

terai ma main s'il réussit. Aviséz donc au moyen de rompre mon mariage avec Monsieur de S..., car c'est la condition sine qua non de mon dévouement."

Le lendemain soir la Cousine d'une Espagnole, exacte au rendez-vous, était chez le commandeur. Lorsque celui-ci la vit entrer, il lui montra triomphalement un ordre d'arrestation délivré contre Garibaldi et ses compagnons, en lui disant: -

— Vous voyez, Madame, que j'ai tenu ma promesse, à vous maintenant d'accomplir les vôtres, et d'abord, dites-moi, quel est l'officier sur le concours duquel vous pouvez compter pour mettre cet ordre à execution?

— C'est le colonel Pellavicini qui m'a promis de se charger de cette mission périlleuse, répondit la dame; croyez-vous que j'aie fait un bon choix en arrêtant mes vues sur lui?

— Excellent, et je vous en félicite, voulez-vous m'envoyer cet officier demain, afin que je m'entende avec lui pour l'expédition importante dont je vais le charger, et surtout qu'il vienne de bonne heure, car il n'y a pas une minute à perdre pour mener cette affaire à bonne fin, et j'ai hate de la faire réussir, car il y va de mon honneur et surtout de mon bonheur.

— Vous savez, Commandeur, que ce sont là deux choses précieuses et aux quelles je m'intéresse

eaucoup, et il ne dépendra pas de moi que vous oyez honoré et heureux. Demain donc, dans la atinée, le colonel Pellavicini sera près de vous.

— Je vais lui recommander de déployer la lus grande activité dans sa mission et de m'amener aribaldi mort ou vif, car vous le savez, c'est de a capture que dépend mon bonheur.

— Je désire de tout mon cœur que vous soyez ientôt heureux, Signor Commandeur, et ce sera our moi une grande joie de contribuer à votre onheur, en tenant la promesse que je vous ai faite.

— Oh! ne me parlez pas ainsi, séduisante farie, car vous me donnez le délire, ou permettez-ioi de prendre un léger à compte, dit le Commandeur en saisissant son adorée par la taille, ais la coquette Marie, après lui avoir laissé érober un tendre baiser, lui glissa dans les mains omme une anguille, en lui disant:

— Un peu de patience, je vous en prie, je ne eux pas ralentir votre ardeur par des concessions mprudentes, travaillons d'abord au bonheur et à a délivrance de l'Italie, sauvons la de ses amis rop dévoués et imprudents, qui la perdraient si ous les laissions faire, et quand elle ne courra lus de danger nous pourrons alors nous livrer en oute sécurité à notre mutuel bonheur.

— Quelle séduisante perspective vous me mon-

trez là, et que je regrette donc qu'il faille encore attendre quelques jours avant qu'elle s'accomplisse.

— De quoi vous plaignez-vous, ingrat, quand vous êtes assuré de voir bientôt vos vœux les plus ardents se réaliser et votre gloire grandir? Mais une autre bonne nouvelle que j'ai à vous apprendre, c'est que mon mari, duquel je vis séparée depuis plusieurs années, est dangereusement malade, bientôt les liens qui m'unissent à lui seront rompus, et nous pourrons alors faire légitimer par le mariage ceux que l'amour aura formé entre nous.

— Que m'annoncez-vous là, chère Marie, quoi, je pourrai devenir votre époux bien aimé? quoi, toute une vie de bonheur et d'amour me serait réservée près de vous? Oh! quelle félicité! les désirs de toute ma vie seraient ainsi satisfaits et mes plus chères espérances accomplies. Mais ce n'est encore là qu'un beau rève, et je ne dois pas m'abandonner à un fol espoir, car il dépend de deux éventualités qui peuvent ne pas se réaliser selon mes vœux, et alors je verrai s'évanouir tout mon avenir de bonheur.

— Non, Urbain, n'ayez pas de ces idées décourageantes, vous réussirez dans votre entreprise, la fortune couronnera vos nobles efforts, et je vous le répète, la mort prochaine de mon mari, trop gravement malade pour pouvoir se rétablir, me permettra de vous donner ma main et mon cœur

et de combler ainsi tous vos vœux. Adieu donc, et à demain.

— Adieu, chère Marie, je vais travailler à notre bonheur, n'oubliez pas de faire prévenir le colonel Pellavicini que je l'attendrai demain dans la matinée.

Madame de S.... prit alors congé du Commandeur, et le lendemain ce dernier remit au colonel Pellavicini l'ordre de marcher contre Garibaldi et de l'arrêter mort ou vif.

VIII.

Aspremonte.

Deux jours après l'entrevue du Commandeur et du colonel Pellavicini, un des plus célèbres docteur de la faculté de Paris, M. O..., vint trouver la Cousine d'une Espagnole. Il était, disait-il, envoyé auprès de son mari, malade depuis quelque temps, et il venait lui prodiguer ses soins et les secours de son art.

— Je vous remercie beaucoup, Monsieur, je vous attendais, lui dit-elle, et j'espère que, grâce à votre traitement, mon mari sera bientôt rétabli.

— Bientôt, madame, soyez sans inquiétude à ce sujet, dit le docteur d'un air singulier, en soulignant chacun de ses mots d'un ton sinistre; j'ai déjà fait plusieurs cures toutes aussi merveilleuses que celle que je vais opérer sur Monsieur votre mari, et je ne doute pas du succès complet de

celle-ci, je suis persuadé que traité par moi, votre époux ne se plaindra plus jamais, mais jamais!

Cet homme avait quelque chose de si profondément cynique en prononçant ces dernières paroles, que Madame de S..., malgré tout son sang froid et son audace, en fut tout d'abord effrayée. Puis se remettant bientôt et recouvrant son aplomb, elle lui dit:

— Alors, Monsieur le docteur, je puis espérer que la guérison de mon époux sera radicale et qu'il ne souffrira plus jamais.

— Je vous le jure, Madame.

— Merci, docteur, et je compte sur votre parole.

— Vous pouvez m'accorder la plus grande confiance, Madame, c'est moi qui ai traité Saint-Arnaud, Cavaignac, et plusieurs autres personnages célèbres; l'effet de mes médicaments est certain, infaillible, j'ai eu l'honneur de les faire administrer à l'Empereur Nicolas, et vous savez quelle fin glorieuse il a faite.

— Vous me donnez les plus grandes espérances, docteur, soyez persuadé que je n'oublierai jamais le service que vous allez me rendre, et que je vous prouverai bientôt ma reconnaissance et ma générosité.

Le docteur s'inclina et sortit pour aller procéder à la cure radicale de son malade. Trois jours après, l'infortuné Monsieur de S.... était mort, et

son aimable veuve célébrait dignement cet heureux événement qui lui rendait sa liberté.

Pendant ce temps-là, le farouche Pellavicini, à la tête d'une troupe de bersalieri, choisis et triés avec soin, et sur lesquels il pouvait compter, poursuivait Garibaldi, qu'il ne tarda pas à rejoindre à Aspromonte. A la vue des soldats du roi galantuomo l'héroïque général et ses compagnons crièrent: Vive les bersalieri, vive l'Italie! Rome ou la mort!

A ces acclamations amicales et patriotiques, la troupe répondit par une décharge générale, qui tua plusieurs volontaires et blessa Garibaldi et un grand nombre de ses compagnons. A cette attaque imprévue, exécutée sans sommation, les garibaldiens hésitèrent un moment, ils furent aussi surpris qu'indignés de se voir ainsi accueillis par des compatriotes et des frères, et s'apprêtèrent à riposter, lorsque leur chef, blessé au pied et appuyé contre un arbre, leur recommanda de ne pas tirer.

— Ne faites pas feu, leur dit-il, épargnez vos frères de l'armée italienne, c'est contre les ennemis de la liberté, contre les défenseurs du prêtre-roi qui opprime la ville éternelle, que doivent être dirigés vos coups.

Mais pendant que le héros de Marsala se conduisait aussi généreusement et qu'il défendait de verser le sang des soldats italiens, Pellavicini s'avan-

çait sur lui à la tête de ses bersalieri et lui disait en l'abordant:

— Général, vous êtes mon prisonnier.

— Soit, dit le grand homme généreux, je préfère me rendre que de me battre contre mes frères; le sang de mes fidèles compagnons et le mien aura du moins seul coulé ici; puis, se tournant vers ses intrépides volontaires, il leur dit: Mes amis, rendez vos armes qu'il n'y ait pas ici de lutte fratricide, laissez toute la responsabilité du sang versé à ceux qui l'ont fait couler, et le brave soldat se laissa emmener avec ses compagnons, dont un certain nombre cependant avaient évité une arrestation en se réfugiant dans la forêt voisine.

Quand Garibaldi et les volontaires prisonniers furent partis, ceux cachés dans les taillis, parmi lesquels il y avait Sacrovir Lebren, sortirent pour venir relever leurs morts abandonnés sans sépulture et sans soin au coin du bois. Sacrovir eut la douleur de reconnaître au milieu d'eux Cornélia, qui, sous un déguisement d'homme, combattait avec lui dans les rangs des garibaldiens.

Cette courageuse femme, lorsqu'elle avait vu les fusils des bersalieri s'abaisser dans la direction de son chef, s'était, ainsi que plusieurs autres volontaires, jetée au devant de lui pour lui faire un rempart de son corps, et elle avait été tuée par

la première décharge. On comprend quelle fut la douleur de Lebren, quand il vit cette héroïque jeune femme étendue parmi les morts, une balle dans le sein. Il lui sembla qu'elle respirait encore, il s'empressa de la soulever à demi en l'appuyant contre un arbre, pendant qu'un de ses camarades lui apportait de l'eau pour laver sa blessure et chercher à la rappeler à la vie; au bout de quelques instants, elle rouvrit lentement les yeux, ses joues se colorèrent légèrement, elle remua un peu les lèvres comme si elle voulait parler, puis, fixant Sacrovir, elle lui dit d'une voix faible :

— Mon ami, le général est-il tué?

— Non, il n'est que légèrement blessé.

— Ah! tant mieux, alors je meurs heureuse d'avoir contribué à sauver la vie du plus brave soldat de l'Italie.

— Vous ne mourrez pas, vous vivrez pour vos amis et pour notre grande cause, pour l'Italie, pour la liberté!

— Non, mon ami, je vais mourir, je le sens, je vais descendre dans la tombe, rejoindre celui que j'aimais, mon bien-aimé Félice Orsini, guillotiné par les restaurateurs du despotisme papal; je te prie, mon cher Sacrovir, mon dernier ami, d'être l'exécuteur de mes volontés suprêmes, tu trouveras dans mon sac un portefeuille en chagrin, il con-

tient mon testament et des renseignements précieux sur la fortune de la famille Rennepont, qui est la tienne et dont mon grand père habitant New-York est le dépositaire; je te prie d'être mon exécuteur testamentaire et d'accepter les legs que j'ai faits pour toi. Adieu pour toujours, mon ami, aime la République comme je l'aime, hais la tyrannie comme je la hais, continue de défendre la première et de combattre la seconde, et conserve, je te prie, mon souvenir, j'emporte le tiens avec moi dans la tombe. Adieu, ami, adieu! Vive la République, vive l'Italie! je meurs heureuse puisque je vais rejoindre mon ami, Félice Ors..., la malheureuse ne put achever le nom du martyr; un sanglot et un râle, ceux de la mort, l'étouffèrent. Sacrovir tenait toujours la main de la jeune femme dans la sienne et sa belle tête sur ses genoux, lorsque les yeux de Cornélia se fermèrent. Sa beauté n'avait rien perdu de sa suave expression, on aurait dit qu'elle dormait, plusieurs jeunes volontaires qui l'entouraient la contemplaient avec admiration, les yeux mouillés de larmes; Sacrovir profondément ému la regardait avec émotion.

— Femme héroïque et malheureuse, dit-il, née pour aimer et souffrir, nous qui te survivons, nous jurons de continuer ton œuvre, de vivre et de mourir comme toi pour la liberté, et nous léguons l'opprobre de ta mort et celle de nos compagnons,

qui ont succombé avec toi, à la royauté, à la papauté et à leurs sicaires qui vous ont assassinés.

Lebren et ses amis creusèrent ensuite deux fosses aux pieds des grands chênes verts; dans l'une ils mirent les volontaires morts et dans l'autre Cornélia, ils les recouvrirent de terre et de gazon, ils gravèrent les noms des morts et la date de leur fin malheureuse sur l'écorce des arbres et, après un dernier adieu, ils quittèrent ces restes chéris dont leurs cœurs et leurs mémoires sont les temples.

Depuis l'herbe et les fleurs ont poussé sur ces tombes, la vie a germé sur la mort, selon l'éternelle loi de reproduction des espèces, et quand les passants aperçoivent ces tombes isolées à l'ombre de la verte feuillée, ils s'en approchent respectueusement, les saluent en se disant:

— Ceux qui reposent ici sont des braves, morts pour la liberté, parmi eux il y a une femme, jeune et belle, chérissons leur souvenir, conservons leur mémoire et jusqu'au jour de la délivrance imitons leur exemple et crions toujours: Rome, la liberté ou la mort!

IX.

Le Mariage de la Cousine d'une Espagnole.

Lorsque la Cousine d'une Espagnole apprit l'arrestation de Garibaldi, la tombe de son époux était à peine fermée, elle résolut néanmoins de célébrer dignement cet heureux événement qu'elle avait préparé avec tant de zèle.

Elle invita à cet effet à une fête splendide, qu'elle donnait dans son hôtel, tous ses amis de cœur, et ils étaient nombreux; elle épuisa avec eux tous les plaisirs de la table et de l'orgie; elle couronna cette saturnale toute romaine, par une excentricité dépravée, comme elle seule pouvait en imaginer et en exécuter. Elle se fit préparer un bain de champagne de deux mille francs et se plongea dans le bassin de marbre noir, qui le contenait, vêtue d'un simple peignoir de mousseline blanche; puis, quand elle fut au milieu du liquide

mousseux, elle remplit plusieurs fois une coupe antique et elle en offrit gracieusement le contenu, encore tout pétillant et débordant d'écume, à ses invités, qui l'absorbèrent avec avidité, savourant ainsi l'onde alcoolique imprégnée des émanations de la belle baigneuse. Tenez et buvez, leur dit-elle, car ce champagne, qui me caresse de son onde amoureuse, contient une partie de moi-même, de mon corps et de la fleur de mon sang.

Et les convives humèrent et dégustèrent avec délice la précieuse liqueur, qui leur fut offerte par leur belle hôtesse, à laquelle ils portèrent une santé.

Quand la ronde fut achevée l'impudique Marie prit ensuite la coupe pleine et la portant à ses lèvres, elle ajouta.

— Chers amis, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer et que vous ne soupçonneriez jamais.

— Laquelle, dirent les convives?

— Devinez si vous pouvez!

— Que vous êtes inconsolable et inconsolée de la mort de votre époux bien-aimé, dit l'un d'eux.

— Que vous resterez fidèle à sa mémoire, et que vous poterez son deuil dix ans, dit un autre.

— Que vous renoncerez au gentil dieu d'amour, à ses pompes et à ses œuvres, ajouta un troisième.

— Que vous ferez vœu de chasteté, de continence,

d'abstinence, que vous serez couronnée rosière et sacrée vestale.

— Que vous prendrez le voile et que vous entrerez aux Carmélites, dirent plusieurs autres adorateurs de la Cousine d'une Espagnole.

— Je vois, Messieurs, que vous ne voulez pas deviner, répondit cette dernière, et que vous préférez faire de l'ironie.

Eh bien, pour vous punir, apprenez que je me marie.

A cette déclaration, tous les joyeux compagnons d'orgie de la comtesse poussèrent une exclamation de surprise.

— Comment, vous vous mariez, répondirent-ils tous?

— Oui, Messieurs, je me marie, qu'est-ce que cela a donc de si étonnant, n'en aurai-je pas le droit, par exemple?

— Si, belle dame, vous en avez le droit, puisque Monsieur votre époux a été assez aimable pour dissoudre la communauté légale réduite aux acquets, que vous aviez contractée avec lui, et cela par sa mort naturelle, dit un plaisant.

— Naturelle est poli, dit un autre.

— Qu'est-ce à dire, Monsieur, est-ce que vous soupçonneriez...?

— Non, belle dame, je ne soupçonne rien, je n'ai jamais cru que votre mari fut immortel, et je

me plais à reconnaître qu'il avait le droit et même le devoir de mourir si cela vous était agréable. Mais ce que nous ignorons tous et ce que nous voudrions bien savoir, c'est quel est le mortel fortuné qui va vous conduire à l'autel?

— Voyons si cette fois vous serez plus heureux et si vous devinerez?

— Hélas! nous avouons tous ne pas avoir le moindre soupçon à ce sujet et être dans l'impossibilité absolue de dire quel sera le fortuné successeur légal de Monsieur de S....

— Eh bien, apprenez, Messieurs, que j'épouse le Commandeur R....

— Comment, c'est le geôlier de Garibaldi, l'homme qui a fait tirer sur le héros d'Aspromonte et qui le retient captif, qui a fixé votre choix. Mais vous voulez donc partager son impopularité et son ignominie?

— Non, Messieurs, je veux partager sa gloire!

— Eh bien, belle dame, nous faisons tous des vœux pour que vous soyez heureuse et glorieuse, et pour que vous procuriez au Commandeur le même plaisir qu'à nous mêmes, dit l'un des convives.

— Oui, oui! ajoutèrent tous les autres.

— Merci, Messieurs, répondit cette femme éhontée, en trempant de nouveau dans le bain couvert d'écume le vase, qu'elle tenait à la main, et en le tendant successivement à chacun de ses invités

après l'avoir vidé elle-même; j'accepte vos souhaits, ajouta-t-elle, et j'espère par cette communion bachique préluder dignement à mon union avec Mr. le commandeur R....; je souhaite que cette coupe, dans laquelle pétille la mousse délicieuse aimée de Bacchus, continue longtemps à inspirer mes amours et inocule à mon futur époux les mêmes ardeurs qu'à moi; je veux faire durant ma seconde union autant d'heureux que pendant ma première; je suis persuadée que le grand exemple de mon premier mari, que nous pleurons tous ici la coupe en main, servira au second, que ce dernier suivra les traces de son prédécesseur en tolérant mes amours, et je fais le serment solennel de conserver la même fidélité au Commandeur qu'à M. le comte de S.... Après ces promesses ironiques, l'impudique Marie remplit de nouveau sa coupe et la vida tout d'un trait, en disant:

Je bois à nos amours,
Toujours!

— Bravo, Marie, bravo, bravissimo! crièrent ses admirateurs, en buvant de nouvelles rondes du champagne mousseux, et ils continuèrent ces libations jusqu'à ce que, chancelants d'ivresse, ils regagnèrent avec peine leurs équipages. La séduisante Marie vêtue d'une simple tunique, tenant

une torche à la main, les accompagna jusque sur le péristyle de son hôtel, où ses adorateurs la saluèrent d'une dernière clameur et d'un hourra d'adieu.

Quelques jours plus tard, Madame de S...., en toilette blanche, couronnée de fleurs d'orangers, symbole d'innocence virginale, accompagnée de la plupart de ses amis de débauche, qu'elle avait invités à sa noce, était conduite à l'autel par le commandeur R....

Ce fut avec un front d'airain qu'elle se présenta devant le prêtre chargé de célébrer la cérémonie nuptiale, et lorsque ce dernier lui demanda si elle promettait fidélité, obéissance et soumission à son futur époux, elle lui répondit oui du ton le plus assuré, et tous ses anciens compagnons de débauche ne purent dissimuler un sourire ironique en voyant l'aplomb et l'audace de leur hôtesse.

Mais ce qui paraissait surtout extraordinaire, c'est que le commandeur R...., ministre d'une grande nation, poussa le manque de délicatesse et de respect de lui-même, jusqu'à épouser celle que l'on ne nommait que la Cousine d'une Espagnole, dont les débauches et les adultères innombrables avaient fait scandale et mérité la réprobation générale.

Tout le monde était étonné et avec raison

qu'une femme aussi méprisée, ayant une vie honteuse et un passé abject, eut trouvé un homme assez dépourvu de sens moral et d'honneur pour endosser la responsabilité et partager la honte de ses débauches et de ses infamies.

Depuis cette bacchante a continué en Italie la vie scandaleuse qu'elle a menée à Paris, à Aix-les-Bains et à Genève, et elle a été exclue de tous les salons de bonne société; car on considérait comme une tache et comme un deshonneur de la recevoir; pour se venger de cet ostracisme bien mérité, elle a publié des pamphlets contre les personnes qui lui refusaient les portes de leurs salons, elle a dévoilé leur vie privée et les a calomniés. Les gens ainsi outragés s'en prient alors à son malheureux époux qui n'en pouvait mais et qu'ils considérèrent comme l'éditeur responsable des œuvres de son impudique et cynique moitié. Le signor R..., que sa qualité et son titre d'Excellence ne mettaient pas toujours à l'abri des colères que suscita sa femme, a été plusieurs fois obligé de rendre raison des injures que cette dernière avait publiées dans ses odieux libelles.

Le Commandeur est ainsi puni du crime dont il s'est rendu coupable en signant l'ordre de tirer sur l'illustre Garibaldi, et il expie chaque jour son forfait; la femme dépravée à laquelle il a uni son

existence est son châtiment permanent, le boulet honteux qu'il traîne avec lui, auquel il est enchaîné à perpétuité comme le forçat est rivé à celui qu'il porte au bagne.

Epilogue.

Cinq ans se sont écoulés depuis que le mariage de la Cousine d'une Espagnole a été célébré et que les derniers événements que nous avons esquissés se sont accomplis; aujourd'hui l'Italie est libre des Alpes à la méditerranée, du Tyrol jusqu'à Marsala; les États-romains seuls sont encore au pouvoir du représentant du génie du mal, la ville de Rome qui, la première, en 1847, avait donné le signal de l'émancipation et de la délivrance est encore esclave. Les soldats de celui qui a assassiné la République romaine, en 1849, ont enfin quitté la ville éternelle après 17 ans d'occupation, mais ils ont été remplacés par une troupe de mercenaires et de bandits venus de tous les coins de l'Europe, pour soutenir à prix d'or les derniers vestiges de la puissance temporelle des papes; „cette horde de misérables n'ayant pas le courage de maintenir son existence par un honnête labeur, se vend aux violateurs

du droit humain, dont la force consiste dans la corruption des masses," ainsi que l'a dit Garibaldi. Ces bachibouzouks catholiques sont commandés par les descendants des Vendéens et des Chouans, on voit briller parmi eux des Charette, des Pimodan, des Delescure, etc. La France, l'Espagne, la Suisse, l'Autriche et surtout la Belgique ont aussi fourni aux mercenaires pontificaux de précieux et distingués sujets; chaque semaine des bandes d'enrôlés, organisées par les prêtres, partent pour la Ville-éternelle, afin de défendre le repaire du catholicisme et toutes les hontes, toutes les infamies de la papauté, dont les crimes sans nom et sans nombre souillent et deshonorent l'humanité. Mais malgré toutes les promesses et tous les encouragements qui étaient prodigués aux mercenaires pontificaux, ils désertaient en masse, et la légion d'Antibes voyait chaque jour considérablement diminuer son personnel. Les choses en étaient arrivées à ce point que l'auteur de la criminelle expédition romaine avait cru utile d'envoyer le général Dumont auprès des enrôlés pontificaux, afin de les haranguer et de leur recommander la fidélité et le dévouement au Saint-Siège.

Le cabinet de Florence s'est fortement ému de cette nouvelle intervention du gouvernement impérial en Italie, et a menacé de considérer la convention de septembre comme nulle et non avenue.

Garibaldi, le héros que nous avons vu défendre

la République romaine en 1849, et les patriotes italiens ont de nouveau jeté leur cri de: *Rome ou la mort!* Mais le ministre qui avait donné l'ordre de tirer sur le vaincu d'Aspromonte, et dont le nom est une honte pour l'Italie, a fait arrêter le général en chef des chemises rouges, au moment où il franchissait la frontière romaine et l'a interné dans l'île de Capréra, sous la garde de 6 vaisseaux de guerre et de 300 soldats; deux fois l'illustre prisonnier a voulu s'échapper, mais arrêté de nouveau il a été reconduit sur son ilot; il parvint cependant à la fin à tromper la surveillance de ses gardes, à s'évader seul, la nuit, sur un petit bateau et à rejoindre ses compagnons d'armes.

Apeine échappé de Capréra Garibaldi arrive à Florence, où le ministère Rattazzi a donné sa démission et où le *Re galantuomo* a fait appeler Cialdini pour composer un cabinet; Cialdini la personnification du despotisme militaire, le sabreur brutal et grossier, l'insulteur, l'ennemi le plus écharné et le plus violent du héros de Marsala, tel est le soldat que Victor Emmanuel charge de composer un ministère pour s'opposer à la marche sur Rome du chef des Chemises rouges; mais aucun homme politique de quelque valeur ne veut s'associer à ce condottiere à grosses épaulettes, en qui le roi a placée sa confiance, et dont le nom seul est une menace de coup d'État. Le désarroi

politique et administratif est à son comble, aussi l'apparition de Garibaldi au milieu de la capitale provisoire de l'Italie dans de semblables circonstances produit-elle la plus vive émotion, les citoyens se portent en masse au-devant de lui, le général populaire leur adresse un nouvel appel à la délivrance de Rome:

„Me voici de nouveau avec vous, braves champions de l'honneur italien, dit-il. Avec vous pour accomplir mon devoir, pour vous aider dans la plus grande et la plus glorieuse œuvre de notre résurrection!

„L'Italie s'est convaincue qu'elle ne peut vivre sans sa tête, sans son cœur, sans Rome, qui est à elle et que quelques serviles, blessant le droit et l'honneur national, veulent sacrifier aux caprices d'un misérable tyran.

„Donc en avant et constance surtout; je ne vous demande pas courage et bravoure, je vous connais trop bien. Je vous demande de la constance. Les Américains ont soutenu pendant quatorze ans une lutte glorieuse, qui a fait d'eux le plus puissant et le plus libre peuple du monde.

„A nous bien unis, il suffira de peu de mois pour laver l'Italie de la honte qui la souille, avec ou sans la volonté de la tyrannie qui trône au Vatican et de ceux qui la soutiennent.

„A Rome nos frères élèvent des barricades, de-

puis hier ils se battent contre les sbires de la tyrannie papale.

„L'Italie attend de nous que chacun fasse son devoir."

La foule accueillit, comme toujours, par des cris et des vivats enthousiastes son héros qu'elle était prête à suivre partout, et dont elle aurait exécuté aveuglement les ordres.

En conviant le peuple à marcher sur Rome, le général populaire oubliait généreusement le passé, et la manière dont le roi galant homme, pour lequel il allait de nouveau combattre, lui avait témoigné sa royale reconnaissance en donnant l'ordre de le fusiller avec ses compagnons à Aspromonte, en le faisant depuis arrêter à Asinalunga et garder à vue à Capréra, d'où il venait de s'échapper. Il ne voulait pas s'apercevoir non plus, que le monarque, prétendu libérateur de l'Italie, ne trouvait même pas son ministre Rattazzi, l'ordonnateur d'Aspromonte, assez réactionnaire et assez dévoué à l'étranger. Le brave général populaire poussa la générosité jusqu'à oublier que, dans sa soumission servile aux ordres de Bonaparte, Victor Emmanuel offrait le pouvoir à son plus cruel ennemi, au général Cialdini, l'adversaire le plus redoutable de ses volontaires et de leur œuvre d'affranchissement, au soldat grossier et brutal qui l'avait publiquement insulté dans une lettre restée fameuse.

Il oubliait encore qu'en marchant sur Rome il laissait derrière lui un pouvoir couard, qui sacrifiait l'honneur et l'indépendance de l'Italie à l'alliance de son plus dangereux ennemi. Garibaldi qui citait les États-Unis d'Amérique, aurait dû se souvenir, que lorsque ce grand pays a voulu devenir libre il a commencé à répudier la royauté et à proclamer la République ; il n'aurait pas dû ignorer non plus que quand la France, en 1792, a voulu devenir une grande et libre nation émancipatrice et chasser l'étranger qui foulait son sol, elle a d'abord proclamé la République et décapité son *galantuomo* qui, lui aussi, la trahissait et voulait livrer le sol de la patrie à l'étranger. Il aurait dû se rappeler aussi que quand les volontaires de 92 partirent pour combattre les envahisseurs et les hordes de mercenaires des rois conjurés, ils avaient d'abord assuré leurs derrières en s'emparant du pouvoir et en punissant les traîtres et les complices de l'étranger. C'est parce qu'ils ont fait tout cela que nos pères ont vaincu, sauvé la France et la Révolution ; Garibaldi en marchant sur Rome, en négligeant de suivre ce grand exemple et de profiter des circonstances favorables qui s'offraient à lui pour renverser la royauté et proclamer la République, se perd et trahit sa cause, sans le vouloir et sans le savoir ; il sacrifie pour Victor Emmanuel et pour sa dynastie, non-seule-

ment ses convictions, ses principes, ses compagnons de combat, ses amis politiques et lui, mais encore les destinées de l'Italie, son indépendance, sa liberté, le malheureux peuple romain la ville éternelle et peut-être la cause de la Révolution en Europe. Garibaldi a tenu un moment dans ses mains l'avenir de son pays et de notre continent, s'il eut prononcé la déchéance de la maison de Savoie et proclamé la République, c'en était fait de la papauté et de l'Empire, il sauvait son pays du deshonneur et de la honte qu'on voulait lui imposer et faisait triompher la Révolution. Il eut été un bienfaiteur de l'humanité, on eut proclamé son génie, on eut dit qu'il était égal à son courage et à son talent militaire.

Mais il n'a rien compris à la situation, ou s'il l'a comprise il n'a pas voulu en profiter. Il a suivi aveuglement l'idée malheureuse qui le poussait sur Rome sans assurer ses derrières, sans chasser les réactionnaires, les tyrans et les traîtres; il en sera la première victime; il se sacrifiera inutilement avec ses volontaires; il fera verser le sang de ces derniers à flot et en pure perte; il courra le risque d'être tué, et de se faire emprisonner; il perdra sa cause et p'ongera pour longtemps Rome sous le joug de la papauté et des mercenaires étrangers, et l'Italie dans la honte et dans le vasselage de l'Empire; et tout cela, pour ne

pas avoir su sacrifier sur l'autel de la patrie, pour son indépendance, sa liberté et son honneur, une royauté avilie, couarde et incapable, et le roi Galantuomo, qui trahit les destinées de l'Italie qui lui avaient été confiées et qu'il avait juré de faire triompher, lorsqu'il prit l'engagement irrévocable devant le peuple de faire *l'Italie une et indivisible*.

Cependant Garibaldi ne devait pas, ne pouvait pas ignorer quel avenir de malheur et de déshonneur menaçait sa patrie et quels étaient le moyens infaillibles de la sauver. D'autres patriotes l'avaient compris et le disaient ouvertement dans la proclamation suivante:

„Italiens.

„L'Italie est sur le point de subir une immense humiliation.

„Délivrée du joug de l'Autriche, une autre nation menace d'envahir la Péninsule et combat contre tous nos droits.

„Italiens, prenez garde à vous!

„*Le gouvernement trahi ses devoirs!*

„*Il est nécessaire que le pays se sauve lui-même.*

„Vive l'Italie et Rome capitale!"

Mais hélas! personne n'a tenu compte de cette proclamation; comme nous l'avons déjà dit, pour que l'Italie se sauve elle-même, il fallait qu'elle se débarassât de la royauté; mais au lieu de le faire elle continua à avoir les yeux fixés sur

Garibaldi et sur Rome et elle laissa les esclaves de l'étranger, les traîtres et les lâches la trahir tout à leur aise, préparer sa honte et le massacre de ses enfants les plus généreux pour être agréable à son plus cruel ennemi; qui avait fait exécuter les meilleurs de ses citoyens: Orsini, Piéri, Pianori; qui lui avait déjà ordonné Aspromonte; qui en 1849, avait détruit la République romaine, restauré le pape et le gouvernement des prêtres contre lesquels elle lutte vainement depuis 18 ans.

Cet homme, à qui l'Italie devait toutes ces humiliations et tous ces malheurs, dès qu'il apprit l'évasion du prisonnier de Capréra et sa nouvelle tentative de délivrance de la ville éternelle, résolut de recommencer une seconde campagne en faveur de la papauté, il fit embarquer ses troupes pour Civita Vecchia.

Pendant ce temps Garibaldi marchait victorieusement sur Rome à la tête de deux ou trois mille volontaires et les bulletins de ses étapes toutes marquées par quelques nouveaux faits d'armes glorieux électrisaint les esprits.

Une insurrection éclate à Rome, une bombe jetée sur la place Colonna et une mine, qui fait sauter une partie de la Caserne Cerristori des zouaves pontificaux, en donnent le signal. Les frères Cairoli, deux courageux citoyens, à la tête de 70 braves cherchent à s'introduire dans Rome

mais vendus et trahis par de faux frères, ils sont enveloppés par 500 sbires du pape, c'est vainement qu'ils font des prodiges de valeur, l'un d'eux est tué, l'autre grièvement blessé, et presque tous leurs compagnons héroïques sont massacrés par les sicaires du prêtre roi.

Garibaldi adresse alors la proclamation suivante aux Italiens:

„A Rome, nos frères élèvent des barricades et depuis hier ils luttent avec les sbires de la tyrannie papale.

„L'Italie attend de nous que chacun fasse son devoir.".

De nombreux attroupements se forment à la lecture de cette proclamation toutes les grandes villes de l'Italie sont dans une violente effervescence, il eut suffi du plus léger accident pour faire éclater une révolution; il dépendit alors du parti de l'action de renverser le gouvernement du roi, de proclamer la République, de sauver l'Italie de la honte d'une invasion étrangère et de délivrer Rome; mais malheureusement il n'osa pas le faire.

Cependant Garibaldi avance toujours; à Monté-Rotondo, sans artillerie et sans cavalerie, avec 2,000 volontaires, mal armés dépourvus de vivres et de munitions, il attaque les pontificaux fortement retranchés, les culbute, leur prend trois pièces de

canon, leur fait 200 prisonniers et les poursuit l'épée dans les reins dans leur fuite précipitée. Le fameux Chouan Charette, qui les commandait, n'échappe que grâce à la rapidité de sa course.

Menotti Garibaldi, tout aussi osé que son père, avec une poignée de braves déloge les papelins, s'empare avec une audace inouie des hauteurs qui dominent Rome, s'y établit solidement, résiste avec succès et repousse victorieusement tous les assauts des mercenaires pontificaux.

Cialdini n'étant pas parvenu à composer un ministère, et la marée populaire montant à l'annonce des départ des troupes françaises pour Civita-Vecchia, le monarque libéral se jette à corps perdu dans la réaction cléricale, il fait appeler son chef le plus ferme, le plus dévoué et le plus ardent, le général Menabrea, et le charge de constituer un ministère, cet homme d'État, accepte avec empressement la mission liberticide qui lui est confiée. Cet officier supérieur, âme damnée du parti jésuitique et de la Camarilla, a toujours conseillé à la royauté les mesures les plus rétrogrades et les résistances les plus violentes aux aspirations libérales et émancipatrices de l'Italie, il a toujours conseillé à Victor Emmanuel de *saltare il fosso* du coup-d'État, plutôt que d'accorder quelques réformes, aussi il est probable que, s'il le peut, il fera aujourd'hui ce qu'il recommandait depuis longtemps et qu'il

sautera le fossé et entraînera avec lui la royauté italienne dans son périlleux exercice. Le général Menabrea fut un des préparateurs et des négociateurs de la fameuse convention de septembre, il fut envoyé à Vichy, en 1864, pour jeter les premières bases de ce pacte odieux à la conclusion duquel il contribua beaucoup; grand admirateur du guet-apens du deux décembre, qu'il désire imiter, il est tout dévoué à la politique impériale et ne demande pas mieux que d'être son instrument en Italie. Les collégues qu'il s'est choisis sont dignes de lui: Gualtério est un policier de hauts parages, ex-préfet de Naples, il s'est illustré par les mesures les plus liberticides et par sa haine violente contre le parti de l'action; c'est un réactionnaire de la pire espèce, jouissant de la plus mauvaise réputation. M. Chambray-Digny, son collégue, est un ancien serviteur et un défenseur de la maison ducale Habsbourg-Lorraine, qui régnait à Florence pour la restauration de laquelle il a beaucoup travaillé. M. Cantelli est une nullité émérite, c'est lui qui dans l'interrègne du ministère Rattazzi a donné l'ordre d'arrêter Garibaldi à Foligno; Mr. Bertoli Viale est un général sédentaire, comme il y en a tant en Italie; Mr. Mari, jurisconsulte n'est pas un homme politique. Ce ministère rétrograde, absolutiste et catholique est donc représenté par M. M. Menabrea, l'homme de la réaction cléricale et Gual-

terio, l'homme de la police, ces deux messieurs sont les Delcaretto et les Maniscalco, du nouveau cabinet. Voilà les personnages à qui le roi galantuomo accorde sa confiance, qui sont chargés de la cause italienne, et qui sont les alliés des envahisseurs étrangers et des soldats du *perturbateur des peuples* contre Garibaldi et ses volontaires, afin d'étouffer dans le sang l'œuvre de régénération, d'émancipation et de liberté poursuivie en Italie. Le premier acte du nouveau ministère fut de faire adresser une proclamation réactionnaire par le roi *galantuomo* à son bon peuple, dans laquelle il lui dit: „que des bandes de volontaires séduites et excitées par un parti sans son autorisation et celle de son gouvernement ont violé la frontière de l'État pontifical." Et dans sa reconnaissance, toute royale, pour le héros magnanime et désintéressé qui lui a déjà donné deux royaumes et qui vient de partir pour lui en conquérir un troisième, le monarque généreux et reconnaissant désavoue son bienfaiteur et l'accuse, „d'avoir élevé un drapeau sur lequel il a écrit: „destruction de la suprême autorité spirituelle du chef de la religion catholique, lequel drapeau n'est pas le sien; de compromettre l'existence et l'honneur de la patrie, qui sont dans ses mains et qu'il a l'impérieux devoir de sauver." Et, afin d'accomplir cette honorable mission, le roi *galantissimo* se range naturellement

du côté du *Sauveur* de 1849 et de 1851, son cher et fidèle ami; il s'allie avec le bombardeur de Rome, le restaurateur du pape, l'annexeur de Nice et de la Savoie, le convoiteur de Gênes et de la Sardaigne, son suzerain étranger, qui lui a imposé toutes les servitudes et toutes les hontes, et avec lequel il ne peut avoir une guerre fratricide. Il invite donc charitablement „les citoyens qui ont violé le droit" en voulant délivrer Rome de la tyrannie sacerdotale, de se retirer devant les armées de l'homme de Décembre à la foi punique, dont les soldats s'avancent de nouveau comme en 1849, pour mitrailler les héroïques volontaires de Garibaldi et fusiller ce dernier, ainsi que lui, le roi galant homme, l'a déjà fait faire à Aspromonte. Cette haute politique, éminemment honnête, royale, morale et chevalresque, sera certainement appréciée à sa juste valeur par le peuple italien et par les hommes de cœur de tous les pays.

Cette proclamation et la nouvelle du départ des troupes impériales, pour Civita Vecchia et pour Rome, surexitèrent au plus haut degré l'opinion publique. Le comité d'action publia alors l'appel suivant:

„Italiens, — Garibaldi a répondu à l'appel de Rome, il a paru, il a vaincu. Mais l'intervention étrangère menace d'envahir votre terre.

„Italiens, aux armes! Voilà le mot d'ordre de

Garibaldi que nous vous transmettons. La place, de la jeunesse italienne est au camp, en face des soldats du pape et de l'Empire."

A cette proclamation de nouveaux volontaires s'empressèrent de s'enrôler dans l'armée garibaldienne. Mais hélas! la jeunesse italienne, qui accourait se ranger sous le drapeau de Garibaldi, pouvait-elle soutenir seule une lutte inégale contre les soldats du pape et ceux de la France pendant que l'armée italienne lui barrait le passage et restait inactive entre les mains d'un ministère clérical, qui trahissait ouvertement la cause de l'Italie.

Tout le monde comprenait que non, et ne voyait de salut que dans le renversement du gouvernement. Naples, Milan, Turin, Bologne, Venise protestèrent par de violentes manifestations tumultueuses contre la marche réactionnaire de pouvoir exécutif.

A Florence une démonstration de plus de vingt mille personnes, faite aux cris de: vive Garibaldi, pas d'intervention étrangère! a arraché au roi une sorte de démenti de sa proclamation. Mais l'effervescence en était arrivée à ce point de ne plus se contenter de paroles et de demander des actes et déjà on ne parlait de rien moins que de la déchéance d'un roi incapable et indigne, qui trahissait la cause de l'Italie, et de la proclamation de la République.

Si le parti de l'action avait su profiter de cette

circonstance favorable il est certain que la République aurait triomphé.

Par cette initiative hardie la face des choses eut certainement été changée pour le plus grand bien de l'Italie et dans l'intérêt de la paix du monde. Le peuple de la péninsule rentrant dans l'exercice absolu de sa souveraineté, n'eut plus été entravé dans sa marche par une monarchie couarde et traîtresse et eut accompli ses destinées politiques et sociales, après s'être débarrassé de la royauté et de la papauté, ces chancres, qui lui rongent le corps depuis tant de siècles, et elle eut certainement exercé une grande influence sur les destinées de l'Europe et du monde. Mais le parti de l'action, qui compte pourtant dans ses rangs tant d'hommes éminents, a été, comme Garibaldi, au-dessous des circonstances, il n'a pas su saisir au vol l'occasion favorable qui se présentait et qu'il ne retrouvera probablement jamais.

Seul le citoyen Mazzini a bien compris la position et conseillé l'unique parti qui restait à prendre dans les circonstances graves que la nouvelle intervention française faisait à l'Italie.

„Etre ou n'être pas? dit le grand agitateur aux Italiens, voici la question que vous pose maintenant l'étranger.

„Les soldats français sont en garnison à Civita-Vecchia. Brennus est aux portes de Rome.

„Voulez-vous répondre comme vos pères par l'épée, ou présenterez-vous, en fils lâches et dégénérés, votre front à l'étranger?

„Direz-vous à l'Europe: Le Mexique est une nation et nous n'en sommes pas une; nous ne sommes qu'une multitude ayant perdu tout sens de sa liberté et de son droit, soumise à celui qui ose s'appeler lui-même notre maître, ou affirmerez-vous vos droits, votre liberté, votre honneur présent et votre ferme détermination pour l'avenir d'être une grande nation.

„Quelle que soit votre réponse, elle est décisive. Etre ou n'être pas; l'heure actuelle décide de votre destin.

„Vous n'avez qu'un moyen d'être, forcer le gouvernement à déclarer la guerre à l'envahisseur ou élever des barricades.

„La guerre immédiate ou les barricades! Ne balancez pas davantage. Si le gouvernement accepte la première alternative, courez sus et secourez-le; s'il refuse, poussez le cri de l'Italie et renversez-le!

Lorsqu'il écrivit la proclamation qui précéde, l'ex-triumvir romain ignorait encore le manifeste de Victor Emmanuel et de son ministère clérical au peuple italien; il en eut connaissance le lendemain et ajouta un post scriptum à son écrit de la veille en disant qu'il déclare ne pas changer une

syllabe à ce qu'il avait dit, et pose ce dilemme: „Ou le roi qui a signé la proclamation Menabrea *est un roi déchu*, ou la nation qui l'accepte sans recourir aux armes *est une nation déchue?*“

Il termine en disant de ne plus lui demander d'instructions, que tout ce qu'il peut dire se trouve résumé dans ces mots: Aux armes! aux barricades! à Rome!“

Le valeureux et chevalresque Victor Emmanuel en présence de la Révolution qui le menaçait ne trouva rien de mieux à faire que de se sauver précipitamment de Florence et d'aller se réfugier dans sa bonne ville de Turin; il prit le chemin de fer et débarqua clandestinement dans la gare des marchandises; mais, hélas! l'infortuné monarque trouva son ancienne capitale, jadis si dévouée et si fidèle, en proie à une agitation plus grande encore que celle qui l'avait fait fuir de Florence. La population piémontaise parcourait les rues avec des drapeaux, desquels elle avait arraché la croix de Savoie, aux cris de: A bas le traître à la nation! Vive la République! Victor Emmanuel effrayé n'a eu que le temps de prendre le train express pour s'enfuir à Montécaliero, et de là dans le château tout à fait retiré de Pollenzo.

Mais bientôt la nouvelle de l'arrivée et du débarquement de la première division des troupes françaises à Civita-Vecchia se répandit en Italie,

l'effervescence populaire s'accrut encore davantage; on accusa partout ouvertement le gouvernement de trahison, on menaça de le renverser par la force. Le ministère Menabrea malgré son dévouement à la papauté n'osa pas résister au ressentiment populaire et se décida à faire franchir la fontière pontificale à une partie des troupes italiennes et à occuper quelques petites bourgades du littoral, afin de donner cette mince satisfaction à l'opinion publique et d'éviter une révolution. Mais cette manœuvre n'était qu'un vain et puérile simulacre qui devait ajouter une honte de plus à l'Italie: celle de reculer devant les menaces de l'étranger, sans être d'aucune utilité, ainsi qu'on le verra plus loin.

Bientôt la première division de l'armée française, que Garibaldi était impuissant à arrêter dans sa marche, vint au secours de l'armée du pape et fit son entrée dans Rome.

Le couard gouvernement Victor Emmanuel invita alors Garibaldi à repasser la frontière et à se replier derrière les lignes de l'armée italienne. Mais le vieux héros refusa. Il s'était juré à lui-même, et il avait fait jurer à ses cinq-mille *généreux* (*généresi*), qui l'entouraient, d'entrer à Rome à tout prix ou de mourir.

Voici un extrait de la dernière proclamation

que ce brave soldat de la liberté a adressée à ses volontaires:

„Nous sommes venus en armes sous les murs de Rome au milieu des applaudissements et grâce au concours de tout le peuple italien

. . . . . .

. . . . . .

„Nous avons contre nous tous ceux qui ont oublié jusqu'au nom de Rome et qui ont conspiré pour ramener l'étranger sur le sol italien.

„La convention de septembre, déjà impunément violée par l'Empire, n'allait pas jusqu'à défendre à l'Italie la revendication de sa capitale.

„L'engagement irrévocable pris par le gouvernement en face du peuple était et est: *L'Italie une et indivisible.*"

„Quand un gouvernement faillit à sa parole. *le peuple le remplace et se sauve lui-même.*

„Frères et amis du peuple français opprimé, nous laissons retomber sur les insolents perturbateurs des peuples et sur leurs complices la responsabilité des événements.

„Confiants dans le droit et l'honneur de la nation en même temps que nous protestons contre les traîtres et les envahisseurs; encouragés par les sympathies de l'armée qui, nous en sommes sûrs, sera la première à ressentir ce nouvel affront, nous en appelons les armes à la main au peuple

italien, persuadé qu'il ne nous abandonnera pas sur le chemin de Rome, mais qu'il saura venger par le fer son honneur blessé et défendre la patrie et les chancelantes libertés."

Après avoir publié ces nobles paroles, le héros populaire se prépara à livrer un dernier combat aux mercenaires et aux soldats étrangers, qui souillaient encore de leur présence le sol de la patrie. *Rome ou la mort!* tel fut le dernier cri et le mot d'ordre suprême des preux qui allaient mourir pour l'honneur et l'indépendance de l'Italie.

Depuis que ces héroïques volontaires sont seuls, abandonnés de tous, contre les forces considérables de trois armées, qui les environnent, c'est moins l'espérance de la victoire que l'aspiration vers la mort, qui les anime.

Comme Caton d'Utique, ils ne veulent pas survivre à la honte de la patrie et au triomphe de César.

Le vainqueur de Monté-Rotondo se retrancha avec ses braves à Mentana et attendit l'ennemi qui ne tarda pas d'apparaître.

Toute l'armée pontificale composée de douze mille mercenaires bien armés, bien payés bien équipés et pourvus d'une bonne artillerie; quatre bataillons français, un bataillon de chasseurs et une batterie d'artillerie, formant un effectif de cinq mille hommes, vinrent bravement attaquer les Gari-

baldiens très mal équipés, sans vivres, sans munitions, dans le dénûment complet, mourants de faim, armés de mauvais fusils de rebut, n'ayant que 3 Canons et aucun secours à attendre de personne, l'armée italienne étant aux mains des traîtres et des cléricaux, prête au besoin à courir sur les volontaires et à les désarmer. Le général Kanzler, ministre de la guerre de Pio nono, commandait ses sbires; le Valaisan de Courten, ancien général mercenaire au service du roi Bonba, était à la tête des carabiniers suisses devenus les soldats du pape; et le général français Palhes, avec 5,000 hommes de troupes françaises, avait le commandement en chef. Ces suppots de la tyrannie papale et impériale étaient, comme on le voit, quatre fois plus nombreux que les défenseurs de la liberté.

Ce fut un peu en avant de Mentana que le premier choc eu lieu, les zouaves pontificaux, commandés par le chouan Charette, que Garibaldi avait délogés quelques jours avant de Monte Rotondo, et qu'il avait mis en complète déroute, s'avançaient en toute sécurité sur Mentana, se sentant soutenus par douze mille pontificaux et cinq mille Français, lorsqu'ils furent accueillis par de vigoureux feux de pelotons, partant des bois qui avoisinaient la route, et qui débandèrent leur colonne formée de trois compagnies de zouaves, et malgré

les cris de leur chef ils s'éparpillèrent dans les vignes d'où ils tiraillèrent. Les carabiniers suisses de de Courten vinrent à leur secours avec leurs armes meurtrières; dans un premier élan deux colonnes de zouaves, de chasseurs et de carabiniers attaquèrent le village de front et à gauche, elles parvinrent jusqu'aux premières maisons; la position était critique, Mentana et la retraite étaient menacés; Garibaldi ordonne sur toute la ligne une charge à la baïonnette, les volontaires s'élancent comme des lions, fondent sur leurs ennemis, les renversent, les refoulent et grâce à cette brillante et vigoureuse manœuvre restent maîtres de la position; tandis que les fameux zouaves du Chouan Charette, que Garibaldi avait déjà si bien battus à Monte-Rotondo, il y a quelques jours, se débandent de nouveau. Mais bientôt une nouvelle et épaisse ligne d'ennemis apparaît sur le champ de bataille; c'est la légion d'Antibes et toute l'armée pontificale, qui vienent en masse au secours des zouaves; ces derniers se reforment en bataille et reviennent à la charge avec leurs auxiliaires; malgré leur supériorité numérique et leurs armes de précision, qui font un grand ravage dans les rangs des volontaires, ces derniers restent inébranlables, tenant comme ils n'avaient jamais tenus „et tandis que les papelins prodiguent leur poudre, dont ils avaient à discrétion, les chemises rouges, plus économes,

n'ayant qu'un nombre de cartouches très-limité, ménagent leurs munitions, ne tirent qu'à coups sûrs, et font beaucoup de mal à leurs ennemis. Le général Garibaldi dirigeait lui-même d'une hauteur le tir des trois pièces d'artillerie prises par lui aux zouaves, à Monte Rotondo, et pour lesquelles il n'avait que 70 charges. Tandis que les ennemis avaient en ligue quatorze canons: huit pontificaux et six français, qui tiraient à toute volée mais avec peu de succès, ce que voyant les assaillants lancèrent des obus et parvinrent ainsi à incendier le village sur plusieurs points. Les pontificaux tentèrent alors un nouvel assaut qui fut tout aussi infructueux que le premier, ils furent de nouveau repoussés avec perte. Les honneurs et les avantages de la journée restèrent alors aux Garibaldiens intrépides et leurs ennemis, douze mille papelins, trois fois plus nombreux qu'eux, allaient être battus et défaits quand les Français vinrent à leur secours. La nuit arrivait, le général Polhes donna l'ordre à ses soldats d'entrer en ligne; les fusils chassepot débutèrent en faisant un véritable roulement de coups précipités; ces armes meurtrières causèrent un grand ravage, un véritable carnage parmi les défenseurs de Mentana, mais ces héroïques jeunes gens ne bronchèrent pas, ils restèrent inébranlables à leurs postes sous ce feu nourri.

Garibaldi comprit que devant l'intervention de

l'armée française qui pouvait à chaque instant recevoir de nouveaux renforts la victoire devenait impossible. Il était neutralisé par le nombre de ses ennemis qui augmentait toujours; le manque de munitions le paralysait, il avait épuisé toutes les gargousses de son artillerie, et beaucoup de ses volontaires n'ayant plus de cartouches en étaient réduits à prendre celles des morts et des blessés.

Il fallait assurer la retraite en tenant l'ennemi en respect; l'arrêter dans sa marche en l'empêchant de descendre sur la route qui conduit de Mentana à Monté-Rotondo. Pour cela Garibaldi chargea quinze cents de ses braves de défendre Mentana jusqu'à la dernière extrémité et de se faire tous tuer, s'il le fallait, pour le salut de leurs camarades. Cette consigne acceptée avec enthousiasme fut rigoureusement et héroïquement exécutée. Pendant que Garibaldi et le gros de sa troupe battaient en retraite sur Monté-Rotondo, les mille cinq cents héroïques volontaires qu'il avait chargés de défendre Mentana soutenaient une lutte inégale, de un contre dix; et tous les efforts de douze mille papelins et de cinq mille Français ne purent leur faire lâcher pied. Ils restèrent invincibles à leur poste d'honneur, et comme aux Thermopyles ils se firent tuer. Dix fois les hordes du despotisme s'élancèrent contre les valeureux défenseurs de la liberté en poussant les cris stupides de: Vive l'Empereur!

Vive le pape! bien dignes de ces soldats abrutis et féroces. Les héros, qui bientôt allaient être des martyrs, y répondirent par leur cri de *Rome ou la mort!* et une lutte terrible, à outrance s'engagea de nouveau, sans succès pour les papelins et les impériaux. La résistance des volontaires de la liberté était si héroïque que les généraux Polhes Canzler et de Courten, ne soupçonnèrent pas leur petit nombre, et crurent toujours avoir à faire à toutes les forces de Garibaldi; ces chefs clairvoyants et prudents désespérant d'emporter la position, firent camper leurs troupes, demandèrent des renforts à Rome, et remirent la partie au lendemain, en défendant rigoureusement à leurs soldats de dépasser les avant-postes. Le jour suivant les Zouaves, qui ne voyaient plus tirer leurs ennemis, violèrent la consigne dans l'espoir de les surprendre et s'avancèrent furtivement sur la place. Quelle ne fut pas leur étonnement lorsqu'ils y pénétrèrent de n'y rencontrer que des morts, des blessés et un petit nombre de survivants, soignant les malades et gardant les ambulances; les quatre cinquièmes des Garibaldiens étaient hors de combat et plus de la moitié morts; les autres capitulèrent avec les honneurs de la guerre et furent faits prisonniers.

Les mercenaires pontificaux se sont couverts de gloire, ils peuvent ajouter aux célèbres égorge-

ments de Rome, de Pérouse et de Brescia, ceux de Mentana.

Les soldats féroces et abrutis des décembriseurs impériaux ont fait une nouvelle moisson de lauriers, et peuvent inscrire à côté des glorieux massacres de Rome en 1849, des boulevards de Paris en 1851, du Mexique de 1862 à 1867, ceux qu'ils viennent d'accomplir à Mentana, entre Tivoli et Monté-Rotondo.

Ce dernier fait d'armes fera une belle page de plus au livre des *gloires et conquêtes* du second Empire.

Il ne manque à la gloire de l'armée impériale et papale que d'avoir versé le sang de Garibaldi; mais grâce au courage de ses volontaires et à son habile retraite, le héros malheureux a échappé aux chassepots, avec 3,000 de ses compagnons d'armes, et comme disent les volontaires: „Non può morire, Garibaldi ha la sua stella.“* Le second empire n'aura donc pas ce crime à ajouter à tous ceux qui le souillent. Mais le *Roi galant homme* vient de mériter un titre de plus à l'amour et à la reconnaissance de l'Italie en faisant arrêter le libérateur de Naples et de la Cicile qu'il a fait conduire prisonnier à la Spezzia.

Plusieurs milliers de volontaires, qui se trou-

* Garibaldi ne peut mourir, il a son étoile.!

vaient à Tivoli et à Monté-Rotondo ont battu en retraite, se sont refugiés au delà de la frontière pontificale et ont été également arrêtés par l'armée italienne, qui jouait le rôle des gendarmes et de la police. Et pour comble de honte et de deshonneur les soldats italiens ont dû abandonner les positions qu'ils avaient occupées sur le territoire pontifical et repasser honteusement la frontière des États de sa galantissime Majesté, devant les menaces de l'armée française.

L'Italie a bu la coupe de la honte jusqu'à la lie, pas une seule goutte ne lui en a été épargnée.

C'est à la royauté qu'elle doit les humiliations et les outrages qu'on lui a imposés.

Elle est moralement déchue pour le moment du rang des nations, elle n'est plus qu'une annexe, qu'une vassale de l'Empire de décembre.

Et comme vient de l'écrire celui de ses enfants qui l'a le plus aimée et qui a le plus travaillé à son indépendance, le vieux proscrit Mazzini, „L'Italie n'est plus qu'une multitude ayant perdu tout sens de sa liberté et de son droit, soumise à celui qui ose s'appeler lui-même son maître."

Voilà où, après huit ans de péripéties et de luttes, l'alliance de Victor Emmanuel avec le parjure de décembre a conduit l'Italie; elle l'a plongée dans l'abîme de la honte et du deshonneur. Voilà dans quelle déplorable position les patriotes

italiens en ayant confiance dans un roi ont placé leur patrie, ils l'ont fait déchoir du rang des nations et mise au ban de l'Europe et du monde.

Nous ne pouvons résister au désir de citer ici quelques fragments des beaux vers que Victor Hugo vient de publier sous ce titre: *La Voix de Guernsey*, après la bataille de Mentana et qui peignent admirablement la conduite de Victor Emmanuel.

„Une chaîne au héros! une corde à l'apôtre!
„John Brown, Garibaldi, passez l'un après l'autre.
„Quel est ce prisonnier? c'est un libérateur,
„Sur la terre en tous lieux, du pôle à l'équateur,
„L'iniquité prévaut, règne, triomphe et mène
„De force aux lâchetés la conscience humaine.
„O prodiges de honte! étranges impudeurs!
„On accepte un soufflet par des embassadeurs,
„On jette aux fers, celui qui nous a fait l'aumone!
„— Tu sais? je t'ai blâmé de lui donner ce trône! —
„On était gentilhomme on devient alguazil.
„Débiteur d'un royaume ou paye avec l'exil,
„Pourquoi pas? on est vil. C'est qu'on en reçoit l'ordre.
„Rampons. Lécher le maître est plus sûr que le mordre,
„D'ailleurs tout est logique. Où sont les contre-sens?
„La gloire a le cachot; mais le crime a l'encens!
„De quoi vous plaignez vous? l'infâme étant l'auguste,
„Le vrai doit être faux et la balance est juste.
„On dit au soldat frappe, il doit frapper. La mort
„Est la servante sombre, aux ordres du plus fort!
„Et puis l'aigle peut bien venir en aide au cygne!
„Mitrailler est le dogme et croire est la consigne.
„Qu'est pour nous le soldat? Du fer sur un valet.
„Le pape veut avoir son Sadowa; qu'il l'ait.

„Quoi donc? en viendra-t-on, dans le siècle où nous sommes,
„A mettre en question, le vieux droit qu'ont les hommes,
„D'obéir à leurs princes et de s'entre-tuer?
„Au prétendu progrès, pourquoi s'évertuer?
„Quand l'humble populace est surtout coutumière?
„La masse a plus de calme ayant moins de lumière.
„Tous les grands intérêts des peuples: l'échafaud,
„La guerre, le budget, l'ignorance qu'il faut,
„Courent moins de danger et sont en équilibre
„Sur l'homme garotté mieux que sur l'homme libre.
„L'homme libre se meut et cause un tremblement,
„Un Garibaldi peut tout rompre à tout moment;
„Il entraîne après lui la foule qui déserte
„Et passe à l'idéal. C'est grave, on comprend certe,
„Que la société, sur qui veillent les Cours,
„Doit trembler et frémir et crier au secours,
„Tant qu'un héros n'est pas mis hors d'état de nuire.
„Le phare, aux yeux de l'ombre est coupable de luire.

Le citoyen Giuseppe Mazzini a aussi bien compris la situation faite à l'Italie après Mentana; c'est pourquoi il a conjuré ses compatriotes de sòrtir de leur affreuse position et de reconquérir leur honneur; voici quels conseils dignes et énergiques il leur a donnés dans la proclamation suivante:

„Italiens, y a-t-il encore en vos âmes une étincelle d'honneur? un sentiment de dignité? un reste de l'antique fierté italienne? un souvenir de la foi à laquelle vos pères ont dû d'être craints et aussi d'être grands? S'il en est ainsi, montrez-le, et montrez-le sans tarder.

„Vous êtes dans l'un de ces moments qui font

ou qui perdent l'avenir d'une nation. D'après votre manière d'agir, l'Europe vous regardera comme un peuple lâche ou bien saluera en vous la nation italienne qui se relève pour donner au monde la leçon de la civilisation, de la liberté, du vouloir indomptable. Choisissiez, maintenant ou jamais.

„La situation est claire, incontestable et visible pour tout le monde.

„Rome est à nous! les hommes le proclament. C'est de Rome que nous tenons cette langue qui témoigne de notre fraternité. Notre histoire a sa source dans Rome. C'est à Rome que se trouvent les racines des traditions auxquelles nous devons d'être une nation. Dix siècles de souvenirs glorieux ont consacré son titre de mère de l'Italie et de centre de notre unité. C'est de Rome que nous avons donné la loi au monde, jadis le siége de la vie et aujourd'hui profané par l'impuissance et l'imposture.

„Rome est à nous! Ce dogme a été proclamé par les plus grands génies de l'Europe, depuis le Dante jusqu'à Byron; il l'a été par les martyrs, qui sont morts pour elle, depuis Crescence et Arnaud de Brescia, jusqu'à Mameli et Cairoli; il l'a été par le Parlement et, dans un hommage hypocrite pour la vérité, par celui qui est maintenant en-

core votre roi; il l'a été enfin par les aspirations du peuple italien tout entier.

„Une poignée d'envahisseurs étrangers sont descendus sur vos rivages pour nier ce dogme, pour vous déclarer une seconde fois et à toute l'Europe, que Rome appartient à la France, que c'est la France qui décide de son sort.

„Il n'y a pas un seul pays en Europe qui endurât une pareille insulte. Et vous, l'endurerez-vous? Permettrez-vous aux envahisseurs de s'écrier dans leurs dépêches: „Les Italiens ne savent pas se battre; nous sommes incontestablement leurs maîtres!"

„Non, par les mânes de Pierre Capponi, vous ne le permettrez pas. O Italiens! sonnez le tocsin, et qu'il soit le signal d'une guerre nationale contre les envahisseurs. Laissez dire de vous tout ce que l'on voudra, excepté ce qui fait tomber un peuple dans la boue, excepté qu'en Italie l'armée et la nation sont des lâches! Mais pour que la guerre soit nationale, pour que vous ayez des armes, des munitions, de l'argent, des chevaux, des volontaires, des soldats, des bases d'opérations et des chefs d'une fidélité à toute épreuve, audacieux, tenaces et capables, il faut d'abord que vous affranchissiez votre pays et que vous vous débarrassiez du gouvernement qui vous déshonore et vous trahit. C'est de l'insurrection que la guerre doit sortir.

„En présence des faits accomplis, toute illusion est un crime ou une folie.

„Notre gouvernement monarchique aurait pu profiter d'un appel parti de Rome.

„Il ne l'a pas voulu.

„Notre gouvernement monarchique aurait pu devancer les Français à Rome.

„Il ne l'a pas fait.

„Notre gouvernement monarchique a permis aux volontaires de se grouper en nombre suffisant pour commencer la lutte; puis il les a empêchés de se grouper en nombre suffisant pour achever la conquête.

„Notre gouvernement monarchique a emprisonné deux fois le général Garibaldi; il a choisi le moment de l'intervention étrangère pour former un ministère semi-clérical, hostile à toute liberté; il a dissous le comité de secours; il n'a passé la frontière pontificale que pour rendre au gouvernement du Pape les populations qui avaient appelé l'Italie par leurs plébiscites; il a assisté sans émotion au massacre de nos frères italiens; à l'approche des Français il s'est retiré des positions qu'il avait occupées; il a renié Rome, l'Italie et l'honneur de notre drapeau.

„Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui consente à partager avec ce gouvernement monarchique l'honneur de notre entreprise?

„Non! Une dynastie qui débute en cédant à l'étranger les tombaux de ses ancêtres et qui finit par Lissa et Custozza, ne peut attirer sur vous que le malheur, la perfidie et la honte. Si vous voulez sauver votre patrie, hâtez-vous donc de séparer ses destinées, de celles de ce gouvernement. Libres alors, délivrés de toute défiance, de toute crainte de trahison, jetez-vous résolûment dans la lutte et soyez vainqueurs. Oui, croyez-le, vous serez vainqueurs! En 1792, la France ne comptait comme vous que 25 millions d'habitants, lorsqu'elle jeta le gant à la face des rois ligués contre elle, et la France fut victorieuse.

„Nous autres, républicains, nous n'avions pour nous que Rome, lorsque nous avons tenu trente mille Français en échec, en 1849.

. . . . . .

„Italiens, à Rome! à Rome! C'est là que notre nationalité recevra son baptême. C'est là qu'à l'ombre du drapeau de la victoire, planté sur le Capitole, une assemblée élue par le peuple, dictera le pacte qui doit mettre fin à la crise prolongée que vous a value le gouvernement monarchique.

„Joseph Mazzini."

Cette adresse sera-t-elle comprise?

Nous le souhaitons pour l'honneur de l'Italie,

malheureusement la marche des évènements ne nous le fait guère espérer pour le moment.

Mais, quoiqu'il en soit, le nouveau crime qui vient d'être accompli dans les États romains par la royauté, l'Empire et la papauté, ne restera pas impuni. La leçon sanglante que ces trois monstres viennent de donner au monde sera utile.

Les peuples comprendront enfin que confier leurs destinées à un monarque, fut-ce au roi *galantuomo*, c'est marcher à leur perte et à leur deshonneur, que la Royauté comme l'Empire et la Papauté sont mortels pour eux.

Si l'exemple de l'Italie peut leur être utile les événements qui viennent de s'accomplir serviront certainement la cause du progrès.

Espérons qu'il en sera ainsi, et que les peuples reconnaîtront enfin qu'il n'y a d'espoir pour eux que dans la République universelle démocratique et sociale. Qu'elle seule peut mettre fin à leurs maux, rompre la chaîne d'exploitation, de misère et dignorance qui les meurtri dans le bagne social.

Si a l'heure qu'il est le despotisme et la tyrannie triomphent encore en Europe, leur règne sera de courte durée, leur pouvoir touche à sa fin, l'humanité marche malgré eux. L'idée révolutionnaire travaille les masses chez lesquelles elle est entrée profondément. Les prolétaires, ces déshérités de tous droits et de tous biens, préparent

leur affranchissement économique, social et politique; ils étudient leurs droits, ils discutent leurs intérêts, ils se solidarisent, s'organisent et se préparent à la grande rénovation sociale dont l'humanité est aujourd'hui en enfantement. A la première occasion qui se présentera le vieux moule social sera brisé; l'iniquité, qui règne et gouverne partout aujourd'hui sous le beau nom d'*ordre*, disparaîtra; l'exploitation de l'homme par l'homme sera détruite; chaque producteur jouira intégralement des produits de son travail, sans qu'il lui soit rien prélevé par les oisifs et les improductifs, qui auront disparu; la liberté, l'Égalité, la fraternité et la solidarité règneront.

Les lamentables événements qui viennent de s'accomplir en Italie ne doivent donc nullement décourager les défenseurs de la justice et du droit; que les citoyens italiens Mazzini, Garibaldi, Bertani, Nicotera, de Boni et tous leurs compatriotes, qui luttent depuis si longtemps pour l'affranchissement de leur patrie, continuent leur œuvre libératrice; mais qu'à l'avenir ceux d'entre eux, qui avaient cru qu'il était possible d'atteindre le but qu'ils poursuivent avec le concours de la royauté, soient convaincus que cela ne se peut pas, et qu'avec un pareil auxiliaire ils n'aboutiront jamais qu'à d'immenses déceptions et qu'à d'épouvantables catastrophes. Hors du droit et de la justice, il n'y a,

pour les peuples comme pour les individus, aucun moyen de salut; Garibaldi et les patriotes Italiens eussent-ils vaincu les soldats du pape et reconquis Rome, comme ils ont fait de Naples et de la Cicile; eussent-ils conduit triomphalement Victor Emmanuel au Capitole et constitué définitivement l'unité de la péninsule avec Rome pour capitale, qu'ils n'eussent après tout fait qu'une besogne incomplète et secondaire; le règne de la justice et du droit n'eut pas été établi pour cela et le peuple Italien n'en eut pas été plus heureux.

Le despotisme et tous les abus inhérents à la royauté n'auraient certainement pas cessé d'exister, et l'ignorance, la misère, le paupérisme et le prolétariat, produits de l'exploitation de l'homme par l'homme et de la tyrannie politique et sociale, auraient coutinué de ronger et de dévorer le peuple, qui n'aurait fait que changer de maître. Le despotisme de Victor Emmanuel n'est guère moins odieux que celui du pape, tout aussi nuisible et beaucoup plus dangereux; ses armées ne le cédent en rien en violence et en cruauté à celles du Saint-Père, de Bonaparte et de l'Autriche; elles l'ont prouvé à Palerme, à Gênes, à Turin et à Aspromonte; elles viennent encore de le faire à Milan et à Pavie, il y a quelques jours à peine, en égorgeant le peuple, qui protestait contre l'intervention étrangère et contre la conduite du gouvernement

Italien; Cialdini, Lamarmora, Pellavicini, Menabrea n'ont rien envier à Radetszki, à Benedek, à Canrobert, à Pélissier, à de Failly et à Schmidt en fait de cruauté; ils ont moins de talent militaire, voilà tout; mais personne n'a oublié leurs proclamations féroces et leurs hauts faits sanglants. Tous sont des égorgeurs de peuples et des bourreaux au service de la tyrannie, et demain ils massacreront et mitrailleront le peuple italien s'il le faut pour maintenir la honteuse royauté, qui souille, deshonore, opprime et ruine l'Italie, des Alpes à l'Adriatique et à la Méditerranée.

La royauté est en Italie, comme partout, incapable de conduire la peuple à l'accomplissement de ses destinées normales; les intérêts de la royauté, basés sur l'éxploitation, l'asservissement et l'ignorance des masses, sont contraires et hostiles à ceux des peuples, et ces derniers ne s'affranchiront jamais des plaies sociales et des fléaux qui les dévorent et les déciment tant qu'ils seront sous le joug de la monarchie despotique ou constitutionnelle dite libérale. Il s'agit donc avant tout pour eux de se soustraire à sa domination et de se constituer en républiques fédératives démocratiques et sociales, basées sur la justice et le droit, de manière à former la grande Confédération des États-Unis d'Europe, dans laquelle le despotisme, la centralisation, l'exploitation, la misère, le paupérisme, le prolétariat et

l'ignorance seront remplacés par la liberté, la décentralisation politique et sociale ou politique et économique; par l'association libre et volontaire basée sur la justice; par l'indépendance et la liberté des travailleurs, qui seront à la fois capitalistes et producteurs, possesseurs des instruments de travail, du crédit gratuit et mutuel, du libre et mutuel échange, et qui tous auront la jouissance complète des produits de leur travail, et parviendront ainsi au bien-être et au bonheur universels.

Voilà quel doit être l'idéal de l'Italie et tous les peuples, hors duquel il n'y a pas de salut pour l'humanité, et qui prime de beaucoup la question de Rome capitale. Dès que la péninsule sera libre, dès qu'elle aura des institutions basées sur la justice, Rome lui sera aussitôt restituée; il n'y a aucune force, aucun pouvoir et aucun despotisme capables de neutraliser l'affinité naturelle qui entraînera alors les États romains vers la mère patrie. Quand nos pères de 92 jetaient leur cri sublime de: *La liberté ou la mort!* Cela voulait dire liberté politique et économique; République et réformes sociales; transformation, émancipation et organisation économiques. Ils sont morts à la tâche, semant les germes de l'avenir, sans avoir pu en récolter les fruits; c'est à nous à continuer cette œuvre féconde; que les patriotes italiens abandon-

nent donc les errements d'un patriotisme et d'une politique stériles qui les conduisent depuis si longtemps de catastrophe en catastrophe, de honte en deshonneur, d'Aspromonte à Mentana. Qu'ils adoptent le programme que nous venons d'esquisser, qui est celui des prolétaires de tous les pays, et qui triomphera beaucoup plus tôt que les politiques à courte vue ne le supposent; et non-seulement ils auront contribué à faire leur patrie, l'Italie, libre et heureuse; mais encore ils auront fondé la grande patrie universelle, qui est l'humanité, par la *République universelle, démocratique, sociale et fédérative.*

C'était là l'œuvre que poursuivait Cornélia Marcus, qui conspirait avec eux en 1846, et qui est morte en combattant pour sa cause. C'est celle qu'il faut reprendre aujourd'hui et à laquelle ils doivent travailler tous avec ardeur, s'ils ne veulent pas rouler continuellement et inutilement leur dangereux rocher de Sisyphe, qui les écrase chaque fois qu'ils croient avoir atteint leur but.

Et surtout qu'ils laissent dans l'obscurité et dans la fange des cours, où ils sont à jamais enfouis, la *Cousine d'une Espagnole,* son digne époux et tous leurs complices qui, de lâcheté en lâcheté, de trahison en trahison, en sont arrivés a être conspués par celui-là même dont ils servaient la politique déloyale et machiavélique; qu'ils consi-

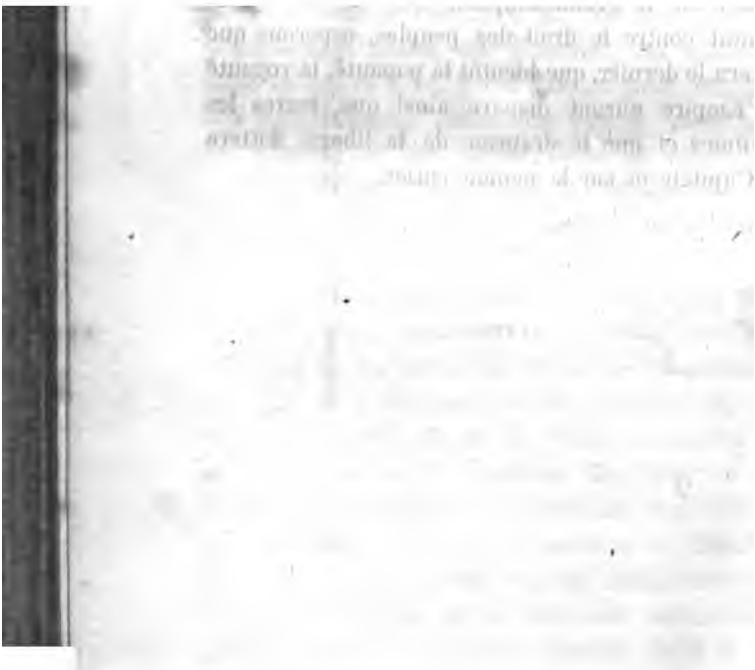
dèrent le *re galantuomo* comme leur plus dangereux ennemi et sa dynastie comme l'obstacle le plus grand à l'accomplissement des destinées de leur patrie; qu'ils n'oublient pas non plus que le pouvoir spirituel du pape est encore plus redoutable, plus nuisible, plus dangereux et plus mortel que son pouvoir temporel; car si le second enchaîne les corps, le premier corrompt les intelligences et les plonge vivantes dans la nuit du tombeau. Que les Italiens se souviennent toujours que tout ce qu'enseigne l'Église n'est que mensonge et corruption, perversion et immoralité, que son siège n'est que fange, ordure et pourriture, un réceptacle de tous les vices de tous les crimes, les plus odieux et les plus infâmes. Ils connaissent par une expérience d'une longue suite de siècles quelle influence désastreuse la papauté exerce en Italie et dans le monde entier; ils savent qu'elle a pour mission de corrompre, d'abrutir, de dépraver et de pervertir l'humanité; et malheureusement elle s'est acquittée avec un déplorable et effrayant succès de cette tâche abominable; elle a cherché à étouffer chez les hommes tous sentiments de justice, tous germes du droit, tout amour du bien, du bon et du beau, pour les remplacer par la l'hypocrisie, la bassesse, la cruauté, la superstition, le fanatisme, par toutes les cupidités et toutes les luxures: elle a inspiré le mépris des actions généreuses, la haîne de la vertu,

l'admiration et l'adoration de la puissance du mal, du pouvoir issu du guet-apens et de l'iniquité, du parjure, de la trahison et de l'assassinat; elle a sanctifié toutes les infamies et béni tous les crimes; et quand elle a rencontré un brigand couronné, personnifiant toutes ces horreurs, ces monstruosités et ces forfaits, il est devenu pour elle, dans son enthousiasme, l'idéal des princes catholiques, un Sauveur et un Messie; elle l'a baptisé fils aîné de l'Église, sacré roi très-chrétien, nommé l'oint du Seigneur, elle l'a couronné du laurier des Césars.

Le catholicisme a fait tout cela; il vient de se retremper de nouveau dans le sang de l'Italie, et après le massacre des héros de Mentana il a sanctifié leurs bourreaux et béni leurs armes, pendant que le roi galantuomo faisait arrêter et emprisonner le vieux libérateur Garibaldi, et que l'envoyé de l'Empereur s'écriait: *nos fusils Chassepot ont fait merveille!* En présence de Rome aux fers, du pape sanglant, du roi deshonoré et du César triomphant on se demande naturellement quel est des trois le plus coupable, le plus maudit et le plus abandonné des hommes?.... A cette question la voix du poète de Guernesey répond:

„Le crime est consommé; qui l'a commis? ce pape?
„Non. Ce roi? non. Le glaive à leurs bras faibles échappe.
„Qui donc est le coupable alors? *Lui.* L'homme obscur;

„Celui qui s'embusqua derrière notre mur;
„Le fils du Sinon grec et du Judas biblique,
„Celui qui souriant guetta la République,
„Son serment sur le front, son poignard à la main."

Tel est le grand coupable, l'auteur du nouvel attentat contre le droit des peuples, espérons que ce sera le dernier, que bientôt la papauté, la royauté et l'Empire auront disparu ainsi que toutes les tyrannies et que le drapeau de la liberté flottera au Capitole et sur le monde entier.

FIN.